

L'Ami des arts
livré à lui-même
ou
Recherches et découvertes
Sur différents sujets nouveaux
Par
Hercule Florence

Sam Carlos, Province de St. Paul,
le 11 Août, 1837.



Sommaire

Présentation	5
Récits de voyages, récits d'inventions. Hercule Florence : l'ami des arts dans la périphérie du capitalisme	6
Arnaldo Machado Florence (1911-1987) et la trajectoire du manuscrit	57
Digitalisation et Restauration	60
<i>Guide de lecture</i>	63
Transcription de <i>L'Ami des arts livré à lui-même ou Recherches et découvertes Sur différents sujets nouveaux Par Hercule Florence</i>	71
Index des Sujets	498
Index des Lieux, de la Faune et de la Flore	502
Index des Noms	515
Index Bibliographique	521
Biographies des Collaborateurs	525

Présentation

par Antonio Florence

Chers Lecteurs,

C'est avec une grande satisfaction que je vous propose cette édition de *L'ami des arts livré à lui-même. Recherches et découvertes sur différents sujets nouveaux*, écrit sur une période de vingt-deux ans par mon ascendant direct Antoine Hercule Romuald Florence (1804-1879).

Par la publication de cette œuvre volumineuse, c'est une partie d'un projet commencé il y a sept ans avec la fondation de l'Institut Hercule Florence (IHF), à São Paulo, qui se réalise. Depuis ma propre rencontre avec le travail de Florence, lorsque j'en découvris l'importance historique, je décidai de mettre tout en œuvre pour rassembler et offrir un traitement scientifique à sa production, aujourd'hui encore fort dispersée au sein de différentes archives des continents américains et européens.

Au cours de cette trajectoire « herculéenne », je parvins à sensibiliser et unir les efforts de nombreuses personnes parmi lesquelles des membres de ma famille, des chercheurs et des autorités institutionnelles, afin d'accroître l'intérêt et d'approfondir les connaissances sur les recherches, les inventions, les voyages et l'iconographie de cet illustre franco-monégasque qui, à ses propres risques, s'en vint tomber dans les bras du peuple brésilien.

Comme on pourra s'en rendre compte à la lecture des textes introductifs, il s'agit d'une œuvre complexe, difficile à cerner dans sa finition. Aussi, avons-nous cherché avant tout à le rendre accessible à tous. Un manuscrit possédant autant de particularités exigeait un débroussaillage rigoureux de recherches et d'études. C'est la raison pour laquelle notre volume contient non seulement la transcription du manuscrit, mais également plusieurs textes dans lesquels les auteurs exposent l'ensemble du processus de transcription, de restauration et de digitalisation, ainsi que l'esprit du temps dans lequel s'inscrit « L'ami des arts ».

Outre ces textes techniques, nous avons inclus dans ce volume une présentation de l'histoire de la conservation du manuscrit par les héritiers de Florence, rédigé par Teresa Cristina Florence Goedhart, ma très chère et très zélée cousine, à qui j'espère que l'annonce de cette publication fera un très grand plaisir.

Excellente lecture

Antonio Florence

Président de l'Institut Hercule Florence.

Arnaldo Machado Florence (1911-1987) et la trajectoire du manuscrit

par Teresa Cristina Florence

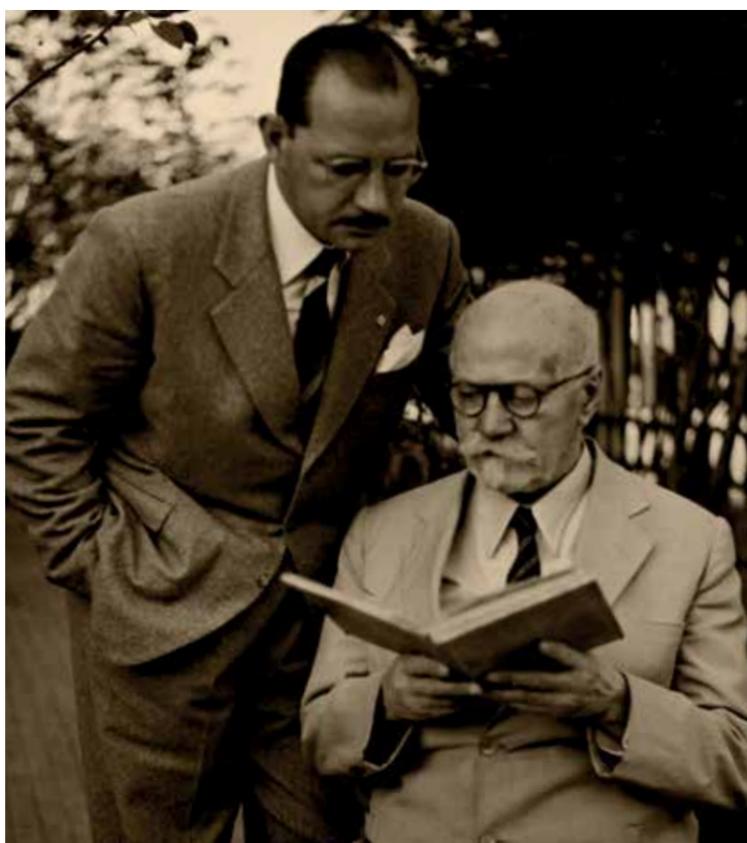
Arnaldo Machado Florence naquit le 3 mars 1911 à Espirito Santo de Pinhal, dans l'Etat de São Paulo. Il était le fils d'Arnaldo Machado Florence et de Maria da Conceição Azevedo Florence.

Il eut une vie riche en activités dans des activités très diversifiées, du scoutisme à la photographie. Il fut notamment journaliste au *Correio Paulistano* (aujourd'hui disparu), industriel et consacra une grande partie de sa vie à la divulgation des inventions réalisées par son arrière-grand-père, Hercule Florence (1804-1879), en particulier l'invention de la photographie à laquelle lui-même se voua pendant 55 ans.

Il commença son action en 1933, année du centenaire de l'invention de la photographie par Hercule Florence, en publiant un article dans le journal pauliste *A Razão* sur l'exploit de son ancêtre. Cet article fut le point de départ de son entreprise revendicatrice sur la thèse de la découverte isolée de la photographie : durant plus de cinquante ans, Arnaldo Machado Florence travailla à faire connaître et reconnaître les recherches de son arrière-grand-père. Il commença notamment une série de conférences, de rencontres et d'entretiens pour des revues nationales et internationales. Ses efforts culminèrent avec la participation de Boris Kossoy au III^e Colloque International de l'Histoire de la Photographie de Rochester, aux Etats-Unis, au cours duquel les autorités reconnurent la primauté de l'invention d'Hercule Florence.



Paulo Florence (à droite) et Arnaldo Machado Florence (au centre) avec *L'Ami des Arts* en mains



Arnaldo Machado Florence (à gauche) et Paulo Florence (à droite) manipulant l'un des carnets d'Hercule Florence

Devant l'enthousiasme de son oncle [neveu] Arnaldo, qui cherchait, à travers la divulgation de son oeuvre, à rendre justice à l'invention de la photographie de son ancêtre, Paulo Florence, le fils cadet d'Hercule et de Carolina Krug, décida de lui offrir, en 1948, les manuscrits suivants de son propre père :

- « LIVRE D'ANNOTATION ET DE PREMIERS MATERIAUX » (1830)
- « DEUXIEME LIVRE D'ANNOTATION ET DE PREMIERS MATERIAUX » (1836)
- « TROISIEME LIVRE D'ANNOTATION ET DE PREMIERS MATERIAUX » (1840)
- « CORRESPONDANCE » (1861-1879)
- « L'AMI DES ARTS LIVRÉ À LUI MÊME. RECHERCHES ET DÉCOUVERTES SUR DIFFÉRENTS SUJETS 1837 »

Ainsi Arnaldo travailla-t-il sans relâche à ses recherches et à la divulgation de la vie et de l'oeuvre de son ancêtre. Les travaux de conservation des cinq carnets de manuscrits originaux furent réalisés premièrement par le Dr Moacir Conha, ophtalmologiste et grand spécialiste de méthodes de conservation et de reliure de livres. Quelques années plus tard, Dona Zelina Castelo Branco fut



Photo publiée dans: FLORENCE, Arnaldo Machado. "Hercules Florence – O pioneiro da fotografia: a descoberta da fotografia no Brasil em 1832." in *Foto-Cine Clube Bandeirante*, São Paulo, ano III, n° 28, ago 1948, p. 10.

chargée du travail de l'ensemble des carnets, y compris pour la réalisation d'une nouvelle reliure de l'important manuscrit intitulé *L'ami des arts*. Libraire, relieuse et propriétaire de la « Leart » -librairie spécialisée dans les livres rares-, épouse de l'écrivain et poète Carlos Heitor Castelo Branco, elle était considérée véritablement experte dans le traitement et la conservation des livres anciens.

La conservation de ces manuscrits a permis à Arnaldo Machado Florence de collaborer à l'édition de nombreux travaux. Outre des publications relatives à l'invention de la photographie, il s'occupa de celle de la deuxième variante du récit de l'Expédition Langsdorff (1821-1836), écrite à la main par Hercule Florence dans le carnet *L'ami des arts*, traduite par Francisco Alvares Machado e Vasconcellos Florence -frère d'Arnaldo- et éditée par le Musée d'Art de São Paulo (MASP), sous la direction de Pietro Maria Bardi. L'oeuvre fut publiée en 1977, sous le titre *Viagem fluvial do Tietê ao Amazonas pelas províncias brasileiras de São Paulo, Mato Grosso e Grão-Pará (1825-1829)*. Arnaldo Machado Florence mourut dans la ville de Campinas en 1987. Les cinq carnets manuscrits de Hercule Florence, ainsi que ses propres archives -matériaux de recherches, articles manuscrits et correspondances échangées avec Boris Kossov, Pietro Maria Bardi, Francisco Alvares Machado e Vasconcellos Florence entre autres- furent conservés par sa fille, Teresa Cristina Florence. En novembre 2009, celle-ci décida de faire don de cet ensemble à l'Institut Hercule Florence (IHF).

Digitalisation et Restauration

par Patrícia de Almeida Giordano et Heitor Florence

La restauration et la digitalisation du manuscrit *L'ami des arts livré à lui-même* ont été réalisées simultanément et exécutées dans les murs de l'Institut Hercule Florence, sur condition expresse de celui-ci. Ce court texte expose les choix que nous avons faits dans le cadre de ces travaux et les circonstances qui les ont nécessités.

a) conditions physiques des manuscrits.

Les feuillets détachés, manuscrits et regroupés sous le titre *L'ami des arts livré à lui-même* étaient glissés dans des étuis en plastique individuels réunis dans un dossier, et celui-ci conservé dans une boîte en bois.

Le support du manuscrit est un papier de *pâte de bois* qui, de manière générale, est resté en bon état de conservation, avec quelques traces d'interventions antérieures. En certains endroits, le matériel apparaissait fragilisé en raison des matériaux utilisés par Hercule Florence pour prendre ses notes. Le texte est manuscrit, dans sa plus grande partie, avec des encres métalo-acides¹¹³ et de la mine graphite ; les quelques illustrations, de sa main également, sont à la mine graphite et/ou des eaux-fortes à l'encre de chine.

Malheureusement, une oxydation graduelle, phénomène naturel dû aux encres métalo-acides, a endommagé la cellulose de papier et causé la perte d'une partie du support et donc d'informations. Ces encres étaient fréquemment utilisées au XIXe Siècle et, parmi les spécialistes en restauration, les discussions sont vives quant aux procédures qui peuvent ou doivent être réalisées lorsqu'on les rencontre. De manière générale, on recommande de ne pas faire intervenir de l'eau, dont l'action accélère le processus d'oxydation. Des bains de phytates peuvent freiner le processus, mais il n'y a rien à faire pour récupérer ce qui a déjà été perdu.

b) conservation et digitalisation.

Le premier objectif des interventions de conservation et de restauration était de faciliter la manipulation du matériel pour en permettre la digitalisation photographique. Nous avons donc cherché à conserver le document le plus « original » possible, avec le moins d'interférences possible, pour en garantir la plus grande lisibilité possible.

La première étape de ce travail consistait en une hygiénisation mécanique feuillet par feuillet, afin d'en éliminer les corps étrangers, à l'aide d'un pinceau à poils doux, des gommes et un bistouri pour en retirer les débris.

Les feuillets qui présentaient de l'oxydation des encres métalo-acides ont été renforcés avec de

¹¹³ Les encres métalo-acides tiennent leur nom de leur composition de métaux et d'acides. Il s'agit d'encres faites maison. Les plus communes sont les encres ferrogalliques, réalisées à base d'oxydes de fer et de noix de galle. En l'absence d'une analyse chimique de la composition, nous adopterons le nom générique d'*encre métalo-acide*.

l'adhésif thermoplastique *Filmoplast R* de Neschen® -papier japonais imprégné sur l'une des faces d'adhésif- et une spatule thermique. Nous avons écarté l'option de l'usage d'adhésif à base d'eau en raison du risque d'accélération de l'oxydation. L'application du *Filmoplast R* sur le texte en a rendu la lecture difficile dans certaines pages, rendant nécessaire l'utilisation de solvant sur certaines réparations.

La conservation du manuscrit a donc été réalisée concomitamment au processus de digitalisation. Nous avons effectué la restauration sur un des côtés de la feuille, de telle sorte à en permettre la digitalisation ; ensuite, nous terminions le travail avec l'autre côté. Cette procédure eut comme avantage supplémentaire que les feuillets étaient moins recouverts d'adhésifs, ce qui en améliorerait la qualité de reproduction.

La digitalisation a été effectuée avec un appareil photographique *Hasselblad H2*, avec un back digital *Phaseone P45*. Outre ses qualités de haute résolution, cet équipement permet de reproduire fidèlement les couleurs originales du manuscrit. La lumière externe a été neutralisée afin d'en minimiser les interférences sur l'image.

L'illumination artificielle a été réglée à 5000 degrés Kelvin et les couleurs ajustées sur l'échelle de couleur de Kodak. De ce fait, lorsque les images sont transmises de RAW -négatif de la photographie digitale- vers un format *.tiff* ou un autre, l'exactitude des couleurs en est préservée.

Au dernier stade de la digitalisation, les manuscrits ont subi un nouveau processus de restauration. Le travail a été revu à partir de sa première phase, et complété dans l'objectif d'une meilleure conservation du document. Lorsque la réparation avait impliqué un adhésif thermoplastique, nous l'avons complétée de l'autre côté, de telle sorte que la colle exposée ne puisse adhérer à d'autres surfaces.

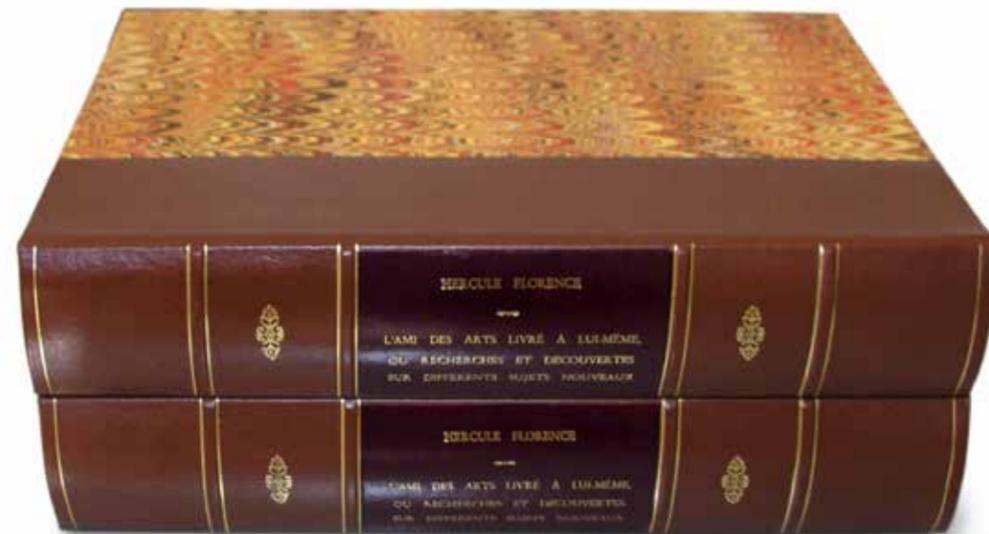
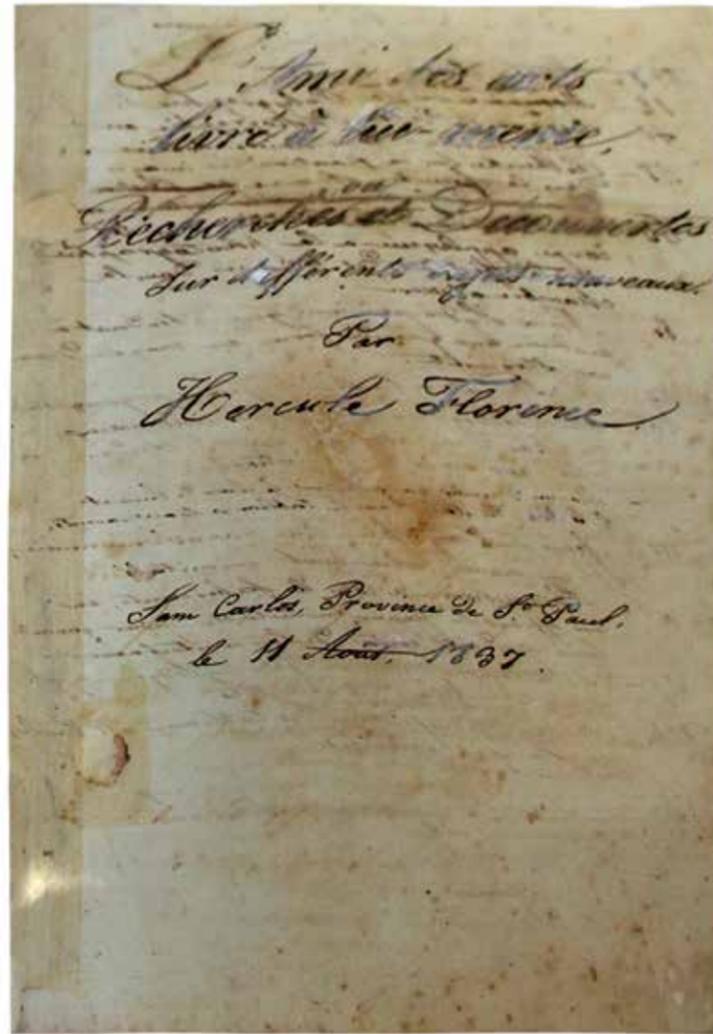
Certaines interventions de restauration réalisées par le passé ont été éliminées, lorsque leur retrait ne présentait aucun risque, ou lorsque leur présence interférait dans l'information du document. Mais, de manière générale, elles ont été conservées.

Bien qu'il existe aujourd'hui des processus modernes qui visent à la neutralisation des encres métalo-acides, nous avons décidé de ne pas y faire appel, afin de ne pas risquer de perdre d'information sur les surfaces impliquées trop endommagées. La digitalisation et la publication de la transcription de ce manuscrit ont toujours été considérés comme des moyens importants pour sa conservation. Très vite, nous avons renoncé à des interventions trop audacieuses pour nous limiter à un travail de conservation préventive du document, avec des actions ponctuelles dans les pages les plus détériorées.

c) stockage et préservation des originaux

Une fois les travaux de conservation et de digitalisation terminés, des chemises ont été confectionnées pour chaque feuillet du manuscrit, dans un papier *Filiset* neutre de marque Filiperson®. Chaque chemise a été numérotée afin de faciliter la localisation des feuillets isolés. De petits fragments de feuillets non identifiés ont été conservés dans une enveloppe de *Filiset*.

Les pages ont été regroupées dans deux enveloppes réalisées avec du carton *Documenta* - Filiperson®. Pour stocker les enveloppes, nous avons réalisé deux boîtes imitant l'aspect d'un livre, couvertes de cuir sur la tranche, avec du papier marbré et doublées à l'intérieur avec du papier *Ingres de Fabriano*®.



Conditionnement final des originaux

Guide de Lecture

par Thierry Thomas

Introduction

A l'exception de quelques passages dont il sera question plus loin, la transcription du texte de *L'Ami des arts livré à lui-même ou Recherches et découvertes sur différents sujets nouveaux*¹¹⁴ d'Hercule Florence fut un travail essentiellement de première main, pour lequel il nous aura fallu établir des règles d'édition inédites, en fonction du manuscrit lui-même et le plus possible en cohésion avec les autres manuscrits sur lesquels nous avons travaillé en parallèle¹¹⁵.

Hercule Florence nous a laissé un travail complexe en raison de la nature même de ce manuscrit. Astreint à des contraintes matérielles serrées, il ne prétendait pas gaspiller une page à moins que ce ne fût vraiment nécessaire (les rares fois où nous tomberons sur des pages vides, c'est quand il les avait prévues pour y insérer des dessins annexes, et ce n'est qu'à la toute fin de chapitres de ses travaux qu'il admet ne pas remplir une page jusqu'à son terme). Nous avons pu constater qu'il pouvait en certaines occasions couper des pages entières de son *Livre d'annotations* ainsi que du *Deuxième Livre* et du *Troisième Livre*, probablement lorsqu'il en estimait les états de ses réflexions répétitifs ou dépassés (à notre grand regret, car nous songeons aux informations que nous aurions pu tirer des états intermédiaires de ses réflexions), très certainement pour en recycler la matière première.

Ce souci d'économie amena Hercule Florence à utiliser le cahier qui compose ce manuscrit à la mise en notes de nombreux sujets différents, et ceci étalé sur une période de 22 ans¹¹⁶, avec une idée maîtresse qui, en définitive, nécessite une analyse à rebours qui tienne compte de ces trois facteurs (pluralité, temps-évolution, unité-intention).

La première des conséquences en est, en dépit de la grande cohérence d'esprit de l'auteur, que son manuscrit ne peut être considéré comme un tout comparable à un journal intime rédigé sur une courte période ou au travail d'un moine copiste retranscrivant une oeuvre unique. Mais ceci touche également le texte dans sa forme et sa présentation. Ainsi l'orthographe d'Hercule Florence évolue-t-elle sensiblement (en fonction de l'influence de ses lectures, principalement, mais aussi de son expérience brésilienne en général), tout comme l'approche qu'il a de son travail. Nous verrons par ailleurs que cette longue période d'écriture l'amena également à de nombreuses relectures personnelles, et donc à des corrections, ajouts et retraits dont l'existence ne manque pas de pertinence et de sens.

¹¹⁴ Titre que l'on abrégiera à partir d'ici : *L'ami des arts*.

¹¹⁵ Nous aurons été amené à transcrire également le *Livre d'annotations et de premiers matériaux*, le 2^{ème}. *Livre de Premiers matériaux*, le 3^{ème}. *Livre de Premiers matériaux*, ainsi que *L'inventeur en exil*, *Correspondance et Pièces scientifiques* de Hercule Florence auxquels nous ferons référence sous les appellations respectivement *Livre d'annotations*, *Deuxième Livre*, *Troisième Livre* et *Correspondance*.

¹¹⁶ Il date la couverture du 11 août 1837, mais les dernières pages datables nous permettent de situer la fin de la rédaction en 1859.

Critères de transcription

Nous avons donc été contraint de faire des choix quant à la transcription du texte, à l'établissement de son état en fonction des corrections, des ajouts, des hachures de l'auteur, mais aussi des lacunes laissées soit par le travail du temps, soit par quelque accident de manipulation, soit encore par l'effet chimique de l'encre, ou encore par une combinaison de tout cela.

a) L'orthographe d'Hercule Florence

La syntaxe, la grammaire et l'orthographe de notre auteur, dont le cursus scolaire ne fut pourtant pas complet, étaient déjà passablement bonnes et s'étaient affinées par ses lectures et sa rigueur d'esprit. Les erreurs qu'il fait sont fréquemment imputables aux éditions des livres qui composent sa bibliothèque ou qu'il trouve sur sa route, et qui lui servent de référence. Un exemple frappant en est le pluriel des mots en **-ant** et **-ent**, qu'il écrit parfois **-ans** et **-ens**, à la suite de ses lectures d'ouvrages scientifiques (exemple: p. 71: éléments; p. 85: **frottemens**; p. 110: **fragmens**). Il lui arrive également de suivre une orthographe acceptée par certains dictionnaires (Nicot (1604), Féraud (1787-1788), etc.), qui ne seront plus suivis par les références les plus établies au XIXe Siècle (exemples: p. 10: **hazard**; p. 22, 24, 47: **ajoûter**; etc.). Ceci pourrait nous amener à caractériser l'état de sa bibliothèque, ou peut-être des instruments qu'il utilisa, jeune, pour apprendre à écrire.

Prenons la page 17 du document. Nous y trouvons quelques exemples de problématiques typiques du texte d'Hercule Florence:

- Ligne 2, il écrit **ràclera** pour **raclera**, qui est une erreur probablement due à une prononciation trop ouverte du premier **a**.
- Ligne 10: **cueillère** pour **cuillère** : orthographe inexistante, due sans doute au rapprochement de mots comme **cueillir**, **cueilleur**.
- Ligne 19: **fesant**: erreur fréquente pour **faisant**; même le dictionnaire *Littré*, peu après, notait le problème de la prononciation de ce mot, encore mal maîtrisée, considérée comme fautive par Bèze, selon l'auteur du dictionnaire¹¹⁷.

Ces trois erreurs semblent s'appuyer sur le principe du phonogramme: erreur d'écoute du phonème. Les deux suivantes s'apparentent plus à une erreur basée sur le logogramme: erreur de transcription d'un phonème par une ou plusieurs lettres impliquant le même son.

- Ligne 22: **aplatir**: cette orthographe figure dans le *Dictionnaire de l'Académie Française* en 1694. Il est à noter que notre auteur fait peu d'erreurs dont l'orthographe ne soit jamais corroborée par un dictionnaire ou par un livre auquel il fait référence.

¹¹⁷ Voir "faire" dans É. LITTRÉ, *Dictionnaire de la Langue Française*, Paris, Hachette, 1863: "Au XVIe Siècle, d'après Bèze, les parisiens prononçaient à tort **fesant** au lieu de **faisant** ; c'est cette prononciation des parisiens, condamnée alors, qui a prévalu ; on prononce aujourd'hui *fe-zan, fe-zon, fe-zê, fe-zié*."

Et encore n'avons-nous pu établir à ce jour probablement qu'une faible portion de sa bibliothèque. Enfin, il lui arrive d'écrire **aplatir** correctement, ce qui semble corroborer une orthographe influencée par ses lectures.

- Ligne 46: **gerse**, pour **gerce** : orthographe que l'on retrouve dans le dictionnaire de J.-F. Féraud (1787-1788)¹¹⁸. Ce type d'erreur n'en était donc pas nécessairement aux yeux des contemporains d'Hercule Florence, surtout avant l'apparition du *Littré*.
- Ligne 32: **thérébentine**: faute d'usage, déplacement du **h**, probablement dû au fait que de nombreux mots venant du grec commencent par **th**, comme **thermomètre** ou **thèse**, l'erreur étant que **térébenthine** n'a pas cette origine.

On observe ici un large panel d'erreurs orthographiques dont les causes sont très diverses et qui possèdent donc un sens potentiel, en raison soit de ses lectures, soit de son éloignement de la culture française, soit de ses propres faiblesses originales, telles par exemple la mauvaise terminaison du subjonctif dans certains cas (p. 61: **qu'il pusse**, **qu'il devinsse**; p. 184: **jusqu'à ce qu'il vinsse** –à noter que cette erreur n'est pas systématique et qu'il lui arrive de se corriger lui-même (voir p. 12 et 20)).

Une autre erreur fréquente d'Hercule Florence concerne les accents: probablement par facilité, il élude de nombreux accents aigus (**c'était**, **j'étais**), alors qu'il pose de nombreux accents circonflexes qui, déjà à son époque, on vient de le voir, ne sont plus acceptés que par des références de plus en plus marginales (**vîte**, **ajoûter**, **assûrer**). Notons encore au passage sa propension à écrire **par ce que**, que nous aurons retranscrit systématiquement en **parce que**.

À partir de 1858 (donc, très tard dans le manuscrit, voir aussi le *Troisième livre*), l'accent sur la préposition à a tendance à se retourner, sans doute pour des questions de fluidité d'écriture. On constate aussi une tendance à tracer les accents graves comme des accents aigus dans de nombreux cas à partir de la même période, à l'exception de mots comme très, près, après, etc. Cette dernière habitude nuancée pourrait peut-être impliquer une prononciation particulière d'Hercule Florence, mais nous laissons à des études ultérieures le soin d'élucider cette petite énigme.

Quant aux versions orthographiques acceptées ou usitées à son époque, si elles n'altèrent pas le sens de la phrase, nous avons voulu les conserver dans le texte, ainsi que les brasilianismes (ex: p. 127: **disculpable**; p. 145: **des chapeaux beaucoup meilleurs que ce que j'avais intenté**; p. 422: **s'expnd**), parce qu'ils participent directement de la formation et de l'expérience d'Hercule Florence. Il suit également des règles parfois mouvantes concernant les traits d'union entre les noms de ville (Rio de Janeiro s'écrit parfois Rio-de-janeiro), ou même certaines expressions françaises (**c'est à dire** au lieu de **c'est-à-dire** en est l'exemple le plus typique). Ces règles n'étaient pas nécessairement bien arrêtées non plus à son époque. Les choix que nous avons faits seront repris systématiquement, sauf erreur de notre part, dans les notes de transcripteur (N.T.)

¹¹⁸ Jean-François Féraud est un lexicographe de la fin du XVIIIe Siècle. Son grand legs est le *Dictionnaire critique de la langue française*, édité en trois tomes entre 1787 et 1788, à Marseille. Sa vie est intimement liée au Sud de la France, et notamment à Nice et Marseille. On peut aisément imaginer que le père d'Hercule Florence, enseignant, ait pu faire l'acquisition du dictionnaire d'une célébrité locale, et qu'en suite ce travail qui se caractérise par une simplification importante de la langue et l'acceptation de nombreuses orthographe aujourd'hui déconsidérées ait pu devenir la référence du jeune Hercule. Le fait que Féraud fut également fils de chirurgien est également à noter puisque le père d'Hercule Florence l'était.

b) Les hachures et ajouts d'Hercule Florence.

Très souvent, Hercule Florence est revenu une fois, deux fois, ou plus encore sur son texte, changeant un mot, une phrase, un paragraphe, parfois beaucoup plus. Ces corrections manifestent le désir de l'auteur de perfectionner l'expression de sa pensée, bien plus qu'un changement de celle-ci. Comme il avait le souci d'être lu et sans doute un jour imprimé, il remettait sans cesse à l'épreuve la finesse de ses expressions et de la présentation de son texte. On trouve quelquefois dans la marge le renvoi d'un passage entier vers un autre endroit du manuscrit. Plus souvent, Hercule Florence barre un passage et le remplace par un ajout entre deux lignes ou dans la marge, ou par une combinaison des deux.

Tous ces retraits, tous ces ajouts prennent un sens pour nous, en ce qu'ils montrent des états successifs de la réflexion de leur auteur, sa capacité à réfléchir son travail et le sérieux qu'il mettait dans son expression.

A ce jour, nous ne pouvons pas facilement dire à quelle distance de temps, telle ou telle correction fut faite, par rapport au premier jet du texte, mais il est à peu près certain (à en juger par la qualité de l'encre ou du trait) que certaines furent immédiates alors que d'autres tendent à montrer un temps de réflexion plus lent. Il nous restera à établir, dans la mesure du possible, si Hercule Florence pensait son texte uniquement lorsqu'il le relisait (dans son bureau, son laboratoire), ou si, comme nous le pensons, ces ajouts et corrections lui venaient aussi au cours de ses diverses activités - son travail, ses lectures, ses discussions avec des proches et ses méditations solitaires. Tout ceci devra faire et fera l'objet d'études plus fines, menées non seulement sur le texte de *L'ami des Arts*, mais aussi sur ses autres précieux manuscrits, dont certains ont une vie parallèle à celui-ci.

Pour toutes ces raisons, nous avons décidé de conserver le plus possible le texte tel qu'il apparaît dans le manuscrit, avec ses hachures, ses ajouts, etc. Nous pensons qu'il serait dommageable, dans l'intérêt des études postérieures, de ne livrer à leurs auteurs que l'état final du texte d'Hercule Florence - pour autant que l'on puisse parler d'état final quand on suppose qu'il aurait voulu le voir imprimé, publié et donc présenté de manière bien plus adéquate, corrigé, remanié.

De manière générale, donc, nous n'aurons pas respecté la réflexion d'Hercule Florence lui-même, lorsqu'il demanda à son ami Charles Taunay de s'occuper de l'édition de son autobiographie: «Vous corrigerez dans mes écrits toutes les fautes dont ils ne manqueront pas, de style, rédaction, diction, grammaire, etc., laissant passer tout ce qui pourra passer et conservant en tout cas ma pensée.»¹¹⁹ C'est précisément par respect pour la richesse de sa pensée et afin d'en conserver l'ensemble pour les études à venir, que nous ne lui avons pas obéi.

Critique externe

Pour réaliser ce travail, nous avons eu à notre disposition la digitalisation des photographies du manuscrit original, celui-ci comportant une page de couverture et son verso, 424 pages numérotées de 1 à 424 par Hercule Florence lui-même. Nous n'avons donc pas utilisé le manuscrit original, trop

¹¹⁹ *Correspondance*, p. 17.

fragile, mais il est à noter que cette numérisation fut souvent d'une plus grande aide que n'aurait pu être dans de nombreux cas l'original, grâce aux technologies actuelles de traitement des images. La transcription de notre texte provient donc d'un manuscrit unique, puisque notre souci était bien d'établir le texte de ce manuscrit, dans son ensemble brut.

Cependant, dans certains cas, lorsque les difficultés de lecture, voire les lacunes, nous y invitaient, nous nous sommes tournés vers quelques soutiens extérieurs, à commencer par le manuscrit *Voyage fluvial du Tiété à l'Amazonie*¹²⁰, un manuscrit de la main du même Hercule Florence, copie de notre manuscrit, additionné de quelques corrections, retraits, rajouts, mais de manière générale fidèle à sa version antérieure. Ce manuscrit n'a cependant d'utilité que pour une petite partie du voyage décrit par Hercule Florence dans la dernière partie du manuscrit.

A l'instar de ce manuscrit, la traduction en portugais d'une partie du nôtre, Hercule Florence, *Viagem fluvial do Tietê ao Amazonas pelas Provincias Brasileiras de São Paulo, Mato Grosso e Grão-Pará (1825-1829)*, trad. Francisco Álvares Machado e Vasconcellos Florence, éd. Museu de Arte de São Paulo, Assis Chateaubriand, 1977, fut une aide intéressante en quelques occasions, en raison du fait que le traducteur avait sous les yeux un meilleur état du manuscrit. Comme ce texte est une traduction, nous aurons été extrêmement prudent dans son usage. Il n'aura jamais été déterminant et n'aura été utilisé que pour nous assurer de la valeur de notre œil.

En outre, Boris Kossoy, *Hercule Florence. A Descoberta Isolada da Fotografia no Brasil*, São Paulo, 2006 (3e édition), p. 358-392, reprend les passages de *L'ami des Arts* traitant de la photographie. Or, Kossoy eut sous les yeux un état moins abîmé du manuscrit. Certains passages qu'il a pu lire sont désormais des lacunes irrémédiables que nous ne comblerons pas dans cette édition.

Enfin, les textes très abîmés des études de ciels se retrouvent en miroir déformé dans le livre *Céus - O Teatro pitoresco-celeste de Hercule Florence*, Éd. Florescer, São Paulo, 2010. Ces textes proviennent d'un autre manuscrit, cependant ils nous ont aidé à lire plus facilement notre manuscrit en nous donnant des pistes de lecture sans lesquelles il était parfois difficile de la commencer.

Qu'il soit bien clair qu'en aucun cas l'édition de la transcription de *L'ami des Arts* ne sera fondée sur ces documents, que nous considérons comme des appoints pour nous aider dans la lecture du manuscrit, seule source de l'établissement du texte.

Critique interne

Quant au manuscrit lui-même, quelques remarques générales peuvent encore être faites. Si nous pouvons nous estimer heureux de l'état général du papier et de l'encre, nous devons déplorer fréquemment des trous causés par les composants de cette dernière. Il en résulte une certaine difficulté de lectures par endroits, nécessitant une restitution du texte, voire de véritables lacunes que nous nous efforçons de restituer et pour lesquelles nous utilisons les crochets droits de la manière suivante: qu[elqu]es.

¹²⁰ Ce manuscrit se trouve à l'Instituto Histórico e Geográfico Brasileiro (IHGB), sous la référence suivante: Lata 350 DOC 28.

Souvent malheureusement la lacune est telle et les indices si pauvres qu'il ne nous est pas possible de restituer le texte original; parfois même nous ne pouvons qu'en conjecturer le contenu, avec une grande marge d'erreur. Ceci est marqué par les crochets droits également, mais avec l'espace laissé en blanc []. Si nous pouvons restituer une partie de la lacune, le texte apparaît ainsi: certa[in]. Le vide laissé correspond à un nombre de caractères.

Dans son manuscrit, très souvent, l'auteur a laissé une marge alternativement à droite ou à gauche, de plusieurs centimètres de large. Cette marge est soit marquée d'un trait, soit simplement respectée par le texte. C'est dans cette marge que l'auteur se réservera souvent de poser des ajouts à son texte, ajouts qui, dans l'édition finale se retrouvent soit dans le corps du texte s'ils suivent ce dernier, soit en note en bas de page, s'ils explicitent, définissent, généralisent.

Enfin, parmi les habitudes d'Hercule Florence, notons ce besoin d'aller jusqu'au bout de la ligne qui le poussera à prolonger le dernier mot d'un trait dénué de sens, surtout lorsque ce mot possède une relation particulière avec le premier de la ligne suivante (adjectif-nom, déterminant-nom, etc.). Cette habitude, fréquente mais pas systématique, ne pourra cependant pas trouver d'écho dans la présente édition du texte.

Datation

Comme on l'a déjà noté plus haut, l'auteur date la couverture du 11 août 1837 et nous pouvons dater la page 416, c'est-à-dire une des dernières, de l'année 1859. Entre-temps, nous pouvons établir quelques étapes d'écritures qui nous permettent de suivre l'évolution de l'avancée du manuscrit de manière presque continue. La «brisure» chronologique de la page 167 nous rappelle opportunément que tous les ajouts dans la marge ou entre deux lignes doivent être considérés comme plus difficiles à dater. Nous ne nous y risquons d'ailleurs pas ici. D'autres qui le jugeront utiles s'y attèleront sans doute.

Voici donc les dates que nous pouvons poser grâce aux indications et aux indices laissés par Hercule Florence.

page 42: 1837; page 63: «Revu en 1838»; page 80, idem¹²¹; page 111, 25 novembre 1838; page 129, mars 1839; page 134, mai 1839; page 144, juin 1839; page 152, 1843; page 158, 5 novembre 1845; page 160, 17 mars 1846; page 162, 1846; page 167, 21 octobre 1854¹²²; page 168, 1847; pages 176 et 188: indices de ce que nous sommes au moins en 1849; page 196, 1849; pages 239 et 255: indices de ce que nous sommes en 1851 ± 1 an; page 301: indice de ce que nous sommes en 1853 ± 1 an ; page 334, 1855 ; page 402, septembre 1858; page 416, 1859.

Plusieurs dates émaillent les *Etudes de ciels*, mais il s'agit des dates des prises de vues étudiées. Les autres dates indiquées, notamment dans son essai d'autobiographie "L'inventeur au Brésil", ne correspondent pas à l'écriture du manuscrit, mais sont souvent celles de ses prises de notes - à

¹²¹ Avec le doute qui reste de se demander si la révision implique les corrections, notes, etc., ou si le texte que nous avons sous les yeux fut lui-même réécrit en 1838.

¹²² Mais on notera la différence de présentation, d'écriture de ce passage, qui a pu être ajouté après-coup.

l'exception des moments où il signale par ailleurs qu'il est trop souffrant pour tenir son journal. Nous n'avons pas trouvé à ce jour de raisons ou d'indices nous permettant de douter de l'exactitude de ces dates. Aussi, nous pensons juste d'affirmer que ce manuscrit aura été composé dans un espace de temps de vingt-et-un an et demi à vingt-deux ans et demi, entre le 11 août 1837 et à un moment de l'année 1859 (en supposant que la page 424 aura été écrite la même année que la page 416), et sans préjuger du fait qu'il en aura peut-être idéalisé le projet antérieurement. La seule partie autobiographique lui aura pris une dizaine d'années, sans que nous puissions déterminer, entre 1847 et 1849, le moment où il l'aura commencée.

Dictionnaires et autres références utilisés dans le travail de transcription.

Féraud, 1787-1788: J.-F. FÉRAUD, Dictionnaire critique de la langue française, trois tomes, Marseille, 1787-1788.

Nicot, 1604: J. NICOT, Thresor de la langue françoise, tant ancienne que moderne, 1606.

Académie, 1694: Dictionnaire de l'Académie Française, éd. 1694. Les autres éditions du dictionnaire de l'Académie Française seront notées de la même manière.

Chifflet, 1675: Laurent Chifflet, Essay d'une parfaite grammaire de la langue françoise, 5^e édition, Bruxelles, Pierre Vleugart, 1675.

Littré, 1863-1872: Emile Littré, Dictionnaire de la Langue Française, Paris, Hachette, 1863-1872.

CNRTL : cnrtl.fr (aide étymologique).

L'Ami des arts
livré à lui-même
ou
Recherches et découvertes
Sur différents sujets nouveaux
Par
Hercule Florence

Sam Carlos, Province de St. Paul,
le 11 Août, 1837.

Table des matières contenues dans ce livre.

F^o.1_ Prospectus.

~~12_ Mémoire de~~ Découverte de la Polygraphie.

42_ Découverte de la Photographie, ou Imprimerie à la lumière solaire.

57_ Recherches sur la fixation des images dans la chambre obscure, par l'action chimique de la lumière sur certains corps.

63_ De l'action de la lumière sur les corps, appliquée à la photographie, et à la fixation des images dans la chambre obscure.

80_ Noria Hydro-pneumatique, tendant à produire une grande force, au moyen d'une eau stagnante.

90 ~~89~~_ Etude de ciels, à l'usage des jeunes paysagistes.

107_ Recherches sur la voix des animaux, ou Essai d'un nouveau sujet d'Etudes, offert aux amis de la nature.

109_ Moyens d'imiter parfaitement le clair de lune et l'éclat des étoiles dans les tableaux transparents.

111_ Essais sur l'impression du papier-monnaie, d'une manière entièrement inimitable.

~~Au Circulaire à tous les fabricants, en leur offrant le papier inimitable. pour garantir leurs produits contre la contrefaçon.~~

129_ De la compressibilité du gaz hydrogène, appliquée à la direction des aérostats.

134_ Essai sur l'impression des tableaux à l'huile, ou Estampes coloriées.

144_ Fabrication au métier, des chapeaux du Chili, et de toute espèce de chapeaux de paille.

150. L'inventeur en exil.

L'Ami des Arts livré à lui-même

Prospectus de l'ouvrage.

Un assez grand nombre de matières, parmi lesquelles il en est qui n'ont pas le moindre apport entre elles, va être traité dans cet ouvrage : tant d'entreprises diverses ne sont guères propres à me gagner une opinion favorable, mais je prie le lecteur de remarquer que parmi les articles qui vont suivre, six ont du rapport à la peinture : j'observe aussi que presque toutes mes recherches et découvertes, sont nées de circonstances où je me suis trouvé.

J'ose espérer que le public pardonnera en faveur de mes découvertes, les incorrections de mes écrits ; je suis bien excusable, car ma vie a été de nature à faire oublier la langue Française à celui qui en avait fait les meilleures études. J'ai quitté la France très jeune, pour venir passer 15 années dans l'intérieur du Brésil, ~~tout~~[es] longtemps en voyage dans les déserts les plus reculés et parmi ses tribus sauvages, et depuis sept ans, habitant le fond d'une de ses provinces, sans jamais entendre les accents de la langue nationale, et n'ayant que peu de livres à ma portée. Je ne doute ⁺ même pas que beaucoup de Lusitanismes ne se glissent dans mes écrits.

Je traiterai des articles suivants :

Découvertes

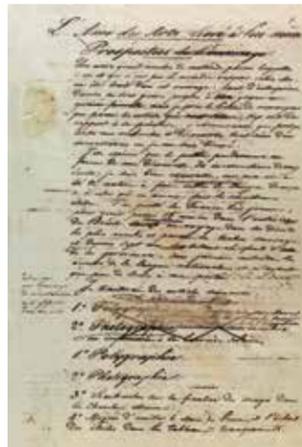
1°. ~~Polygraphie~~ ou l'imprimerie nouvellement [] la planche fourni[e] d'encre pour tout le tirage, et de l'impression simultanée [de] toutes les [cou][eurs]

2°. ~~Photographie~~, ou imprimerie à la lumière solaire

1°. Polygraphie.

2°. Photographie.

3°. Recherches sur la fixation des images dans la chambre obscure.



4°. Moyen d'imiter le clair de lune, et l'éclat des étoiles dans les tableaux transparents.

5. Etudes de ciels, à l'usage des jeunes paysagistes.

~~6. Recherches sur la~~

6. Noria Hydro-pneumatique.

7 Recherches sur la voix des animaux, ou Essai d'un nouveau sujet d'études, offert aux amis de la nature.

8. ~~Recherches Nouveaux signes sté[no-]graphiques~~, plus simples et expéditifs que ceux qui sont connus.

Notice sur les découvertes.

1°. Polygraphie.

~~Cette découverte~~ Elle va mettre l'imprimerie dans les mains de tout le monde ; ~~elle est~~ beaucoup plus simple que la lithographie, tant dans l'appareil que dans le procédé, et a l'avantage

Elle va mettre l'imprimerie dans les mains de tout le monde ; elle la simplifie beaucoup, t[an]t dans son appareil [com] et dans son procédé, et l'augmente de deux grandes propriétés, qui sont : la planche fournie d'encre pour tout le tirage, et l'impression simultanée de toutes les couleurs.

On écrit et dessine ~~da~~ en sens naturel ; on n'emploie ni pierres lithographiques, ni planches de cuivre ou d'acier, ni ~~me~~ les types de l'imprimerie ; l'encre elle-même sert de planche.

2°. ~~Photographie~~

La ~~presse~~ presse est ~~ég~~ connue dans l'imprimerie typographique, mais de moindre appareil.

2°. Photographie.

Toute ~~personne~~ ou imprimerie à la lumière solaire.

1 (N.T.) Renvoie à une suite en marge; cette suite, ajoutée après-coup, est réintroduite dans le texte.

2 (N.T.) Grevé d'un trou.

Toute personne qui a des notions de chimie, sait combien la lumière solaire a de l'influence sur la coloration et la décoloration des corps : il en est qui noircissent promptement par son contact ; d'autres deviennent blancs, d'autres d'un brillant métallique³. Tâchons d'appliquer ces phénomènes à

3

l'impression des écrits et des dessins ; nous aurons pour agent la plus subtile matière de la nature. Qui sait jusqu'où cela pourra nous conduire !

Dans la photographie, la presse, et quelconque⁴ [sic.] degré de pression, sont absolument supprimés ; tout l'appareil se réduit à des carreaux de vitres de la grandeur des épreuves que l'on veut tirer.

On peut écrire ou dessiner dans le vrai sens, mais il est préférable de le faire à l'opposé. Le travail est libre comme la plume, et on peut employer le pinceau. La gravure est aussi fine que la gravure sur cuivre.

Le tirage peut être tellement prompt, pourvu qu'on ait beaucoup de planches à imprimer à la fois, qu'il n'est question que de mettre et tirer le papier.

Tant d'avantages On peut dire que, quant à l'appareil, que la photographie réduit l'imprimerie à sa plus simple expression.

Tant d'avantages, sont presque contrebalancés par de graves inconvénients, qui n'ont qui, malgré mes efforts, ne m'ont m'a pas permis d'en profiter tout entièrement. L'encre est de l'or lui-même, elle est excessivement chère ;⁵ on verra cependant que l'espoir que j'ai de vaincre ce défaut, est fondé sur une foule de faits chimiques qui méritent d'être suivis. Il me paraît impossible que les belles données que j'ai découvertes dans cet art, ne soient pas amplifiables ; au reste, dans l'état actuel de la photographie, j'en retire de vrais avantages ; elle



³ La lumière solaire compose et décompose des corps, avec la rapidité de la poudre ; et même à la lumière diffuse produit des effets remarquables. (N.T.) Originellement à la marge à droite, mise en bas de page.

⁴ (N.T.) Désuet ou vient du portugais "qualquer", en français moderne "n'importe quel".

⁵ C'est de l'or lui-même [sic.]. (N.T.) Renvoie aux mots originellement dans la marge à gauche, mise en bas de page.

sert pour la grande j'aime à croire que, comme toutes les il arrive à toutes les autres découvertes, cet ne de n'est qu'une inconvénient ne l'accompagnera qu'à son berceau ; enfin, on verra que la photographie a déjà bien d'avantages sui generi, où elle est très supérieure à la lithographie.

Cette découverte peut au moins être placée dans l'ordre de celles qui sont agréables et après avoir bien réfléchi sur sa nature <,>

4

sur les moyens que j'emploie, et sur la marche ordinaire des découvertes qui intéressent dès leur commencement, je ne trouve pas impossible qu'elle ne devienne éminemment utile. Mes expériences, ont été faites, comme toujours, avec des moyens très précaires.

3°. Recherches sur la fixation des images dans la chambre obscure.

La C'est à cette idée, que je dois la découverte de la photographie ; je cherchais à

Cette idée repose, également encore sur l'action chimique de la lumière sur les corps qui y lui sont le plus soumis ; je dois même la découverte de la photographie aux expériences que je faisais sur le nitrate d'argent dans la chambre obscure.

J'ai recueilli dans différents auteurs, beaucoup de faits intéressants, qui pourraient former une étude de particulière de la lumière ; Je ne peut-être que mes recherches seraient plus avancées, si j'avais eu à ma portée tous les matériaux qui ont que la dont la lumière change la nature et la couleur ; mais il aurait fallu être à Paris, où tout se prête de mutuels secours, et je suis dans l'exil.

Je n'ai donc obtenu d'autre résultat que celui de voir se former sur le papier dans la ch. [chambre] obscure, les principaux traits et contours ; c'est au moins quelque chose ;

peut-être est-ce la première fois qu'un et j'espère de démontrer que de telles recherches méritent d'être continuées.

4 Moyen d'imiter le clair de lune et l'éclat des étoiles dans les tableaux transparents.

Après avoir trouvé le moyen d'imiter le clair de lune, j'ai lu quelque part qu'il était connu, mais je ne sais pas si on en a fait l'application à ce genre de tableaux :. Je parlerai aussi

5

du moyen de donner aux étoiles d'un tableau transparent, autant d'éclat qu'elles en ont dans le ciel. Ce sera une nouvelle imitation de la nature, dont les beautés sont sans nombre, et dont la contemplation est remplie de tant de charmes.

Je n'oserais pas dire quel est le rang que devrait tenir le genre des tableaux transparents, parmi ceux qui rendent la peinture si variée ; mais au moins on y jouit du secours on peut au moins, y emprunter le secours de la lumière, pour donner à ses pinceaux au plus haut degré de vérité, et imiter les plus brillantes scènes de la nature, telles que l'aurore, le couchant, le contraste du clair de lune et de la clarté du feu, etc.

5 Etudes de ciels, à l'usage des jeunes paysagistes.

Je ne traiterai de ces études qu'en qu'en forme de projet, parce que je n'ai pu m'en former qu'une ~~collee~~ petite collection ; il ~~faudr~~ faudrait, pour faire un Atlas, ou une collection complète [sic.] de ciels, au moins deux années [sic.] d'études, des loisirs, et une habitation entourée d'une horizon [sic.] libre de toutes parts.

J'ignore s'il existe quelque ouvrage de ce genre ; ~~mais dans dans tous les cas, mais dans tous les cas,~~ peut-être que mes études ~~seront nouvelles en~~ auront aussi leur nouveauté. Une telle collection



Une telle collection serait très utile, parce que la majeure partie des dessinateurs habitent les grandes villes où l'horizon est très rarement libre il en est beaucoup qui n'ont pas les

6

ne peuvent pas consacrer assez de temps à des études qu'il faut faire au milieu des champs, ou du haut d'un édifice élevé : outre cela, le ciel change à tout moment ; si on aperçoit [sic.] de très beaux nuages de sa fenêtre, il faut sortir, car on ne voit qu'une partie du ciel, le plus souvent très limitée ; on n'est pas plutôt arrivé à un endroit ouvert, que tout a changé : une vive couleur, de beaux effets de lumière, ont disparu ; les nuages ont perdu leur forme pittoresque, et le ciel n'a plus rien qui plaise.

Je pense que la plus grande partie des ciels que l'on voit dans les gravures et les tableaux, sont faits d'imagination dans l'intérieur d'un cabinet : je n'ignore pas que l'imagination d'un bon peintre est riche et exercée par l'observation, et que par conséquent, les ciels de ses paysages seront bien ordonnés et de bon goût ; ils auront en outre le mérite d'une belle exécution ; mais la nature est toujours le grand maître dans la peinture, elle offre des préceptes même pour le beau idéal, et on peut dire que c'est d'elle chez elle que l'artiste habile trouve le type de ses qu'elle renferme le type des plus belles conceptions, et sous ce rapport, les ciels sont une source bien fécond[—] abondante ! Le plus habile paysagiste ne pourra jamais voir toutes les scènes qui se succèdent si rapidement dans notre atmosphère, les fixer dans sa mémoire, et les représenter à son gré dans ses tableaux, n'importe le temps qui s'est écoulé. Tâchons par conséquent de les saisir et d'en faire une collection ou tout ce qu'elles ont de plus beau, de plus brillant et de plus varié, se trouve réuni.

Mon idée pourra ne pas être nouvelle pour bien des peintres, mais aucune collection n'a encore été publiée. On trouverait dans un Atlas de ciels, celui qui conviendrait au

paysage que l'on ferait, et même les éléments de toute espèce de ciels que l'on pourrait composer après quelques études ; en suivant les mêmes combinaisons, les mêmes variétés que l'on observe dans la nature, et pour lesquelles un tel atlas servirait souvent de modèle. Le jeune élève trouverait à s'exercer dans la partie la plus changeante du paysage, et le dessinateur aurait toujours un ciel quelconque à sa disposition pour le copier, ou pour en inventer d'autres selon ses goûts et la nature du paysage, n'importe les lieux, et l'état de l'atmosphère.

Outre les difficultés dont je viens de parler, il en est d'autres que le peintre le plus riche ne saurait vaincre. Il y a des pays et des époques de l'année où le ciel est couvert pendant longtemps : souvent, on ne peut différer de terminer un paysage, on fera bien le ciel, mais il peut arriver qu'on perde l'occasion d'en faire un du plus grand intérêt.

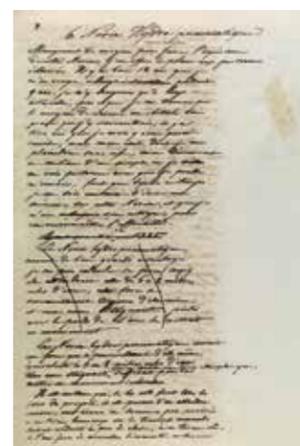
Les ciels méritent sans contredit un traité particulier. On est enchanté, lorsqu'on voit un beau paysage, mais pour varier la scène, il faut varier le lieu, tandis qu'en regardant le ciel, on aperçoit un théâtre-brillant où des scènes toujours nouvelles et magnifiques se succèdent sans interruption.

Un peintre peut être malheureux, isolé, mais la vue du ciel l'accompagne jusque dans l'exil le plus ingrat pour la peinture ; et cependant, c'est dans les grandes villes, où tout se réunit pour aider un artiste, qu'on le voit <le> plus difficilement⁶. Tâchons d'être utiles aux élèves et dessinateurs qui n'ont guères [sic.] les moyens d'habiter la campagne, ou d'y aller fréquemment.

6. Noria Hydro-pneumatique.

Manquant de moyens pour faire l'expérience de cette

⁶ (N.T.) <le> plus difficilement: om., le superlatif portugais a dû influencer cette erreur de HF.



Noria, j'en offre le plan aux personnes éclairées. Il y a bien 12 ans que je m'en occupe ; à longs intervalles pendant 9 ans, je n'y songeais qu'à longs intervalles, parce que je ne trouvais pas le moyen de vaincre un obstacle bien grave que j'y rencontrais ; il y a trois ans que je crois y avoir porté remède, mais mon exil, dont je me plaindrai sans cesse, mon dénuement au milieu d'un peuple où je n'[—]ne vois personne avec qui je puisse m'ouvrir, font que depuis ce temps je me sois contenté d'écrire un mémoire sur cette Noria, et que je n'aie **entrepris** rien entrepris pour en reconnaître l'efficacité.

~~Ayant montré à en 1825~~

~~La Noria hydro-pneumatique, aurait de bien grands avantages : je ne puis calculer sa force, mais elle atteindrait celle de 6 à 8 mètres cubes d'eau ; cette forme se renouvelerait toujours d'elle-même ; et une eau stagnante, jointe avec le poids de l'air, la mettrait en mouvement.~~

La Noria hydro-pneumatique aurait une force qui se renouvelerait d'elle-même, équivalente à 6 ou 8 mètres cubes d'eau. Une eau stagnante, mise en équilibre avec l'air atmosphérique, suffirait pour la mettre en mouvement. ~~et elle~~

Il est certain que, si les arts font tous les jours des progrès, il est permis d'en attendre encore, car nous ne sommes pas arrivés à ce terme heureux où les travaux manuels seront réduits à peu de chose ; à ce terme où⁷, si l'on fera de nouvelles découvertes, ce sera

pour augmenter notre bonheur, et où la classe ouvrière aura laissé abandonné aux machines une partie des travaux grossiers, pour jouir de l'aisance que la civilisation étend sur toutes les conditions de la société, et que les découvertes nous procurent, en nous donnant les moyens d'obtenir par des procédés plus simples, ce qui aujourd'hui nous coûte tant de fatigues. ~~La~~ ~~v[a]p[eur]-o[—]~~ ~~d[es]p[us]~~ Sans vouloir comparer la Noria cette Noria avec la vapeur, j'observerai que si sa force serait de beaucoup inférieure, elle ne dépenserait point de combustible.



⁷ (N.T.) HF avait d'abord écrit correctement, puis l'a corrigé, barrant l'accent nécessaire.

7. Recherches sur la voix des animaux, ou Essai d'un nouveau sujet d'Etudes, offert aux amis de la nature.

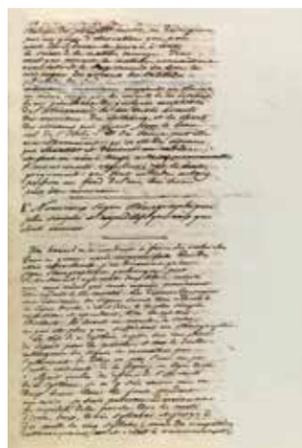
Je tâcherai ~~J'essayerai~~ de donner les moyens de décrire la voix de tous les animaux, d'en faire un corps d'études particulier, j'essayerai d'en démontrer l'utilité, et surtout l'agrément. Je m'attends à des jugements de toute nature sur une semblable proposition, mais je crois que l'esprit observateur trouvera quelque chose à exploiter dans un sujet puisé dans la nature. L'idée m'en a été suggérée par l'impression de ce que j'ai vu lorsque je traversais de vastes déserts, des forêts immenses, et lorsque je naviguais sur les plus grandes rivières de l'Amérique méridionale.

J'ai vu en grand toutes les scènes de la nature sauvage, et j'ai eu lieu de remarquer combien elles sont belles et imposantes dans leur ensemble, et richement variées dans leurs détails. Toutes ont mérité l'attention des philosophes, celles-ci ne m'en paraissait pas indignes.

Je propose une couleur de plus pour la peinture de tous les pays ; la poésie y trouver[a] quelque chose d'utile ; l'histoire naturelle, qui

10

s'occupe du plus petit insecte, ne dédaignera pas un genre d'observations qui, pour ainsi dire, donne la parole à toutes les scènes de la nature sauvage. Tous ceux qui aiment la nature, connaîtront avec intérêt le rugissement du lion, le cri aigre des oiseaux des latitudes glaciales du Sud ; le croassement [extra] ordinaire de quelques crapauds du Brésil, en même temps que les concerts de ses oiseaux ; le cri gémissant de quelques amphibiens de l'Amazone ; les ~~les~~ tristes accents des animaux du Spitzberg, et les chants des oiseaux qui vivent sous le beau ciel de l'Italie. $\text{\textcircled{D}}$ On saura peut-être avec étonnement qu'il est des oiseaux qui chantent et dansent en cadence, et font en même temps certains ~~mouvements~~, ~~f~~ mouvements réguliers ; et le ~~bruit~~ grognement que font entendre certains poissons au



fond de l'eau, leur sera peut-être nouveau.

8°. Nouveaux signes sténographiques, plus simples et expéditifs que ceux qui sont connus.

Un hazard [sic.] m'a conduit à faire des recherches dans ce genre : après ~~en avoir fait~~ bien des essais infructueux, j'ai découvert qu'un signe sténographique quelconque peut distinctement représenter deux lettres, en sorte que, ceux même qui sont connus, pourraient être réduits à la moitié. La dépense du papier sera diminuée, les signes seront tous réduits à la ligne droite, c'est à dire [sic.] à la plus simple expression, et cependant, ~~f~~ ils seront très distincts. Ils seront au nombre de seize, ce qui est plus que suffisant en sténographie.

La clef de ce système repose sur un point de départ pour la parole, et ~~sur~~ la double intelligence des signes se connaîtra par l'enlacement des lettres ou par l'une ou par l'autre extrémité de la figure, en ligne droite.

Ayant voulu m'assurer de l'efficacité de ce système, je m'y suis exercé une ou deux heures tous les jours, pendant un mois : je suis parvenu à écrire avec la rapidité de la parole, tous les mots d'une, deux, trois syllabes, et jusqu'à des mots de cinq syllabes ; mais des occupations [m]'interrompaient, [—] et c'était à recommencer ;

11

comme en sténographie on n'acquiert la dextérité nécessaire qu'avec un grand exercice non interrompu, je me contente d'avoir reconnu que ce nouveau système pourra servir, et je le soumetts au jugement des sténographes.

En fait de sténographie, chacun peut avoir une méthode plus ou moins particulière ; mais j'ose croire que la mienne sera utile à toutes.



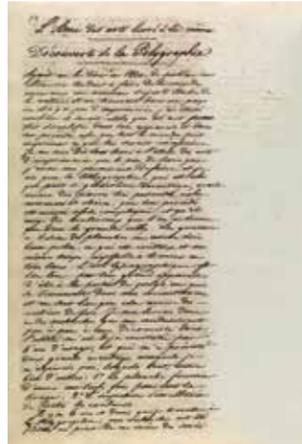
L'Ami des arts livré à lui-même.

Découverte de la Polygraphie.

Ayant eu le désir en 1830, de publier un Mémoire tendant à faire de la voix des animaux un nouveau sujet d'Etudes de la nature, et me trouvant dans un pays où il n'y a pas d'imprimerie, j'ai senti combien il serait utile que cet art fût simplifié dans son appareil et dans son procédé, afin que tout le monde pût imprimer ce qui lui serait nécessaire.

Je me suis dès lors livré à l'étude des arts d'imprimerie que le peu de livres que j'avais me permirent de faire, et je vis que la lithographie, qui est celui qui peut se généraliser d'avantage [sic.], avait encore des pierres très pesantes, volumineuses et chères ; que son procédé est encore assez compliqué, et qu'il exige des matériaux que l'on ne trouve que dans les grandes villes. La gravure a besoin de planches en cuivre très bien polies, ce qui est très coûteux, et en même temps impossible à trouver en tous lieux. L'art typographique est bien loin, par son grand appareil, d'être à la portée de quelqu'un qui se trouverait dans mes circonstances, et on sent bien que cela arrive des milliers de fois. Je me livrai donc à des recherches qui me conduisirent peu à peu à une découverte dont l'utilité m'est déjà constatée par 5 ans d'usage, et qui m'a présenté deux grands avantages auxquels je n'aspirais pas, lesquels sont, outre bien d'autres :
1°. La planche fournie d'encre une seul fois pour tout le tirage.
2°. L'impression simultanée de toutes les couleurs.

Il y a 6 ans et demi que je travaille à la Polygraphie⁸ ; mes recherches ont été pénibles au point de me causer des soucis



pour la subsistance de ma famille, et de m'avoir plus d'une fois arraché des larmes de douleur. Tout autour de moi n'était qu'abandon, et je dirai même, hostilité. On ne s'occupe pas impunément de quelque chose dont l'utilité échappe au vulgaire des riches ignorants. Je ne sais quel appui j'aurais rencontré dans notre France, où l'imprimerie a été un grand instrument de révolution, de ténéb~~re~~ brilla mais ici j'ai languï jusqu'au moment où j'écris ces lignes. Exilé sur un terrain [sic.] cruellement ingrat pour les arts, ma découverte n'a pas encore atteint la perfection qu'elle promet.

Appareil de la Polygraphie

Une presse, fig^e. 1^e. Elle est de bois

Une presse portative en bois, Fig^e. 1^e. Elle n'a que ne diffère que très peu de différence d'une presse typographique, et le jeu en est [entière]ment⁹ le même. Comme j'ai oublié la forme dont sont faites les presses typographiques, je donne celle-ci pour modèle ; mais la presse en usage sera sans doute meilleure ; la mienne a l'avantage d'être plus portative, et meilleur marché.

Dans la supposition que la presse typographique soit applicable à la Polygraphie, je place la vis entre deux écrous *A* *B* *A* et *B*, avec la tête *C* au milieu, et je lui donne une gorge peu inclinée à l'horizon, afin qu'avec moins d'une demi révolution du br[as]¹⁰ de la vis, la platine puisse descendre et s'élever suffisamment ; mais comme jusqu'à présent je me suis servi d'une petite presse construite différemment, je crains que cette gorge ne produise pas assez de force : dans ce cas, on fera une vis dont la gorge approche davantage de l'horizontale, et comme alors il faudra qu'elle fasse

⁸ Le nom de Polygraphie me paraît convenir à cet art; il n'a pas, comme la Lithographie, une pièce principale dont il puisse tirer le nom; celui qu'il porte est peut-être trop générique, mais il me faut un nom, pour m'expliquer promptement; il faut qu'il app[ar]t[ie]nne que tout ce qui est nouveau ont ait un nom qui appartienne à toutes les langues. On pourra lui en donner un autre, si on ne le trouve pas convenable. (N.T.) Cette note d'HF apparaît dans la marge de la page suivante.

⁹ (N.T.) [entière]ment: mot abîmé par un trou dû à une rature au verso.

¹⁰ (N.T.) br[as]: mot grevé d'un trou.

un tour entier ou deux pour imprimer, la tête et le bras devant être par dessus l'écrou *A*.

Quant au mécanisme pour le mouvement de va-et-vient de la forme *E*, comme je ne l'ai jamais observé, et ici il n'y a pas d'imprimerie, je me suis borné à indiquer la manivelle sur la figure : ~~mais~~ on le fera donc de la même manière que dans les presses typographiques. ~~Que Je ne~~ Présentement, je fais courir la forme sur trois rainures savonnées, en la poussant et tirant avec la main.

La pièce *F* est un cadre attenant à la forme *E* par deux petites charnières. *P* Ce cadre porte un drap de laine doublé en quatre, et parfaitement tendu. il doit [sic.] être plus grand que la forme, afin que, posé dessus, il reste hors de ses angles, et ~~n'empêche pas la presse~~ de cette manière ne puisse pas empêcher l'action de la presse. On doit pouvoir le séparer à volonté, de la forme *E*.

Ce cadre porte près des charnières deux supports qui, le lorsqu'il est ouvert, le maintiennent horizontalement. Il est n'a d'autre application que celle de maintenir le drap quand il fait froid au dessus ~~et~~ du brasier *G*, car comme on verra, la polygraphie a besoin d'une température chaude.

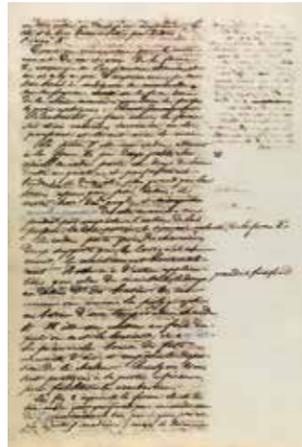
p *H* est un caisson au fond duquel on met le brasier ; il ~~empêche~~¹¹ l préserve la braise des forts courants d'air, et empêche la dispersion de la chaleur. Quelques trous sont pratiqués à sa partie inférieure, pour faciliter la combustion.

La *fig. 2.* représente la forme : elle est de ~~bois, parce que que je ne puis en avoir une de fer, ou métal,~~ bois, parce que je n'ai pas d'autres matières, mais il sera

de beaucoup préférable qu'elle soit de fer ou métal, car le bois, pour bien sec qu'il soit, se courbe avec l'humidité.

Cette pièce a la forme d'un parallélogramme, sur une épaisseur suffisante pour qu'elle ne se courbe pas sous la

11 (N.T.) *empêche*: mot grevé d'un trou.



pression ; elle est creusée en *ABCD* à la profondeur de 3 à 5 millimètres.

On aura 6 ou 8 feuilles de fer-blanc, ou davantage, si l'on veut beaucoup imprimer.

Un baquet *fe* de fer-blanc, *fig.3*, un peu plus large qu'une des feuilles du même métal, et très aplati [sic.], de manière à ce qu'il n'y ~~entre~~ ait d'espace que pour recevoir la feuille de fer blanc. Il porte deux manches, et les soudures doivent être à l'épreuve de la cire fondue.

Une spatule d'acier, *fig 4*, un peu convexe par dessous.

Il faut encore une pierre à broyer les couleurs, un entonnoir, ~~d[]trois ou quatre[]h[]t q[ue]lq[ue]~~ s[]p[] et trois ou quatre casseroles.

Matériaux

De la colle forte, de la gomme arabique, du noir de fumée, de la soude caustique, et de l'alcool, et de la cire.

Il y a apparence qu'il existe des qualités de colle forte, moins solubles que d'autres ; on doit choisir la plus soluble.

Procédé de la Polygraphie.

Préparation de la planche

On étend parfaitement une feuille de bon papier sur chaque feuille de fer blanc ; cette opération, quoique très connue, ne l'est pas de tout le monde ; je dois la rapporter. On mouille le papier, on y met la feuille de fer blanc par dessus ; on coupe en angle droit les quatre coins du papier, et on fait des coupures de

distance en distance, à la manière indiquée par la *fig. 5*. On colle avec de la bouillie de farine, les bords du papier sur le dos de la planche, et on laisse sécher ; le papier devient très tendu ; il arrive quelquefois que sur le fer-blanc, il le devient [sic.]¹² trop ; la feuille, qui est flexible, se courbe, et le papier

12 (N.T.) L'usage de l'indicatif existe suivant «il arrive que».

n'a pas d'appui par dessous. On évite cet effet, en mouillant moins le papier.

On broie du noir de fumée avec de la dissolution de gomme-arabique ; on en met une couche sur tous les papiers tendus, on laisse sécher dans une position horizontale, et on met une seconde couche de gomme arabique pure. La première couche sert à noircir le papier, et former un certain corps ; la 2^{me} couche sert à le rendre impénétrable à la cire fondue.

Lorsqu'on a à imprimer quelque chose, on fait fondre une portion de cire dans une casserole, on la verse avec l'entonnoir dans le baquet, qui, en temps froid, doit préalablement être un peu échauffé, et on y plonge deux ou trois feuilles de fer blanc, qu'on retire promptement, et laisse refroidir. Dans une position verticale, afin de laisser écouler la cire, jusqu'à ce que la couche soit très fine ; lorsqu'on pense qu'elle s'est assez écoulée, on la place horizontalement, jusqu'à ce qu'elle soit refroidie.

Il ne faut pas qu'elle soit fine en excès ; et à cet égard la pratique indiquera quelle grosseur il faudra lui laisser prendre, selon l'écriture ou le dessin qu'on veut faire.

S'il arrive que la couche est trop

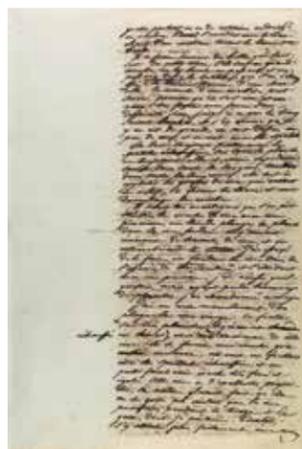
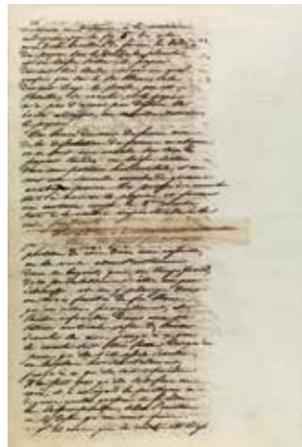
17

grosse partout ou en de certains endroits, on raclera l'excédent l'excédent avec le tranchant d'un couteau, tenant la laine verticale.

Il se forme souvent des bulles qui laissent des petits trous ; s'ils sont en grand nombre, on les bouche en pressant et repassant dessus la spatule, que l'on échauffe modérément à la lumière flamme d'une chandelle. Le manche d'une cuillère¹³ peut servir, pourvu qu'il soit uni et convexe. On frotte avec force dans différents sens, jusqu'à ce que les trous soient bouchés, et s'il arrive qu'il y en ait de grands, on met dessus un peu de cire, et on unit avec la spatule.

On doit toujours frotter avec la spatule échauffée, sur toute la planche en la faisant aller et venir rapidement, tantôt

13 (N.T.) *cueillère*: orthographe inexistante, mais explicable par le voisinage de mots comme cueillir, cueilleur.



dans toute la largeur, tantôt dans toute la longueur : cela sert à applatir [sic.] des grains de cire qui restent en relief, à fermer les trous, et unir davantage la couche.

Il serait très avantageux que l'on pût étendre la couche de cire avec un pinceau, au lieu de plonger la planche dans la cire fondue : il y aurait économie de travail, de cire, et on retrancherait la cuvette. J'ai essayé de le faire en fondant la cire dans de l'essence de térébenthine, et l'étendant avec un pinceau, j'ai réussi quelquefois, mais ayant perdu beaucoup de planches, j'ai abandonné ce moyen.

J'ai en vue maintenant d'employer la cire vierge : on frotte sur la planche (légèrement chaude échauffée en hiver), avec un morceau de cette cire : il se forme une couche grumelée mêleuse, on unit en frottant avec la spatule échauffée, et on peut faire une couche très fine et égale. Cette cire a d'excellentes propriétés ; sa nature gluante fait qu'elle ne se gerse [sic.] pas autant que la cire purifiée, pendant le tirage, et la gaze, dont je parlerai bientôt, s'y attache plus fortement, avec moins

18

de frottement, ce qui fait que le dessin ne s'altère pas autant.

On prend entre le pouce et l'index du blanc de plomb très fin, et on le laisse tomber sur la planche, en le frottant entre les doigts pour bien le pulvériser. On ne doit pas laisser tomber des grains durs. Ensuite, on frotte avec l'index, le blanc qui est éparpillé sur la planche, afin de l'étendre également, et le faire adhérer un peu. On souffle l'excédent.

Si c'est un dessin que l'on a à faire, on le trace sur un papier fin, et on le calque sur la planche, en lui conservant son vrai sens, et en passant simplement un poinçon sur les traits : la pression qu'il exerce enlève un peu de blanc, et les traits restent apparents. Si c'est de l'écriture, on trace les lignes avec une règle et le poinçon sans appuyer.

Au lieu de burins, on a des aiguilles ordinaires à coudre, les unes grosses, d'autres fines, les unes pointues, d'autres tronquées ; les unes rondes, d'autres applaties [sic.] ; toutes ont un manche comme les pinceaux à miniature. Je les désigne toutes sous le nom de poinçons.

Pour applatir [sic.] les aiguilles, on les tient dans une pince d'émailleur ; on les chauffe au rouge à la chandelle, et on les lime sur la pointe ou sur l'endroit tronqué, avec une lime fine ; ensuite on les passe sur la pierre à aiguiser.

Lorsqu'on dessine, on se sert du poinçon applati [sic.], à la manière du burin, en poussant la pointe, mais on le tient comme la plume ; on obtient, en poussant la pointe, le creux parfaitement

19

débarassé de cire. Si le dessin présente beaucoup de petites courbes, on les fera avec un poinçon arrondi, car ce serait pénible de tourner la main et la planche à tout instant.

Il est bon de noter que tout ce travail se fera d'autant plus facilement, que la couche de cire sera plus fine.

Lorsqu'on a à faire de la belle écriture, on grave d'abord les traits avec une pointe fine arrondie, sans pousser la pointe, parce que l'écrit a trop de courbes. On fait ensuite les pleins avec un poinçon fin et applati [sic.].

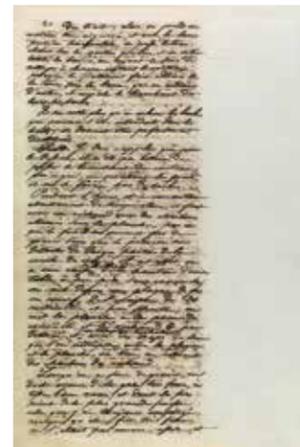
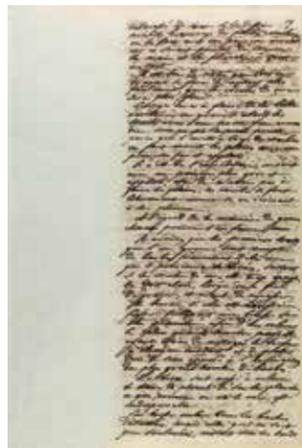
Si c'est de l'expéditive, on écrit avec un poinçon plus gros et applati [sic.], afin de n'avoir pas à faire les pleins ; les courbes se font librement comme si on écrivait à la plume.

A l'égard de la manière de graver, chacun pourra s'en faire une.

Il arrive que les premiers traits que l'on grave sont [sic.] remplis de barbes provenant de la cire que le poinçon a soulevées, surtout si la couche de cire est trop épaisse. On doit alors, lorsqu'on a fini de graver, et avant de repasser le burin, si cela est nécessaire, passer fortement une brosse sur la planche, afin d'en enlever le plus grand nombre possible, ayant soin de nettoyer la brosse à chaque instant, et de frotter dans le sens opposé à l'inclinaison du plus grand nombre de barbes.

La brosse sert aussi à enlever le blanc de plomb de sur la planche, ce qui, comme on va le voir, est indispensable.

La brosse enlève bien les barbes détachées, mais celles qui ne sont que soulevées, restent sur les bords



20

du trait ; alors, on prend un couteau bien aiguisé, et avec la lame presque horizontale, on passe le tranchant sur les parties gravées, et on enlève toutes les barbes, en ayant le soin de nettoyer à chaque instant le couteau, parce que le frottement fait adhérer de la cire sous la lame, qui en entraîne d'autres, et empêche le tranchant d'enlever les barbes.

Il ne reste plus qu'à enlever les barbes qui peuvent s'être introduites dans les traits ; ils doivent être parfaitement désobstrués.

Pend Je dois rappeler que pour le dessin, il n'est pas besoin de passer le tranchant du couteau, parce que, en poussant la pointe, il ne se forme pas de barbes.

Pendant l'hiver, et à un certain abaissement de température, il faut avoir un réchaud avec des charbons allumés sous la planche, parce que le froid ne permet pas de graver sans que le poinçon ne détache de larges parties de la couche de cire. A cet effet, on a une caisse *H*, *Fig. 1^e*. de la hauteur d'une table, à peu près, sans couvercle ; on met dessus une plaque de fer ou cuivre, de l'épaisseur de 30 millimètres, et peu flexible ; on met la planche à la place du couvercle, et le réchaud *G* par dessous ; et on récupère la chaleur avec des draps de laine que l'on interpose entre la plaque et la planche, ou bien, en retirant des charbons du réchaud.

Lorsqu'on a fini de graver, on doit avoir de la gaze très fine, à tissu bien rare, et dont les fils soient de la plus grande finesse : celle que j'ai toujours employée, malgré qu'elle fût très fine, ne l'était pas encore assez, et

21

par ce motif, je n'ai pu encore imprimer avec toute la finesse dont la polygraphie est susceptible. C'est que Il n'en existe pas dans le commerce ¹⁴parce qu'on n'en a pas encore senti la nécessité # ; mais si j'étais en France, je n'aurais qu'à commander dans une fabrique de la gaze beaucoup plus fine

14 (N.T.) Renvoi à une note dans la marge, inséré dans le texte.

que celle que l'on est habitué de fabriquer, parce et je serais promptement servi. J'insisterai donc sur la nécessité de faire fabriquer de la gaze à tissu non serré, et fils aussi déliés que l'art puisse les produire ; et si l'on craignait qu'elle ne fût pas assez forte, j'observerai que son emploi en polygraphie n'exige que peu de force.

On prend donc un morceau de gaze de la grandeur de la planche ; on l'y attache en frottant dessus avec la spat[ule]¹⁵ à froid, et commençant par les bords ; il est aisé de comprendre que la gaze s'attache facilement sur la cire. Pendant cette opération, on a soin de bien tendre la gaze, et d'empêcher que ses fils soient obliques.

On frotte ensuite avec la spatule sur toute la planche, pour attacher la gaze ; cela se fait en deux fois ; la 1^e., en frottant légèrement pour fixer la gaze ; la 2^e. en appuyant Q bien fort, pour l'attacher.

Il arrive quelque fois que dans ce mouvement de va-et-vient de la spatule, la cire s'applatit [sic.] aux points de retour, et les traits se retrécissent [sic.] ; l'exercice apprendra à éviter cet inconvénient.

Il convient de donner de la consistance aux marges de la planche, et d'y fortifier la gaze, parce que

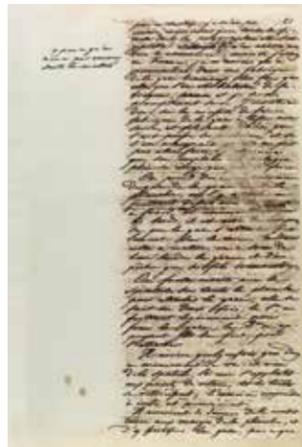
22

ce sont les parties qui fatiguent le plus pendant l'impression ; à cet effet, on prend une []delle de cire que l'on chauffe un peu [à] la chandelle, et on frotte i[—] sur les marges par dessus la gaze ; on étend aussi une couche de cire, que l'on unit ensuite avec la spatule échauffée à la chandelle.

Préparation de l'encre

On fait dissoudre à un feu modéré, de la colle forte dans de l'eau ; on broye [sic] sur la pierre du noir de fumée avec un peu de cette dissolution. On fait dissoudre à un feu

15 (N.T.) spat[ule]: le manuscrit abîmé a été restauré, mais le mot est irrémédiablement tronqué.



modéré, et toujours [en] couvrant avec une spatule Colle forte, 1 livre.

Eau, _____ 1 d^o [dito]
 [—] sur p[—] dissolution, [—] on ajoute [sic.] un peu d'eau on prend deux ou trois cuillerées de cette []

On fait dissoudre à un feu modéré, de la colle forte dans de l'eau ; on broye [sic.] sur la pierre du noir de fumée avec un peu de cette dissolution, et, pour faciliter la trituration, on ajoute [sic.] un peu d'eau bouillante sur la pierre. On mêle le tout ensemble, et pendant que le mélange est chaud, on passe à travers un linge. L'encre d'impression sera ainsi préparée, et elle doit contenir les proportions suivantes.

Colle-forte ____ 1 livre

Eau _____ 1 livre

Noir de fumée_ “_3 onces [sic.]¹⁶

On en prend un peu dans une très petite casserole à part ; on l'échauffe, on peut même y ajouter un peu d'eau, et avec un gros pinceau, on en étend une couche égale sur la planche ; comme lorsqu'il fait froid, elle ne s'étend pas bien,

23

il faut alors avoir le réchaud sous la planche.

On laisse sécher la planche dans un endroit où cela soit à l'abri des mouches et des insectes, et on ne doit jamais couvrir la casserole de l'encre, parce qu'elle se corromprait, surtout pendant les chaleurs.

Pendant que la planche sèche, on mouille le papier sur lequel on doit imprimer ; comme il est essentiel qu'il soit tout également mouillé, on fera comme il suit :

On a un baquet d'eau à fond plat, formant un parallélogramme de largeur et longueur comme le papier, mais un peu plus grand ; il a un le bord est d'un décimètre de hauteur ; on le remplit à moitié d'eau, et on y met la moitié du papier que l'on a à imprimer, une feuille après l'autre, pour qu'il ne reste pas des intervalles secs, et on l'immerge à chaque fois. On le retire, et on le met sous presse, pour retirer

16 (N.T.) Ce guillemets peu indiquer La répétition de ce qu' Il y a au-dessus de la ligne, à savoir “1”, ou doit on comprendre “1 livre”?



l'excédent de l'eau ; quand il ne s'en écoule plus, on le retire, et on le mêle feuille à feuille avec le papier sec. On le remet sous presse, et on le laisse quelques heures. ~~P On peut même le mouiller la veille, pour imprimer le lendemain.~~

Il sera bon d'avoir des baquets pour les différents formats du papier ; si l'on employait un baquet ~~p~~ trop grand, le papier s'écarterait dans tout les sens, et ne s'entasserait pas.

~~On dimini~~ On observe si l'encre a le degré de solidité nécessaire : elle doit être

Ordinairement, l'encre, la couche d'encre sur la planche et le mouillage du papier, doivent être faits

24

le soir, parce que le lendemain, l'encre est bien refroidie et coagulée ; on peut alors connaître le degré d'épaisseur qu'elle a, et cela est essentiel, parce que du degré d'épaisseur dépend quelquefois le succès entier de l'impression ; si elle est trop dense, on y ajoute de l'eau ; si elle est trop molle, on y ajoute de la colle ; de toute manière, on la porte sur un feu doux, parce qu'il faut toujours éviter une forte cuisson, qui, plusieurs fois répétée, décompose la colle et la rend défectueuse ; on la fait ramollir en remuant le fond avec une spatule épaisse, ou mieux, un ciseau.

On place la forme, *fig. 2.* sur une table bien horizontale ; si, à cause du plancher, ou de la table même, il y avait quelque obliquité, on nivellerait la forme avec un à-plomb [sic.] et une règle, et en mettant d'un côté ou de l'autre de la forme, des petits coins par dessous.

On verse l'encre dans le creux *ABCD* pendant qu'elle est chaude et liquide, en commençant par le milieu, et allant sur les bords et les angles pour aider l'encre à s'étendre ; si elle s'étend trop d'un côté, on pousse les *f* coins, afin d'établir le niveau. Lorsque l'encre a rempli le creux, on s'arrête un peu de temps, afin que l'encre des bords se refroidisse un peu, et ne transborde pas ; ensuite, on verse encore de l'encre sur le centre, et si elle débordait, on s'arrête alternativement, jusqu'à ce qu'elle ait acquis la hauteur d'environ 3 ou 4 millimètres au dessus [sic.] du bord du creux. Comme l'encre a beaucoup de consistance,



et comme elle se coagule en refroidissant, on peut en mettre jusqu'à ce qu'elle s'élève assez haut au dessus du creux,

25

sans qu'elle déborde, et cette élévation est nécessaire, afin que, sous la presse, la masse ne présente à la platine qu'une superficie élastique, et celle seulement qui est nécessaire.

La gélatine est très liquide lorsqu'elle est fondue ; elle formera sur la forme une surface parfaitement plane, et unie comme un miroir ; on la laiss[era]¹⁷ coaguler, et pendant on détache la planche de sur la feuille de fer-blanc, en passant un canif sur les bords ; on la met sur un drap de laine grossier tendue sur une planche, avec le dessus par dessous ; on mouille le papier avec un gros pinceau, que l'on jusqu'à ce que la couche de gomme arabique soit dissoute, alors on n'a qu'à soulever un coin du papier et l'enlever de sur la planche. ~~On la place [-] ose~~ On met le drap de laine tendu, dans une position oblique, afin de faire écouler l'eau ; on lave avec le pinceau, pour enlever toute la gomme qui peut exister sur la planche.

Pendant cette opération, il faut éviter de faire passer de l'eau par dessous la planche, elle ramollirait la couche de colle, ce qui s[] par[], surtout en temps de chaleur ; mais, comme on ne peut tout à fait éviter cela je place la planche sur du drap grossier car elle ne s'y attache pas. On la laisse sécher, et on l'aide même, en y appuyant légèrement du papier non gommé, ou quelque linge fin.

Il faut que la planche soit plus petite que la surface de l'encre, d'un à trois décimètres sur les bords, et que le dessin ait la même marge. On met la planche sur la surface

26

d'encre, qui est déjà coagulée, on l'étend bien, avant de la poser, car on ne peut plus le faire après, mais on ne doit pas s'inquiéter s'il reste quelques inégalités, parce que les bandes

¹⁷ (N.T.) *laiss[era]*: mot grevé d'un trou.

de papier dont je vais parler et la pression, l'étendent bien.

On attache avec de la colle forte des fardes de papier sur les marges de la planche et sur les bords de la forme ; on a soin que le papier s'attache bien partout ; on attend que les quatre bandes aient un peu séché, et ensuite on y en met quatre autres, en opérant de la même manière ; on laisse sécher. Les bandes doivent être superposées sur les coins. Elles ont pour but de tendre la planche, l'empêcher d'obliquer, de se plier, ou de se déranger sous la presse ; et retiennent l'encre depuis le creux de la forme, car elle s'étendrait sous la pression.

On peut ~~égale~~ faire tout ce travail la veille au soir, alors tout sèche pendant la nuit, et on n'est pas obligé d'attendre la siccation [sic.]¹⁸ des bandes.

Impression

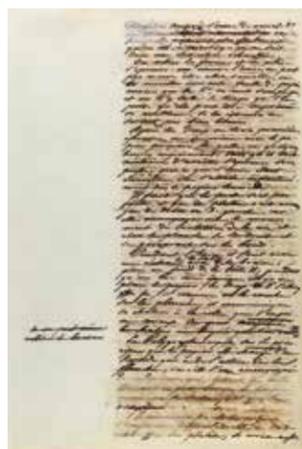
Lorsqu'on commence à imprimer, l'encre de la planche est toujours sèche à sa surface, ~~aut~~ il faut donc que les premières épreuves soient plus mouillées que le papier imbibé, on plonge la 1^e. feuille dans de l'eau, on la tient verticale jusqu'à ce qu'elle n'égoutte plus, et on la met sur la planche, et celle-ci sous presse : et on règle la pression selon la consistance de l'encre, on laisse la planche sous presse pendant quelques minutes, pour

27

donner le temps à l'encre de ramollir. ~~Si en été, elle ramollit p~~ en hiver elle ramollit plus lentement qu'en été, à moins qu'on ne soit dans une chambre échauffée.

On retire la forme, et on enlève l'épreuve. ~~on~~ Comme l'encre ne peut pas encore être assez ramollie, on ~~tr~~ mouille une autre feuille de papier, moins que la 1^e., on met sous presse, et on l'y laisse le temps que l'on pense qu'elle peut être imprimée. On continue, si les épreuves ne sortent pas bien bonnes.

Après les deux ou trois premières épreuves, on imprime avec le papier préparé la veille, ou quelques heures



18 (N.T.) D'après siccatif, néologisme de l'époque.

auparavant, sans qu'il soit nécessaire d'arrêter l'épreuve sous presse, parce que l'encre étant ramollie, elle s'attache instantanément sur le papier humide.

Il faut que la presse soit parfaite, et que la platine n'ait aucun jeu de droite ou de gauche, car elle accompagnerait le mouvement de rotation de la vis, et alors la planche se tordrait et se gercerait sur les bords.

Pendant l'hiver, il faut avoir un réchaud *G, fig. 1^e.* avec de la braise, placé au fond de la boîte *H* ; pendant qu'on tire une épreuve et qu'on place le papier, le drap *d F* s'échauffe, et comme on le couche sur la planche, il communique sa chaleur à la colle, qui l'imprime mieux. ~~On peut tempérer conserver la chaleur au degré que l'on veut¹⁹, on peut même retirer le brasero~~

La Polygraphie repose sur le principe que le papier est chargé d'un liquide qui a de l'action sur la planche ; ici c'est l'eau accompagnée de calorique, qui dissout la colle. ~~On~~ [—] peut, lorsque la temp^v[—] par la suite qu'il que ~~l~~[—] n^d[—].

~~H~~[—] si le papier s'imprime difficilement, on doit échauffer la platine ; il arrive aussi

28

que si la planche s'échauffe trop, l'encre se liquéfie, et les épreuves ~~de~~ s'empâtent. On conserve donc la chaleur au degré nécessaire, et ~~pendant si~~ pendant les chaleurs, on retire le réchaud.

Les épreuves peuvent également s'empâter, ~~par~~ si le papier est trop mouillé ; alors, on prend 4 ou 6 feuilles du tas, on les étend sur un drap tendu, et on les imprime l'une après l'autre, en remplaçant celle qu'on tire ; par ce moyen, pendant qu'on court [sic.] ~~les six, la 1^e.~~ cinq feuilles, la 6^{me}. sèche un peu, et ainsi de suite, et on peut régler la l'humidité du papier, par le nombre de feuilles qu'on étend.

Les épreuves peuvent encore s'empâter, si l'une est trop molle ; dans ce cas, on retarde l'impression d'un jour ou deux, pour laisser sécher l'encre, mais cela doit s'éviter.

19 (N.T.) Renvoi à une note barrée dans la marge, inséré dans le texte.

Ce n'est qu'après une longue expérience que je suis parvenu à régler l'impression, et en effet, tant en hiver comme en été, j'entretiens la planche [-] à un degré de chaleur qui fait que j'imprime promptement. J'imprime 500 épreuves en un jour, du format d'une demi feuille de papier, ; ~~seulem~~ si ma presse était plus grande, j'imprimerais je crois avec la même promptitude, sous le format d'une feuille.

~~H~~arrive Lorsqu'on est interrompt l'impression, il faut mettre le papier sur la planche, couvrir avec une feuille de ~~ou~~ ~~d'~~ de fer blanc, ou deux, si la planche est plus grande ; on met sous presse, et on serre infiniment peu, de manière à ce que la pression ne s'excède pas le poids que ferait la p qu'exercerait la platine, si elle

29

était détachée de la vis. Le fer blanc empêche la communication de l'air, et la planche conserve son humidité. Sans cette précaution, la planche sécherait et il faudrait renouveler [sic.] le travail de mouiller quelques feuilles de papier, et sacrifier autant d'épreuves, car au commencement elles ne sortent pas toujours parfaites. La planche ainsi couverte, peut passer d'un jour à l'autre sans sécher. Il est bon cependant, que lorsqu'on recommence, on ~~mouill~~ mouille un peu plus le papier les deux ou 3 premières épreuves.

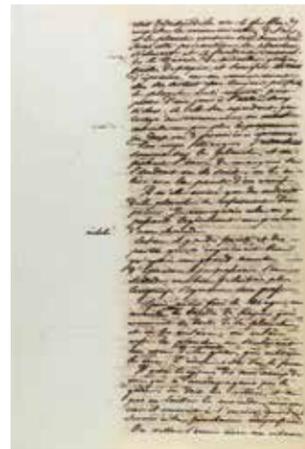
Des corps étrangers s'attachent souvent sur la planche, et empêchent l'encre de marquer sur l'endroit où ils sont. On les enlève avec la pointe d'un canif.

Il m'est arrivé que des endroits de la planche se refusaient d'imprimer. Je corrigeais cela en y passant légèrement un pinceau imbibé d'eau chaude.

Enfin, il y a des points et des parties qui n'impriment bien qu'après un grand nombre d'épreuves ; je passais l'eau chaude, ou bien je laissais plus longtemps l'épreuve sous presse.

Après avoir fini le tirage, on mouille bien les bandes de papier qui couvrent les bords de la planche, et on les enlève ; on enlève aussi la planche, en soulevant un coin de la gaze, qui entraîne la cire. L'encre reste sur la forme.

Il reste toujours des morceaux de cire qui



n'accompagnent pas la gaze ; on doit les retirer, et ne pas en laisser le moindre morceau car il nuirait à l'encre, qui doit servir à la prochaine impression.

On retire l'encre avec un ciseau,

30

on la remet dans la casserole. On ne la couvre pas, car elle se corromprait. On peut mettre dessus un linge à tissu rare, pour la garantir des insectes et des corps étrangers.

On lave la forme avec de l'eau chaude.

Indélibilité de l'encre

Me voici arrivé à un point qui m'a été le plus difficile, et qui a exigé quatre ans de recherches ; *²⁰ ~~Fin~~ aujourd'hui même, j'ai résolu le problème, mais je n'en ai pas encore fait l'application en grand ; mille fois j'ai vu mes espérances déçues ; des expériences qui semblaient me prouver un fait, étaient bientôt rendues infructueuses, par les mauvais résultats que je tirais d'autres expériences entièrement égales. ~~Ne pourrais-je pas~~ J'ai résolu le problème, il est vrai, mais ne suis-je pas dans l'erreur encore aujourd'hui ?

L'indélibilité de l'encre a été pour moi, ce que la mobilité des caractères a été pour les inventeurs de l'imprimerie : l'idée ne leur en était pas venue, ils ils rencontraient un travail immense dans leurs planches solides, et ce n'était que la conviction ~~d~~ ou le pressentiment des progrès que leur art viendrait à faire, qui pouvait les soutenir ; ils sont morts dans la ~~misère~~ la plus hideuse misère, et quelque temps après, Charles, en inventant les caractères mobiles, a donné à leur belle idée, toute l'importance qu'elle a aujourd'hui.

J'ai longtemps imprimé avec de l'encre des imprimeurs, mêlée avec de la cire, je la versais dans la forme pendant

20 (N.T.) Appel de note que l'on retrouve dans la marge.

qu'elle était fondue, et après le refroidissement, elle acquérait le degré de solidité qui est si nécessaire en Polygraphie ; mais pour peu qu'elle fût dure, elle n'imprimait pas, parce qu'il faut absolument que le papier porte un liquide qui ait une dissolvante l'encre, et ce p liquide doit être de l'eau, car le papier sec est raide, il ne se couche pas également sur la planche ; or, l'eau n'a pas d'affinité pour cette encre. L'essence de térébenthine la dissout, mais il ne faut pas y songer, car elle dissoudrait aussi la cire de la planche. Elle est trop chère pour en humecter imbiber tout le papier du tirage ; elle le tacherait et lui donnerait une mauvaise odeur, qu'il ne perdrait jamais.

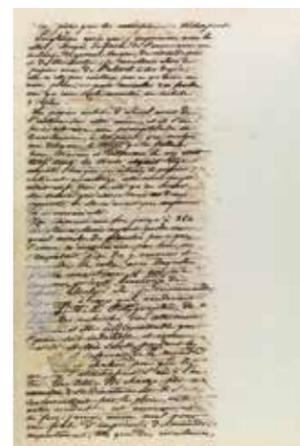
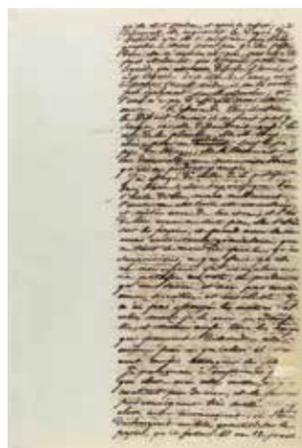
J'ai essayé de mettre de la potasse dans l'eau ; elle saponifique [sic.] bien l'huile de lin, mais nullement l'encre, où cette huile est concentrée, et mêlée avec de la cire ; et l'huile de lin crue ne sert pas, elle s'étend sur le papier, et prend avec la cire une consistance granuleuse qui ne tient le noir de fumée qu'en suspension, ce qui fait qu'ils ne noircissent qu'inégalement. La potasse au reste, ne produirai[t] qu'un savon, et non pas une encre siccativante et insoluble. Je n'ai pas essayé les autres alcalis, mais je les crois inadmissibles, et même aussi tous les corps qui peuvent dissoudre cette encre, parce qu'alors i[ls peu]vent aussi attaquer la pl[anche].

Je parvenais à imprimer q[uel]que chose avec cette encre, en y mettant peu de cire, et la faisant par conséquent très molle. Mais alors, autre inconvénient ; il s'en déchargeait une telle quantité sur le papier, qu'il fallait 10 ou 12 jours

pour que les exemplaires séchassent.

Longtemps après que j'imprimais avec la colle, j'essayai de faire de l'encre avec un mélange de gomme-laque [sic.], de résine de pin et de térébenthine ; je mouillais alors le papier avec de l'alcool à 40 degrés ; cela n'est pas coûteux, parce qu'avec un verre plein, on peut mouiller 200 feuilles, vu qu'une seule mouillée, en imbibe 3 sèches.

Le papier imbibé d'alcool, avait de l'action sur cette



encre, et il s'imprimait avec une promptitude extraordinaire, à tel point, que malgré ma diligence, le temps qu'il fallait pour tourner et détourner les vis était trop long ; les traits étaient déjà empâtés lorsque je retirais le papier ; outre cet avantage, cette encre imprimait aussi bien en été qu'en hiver. Elle serait précieuse sous ces deux rapports, si elle n'avait pas [—] des inconvénients.

J'ai imprimé une fois jusqu'à 250 exemplaires, mais ayant perdu un grand nombre de planches parce que l'encre n'imprimait pas bien, ou s'empâtait, j'ai dû y renoncer et reprendre la colle, avec laquelle j'étais accoutumé, et qui m'a toujours présenté beaucoup de netteté. Malgré cela, je recommande beaucoup à ceux qui voudraient s'occuper de la Polygraphie, de faire des recherches sur cette encre.

Comme il est indispensable que l'encre soit indélébile, et comme la [co]lle est très soluble pendant les [], il suffirait de la moindre [humi]dité et chaleur, pour que les ex[empla]ires s[im]primés s'attachassent l'un à l'autre. Une lettre de change, par exemple, se dénaturerait si elle se mouillait par la pluie, ou tout autre accident. Cet inconvénient ne fera jamais aucun mal pour une foule d'imprimés de moindre importance, tels que des circulaires,

des étiquettes, des modèles d'écriture, etc. etc. mais pour tous les cas où l'encre doit être insoluble dans l'eau, elle serait inadmissible. Pénétré de cette vérité, j'ai fait pendant trois ans des recherches extrêmement pénibles et décourageantes ; je suis parvenu à rendre la colle insoluble en procédant comme il suit, mais ce moyen était tellement laborieux, et avait un si grand inconvénient, que je l'ai abandonné. Je vais en faire mention, pour montrer qu'il est des moyens de rendre la colle insoluble ; je suis persuadé que si la polygraphie n'est pas plus avancée sous ce rapport, c'est à cause du déplorable exil où je vis ; à Paris, j'aurais depuis longtemps été secouru par des chimistes, des fabricants en teintures, et des artistes et savants qui connaissent mille moyens de fixer les couleurs.

J'employais donc de l'alcool de 40° dans lequel je mettais une portion de chaux vive, que je laissais digérer dans



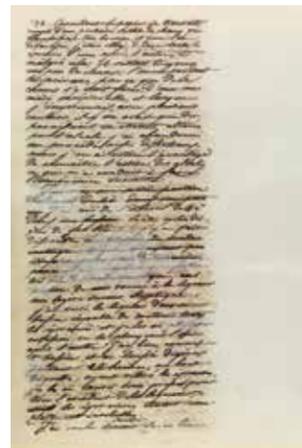
une bouteille, pendant quelques heures ; je le versais dans un large bassin, capable de contenir les épreuves que je voulais fixer ; la chaux ne doit pas rester dans la bouteille ; je mettais les épreuves l'une après l'autre dans l'alcool, en agitant toujours la liqueur, pour tenir la chaux en suspension ; on doit couvrir le bassin hermétiquement, et laisser digérer 24 heures ; au bout de ce temps, l'encre est complètement [sic.] insoluble, même dans l'eau bouillante.

34

Cependant le papier se trouvait rempli d'une poussière subtile de chaux qui blanchissait tous les corps, et pour l'en débarrasser, j'étais obligé de laver toutes les épreuves l'une après l'autre, et malgré cela, il restait toujours un peu de chaux ; l'encre perdait sa noirceur, parce que de la chaux s'y était fixée d'une manière inséparable, et lorsque j'imprimais avec plusieurs couleurs, il y en avait qui disparaissaient, ou étaient altérées par l'alcali. J'ai abandonné un procédé aussi défectueux, mais j'en ai retiré l'avantage de connaître l'action des alcalis, ce qui m'a conduit à faire l'expérience suivante.

~~J'ai mis une petite portion d'alcool de 40° dans un petit ver~~ J'ai mis de l'alcool de 40° dans une ~~bassine~~ boîte cylindrique de fer-blanc ; j'y ai fait dissoudre ~~une portion de soude caustique, et qui, n'ayant pas été pesée je ne peux d[é] terminer, parce que j[e] ne l'ai pas pesée.~~ très peu de soude caustique, en portion de ~~con~~ donner à la liqueur une légère saveur styptique ; j'ai versé la liqueur dans un bassin capable de contenir toutes les épreuves, et je les ai ~~plongées~~ entassées, en les plongeant l'une après l'autre. J'ai bien couvert le bassin, et ai laissé digérer pendant 24 heures, au bout desquelles, ayant retiré les épreuves, je les ai mises sous presse pour tirer l'excédent de la liqueur ; ~~étant~~ les épreuves étaient complètement insolubles.

J'ai voulu ~~sçavoir~~ savoir si, au lieu



35

de mettre les épreuves l'une après l'autre dans l'alcool, ce qui est plus long, je ne pourrais pas les y mettre en masse ; cela m'a réussi une fois, mais une autre fois, beaucoup d'épreuves ne se sont pas bien fixées ; il paraît donc que la soude ne pénètre pas bien à travers un tas de papiers, et par ce motif, il est mieux de plonger les épreuves l'une après l'autre, par ce qu'alors [sic.] la soude est en contact avec toutes. Mais comme j'ai réussi une fois à les fixer en masse, il sera bon de continuer cette tentative.

La potasse caustique peut encore servir.

Tels sont les moyens que je connais pour obtenir ce qui est indispensable, la fixité de l'encre : comme je ne ralentis pas, j'espère les amplifier.

Impression simultanée

de toutes les couleurs.

Je suis arrivé à la 2^{me}. grande propriété de la polygraphie : le non renouvellement [sic.] de l'encre, et l'impression simultanée de toutes les couleurs, sont deux innovations d'un intérêt du premier ordre, dans les arts d'imprimerie. La 2^{me}. propriété semble présager de grandes améliorations dans les arts, et manufactures de papiers peints, indiennes, etc. Peut-être même qu'un jour on imprimera des tableaux qui sembleront faits au pinceau, et que de cette manière, les trésors de la peinture seront multipliés, et deviendront le partage de tout le monde.

Pour imprimer des épreuves coloriées, on commence par remplir la forme d'encre, comme il a été dit ; ~~ensuite~~ et lorsqu'elle est refroidie, on trace

36

dessus les intervalles qui doivent être coloriés, ensuite, on ouvre des creux ou sillons assez profonds, avec la lame d'un couteau ~~échauffé et mouillé~~ que l'on plonge fréquemment dans de l'eau chaude ; on passe la lame en biais dans un sens et puis dans l'autre, de manière à ce que l'encre contenue entre les deux coupes soit détachée, alors on l'enlève.

Outre l'encre noire, de la forme, on a plusieurs petits godets remplis de l'encre des différentes couleurs que l'on veut la planche doit porter ; ces encres sont toutes à la colle, et un peu plus molles que l'encre noire ; il est des couleurs qui ne peuvent être que légèrement chargées de la matière colorante, tel et soit parce qu'elle a la colle où il ne doit y avoir que très peu de couleur matière colorante, soit parce qu'elle rend la colle insoluble, soit parce qu'on ne peut la pulvériser assez bien. On doit préfère autant que possible les couleurs qui, par leur nature, sont en poussière, ou se pulvérisent facilement ; on doit les broyer bien, et Il m'est arrivé que telle ou telle qu'une couleur n'imprimait pas, tandis qu'une autre imprimait trop, jusqu'à s'empâter. Le bleu de Prusse, par exemple, n'imprime qu'autant qu'on l'emploie en telle quantité que la colle soit bleu clair, et plus on broie cette couleur, mieux elle imprimera.

On chauffe les petits godets à la chandelle, si la couleur est refroidie ; et on verse les différentes couleurs dans les creux de qu'on a et ouvert, jusqu'à atteindre le niveau ; on laisse refroidir ou coaguler, et pour le reste, on procède comme il a été dit.

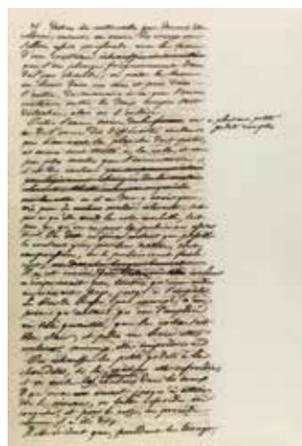
Il est évident que, pendant le tirage,

37

chaque couleur s'imprimera sur le papier, à sa place correspondante.

On peut aussi verser les couleurs sur l'encre noire, pendant qu'elle est encore liquide ; cette manière est préférable en ce qu'elle économise le travail d'ouvrir les fossés, et par ce que [sic.] la surface reste plus égale.

Ce travail sera encore plus facile, si l'on veut colorier la planche sans tenir à ce que les couleurs aient une place déterminée, comme dans les colorations marbrées. Il n'y a qu'à verser les couleurs goutte à goutte sur l'encre pendant qu'elle est liquide ; ensuite on promène par toute l'encre un manche de pinceau à miniature, en le tenant verticalement. Cela sert à mêler un peu les couleurs, et leur donne l'apparence d'un marbre colorié. On ne doit pas passer le manche deux fois à la même place, car les couleurs se mêlent si facilement, qu'à la deuxième elles seraient tellement mêlées, qu'elles auraient



presque perdu leur propre couleur.

Il ne reste plus qu'à procéder pour le reste, de la manière qu'il a été dit à l'article. Préparation de la planche.

Perfectionnement de la Polygraphie

Il serait désirable de connaître un corps qui, dissout dans l'eau dont on mouille le papier, eût une action dissolvante sur une encre oléuse, ou résineuse, ou de toute autre nature, sans attaquer la cire. Cette encre devrait être insoluble dans l'eau pure ; on économiserait l'emploi de l'alcool, et le travail par l'opération de fixer l'encre.

J'ai en vue de faire une expérience, afin d'obtenir ces résultats : je me propose de dissoudre de la soude caustique dans l'eau dont je mouille le papier, comme la colle n'imprime qu'autant qu'elle se mêle avec cette eau ; elle se

38

mêlera avec la soude, et deviendra peut-être insoluble ; mais il faut 24 heures pour que la soude corrode de la colle, et il paraît que celle-ci doit se conserver mouillée ; or, les épreuves sèchent promptement, car on ne peut pas les entasser. Toutefois cela mérite d'être examiné.

Passons maintenant à la netteté des épreuves, et finesse du dessin. J'ai fait aussi beaucoup d'efforts dans ce genre, mais il paraît qu'il ne m'a été donné que d'inventer la polygraphie, de l'avancer jusqu'à un certain point, et d'en rester là. J'aperçois au loin de grands perfectionnements, mais je ne puis les atteindre. Quelqu'un après moi lui donnera un nouveau prix. Cela même est arrivé aux inventeurs de l'imprimerie ; ils ne connurent pas l'idée de la mobilité des caractères, et durent en rester à un point bien décourageant. Charles, après leur mort, eut cette heureuse idée, et l'imprimerie fut consacrée.

Plus la couche de cire est fine, plus on est à même de faire un dessin délicat ; mais une couche trop fine, se gerce facilement.

Je recommande beaucoup à ceux qui s'intéresseront à la Polygraphie, et qui seront en pays de fabriques, de commander à un fabricant de gaze, de faire en ce genre ce que



l'art peut obtenir de plus fin ; non quant au tissu, qui ne doit pas être serré, mais quant au fil. On gagnera d'autant pour la finesse et netteté des impressions, et les fils pénétreront moins dans la cire, la couche pourra être plus fine.

J'ai essayé de mettre la couche de cire avec le pinceau ; ce qui économiserait la cuvette, la fonte de beaucoup de cire, et plus de travail ; j'ai ~~quelque-fois réussi, et d'autres non~~ cela m'a réussi quelquefois. Le pétrole blanc, le naphthe, ou l'essence de térébenthine, serviront peut-être pour mettre la couche de cire avec le pinceau, mais alors il faudra la laisser bien sécher, et cela exige plusieurs jours.

Enfin, je terminerai en observant que nos recherches ont décelé un principe neuf, qui peut-être sera applicable à l'imprimerie de plusieurs manières ;

39

Il consiste en ce qu'une encre, ou une matière traverse les traits, et s'imprime sur le papier. ~~Dans la Polygraphie~~ Ici c'est de l'encre qui traverse les traits, on verra dans la Photographie que c'est la lumière ; l'électricité produira peut-être des effets analogues, au moyen d'une planche non conductrice et <d'un> dessin fait avec une matière conductrice, ou vice versa. Le calorique radiant, etc. ; tous ces agents ~~donnent~~ auront une action colorante sur une dissolution ~~qu~~ dont le papier devra être ~~imp~~ imbibé.²¹

Telles sont les données que j'ai obtenues sur la polygraphie ; maintenant, que l'on compare avec la lithographie, la simplicité de sa théorie et de son appareil ; que l'on se rappelle les deux grandes propriétés jusqu'à présent inconnues ; que l'on considère que de telles données entraînent la conséquence qu'elles ne peuvent être stationnaires, que la polygraphie est

21 Il est impor H est ~~essentiel de chercher à~~. J'ai aussi obtenu quelques données d'un autre genre et du plus grand intérêt: on peut dessiner ou graver avec un pinceau et de la gomme sur un papier réseau, c'est à dire tout criblé comme le papier Indien ou Chinois qui enveloppe les Naukins bleus que les Anglais apportent au Brésil. On dessine avec une dissolution suffisamment épaisse de gomme arabique et de noir, de manière à ce que les traits soient bien couverts. On met ensuite sur ce papier un vernis qui remplit toutes les cellules du réseau; on nettoie comme dans la gravure, pour enlever le vernis qui couvre les traits. On met le papier dans l'eau, la gomme se dissout, et les traits restent à jour. J'ai obtenu ainsi des traits délicats, mais j'imprimais peu, parce que l'encre n'est ne traversait pas bien le réseau. J'ai reconnu plus tard que l'acide sulfurique attaquait le papier, et laissait les traits ~~des~~ parfaitement à jour. (N.T.) Texte écrit dans la marge de la page 39.



très susceptible de perfectionnement, et l'on verra que cet art est destiné à faire une dimension favorable dans l'imprimerie, et ~~que désormais~~ dans la société, parce que désormais tout le monde aura l'imprimerie à sa disposition, soit en voyage par terre ou par mer, soit dans les endroits les plus dénués de ressources. L'imprimerie est celui de tous les arts qui sert le plus nat intimement au développement de l'intelligence ; bien des choses se perdent, faute de leur donner de la ~~plu~~ publicité.

Fin du mémoire sur la Polygraphie.

40



[page blanche à l'exception d'une tache qui pourrait bien provenir d'un carré de colle ou d'adhérent, et ceci expliquerait la disparition des figures annoncées dans ce mémoire : les pages 40 et 41 étaient probablement pourvues d'une ou plusieurs feuilles collées avec les dessins des figures de la polygraphie]

41



[voir page 40]

Découverte de la Photographie, ou Imprimerie à la lumière solaire. 1837

J'avais inventé la Polygraphie, mais avant de l'avoir amenée à l'état de perfection ou elle est aujourd'hui, j'éprouvais des difficultés pour l'impression parce que je n'avais qu'une petite presse lithographique, avec laquelle je n'agissais qu'en pression générale, et non avec le râteau : et cependant, le procédé exigeait à cette époque, une pression considérable : découragé par mille tentatives infructueuses pour ne pas dépendre d'une presse, ni de rien qui fût coûteux, lourd ou volumineux, parce que ma propre position me faisait sentir la nécessité de mettre l'imprimerie à la portée de tout le monde, je m'étais contenté d'écrire un mémoire sur la Polygraphie telle qu'elle était alors et je ne m'en occupais plus, lorsqu'en cherchant par le moyen de l'action de la lumière solaire sur le nitrate d'argent, à fixer sur le papier dans la chambre obscure, les dessins qui y sont représentés, je conçus l'idée d'imprimer aussi par ce moyen l'action de la lumière sur ce nitrate, et après bien de peine, je parvins à découvrir cette nouvelle manière d'imprimer, qui comme on pourra en juger, diffère de la première et de toutes celles que l'on connaît comme on pourra en juger, a de grands avantages.

E J'ai donné à cet art le nom de Photographie, parce que la lumière y joue le premier rôle ; j.

Appareil

Il se réduit à cinq ou six carreaux de vitre ; on peut en employer moins, ou un plus grand nombre ; et leur grandeur dépendra de celle des épreuves des dessins ou écrits que l'on voudra imprimer.

Il faut [en] outre une pierre à broyer des couleurs.

Matières employées

Du nitrate d'argent, ou chlorure aurique, et,



par de préférence, du chlorure aurique ; du noir de fumée, et de la gomme arabique.

Procédé

On broye du noir de fumée avec de la gomme arabique et de dissoute dans l'eau, et pour s'assurer [sic.] si les proportions sont justes, on en passe un peu avec un pinceau fin sur du verre, on laisse bien sécher, et on essaye avec un poinçon en faisant des traits avec un poinçon, si la couche n'est pas trop dure ; on frotte celle dessus le doigt bien sec et, pour s'assurer savoir si elle n'est pas trop molle, on passe légèrement le doigt bien sec, il faut qu'il ne se mouille pas.

On broye du noir de fumée avec de de la gomme arabique dissoute, et pour savoir si les proportions sont convenables, on en étend une couche légère sur un morceau de verre à essai, et, après qu'elle a séché, on trace avec un poinçon : si la couche oppose trop de résistance au trait, et si elle écaille, il y a trop de gomme ; et à l'opposé, si en frottant légèrement le doigt bien sec, il se s[al]it, il y en a trop peu.

On lave bien le verre qui [doit] servir de pl[an]che, et [on le] couvre d'une [couche] de ce noir ; pl[] []

pas être transparente, et pour s'en assurer, on met le verre devant le soleil, et on passe la main derrière avec les doigts [] ouverts pour voir si l'on distingue l'ombre ; on ne peut cependant empêcher qu'elle paraisse un peu, parce qu'il faudrait faire la couche trop épaisse, et on ne pourrait pas faire des traits délicats.

Pour que la couche soit égale et peu épaisse, on trempe un gros pinceau dans la couleur noire ; on étend la couche, en partant d'un bord du verre, et allant au bord opposé, toujours par lignes parallèles ; on fait de même sur les trois autres bords, et s'il se forme des bulles, ou si la couleur refuse de [pre]ndre²² sur le verre, on continue jusqu'à ce que cela n'arrive

22 (N.T.) [pre]ndre: grevé d'un trou important.

plus. Il reste toujours des petits points à jour, mais alors on fait tomber du blanc de plomb sur la planche, en l'écrasant entre le pouce et l'index, et si on sent du sable des petits grains durs, on les jette dehors ; ensuite on frotte le blanc avec l'index pour l'étendre bien, cela sert à boucher les trous et à blanchir la planche, afin de voir mieux les traits du dessin ; mais on ne peut laisser tout le blanc qu'il faut enlever avec un mouchoir fin, car cette poussière obturerait les traits par la suite.

Dessin sur le verre.

On a des aiguilles à coudre, attachées dans des manches de bois, ou, ce qui est plus expéditif, dans des côtes de plumes ; on en a de grosses, de fines, d'émous[sées]²³, de pointues, de rondes et d'applaties. ~~Pour les applatir, on les chauffe~~²⁴ à la chandelle, et on les lime. On les applatit avec une lime fine en les chauffant à la chandelle, [] pierre à [canif].

[] l' [] ill []

45

beaucoup hors du manche.

On trace d'abord le dessin sur du papier transparent, et on frotte du blanc de plomb sur le dessin, on le fixe sur la planche, et on passe sur le revers un poinçon sur les traits, le dessin se trouve tracé sur la planche en sens opposé, afin que sur les épreuves il soit dans son vrai sens.

On met sous la planche une étoffe bien noire, car les traits étant transparents, et la couche de noir plus claire que l'étoffe qui est à l'ombre, on verra mieux son travail.

Il reste à graver : ce travail se fait avec les poinçons susmentionnés et à la manière de la gravure sur cuivre, avec la différence qu'il est plus prompt et fait facile, et qu'on travaille aussi librement qu'à la plume, sans tourner la planche ni la main, car on sent bien qu'il est plus facile de graver sur une simple couche de noir légèrement gommée, que sur du cuivre.

J'ai déjà gravé une foule de dessins de cette manière ;

23 (N.T.) d'émous[sées]: grevé d'un trou.

24 (N.T.) chauffe: grevé d'un trou.

j'en faisais qui étaient aussi nets et délicats que la plus fine gravure. On peut d'autant plus faire de jolis dessins, que la couche est moins épaisse.

A mesure qu'on travaille, il s'assemble de la poussière qui provient du noir que le poinçon enlève ; on la fait disparaître avec un pinceau fin et sec.

On conclut de tout ce qui vient d'être dit, que le dessin est à jour ; c'est à dire [sic.], qu'en mettant la planche contre le jour, on aperçoit la lumière à travers les traits. et les ombres

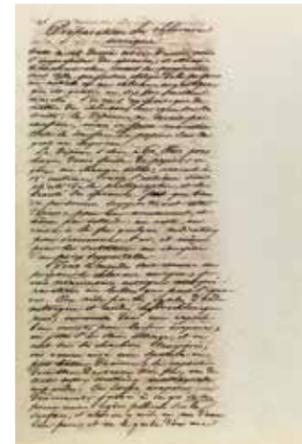
46

Préparation du chlorure aurique

C'est Ce sel devra servir d'encre pour l'impression des épreuves, il est extrêmement cher, mais ses propriétés sont telles, que je suis obligé de le préférer au nitrate ou au chlorure argentique, qui est quatre ou six fois meilleur marché. S'il ne s'agissait que de mettre du chlorure aurique sur les traits, la dépense ne serait pas excessive, mais il faut mouiller toute la surface du papier sur lequel on imprime.

La dépense s'élève à 60 Reis pour chaque demi feuille de papier, ce qui, au change actuel, revient à 15 centimes ; mais l'extrême simplicité de la photographie, et la beauté des épreuves, fait que bien des personnes supporteront cette dépense pour leur amusement, et même par intérêt : au reste, on verra à la fin quelques indications pour économiser l'or, et même pour lui substituer un composé d'un prix supportable.

Tout le monde sait comme on prépare le chlorure aurique ; je vais néanmoins enseigner cette préparation au lecteur qui peut l'ignorer. On mêle parties égales d'acide nitrique et acide hydrochlorique purs, on verse dans une capsule bien ouverte pour laisser évaporer ; on jette l'or sans alliage, et on met sur des charbons tempérés ; on remue avec une spatule ou un petit bâton de verre ; la capsule doit être de verre très fin, ou de toute autre matière inattaquable aux acides. On laisse évaporer doucement, jusqu'à ce qu'il se forme une légère pellicule sur la surface, et alors on y mêle un peu d'eau bien pure, et on le garde dans une



petite fiole. Il ne faut pas que l'évaporation soit trop forte, et il faut on remue avec la spatule pour ne pas laisser sécher sur les bords, car le métal se réduit facilement. Lorsqu'on se servira de cette dissolution, il ne doit pas y tomber de la poussière, et le pinceau qu'on y trempe ne doit pas y séjourner, ni être lié avec des fils de métal, car la moindre décomposition est nuisible.

On doit ajouter [sic.] de l'eau dans le chlorure aurique, mais je ne me suis pas encore occupé de savoir dans quelle proportion ; plus il y a de l'eau, plus on économise l'or ; on va voir ce qui peut servir de règle à cet égard.

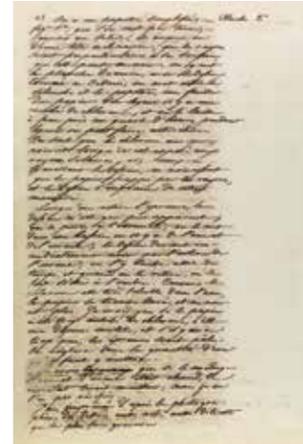
Impression

Le chlorure aurique produit un meilleur effet sur du papier Hollande, velin, à lettre, et sur tous les papiers de qualité supérieure. Les papiers non gommés dont on se sert en imprimerie, ne me paraissent pas convenables, parce qu'ils s'imbiberaient trop de chlorure.

Comme le chlorure noircit ou se ternit par l'effet de la lumière du jour, on doit mouiller le papier le soir, ou pendant le jour, mais dans une chambre presque obscure. On trempe le pinceau dans le chlorure, et on mouille une seule face du papier, ~~on mouille une on~~ [é]t[e]nd toutes on étend les feuilles pour sécher pendant la nuit, et si c'est de jour, on ferme bien les fenêtres, pour que la lumière pénètre le moins possible.

* Lorsqu'ils sont secs, on les garde dans un portefeuille bien fermé.

On a un pupitre simplifié, *Planche. 2^e. fig^e. 1^e.*, que l'on met par terre, exposé au soleil, et auquel on donne telle inclinaison, que les rayons soient perpendiculaires à sa surface, qui est peinte en noir. On y met [sic.] la planche de verre, avec le dessin tourné en dedans ; on met entre la planche et le pupitre, une feuille du papier sur lequel il y a une couche de chlorure,



et on le laisse à peu près un quart d'heure, pendant lequel on peut faire autre chose. On sait que le chlorure aurique, noircit lorsqu'il est exposé aux rayons solaires, or, ceux-ci traversant le dessin, ne noircissent que le papier frappé par les rayons, et le dessin s'imprime de cette manière.

Lorsqu'on retire l'épreuve, le dessin n'est que peu apparent ; on le porte à l'obscurité, on le met dans un bassin où il y a de l'eau et de l'urine ; le dessin devient immédiatement noir par l'action de l'urine ; on l'y laisse assez de temps, et quand on le retire, on le fait sécher à l'ombre. Comme le chlorure est très soluble dans l'eau, le papier se trouve lavé, et ne noircit plus. Je crois que si le papier a été trop imbibé de chlorure, c'est une dépense inutile, et s'il y en a trop peu, les épreuves sont pâles. On réglera donc la quantité d'eau qu'il faut y mettre.

Je crois beaucoup que si le mélange d'eau et d'urine était chaud, le résultat serait meilleur ; mais je ne l'ai pas vérifié.

J'ai imprimé d'après la photographie, des dessins aussi nets, aussi délicats que la plus fine gravure.

Le calorique qui s'accumule sur le verre, aide beaucoup l'impression ; l'Été [sic.] est plus favorable.

Moyens d'économiser le chlorure aurique.

On peut l'économiser en n'en mettant {mettant} pas sur tout le papier ; si c'est un paysage, on n'en met pas sur les marges ; si c'est une tête, un portrait, une fleur, on n'en met que dans les contours du dessin ; et à cet effet, on calque ces contours sur un papier vernis, on les découpe pour en faire un moule et on s'en sert comme des lettres moulées, pour mettre le chlorure sur le papier.

On connaît une foule d'agents qui précipitent l'or de ses dissolutions, les sels ferreux ont notamment cette propriété. On peut donc précipiter l'or contenu dans le mélange d'eau et d'urine provenant du lavage des épreuves. On le recueillera pourra le recueillir, le purifier et examiner combien d'or on économisera par ce moyen.



Le tirage est si lent, qu'on n'imprime dans une journée que 15 ou 20 épreuves, encore faut-il qu'il fasse soleil tout le jour. Mais on fait autre chose, pendant que l'épreuve noircit au soleil, et 20 épreuves d'un joli dessin fait avec tant de facilité, sont appréciables, soit comme simple agrément, soit même par intérêt pécuniaire.

Mais le tirage peut devenir productif jusqu'à donner plus de 100 épreuves dans un beau jour de soleil ; il faut avoir 6 ou 8 dessins différents,

50

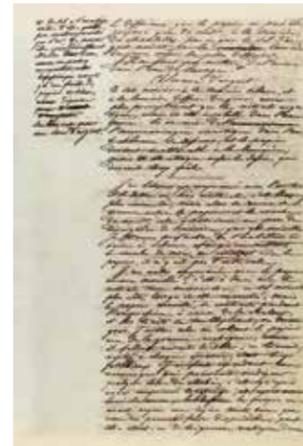
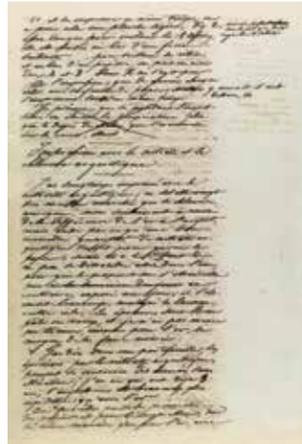
et les imprimer en même temps ; on a pour cela une planche légère, *Fig 2* ; noircie à sa surface sur le côté qui doit regarder le soleil. <, > assez longue pour contenir les 8 dessins ; elle est bordée en bas d'une frise saillante, pour soutenir les vitres ; et au lieu d'un pupitre, on peut en avoir deux, *A* et *B*. Pour Il ne s'agit pour ~~Ç~~ l'impression, que de garnir chaque vitre avec sa feuille de papier ; et elle, y aurait-il cent dessins, ils s'impriment toutes en même temps.²⁵

Je présume que si, pendant l'impression, on élevait la température plus que le degré de chaleur qui s'accumule sur le verre, allant

Impression avec le nitrate et le chlorure argentique.

J'ai longtemps imprimé avec le nitrate argentique ; ce sel est vingt fois meilleur marché que le chlorure aurique, non seulement à cause de la différence de l'or à l'argent, mais aussi parce qu'une bien moindre quantité de nitrate argentique suffit pour garnir le papier ; mais il a le défaut de ne pas se dissoudre assez dans l'eau, pour que le papier ne s'obscurcisse pas. à la lumière du jour Au contraire, exposé au jour, il s'obscurcit beaucoup, malgré le lavage ; outre cela, les épreuves sont brun pâle ou rouge, et je n'ai pas encore pu trouver, comme pour

²⁵ (N.T.) Le paragraphe s'arrêtait avec *A et B*, et au moment d'en commencer un autre *Ç*..., il s'est ravisé et a repris avec *Pour*, puis avec *Il ne s'agit*.



l'or, le moyen de les faire noircir.

Gardées dans un portefeuille, les épreuves par le nitrate argentique, peuvent se conserver des années sans altération ; j'en ai qui ont déjà 3 ans ; l'impression est beaucoup plus expéditive qu'avec l'or.

On procède pour la préparation du papier et pour l'impression, de la même manière que pour l'or, avec

51

la différence que le papier ne peut être préparé que de nuit, à la lumière des chandelles, parce que le sel d'argent noircit par la moindre lumière du jour, même la plus diffuse.

Il ne faut pas mettre de l'urine dans l'eau de lavage.^{HH26}

Chlorure d'argent.

Ce sel noircit à la lumière solaire, et à la lumière diffuse du jour, avec plus promptement que le nitrate argentique, mais il est insoluble dans l'eau pure. Si on met de l'ammonium l'ammoniaque caustique dans l'eau, le chlorure se dissout, et le papier devient inaltérable à la lumière ; mais il elle attaque aussi le dessin, qui devient trop pâle.

J'ai beaucoup imprimé avec l'écriture et le dessin au sens naturel ; c'est beaucoup plus commode, mais alors le verre se trouve entre le papier et la couche de noir ; cela occasionne un peu de divergence de lumière, qui est nuisible.

Je trouve préférable de s'habituer à écrire à rebours, afin qu'en mettant la couche de noir en contact avec le papier, il n'y ait pas d'intervalle.

J'ai aussi imprimé avec le papier encore mouillé ; c'est à dire [sic.], avec le nitrate non encore sec ; ce sel noircit plus vite [sic.] lorsqu'il est mouillé ; mais le papier mouillé, se contracte pendant l'impression, à cause de la chaleur, et les tracts se multiplient, ou deviennent gros. J'évitais cela en collant le papier avec de la gomme arabique ; mais il fallait

²⁶ HH Ce sel a l'avantage, outre d'être quatre fois meilleur marché que l'or, de pouvoir être considérablement étendu d'or d'eau ; comme on peut y en ajouter aussi longtemps en sorte qu'une feuille de papier imbibée, vaut dépense pour 2 sous d'argent. (N.T.) HH: appel de note que l'on trouve dans la marge, mise en bas de page.

ensuite décoller ; ce travail, répété à chaque épreuve, était trop fastidieux. J'ai fait cependant [sic.] une remarque qui pourrait indiquer quelque chose de caché ; c'est qu'après avoir imprimé longtemps ; et après avoir lavé le verre, le dessin le propre verre avait acquis une légère teinte brune que rien ne pouvait faire disparaître ; peut-être était-ce de la gomme arabique devenue

52

insoluble. Le fait est que le papier nitraté avait été en contact avec tout le verre, (puisque la couche noire était du côté opposé), et que cette teinte n'avait pris que sur les points ou la lumière avait frappé, en sorte que, après avoir lavé le verre, et enlevé tout le noir, le dessin y apparaissait encore. Cela n'a pas lieu, que lorsqu'on imprime avec le papier mouillé.

Je n'ai pas encore essayé de coller le papier sur les bords seulement.

J'ai parlé plus haut de deux pupitres, il sera bon de s'en servir, mais je ne les juge pas indispensable ; ^{H27} j'aime beaucoup à simplifier tout ce qui appartient à l'imprimerie, à un art qui, par son importance, doit être à la portée de tout le monde. Je travaille pour ceux qui se trouveront dans ma position, sans moyens ; dans un pays qui peut être bon dans quelques rapports, mais qui est un horrible exil pour un artiste.

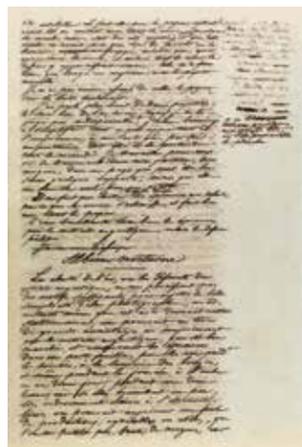
Il ne faut pas laisser trop de temps les épreuves au soleil, parce que le verre s'échauffe, et fait brunir tout le papier.

L'eau bouillante lave bien les épreuves par le nitrate argentique, mais le dessin pâlit.

J'ai envie d'essayer

Album nocturne.

La cherté de l'or, ou les défauts du nitrate argentique, ne me paraissent pas des motifs suffisants pour rejeter [sic.] la belle simplicité de la photographie ; en admettant même que cet art devrait rester stationnaire, on pourrait en tirer de grands avantages en imprimant par le nitrate argentique, qui est bon



marché, et conservant les épreuves dans un portefeuille, pour les voir pend' [pendant]. les soirées à la lumière des bougies, et même pendant la journée, à l'ombre ou au demi jour, pendant une demi heure, car si elles brunissent un peu, elles redeviennent claires à l'obscurité. Ainsi, on pourrait imprimer une foule de productions, agréables ou utiles, que l'on ne publie pas, faute de moyens, car

53

on n'a pas des lithographies et des imprimeries en tous lieux ; ou parce que, ne voulant qu'un petit nombre d'épreuves pour distribuer entre des amis ou des élèves, il ne vaut pas la peine de les imprimer par des procédés coûteux.

Recherches sur le perfectionnement de la photographie.

Ayant à traiter encore dans le chapitre suivant, sur l'action chimique de la lumière solaire, appliquée à d'autres résultats, j'ai pensé d'en faire un traité particulier, tendant à démontrer, tout les perfectionnements dont la photographie est susceptible, comme la possibilité d'obtenir les susdits résultats ; je m'abstiens donc de faire mention ici d'un grand nombre de corps simples ou composés qui sont soumis à une action chimique de la lumière solaire, tellement prompte, que l'on peut être bien fondé à croire que le chlorure aurique et le nitrate argentique seront substitués un jour par un composé beaucoup moins cher, et qui n'aura pas tant de défauts. Qui sait si à Paris je n'aurais pas déjà trouvé ce composé, là où tant de savants m'auraient aidé de leurs lumières et où l'on trouve tout ce dont on a besoin ? Je ne cesserai de regretter d'être venu dans un pays où je ne trouve qu'une indifférence complète [sic.] pour les arts.

27—H On trouve partout une pierre un morceau de bois, où l'on peut acoster [sic.] la planche. (N.T) H: appel de note que l'on trouve dans la marge, mise en bas de page.

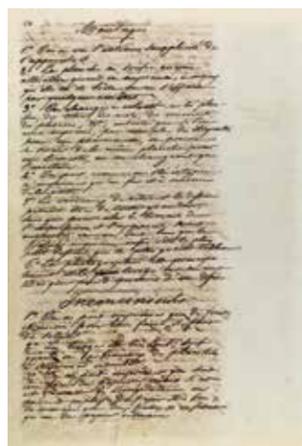
Avantages.

- 1°. On a vu l'extrême simplicité de l'appareil, et
- 2°. La planche ne souffre [sic.] aucune altération quand on imprime, à moins qu'elle ne se brise ou ne s'efface par quelque accident.
- 3°. On change à volonté sur les planches, des titres, des mots, des ornements, des phrases, etc. ; en sorte que si l'on aura imprimé, par exemple, des étiquettes pour un pharmacien, on pourra se servir de la même planche pour un licoriste, en ne changeant que l'écriture.
- 4°. On peut, comme en stéréotypie, n'imprimer qu'au fur et à mesure de la vente.
- 5°. Les carreaux de vitre et le dessin peuvent être de toute grandeur, sans que pour cela le travail de l'impression et l'appareil soient augmentés, car on sent bien que le soleil imprime aussi vite le plus petit dessin, que le plus grand tableau.
- 6°. La photographie est principalement utile ~~quant~~ lorsqu'on ne veut tirer que peu d'épreuves d'un dessin.

Inconvénients.

- 1°. On ne peut imprimer que de jour, et encore pour bien faire, il faut du soleil.
- 2°. Le tirage est très lent, sauf quand on a beaucoup de planches à imprimer ensemble.
- 3°. On ne peut imprimer que sur une face du papier, mais si cet art prenait de l'importance, on pourrait employer du papier très fin, de manière que deux feuilles n'en fissent qu'une du papier ordinaire.

- 4°. Les sels métalliques employés sont dangereux ; ils tachent et corrodent la peau, les vêtements, et ce sont de violents poisons. Je ne saurais assez recommander à ceux qui s'en serviront, de les tenir toujours inaccessibles aux ignorants,



aux mal intentionnés, et surtout aux enfants. Le moindre oubli, un instant qu'on laisse la fiole sur la table, une écuelle ou soucoupe qu'on oublie de laver, peuvent être fatals.

5°. Les épreuves brunissent un peu avec le temps ; excepté lorsqu'on les garde toujours à l'obscurité, et lorsqu'on ne met du sel que sur les endroits où est le dessin.

Conclusion.

La photographie est de beaucoup inférieure aux autres arts d'imprimerie, à cause des inconvénients que je viens de citer ; mais elle est supérieure dans les cas où l'on n'a aucun des appareils coûteux de ces arts. Elle peut se généraliser comme l'écriture, car au seul verre près, ses moyens sont aussi simples. Le voyageur, le négociant, le poète [sic.], le peintre, le professeur, et le talent malheureux, l'auront toujours sous la main. Une idée heureuse, un plan bien conçu, que tant de motifs retenaient dans l'oubli avec leurs auteurs, pourront être distribués, et quoique en petit nombre, entre des amis qui sauront les apprécier. Cet art enfin a son prix, ses avantages sui generi et au reste, il n'est pas dit qu'il ne s'améliorera jamais.

Fin du mémoire sur la photographie.

[page blanche à laquelle il manque probablement un élément collé ou attaché, voir pages 40 et 41 pour un phénomène similaire]



Recherches sur la fixation des images dans la chambre obscure, par l'action chim[ique] de la lumière sur certa[in]—

Je commencerai par une remarque qui frappera tous les esprits accoutumés à ne pas rejeter [sic.] légèrement une proposition basée sur des faits qui existent dans la nature. La lumière peint tous les objets dans la chambre obscure ; elle a une action chimique marquée sur plusieurs corps ~~p[er]~~ produits par l'art ou la nature : cette action est quelquefois si grande, si rapide, qu'elle égale celle de la poudre, et peut produire une aussi forte explosion : telle est la combinaison des gaz chlore et hydrogène frappés par les rayons solaires. La lumière colore rapidement quelques corps, et les décore presque tous ; ²⁸ elle revivifie des substances métalliques, [-] et, enfin, elle a une influence marquée sur les animaux, les végétaux, et toute la nature ²⁹. N'y a-t-il pas lieu d'espérer d'après tout cela, que si l'on place dans la chambre obscure celui de tous les corps dont la couleur change le plus promptement par l'action de la lumière, les images y laisseront des empreintes fixes ?³⁰ Chaque teinte du dessin que la nature tire elle-même, marque un degré de lumière correspondant : elle est à sa son action est L'image des objets est dessinée dans la chambre obscure par autant de degrés de lumière qu'il y a de teintes : chaque degré opère sur les corps, selon son intensité et dans ses limites ³¹ ; il résultera que l'image sera fixée toute entière.

Cette théorie paraîtra, j'ose le croire, assez ingénieuse, mais il faut l'appuyer par des faits, et c'est ce que je ferai d'une manière satisfaisante dans le prochain chapitre.

28 HH Elle change leur nature, o Son action est à son minimum de force, dans les plus fortes ombres, et à son maximum dans les grandes clartés; les s. (N.T.) HH: Appel de note qui se trouve dans la marge, mise en bas de page.

29 # Plusieurs de ces corps s'éprouvent ces changements, même à la lumière plus faible. ζ ζ À tant de faits intéressants, j'en ajouterai un que naguère je note n'osais faire qu'entrevoir de bien loin; elle Les rayons du spectre solaire quelques uns [sic.] des rayons du spectre solaire communiquent leur couleur au chlorure argentique ! (N.T.) #: Appel de note qui se trouve dans la marge, mise en bas de page.

30 ∞ Qui sait même si on ne l'obtiendra pas colorée ? (N.T.) ∞: Appel de note qui se trouve dans la marge, mise en bas de page.

31 o o Son action est à son minimum de force, dans les plus fortes ombres, et à son maximum dans les grandes clartés; les s.-(N.T.) o: appel de note barré.



Connaissant tout le travail qu'exige l'art de peindre ; pénétré des beautés sans nombre que présente la nature, et auxquelles il faut souvent renoncer à cause des difficultés qui proviennent et de l'art, et de

{et de} mille circonstances de la vie qui semblent s'opposer, je dirai même avec quelque peine, con[dam]ner un si bel art, je me suis dit : n'y aurait-il pas [] obtenir les dessins de tous les sujets sans autant de travail qu'il en faut ?

Ne pourrait-on pas embellir la vie, en saisissant toutes les scènes pittoresques de la nature inorganique ou végétale ? Ces idées n'étaient toutefois que bien vagues, et je les rangeais dans l'ordre de celles qui recréent, tout en paraissant ineffectuables ; mais elles me conduisirent à réfléchir sur l'action de la lumière sur les couleurs, et sur cet certains corps : j'étudiai ses propriétés chimiques autant que mes livres me le permirent ; je vis que mes recherches n'étaient pas tout à fait illusoires, qu'il existe des corps qui changent très promptement par l'action de la lumière solaire, et même diffuse et faible. J'éprouvai la peine de ne pouvoir m'en procurer quelques uns [sic.] où cette propriété paraît éminente, et je fus limité à faire mes expériences sur le nitrate argentique et le [chlorure] argentique, qui toutefois, en était est passablement doué, et qui me servit à mettre en fait le principe suivant : c'est qu'en mettant dans la chambre obscure, du papier mouillé avec une dissolution de nitrate argentique, les objets y restent dessinés avec l'inconvénient toutefois que les parties qui doivent être claires sont obscures, et vice versa.

On vient de voir dans cet énoncé, que si mes recherches sont de peu de résultat, à cause de la gravité de l'inconvénient, je n'en ai pas moins obtenue des traits, des formes. Des contours en harmonie entr'eux [sic.], sans qu'ils soient faits par la main de l'homme.

Chambre obscure.³²

J'ai fait une petite chambre obscure, *Pl. 2, Fig. 3* plus simple que celle qui est connue, et que où l'image est plus vive, parce que, n'ayant pas besoin de passer le crayon sur les traits de l'image, et par conséquent, de la rendre horizont[ale], j'ai supprimé le miroir que l'on emploie uniquement dans ce but ; et l'image ne souffrant [sic.] pas une réflexion, elle conserve sa plus grande vivacité. J'ai par le même motif supprimé le petit appareil qu'on y adapte afin d'introduire la main ; en sorte que la chambre obscure se limite à une boîte verticale *Pl. 3^e*, ayant un tube horizontal *A*, où il en entre un autre qui porte la lentille, et que l'on peut graduer ; l'image se réfléchit sur le fond vertical de la boîte.

Il y a par dessus le tube, une petite ouverture que l'on tient toujours fermée, et qui sert à regarder l'image, pour graduer la lentille.

1^e. Expérience.

J'ai [fait une] dissolution de nitrate arg[entique fo]rtement étendu d'eau, [dans] les mêmes proportions indiquées dans le trait[é sur] la photographie, [—]je [—]aussi pour [—] n'ont jamais fait d[—]solution d'argent dans l'eau [—] J'en ai imbibé une [face d'un] papier fin ; je l'ai t[endu dans le] fond de la chambre obs[cure], et j'ai placé celle-ci en f[ac]e de quelques maisons qui étaient devant ma fenêtre ; je la laissai pendant deux heures, au bout desquelles je trouvai que



le nitrate avait bruni aux endroits qui avaient été éclairés. Les

32 L'action de la lumière m'a dessiné les objets dans la ch. [chambre] obscure: elle ne fixait que les grandes formes, les contrastes saillants, et cela, avec le défaut de rendre clairs les obscurs, et vice versa; mais ce moyen d'obtenir les dessins faits par la nature, et non par la main de l'homme n'est-il pas, malgré sa précarité actuelle, un fait neuf dans les arts; et de beaucoup d'intérêt? N'est-il pas susceptible de perfectionnement? N'aurai-je pas initié l'art plus que merveilleux de dessiner quelconque [sic.] objet, de prendre une vue sans se donner la peine de le faire soi-même? (N.T.) Texte écrit dans la marge de la page 39.



portes, les fenêtres, les angles des maisons, les toits, et tous les principaux contours étaient reconnaissables : les détails seuls n'étaient pas marqués ou ne l'étaient que très peu. Ce dessin ét[ait cep]endant l'opposé de ce qu'il [aur]ait dû être : les fenêtres étaient blanches, et les murailles obscures ; les toits étaient plus clairs que le ciel ; on y distinguait des arbres, des bananiers qui présentaient bien les contours de ceux qui étaient devant ma maison, mais qui étaient plus clairs que le ciel ; on ne voyait chez les bananiers que les contours des feuilles extérieures, et chez les arbres, que leur forme entière, et rien absolument des feuilles, ni des détails de l'intérieur, si ce n'est des intervalles de ciel ; mais il faut dire que je faisais mes expériences avec une petite lentille à lorgnette, qui ne produisait qu'une petite image ; on sent que si j'avais eu une grande lentille, l'image aurait été plus grande, et les [dé]tails n'auraient pas échappé a[]ment : j'aurais p[eu] grand[ir] l'image et en rapp[ro]chant l'objet, mais [] ne p[eut] l]e faire que pour les pa[]s et cela ne convient pas [] que la diverg[ence]ente et la lumière []autant son effet. *Fig[ure]*

Lorsque j'avais obt[enu] un dessin, je le mettais dans l'eau pendant une demi heure, afin d'enlever

par la dissolution, autant de nitrate que possible, et empêcher que les parties claires devinssent brunes.

2.^{me} Expérience.

Il serait à désirer que l'on trouvât un corps qui, au lieu de brunir, devînt blanc à la lumière, et que cela pût avoir lieu avec assez de promptitude : les ombres et les clairs se formeraient à leur place dans la chambre obscure, et le dessin ne serait pas dénaturé. J'ai fait une expérience dans de très peu de résultat, mais qui a mis en fait qu'il est des corps qui blanchissent au lieu de brunir.

J'ai imbibé une étoffe de soie noire avec du nitrate d'ar[gentique], je l'ai mise au soleil sous un dessin photographié sur le verre ; le dessin est resté en blanc sur l'étoffe, et avait un peu de brillant métallique ; mais c'était un blanc mat qui



n'apparaissait qu'en raison de la noirceur du fond. L'étoffe noire n'est pas admissible dans la chambre obscure, parce que les images n'y paraissent presque pas.

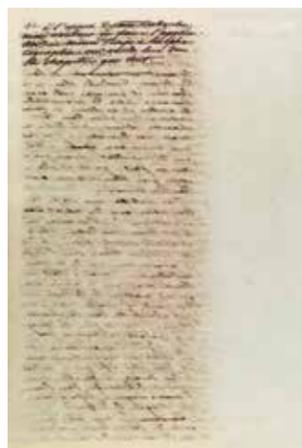
3.^{me} Expérience.

Le chlorure argentique noircit bien plus vite [sic.] que le nitrate, il lui serait préférable, si on pouvait le dissoudre dans l'eau, l'ammoniaque le dissout, mais elle attaque le dessin.

~~La suite~~ Je puis citer une foule de faits, dont quelques uns d'une grande importance ;

62

à l'appui des mes présentes recherches ; mais voulant ici faire l'application en même temps à la photographie, on va les lire dans le chapitre qui suit.



63

Revu en 1838.

De l'action de la lumière sur les corps, appliquée à la photographie, et à la fixation des images dans la chambre obscure.

Eloigné de l'Europe, et des conseils et des conseils des chimistes ; privé des ressources d'un laboratoire et sans aucun des matériaux sur lesquels je devrais faire mes expériences, je suis forcé de proposer mes recherches, au lieu de les faire moi-même. Il serait mieux de ne parler au public que de faits déjà constatés, mais ma position m'autorise à réclamer son indulgence.



Mes recherches sont fondées sur une foule de faits chimiques puisés dans quelques auteurs : je vais transcrire les principaux, et je les accompagn[erai] de mes observations.

1^r. Fait, du plus haut intérêt

« Le chlore ne s'unit à l'hydrogène que dans une seule proportion. De là résulte l'un des plus forts acides que l'on connaisse, l'acide hydrochlorique : si l'on mêle ensemble des volumes égaux de chlore gazeux et de gaz hydrogène, à la lumière ~~se~~ artificielle ou dans l'obscurité, ils ne se combinent pas ; mais quand le mélange vient à recevoir la lumière du jour, la combinaison s'effectue peu à peu, et la couleur du gaz disparaît. Lorsqu'au contraire la lumière solaire tombe directement sur le mélange, il brûle avec explosion, comme le gaz détonnant. Il ne faut donc jamais faire ce mélange à la clarté du jour, et lorsqu'on veut éprouver l'effet de la lumière

64

solaire sur lui, on commence par réunir les deux gaz dans une chambre obscure, on couvre le vase d'un étui opaque quand on le porte au jour, et l'on enlève l'étui au moyen d'un mécanisme particulier, afin de ne pas être atteint par les débris du vaisseau quand il éclatera. Si le ciel est pur, et le soleil élevé sur l'horizon, le gaz fait explosion à l'instant même où on le découvre. » (*Berzélius*).

Voilà un fait des plus importants, dont l'application à la fixation des dessins dans la chambre obscure, mérite d'être recherchée avec la plus grande assiduité, de toutes les manières qui puissent faire espérer quelque succès ; il met en réalité mon idée énoncée plus haut lorsque je ne le connaissais pas encore, puisqu'il démontre au plus haut degré l'influence que peut exercer la lumière sur un corps. Ici, elle est si rapide, si puissante, qu'à peine les deux gaz sont frappés des rayons solaires, il y a en [même] temps combinaison et explosion plus prompte encore que celle de la poudre ; et lorsque le mélange n'est exposé qu'à la lumière du jour, la combinaison est moins rapide, et sans explosion ; circonstance favorable, comme on le verra bientôt ; mais elle est encore assez prompte pour qu'on puisse espérer qu'un dessin soit fixé en peu de minutes ;

on peut même graduer la force de lumière à volonté.

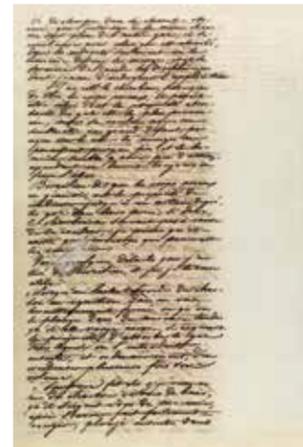
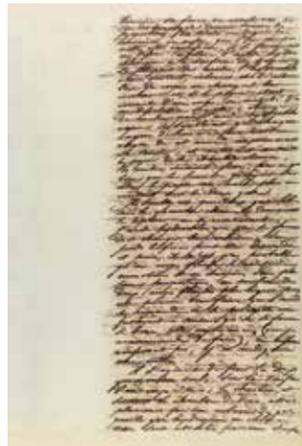
Si l'on introduisait donc les deux gaz dans la chambre obscure, bien bouchée à ses ouvertures, afin de ne pas les laisser échapper, il semble que n'étant que mélangés, ils ne se combineraient qu'aux parties éclairées de l'image ; là seulement il se formerait de l'acide hydrochlorique ; et comme il devrait son existence à la

65

lumière, sa force ou combinaison des deux gaz devrait suivre les proportions des teintes ou degrés de lumière, ou enfin, que l'on me permette cette expression, il se formerait un dessin incolore d'acide hydrochlorique à la surface du papier. La plupart des acides, l'hydrochlorique surtout, colorent et décolorent bien des corps ou changent leur couleur : or, si le papier était couvert d'un corps, ou imbibé d'une dissolution sujette à changer de couleur par l'acide hydrochlorique, il semblerait que chaque rayon de lumière formant un rayon de cet acide, imprimerait sa teinte ; et retirant ensuite le papier de la chambre obscure, les ombres seraient fixes, parce que bien que la lumière frappât sur elles, le papier ne serait plus en contact avec les deux gaz.

Il semblerait que deux gaz libres dans la chambre obscure, devraient se déplacer en se combinant ; l'acide hydrochlorique qui se forme doit changer leur volume, son poids le fera peut-être descendre, et puis, il n'est pas probable qu'un corps fluide se conserve immobile et en suspens dans plusieurs proportions, au milieu de deux corps fluides plus légers ; tout cela pourra bien faire que l'acide se répande ou se précipite confusément à mesure qu'il se forme. Si donc, cette expérience, (que je recommande de faire), ne réussit pas, j'en indiquerai une autre.

Il s'agirait de fixer les deux gaz, ou un seul, sur la surface d'un corps solide ; le charbon, et surtout le charbon de bois, absorbe plusieurs fois son volume de gaz ; que le gaz hydrogène ou chlore soit absorbé par une surface



66

de charbon dans la chambre obscure ; que l'intérieur de la même chambre soit plein de l'autre gaz ; il se combinera avec celui qui est absorbé, dans les endroits seulement où la lumière dessine les images, et il se formera de l'acide hydrochlorique dont je viens d'indiquer l'application.

J'ai cité le charbon, parce que de tous les corps poreux, il paraît être celui dont la propriété absorbante des gaz est la plus prononcée, mais sa couleur noire me semble être un grand défaut parce que sur le noir, les images ne paraissent presque pas, et la lumière semble y avoir peu d'action ; cependant, on devrait toujours en faire l'essai.

Berzélius dit que les corps poreux en général, ont la propriété de condenser jusqu'à un certain degré, les gaz dans leurs pores ; si donc le charbon ne servait pas à cause de sa couleur, je pense qu'il existe quelque corps qui pourrait le remplacer.

Voici quelques détails que j'ai tiré de Berzélius, et que je trouve utiles.

« Lorsqu'on laisse refroidir du charbon en ignition dans un vase hermétiquement fermé, ou qu'on le plonge dans du mercure tandis qu'il est rouge encore, il acquiert la propriété d'absorber le gaz dans lequel on l'introduit ensuite, et ordinairement, d'en condenser plusieurs fois son volume.

« Saussure fit des expériences sur du charbon de bois de buis, qu'il éteignit sous du mercure, après l'avoir fait fortement rougir ; plongé ensuite dans

67

divers gaz à + douze degrés, et sous une pression de 26,895, ce charbon en absorbait autant de fois son propre poids que l'indiquait les nombres placés à la suite du nom de ces gaz, savoir : l'ammoniaque gazeuse, 90 ; le gaz acide hydrochlorique, 85 ; le gaz acide sulfureux, 65 ; le gaz sulfide hydrique, 55 ; le gaz oxyde nitreux, 40 ; le gaz acide carbonique, 35 ; le gaz carbone tétrahydrique, 35 ; le gaz oxyde carbonique, 9,42 ; le gaz oxygène, 9, 25 ; le gaz nitrogène, 7, 5 ; le gaz hydrogène, 1, 75. »

^{#33} D'après Faraday on peut réduire le gaz chlore à l'état liquide, en le soumettant à une pression plus forte que celle de l'atmosphère peut-être qu'il serait bon de substituer dans la chambre obscure, un papier mouillé de ce liquide, au charbon plein de gaz.

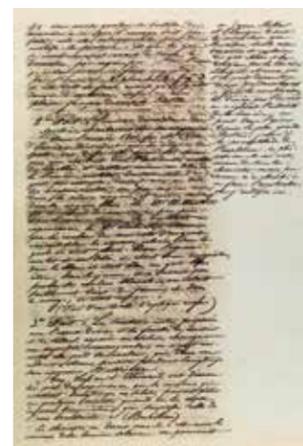
Il est à désirer, d'après ce qu'on vient de voir, que l'on cherche les moyens de blanchir le charbon sans fermer ses pores, ou que l'on cherche un autre corps poreux et de couleur plus claire, qui ait la même propriété absorbante des gaz.

Je ne sais de quelle manière une si vive action que celle de la lumière ~~sur la sur le mélange le mélange~~ sur le mélange des gaz chlore et hydrogène, pourrait être appliquée à la photographie ; il s'est bien à désirer qu'une manière si facile d'imprimer acquière plus de promptitude pour le tirage.

Songez toutefois que c'est cette même lumière qui produit des effets si rapides, qui imprime sur le papier photographique, et que la célérité du tirage ne nous est peut-être pas refusée.

Précautions contre l'explosion :

Il paraît qu'elle n'aura pas lieu dans la chambre obscure, à moins qu'il n'y entre des rayons solaires directs, ou réfléchis par une surface brillante ; mais, pour toute sécurité, ~~on forme~~ faites une chambre obscure de papier noir avec des supports en carton ; faites le tube qui porte la lentille, aussi de carton ; ces matériaux ne blessent pas. N'introduisez les gaz qu'après que



2^{me}. Fait. « Pouvoir désoxydant du spectre, et colorant de ses rayons »

Dans l'année 1801, feu M. Ritter, d'Iéna, a découvert que les rayons du spectre ont différentes propriétés chimiques qui résident dans l'extrémité violette du spectre, et existent même au delà de la lumière violette : du muriate d'argent, par exemple, devient noir au delà des rayons violets ; un peu moins noir dans les mêmes rayons et encore moins noir dans les rayons bleus. Le D^r. Wollaston fit la même découverte à peu près dans le même temps. En répétant ces expériences, le D^r. Seebeck trouva, que la couleur du muriate d'argent variait selon les espaces colorés dans lesquels il était placé. Dans l'espace violet et au delà, il était brun rougeâtre ; dans le bleu, il était bleu, ou gris bleuâtre ; dans le jaune, il n'avait pas perdu sa couleur blanche, ou était faiblement teint de jaune, et dans le rouge, il était rouge. » (Tiré d'un traité d'optique anglais)

3^e. Fait. « La teinture verte préparée avec l'esprit de vin, et les feuilles de cerisier et de tilleul, exposée au soleil, change avec une rapidité remarquable ; en vingt minutes elle perd sa couleur, qui, dans un endroit obscur, persiste pendant longtemps sans éprouver d'altération.

« Gay-Lussac et Thénard, ont démontré par des expériences, que les couleurs qui résistent longtemps au soleil, peuvent pâlir en quelques minutes quand on les expose à une température qui surpasse celle de l'eau bouillante. » (Berzélius)

Ces chimistes ne disent pas si c'est avec le concours de la lumière solaire : on pourrait

68

vous aurez gradué la lentille, de manière à ce que l'image soit parfaite ; cela est indispensable pour deux motifs : le premier, c'est que les gaz se combineraient avant le temps ; le deuxième, parce que pour mettre l'image à son point, il faut regarder par l'ouverture A, planche 2, *fig^e. 3.* et cela doit se faire avant qu'il y ait danger d'explosion ; enfin, ne vous placez jamais devant la lentille. ^{#34}

33 (N.T.) H: appel de note que l'on trouve dans la marge, inséré dans le texte.

34 H James Miller et Laugier disent la même chose que Berzélius, sur la combinaison et explosion des gaz chlore et hydrogène par la lumière; Laugier observe que l'on peut

69

dans ce cas, faire des dessins sur des feuilles de mica, incombustible et transparent, et obtenir des épreuves par le concours de la lumière et du calorique.

donner au temps pendant lequel se fait la combinaison, la durée que l'on veut, en réglant l'intensité de la lumière: on peut donc l'opérer depuis la plus grande lenteur, jusqu'à la promptitude de l'explosion. Ce phénomène est au reste, connu de tous les chimistes, mais personne n'a cherché à en faire l'application que j'indique ici. (N.T.) H: appel de note que l'on trouve dans la marge, mise en bas de page.

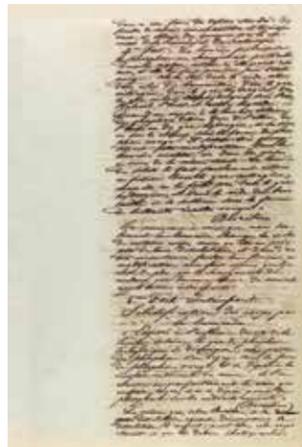
4^{me}. **Fait.** « La lumière produit sur le phosphore un changement particulier, dont la nature intime n'est point connue, et elle lui fait prendre une teinte rouge. Cela a lieu dans le vide, même dans celui du baromètre ; dans le gaz nitrogène, dans le gaz hydrogène, dans le gaz carbone tétrahydrique, sous l'eau, l'alcool, l'huile et autres liquides. Quand on expose à la lumière solaire du phosphore dissous³⁵ dans de l'éther, de l'huile ou du gaz hydrogène, il se sépare sur le champ sous la forme de phosphore rouge. Il subit très promptement cette modification dans la lumière violette, ou dans des vases en verre de la même teinte. La lumière du soleil le fait facilement entrer en fusion dans le gaz nitrogène, mais elle ne le fond pas dans le gaz hydrogène, et dans le vide du baromètre il se sublime sous la forme de brillantes écailles rouges. » *Berzélius*.

On commence à voir que non seulement la lumière change la couleur de certains corps, mais qu'elle en précipite de leurs dissolutions [sic.], et dans d'autres circonstances, facilite leur fusion : ces modifications nous font espérer quelque chose de plus, que le changement de couleur, qui donnera lieu à de nouvelles applications intéressantes.

5^{me}. **Fait. Intéressant. Solidification des corps par la lumière.**

« Exposé à l'influence directe de la lumière solaire, le gaz de phosphure trichydrique se décompose ; une partie du phosphore s'en dégage sous la forme de phosphore rouge, et se dépose à la surface intérieure du verre. Si l'on couvre imparfaitement le vase qui renferme le gaz, il ne se dépose point du phosphore sur les endroits couverts. » (*Berzélius*)

Le même gaz, selon Berzélius, et sa dissolution aqueuse, décomposent la dissolution d'argent ; peut-être cela empêcherait-il que les dessins photographiés



« Lorsque, dans la préparation du chlorure cyaneux, le flacon est exposé à la lumière solaire, il se produit une combinaison autre que celle qui vient d'être décrite. Ce nouveau composé n'est point gazeux, mais oléagineux, jaune et pesant. La meilleure manière de l'obtenir consiste à mettre du gaz chlore en contact, sous l'influence d'un soleil ardent, avec une dissolution concentrée de cyanure mercurique ; il se rassemble alors au fond du liquide. Cette liqueur jaune et oléagineuse a l'odeur du chlorure cyaneux. Elle est insoluble dans l'eau, mais soluble dans l'alcool. Si l'on verse de l'eau dans la dissolution alcoolique, il se précipite un corps cristallin, semblable à du camphre ; le corps oléagineux se trouve décomposé, et il se dégage un mélange de trois quarts de gaz nitrogène, et un quart de gaz acide carbonique. L'eau produit le même changement, mais sans alcool, mais avec beaucoup plus de lenteur. La nature du corps oléagineux ne paraît pas être encore bien connue. Ce qu'il y a de plus probable, c'est qu'il consiste en une combinaison de cyanogène avec plus de chlore qu'il ne s'en trouve dans le gaz chlorure cyaneux. Il se produit aussi quand on mêle du gaz chlore humide avec du gaz chlorure cyaneux, et qu'on expose le mélange à la lumière, mais alors il se forme encore un autre corps, qui est solide, dur, doué d'une odeur aromatique, insoluble dans l'eau, mais soluble dans l'alcool, et dont on ignore la composition. Quand on expose à la lumière solaire un mélange humide de gaz acide hydrocyanique et d'un excès de gaz chlore, il se produit aussi un autre corps solide, insoluble dans l'eau, et fétide, qui exhale de l'acide hydrochlorique à l'air, et dont la composition n'est point encore connue non plus. » *Berzélius*.

7^{me}. **Fait.** « Le chlorure carbonique absorbe le chlore, mais ne contracte de combinaison chimique avec lui que quand on l'expose à la lumière du soleil ; alors il donne naissance au corps cristallin qui a été décrit précédemment. (chlorure carboneux). C'est un fait très remarquable que la chaleur et la lumière produisent

70

devinssent noirs à la lumière.

6^{me}. **Fait. Très intéressant. Exemple d'un corps que la lumière rend insoluble et solide.**

35 (N.T.) *dissous*: orthographe correcte jusque 1990.

ici des effets opposés, puisque la première détermine la séparation des élémens³⁶, et que l'autre les porte à sa réunion de nouveau. » *Berzélius*.

Des faits tels que ces trois derniers, me paraissent étayer suffisamment l'idée de l'application de la lumière à l'imprimerie, et à la fixation des images : je ne dis pas que les résultats que je cherche doivent être infaillibles, mais j'ai il me semble, que l'idée de ce mémoire n'est pas à ~~dédaigner~~ rejeter [sic.], et qu'avec les fondements dont je me sers, je rencontrerai l'assentiment de bien des chimistes.

La production par la lumière de ces corps, tantôt mous, tantôt oléagineux, tantôt solides, tantôt cristallins, fait voir jusqu'où peut aller l'influence de la lumière. Ici, elle opère des changements notables dans la nature des corps ; on sait combien les arts tirent parti de ces phénomènes chimiques ; or, ceux de la lumière, qui est le véhicule de la peinture, comme l'air l'est à la musique, renferment sans doute des propriétés inconnues qui, appliquées aux arts du dessin, donneraient des résultats peut-être étonnants ; et, qu'il me soit permis de le dire en passant, le calorique et l'électricité semblent susceptibles d'applications analogues, celle de la chambre obscure exceptée, où ils ne sauraient opérer que de concours avec la lumière.

Quant à l'impression par ces moyens, on aurait à cet effet une boîte obscure dont le côté qui regarderait le soleil, serait fermé avec un verre portant un dessin photographié ; la boîte serait pleine d'un gaz dont la composition ou décomposition formerait aux endroits du verre éclairés, un corps mou ou solide ; il s'y formerait donc un dessin en relief, qui servirait à mouler des planches et imprimer.

8^{me}. Fait. « On sait que l'acide nitrique incolore devient jaune ou rouge, et dégage de l'oxygène, par l'action de la lumière : au soleil, une heure suffit pour que cela ait lieu d'une manière bien sensible. » **B**

9^{me}. Fait. « On obtient l'acide oxychlorique en soumettant une dissolution de l'acide chloreux à l'influence immédiate de la lumière solaire. »



36 (N.T.) *élémens*: possiblement l'orthographe de Berzélius.

10^{me}. Fait. « Divers corps qui n'agissent point sur l'acide chlorique dans l'obscurité, la

décomposent à la lumière solaire. » *Berzélius*.

Cette circonstance peut être avantageuse, en ce qu'étant nécessaire le concours de la lumière d'un corps pour que l'acide chlorique se décompose à la lumière, on peut, après l'impression, retirer ce corps, afin que le reste du papier ne subisse pas le même changement que les lieux qui ont été colorés. **J'ai**
11^e. Fait. De l'oxychloride carbonique.

« Le gaz oxyde carbonique ne s'unit avec le chlore que sous l'influence immédiate de la lumière solaire ; la couleur disparaît, et le mélange se trouve réduit à la moitié de son volume primitif. Il possède alors des propriétés tout à fait différentes, mais il faut alors que ces deux gaz soient tout à fait exempts d'eau. » *Berzélius*.

Voyez dans le même auteur, le meilleur procédé pour opérer ce changement mélange par la lumière.

12. Fait. « L'acide hydrocyanique étendu d'eau, est très facile à conserver dans l'obscurité. Il suffit de couvrir le flacon d'une couleur noire à l'huile, pour pouvoir le garder même au jour. Dès qu'on enlève l'enduit opaque du flacon, l'acide se décompose complètement en peu de jours, même sans qu'on le débouche jamais ; de sorte que la lumière paraît suffire seule pour opérer sa décomposition. » *Berzélius*.

Exemple bien notable d'une décomposition par la lumière, et sur un puissant acide. Je reviendrai sur ce point.

J'ai observé que le s camphre renfermé dans un flacon de verre bien transparent, se volatilise et se dépose en cristaux sur les parois, mais du côté opposé à la lumière ; p mais cela peut aussi être l'effet de la fraîcheur du mur, en sorte qu'il me reste à vérifier ce fait.

13^e. Fait. « Intéressant. « En conservant pendant longtemps de l'oxyde aurique, même à l'obscurité, il se couvre peu à peu d'une brillante pellicule d'or ; et cet effet est produit rapidement, quand l'oxyde est exposé aux rayons solaires, ou même seulement à la lumière du jour. » *Berzélius*.

Cet exemple démontre qu'on peut aussi imprimer par la lumière, en obtenant des dessins plus clairs que le fond, au lieu d'être plus obscurs, car les dessins ayant l'éclat de l'or, et le papier étant obscur, ils seront plus clairs. Cette propriété de l'oxyde aurique, pourrait donner aussi des épreuves dorées, et être la source de l'art de dorer avec dessins.

Dans la chambre obscure, cette propriété serait bien plus précieuse, car on a vu que les dessins que j'ai obtenus par le nitrate

73

argentique, avaient le grave inconvénient de présenter les ombres à la place des clartés, et réciproquement. L'oxyde aurique mérite donc d'être examiné sous un rapport si intéressant.

Réactif contre la coloration du chlorure argentique.

« Du chlorure argentique, sur lequel on a versé de l'acide sulfurique, ou une dissolution de chlore ou de chlorure ferrique, ne devient pas noir quand on l'expose à l'action de la lumière. » *Berzélius*.

Rien ne serait plus avantageux pour la photographie et même la fixation des images, que cette propriété de ces réactifs sur ce chlorure, car le grand défaut de la photographie, c'est que tout le papier des épreuves devient noir après l'impression. On pourrait alors mettre une couche de nitrate argentique sur tout le papier ; transformer cette couche en chlorure, en plongeant le papier dans une dissolution de sel commun ; imprimer, et ensuite mettre l'épreuve dans de l'acide sulfurique étendu, ou dans une dissolution de chlore, ou de chlorure ferrique ; peut-être que le dessin ne s'altérerait pas, et que le champ du papier ne se brunirait pas à la lumière.

Malheureusement, ayant fait cette expérience, la citation de Berzélius ne s'est pas vérifiée ; cependant, elle doit être fondée, car ce chimiste d'une expérience consommée, ne l'aurait pas avancée ; il faut croire que l'expérience n'a pas été



bien faite, d'autant plus que l'argent n'était pas pur, et que les autres matériaux ne l'étaient peut-être pas non plus.

14^{me}. Fait. « Le bromure argentique est insoluble dans l'eau ; soluble dans l'ammoniaque ; devient noir à la lumière, même quand l'intensité de celle-ci est insuffisante pour altérer sensiblement le chlorure arg^{que} [argentique]. » *Berzélius*.

Il paraît que ce sel noircit plus vite [sic.] que le chlorure argentique ; peut-être serait-il préférable encore, sous le rapport d'empêcher plus facilement sa coloration après l'impression, au moyen d'un réactif.

J'observerai ici, que puisqu'il existe tant de sels et de corps divers dont la couleur s'altère si promptement par la lumière, sans doute il y en aura quelqu'un [sic.] auquel il sera

74

facile de tirer la propriété colorante après l'impression.

Orfila dit, en parlant de l'influence de la lumière sur l'affinité, qu'elle est équivalente à une température de 150 à 600° ; il cite les oxydes d'or et d'argent ; il dit que le chlore dissous [sic.] dans l'eau et exposé au soleil, donne naissance aux acides hydrochlorique et chlorique ; que la plupart [sic.] des couleurs végétales sont altérées par les rayons solaires ; que le gaz carbo-muriatique se forme lorsqu'on expose à la lumière des volumes égaux de chlore et de gaz oxyde de carbone, etc.

Quoique toutes ces citations et beaucoup de celles qui suivent soient très connues, je dois les transcrire ici, car une telle collection me paraît équivalente à un traité spécial de l'action chimique de la lumière, où l'on peut puiser bien des notions pour l'appliquer à l'imprimerie et fixation des images.

15^{me}. Fait. Exposé à la lumière solaire, le nitrate argentique brunit à vue d'oeil, et devient foncé. Cela a lieu même à l'ombre, mais avec moins de vitesse [sic.]. Elle est plus prompte, lorsque la dissolution de ce sel est étendue d'eau, surtout si le papier est humide. Le calorique l'aide beaucoup. Dans la photographie, le verre s'échauffe beaucoup au soleil, mais dans la chambre obscure, je pense qu'il serait bon d'échauffer la paroi du fond, sur laquelle est le papier, et pour cela il n'y aurait qu'à mettre quelques braises derrière la chambre obscure.

Le nitrate et le chlorure argentiques, et le chlorure aurique, sont les seuls corps sur lesquels j'ai fait mes expériences, parce que je n'en avais pas d'autres, et j'ai découvert les propriétés suivantes, qui ne me paraissent pas connues.

Le papier portant une couche de chlorure aurique, doit être sec, le dessin sort de la planche, très peu apparent, mais en le plongeant dans l'urine pure, ou étendue d'eau, il devient aussitôt d'un beau noir bleuâtre.

Le nitrate argentique brunit plus vite [sic.] et plus complètement dans les endroits du papier qui ont été touchés par les doigts, sans doute par l'empreinte de la sueur.

16^{me}. Fait. « L'acide sulfureux précipite le nitrate d'argent en poudre blanche, qui est un sulfite. On obtient encore ce sel en ajoutant une solution de sulfite d'ammoniaque à une de nitrate d'argent. Si le sulfite est en excès, le précipité forme un sel triple qui se couronne d'une pellicule d'argent par l'action solaire. » *Fourcroy*.

C'est encore un corps qui devient blanc par la lumière ; si le même effet a lieu dans la ch. [chambre] obscure, les clairs seront à leur place, et si la pellicule d'argent réduit est aussi brillante que l'argent, on aurait

75

en photographie, de jolis dessins argentés.

17^{me}. Fait. « Le sous muriate [sic.] de mercure noircit à la lumière. » *Fourcroy*

Les sels de mercure auraient le grand avantage d'être meilleur marché, mais ceux que j'ai essayés ne noircissaient pas.

18^{me}. Fait « Lorsqu'on expose aux rayons solaires, ou même au jour ordinaire, du pyrophore de Canton que l'on a introduit dans une fiole bien bouchée, la lumière qui s'en dégage alors dans l'obscurité est assez forte pour faire distinguer les objets. Mais il perd cette propriété, si on le tient dans l'obscurité. Lorsque la lumière est faible, ou presque éteinte, on peut l'augmenter en plongeant la fiole dans de l'eau chaude. Cette expérience démontre que la lumière est alternativement absorbée et démise, sans produire aucun changement sur la substance avec laquelle elle est combinée.



« Que l'on calcine des écailles d'huîtres, et, les conservant entières, qu'on les expose aux rayons solaires ; en les mettant ensuite à l'obscurité, il se dégage une belle lumière souvent irisée. Quand cette lumière est éteinte, on la renouvelle en exposant de nouveau les écailles au soleil ; la lumière irisée est augmentée, si on a employé du fer ou du charbon dans la calcination. » *James Miller*

Il est probable que dans la chambre obscure, le pyrophore auquel on aurait donné une surface plane, présenterait à l'obscurité des dessins avec les clartés à leur place, et qu'en dessinant sur le verre, on atteindrait des dessins qui seraient lumineux de nuit, mais la lumière se démet promptement, et cela est sans doute irrémédiable. Je ne cite ces deux faits que pour montrer dans combien de cas la lumière semble pouvoir dessiner dans la chambre obscure.

D'après Fourcroy, on obtient la même chose avec le sulfate de barite ou spath pesant, en le soumettant à une préparation indiquée dans son ouvrage^{#37}.

19^{me}. Fait. L'oxalate de mercure est en poudre blanche : il noircit promptement à la lumière. *Fourcroy*.

Ces derniers mots indiquent que ce sel pourrait être employé : il serait meilleur marché que le nitrate argentique.

20^{me}. Fait. L'oxalate d'argent est très altérable par la lumière ; il suffit de l'exposer aux rayons du soleil, pour le colorer en noir avec une extrême promptitude. *Fourcroy*.

Cette citation mérite beaucoup d'être vérifiée, mais je n'ai pas d'acide oxalique ; je recommande cette expérience à mes lecteurs, vu que les dernières paroles de cet article méritent de l'attention.

³⁷ # Exposé à la lumière pendant quelques minutes, et porté à l'obscurité, il brille comme des charbons ardents, et luit même dans l'eau; mais il perd cette propriété peu à peu : on la lui rend, en le chauffant de nouveau. Je ne cite ce fait que comme une des propriétés de la lumière. (N.T.) #: appel de note que l'on trouve dans la marge, mise en bas de page.

21^{me}. « La lumière du soleil réduit l'oxyde rouge de mercure, il repasse au brun, à l'orange et au jaune.

« Le muriate d'antimoine sublime, se colore à la lumière et à l'air.

« Si on met beaucoup d'oxyde sulfurique sur de l'oxyde de mercure, celui-ci est complètement ramené à l'état métallique, et ce phénomène est beaucoup accéléré par les rayons solaires. » *Fourcroy*.

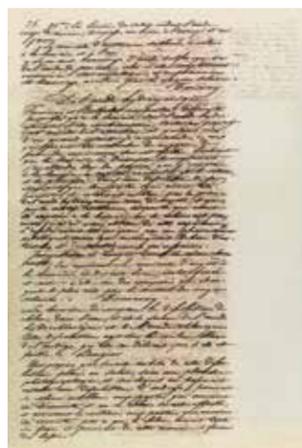
De l'acide hydrocyanique.

Fourcroy et Berthollet rapportent différentes propriétés qu'a la lumière sur l'acide hydrocyanique et ses combinaisons ; toutes me paraissent mériter de l'attention, et quelques unes [sic.] d'un grand intérêt. Je recommande à ceux qui feront des recherches de ce genre, de faire des expériences sur cet acide. Sachant que la lumière le décompose promptement, j'en étendis sur du papier, que j'exposai à la lumière à moitié couvert ; je le retirai, et le plongeai dans une dissolution de fer, espérant que la partie qui avait été couverte, se colorerait en bleu, par la présence de l'acide hydrocyanique non décomposé, et que, par le motif contraire, la partie qui avait été exposée à la lumière ne se colorerait pas ; mais je n'ai rien obtenu de cette expérience. L'oxyde avait été préparé par un pharmacien intelligent, mais qui manquait de bien des ustensiles et de matériaux nécessaires.

~~James Miller et Laugier disent la même chose que B~~
« En exposant le muriate d'argent à la lumière, il devient brun-violet, foncé et noir : c'est un des composés qui changent le plus vite [sic.] par le contact des rayons solaires. » *Fourcroy*.

« La lumière décompose la dissolution de chlore dans l'eau, et il se forme de l'oxyde hydrochlorique et de l'acide chlorique. Cette dissolution agit sur la couleur bleue de l'indigo, qu'elle ne détruit pas, si elle est faible. » *Laugier*.

Un papier qui serait imbibé de cette dissolution, placé au soleil, sous une planche photographique, et sur lequel on passerait ensuite une dissolution d'indigo, pourrait se colorer en bleu, au parties qui auraient été découvertes, et où le chlore serait affaibli, et arrivant le contraire aux parties qui auraient été couvertes, parce que le chlore aurait toute sa force, il pourrait de cette manière former des dessins.



Action simultanée de la lumière et les acides de soufre [sic.], sur l'acide hydrocyanique.

Cette action, en concours avec un autre corps sur un troisième, sera, ce me semble, une circonstance favorable, en ce que, pour empêcher après l'impression, ~~on~~ que le reste du papier noircisse ou se décolore, il suffira de retirer le corps qui opère en concours.

Exemple de ce concours. « Berthollet ~~prouve~~ prouve d'abord que la prussiate alcalin, formé ~~pe~~ par la décoloration du bleu de prusse à l'acide de l'alcali, contient du fer, que sa lessive évaporée, puis redissoute, donne des cristaux octaèdres dont les pointes sont tronquées près de leurs bases ; que, mêlée à de l'acide sulfurique et exposée au soleil, sa dissolution laisse précipiter du bleu de prusse et se décompose : ce qui ne lui arrive pas de même à l'ombre. » *Fourcroy*.

Le phosphore devient noir dans l'ammoniaque liquide ; ce changement de couleur est beaucoup plus rapide quand la liqueur est exposée ~~à la~~ au soleil. *Vogel. Arch. des déc.*³⁸

Il est des cas où la lumière réduit des sels de mercure, en mercure coulant.

Le muriate d'antimoine sublimé se colore à la lumière et à l'air. *Fourcroy*.

Dans bien des cas, et peut-être toujours, le calorique opère conjointement avec la lumière ; exemple, l'acide arsenique qui, chauffé fortement dans un vaisseau transparent, devient en partie arsénieux.

Conclusion.

Je terminerai ce mémoire par des observations que je n'aurais pu faire avant d'exposer les ressources à l'appui, sans m'exposer peut être au dissentiment de mes lecteurs. On peut juger d'après ce qu'on vient de lire, quelle peut être l'influence de la lumière sur certains corps. Qui sait si un jour on ne découvrira pas un corps simple ou composé, qui, passant rapidement du noir au blanc, par l'action de la lumière, et

³⁸ (N.T.) Voir bibliographie, *Vogel, Archives des découvertes et des inventions nouvelles.*

même de la lumière tempérée, ne donnera pas les moyens d'obtenir dans la chambre obscure un portrait, un paysage, ou un objet quelconque ? Il serait beau de s'en reposer sur la nature pour l'exécution d'un dessin, et de faire jouir des avantages de ce bel art, pour la partie inorganique et végétale, tous ceux qui n'y sont pas

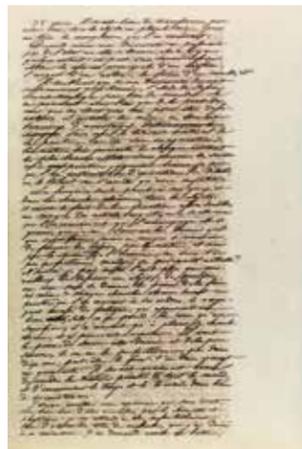
78

exercés. Il serait beau, de transformer, pour ainsi dire, tous les objets en planche mère, pour en tirer les exemplaires que l'on voudrait.

Quand même ma découverte ne passerait pas de l'état où elle se trouve, elle a déjà quelque intérêt : on peut, sans savoir dessiner, obtenir les formes principales d'un édifice, l'aspect d'un arbre, la forme d'un meuble, etc.

Il semblerait que si ma découverte devenait suffisamment perfectionnée, l'étude du dessin serait négligée par bien du monde : cela ne pourrait avoir lieu que de la part de ceux qui ne sont pas nés pour être dessinateurs. L'artiste lui-même [sic.] en tirerait beaucoup d'avantages. ~~Je trouve que le,~~ ~~il rapp~~ Sans cesse le travail matériel de la peinture arrête son imagination ; la nature lui présente à chaque instant les plus beaux effets, sans pouvoir les saisir. La n[.]f peinture gagnerait beaucoup, puisque l'on éviterait bien des opérations de détail, où le talent ne s'arrête qu'avec impatience.

La lumière seule, peint à nos yeux, et dans la chambre obscure, tous les objets. Il existe le fait de leur fixation assez sensible, au moyen du nitrate argentique ; il est vrai que l'inconvénient qui l'accompagne est si grave, que je ne saurais lui donner quelque importance ; mais ce moyen si nouveau, de former des dessins par la nature, et non par la main de l'homme, ne sera-t'il [sic.] pas perfectionné malgré sa précarité actuelle ? N'aurai-je pas initié l'art plus que merveilleux de dessiner un objet, de prendre une vue sans se donner la peine de la faire soi même [sic.] ? Chaque chambre obscure serait un peintre que l'on aurait à ses ordres ; le voyageur harassé de fatigue, qui aperçoit [sic.] un beau ~~sit~~ site, n'en prend la vue qu'avec sacrifice ; il n'aurait qu'à placer sa chambre obscure,



et il pourrait reposer. Il vaut la peine de saisir cette donnée et de la poursuivre, si on ne la perfectionnera pas dans dix ans, peut-être le fera-t'on [sic.] dans vingt ou quarante. Il serait vraiment beau de rendre la nature peintre de tout le monde, et d'économiser le temps et le travail dans bien des circonstances.

J'oserais émettre une opinion qui, sans doute, sera bien loin d'être accueillie par les chimistes et physiciens : je m'attends à être infailliblement taxé d'abuser du titre de recherches que j'ai donné à ce mémoire. J'en demande excuse au lecteur,

79

et je ne connais pas moi même [sic.] que cette idée puisse se réaliser ; je n'en parle que dans la considération, vague à la vérité, que, si l'avenir pouvait nous être dévoilé, nous y verrions des prodiges qu'il n'appartiendrait à personne de prévoir ~~oj~~ aujourd'hui. Un homme très instruit m'a ~~raconté~~ ~~depuis~~ cité depuis, un physicien dont j'ai oublié le nom, qui prétendait avoir réalisé ~~ee~~ ~~que~~ cette idée. Dans tous les cas, je m'efforcerai de ne jamais sortir de l'ordre de recherches fondées sur la raison, et sur des probabilités admissibles.

J'observerai donc, que la lumière du soleil et des bougies acquiert la couleur des corps transparents qu'elle traverse, et qu'elle réfléchit les couleurs dans la chambre obscure. N'existerait-il pas un corps qui eût la propriété d'acquérir la couleur du rayon qui le frapperait ? Remarquons que les couleurs du spectre solaire, ont chacune une action particulière sur le nitrate, ou sur le chlorure argentique, et que les différentes couleurs des feuilles extrêmement minces du mica, proviennent de différentes couches d'air qui s'y trouvent interposées ; ~~rappelons~~ nous ensuite, que même un degré tempéré de lumière, peut avoir une action forte sur un corps, dans de certaines [sic.] circonstances, ~~et livrons-nous~~ et espérons qu'un jour, on connaîtra un corps qui, placé dans la chambre obscure, changera de nature sur sa surface, selon les impressions des rayons colorés, au point de contracter leurs couleurs. Cela pourrait avoir lieu, si cette surface était un vernis, une courbe quelconque, ou même une feuille excessivement



mince et séparée, capable de diminuer d'épaisseur selon les impressions des couleurs, soit par le dégagement d'oxygène soit par tout autre motif, et présenter les couleurs comme l'air qui est mis entre les feuilles de mica, la courbe d'huile extrêmement ténue, etc., où les couleurs sont dues à leurs différentes épaisseurs.

Telle était l'opinion que j'avais il y a quelques années, lorsqu'à présent je viens de lire dans un court traité d'optique anglais, le 2^{me}. *Fait*, transcrit cy dessus [sic.]³⁹, auquel je renvoie le lecteur, et qui en quelque sorte, m'a confirmé dans mon idée.

Fin.

80

Noria Hydro-pneumatique, tendant à produire une grande force, au moyen d'une eau stagnante.⁴⁰

Revu en 1838.

Il y a treize ans que j'ai commencé à m'occuper de cette Noria, il y en a quatre cinq que je crois avoir vaincu le dernier obstacle ; depuis lors je n'en ai jamais dit mot à qui que ce soit, parce que je crois qu'en ce pays, et peut-être partout, il convient de ne parler aux hommes que le langage de leur intérêt pécuniaire, et encore, avec des faits à l'appui. Parmi ceux qui pourraient m'aider, les uns n'entendraient pas mon langage ; d'autres seraient trop occupés de leurs idées ou affaires ; ou bien, on pourrait m'accueillir comme un visionnaire, et enfin, moi même [sic.] je me défie de ce que je crois être mes découvertes ; on voit que je n'aime à accuser personne, mais si ces lignes décèlent quelque peu d'humeur, que l'on daigne se rappeler qu'il y a sept ans que je travaille à la polygraphie, découverte abondante et de la dernière évidence, et qui n'a encore mérité le moindre regard.

39 (N.T.) Archaisme pour «ci-dessus».

40 N.B. partout où il y a Noria hydro-pneumatique, dites Noria hydrostatique.



Je ne m'occupe aujourd'hui de la Noria hydro-pneumatique que quelquefois de nuit lors même que je ne puis faire quelque chose de meilleur pour subvenir à des besoins qui m'accablent quelquefois de soucis. Il est probable que si la fortune continue à m'être si peu favorable, je n'en parlerai jamais à ~~qui que ce soit~~ personne. J'espère que l'on ne me mettra pas au rang de ces prétendus inventeurs qui s'empressent de publier leurs illusions.

Il fallait un nom à la présente machine, afin d'abrèger mon langage : on peut lui donner celui de Noria, en raison de quelque peu d'analogie de configuration et de mouvement qui existe entre elle, et la Noria déjà connue ; celle-ci est purement hydraulique, la ~~minne~~ mienne repose sur l'équilibre de l'air et l'eau, elle est hydro-pneumatique ; on pourra, si on le jugera à propos, lui donner un nom plus conforme à sa nature, et à la nomenclature générale

81

adoptée dans les sciences : système heureusement trouvé, qui aide tant leur intelligence, et semble en outre présager l'uniformité de langage parmi tous les peuples.

Explication de la Noria hydro-pneumatique.

ABCD, Planche 3, fig. 1^e., est une grande cuve ; *EFG* est un récipient de 5 mètres et 7 décim. de hauteur, qui entre dans la cuve jusqu'en *EG* ; il est fermé à sa partie supérieur et ouvert à sa base, en sorte qu'étant rempli d'eau, et la cuve l'étant aussi jusqu'en *HI*, au dessus [sic.] de la base *EG*, il résulte que l'eau du récipient ne pourra s'écouler, en vertu du poids de l'atmosphère. Je dirai en son lieu de quelle manière on emplira un récipient de si grande dimension. Ce récipient a à son sommet, une petite ouverture *F*, que l'on ouvrira ou fermera à volonté.

Le récipient sera solidement assujéti à la cuve, au moyen de pièces de bois, ou même de quelques barreaux de fer, qui seront fixés horizontalement entre la base du récipient, et le bord intérieur de la cuve. Ces deux grandes pièces seront en bois ; on pourra les faire circulaires ou ovales, ou en

polygone ou carrées [sic.] ; dans les deux premiers cas elles pourront être faites d'ores et de douelles comme les tonneaux. La cuve pourra aussi être de bâtisse, selon les dimensions et l'application de la Noria ; et peut-être conviendra-t-il que le récipient soit aussi de bâtisse.

Si l'on faisait une Noria de très petite dimension, le récipient pourrait être de verre.

Je ne me rappelle pas bien quelle est la hauteur de la colonne d'eau qui fait équilibre au poids de la colonne d'air, et je n'ai pas de livre à consulter à cet égard : je crois qu'elle est de 13 mètres et quelques centimètres. On pourrait faire une très grande noria, en approchant la hauteur du récipient, de celle de 13 mètres.

Je n'ai fait que délimiter [sic.]⁴¹ dans la [—] figure, le volume d'eau de la cuve et du récipient, parce que si j'avais dessiné leurs arcs et douelles, il aurait résulté une trop grande complication de traits. Une légère teinte bleue indique l'eau.

JKLM, sont quatre montants soutenus par une base commune *N* ; *OP*, et *QR*, sont quatre grandes poulies, parallèlement opposées deux à deux, à angles droits.⁴²

Les poulies *OP*, sont soutenues par un axe fixe et commun.

Les montants *JM*, se divisent en deux bras à leur extrémité supérieure, afin de porter les poulies *QR*, à axes mobiles ; ils portent aussi à leurs bras extérieurs *ST*, les deux pièces

82

suivantes :

UV, sont deux demi cercles en bois, dont l'un *U*, est cannelé en dehors, et l'autre *V*, est cannelé en dedans, et que, pour cette raison, j'appellerai Cannelures.

Les poulies soutiennent la chaîne sans fin que la figure indique, composée d'anneaux dont je vais faire une description particulière.

ABCD, *fig. 2* est un anneau de fer, destiné à soutenir la cuvette *E*, et les autres pièces qui lui appartiennent.

⁴¹ (N.T.) Pour délimiter, peut-être.

⁴² (N.T.) Sans dessin, cette partie est peu claire ; il faut comprendre, probablement, que *N* est la base, *OP* deux poulies et *QR* deux autres poulies.

La cuvette est en tôle, ou de ce que l'on jugera plus convenable : elle est recouverte par un cuir qui est assujéti sur le bord circulaire de son orifice, ainsi qu'au cercle *F*, que je nommerai couvercle. Il est facile d'assujéti ou de coudre un cuir à un rebord ou une pièce de métal : il suffit de faire sur le rebord de métal, de petits trous très rapprochés l'un de l'autre comme les points d'une couture, et d'y clouer le cuir avec de petites points ; et comme la cuvette, le cuir circulaire et le couvercle sont destinés à contenir de l'eau, on goudronne les coutures, ou on y met une masse qui ne laisse pas passer l'eau.

La vis vis, qui sera de bois, ou de métal, est attachée au couvercle par sa pointe, de manière à ce qu'elle puisse tourner sans faire tourner le couvercle, qui, au reste, serait suffisamment retenu par le cuir circulaire. Sa tête est formée d'une rosette dentée : son écrou *G*, aussi de métal, doit être assez long pour soutenir la vis horizontalement, et supporter le poids du couvercle. Il est placé en dehors de l'anneau, afin de ne pas tirer de la place au jeu qui fera le couvercle.

L'anneau a de plus un demi anneau qui fait pièce avec lui, et que l'on n'aperçoit pas dans la *fig. 2*, parce qu'il est caché par la vis et la cuvette, mais que l'on voit dans la place, et que l'on reconnaît d'ailleurs dans l'inspection de la chaîne entière ; ce demi anneau est destiné à engorger uniformément tous les anneaux de la chaîne sur les poulies, et empêcher que les cuvettes ne s'applatissent [sic.], ce qui arriverait, si elles acostaient [sic.] sur les poulies, avec le poids de la chaîne, qu'elles auraient à soutenir.

Les nœuds *H*, servent à nouer les anneaux ensemble ; et comme la chaîne sera lourde, ils ont en dedans deux anneaux de fer pris ensemble, afin de soutenir tout le poids : les nœuds sont recouverts par un cuir circulaire, cousus⁴³ sur deux orifices *a a*, de la manière cy dessus [sic.] mentionnée.

Les deux petits anneaux ne doivent pas obstruer les deux orifices *a a*, lesquels sont destinés, ainsi que les tubes *b b*, à établir libre communication intérieure d'une cuvette à l'autre, et par conséquent,

⁴³ (N.T.) *cousus*: le pluriel s'adresserait donc à *nœuds*, et non au *cuir*.

entre toutes les cuvettes de la chaîne, de manière à ce que l'on puisse occuper l'espace l'on puisse remplir d'eau toutes les cuvettes, les tubes et les nœuds, sans verser une goutte, à moins qu'il n'y eût quelque dérangement qu'il serait facile de réparer.

Les deux tubes *b b* sortent hors de l'anneau ; vers l'intérieur de la cuvette, et ont leur orifice *c c*, tourné vers le fond de la cuvette, afin que lorsque celle-ci sera fermée, le cuir circulaire ne bouche pas l'orifice.

Outre les nœuds qui lient tous les anneaux, *fig. 1^e*, il y aura une petite corde ⁺⁴⁴ *ff*, *fig. 1^e* d'un anneau à l'autre, vers la base de la cuvette, qui les liera tous, et dont l'effet sera mentionné en son lieu. [—p]

Il sera pratiqué aux deux cuvettes *a a*, *fig. 1^e*, à leur partie la plus élevée, une ouverture que l'on pourra ouvrir et fermer avec une vis servant de bouchon.

La *fig. 3*, représente la base du récipient : elle est composée de deux demi cercles que l'on peut séparer ou rassembler par la ligne *AB* ; les ouvertures *a a a* y sont pratiquées afin de permettre au montant *J*, *fig. 1^e*, et aux nœuds *b b*, *fig. 1^e*, de les traverser.

Préparation pour la mise en mouvement de la Noria hydrostatique.

Dans le cas que les cuvettes des colonnes *V* et *Z* et de la poulie *O* ne seraient pas fermées, faites couvrir la chaîne dans le sens de la flèche, jusqu'à ce que, par le jeu des vis sur les cannelures, que j'expliquerai plus tard, toutes les cuvettes du côté de la poulie *O*, se trouvent fermées, et toutes les cuvettes du côté de la poulie *P*, se trouvent ouvertes.

Débouchez l'orifice *a'* et le respirateur *a*, versez de l'eau par l'orifice dans l'intérieur de la chaîne entière ; fermez l'orifice *a'* et le respirateur *a*.

Il faudra que l'ouverture *F* du récipient soit assez grande, pour qu'on puisse atteindre le respirateur avec la main, et l'ouvrir et fermer à volonté.



Il est évident que les cuvettes des colonnes *V* et *Z* et de la poulie *O*, ne contiendront point de l'eau, tandis que celles des colonnes *c* et *d* et de la poulie *P*, en seront pleines.

Après avoir fait le dessin de cette Noria, je me suis aperçu que les nœuds *b b*, n'étaient pas dans le plan de la base *EG* du récipient, cela est cependant indispensable, et comme cela s'obtient facilement, en changeant quelques dimensions, j'en parlerai comme s'ils étaient dans ce plan.

Placez à cette base *EG*, le cercle *AB*, *fig. 3*, et l'y attachez avec des vis qui auront leur écrou pratiqué dans le bord circulaire du ~~récep~~ récipient : cela se fera en deux fois ; à la première, on placera le demi cercle *ACB* ; le montant *J*, et les nœuds *b b*, occuperont alors les demi ouvertures *a a a* du demi-cercle ; à la seconde [sic.]⁴⁵, on placera le demi cercle *ADB*, et le montant et les nœuds occuperont entièrement les mêmes ouvertures, et devront s'y trouver serrés autant que possible.

La ~~bar~~ Le cercle étant ainsi assujetti, calefatez les fissures qui existeront naturellement entre toutes les parties jointes, afin qu'aucun liquide ne puisse transpasser [sic.].

Emplissez d'eau la grande cuve jusqu'à la hauteur *HI*.

Débouchez l'ouverture *F* du sommet du récipient, emplissez-le entièrement d'eau, et bouchez de nouveau l'ouverture *E*.

Décalefatez, et retirez le cercle de la *fig. 3*, que vous avez attaché à la base du récipient.

Théorie de la Noria hydrostatique.

L'eau qui se trouve dans le récipient ne pourra pas en sortir, en raison de la pression extérieure de l'atmosphère.

Je ne saurais déterminer le poids de l'eau contenue dans les cuvettes de la colonne *dd*, parce que ne sachant calculer les poids de capacité que par l'ancienne mesure du

44 (N.T.) +: appel de note que l'on trouve dans la marge, inséré dans le texte.

45 (N.T.) Brasilianisme ou erreur phonétique.

piéd de roi⁴⁶, et n'ayant pas de livres à consulter, je ne puis le calculer d'après le mètre, qui sert ici d'échelle ; mais comme d'après les dimensions de la figure, il paraît ne pas s'éloigner d'un piéd cube, et que d'ailleurs, on pourra lui donner une plus grande dimension, j'adopterai le poids d'un piéd cube d'eau, qui est de 72 livres.

Or, chaque cuvette pesant 72 livres, et la colonne *dd*, contenant neuf cuvettes, la poulie *R* aura à soutenir à son rayon horizontal qui correspond à la colonne *a*, un poids de 648 livres.

Je ne compte pas les cuvettes qui se trouvent sur la poulie, qui ne laisseront pas de peser quelque peu en faveur de mon calcul, ni les cuvettes qui sont plongées dans l'eau vu que leur poids est équilibré par le fluide ambiant.

La colonne *V* n'opposera aucune résistance à ce poids, vu que ses cuvettes sont fermées. La colonne *Z* ne peut exercer un poids, vu que ses cuvettes sont fermées ; et si elles étaient ouvertes, il serait nul, vu que le fluide ambiant est de même poids que celui qu'elles contiendraient ; au reste, si la colonne *Z* pouvait exercer quelque poids, il entraînerait la chaîne dans le même

85

sens que la colonne *dd*, et ne servirait qu'à l'aider.

La colonne *cc*, a ses cuvettes ouvertes ; mais par la même raison de l'eau ambiante, le poids de l'eau qu'elles contiennent ne peut exercer aucune action contraire à la colonne *dd*.

Les poids provenant des matériaux de la chaîne, et de l'eau contenue dans le canal et les nœuds, sont égaux dans les quatre colonnes ; ils s'équilibrent, et par conséquent, ne font aucune résistance au poids de la colonne *dd*.

Le poids de cette colonne entraînera donc la chaîne entière dans le sens de la flèche, et de ce mouvement, il résultera que toutes les cuvettes, en arrivant au point *V*, commenceront à s'ouvrir, parce que les rosettes des vis engrènent dans les



⁴⁶ (N.T.) Unité de mesure théoriquement abolie en 1799.

creux, de la cannelure *V*, et cet engrenage a été proportionné de manière à ce que chaque [—] cuvette se trouve ouverte, après avoir parcouru la cannelure. Donc, toutes les cuvettes de la colonne *dd*, seront toujours nécessairement ouvertes et pleines d'eau ; et comme celles de la poulie *P* et de la colonne *cc*, n'éprouveront aucun changement dans leur passage jusqu'au rayon horizontal *e* de la poulie *Q*, toute cette partie de la chaîne aura les cuvettes ouvertes.

Mais à peine elles seront arrivées au rayon *e*, les rosettes engrèneront sur la cannelure *U* θ ; celle-ci étant cannelée en relief, il est facile de concevoir que les vis tourneront dans le sens de dévisser, et que les cuvettes seront fermées après avoir parcouru la cannelure.

Toutes les cuvettes comprises entre *Z* et *Y*, seront donc toujours fermées.

En résumé : les cuvettes ne pourront passer sur la colonne cannelure *U* sans se fermer, et sur la cannelure *V*, sans s'ouvrir ; la seule colonne *dd*, exercera un poids de 648 livres qui entraînera constamment la chaîne ; donc, le mouvement se renouvellera de lui même [sic.], et la Noria hydrostatique aura constamment une forme équivalente à 648 livres, moins la résistance des frottemens [sic.] des axes des poulies, et des vis sur les cannelures.

Si les anneaux de la chaîne n'étaient joints

||||||||||||||||||||

que par les nœuds, ils pourraient tourner sur leur centre de suspension, et motiver que les rosettes des vis n'arrivassent pas en bonne position pour engrener sur les cannelures. C'est pour éviter cela, que les anneaux sont encore joints par une petite corde vers la base des cuvettes. Un seul point de sujétion, pour un corps suspendu, serait un pivot sur lequel il pourrait tourner, tandis que deux points suffisent pour le conserver dans une même position.

Observations ultérieures, et utilité de la Noria hydrostatique.

L'essieu des poulies *O* et *P*, devra pouvoir être levé ou abaissé, afin de donner à la chaîne le degré de tension nécessaire.

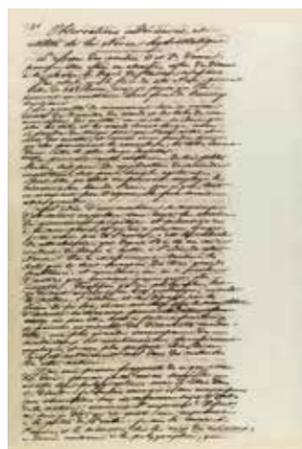
J'ai calculé que la force de cette Noria pourrait être de 648 livres, mais je pense que l'on pourrait en construire d'une force de beaucoup supérieure.

La quantité de mouvement sera en raison directe du diamètre des nœuds et des tubes de communication des cuvettes, car il est évident que plus les tubes et les nœuds seront larges, moins il faudra du temps pour que l'eau entre et sorte des cuvettes, et moins il en faudra pour qu'elles parcourent les cannelures ; les tubes devront donc être les plus larges possible.

On pourrait aussi construire de très petites Norias, soit pour des applications de moindre importance, soit pour simple agrément ; peut-être qu'alors on pourrait employer le mercure, au lieu de l'eau, parce que, tout en occupant peu d'espace, la force serait assez grande.

L'idée d'une machine se mouvant d'elle même [sic.], rappellera sans-doute [sic.] la chimère du mouvement perpétuel. A présent qu'on a lu mon plan, et qu'on a pu me juger, je ne crains pas de l'avouer, c'est la recherche de cette chimère, qui depuis 13 à 14 ans m'a conduit de temps à autre à l'idée de cette Noria. On a excessivement censuré les sectes qui se sont occupées des trois grands problèmes, et cependant, on en a résolu d'autres qui auraient paru encore plus insensés. Toutefois qu'un philosophe, lorsqu'il veut arriver à un but quelconque, consulte la nature, l'étudie, et ne dépasse pas les bornes de ses lois, il ne méritera pas le ~~nom~~ titre d'insensé. Ses travaux pourront ^{#47} être infructueux ne pas être tout à fait infructueux, il pourra en résulter des découvertes incidentelles, une plus grande connaissance des matériaux et combinaisons successivement employés, et une plus parfaite idée de ce qui est entièrement nul dans des recherches de cette nature.

47 (N.T.) H: un appel de note a été barré.



J'ai une preuve frappante de ce que je viens de dire : jamais je n'aurais songé à inventer la polygraphie ; mais j'étais dans le désert : je voulais envoyer à mes connaissances mes observations sur un nouveau sujet d'Etudes de la nature ; comment l'imprimer ? Il faut, me suis-je dit, qu'il existe une imprimerie à la portée de l'exilé : je mis la main à l'œuvre, et le mémoire sur la voix des animaux, a donné naissance à la polygraphie, qui

vaut beaucoup mieux.

Ceux qui se sont occupés de la pierre philosophale, ont mérité jusqu'à un certain point, la censure dont ils ont été le but ; la cupidité pouvait les aveugler ; ils ont été souvent ridicules et extravagants, mais de cette secte, il y en a eu qui ont rendu des services à la science, et qui avaient des idées plus élevées.

En matière de découvertes, on doit se dire, : pourquoi tel appareil ? Pourquoi tant de fatigue et de temps ? Cela est-il absolument indispensable ? Il doit y avoir des moyens plus simples, plus abondants ; l'histoire des découvertes nous le prouve ; étudions premièrement la nature, afin de marcher avec plus de clarté, et espérons le reste de nos travaux et de l'expérience.

La Noria hydrostatique sera très éloignée de produire autant de force que la vapeur ; elle sera inférieure à l'eau et au vent, mais elle aura ses avantages sui generi ; point de dépense de combustible, comme la vapeur ; on pourra l'employer en tous lieux et à toute heure, tandis que l'eau et le vent n'ont pas ces avantages.

Peut-être sera-t-il convenable de laisser aux deux sommets de l'intérieur <de> la chaîne, un petit espace vide d'eau, afin d'éviter quelque gonflement ou compression de l'eau contenue en quelque partie de la chaîne, qui pourrait résulter de quelque imperfection ou incident dans les engrenages, ou dans le jeu de la Noria.

S'il survenait des difficultés lorsqu'on fera l'expérience de cette machine, il faudra bien observer si elles proviennent de la théorie ; dans le cas contraire, il ne manquera pas de moyens d'y remédier.

Etudes de ciels, à l'usage des jeunes paysagistes.⁵⁰



Etudes de ciels, à l'usage des jeunes paysagistes.



S'il m'était permis de consulter mon goût, je ne voudrais suivre que la carrière de peintre ; mais non seulement une foule d'obstacles, ordinaires pour ceux qui n'ont ni fortune ni une protection quelconque, s'y opposent, mais encore, des circonstances à moi particulières, accablantes pour un ami des arts, semblent aggraver sur moi seul, une espèce de réprobation. Si je prends le pinceau, c'est avec crainte. Mes enfants ne viendront-ils pas à manquer du nécessaire ! Le mépris, l'humiliation sont là pour m'envelopper, et les remords s'éveillent dans mon âme afaissée [sic.]. Pourquoi avec si peu de fortune, ai-je le goût de la peinture ? Quel sort m'a poussé au milieu d'un public qui n'attache aucun intérêt à cet art noble et merveilleux ?

La nature me présente à chaque instant, à chaque pas des beautés ravissantes ; mais si je prends le pinceau, les cruels soucis viennent aussitôt glacer mon courage. Le goût, le sentiment, la délicatesse, le tact, en un mot le génie des Beaux-arts ne serait-il que le monopole de la fortune, des protégés, ou

⁵⁰ (N.T.) Le cas de cette page est similaire à la précédente et aux pages 40-41 et 56: il manque certainement une planche de dessins.

Il semblerait que les vis étant poussées en dehors, dérangeraient l'équilibre de la colonne ; mais je sais par expérience pratique que cela ne peut avoir lieu ; au reste, à mesure que les vis se poussent en dehors, les cuvettes s'emplissent et font équilibre ; et à toute rigueur [sic.], on pourrait combiner ces deux changements afin de maintenir l'équilibre, d'autant plus qu'ils sont simultanés et opposés. ^{H48}

Notez que la permanence du poids sur la colonne *d* seulement, duquel dépend le mouvement de la Noria, repose en partie sur le principe hydrostatique suivant, qui est très simple : pendant que la cuvette *Y* commence à s'ouvrir, la cuvette *e* commence à se fermer : ce mouvement s'opère en même temps, en quantité égale, et toujours sur la ~~une~~ la même ligne horizontale, ~~qui parcourt en même temps les deux cannelures~~ pendant tout le cours qu'elles font sur les cannelures. Il n'y a donc qu'un simple déplacement de liquide, sollicité par sa propre nature, et comme il a lieu vers les sommets de la chaîne, le liquide

n'oppose aucune pesanteur.

Fin du Mémoire sur la Noria hydrostatique.⁴⁹



⁴⁸ H Mais un inconvénient d'une autre nature pourrait subvenir: c'est que la résistance des cannelures sur les rosettes, tendrait à faire induire les vis vers par en bas, du côté des rosettes; et comme elles sont fixes par l'écrou, le frottement pourrait s'accroître, et devenir très fort, à mesure que les vis sortent en dehors, car alors sa résistance aurait lieu par un bras de levier augmenté de toute la longueur de la vis; je crois que cet inconvénient, que je ne fais que conjecturer, pourrait bien disparaître, en [—] en se servant d'un autre mécanisme quelconque, pourvu qu'il fût simple, comme par exemple, d'un mouvement transmis par engrenages, ou d'une lanterne, ou d'une vis sans fin, etc.^H de manière à ce que l'[-] la résistance ne sortît pas de l'axe des colonnes.^H Je pense que si cet inconvénient existait, ce ne serait qu'une question de mécanique simple, et nullement de théorie de cette Noria. (N.T.) H: appel de note que l'on trouve dans la marge, mis en bas de page.

⁴⁹ (N.T.) La plus grande partie de la page est blanche, en raison très certainement des dessins qui auraient dû s'y retrouver et dont la planche a été enlevée du manuscrit (voir pages 40-41 et 56).

des artistes qui vivent dans nos villes de l'Europe ? Le talent n'appartiendrait-il qu'à de certaines classes, serait-il comme la fortune, le jouet du hasard [sic.], ou bien, la culture des Beaux-arts serait-elle oiseuse, inutile et répréhensible⁵¹ ?

Si je ne devais que sentir les beautés de la nature sans pouvoir les saisir, les exprimer sur la toile, que n'ai-je été doué de cette indifférence que l'on rencontre si communément ? Je ne serais pas à tout moment, atteint de regrets et de stériles inspirations.

Telles sont les réflexions que je faisais il y a sept ans dans le déplorable exil où je me trouve encore ; aujourd'hui, grâce à ~~quelque industrie que~~ un travail manuel que j'exerce, je ne crains plus autant la misère, mais je suis encore forcé ~~d'ab~~ de renoncer presque entièrement à la peinture, et je ne puis que consigner sur le papier, un genre ~~d~~ nouveau d'observations qui seraient du plus vif intérêt pour le paysage. Je n'ignore pas que la peinture, comme tous les arts, est soumise aux règles de l'économie industrielle ou sociale ; mais je souffre, et quelque chose d'injuste ou de fatal, existe à mon égard. Privé du secours des arts, privé même de couleurs, de pinceaux, et de toiles et de papier, j'aurais préféré ne sentir que le goût du vulgaire pour la peinture ; ou bien, si je devais être peintre, j'aurais désiré de me trouver au milieu d'un public où la civilisation, le travail et l'opulence eussent déjà

91

créé le besoin de jouissances morales, d'une nature plus élevée, sans lesquelles tous les travaux des hommes paraîtraient avoir manqué leur but.

Je ne pourrai traiter que de 21 Etudes, parce que je n'ai pas eu le temps d'en faire davantage : mais patience ; il m'appartiendra peut-être d'avoir initié un ouvrage plus complet et supérieur. Il faudrait, pour faire un ~~a~~ Atlas, ou une Collection complète [sic.] de ciels, au moins deux années d'études et de loisirs, et une habitation où l'on ~~pusse~~ pût jouir d'un horizon libre de toutes parts.

51 (N.T.) Seul Nicot (1606) l'écrit sans accent. On le corrige ici, car il y a confusion possible avec répréhensible, prouver une deuxième fois.



Je crois qu'il n'existe aucun ouvrage du genre de celui-ci : je me persuade qu'on aura beaucoup traité sur les ciels dans des ouvrages de peinture surtout pour les paysages, mais j'ignore si l'on a publié un traité spécial sur les ciels accompagné d'une collection d'estampes représentant seulement des ciels, et destiné à servir d'études ou d'exercices aux jeunes paysagistes.

Peut-être bien des peintres auront eu la même idée que moi, et se seront faits une collection d'études de ciels ; mais s'ils n'ont rien publié, ils n'auront travaillé que pour eux. J'ai seulement su d'un homme très instruit, qu'un artiste allemand s'occupait principalement des ciels dans des paysages. Si je suis destiné à faire ce que d'autres auront déjà fait, ce sera un ~~effet de mon~~ résultat de mon isolement ; je crois néanmoins que même dans ce cas, on trouvera dans mon mémoire bien des choses nouvelles car si un artiste plus habile aura pu traiter un si beau sujet avec plus de talent, peut-être n'aura-t'il [sic.] pas joui comme moi d'un horizon assez libre, car si le pays que je suis forcé d'habiter est décourageant pour un peintre, au moins, sa pauvreté même fait que l'on n'y voit pas de grandes villes, et c'est dans les grandes villes que l'on voit moins le ciel. Enfin, s'il est vrai que personne n'a encore eu l'idée d'enrichir ses paysages par des ciels faits d'après nature et choisis dans ce que l'atmosphère nous montre de plus remarquable, je suis sûr qu'une collection de paysages où tous les ciels de cet atlas seraient placés avec discernement, attirerait vivement l'attention de tous les connaisseurs, et leur ferait naître l'idée que la peinture viendrait de faire une acquisition.

92

Un ouvrage qui développerait l'idée de ce mémoire : un Atlas ~~Célesto-pittoresque~~ pittoresque de ciels ; complet, serait très utile : la majeure partie des dessinateurs habitent les grandes villes, où l'horizon n'est pas libre : il en est beaucoup qui n'ont pas les moyens de consacrer assez de temps à des études qu'il faut faire au milieu des champs, ou du haut d'un édifice élevé : outre cela, le ciel change à tout moment : si on aperçoit [sic.] de très beaux nuages de sa fenêtre, il faut sortir,

car on ne voit jamais qu'une partie du ciel, le plus souvent très limitée : on n'est pas plutôt arrivé à un endroit ouvert, que tout a changé : une vive couleur, de beaux effets de lumière ont disparu ; leurs nuages ont perdu leur forme pittoresque, et le ciel n'a plus rien qui plaise.

Il y a huit ans que si je ne me trompe, les ciels que l'on voit dans les tableaux et les gravures sont faits d'imagination dans l'intérieur du cabinet ou de l'atelier. Je n'ignore pas que l'imagination d'un bon peintre est riche et exercée par un esprit d'observation qui le caractérise, et que par conséquent, les ciels de ses paysages seront bien ordonnés et de bon goût ; ils auront en outre le mérite d'une belle exécution ; mais la nature est toujours le grand maître dans la peinture, elle offre des préceptes pour le beau idéal ; on peut dire que c'est chez elle que l'artiste trouve le type de ses plus belles conceptions, et sous ce rapport, les ciels sont une source bien appréciable. Le plus habile paysagiste ne pourra jamais remarquer toutes les scènes qui se succèdent si rapidement dans notre atmosphère, les fixer dans sa mémoire, et les représenter à son gré dans ses tableaux, n'importe le temps qui s'est écoulé. Tâchons de les saisir et d'en faire une collection où tout ce qu'elles ont de plus beau, de plus brillant et de plus varié, se trouve réuni.

J'ai vu dans ma vie un assez bon nombre de gravures ; quelques paysages à l'huile, à la détrempe ; mais je ne me rappelle pas d'avoir vu des formes bizarres dans les nuages ; une variété caractéristique dans différents ciels ; si je m'en souviens bien, tous ne présentaient que des rondeurs et des masses sphériques : ils étaient bien exécutés, moelleux, mais pas un ciel original. Il semblerait que les paysagistes ne font les ciels que comme un accessoire d'un intérêt secondaire ; l'aurore et le couchant sont les seules scènes qui ne leur ont pas tout

93

à fait échappé ; encore n'y voit-on les formes, dispositions et couleurs, que d'une manière générale.

On dira peut-être avec raisons, que si j'avais vu les tableaux des grands paysagistes, et même de bien des peintres



entendu dans le paysa peintres moins célèbres, je ne tiendrais pas ce langage ; je suis prêt à convenir de mon ignorance, mais dans ce cas, mes remarques pourront toujours servir de comme de recommandation aux commençants à qui je m'adresse.

J'ai entendu dire à un habile professeur de paysage, qu'il était difficile de faire un ciel d'après nature, à cause de l'instabilité des nuages. L'exercice m'a prouvé le contraire. Très souvent les nuages sont presque immobiles et il est alors presque aussi facile de les dessiner, que de prendre la vue d'un paysage. Lorsqu'ils changent à tout moment de forme et de place, on peut les tracer rapidement, sans inconvénient, parce que, différeraient-ils en quelque chose, l'aspect, les formes générales, la nature du ciel, seraient les mêmes.

L'habitude de saisir un ciel qui change, fait qu'après l'avoir tracé, on ne soit pas en peine de lui donner les ombres et les teintes à peu près les mêmes. Une continuelle observation peut même donner la facilité de faire un ciel sans l'avoir devant les yeux. Il m'est arrivé de faire de souvenir un ciel très remarquable, trois jours après l'avoir vu : c'est l'Etude N^o. 10, et j'étais loin d'avoir de l'habitude, car si je prends le pinceau pour faire un ciel, c'est à la dérochée une fois par an. J'observe encore une fois qu'un ciel est presque toujours assez stable, pour qu'à l'aide de quelque habitude d'observer, on puisse le tracer, et prendre les annotations.

J'ose espérer que l'on me pardonnera une foule de termes dont je vais me servir : ~~mon isolement sera au contr~~ ma position, mon isolement et l'abandon où je suis, seront au contraire un nouveau motif d'intérêt⁵². Je sais qu'il existe un traité sur les nuages, mais je crois que son auteur s'en est occupé comme physicien, et nullement comme artiste. Sans doute que, si je pouvais le lire, son sa nomenclature me serait bien utile.

Bien loin d'acquérir cette élocution que donne l'étude et l'usage la fréquentation des personnes la réflexion et l'étude, je perds même la facilité de parler ma langue, mais je parle à des artistes ; je sais bien que leur goût ne s'accommodera pas d'une lecture rendue désagréable par des fautes même

⁵² # J'inventerai des termes, mais ce ne sera que pour subvenir au besoin présent d'exprimer mes idées: si ensuite elles seront de nature à ne pas être oubliées, on corrigera mon langage, on adoptera des termes plus techniques. (N.T.) #: appel de note que l'on trouve dans la marge, mise en bas de page.

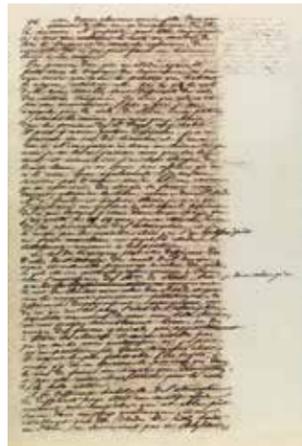
de grammaire, mais encore, à travers tant de disparates ils s'arrêteront avec plaisir à ce qui pourra intéresser les arts, et si la manière dont je m'exprime est faite pour les rebuter, mes idées et mes découvertes me les ramèneront. Je me

94

vois, depuis plusieurs années, jetté [sic.] dans une manière d'être qui n'aurait pas dû être la mienne. N'importe, peut-être manquait-il à ceux qui cultivent les arts au milieu de tous les secours et de toutes les ressources, de connaître de ce que peut faire un homme livré à lui même [sic.].

On pourra dire que ces études ayant été faites sous le tropique du Capricorne, ne peuvent servir que pour les peintres qui habitent les régions intertropicales, parce que les ciels de la zone torride sont différents des ciels des contrées tempérées. Je crois que cela n'est pas un inconvénient, parce que je me rappelle que les ciels de Nice, ma patrie, étaient les mêmes que ceux que j'observe dans la province de St. Paul, où j'habite. Il peut y avoir quelques différences ; je n'ai jamais vu ici des trombes, et j'en ai vu à Nice, jusqu'à trois en même temps ; mais je ne les ai jamais vues que sur la mer, et comme ici j'en suis éloigné de trente lieues, je ne puis pas assurer [sic.] qu'on ne les voie pas également. Je ne me souviens pas d'avoir vu à Nice, comme on en voit ici, des orages se former rapidement, obscurcir la terre, comme dans l'étude N^o. 9, fondre et passer. Mais je crois que l'ignorance où je suis à cet égard, provient de ce que lorsque j'étais dans mon pays, que j'ai quitté à 19 ans, je n'observais aucun des ees phénomènes de l'atmosphère, et je n'avais pas la moindre idée que l'on puisse pût en faire une idée un sujet d'études totalement consacré à la peinture.

Le ciel des tropiques peut être différent de celui de l'Europe du Nord de l'Europe mais il ressemble beaucoup à celui du midi ; le ciel est ici mythologique comme à Rome selon l'expression de M^{me}. de Staël ; s'il je dirai même qu'en y a de la différence, même comprenant le ciel du Brésil avec celui du Nord, et je sous le rapport purement pittoresque, les différences disparaissent ; parce que, car de ce qu'en tel pays l'état de l'atmosphère permette rarement de voir une



belle Aurore, ou un orage terriblement beau, ou des nuages de formes générales qui appartiennent à tous les climats, il n'en résulte pas qu'on ne les voie quelquefois. Or, je pense qu'en peinture, il faut toujours choisir l'aspect le plus favorable des sujets, à moins qu'on ne prenne le pinceau que dans la voie de faire une rigoureuse description, et par cela même trop stérile pour les amis de la belle nature.

Si la différence habituelle de l'atmosphère de différents pays était un motif assez puissant pour empêcher que cet atlas pût servir dans un pays quelconque, il en résulterait que des Etudes de ciels faites en Italie, ne serviraient pas en Angleterre ;

95

je dirai même que si elles étaient faites au pied des Alpes, elles ne serviraient pas pour une vue prise à leur partie élevée, à un lieu de l'endroit où elles auraient été faites. Mais il n'en sera pas ainsi, les nuages ont partout la même diversité de formes et de nat d'aspect et de formes, dont cet atlas présentera les dessins ; il ne peut exister de différence sensible que sous le rapport météorologique.

On trouverait dans un atlas de ciels, celui qui conviendrait au paysage que l'on ferait, et même les éléments de toute espèce de ciels que l'on pourrait après quelques études faire d'imagination en suivant les mêmes combinaisons, les mêmes variétés que l'on observe dans la nature, et pour lesquelles un tel atlas servirait souvent de modèle. Le jeune élève trouverait à s'exercer dans la partie la plus changeante du paysage, et le dessinateur aurait toujours un ciel quelconque à sa disposition pour le copier ou pour en composer d'autres selon ses goûts et la nature du paysage, n'importe les lieux et l'état de l'atmosphère.

Outre les obstacles dont j'ai parlé plus haut, et qui souvent gênent un paysagiste, il en est d'autres que le peintre le plus riche ne saurait vaincre. Il est des pays et des époques de l'année où le ciel est couvert pendant longtemps : on ne peut souvent différer de terminer un paysage, pour attendre un beau ciel ; on en composera un très bien, mais on peut



perdre l'occasion d'en faire un du plus grand intérêt pour le genre du paysage que l'on ferait, et cela n'arriverait pas, si on en avait un assortiment complet.

Les ciels méritent sans contredit, un traité particulier : on est enchanté, lorsqu'on voit un beau paysage, mais pour varier la scène, il faut varier le lieu, tandis qu'en élevant ses regards vers le ciel, où réside la lumière, on aperçoit [sic.] un théâtre brillant où des scènes toujours nouvelles et magnifiques se succèdent sans interruption

J'ai vu⁵³ principalement sous l'équateur, des ciels qui m'auraient fait croire que j'étais transporté dans un monde plus grandiose : j'étais spectateur d'une nature plus majestueuse qui me présentait la réalité du beau idéal.

Un peintre peut être malheureux, isolé, mais la vue du ciel l'accompagne jusque dans l'exil le plus ingrat, le plus monotone pour la peinture et cependant, c'est dans les grandes villes, où tout se réunit pour aider un artiste, qu'on le voit le plus difficilement. Tâchons

96

d'être utiles aux élèves et aux dessinateurs qui n'ont guère les moyens d'habiter la campagne, ou d'y aller fréquemment.

Observations Remarques sur les études qui suivent.

Les difficultés du lavis, le manque de bon papier, et souvent, le besoin de peindre à la hâte, sont causes des inégalités de teintes dans les fonds de mes ciels, et de la dureté qui existe souvent dans les contours des nuages. Si j'avais pu faire ces études à l'huile, elles auraient été meilleures, car il est bien plus facile de mettre des couleurs sur un fond, que de faire le fond en laissant la place de ces couleurs. Les peintres à l'aquarelle sentiront les difficultés que j'ai rencontrées, et combien on les sent dans un ciel, plus que dans toute autre partie d'un paysage. J'espère que les connaisseurs, tout en regrettant une belle exécution, ne s'arrêteront pas à des défauts qui n'entrent

53 (N.T.) H: appel de note que l'on trouve dans la marge, inséré dans le texte.

nullement dans les formes, l'originalité, la variété et la richesse qui règnent dans mes ciels, et dont je puis me flatter sans vanité, puisque je les ai saisies d'après nature.

1^e. Etude Soleil couchant.

S^t. Paul. Août 1830. Le soleil vient de descendre sous l'horizon : l'endroit où il a disparu, est encore brillant d'une auréole de lumière pourpre clair qui, vers ses bords, perd peu à peu son intensité, jusqu'à devenir jaune pâle, là où elle se confond avec le ciel. Des nuages de feu, semblables et parallèles aux deux nuages violets, réfléchissent la lumière du soleil, presque avec la même intensité, mais les vapeurs terrestres permettent de les fixer. Tout l'horizon est d'un rouge tendre qui à un point peu élevé, se fond déjà avec l'azur.

La peinture sur des plans opaques n'a pas assez de ressources pour représenter des nuages de feu, on doit les supprimer ici ; mais dans un tableau transparent, on doit les conserver, en les coupant à jour sur la toile ou le papier, et mettant par derrière une pellicule bien transparente; qui rende la clarté égale, et ne permette pas d'apercevoir les lumières.

Plus haut au milieu de cet azur, est une série de nuages divisés à leur centre, et beaucoup les plus divisés sur leurs bords. Les masses du centre sont d'un cendré obscur mêlé de rouge, qui leur donne une teinte violette. Celles qui sont derrière celles-ci, qui s'étendent jusque sur les bords du nuage en se subdivisant de mille manières, et ne formant sans doute qu'une seule masse avec les autres, sont d'un pourpre égal partout, et d'une teinte égale à celle du centre de l'auréole. Une telle teinte ne dure jamais qu'un instant dans les nuages. Le fond du ciel est du plus pur serein. Les étoiles ne tarderont pas à paraître.

Les ombres, qui couvrent déjà la terre,

97

rehaussent la clarté de ce ciel. L'arbuste qui se trouve sur le devant, montr<e> qu'à une telle heure les bords des masses de feuillage sont contournés d'un reflet assez vif de lumière pourpre. Cela provient de ce que les feuilles sont ordinairement plus brillantes que bien d'autres corps que l'on voit dans un

paysage. Toutefois, les troncs des arbres et presque tous les corps, ont un reflet sur leurs bords, lorsqu'ils sont devant la lumière du couchant.;

Les nuages de feu supprimés, ce ciel est d'autant plus avantageux, que les ombres de la terre, tout en permettant de représenter les objets que l'on veut, font un contraste qui rehausse la vivacité de la lumière. La forme et la disposition de ces nuages est digne de remarque : toutes ces masses, sont dans un alignement oblique à l'horizon ; ~~abstraction faite des illusions d'optique, elles conv~~ elles convergent vers un point commun ; le premier nuage à droite, a la figure d'un ovale, et les autres s'en éloignent de plus en plus en diminuant de valeur, jusqu'à ne plus former qu'une petite ligne, horizontale de petits nuages morcelés. Je ne sais si cette figure et cette disposition sont plutôt un effet de la perspective que de la réalité ; s'ils sont tous horizontaux de même forme et grandeur ; il suffit à un paysagiste de les peindre tels qu'il les voit. ~~, c'est à dire, selon et les nuages, sont aussi également~~

J'observerai ici que les nuages sont, aussi bien que les corps terrestres, soumis aux règles de la perspective.

2^{me}. Etude.

Sam Carlos, le 27 juillet 1832, à 3 heures après midi [sic.]. Ciel de S. E. Malgré que dans ce temps on soit en hiver sous le tropique du Sud, la chaleur est forte à une telle heure. Le ciel est parsemé de grands nuages détachés : l'air est calme ; la campagne est ardente, la réverbération forte. Tous ces nuages se meuvent lentement vers un même sens, et le voyageur n'éprouve un peu de soulagement que de temps à autre, lorsqu'un [sic.] nuage passe devant le soleil.

Il est bon de remarquer que tous les nuages sont horizontaux à leur partie inférieure : ; je n'en chercherai pas la raison ; je n'ai pas besoin de découvrir dans mon désert, ce que le monde sait sans doute déjà : ce ne serait pas au reste, la partie que je traite maintenant. Ce phénomène s'observe souvent sous cette latitude ; je me rappelle de l'avoir vu dans mon pays, qui est au pied des Alpes, sur la Méditerranée.

Des nuages entiers et détachés, sont plongés dans l'ombre, et n'ont que quelques faibles clartés ; c'est qu'un autre nuage lui cache les rayons du soleil. On peut donc, dans un ciel d'invention, faire des masses obscures à volonté, lorsqu'il peut



en résulter un bon effet. Une masse obscure devant une masse éblouissante de clarté, et vice versa, font de beaux contrastes.

C'est dans ce ciel que l'on voit combien il est essentiel d'observer la perspective dans les nuages. Elle fait fuir le ciel vers l'horizon, et la

98

vérité est mieux rendue. Plus les nuages s'éloignent, plus ils diminuent de volume ~~moins on~~ et on y distingue moins de détails. Les teintes s'affaiblissent toujours plus.

Les couleurs ne sont pas toujours les mêmes dans tous les nuages d'un ciel du milieu du jour : dans celui-ci [sic.], ceux qui sont avancés sont d'un cendré un peu brun, qui change insensiblement en cendré bleuâtre à mesure qu'ils s'éloignent.

Les bords ~~des~~ des nuages ne sont pas à mon gré, assez cotonnés ; les difficultés du lavis, et le mauvais papier, m'ont empêché de faire mieux. Ils auraient été moins durs. Je ne dis pas, comme je crois l'avoir entendu de quelques paysagistes, qu'ils doivent se fondre avec l'azur du ciel, parce que je ne l'ai jamais observé dans la nature, du moins, dans cette qualité de nuages ; mais il est vrai que dans quelques endroits de ce ciel, les nuages tranchent un peu trop avec le fond, ce qui ne serait pas, si ces parties étaient un peu plus cotonnées.

La base horizontale des nuages ne doit être ni cotonnée, ni totalement tranchée. Elle se fond un peu avec le ciel.

Le nuage échevelé que l'on remarque vers le haut un peu à gauche, n'est pas bien exécuté : les filets doivent être plus fins, plus divisés, moins apparents.

Il est inutile de dire que dans tous les ciels, la teinte bleue du fond doit devenir insensiblement plus claire en approchant de l'horizon : c'est une règle générale : mais il ne faut pas que la teinte s'affaiblisse trop à une distance encore élevée.

J'ose croire que ce ciel ne peut manquer de plaire à un artiste : l'exécution elle-même [sic.] n'est pas tout à fait mauvaise ; mais les formes, la distribution, les ombres, le naturel de tous ces nuages lui plairont sans doute. Je doute qu'un artiste des plus expérimentés fasse d'invention un ciel comme celui-ci.

Le ciel est plus foncé à midi, et aux heures de la journée, que le matin, et au couchant.

J'ai vu un ciel du même genre que celui-ci, mais qui était digne de remarque, parce que le fond bleu, que l'on voyait clair-semé entre des nuages détachés, ~~est~~ était couvert d'une dentelle de nuages très minces et légers, laquelle était générale, et uniforme, et transparente.

3^{me}. Etude. Ciel d'aurore

S. Carlos, 1[2] 7^{bre}. 1832.

L'aurore est une des plus belles scènes de la nature, c'est au lever du soleil que le ciel s'enrichit des plus belles décorations. ~~Toutes les couleurs~~ Des nuages parés de toutes les couleurs, assistent à son lever ; toutes les parties lumineuses et brillantes sont tournées vers l'auréole qui précède le soleil. Des nuages de feu se trouvent presque toujours près de cette auréole.

99

Dans cette étude, nouvelle scène, nouvelles formes ; rassemblement longitudinal à la partie supérieure, de petites nuages pommelés. Nuage longitudinal dans toute la largeur et un peu oblique à l'horizon, terminé à sa partie inférieure, par une ligne à peu près droite, et à sa partie supérieure, par une série échevelée. Quelques nuages incidentels.

Peut être trouvera-t'on que j'étends trop mes descriptions, vu que ce mémoire étant accompagné des dessins, bien des [c]ho[ses s'ex]pliquent par leur simple inspe[c]ti[on], mais je décris, pour rappeler aux jeunes peintres une foule de circonstances qu'il est bon d'étudier. Si je pouvais me fier à mes faibles lumières, je dira[is q]ue ces descriptions sont autant de précep[te]s. Toutefois, si ce n'était l'insuff[isance] de ces [es]quisses, et si j'avais le temp[s de les] mettre au net, je supprimerais bien des d[étails] dans la description.⁵⁴

Le soleil n'a pas encore p[aru] ; le ciel est déjà assez éclairci. La [terr]e est encore couverte d'une grande p[artie des] ombres de la nuit, qui rehaussent la clarté du ciel, mais les objets y sont déjà assez distinctifs. Les ombres des



54 À la fin de ce chapitre.

corps terrestres sont encore obscures, les clartés assez vives, contrastées, et t[ou]tes d'aurore.

Dans un ciel d'aurore, les couleurs changent rapidement : tout est d'abord cendré ; en peu de temps ~~peu~~ ~~à peu~~ les reflets se colorent d'un beau pourpre qui est bientôt remplacé par un orangé vif.

Le ciel est plus clair pendant l'aurore et le couchant, qu'en toute autre heure du jour surtout celles qui avoisinent l'heure de midi, ou le bleu est à son maximum.

Si l'on pouvait peindre la lumière, l'endroit où le soleil va se lever, serait marqué par une auréole brillante : le reflet du nuage longitudinal aurait presque la vivacité du feu. De si beaux effets peuvent s'obtenir dans les tableaux transparents.

4^{me}. Etude. Autre ciel d'aurore.

S^m. Carlos, 19 7^{bre}. 1832. Assemblage remarquable de nuages formant une pyramide renversée. Sans doute c'est une large série de nuages détachés, qui s'éloigne [—] considérablement vers l'orient ; et qui, par une illusion d'optique, a la figure pyramidale.

Ce ciel ne peut manquer d'orner beaucoup un paysage où l'on verrait la mer ou un lac. Les bases de tous ces petits nuages réfléchissent à ~~bon~~ que les rayons pourprés du soleil, qui ne paraît pas encore : ce pourpre est très vif à l'horizon ; il perd peu à peu de sa force en s'en éloignant, jusqu'à ce que les nuages ne réfléchissent plus que les rayons orangés.

Remarquez que dans le ciel, la teinte orangée de l'horizon ne se fond pas avec l'azur, ~~de~~ [—] ; comme cela arrive presque toujours. Ce sont des

100

vapeurs légères qui se terminent comme les nuages.

Les petites masses longitudinales, détachées et de même couleur que l'on voit près de l'horizon, en font preuve. On voit souvent pendant l'aurore, de ces vapeurs qui sont plus ou moins violettes, pourprés, orangées, blanchâtres, etc.

5^{me}. Etude. Autre ciel d'aurore.

S^m. Carlos, 8 8^{bre} 1832. Le point le plus rouge de

l'horizon, est l'endroit où le soleil se lève : il devrait être [] lumière, mais elle manque à la [] sur plans opaques. Les petits nuages horizon[taux] qui sont près de l'endroit où le soleil se lève sont du feu le plus vif, excepté les violets.

Les différentes teintes pourpre que l'on voit dans les nuages, différencient entr'elles en ce que celles qui sont la plus p[rès] du s[oleil] sont plus pourprées, et celles qui s'en [élo]ignent, sont plus orangées.

On sent [bien] que ces [nuages ne doivent] pas être si unis ni si clairs : c[ette] n'est pas finie.

Cette aurore [est] d'un bel effet, parce qu'on y voit une masse très obscure et une autre lumineuse tout près.

6^{me}. Etude.

S^m. Carl[os], 1[8]32 à 5 heures du soir. Ce ciel a une singulière [] de nua[g]es [] ; il est [] simple, mais il n'en ex[] de ce genre dans aucun paysage ce qui p[rou]v[e] combien bien mon atlas serait neuf et [a] bondant [] b[] pour les paysagistes.

[7^{me}.] Etude.

28 [oc]tobre, à [] heures du soir. Hfa[]

Grand nuage arrondi, rempli de pet[ite]s protubérances pommelées en forme de chou-fleur, et formant la principale pièce de ce ciel, les petites protubérances ont une sphéricité bien prononcée ; le cela se rend en éclairant leur centre, et fondant bien les ombres.

L'horizon est rempli de la fumée d'une grande quantité de feux qu'en ce pays et dans cette saison on allume pour brûler de grands abattis que l'on fait dans les bois pour semer les grains. Cette fumée, obscure à l'horizon, s'éclairait en s'élevant, jusqu'à se fond[re] avec le ciel, et la teinte rouge du grand nuage : cette teinte provient de la fumée, qui remplit la partie basse de l'atmosphère, et colore [—] ainsi les rayons du soleil.

Les bords du nuage et de gauche, doivent se fondre avec le ciel : au dessous [sic.] est un autre nuage plus pâle, formé de filets parallèles. Le nuage qui est à droite a ses bords terminés de la même manière, excepté à la partie inférieure, qui est formée de filets parallèles, croisés par d'autres, formant un grillage assez régulier. Le tout doit être moëlleux



[sic.]⁵⁵ ; rien n'est dur ni tranchant avec le ciel. On voit encore quelques légers nuages cendrés, en forme de vapeurs.

Ce ciel me paraît convenir à une vue de cascade, où la blancheur de beaucoup d'eaux écumantes serait rehaussée par le sombre de l'horizon. J'aime les grands contrastes dans la peinture ; j'aime un beau nuage brillant de lumière devant un nuage obscur, et vice versa : un tronç⁵⁶ élevé, devant une forêt épaisse et sombre, et frappé de la lumière du soleil, qui le détache d'une forêt épaisse et sombre, me paraît d'un bel effet.

8^{me}. Etude.

S^m. Carlos, 5 Novembre 1832. Cette esquisse prouve combi[en] il est difficile de bien faire certains ciels au lavis, lorsque c'est d'après nature. Celui-ci a des difficultés qui ne pourraient bien disparaître que



si on l'exécutait à l'huile : il est impossible, par exemple, de faire les cinq nuages A tels qu'ils doivent être, c'est à dire [sic.], formés d'une grande quantité de stries blanches s[ur] fond bleu, très serrées et menues, comme si c'était du cha[nv]re raréfié et peigné, se terminant vers le bord du nuage par des pointes imperceptibles, qui font que le nuage entier se fond sur ses bords avec le ciel. [Les] nuages qui sont tout près sont striés sur leurs bor[ds] seulement et de la même m[an]ière que les précédents. Les cinq {les cinq} pointes [de] nuages qui ~~font~~ voit sont en B et la partie supérieure du petit nuage qui est au dessus [sic.], sont également striées, et se fondent avec le ciel. Les autres petits nuages qui sont au coin à gauche, sont cotonnés sur les [bo]rds.

Le reste du ciel, depuis l'h[orizon] jus[qu']aux deux-tiers [sic.] de sa hauteur, paraît êtr[e] une []té de nuages légers. Ceux qui sont pommelés doivent être un peu plus arrondis. [Les] divers alignements parallèles formés de petits nuages pommelés, doivent être un peu plus réguliers, mais non pas avec trop de recherche.

55 (N.T.) Orthographe inspirée d'archaïsme: c'est une erreur fréquente encore aujourd'hui.

56 (N.T.) Appel de note que l'on ne trouve pas.

Il est bo[n que] quelques intervalles blancs que l'on voit vers l'horizon se fondent un tant soit peu avec les vapeurs blanches qui les entourent, par le motif déjà déclaré de leur légèreté.

Le long nuage horizontal et obscur, légèrement violet, doit être re[mpli] de plusieurs petites parties moins obscures et un tant soit peu arrondies, car il est formé de petits nuages pommelés et serrés ensemble.

Quant aux autres nuages que l'on voit près de l'horizon, comme ils sont loin, leurs ombres seront légères et bleuâtres, et leurs contours moë[il]leux.

Ce ciel, bien exécuté, serait d'une gr[ande] vérité. Son genre pommelé et varié, est des plus neufs pour la peinture. Il me ~~semp~~ semble qu'il conviendrait à une m[ar]ine

J'ai remarqué que les bords des n[uages] d[en]ses et blancs sont [co]tonnés lorsqu'ils [sont sur] fond bleu ; ils ne se fondent pas avec le ciel, mais aussi, comme leurs bords se subdivisent, ils paraissent moins durs. Il est des nuages blancs ou obscurs, qui tranchent fortement avec le fond, mais ceux-ci sont ordinairement plus denses que les précédents. Enfin, ce ne sont que des nuages légers, ou des vapeurs, qui se fondent réellement. De ce genre, on en voit qui ne périssent que très insensiblement. Le rassemblement de toutes ces différences rend quelquefois un ciel très riche et naturel.

9^{me}. Etude. Ciel d'orage.

De tous les genres d'études dans lesquels un bon paysagiste doit s'exercer, celui des ciels est le plus abondant, le plus varié : on y voit des montagnes d'une hauteur extraordinaire, des pics qui se perdent dans les nues, et qui sont séparés par des gorges et des précipices profonds et obscurs. On y voit d'énormes rochers escarpés, et un pont lancé de l'un à l'autre, d'une telle grandeur, qu'il semblerait que ces régions sont habitées par des géants. La fantaisie y aperçoit [sic.] les cols des Alpes et des Pyrénées ; les plaines du Piémont ; les rochers de Cuyabá, au Brésil, remarquables par leur grande ressemblance avec les ruines d'une grande ville où je me plaisais à voir des tombeaux, des colonnes, des urnes, des murs couronnés de jardins, des arcs de triomphe, des [urnes], des forteresses, etc.



Ici, sous le tropique du capricorne, on voit des orages qui se [pr]ésentent sous [un] aspect [mena]çant et quelquefois l'air [est] cal[me] ; la chaleur [] insensiblement, de grands nuag[es] s'élèv[ent] de l'horizon, le ciel [], le vent souffle a[vec] impétuosité, [] nua]ges qui vont [dro]it sur nous. [] du côté [] i[] vient [] [] qui va d'un[———] côté de l'ar[bre] l'h[or] i[zon h]orizontalement à [] d[] des []ies, nous montre l'océan []sé [] têtes [] on y voit les vagues de la vaste mer, et les aby[m]es qui les séparent. [] déchaî[nent [] [..] grand[] de loin, et s'étend horizontalement à g[au]che et à dro]ite [du] spectateur. On voit le ciel [] au-dessus, [] tout est sombre au dessous. Une pluie []ale, ré[p]and une teinte obsc[ure] et [] grand nuage. On croit voir [] in un pont énorme dont les deux extrémités se p[]nt des deux côtés de l'horizon.

Je [reviens] à l'étude qui f[ai]t l'[o]bj[e]t de ce chapitre.

On peut représenter la foudre entre les deux colonnes de pl[ui]e [] entre] elles une [lune] pâle et soufrée. Il est d'[autant] plus [f]a[cile] représenter la foudre que l'orage est [] t par conséquent la clarté est ass[ez] faibl[e pou]r qu'on puisse l'imiter avec les ressources de la p[ei]nt[ure] à l'huile.

Ce ciel conviendrait à la [vue] d'un[e cas]cade qui ~~aurait~~ [] grande nappe d'eau blanchie par l'é[], à une [———] agitée marine où les vagues, se brisant sur la plage, formeraient en se retirant une grande étendue d'eau couverte d'une écume [] mais alors je pense qu'il faudrait donner une teinte bleuâtre à tout ce qui est blanc dans ce ciel, [a]fin que la blanch[eur] des eaux soit rehaussé[e] par un ciel tout sombre.

Les arcs des petites [sphé]ri[ci]tés doivent être éclairés et non ombrés, [comme] on le voit dans l'ét[u]de.

Je [me] répéterais trop souvent, si à chaque nouveau genre de nuages, à chaque variété de formes, de couleurs, et à chaque nouvel effet de lumière, je voulais faire ressortir l'utilité du présent Atlas. Elle est assez démontrée par la seule inspection de chacune de ces études et on sentira combien les ciels doivent être faits d'après nature.

Les d[eux co]lonnes de pluie sont un peu trop obscures. La base des nuages, qui semble être la ligne de démarcation entre les nuages et l[à ré]gion [] où il pleut, doit être plus cotonnée, là où elle [est] tr[ès irr]égulière, afin qu'elle ne soit pas si tranchante. La pa[r]tie qui est à gauche, doit terminer se f[on]dant un peu.

10^{me}. Etude.

Itú, le 1^{er}. Jan[vier]18[3] Fait de souvenir, trois jours après l'avoir vu.

Remarquez ce ciel, [] à sa partie [su]p[é]r[ie]ure, et

103

masses obscures placées devant d'autres d'une blancheur éclatante.

Ces nuages sont grandioses, c[eux] qui sont obscurs aff[ec]tent la forme longitudinale un peu oblique à l'horizon, ils sont toutefois remplis de beaucoup de rondeurs ; ceux qui sont blancs s'élèvent au contraire verticalement. Un Le grand nuage s'élève au dessus d'autres nuages obscurs, tandis que d'autres nuages blancs et de même forme sortent de l'horizon. Ce ciel est imposant.

On ne peut mieux faire un traité pittoresque sur les ciels, qu'en en faisant les dessins. L'œil y découvre alo[rs] une foule de particularités qu'il est difficile de décrire, et qui ont beaucoup d[] pour le jeune artiste. Un filet de n[ua]ges h[or]iz[on]tal ; un groupe de petits nuages p[omm]el[é]s ; une saillie d'un n[ua]ge jettée [sic.] [], la plus p[eti]te circonstance, tout[] p[] que ces p[] la[] ajoutent beaucoup [] à un ciel, et on n'acquiert l'habitude de les apprécier qu'en dessinant beaucoup [d'après nature]. Ou du moins en consultant un [ou]v[ra]ge qui, comme celui ci, [aurait] été fait d'après nature.

On voit dans ce ciel deux qualités b[ie]n distinctes de nuages : les uns sont à peu près horizontaux et obscurs, les autres sont [].

11^e. Etude.

S. Carlos, le 22 Janvier 1833, à [] heures du soir.

On voit ici deux grandes masses compactes et obscures



de nuages, séparées par une grande [] qui pleine de lumière, qui laisse voir plus loin des nuages légers, des vapeurs claires, mêlées de vapeurs légèrement cendrées, où l'on voit aussi des rassemblements [sic.] oblongs et réguliers de très petits nuages pommelés.

Cette esquisse n'est pas terminée : les nuages sont un peu trop obscurs, mais le plan en est bon, pittoresque et vrai. De tels nuages se forment ordinairement dans les jours de grandes chaleurs, et annoncent un orage.

12^e. Etude. Soleil couchant.

Les rayons rouges doivent être beaucoup moins apparents, leurs bords devant se fondre parfaitement avec le bleu du ciel, et leur teinte se doit se perdre insensiblement en commençant du milieu de la hauteur de ce ciel, jusqu'à disparaître tout à fait à sa partie supérieure.

Le nuage réfléchit une lumière vive, orangée, mêlée d'une teinte soufrée.

Le point où le soleil vient de descendre, est la partie la plus claire de tout ce ciel. Il est marqué par la convergence de tous ses rayons, et par une clarté qui s'étend en demi auréole jusqu'au quart de la hauteur du ciel, où elle se perd. L'horizon est ensuite la partie la plus claire.

Que l'on ne se rebute pas de cette esquisse : elle est mauvaise, mais le cul bien n'enté le genre est neuf.

104

13^{me}. Etude

Esquisse non terminée. On voit que les nuages pommelés sont désignés par de petits arcs ombrés : ils doivent au contraire être contournés par de petits arcs plus clairs, et légèrement ombrés au milieu. Il est aisé de les faire tels qu'ils doivent être, lorsqu'on peint à l'huile, et on peut également les faire au lavis, mais ces esquisses sont faites à la hâte, je choisis le plus court expédient.

Les arcs ou rondeurs ombrés, appartiennent en général à des nuages du soir ou du matin, car alors le soleil est plus bas que les nuages : et ceux qui sont clairs, appartiennent à des nuages du reste de la journée, parce qu'alors le soleil est



plus haut. Il y a des exceptions, mais elles sont occasionnées par des réflexions d'autres nuages, et les arcs ne sont pas alors si apparents.

On peut voir ce qui reste à faire dans cette esquisse, par quelques annotations qui y sont écrites.

14^{me}. Etude.

[C]iel riche de formes variées, et cependant, toutes du même genre, qui le rendent très naturel.

Cette étude a deux teintes à l'encre de Chine : tout ce qui est fait avec la plus claire, doit être blanc : la plus obscure indique des ombres légères dans les nuages blancs, ainsi que le pommelé, et d'autres formes qui leur appartiennent.

Le fond bleu n'est pas encore indiqué dans cette esquisse.

15^{me}. Etude.

Ciel grandi[^o]se⁵⁷ : Horizon horizon superbement chargé d'une [mass]e bl[anch]âtre de grands nuages coniques, sans intervalles partant d'une base commune, et ne formant qu'un tout. On croirait voir tous les pics des Andes réunis sur cet horizon.

Remarquez les nuages aplatis [sic.] qui sont immédiatement au dessus du nuage obscur et horizontal, qui est sur l'île ; ils ressemblent à de grandes masses d'eaux qui, dans un cours rapide, bondissent écumantes, s'ouvrant de tous côtés par la rencontre de rochers couverts.

On peut mettre la lune dans un ciel qui s'approche de l'heure du couchant : le jour a encore beaucoup de clarté, mais le soleil n'est déjà plus si fort, qu'il empêche de la voir : elle a la même clarté que les nuages blancs, mais sans qui ne réfléchissent pas beaucoup de lumière.

J'ai vu ce ciel à Sam Carlos, mais en ayant vu de ce genre sous la ligne, j'y ai fait pour accessoire, une vue de l'Amazone, dans la Guyane Portugaise.

16^{me} Etude

Ciel opposé au soleil, à 5 heures du soir. Nuages blancs, en forme de rochers unis couverts de neige, et entourés de saillies verticales sur leurs côtés. Le ciel est trop bleu, les nuages trop rouges.

57 (N.T.) Grevé d'un trou.

17^{me}. Etude.

Non terminée. Le grand nuage de l'horizon doit être très clair.

18^{me}. Etude.

Pluie au loin sur tout cet horizon. Quelques colonnes de cette pluie sont colorées d'une lueur peu soufrée. On voit une suite de petites saillies courbées, et tournées vers le bas, qui ressemblent en quelque sorte à un terrain [sic.] coupé de vallons, qui serait renversé. J'ai vu des ciels remplis de nuages de ce genre, que imitant la mer qui serait renversée. J'ai ajouté [sic.] ici une étude d'une queimada : ce sont des feux qu'on allume pour brûler les bois pour planter, ces feux sont quelquefois tellement multipliés, qu'ils obscurcissent le soleil pendant des journées. Cette colonne de fumée a une couleur rougeâtre, devenant couleur des nuages en s'élevant : on voit qu'arrivée à la région des nues, elle en a non seulement la couleur, mais la forme et la consistance ; elle paraît même plus compacte. Dans ce pays, où l'on voit tant de grands feux, j'ai eu lieu de voir que la fumée, à la hauteur des nues, en a tous les caractères extérieurs : elle réfléchit autant de lumière que le nuage le plus resplendissant.

19^{me}. Etude.

Ciel vraiment pittoresque et riant : rien n'est informe ici, et ne semble être l'effet du hasard [sic.] ; le moindre trait est en harmonie avec l'ensemble⁵⁸. Ce ciel conviendrait à une marine où la mer serait calme, ou peu agitée, mais le paysage devrait être vivant. Une belle plage avec des rochers épars, couronnée de riantes collines ; des maisons, des navires et du monde, tout cela conviendrait à ce ciel. Il irait également bien à une escadre naviguant par un beau temps.

20^{me}. Etude.

Non terminée. Le nuage cendré de gauche et du haut du ciel doit être plus obscur, et plein de formes bien fondues.

58[#] Les nuages pommelés ne doivent avoir de clarté qu'à la partie supérieure de leur arc, et, non sur les côtés. Haut mon. (N.T.) H-Appel de note que l'on retrouve dans la marge, mise en bas de page.



Le grand nuage de droite a ses formes arrondies, moëlleuses [sic.], teinte bleu cendré clair, aspect léger et aérien. Le nuage rouge du centre, est éclatant de lumière, et contraste avec le reste. Le nuage horizontal qui est devant, est obscur rougeâtre, et se détache fortement du nuage rouge. Le ciel est bleu clair, parce que c'est 5 heures du soir.

21^{me}. Etude. Soleil couchant.

Non terminé. Ciel bien caractérisé, précurseur d'une nuit orageuse. La couleur brun-roux du grand nuage de gauche est très peu commune. On le dirait chargé de matières bitumineuses. Il a diverses formes : le bas paraît prêt à fondre en torrents. Le dessus a une grande masse arrondie, d'où partent, comme une de ces grandes variétés de la nature, des nuages horizontaux. Le nuage de droite est rempli sur le haut de reflets sphériques; qui caractérisent les nuages compacts. Les nuages rouges sont

106

des vapeurs légères qui fondent vers le ciel.

L'horizon est jaune soufré vif, couleur que je ne lui n'ai vu qu'une fois.

22^{me}. Etude.

C'est un de ces ciels que le meilleur paysagiste ne saurait composer s'il n'avait fait des études du genre de celles-ci. J'aime à copier la belle nature, tout m'est facile alors ; chaque trait de mes pinceaux est vrai ; tout est harmonieux, rien n'est gauche, informe, ni déplacé, tandis que lorsque j'invente, mon esprit est à la torture, et ne produit que du médiocre ; cependant, comme on n'a pas toujours de tels modèles, il faut souvent inventer ; on le fera avec plus de succès, lorsqu'on aura fait des études d'après nature, ou au moins, d'après un bon atlas de ce genre.

Je terminerai malgré moi ces études ; peut être un jour me sera-t-il permis de les continuer, ou de les terminer améliorer ; mais si cela ne m'était pas permis, je prie les connaisseurs de les examiner, et si elles méritent leur approbation, je les recommande à leur zèle pour les arts, afin qu'elles ne restent pas dans l'oubli qui est mon partage, et ce qu'elles auront d'appréciable, sera alors plutôt leur ouvrage que le mien.



Zoophonologie, ou Essai d'un nouveau sujet d'Etudes, offert aux amis de la nature.

[trace rectangulaire bleutée d'une feuille collée]

Il faudrait avoir voyager comme moi pendant plus de trois ans dans les vastes déserts du Brésil, pour connaître l'impression que fait la voix d'une foule d'animaux qui se font entendre par des sons tant si différents les uns des autres.

Que l'on ne perde pas son temps à une étude suivie de la voix des animaux, c'est clair : mais on peut au moins lui consacrer un ouvrage où l'imagination cherche de temps à autre quelque distraction ; la poésie [sic.] descriptive ^{H59} y puisera trouvera des couleurs nouvelles ~~des couleurs~~, et j'ose le dire, la philosophie, y trouvera quelques sujets de méditation.

108

On entend quelquefois de gros poissons grogner sous les navires ; est-ce général à tous les poissons, grands et petits, que de produire une voix ? Je demanderai aussi si tous les insectes en ont une.

Il est généralement connu ici, et j'en ai l'attestation de plus d'un témoin oculaire, que le Tangará, qui est un petit oiseau, chante et danse en cadence. Mâles et femelles, ils sont plusieurs perchés en file sur une branche à peu-près [sic.] horizontale ; ils lèvent le pied l'un après l'autre, et posent toujours l'un des deux écarté de l'autre, ce qui fait qu'ils s'avancent latéralement sans tourner leur corps. Celui qui est parvenu au bout s'envole, et va recommencer de l'autre côté, et ainsi de suite, en sorte qu'on les voit en même temps danser, chanter et voler.

Volney a cité le chant lugubre du Chacal, dans sa nuit méditative sur les ruines de Palmyre ; si nous connaissons

59 (N.T.) Appel de note que l'on trouve dans la marge, inséré dans le texte.

cette voix, nous aurions une idée plus exacte des impressions qu'il avait éprouvées.

Si l'on transportait une Guarapúnga à Paris, et qu'on l'exposasse l'exposât sur une poste, tout le monde, étonné de son cri extrêmement métallique, s'arrêterait en cet endroit : il l'est à un tel point, qu'il étourdit pour un bon moment, lorsqu'on est tout près, et qu'on ne s'y attend pas : mais il est doux et agréable à une certaine distance, quoique toujours fort. Il attire au Brésil l'attention des voyageurs, et il est et au milieu des champs ou d'une forêt, c'est un chant mélancolique.

Un Brésilien qui serait à Paris et qui l'entendrait, serait vivement ému saisi par un si purifiant rappel de ses idées sur la patrie. Pour Je ne vois donc pas que cette science soit dépourvue d'intérêt.

A la vue d'un palais ou d'un arc de triomphe orné de tout ce que l'architecture grecque a de plus simplement beau, l'âme se remplit de la noblesse de l'homme. Je ne me sentais pas moins transporté lorsque j'étais au milieu des rochers de Cuyabá, au milieu centre de l'Amérique méridionale; : je croyais voir les ruines de tombeaux, d'urnes énormément grandes, de colonnes et, de pedestaux, et d'entablements. Des collines entières me paraissaient couvertes de ruines antiques, et l'ombre des forêts semblait conserver le deuil sur ces ruines. De même, nomb une belle musique me reporte sur la grandeur de l'homme, et le concert des oiseaux, les cris des animaux, me reportent sur {sur} les beautés de la nature.

Figurez-vous la solitude d'un pays où l'homme n'habiterait pas. Figurez-vous un désert où l'on n'entendrait la voix d'aucun animal, d'aucun oiseau, ni le chant de la cigale, ou le bourdonnement des insectes : vous trouverez ce silence, une seconde mort de la nature.

Chant du Sorocoá

[dessin d'une partition musicale avec une clé de sol et de nombreuses notes]

Oiseau des environs de Campinas.



Moyens d'imiter parfaitement le clair de lune, et l'éclat des étoiles dans les tableaux transparents.

Mon âme paraît s'affaïsser sous le poids du malheur ; le feu des beaux-arts s'éteint de jour en jour en moi, et aux transports de l'enthousiasme succèdent le vide, le néant, et cette fatale indifférence qu'entraîne le découragement. O jours de ma Patrie et de mes voyages, vous n'étiez donc qu'une illusion ! Et vous, êtres bien p[ens]ants indifférents qui m'entou[rez], n'êtes aussi amis des arts, que vous êtes paisibles et ind[ifférents] ! êtres insensibles qui me laissez périr, croyez que si des liens sacrés ne me retenaient parmi vous, il y aurait longtemps que je me serais éloigné ! Je ne regretterais que quelques belles-âmes, qui, semblent que, qu'en petit nombre, destinées à nous réconcilier avec ceux que votre défauts corruption éloignerait de vous. ferait feu. Telle est la rigueur de mon sort, qu'avec des droits à la gloire, je m'éteins dans l'exil, et aucune de mes découvertes ne me survivra. Je n'aurai pas été utile !

Clair de lune.

Donner une teinte bleue derrière le tableau, et la lumière des bougies acquerra la vraie teinte du clair de lune.

Pour bien faire les tableaux transparents, il faut être dans une salle obscure, et travailler avec des lumières derrière le tableau. Le ciel de nuit se fait avec du bleu foncé.

Contraste du clair de lune avec la lumière du feu, ou des chandelles.

Lorsqu'il y a du feu ou des lumières dans le tableau, il ne faut pas mettre du bleu derrière leur foyer, ni derrière les parties qu'ils éclairent, et où les rayons de la lune ne frappent pas ^{H60} et non les richesses que tant d'autres viennent chercher sur vos plages. Le feu et les lumières auront leur vraie couleur,

60 (N.T.) Appel de note que l'on trouve dans la marge, inséré dans le texte.

et le clair de lune contrastera d'une manière frappante. Lorsque les deux lumières se confondent, on peut y mettre une légère teinte de bleu.

Eclat des étoiles

Pour mieux imiter la nature, on choisira pendant une soirée claire, la partie du ciel que l'on voudra, et on marquera les étoiles avec des points sur un morceau de papier, avec leurs respectives positions et grandeurs.

On couchera le tableau transparent sur une table unie et de bois mou, de manière à ce que le papier soit acosté sur la table. On cassera par le milieu des aiguilles à coudre, et avec la partie tronquée du côté du fond, on appuiera sur le papier avec force ; l'aiguille entrera dans le bois, et emportera le morceau rond, et le trou sera sans rebord. On pourra, avec des aiguilles de différentes grosseurs, faire des étoiles de toutes grandeurs, jusqu'aux plus petites.

110

On pilera un morceau de cristal ou de gros verre bien blanc sans le pulvériser, ensuite on mettra les plus gros fragments dans les plus grands trous, et ils s'y tiendront facilement, en raison de leurs angles : on mettra dans les autres trous des fragmens [sic.] proportionnés à leur petitesse. Comme chaque cristal est formé d'angles et de facettes, il réfléchira dans tous les sens la lumière [des] chandelles, et le [tableau se]ra rempli d'étoiles brillantes qui feront la plus charmante illusion.

Peut-être que si l'on avait des petits cristaux à facettes régulières, ce serait encore mieux. Les fragments peuvent ne pas briller dans tous les sens.

On peut représenter les reflets de la lune sur la mer, et si le vent agite sa surface, on doit approcher les trous, et multiplier les cristaux.



111

Essais sur l'impression du Papier-monnaie, d'une manière entièrement inimitable.

S^m. Carlos, le 25 novembre, 1838.

Le titre de ce mémoire annonce que je vais tâcher de résoudre un problème dont tout le monde sent l'importance : je n'ignore pas que, livré à mes seules forces, je n'y parviendrai peut-être pas, mais je serais heureux, si je pouvais jeter quelque jour sur un si grand sujet. Une longue et pénible expérience m'a démontré que quand même il me serait donné de résoudre ce problème, il faudrait encore des années pour en venir à l'application. J'ai reconnu que s'il faut du temps, des sacrifices, et une constance rare pour constater une découverte utile, il faut encore du temps et des grands efforts réitérés pour la faire adopter.

Réflexions préliminaires sur la gravure des billets de banque.

Si, pour contrefaire les billets, il fût nécessaire de les faire géométriquement égaux au modèle, jusque dans les détails les plus imperceptibles, jamais on n'aurait souffert tant de falsifications, parce qu'il est impossible que l'on grave deux planches égales ; elles le seront pour bien du monde, et voilà le grand mal ; mais pour un scrutateur entendu et rigoureux, la contrefaçon qui approcherait le plus du modèle, ne sera jamais qu'une admirable imitation ; aidé, et s'il le faut, d'un microscope, il reconnaîtra la falsification. Je dirai la même chose pour les gravures ordinaires, qui sont plus faciles à contrefaire, et même pour l'écriture, et je pose en fait qu'il est impossible que l'on écrive deux fois sa signature sans qu'elles diffèrent dans tous leurs traits ; qu'on l'écrive cent fois, on n'en trouvera pas deux égales. Il n'appartient qu'à l'imprimerie, de produire deux et plusieurs estampes rigoureusement égales ; bien entendu, lorsqu'elles sont tirées d'une même planche : cette égalité n'est p même pas absolue, si l'on veut avoir égard à des circonstances microscopiques du papier et de l'impression.

La manière de reconnaître la fausseté d'un billet, est très simple, quoique minutieuse ; beaucoup de monde ne s'y laisse pas tromper ; je tâcherai néanmoins d'expliquer cette manière, et je me servirai du langage le plus technique possible, parce qu'il me paraît le plus propre à donner des éclaircissemens, même à ceux qui connaissent le moins, l'art du graveur.

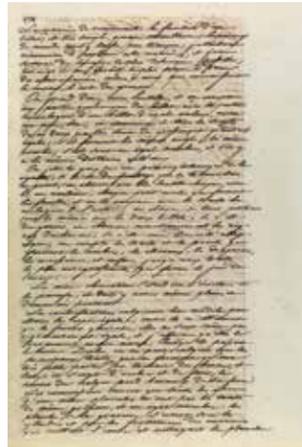
On prend donc une lentille, et on compare une partie quelconque du billet, avec la partie homologue d'un billet d'égale valeur, reconnu pour bon ; on examine si tous les traits de ces deux parties sont de grosseurs et grandeurs égales ; s'ils forment les mêmes angles, les mêmes courbes ; s'ils sont en égal nombre, et s'il y a les mêmes distances entr'eux [sic].

On jette les yeux sur un point quelconque de la vignette, si c'est du feuillage qui se trouve sur ce point, on observe avec la lentille chaque courbe ou rondeur, chaque petit ovale qui forment les feuilles, et on les compare avec les traits homologues de l'autre ; on observe si leurs positions sont les mêmes sur les deux billets ; si c'est du gazon, on observe minutieusement les zig-zags du burin ; si c'est une divinité allégorique, on compte les traits et les points qui forment les ombres, les cheveux, les draperies, les accessoires, et enfin, jusqu'aux traits les plus insignifiants qui forment le jeu du burin.

La même observation s'étend sur l'écriture et les parafes ; il doit y avoir mêmes pleins et dimensions partout.

Les contrefacteurs calquent leur modèle pour obtenir la copie égale ; mais ils n'obtiennent que les formes générales, elles ne sont même pas rigoureusement égales, et j'affirme qu'elles le deviennent encore moins, lorsqu'ils passent le burin. De plus, on ne peut calquer que les principaux traits, qui ne forment qu'une très petite partie du travail du burin ; et lorsqu'il s'agit d'ombrer et de finir, le secours du calque perd beaucoup de sa force.

Les connaisseurs savent que toutes les épreuves d'une même planche n'ont pas les traits de même grosseur, et en égal nombre : les planches de la gravure s'usent sous les cylindres et par les frottemens [sic.] des ouvriers qui mettent l'encre et nettoient [sic.] la planche



à chaque épreuve ; **ensorte** en sorte qu'après les épreuves avant la lettre, qui, je crois, ne passent pas de 200, déjà les traits un peu altérés, attestent que la planche <a> commencé à s'user, et lorsqu'on arrive à 3000 épreuves, déjà tous les traits délicats ont disparu, et les gros traits se sont un peu amincis. La gravure sur acier, que les Anglais ont inventée, et par laquelle on peut imprimer jusqu'à 52\$000 exemplaires, vient de donner beaucoup d'extension à cet art, et lui a fait acquérir beaucoup d'importance, par la faculté qu'il nous procure d'imprimer le papier-monnaie, qui, dans un pays où les monnaies d'or et d'argent sont rares, doit circuler en grande abondance : mais la gravure sur acier n'est pas exempte d'épuiser la planche, **comme celle** et les épreuves qui passent de 26\$000 diffèrent sensiblement des premières, et s'en éloignent de plus en plus, jusqu'à ce que les traits délicats aient presque entièrement disparu, et les gros traits se soient beaucoup altérés.

Cependant, celui qui est entendu, s'aperçoit [sic.] si la différence provient de la falsification, ou de l'épuisement de la planche. La gravure sera nourrie et vigoureuse, s'il y a contrefaçon, parce que les contrefacteurs n'impriment jamais qu'un petit nombre, qui suffit à leur fortune, et aussi parce qu'un trop grand nombre éveille la méfiance publique, et exige plus de peine et de risques pour l'incision.

Supposons cependant que les contrefacteurs imitent l'épuisement de la planche ; j'en reviendrai à ma proposition, qui consiste en ce que les billets ne seront jamais égaux aux billets légitimes, parce que, si les traits déliés ne seront que peu ou nullement apparents, il restera les traits de moyenne et pleine grosseur, que l'on pourra toujours examiner.

Par suite de l'épuisement d'une planche, même de celles qui sont en acier, il résulte que dans un grand pays, où il faut plus de 52000 exemplaires d'une même valeur, il faut graver plus d'une planche, et mettre dans la circulation des billets inégaux, quoique légitimes : le meilleur moyen d'éviter l'embarras que cela peut causer, ce serait de faire les deux ou trois planches de même valeur, sensiblement différentes l'une des autres. Le public connaîtrait les modèles

légitimes, et les comparerait avec les billets semblables qui lui paraîtraient faux.

J'ai cru ces réflexions préliminaires indispensables, pour préparer le lecteur qui serait peu entendu dans l'art de la

114

gravure, et lui faire sentir le secret de la nouvelle manière que je propose, pour imprimer les billets de banque, et dont je vais traiter dans le chapitre qui suit. subséquent à celui-ci traiterai après le chapitre qui suit suivant.

Introduction au procédé.

Il y a huit ans que je travaille à une nouvelle manière d'imprimer, à laquelle j'ai donné le nom de Polygraphie, et qui, entr'autres [sic.] avantages, a deux nouvelles propriétés du précieux ordre dans les arts d'imprimerie, lesquelles sont : la planche fournie d'encre pour tout le tirage, et l'impression simultanée de toutes les couleurs, aussi avec la propriété de ne jamais les renouveler [sic.] sur la planche. Ne voulant m'occuper ici que de l'impression inimitable des billets de banque, traités, et autres papiers d'importance, ce n'est pas le moment de m'étendre sur la polygraphie, quoique le procédé dont je vais m'occuper en dérive très immédiatement ; mais, pour gagner la confiance du public, je dois déclarer qu'un grand nombre d'habitants de la province de S^t. Paul, et quelques voyageurs, savent que j'ai inventé la polygraphie ; j'ajouterai [sic.] qu'en ayant montré les résultats à des personnes qui sont connues par leurs talents, et qui habitent à Rio-de-Janeiro, j'ai eu la satisfaction d'en recevoir un accueil très flatteur, et de les voir partager mes idées sur ma découverte, et sur son avenir.

Habitant depuis des années, le fond d'une Province du Brésil, privé des immenses avantages dont on peut jouir dans un pays où les arts fleurissent, je n'ai pu acquérir que très peu de connaissances sur les moyens que l'on emploie pour rendre les billets de banque aussi inimitables que possible ; je pense toutefois que l'on cherche des garanties dans une grande finesse de burin, dans une extrême complication de traits, combinés et enlacés de différentes manières difficiles à imiter ; dans une abondance de dessins, et de figures et d'écritures : cependant,



j'ai appris que toutes ces précautions ont été frustrées plus d'une fois en France et en Angleterre ; tout récemment encore, on vient de découvrir au Brésil, des faux billets de 50\$000 Reis, imitant très bien les billets nationaux, qui ne laissent pas d'être compliqués en dessins ; on m'a dit qu'en Angleterre, on avait essayé de graver une planche d'acier ; de la casser en deux, et d'imprimer les billets avec la marque de la fracture ; on espérait que cette marque étant faite par le hasard [sic.], serait inimitable ; mais ce moyen,

115

auquel à la vérité, je ne me serais pas fié, n'a pu prévenir la contrefaçon.

Je me propose de présenter un moyen qui remplira ces conditions : la planche sera toute entière, remplie de milliers de circonstances grandes et minutieuses, toutes produites par un pur hasard [sic.] : ce hasard même, ne pourra jamais être contrefait sur une autre planche, par la nature même du procédé, qui consiste à jeter une masse remplie de toutes les couleurs et d'une immensité de nuances, dans un moule ; de sorte que les couleurs, sans perdre leur pureté, formeront une quantité innombrable de taches, de stries, de courbes et de ramifications de toutes grandeurs, à la manière d'un marbre colorié de mille manières ; on pourra tirer de cette masse, des milliers d'épreuves, égales entr'elles [sic.], tant dans les formes, que dans les couleurs, et il n'y aura pas un point, pour petit qu'il soit, qui ne soit pas égal au point correspondant des autres épreuves, et qui n'ait pas la même couleur.

Il m'est difficile d'émettre toute mon idée, et par ce motif, je ne craindrai pas de me répéter : dans mon procédé, on met les couleurs sans choix, sans arrangement, on les mêle également sans choix, en sorte qu'elles se compliquent autant qu'on le veut, d'une manière inimitable, parce que, comme on le verra, le seul hasard peut présider à la formation de la planche, et à la disposition de ses couleurs ; or, le hasard ne produit jamais deux choses égales. Pour se faire une idée plus claire de la formation de ma planche, que l'on conçoive une masse fondue, remplie de matières diversement coloriées, et fluctuantes les

unes parmi les autres ; que cette masse soit jettée [sic.] dans un moule, et y prenne consistance solide par le refroidissement. Sera-t-il jamais possible de fondre une autre masse dont ses parties intérieures, aussi fluctuantes et diversement coloriées, s'arrangent, se ramifient et se subdivisent d'une manière égale partout ? On conçoit que le burin et l'habileté ne peuvent rien dans un travail qui n'est l'effet que d'un pur hasard.

Je n'ignore pas que l'on pourrait graver une planche d'acier, et la couvrant de traits combinés ensemble d'une manière très compliquée, sans forme de dessin, et où le hasard pourrait aussi avoir présidé exclusivement ; mais ce

116

serait encore un travail de burin qu'un autre burin pourrait contrefaire, car une telle planche ne différerait pas des planches d'acier. Et puis, comment imprimer avec une multiplicité de couleurs marbrées, offrant les conditions déclarées en dessin ? Il est temps d'en venir au procédé, et après qu'on le connaîtra, on me comprendra encore mieux.

Préparation de la planche inimitable.

On a une forme de bois, *fig. 1^e.*, semblable à celle que j'emploie dans la polygraphie. Elle est composée de ~~du p~~ mais elle en diffère en ce qu'elle est composée des pièces suivantes : *A*, est un cadre de 2 centimètres millimètres de grosseur, ayant aux coins *a a a a*, quatre grosses vis qui sont prises dans les trous, par une arête des deux côtés, mais qui peuvent tourner, pour visser.

B, est la base de la forme, ayant une seconde base *b b b b*, plus petite, et élevée de mill 2 centimètres millimètres au dessus de l'autre. ~~La p~~ Cette pièce porte aux quatre coins, des écrous en fer, *c c c c* des vis du cadre *A*.

On place le cadre *A* sur *B* la base *B* ; les dimensions doivent être telles, que la base *b b b b*, entre dans le cadre avec effort. On tourne les vis pour faire entrer le cadre, jusqu'à ce que l'espace qu'il comprend, soit de la profondeur de ~~d'un~~ millimètre d'un centimètre.

Malgré qu'il ne reste aucune fissure entre les bords



du cadre et la petite base, comme le creux *a b c d*, *fig. 1^e.*, qui se forme, doit contenir une masse ductile qui pourrait s'échapper sous la pression qui aura lieu, on devra peindre ~~ceux~~ ces deux pièces sur tous les côtés, avec des bandes de gomme élastique, ~~placés en dedans du cadre~~ qui couvriront les jointures. L'élasticité de ~~la~~ ces bandes permettra que l'on élève ou abaisse le cadre à volonté.

On aura un autre cadre, *fig. 2* ; que j'appellerai moule, subdivisé en 9 cases : sa grosseur sera ~~de~~ d'un cent^e. millim, très égale à la profondeur de la forme.

On colle par dessous le cadre ~~une~~ une feuille de papier bien tendu, laquelle doit être collée ~~tant~~ sur les bords du cadre, que sur les filets qui

117

forment les cases.

On fait un vernis à l'alcool, de résine et de térébenthine de l'incise, qui doit être coloré avec du blanc de plomb, que l'on aura préalablement broyé avec la térébenthine, à laquelle, si elle est trop épaisse, on ajoutera un peu d'essence.

On met une couche de ce vernis sur le papier, dans le fond des cases, sans en mettre sur les parois ; le vernis doit être assez épais pour que l'eau ne pénètre pas le papier. On laisse sécher.

On étend parfaitement sous le moule, une perkale bien fine et serrée qui doit être un peu gommée avec une gomme soluble dans l'eau, afin qu'elle n'ait pas de poils. La perkale doit être collée ~~tant sur les bords du~~ sous ~~cadre~~ le cadre, que sous les filets : il ne doit pas exister de communication d'une case à l'autre.

On fait fondre de la colle forte dans l'eau, à un feu tempéré, remuant beaucoup, pour éviter que la colle se brûle ; on choisit celle qui est la plus soluble, et cette qualité est essentielle.

On passe à travers un linge. Les quantités d'eau et de colle, doivent être telles, qu'après le refroidissement, la dissolution se prenne en gélatine, et ne soit pas trop dure.

On broie les différentes couleurs, avec cette dissolution,



pendant qu'elle est encore chaude, choisissant autant que possible les couleurs qui se pulvérisent le plus facilement, telles que le rouge de Saturne, les cendres bleues, le blanc d'argent ; le vermillon, le jaune de Chrôme, et le carmin. La laque de cochenille et la terre de Sienne se pulvérisent assez bien, mais pas autant que les premières. Le bleu de Prusse doit être très longtemps broyé, et ne peut entrer qu'en petite proportion, c'est à dire [sic.] qu'il ne peut donner à la colle qu'une teinte bleu-ciel, parce que, outre qu'il est toujours un peu granuleux, il paraît avoir une action corrosive sur la colle, qui la rend insoluble. Comme c'est une très belle couleur, on peut l'employer, malgré ces défauts, mais les cendres bleues peuvent la remplacer. Je ne dis rien sur les autres couleurs, parce que je ne les connais que dans des applications étrangères à mon procédé, mais je pense qu'en les broyant bien, elles sont toutes admissibles.

Quand on a broyé une couleur en quantité suffisante pour emplir une case, on la met premièrement dans une petite casserole pour la chauffer sur le feu, et ensuite on la verse dans sa case, jusqu'au parfait niveau du filet ; si par mégarde on en a mis trop, on retire l'excédent avec une cuillère. On fait de même pour les autres couleurs, et il est très essentiel que toutes aient la même hauteur, et la même consistance. ^{H61} Et pour ce dernier effet, on les broie le plus vite [sic.] possible, et lorsqu'il fa pour éviter que les dernières soient trop sèches, et cela peut arriver, parce que la colle se coagule souvent, et à chaque fois qu'il faut la fondre, elle se concentre un peu, malgré la diminution de la chaleur. Lorsqu'on pense qu'elle est s'est concentrée, on ajoute [sic.] un peu d'eau.

Lorsque les couleurs sont coagulées, on étend sur une table bien horizontale, quelques feuilles de papier entassées les unes sur les autres, et bien mouillées d'eau : on met dessus le moule, avec le fond tourné par dessus ^{H62}, on mouille la perkale pour la décoller, et on l'enlève. ; ~~on imbibe le papier d'alcool rectifié, qui dissout le vernis, et alors on enlève le papier, et avec un pinceau imbibé d'alcool, on enlève le vernis, jusqu'à ce qu'il ne reste plus la moindre trace du blanc qu'il contient.~~

61 (N.T.) Appel de note que l'on trouve dans la marge, inséré dans le texte.

62 (N.T.) Appel de note que l'on trouve dans la marge, inséré dans le texte.



~~Pour que~~ On aura encore un cadre égal en tout au cadre A, excepté qu'il n'aura pas de vis ; je le nommerai grande forme moule [sic.] ; on tendra également une feuille de papier perkale sous ce cadre ; ~~et on passera une couche du même vernis sur le fond.~~

On^{H63} coupe des morceaux des différentes couleurs coagulées ; on les retire ; ce qui se fait facilement, vu que le papier de dessous est mouillé ; on place chaque morceau dans le grande forme moule [sic.], l'un à côté de l'autre, le plus près possible ; les morceaux sont de toutes grandeurs, ~~en variant~~ les formes varient, et les couleurs sont entremêlées. La fig. 4, donnera une idée de ce travail.

On choisit une couleur quelconque, le bleu de ciel [sic.], par exemple, dont on ne met pas dans cette 1^e. préparation de la grande forme ; ensuite, on la fait fondre dans une petite casserole, et on la verse sur toutes ces pièces détachées, de manière à ce qu'elle remplisse tous les intervalles qui existent entre ces diverses pièces colorées, et il n'y aura pas d'inconvénient que le bleu-ciel les couvre toutes, pourvu que sa surface soit partout égale, et qu'il ne reste pas d'interstices vides. On laisse coaguler par le refroidissement, cette courbe bleue.

On tourne les vis de la forme C, fig. 1^e., afin d'abaisser le cadre jusqu'au niveau de la base ; on tourne la forme en dessus-dessous, et on la pose sur la grande grande case, fig. 4 ; ensuite, on retourne ces deux pièces ensemble, la forme dessous, et la case par dessus.

On mouille d'alcool le papier qui a servi de base, on l'enlève, et on lave avec l'alcool, le vernis qui peut rester sur les couleurs.

On conçoit que la planche présentera à présent, en sens inverse, toutes les pièces coloriées, et qu'elles seront toutes incrustées dans le teinte bleu-ciel, comme l'indique plus clairement la fig. 5.

On passe le tranchant sur les côtés de cette masse, afin de la détacher de la case, que l'on enlève. Cela se fait en

63 H On a un tranchant dont la coupe est droite, dont la lame est fine comme une lancette, et qui coupe des deux côtés ; sa forme est indiquée par la fig. 3.

mouillant souvent le tranchant dans de l'eau bouillante.

Si la masse dépasse les bords de la base *B*, on retranche l'excédent avec le tranchant.

On dévisse le cadre, afin de l'élever au niveau de la masse, et afin de renfermer celle-ci dans ses bords ; on introduit des règles de métal dans l'intervalle qui se forme sur les côtés extérieurs, entre le cadre et la base. Ces règles servent d'appui au cadre, afin qu'il ne cède pas sous la pression ; elles sont très fines, et on en met plus ou moins, selon l'élévation du cadre.

On a un petit instrument représenté par la *fig. 6*, que je nommerai j'appellerai complicateur : c'est un cylindre de fer, de 2 millimètres

119

de diamètre, ayant un manche de bois ; deux petits bassins de fer lui sont attenants, et sont destinés à contenir chacun une balle de fer, *fig. 7* ; les balles ont un manche de fil de fer, par où on les tient, pour les mettre et les retirer des bassins ; on a 6 de ces balles ; on les fait échauffer dans un brasier que l'on a près de soi, on en prend deux avec une pince, et on les met dans les petits bassins. La chaleur des balles se communique au cylindre, et comme il doit toujours avoir la même chaleur pendant qu'on s'en sert, on change les balles, lorsqu'elles refroidissent.

Complication des couleurs, pour rendre la planche inimitable.

Je suis arrivé au principal point de mon procédé, au vrai moyen qui caractérise cette découverte, comme devant donner une pleine et entière garantie contre la contrefaçon.

Le complicateur ayant un degré de chaleur suffisant pour fondre la gélatine, qui d'elle même [sic.] doit contenir assez d'eau pour qu'elle fonde facilement, on le tient verticalement entre ses doigts, et on le fait entrer dans la masse sur un point quelconque, pourvu qu'il soit acosté [sic.] au cadre : on le promène dans toutes les directions que l'on veut, décrivant des lignes courbes et des lignes droites, qui se croisent dans tous les sens, et pendant ce mouvement du



complicateur, on le tient toujours rigoureusement vertical, et si la main n'est pas assez sûre, il sera facile de recourir à un moyen qui l'empêche d'obliquer.

Or, il est évident que le complicateur entraînera une partie de la couleur par où il passera, et qu'il laissera derrière lui un filet de cette couleur ; de sorte que, sortant du rouge et entrant dans le jaune, un filet rouge pénétrera dans le jaune, de la même manière, un filet jaune pénétrera dans le bleu qui se trouvera subséquent, et ainsi de suite pour toutes les couleurs, et pour toutes les parties de la planche. Il arrivera plus, le complicateur entraînera simultanément des filets de deux trois couleurs ; et l'on conçoit que cette subdivision des couleurs, qui, toutefois conserveront leur pureté, se compliquera de plus en plus lorsqu'on repassera l'instrument sur ses trous, lorsqu'enfin sa marche se croisera dans tous les sens. La place qu'occupaient les couleurs, et la trace du complicateur, deviendront méconnaissables ; on verra une ramification, une subdivision, et un mélange de couleurs, que l'on aura presque pu pousser à l'infini, formant des traits tellement fins et déliés, que la plus fine gravure ne

120

saurait les dépasser, et que <la> patience humaine ne saurait imiter à la plume, ni au pinceau, et pût-elle l'imiter, le travail serait accablant, et il manquerait encore des signes attenants au jeu mécanique de cette nouvelle manière d'imprimer.

Le même mélange de la surface s'étendra intacte jusqu'au fond ; parce que, comme on l'a vu, les coupes des couleurs ont été faites verticalement, et le complicateur a gardé cette même position.

Il peut arriver que, si l'on promène trop vite [sic.] le complicateur, il soulève devant lui, la masse fondue, laquelle ne retomberait pas dans une position égale pour les couleurs : la même chose pourrait arriver dans le sillon qu'il trace, lequel serait alors profond en excès, à cause de la vitesse [sic.] : c'est pour ces motifs que j'ai indiqués que l'on devait pousser lentement le complicateur.

J'ai dit qu'après le mélange les couleurs conservent

leur pureté ; cela est vrai, mais elles se mêlent en quelques endroits, et forment de nouvelles couleurs qui augmentent la complication.

~~Si, au lieu d'un complicateur arrondi, on en emploie un dont la forme soit arrondie aplatie [sic.] comme la lame d'un couteau, je présume que l'effet sera encore meilleur, parce que les filets seront plus fins, et le dessin marbré qui se formera, sera plus compliqué et plus délié ; mais je n'ai n'en ai pas encore fait l'~~

Si, au lieu d'un complicateur arrondi, on en emploie un dont le fer soit égal à celui du tranchant, *fig. 3*, je présume que l'effet sera encore meilleur, parce que les filets seront plus fins, et le dessin marbré qui se formera, sera plus compliqué, et plus délié ; on pourra même présenter tantôt la lame, tantôt le tranchant. Mais, de je n'ai pas encore fait l'expérience du tranchant.

Avant que de passer à l'impression, qu'il me soit permis de tirer le corollaire de tout ce que je viens de proposer. Est-il en effet possible de contrefaire une telle planche ? Comment y parviendrait-on, puisque l'artiste lui-même ne sait plus de quelle manière il avait arrangé les pièces colorées, et puisqu'il ne sait plus par quels détours il a fait passer le complicateur, puisqu'il ne voit plus que les dernières traces ? Admettons cependant, ce qui est impossible, qu'il ait trouvé le moyen de se guider une seconde fois dans ces opérations, sans différencier d'une manière sensible : jamais le complicateur ne laissera les mêmes traces derrière lui, car une masse diversement colorée, qu'un tranchant échauffé fond dans son passage, ne se coagule pas deux fois, en conservant les mêmes dispositions de couleurs. Au

121

reste, ces opérations pourront être faites en présence de personnes compétentes, pour que l'artiste ne conserve pas un guide de son travail ; mais nous n'avons rien à craindre, il ne trouvera pas un fil d'Ariane pour se retrouver dans un tel Labyrinthe.

Si donc, l'artiste lui même [sic.] ne pourra jamais refaire son travail, à plus forte raison, un autre, qui n'aura



pas vu arranger les couleurs, ni marcher le complicateur, ne pourra le contrefaire.

Il ne resterait pour les contrefacteurs, que la ressource de copier au pinceau les billets de Banque ; mais j'affirme que cela est impossible, parce que, pour copier un billet, il faudra premièrement graver une planche de cuivre d'un grand travail ; or, on ne grave pas une telle planche pour n'en tirer qu'une ou deux et même 12 épreuves ; et admettant que l'on contrefit la planche et que l'on imprimât beaucoup d'épreuves, on ne se donnerait pas le travail immense de copier sur toutes, les marbrures des couleurs. Au reste, je prie le lecteur d'examiner minutieusement les épreuves cy jointes [sic.], et il verra que ce travail est par lui seul, inimitable.

Il est serait encore un moyen d'empêcher la falsification par le pinceau : c'est de ne mettre en circulation que des notes de 50\$000 ou moins ; le résultat serait alors tellement inférieur au travail, que personne ne s'en occuperait.

Impression.

On partage le papier sur lequel on doit imprimer, en deux tas d'égal nombre de feuilles ; on plonge toutes les feuilles d'un tas, l'un après l'autre, dans un baquet moitié plein d'eau, *fig. 6* ; qui doit peu excéder de peu la grandeur du papier. Quand le tas qui est dans l'eau est d'une certaine épaisseur, on le retire, et on tient le papier verticalement jusqu'à ce qu'il n'égoutte plus ; on le met sur une planche horizontale, et on continue ainsi pour le reste, en ne faisant qu'un seul tas du papier mouillé. On le met sous presse, pour faire sortir l'excédent de l'eau. Alors, on le mêle feuille à feuille avec le papier sec, et on met le tout sous presse, afin que le papier s'imbibe plus vite [sic.], et avec plus d'égalité.

Il est indispensable que l'air soit bien chaud, pour que l'encre qui est de gélatine, s'imprime bien ; parce que ce procédé reposant sur le principe que le papier porte un liquide qui a une action sur la planche, et le liquide ici employé étant de l'eau, on sent bien que si elle était froide, elle ne s'imprimerait pas ; cela est tellement vrai, qu'il suffit que l'air soit frais, pour que le tirage soit difficile. On travaillera donc dans une chambre bien chaude, et si cela n'est pas suffisant, on aura une

plaque de fer que l'on conservera chaude sur un brasier, et que l'on mettra entre le drap et la presse, à

122

chaque épreuve.

La presse peut être comme celle de l'imprimerie, mais la spirale de la vis doit être plus inclinée à l'horizon, tant pour exercer plus de pression, comme pour la laisser serrée sans être obligé⁶⁴ de tenir le bras ou le levier.

Commençons maintenant à imprimer : on met une feuille de papier sur la planche ; il faut qu'il la couvre toute, et dépasse un peu sur les bords de la masse coloriée ; on met sous presse, et, pour les premières épreuves, on l'y laisse quelque temps ; ensuite, comme l'encre se ramollit à mesure qu'on y met du papier mouillé dessus, on n'a plus qu'à mettre le papier, et à le retirer promptement ; toutes les épreuves sortiront avec les mêmes couleurs et la même complication qui existent sur la planche, et dont les épreuves cy jointes [sic.] sont un échantillon ; on pourra ainsi en tirer des milliers. Si les épreuves ne sortent pas bien, c'est parce que la masse n'est pas assez échauffée ; il faut alors employer la plaque de fer échauffée ; mais on doit mettre un drap doublé et tendu, entre la plaque et le papier.

Si les épreuves s'empâtent, c'est parce que le papier est trop mouillé ; alors, on étendra sur une table 6, 8 ou 10 feuilles de papier, et on les imprimera l'une après l'autre, en remplaçant celle que l'on tire, par une autre que l'on tire du tas ; on conçoit que pendant qu'on imprime les autres, chacune d'elles a le temps de sécher un peu ; c'est une excellente manière de régler le degré d'humidité du papier, parce qu'elle ee qui dépend du nombre de feuilles étendues.

Les épreuves peuvent s'empâter par le concours de trop de chaleur et de trop d'humidité ; elles peuvent ne pas prendre, par le manque de ces deux circonstances, ou d'une seule des deux ; enfin, la pratique indiquera la manière de régler l'humidité et la chaleur, qui, tour-à-tour, doivent être



modifiées, et qui ne peuvent être les mêmes pendant le tirage ; voilà pourquoi je mouille beaucoup le papier ; c'est pour l'avoir très humide ; quand cela est nécessaire.

Coïncidence du dessin ou de l'écriture, avec les couleurs.

Les billets de banque doivent nécessairement porter de l'écriture : cette circonstance est on ne peut plus avantageuse, pour faciliter et guider la comparaison des billets, lorsqu'on veut s'assurer [sic.] de leur légitimité. En effet, on n'a qu'à jeter sans choix les yeux sur une lettre ; voir quelles

123

sont les couleurs qui l'entourent : supposons que la lettre est un *b* ; qu'il ait du bleu et du rouge par dessous ; du jaune et un filet bleu par dessus ; un filet en spirale violet, à gauche ; des points et filets bleus sur fond brun, à droite ; supposons qu'il ait entre le ventre et le jambage, du vert, du rouge et du carmin ; que dans les angles alternes et opposés que forment la liaison et le jambage, il y ait telles et telles couleurs ; ou enfin, supposons que la lettre est croisée par un faisceau de filets diversement coloriés ; il sera très facile de comparer ce *b* avec le *b* correspondant d'un autre billet d'égale valeur ; on examinera si telle couleur coupe les deux *b* à telle hauteur du jambage, ou du ventre, ou de la liaison ; on peut, sur ce *b* seulement, trouver 100 circonstances diverses à comparer, tirées du nombre, de la disposition et de l'emplacement de vingt couleurs et nuances diverses. Or, si tant de complication peut s'accumuler sur une seule lettre, que sera-ce sur toutes les lettres, sur les marges, les espaces et toute la planche ? Il faut convenir que jamais le burin ne rendra une planche aussi difficile avec aussi peu de travail.

L'écriture, comme le dessin, serviront de guides pour trouver promptement deux points à comparer.

Autre préparation plus facile de la planche

64 (N.T.) Syntaxe approximative: «sans que l'on soit obligé».

Au lieu de couper des parties irrégulières de couleurs, comme dans la *fig. 4*, coupez des bandes ; ayez soin que les angles et les lignes soient droits ; ajustez-les ensemble comme dans la *fig. 7*, et la planche sera préparée pour y passer le complicateur.

Cette manière épargne le travail de verser sur la planche l'encre fondue qui doit lier les masses séparées, et la coupe des pièces étant en ligne droite, elle est plus facile.

Gravure des billets.

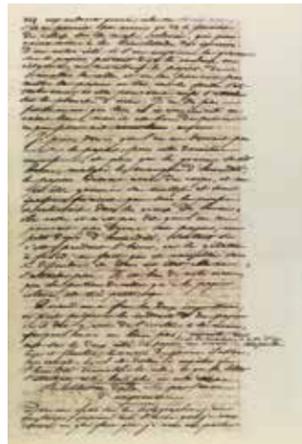
Θ Je suis arrivé à un point qui présente des difficultés, mais qui ne seront pas insurmontables, parce que, lorsqu'on est avancé dans une entreprise quelconque, rien ne doit paraître insurmontable ; c'est le vrai type de celui qui est destiné à parvenir à son but.

Je crains que l'impression de la gravure ne puisse avoir lieu avant celle des couleurs, parce qu'elles ne prendraient peut-être pas

124

aux endroits gravés ; cela ne serait rien, s'il ne pouvait pas arriver qu'il se formât des reliefs sur la masse colorée, qui pourraient nuire à la similitude des épreuves. D'un autre côté, si l'on imprime la gravure sur le papier, portant déjà les couleurs, on risquera, en mouillant le papier, de ramollir la colle, et on ne pourrait pas mettre le papier en tas, car les feuilles s'attacheraient, et elles pourraient aussi s'attacher sur la planche d'acier. Je ne dis pas positivement que tous ces inconvénients auraient lieu, mais il est bon de prévoir ce qui pourrait ~~avoir lieu~~ arriver.

Je pense donc, que l'on ne devrait pas mouiller le papier, pour cette deuxième impression ; et pour que la gravure sortît bonne, malgré le manque d'humidité, le papier devrait avoir du corps, et ne pas être gommé ; sa mollesse et son épaisseur feraient que sous la presse, il entrerait dans les creux du burin. Au reste, il n'est pas dit que l'on ne pourrait pas donner au papier, un petit degré d'humidité, surtout si c'est pendant l'hiver, car la gélatine à froid, ne fait que se ramollir sans se dissoudre, et dans cet état, elle ne s'attache pas. Il est bon de noter encore, que la portion de colle qu'a le papier coloré, est très petite. ∴



Quand on a fini les deux impressions, on peut préparer les endroits d du papier où il doit y avoir de l'écriture à la main, afin que l'encre ne boive pas ; ensuite, on met sur les deux côtés du papier et de manière à ce qu'il en soit pénétré, un vernis léger et flexible ; le vernis de gomme élastique, par exemple, lequel est destiné à empêcher que l'humidité ramolisse la colle, et que les billets s'attachent entre leurs plis, ou entr'eux [sic.].

Substitution de la colle par l'encre d'imprimerie.

Dans mes essais sur la polygraphie, j'ai longtemps imprimé avec l'encre que je vais décrire ; ce qui fait que je vais en parler

125

avec quelque connaissance de ses propriétés ; mais comme je n'ai fait que peu d'essais avec l'emploi de l'essence de térébenthine, quoique j'aie reconnu que cette essence remplirait son but, je ne garantirai pas entièrement la bonté de l'encre citée, parce que dans les arts, il arrive souvent qu'un fait doit être avéré par une longue pratique, et que même ainsi, il survient des incidents, des influences, des changements opérés par le temps sur les matières, qui mettent en défaut et la théorie et la pratique, et que les ouvriers disent être des caprices de l'art.

Comme l'encre à la colle, et les moyens cités pour subvenir à ~~son défaut~~ au défaut qu'elle a d'être soluble par l'humidité, remplissent suffisamment les conditions qui mènent au but de ce mémoire, ~~je conseillerai de s'en~~ elle servira toujours, faute de mieux ; mais la masse suivante serait préférable, comme on va le voir, et elle mérite qu'on s'occupe à l'améliorer [sic.] dans le cas qu'elle ait des défauts.

On fait concentrer sur le feu de l'huile de lin, ~~sans arriver tout à fait~~ jusqu'au point de celle des imprimeurs : on broie les différentes couleurs, ayant chacune portion égale de cette huile ; on met chaque couleur dans une très petite casserole (en, on en aura une portion suffisante à cet effet) on ajoute [sic.] dans chaque ~~portion égale de cire, qui doit~~



être une [sic.] portion de cire, qui doit être un peu moins que l'huile ; on fait fondre et mêler ensemble et on verse chaque couleur dans sa case.

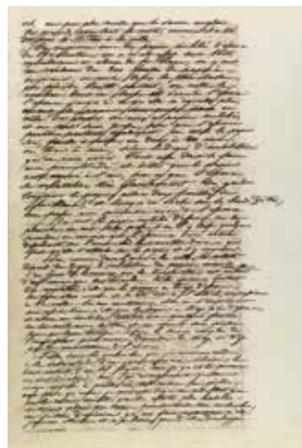
Dans l'emploi de cette cuve, on a le moule différemment fait que pour la colle ; chaque case a une ouverture *c*, *fig. 8*, sur le bord extérieur ; on colle une feuille de papier sur les deux côtés, de manière à ce qu'en séchant elle reste bien tendue ; on met de la colle sur les filets, afin que le papier s'y attache, car il ne doit pas y avoir de communication d'une case à l'autre ; on a ensuite deux planches bien droites, de la grandeur du moule, que l'on met des deux côtés, et que l'on serre avec des vis. Tout étant préparé, on teint le moule verticalement, et on verse par les ouvertures, les différentes encres, chacune dans sa case, pendant qu'elle est bien chaude ; on laisse refroidir, et on fait de même pour les cases *b*.

On tire d'un seul côté, une planche ; le papier s'enlève facilement, parce qu'il ne s'attache pas à l'encre ; chaque couleur forme une masse en parallélogramme, à surface unie, et de la consistance ~~du savon~~

126

un peu plus molle que le savon anglais. On procède pour tout le reste, comme il a été dit pour le ~~savon~~ l'encre à la colle.

On imprime avec du papier imbibé d'essence de térébenthine ; on a à cet effet une boîte cylindrique et élevée de fer-blanc ; on y met un rouleau de 200 feuilles de papier à imprimer ; on verse dessus la térébenthine, qui pénètre bientôt partout ; on retire le rouleau dont on laisse ~~et~~ écouler l'essence {l'essence} jusqu'à ce qu'elle n'égoutte plus ; ~~on met le papier sous presse, pour~~ on mêle du papier sec avec ce papier imbibé, et on met sous presse, pour que l'essence pénètre partout également. On mêle le papier sec, feuille à feuille, ou deux à ~~de~~ une, ou trois à une, selon le degré d'imbibition qu'on veut avoir. Tout cela doit se faire avec promptitude, et éviter que le papier reste exposé à l'air, parce que l'essence se volatilise très facilement. On garde toujours le papier entre deux feuilles de fer-blanc, et lorsqu'il sèche sur les bords, du tas, on passe un pinceau avec de l'essence.



On met le papier imbibé d'essence sur la planche, on met sous presse, et on l'y laisse quelques secondes ; on conçoit que l'essence a une action dissolvante sur l'encre ; elle la ramollit donc, ce qui fait qu'elle s'attache sur le papier et s'y imprime.

Ici, comme dans l'encre à la colle, la netteté dépend du degré d'imbibition du papier ; mais il s'en faut de beaucoup que la température ait sur elle autant d'influence que sur la colle. Si les épreuves sortent trop empâtées, c'est que le papier a trop d'essence ; on fera alors comme il a été dit à l'article, impression à la colle. Si au contraire, elles ne s'impriment pas assez bien, c'est que le papier a trop peu d'essence, et alors, on imbibe totalement quelques feuilles ; on les mêle avec le tas, et on remet sous presse pour quelque temps. Enfin, le succès complet de l'impression, peut encore dépendre de trop ou trop peu de consistance de l'encre.

Telles sont les recherches que je recommande à la sollicitude d'un gouvernement éclairé ; le haut intérêt d'un tel sujet, mérite qu'il le prenne en considération ; non qu'aveuglement je me croye appelé [sic.] à rendre un tel service au public, mais parce qu'enfin, je présente déjà un résultat qui par lui même [sic.] mérite que des artistes plus habiles et mieux placés que moi, poursuivent mes recherches, car je suis d'opinion qu'un fait nouveau n'est jamais stérile, et n'a besoin que d'être développé.

127

On dit qu'en matière d'industrie, tout doit être abandonné à l'industrie ; qu'elle doit se soutenir d'elle même [sic.] ; qu'il n'appartient pas à un gouvernement de s'en mêler ; je n'entends rien en économie politique, mais je sais que pour qu'un peuple puisse se considérer avancé en civilisation, il faut que son gouvernement, ou lui-même, protège les arts d'une manière efficace ; cela n'est pas encore assez, il faut qu'il cherche les talents cachés, qu'il dissipe les entraves qui les feraient périr en naissant ; enfin, il doit créer, faire naître.

On a beau dire que le système industriel soutient le génie, les talents ; lorsque le génie médite, lorsqu'il cherche à travers mille difficultés dégoûtantes ; lorsqu'il est en proie avec



la misère, accueilli par l'insolente dérision du riche ignorant, il ne produit pas encore : Un tel [sic.] système est-il fait pour le soutenir, lui qui ne donne que sur compte fait de recevoir ? Sans doute que même cet esprit de spéculation lui a bien souvent servi d'appui ; mais combien de fois n'a-t-il pas languï, ne s'est-il pas éteint, faute d'une protection spécialement destinée à l'encourager ? Si les sociétés font de grands pas vers l'industrie, pourquoi n'en feraient-elles pas aussi vers les sciences et les beaux-arts ; vers la vie contemplative et enthousiaste de ce qui est bon, et qui vaut bien nos richesses matérielles ?

Je prie le lecteur de me pardonner, de si je termine ce mémoire en m'éloignant de mon sujet ; cela est peut-être disculpable [sic.]⁶⁵ pour moi, qui, dans l'éloignement où je suis de l'Europe, ne vois que la plus complète indifférence pour les Beaux-Arts.

Fin.

128

[page blanche]



129

De la compressibilité du gaz hydrogène à la direction des aérostats.

Mars, 1839.

65 (N.T.) Formé sur le verbe *disculper* et le suffixe *-able* «susceptible d'être pardonné».



Une des plus belles découvertes de nos temps, paraît être limitée à des ascensions, par la difficulté de diriger les aérostats : croire cette difficulté invincible, ce serait reculer dès le premier pas dans la plus merveilleuse carrière que l'homme puisse entreprendre ; mais il en est de l'aérostation, comme de toutes ces grandes découvertes qui changent la face du globe ; elles ne s'opèrent que par périodes rarement marquées par un progrès rapide, presque toujours accompagnés d'améliorations insensibles, et marchant sans cesse avec la lenteur des siècles. Quant à moi, je suis d'opinion qu'un jour on traversera l'Océan.

On ⁶⁶ ne saurait vaincre ni les vents contraire, ni les vents latéraux, dans une machine qui par son volume leur offre tant de prise, et qui, par son peu de force ascendante et la faible contexture de son enveloppe, n'admet aucun moyen connu, de force supérieure. J'ai lu ~~que ce que~~ qu'un des motifs qui empêchent de se maintenir longtemps dans les airs, c'est la tendance qu'a l'aérostat à s'élever dans des régions où l'air raréfié ~~donne au~~ permet au gaz de déployer sa force d'expansion, ce qui, oblige d'en lâcher une partie, et fait ensuite que l'aérostat tend à descendre. ~~En~~ On ne peut enfin diriger les aérostats, et faire de grands voyages, parce que lorsqu'il surviendrait un vent contraire, de la pluie, ou un coup de vent, il faudrait descendre, et abandonner ^z le gaz, pour diminuer le volume d'une machine que l'on ne ~~peut~~ pourrait sans cela abriter nulle part, et que le moindre vent, lorsqu'elle serait ~~est~~ arrêtée à terre, ~~peut~~ pourrait mettre en pièces.

~~Tous ces inconvénients proviennent selon moi, de ce que l'on pense au moins, il faudrait renon abandonner le gaz, pour le renouveler lorsqu'on voudra remonter, comp On ne peut enfin, faire de longs voyages, parce qu'après être descendu avec l'aérostat, il faut abandonner le gaz Θ et même pend en serait descendu à ce qui fait que l'on ne pourrait donc pas repartir d'un point où l'on serait descendu~~

66 H J'écris sur un sujet qui en grande partie m'est étranger, car je n'en ai que quelques notions, prises par ci par là. Quinze ans d'absence de l'Europe, de ce pays privilégié, ~~ou~~ le vulgaire même est voit tous les jours et ma résidence dans l'intérieur du Brésil, isolé des arts et des sciences, m'auto-me font espérer que le public sera indulgent sur mon ignorance et je n'entreprendrais pas cette tâche, si je ne sentais pas que le moyen que je vais proposer, ne fût d'un heureux résultat. (N.T.) Note que l'on trouve dans la marge, mise en bas de page.

degré ou de force, par ce qu'il serait impraticable de renouveler [sic.] le gaz, non seulement à cause de l'énorme dépense, mais encore, parce qu'on ne trouverait pas des appareils ni des matériaux; dans les villes où l'on pourrait descendre, et encore moins au milieu des champs, ou sur le sommet d'une montagne où les vents auraient conduit l'aérostat. Tels sont les grands obstacles qui font perdre l'espoir de les diriger à son gré, les aérostats, mais il vaudrait peut-être mieux que l'on ne visât pas tout de suite à un si grand résultat, et que l'on s'en tînt à des progrès plus simples, qu'il moins rapides qu'il est permis d'espérer.

D'après ce que qu'un journal de Rio-de-Janeiro nous a transcrit il y a deux ans⁶⁷, d'un voyage fait par trois Anglais qui partirent d'Angleterre, et en 17 heures, furent descendre à Coblenz, il paraîtrait que l'aérostat peut fluctuer dans l'air, sans s'élever beaucoup, et n'avoir aucune tendance ni à monter, ni à descendre : cela il est il suffit pour cela de ne lui donner du gaz que pour équilibrer la pesanteur spécifique de la machine et de la charge : dans cet état, et poussé par un vent durable, on peut parcourir de grandes distances, mais il paraît d'un autre côté que l'aérostat doit, par plusieurs s'élever, tant pour éviter les montagnes, et tous les corps terrestres.

Je ne sais si le gaz peut s'échapper par quelques pores du taffetas gommé qui sert d'enveloppe : je pense que non, mais s'il en s'en échappe en était ainsi, cela ne serait selon moi qu'un inconvénient secondaire : on pourrait gommer un taffetas sans laisser le plus petit pore ouvert, dût-on faire la couche de vernis plus épaisse. Enfin, s'il y avait quelque perte de gaz, elle serait du moins plus facile à refaire.⁶⁸

Si je ne m'abuse, et le moyen suivant augmentera nos nous mettra à même de faire de plus grands voyages aérostatiques : il suffira on aura une pompe foulante comme celle d'un fusil à piston, ayant un réservoir où l'on concentrera le gaz. On verra va voir que cette pompe et son réservoir pourraient ne surpasseront pas en poids équivalent à la moitié de celui d'un homme.

67 (N.T.) Appel de note que l'on trouve dans la marge, inséré dans le texte.

68 Ce § doit être placé à la marque § [à la page 131].



Le gaz hydrogène est le plus léger de tous ; il est donc le plus compressible : l'air, que l'on peut réduire à la^{me} partie de son volume en le comprimant est 13 fois plus dense que le gaz hydrogène ; on peut donc réduire celui-ci à la^{me} partie de son volume ; or, il faut, pour soulever le poids de deux hommes et de l'aérostat, un volume de mètres cubes de gaz, qui peut être réduit à mètres cubes, et ce volume réduit représentera la capacité du réservoir de la pompe.

Le gaz hydrogène ainsi comprimé à la^o, [—]^{me} partie de son volume aura une force d'expansion de ; le réservoir sera de (fer ? voyez le métal qui a le plus de ténacité) ; il suffira que la paroi du réservoir ait une épaisseur de ; ce qui lui donnera un poids total, y compris la pompe, de ; poids qui n'a[rr]i[ve] n'excède pas à la . . .^{me} partie de celui de celui d'un homme.

Au moyen de cette réduction du gaz, les difficultés disparaissent en grande partie : si, pendant qu'on est en voyage, le vent devient contraire, on soutire une portion de gaz, le ballon devient lourd, et on descend : à terre, on lui soutire tout, et on plie l'enveloppe du taffetas. Le volume est réduit à très peu de chose, les vents n'ont plus de prise : ce qui fait qu'on peut s'arrêter partout, au milieu des champs, comme dans un endroit habité abrité.

La pompe servirait à s'élever et descendre à volonté, en lâchant ou soutirant autant de gaz qu'on voudrait.

§

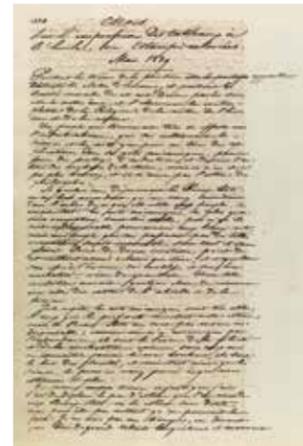
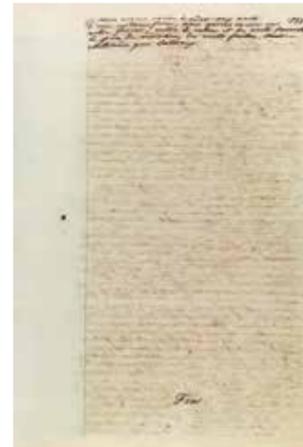
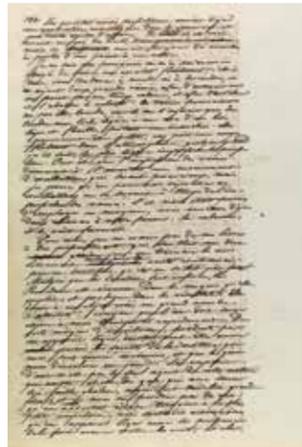
Jamais on ne courra le plus petit danger d'explosion, parce que pour descendre, il suffira de concentrer une petite portion de gaz : la concentration n'atteindra son maximum que lorsqu'on pliera le ballon, après être descendu à terre, et là, s'il y avait explosion, du moins le ballon ne tomberait pas ; mais on sait très bien qu'un réservoir de (fer ?) dont la paroi est de d'épaisseur, résisterait à une force d'expansion de beaucoup supérieure.

On n'aurait pas besoin d'employer une aussi grande portion de gaz que dans les lorsqu'on veut atteindre les hautes régions : on n'a pas besoin en effet de s'élever dans les voyages aérostatiques.

Un aérostat ainsi perfectionné, aurait déjà une application avantageuse dans le commerce et pour toute espèce d'affaires. Il [—]t serait il est vrai, errant au gré des vents, d'un point à un autre, mais il suffirait aurait toujours des nouvelles à porter d'un point à un autre.

Je ne sais pas pourquoi on n'a pas encore essayé de faire un aérostat fluctuant, c'est à dire [sic.], sans tendance à monter ni à descendre, ayant deux grandes rames, afin d'avancer vers un point par un temps calme, et afin de s'élever et s'abaisser à volonté. Ces rames pourraient ne pas être lourdes, car il ne s'agirait que de tendre une toile légère à un arc d'un bois léger et flexible, portant un manche : elles pourraient être petites, car pour un corps flottant dans l'atmosphère, quelque grand qu'il soit, la plus légère impression le pousse loin. Peut-être que l'impression des rames donnerait à l'aérostat un mouvement d'oscillation qui serait pernicieux, mais je pense qu'on pourrait réprimer ces oscillations en se servant à temps de l'impression des rames. S'il nous était permis d'employer ce moyen, nous aurions déjà deux chances à notre faveur : le calme, et le vent favorable.

Pour moi, je ne crains pas de me livrer à des pressentiments qui semblent me dire qu'un jour on traversera les airs librement, malgré les même avec le vent contraire, pourvu toutefois, qu'il ne soit pas fort. Malgré que la Création soit infinie, la Providence est économe dans les moyens qu'elle emploie, et prodigue dans les résultats. Elle donne à un objet créé un grand nombre d'attributs : croyons que l'air doit servir encore à nous transporter rapidement. De forts moyens d'impulsion, produits par un appareil léger, existent peut-être encore caché parmi les secrets de la nature qui nous sont encore inconnus, et que le génie nous dévoilera un jour. La vapeur d'eau n'est pas le seul agent de cette nature qui existe : il est des gaz qui avec une très faible chaleur, acquièrent une très grande force, et si nous ne perdons pas de vue qu'un aérostat cédera toujours à la plus petite impulsion, nous sentirons aisément qu'un appareil léger aura la puissance de le faire avancer contre les vents ; et alors,



si nous aurons encore à céder aux vents d'une certaine force, nous aurons encore en notre faveur, outre le calme et les vents favorables, le peu de résistance des vents faibles, tant contraires que latéraux.

Fin.

Essais sur l'impression des tableaux à l'huile, ou Estampes coloriées.

Mai 1839.

Puissent les trésors de la peinture être le partage appartenir à toutes les classes d'hommes, et puissent les beautés morales de cet art Divin parler sans cesse à notre âme, et l'élever vers la contemplation de la Religion, de la vertu, de l'héroïsme et de la nature.

Un peuple qui tournerait tous ses efforts vers l'industrialisme, qui ne cultiverait les sciences et les arts que pour en tirer des applications dans ses arts mécaniques, pourra faire des prodiges d'industrie, et devenir l'arbitre des richesses de la terre ; mais il n'en sera pas plus heureux, et il n'aura pas l'estime des philosophes.

Si quelqu'un déprimait les Beaux-Arts, en ne leur accordant qu'un rang secondaire dans l'ordre de ce qui est utile aux peuples, il aurait tort : les arts mécaniques, les plus grossières occupations, sont très utiles, parce qu'ils sont indispensables pour arriver aux beaux-arts ; mais un peuple qui ne passerait pas de telles occupations serait insensible, sans tact et sans gloire. Point de douces émotions, point de cet enthousiasme éclairé qui élève, et rappelle sans cesse à

l'homme sa noblesse et son immortalité, rien de grandiose. Une telle condition aurait quelque chose de commun avec celle du castor, de l'abeille et de la fourmi.

Je le répète, les arts mécaniques sont très utiles, et ceux qui le professent méritent notre estime, mais les Beaux-Arts ne sont pas moins indispensables ; comme on n'y arrive que par l'abondance, ils sont le coin de la félicité et de la civilisation ; comme sans eux on ne connaîtra jamais le vrai bonheur, ils sont le but des sociétés, et méritent ainsi que les sciences, le premier rang parmi ce que nous estimons le plus.

On pourra ~~ne jam~~ trouver injuste que j'aie l'air de déplorer le peu d'estime que l'on accorde aux Beaux-Arts : on les estime sans doute, mais peut-être pas autant qu'on pourrait le faire. Je ne crois pas me tromper, en disant que bien de grands talents languissent et meurent

135

avec eux-mêmes. On dira que la ~~publie~~ société leur accorde toute la protection possible ; mais je vois tant de richesses appliquées à des futilités, que je me crois fondé à regretter que le talent ne trouve pas encore une carrière plus libre à parcourir. Le génie doit de tout vaincre, cela est vrai, mais ses progrès seraient bien plus rapides, s'il n'avait qu'à s'avancer.

Je serais fâché de tomber dans des idées exclusives, et de m'égarer dans mon enthousiasme : le talent est partout ; chaque branche d'industrie a ses chefs d'œuvre [sic.] dignes de toute notre admiration, tout aussi bien que les autres productions de l'esprit humain ; mais comme ami des arts, je désirerais qu'ils fussent plu<s> généralement estimés. Je voudrais enfin que les richesses ne fussent pas recherchées avec tant d'avidité, par le seul amour des richess<es> ou des jouissances matérielles. Que tout se rapporte à la culture de notre entendement, et nous aurons trouvé le chemin du bonheur.

En me servant dans les recherches qui vont suivre, d'expédients mécaniques pour donner aux artistes les moyens de multiplier leurs tableaux à l'huile, je pense montrer que j'ai en estime les arts d'industrie, et peut-être confirmerai-je encore plus l'affinité qui les rapproche des beaux-arts.



Le graveur et le lithographe voient se multiplier leur travail, qui n'est qu'une froide traduction ; ils peuvent déployer leur talent, mais c'est un talent sui generis⁶⁹ qui a découvert de nouveaux moyens, sans produire de nouveaux effets. Ils parlent une langue qu'on a dû inventer exprès, et qui n'a pas enrichi le domaine de nos pensées. Pour atteindre leur but, ils ont dû suivre des détours qui les ont conduits à un autre but ingénieux, où on les admire à juste titre, mais qui n'est pas le véritable. Le peintre, dont les moyens sont si amples, lui qui crée à chaque coup de pinceau, et a la faculté de peindre toute la force de son idée, est privé des moyens de multiplier son ouvrage. Il consacre une partie de sa vie pour ne produire qu'un seul tableau, qui peut à la vérité l'immortaliser ; mais il vaudrait mieux que son talent lançât ses rayons de toutes parts.

Il est à désirer que la vérité prenne place à ces représentations forcées qui nous présentent des traits et des pointillés pour des ombres, et des gradations d'une seule teinte, pour des couleurs.

136

Dans mes recherches sur la polygraphie, j'ai été pendant plusieurs années dans la ~~l~~ l'idée que la masse d'encre devait avoir un degré de solidité à peu-près égal à celui du suif et du savon ; mais je viens de reconnaître, depuis que j'ai employé le papier cellulaire, que l'encre d'imprimerie, telle qu'elle est, est préférable sous plusieurs rapports, et que le papier n'en laisse traverser que ce qu'il en faut. L'encre étant donc molle à ce degré, il résulte que la seule application du papier mouillé sur la planche et la pression, opèrent l'impression, sans qu'il soit nécessaire que le papier porte un liquide dissolvant, comme je l'ai cru pendant tant d'années ; mais dans le cas présent, où je n'emploie pas le papier cellulaire, et où l'arrangement des couleurs exige une certaine solidité de l'encre, je suis obligé d'en revenir à ma première idée ; c'est-à-dire de faire l'encre ou la masse solide, et d'imbiber le papier d'un liquide qui ait une affinité dissolvante sur l'encre.



69 (N.T.) Appel de note que l'on trouve dans la marge, inséré dans le texte.

On a eu l'ingénieuse idée de faire former une portion de parallépipède de métal, et, au moyen de leur assemblage, d'écrire et de multiplier la pensée ; cette belle découverte, qui aujourd'hui est si simple, si naturelle, et s'est tant perfectionnée, n'a cependant paru que plusieurs milliers d'années après la création du monde ; tant il est vrai que le plus riche don de la Providence c'est le savoir : tout cède, tout s'applanit [sic.] devant le savoir : les choses les plus difficiles deviennent simples et naturelles ; on s'étonne de n'avoir pas su hier ce que l'on sait aujourd'hui.

Pour moi, je ne vais pas assembler des parallépipèdes, mais je vais incruster des couleurs dans des couleurs ; cette idée n'est pas encore venue aux hommes, mais elle aura aussi ses phases progressives ; ses difficultés décourageantes au commencement, et ensuite, diverses périodes marquées par des progrès quelquefois insignifiants, et d'autres fois bien grands, jusqu'à ce que l'impression polychrome ne soit plus qu'une chose simple, naturelle, et qui semblerait avoir dû être connue de tout temps tous les temps.

Préparation des couleurs et de la planche.

Les indications que je vais faire ne reposent pas sur des faits avérés, mais elles sont fondées sur des expériences faites à la dérobee, car mes occupations m'empêchent de suivre le cours de mes idées ; heureux encore, si en les consignand

137

sur le papier, je les sauverai de l'oubli où les laisseront les habitans [sic.] de ce pays. Je ne trouve rencontre pas un. Pendant 9 ans de résidence. Depuis 9 ans que je suis parmi eux, je n'ai rencontré que très peu de personnes avec qui je puisse épancher mes sentimens [sic.] d'artiste et en personne se.

On broiera une couleur avec de la térébenthine de Venise, on la mettra dans une petite casserole de fer sur le feu, et on y ajoutera [sic.] un peu de gomme-lacque, et si elle ne fond pas bien dans la térébenthine, on la dissoudra dans l'alcool solide, ou déjà dissoute dans l'alcool, selon qu'elle se



mêlera mieux dans la térébenthine. On laissera sur un feu doux, jusqu'à ce que l'essence et l'alcool s'étant évaporés, la térébenthine le mélange devienne solide par le refroidissement. On le versera alors dans un moule de forme quelconque. On fera de même pour toutes les couleurs.

On broiera toutes les couleurs dans un mortier, jusqu'à ce qu'elles soient réduites en une poudre extrêmement fine. C'est afin que C'est afin que la couleur se pulvérise bien, que j'y ajoute [sic.] de la gomme lacque [sic.], et on règlera la proportion selon la gomme lacque [sic.] l'expérience⁷⁰. On fera un mélange incolore de térébenthine et de gomme lacque [sic.], que l'on réduira en poudre.

On aura un cadre, fig. 1^e. moule, fig. 1^e. dont la largeur et la longueur soit égale à celle du tableau que l'on voudra faire, et dont la profondeur soit de cinquante millimètres. On remplira ce moule de poudre incolore, en le serrant autant que possible : on retirera la base du moule ; la masse résineuse aura une certaine cohésion, par suite d'avoir été serrée dans le moule ; on l'augmentera, en l'imbibant un peu avec de l'alcool. Il faudra que l'on puisse retirer du moule, la plaque résineuse, mais ce ne sera qu'après que le dessin sera fini.

Je ne sais pas s'il ne serait pas mieux, de fondre verser la résine incolore, et la verser dans le moule, au lieu de la pulvériser. Pour le moment j'ai mes raisons pour la mettre en poudre, mais l'expérience décidera à cet égard.

138

Peinture.

Supposons que l'on ait à faire une tête d'Alexandre ; on fera premièrement sur du papier, un modèle ombré, ou simplement tracé, et si l'on veut le faire colorié, ce n'en sera que mieux. On le tendra sur un cadre, que l'on posera sur la plaque résineuse incolore, que je nommerai dorénavant planche. Il y aura aux quatre coins du cadre modèle, des pivots

70 (N.T.) Appel de note que l'on trouve dans la marge, inséré dans le texte.

qui serviront à le fixer sur le cadre de la planche : on calque seulement les contours des carnations, et on retire le modèle.

On a 1^o. : plusieurs lames d'acier longues de deux décimètres, *fig. 1^o* ; depuis la largeur d'un millimètre jusqu'à cinq, et de la plus grande finesse possible. Elles doivent être bien droite.

2^o. Plusieurs aiguilles de même longueur que les lames, et depuis 5 dixmillimètres [sic.] jusqu'à 4 millimètres de diamètre.

3^o. Un calorifère, *Fig. 3*. Cette pièce est d'acier, et est composée d'un cylindre *a b*, auquel sont attenants deux bassins *c c*; *d* est un manche de bois par où l'on tient le calorifère. Le manche et le cylindre sont percés dans le sens de leur axe, par plusieurs ouvertures représentées par la coupe *e* du cylindre, où les lames et aiguilles entrent à frottement.

4^o. Des balles de fer, portant un manche de fil de fer, *Fig. 4*, que l'on tient dans le feu d'un brasier. ~~La table sur laquelle on travaille~~ La table de travail est percée de plusieurs trous circulaires de différentes grandeurs dont la *Fig. 5* représente le plan placés sur le devant. La *fig. 5* en représente le plan.

Les parties trouées représentent donc le contour *A*, *fig. 6*. On placera la planche sur un des trous de la table ; on mettra deux balles bien chaudes dans les bassins ; elles échaufferont le calorifère, qui échauffera la lame qu'on y aura passée. On abaissera le calorifère jusqu'à quelques centimètres du bas de la lame ; on le tient de la main droite, tandis que la main gauche tient la lame par dessus, *fig. 6*, pour ~~assurer la feu~~ la maintenir ~~verti~~ perpendiculairement sur la planche.

139

On mettra aux doigts une enveloppe ~~non cou~~ qui préserve de la chaleur. ⁷¹ On doit traverser la planche par la lame, sur un point du contour *A*.

Il est évident, et l'expérience me l'a démontré, que la lame chauffée pénétrera facilement ~~dans la plan~~ à travers la



planche, parce qu'elle fond un peu la résine. On passe la main gauche par dessous la planche, pour recevoir la lame, *fig. 7.*, et on ~~pour~~ la tire lentement. ~~La main droite reste rapprochée de la planche, parce que~~ Pendant que la lame passe ~~par en bas~~ vers le bas, on tient le calorifère rapproché de la planche, afin d'échauffer toujours la lame sur le point de contact avec la résine. ~~On fait descendre la lame,~~

~~Et on~~

La main gauche tire la lame par le bas, et les deux mains la passent latéralement le sur le trait [-], et lui font parcourir tout le contour *A*, en suivant les sinuosités. Lorsque la lame est toute passée vers le dessous de la planche, on essuie la résine dont elle est couverte, et on recommence.

On change les balles lorsqu'elles sont refroidies.

On conçoit qu'une lame échauffée qui traverse la résine, en fond un peu dans son passage, et emporte avec elle celle qui fond ; et comme elle traverse lentement, tandis que son mouvement latéral est plus prompt, elle n'en fond que ce qu'il faut pour laisser un trait dont l'ouverture est égale à sa propre épaisseur. Ceci m'a été certifié par l'expérience : j'ai échauffé un canif et de grosses aiguilles rondes et triangulaires, et les ai faits passer à travers des plaques de cire, de résine, et même de gomme lacque [sic.], tous ont laissé une ouverture *a a*, *fig. 8* semblable à la coupe de ces instruments, et si on avait des fers dont la coupe fût connue *b*, ils laisseraient des ouvertures semblables.

La térébenthine de Venise a des qualités excellentes ; elle est d'abord liquide, pour broyer les couleurs. Lorsqu'elle est devenue solide, elle fond comme la cire, et elle se dissout très bien dans l'alcool et l'essence de térébenthine, dont l'un des deux jouera un rôle dans ce procédé, comme on le verra à l'article Impression.

La résine de pin ne fond qu'en pétillant ; la gomme lacque [sic.] pure se boursoufle et n'est pas aussi soluble. La cire serait bonne à ce travail, mais elle ne se pulvérise pas, et ~~cette~~ on verra que cette qualité est essentielle.

71 (N.T.) Appel de note que l'on trouve dans la marge, inséré dans le texte.

Lorsqu'on a fini d'ouvrir le trait sur tout le contour *A*, *fig. 6*, la pièce *A* se détache facilement, et le contour reste à vide. On pousse la planche sur une autre partie de la table où il n'y ait pas de trou, ou on la met sur une pierre ou planche parfaitement unie ; on prend de la résine couleur de chair, bien pulvérisée, et on remplit l'espace vide jusqu'au niveau en appuyant beaucoup pour rendre la poudre résineuse adhérente et compacte ; on évite le plus possible les inégalités de surface. Cela fait, on imbibe d'alcool ou d'essence un gros pinceau, et on le passe sur la partie incrustée, de manière à ce que le liquide pénètre, mais n'arrive pas jusque par dessous. On met une planche de bois sur la planche, afin de la tourner en dessus dessous, et on passe de même le pinceau sur la partie incrustée. On retourne la planche, pour la remettre dans sa première position.

L'alcool ou l'essence dissolvent un peu la résine, et font que la poudre devient adhérente ; mais l'essence me paraît plus difficile à sécher que l'alcool.

On remet le cadre, et on calque les yeux, les sourcils, le nez, la bouche etc. Commençant par les paupières supérieures, en obliquant plus ou moins cet instrument, faire une ouverture plus ou moins large, en sorte qu'elle pourra être grosse au milieu, et retrécie [sic.] aux deux bouts, *fig. 9*. On remplit le vide du trait avec de la résine pulvérisée, couleur brun-foncé, ou couleur des paupières ; on appuie avec une lame un peu aplatie [sic.] à sa base, afin de faire pénétrer la résine jusqu'au fond du trait, et de la rendre plus compacte.

Dans les petites incrustations comme celle-ci, il n'est pas besoin de retirer la planche de par-dessus le trou de la table, ~~pour~~ il suffit de boucher l'ouverture par dessous, ou avec le doigt, ou avec un tampon aplati.

Pour la prunelle, on emploie une aiguille, parce que la lame donnerait le travail de la tourner à chaque point, pour décrire la circonférence, tandis que l'aiguille ouvre toujours le même trait, < dans > n'importe quelle direction. On emploiera l'aiguille pour les petites courbes, sauf si le trait est fin, et que l'aiguille ne peut se conserver chaude.

Ayant ouvert le trait circulaire de la prunelle, le milieu sortira de lui-même par dessous, et la prunelle restera à jour :



on bouche par dessous, et on emplît avec de la poudre châtain demi-teinte ; et il est dorénavant entendu que l'on appuie toujours sur la poudre résineuse afin de la faire pénétrer

jusqu'au fond, et de la rendre plus compacte, et qu'après on l'imbibe d'un peu d'essence ou d'alcool ; et il sera aussi entendu par le mot *incruster*⁷², toute l'opération d'ouvrir une partie et de la remplir d'une couleur.

On ouvre de même la pupille, et on l'incruste de poudre noire.

On ouvre l'iris, mais en laissant deux points *fig. 10*, qui empêchent la prunelle de se détacher ; on l'incruste de la même résine que la pupille, et on peut après incruste les deux points *a*. On incruste encore le point blanc, qui dans un portrait, est le point le plus réfléchissant.

Comme le blanc de l'œil est composé de différentes teintes formant l'ombre, le *clair-ombre*, et le clair, on ouvre d'abord la partie *A*, *fig. 11*, que l'on incruste d'une couleur du blanc de l'œil ombré ; ensuite on ouvre ensuite le reste, que l'on incruste de blanc bleuâtre, et on incruste après, la partie *B* de blanc pur. Il est certain que ces trois teintes se trancheront d'une manière dure, c'est-à-dire, qu'elles ne se fondront pas bien ensemble, mais j'indiquerai plus tard, comment on les adoucira.

Pour faire les ombres de l'orbite de l'œil, on incruste l'une après l'autre les diverses teintes indiquées par les traits ~~de~~ obliques et horizontaux. Je pense qu'il n'est pas nécessaire d'expliquer davantage la manière d'incruster les traits et les ombres de toute la figure, vu que dans cet exemple je viens de donner des explications pour les traits et les ombres de détails, et pour les grandes teintes. Quant aux gradations de teintes et à la manière de fondre et d'adoucir le passage d'une teinte à l'autre ou d'une couleur à l'autre, je n'imagine pour le moment que d'incruster des teintes à la manière des hachures. Soient les teintes ou couleurs *A* et *B*, *fig. 12* que l'on veuille adoucir à leur jonction *a b*, on incruste sur cette jonction de

72 (N.T.) Appel de note que l'on trouve dans la marge, inséré dans le texte.

hachures courbes ou droites, obliques, horizontales etc., d'une teinte moyenne, et on répète ce travail, jusqu'à ce que les deux teintes se fondent.

Pour les cheveux et les sourcils, on incruste d'abord les masses, comme il a été fait pour les carnations, ensuite, en incrustant tour à tour des traits clairs et des traits obscurs, on forme les boucles et les ondulations ; pour les boucles qui se raréfient sur les chairs et, sur le fond, on incruste des courbes déliées, et des petites masses séparées.

Pour le casque, on incruste les parties de fer, d'une teinte moyenne de ce métal ; on fait après les ornements, les ombres et les clairs, au moyen d'incrustations de clairs et d'obscurs. On fait de même pour les parties dorées du casque, de la cuirasse, des draperies, etc. Enfin, il en est de même de ce procédé, comme

142

de la peinture : ici on peut mettre couleurs sur couleurs, là on peut incruster des couleurs sur des couleurs.

Cette manière de peindre pourra embrasser l'Histoire, le paysage, le portrait, les fleurs, les marines et tous les genres : elle se perfectionnera sans doute, peut-être changera-t-elle entièrement de face. L'exercice et la dextérité rendront ce travail facile.

Impression.

Depuis neuf ans que j'ai commencé à découvrir la polygraphie, j'ai toujours cru que le papier devait porter un liquide ayant une action dissolvante sur la masse qui forme la planche ; il n'y a que deux mois que j'ai reconnu que cela n'est pas toujours nécessaire. Il se glisse quelquefois pour un rien, dans la marche des procédés, des erreurs qui éloignent pour longtemps le résultat de bien des travaux.

Mais dans le cas présent, comme la planche est solide, le papier doit indispensablement porter un dissolvant.

On mouille donc le papier, d'essence de térébenthine bien rectifiée, qui est un bon dissolvant de résine. Voyez pour la manière d'imbiber le papier le Mémoire sur les Billets de Banque, page 126. L'alcool rectifié dissout aussi les résines,



et il serait bon de l'essayer aussi, en procédant comme pour l'essence.

On met une feuille de papier imbibé sur la planche, on met sous presse, et on retire ; si l'épreuve ne sort pas bien imprimée, on la laisse sous presse un peu plus de temps, pour que le dissolvant ramollisse un peu la surface du dessin, qui alors s'imprime sur le papier. Après quelques épreuves, comme la planche se ramollit à la surface, l'impression va vite [sic.].

Si l'épreuve sort pâle, c'est parce qu'elle n'a pas resté [sic.] assez de temps sous presse, ou parce que l'essence ou l'alcool ne sont pas rectifiés ; si l'épreuve sort trop chargée et empâtée, c'est parce que l'opposé de quelqu'une de ces circonstances a eu lieu.

La température y sera aussi ~~pour quelque~~ peut-être pour beaucoup, chose ; et dans ce cas, on travaillera dans une chambre chaude, ou on emploiera la plaque de fer dont il est parlé [sic.], page 121.

Mélange des teintes.

Si l'on ne parvenait pas à fondre ou adoucir les teintes sur la planche même, (cela serait cependant très avantageux) on les adoucirait sur les épreuves mêmes ; on mouillerait le pinceau

143

d'essence ou d'alcool, on ramollirait les couleurs, et on les mêlerait facilement.

On essayera les feuilles de résine solide, faites par le même moyen indiqué pour les feuilles de cire ; on fera des fils de diverses grosseurs, de résine solide, et on aura des bandes, des points, etc., pour incruster : ce moyen sera peut-être préférable.



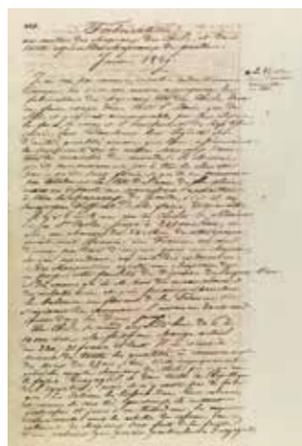
Fabrication au métier des chapeaux du Chili, et de toute espèce de chapeaux de paille.

Juin, 1839.

Je ne sais pas comment notre industrieuse Europe, ne s'est pas encore appropriée la fabrication des chapeaux dits du Chili, dont on fait usage dans toute l'Amérique du Sud, et qui sont remarquables par leur élégance, la force, le corps et l'uniformité de leur tissu serré ; leur blancheur, leur légèreté, et d'autres qualités encore qui leur assureraient [sic.] la supériorité sur les autres chapeaux dans tous les marchés du monde. Il est vrai qu'ils ne conviennent pas à tous les climats, parce qu'ils sont frais, et qu'ils ne préservent pas totalement la tête de l'eau de pluie ; mais ces défauts me paraissent appartenir à tous les chapeaux de paille, et il ne serait pas difficile de les faire disparaître.

Il y a 6 ou 8 ans que les Chilis se vendaient ici à S^m. Carlos, jusqu'à 24\$000 Reis ; ce qui, au change de 240 Reis, de cette époque, ferait cent francs : en France, on ne dépense pas tant d'argent pour un chapeau, et ici cependant, on voit des cordonniers et des charpentiers acheter un chapeau de ce prix ; cette facilité de dépense de l'argent, tient à des causes qu'il est hors de mon plan de relater ici, et qui feraient pencher la balance en faveur de la France, s'il s'agissait de comparer l'aisance dont on jouit dans les deux pays.

Un Chili se vend aujourd'hui de 6 à 10.000 reis ; cela fait au change actuel de 320, 31 francs 25 cent. Il en vient à présent de toutes les qualités, à commencer du prix de 2\$000 Reis. C'est improprement qu'on les appelle chapeaux du Chili, parce qu'on les fait à Guayaquil, et dans toute la République de l'Equateur ; mais il n'y existe pas de fabriques. Les Indiens les tressent dans leurs cabanes, et comme ils sont très paresseux, ils mettent quelquefois 15 jours à en tresser un. Les *neg* commerçants [sic.]⁷³ vont les acheter de cabane en cabane. Ces chapeaux sont faits de la feuille d'un palmier qui paraît particulier à Guayaquil,



mais que l'on m'assure exister au Brésil, à S. Paul, au Brésil. Les Indiens de Guayaquil savent blanchir les feuilles, et les rouler des deux bords vers le centre ; voyez *fig. 1^e*, et ils font des pailles tellement menues et si bien roulées, que l'on voit des chapeaux d'une grande finesse. Quant à leur manière de tresser, je ne donnerai d'autres informations que celles que l'inspection des chapeaux peut me suggérer. Leur *tressage* égal partout, est plutôt un tissu qui paraît être commencé du bord, et fini vers le milieu du fond, en sorte qu'on n'y remarque aucune jointure, comme cela arrive pour tous les chapeaux faits de longues tresses superposées, ou cousues en spirale. Cela fait que les Chilis sont très beaux. Il paraît que les Indiens n'emploient aucun genre de métier, et qu'ils tissent avec les doigts.

Une découverte *marquée au coin de l'utilité* utile, est toujours une acquisition dont l'industrie ne se défait jamais plus ; c'est une heureuse innovation qui, bien loin de durer aussi peu que ces ridicules changements de la mode, imprime une trace durable ; c'est une nouvelle source de richesse et d'activité dont l'influence ne se fait d'abord sentir que dans les lieux qui l'ont vue naître, et qui peu à peu s'étend au loin.

Le bon goût dans les vêtements n'est pas à dédaigner, toutefois que [sic.] ce n'est pas aux dépens de la commodité, et du temps, que nulle classe d'hommes devrait employer à des futilités.

Le présent procédé pour la fabrication des chapeaux de paille, réunira l'élégance à une grande économie de travail, et je suis sûr qu'il offre des fortunes à faire. Je dois cette découverte à la nécessité où je me suis trouvé, pendant 10 ans que je travaillais à la Polygraphie, d'exercer en même temps le métier de chapelier, car le public recherchait mes chapeaux, et ne donnait aucun prix à mes nouveaux principes sur l'imprimerie.⁷⁴

Il y a deux ans que j'ai commencé à essayer de faire des chapeaux de sparterie ; mes vues étaient plus simples au commencement, mais je me suis trouvé peu à peu sur une voye [sic.] qui m'a conduit à faire des chapeaux beaucoup meilleur

⁷³ (N.T.) Pour commerçants, mais influencé par «comerciante» ou «commerciante» en portugais.

⁷⁴ Les § § contenus dans l'accolade doivent être en tête.

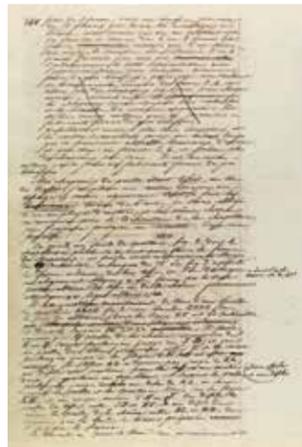
que ce que j'avais intenté⁷⁵. Je fais aujourd'hui deux chapeaux par jour ; le prix des matériaux s'élève pour les deux, à 960 Rs reis, (3 francs). Je les vends à 2\$560 chaque, qui me font 5\$120 (16 francs) pour les deux ; déduisant les

146

frais de 3 francs, reste un bénéfice journalier de 13 francs, qui serait très avantageux en France, mais comme ici on ne soutient pas sa famille à moins de 6 ou 8 francs par jour, même en se malgré que l'on soit très réglé, le bénéfice se réduit à 5 ou 6 francs. Je crois que ceux qui suivront cette s'adonneront à cette spéculation avec l'esprit nécessaire pour réussir, pourront faire de gros bénéfices, parce que non seulement ils trouveront les moyens de faire 3, 4, et même plus de chapeaux par jour pour chaque ouvrier, comme aussi ils pourront les chapeaux seront toujours plus recherchés et le nombre des ouvriers, augmenté. Il est du moins certain que les premiers fabricants feront de gros bénéfices. Perfectionner encore plus leurs chapeaux, et les vendre à meilleur prix, en même temps qu'ils pourront admettre beaucoup d'ouvriers, et que ceux-ci feront 3, 4, et même plus de chapeaux par jour. Il est du moins certain que les premiers fabricants feront de gros bénéfices.

Mes chapeaux de paille étant tissés, au lieu de tressés, j'emploie un métier propre au tissage ; mais ignorant tout-à-fait les technisme [sic.] termes de l'art, je serai obligé d'en employer d'autres ; et la même chose m'arrivera pour le technisme [sic.] de la chapellerie, que j'ignore presque en totalité. Voici mon procédé :

On prend une feuille de sparterie *ABCD*, *fig. 2*, dont les chapeliers en peluche se servent pour faire la forme des chapeaux ; ces feuilles sont ordinairement larges de 60 centimètres, et longues de 75. La *fig. 3*. Représente la forme ordinaire de leur tissu, où l'on distingue un alignement oblique *a a*⁷⁶, formé par la superposition alterne du tissu et de la chaîne : je nommerai cette ligne *a a*, ligne alterne, et



75 (N.T.) Deux brasilianismes en une phrase.

76 Dont l'inclinaison est de 45°.

Il est question maintenant, de tirer d'une feuille de sparterie *ABCD*, *fig. 2*, une bande *EFGH* dans le sens des alternes, dont la ligne *EF* ait 60 centimètres, qui (tel est le contour d'un chapeau ordinaire) : et dont la largeur *IG* en ait 23. centimètres. Il faut encore que les pailles de la chaîne, comprises de *H* en *F*, soient prolongées jusqu'en *JD*, et que les pailles du tissu, comprises entre *E* et *G* soient prolongées jusqu'à la ligne *GK* ; à cet effet, on comme le tissu *AL* n'arrive pas jusqu'à *KL*, on défile⁷⁷ cette portion, pour la tisser au métier dont je parlerai en son lieu, en laissant les pailles prolongées jusqu'à *KL* au delà [sic.] de *KL*. On coupe ensuite les pailles et la sparterie situées sur la ligne *KH*, et on coupe encore d'*H* en *J*. On défile les pailles du tissu entre *JD* et *HF*, et on défile de même les pailles de la chaîne entre *AL*, et *EG*, de manière que la bande se trouve préparée comme l'indique la figure.

Ce travail ne peut se faire sans premièrement

147

fortifier les pailles *FD* et *EK*, et celles qui leur sont latérales, parce qu'étant qu'étant coupées aux points angles *E* et *F*, elles n'ont pas d'entrelacement qui leur serve de base ; elles se sépareraient donc d'elles mêmes [sic.]. On évitera cela, en coupant la sparterie sur la ligne *NO*, et collant une bande de papier des deux côtés, jusqu'en *EF*. On coupera cette bande, quand on aura fait le travail suivant :

On a un métier semblable à celui des tisserands, *fig. 4* ; haut de 1.^m35.^{cm} ; et dont les dimensions *AB*, *BC*, sont de 60 cent. chacune. *HI*, sont deux planches si fixées dans les montants, et situées à une hauteur convenable pour qu'un homme assis puisse travailler. On voit de plus, les 4 peignes et le battoir⁷⁸.

Les cordons *a a*, qui partent du peigne 1, passent sur les poulies *b b*, et vont aboutir au peigne 3 ; les cordons qui partent du peigne 2, vont aboutir au peigne 4. Les peignes sont arrangés de manière à ce que les pailles de la chaîne y soient

77 Lisez effiler et non défiler.

78 (N.T.) Appel de note que l'on trouve dans la marge, inséré dans le texte.

fixes ; c'est-à-dire [sic.], que le peigne qui s'élève, entraîne les pailles qui lui appartiennent, et celui qui s'abaisse, entraîne de même ses pailles. La *fig. 4 bis*, explique mieux cela : les trous $\alpha\alpha\alpha$; Les pailles passent par les trous \underline{a} , et s'y trouvent par conséquent, fixées<.>

On plie la bande de sparterie sur la ligne *PQ*, *fig. 2*, à la manière indiquée par le *fig. 5* ; c'est à dire, que *EG*, *fig. 2*, se trouvera sous *HF* *fig. 5* ; et *KQ*, *fig. 2*, formera *QD*, *fig. 5*. Cela fait, on fixera la sparterie sur la planche *H*, *fig. 4*, et on pliera les pailles *HD*, *fig. 5*, de manière à ce qu'elles soient suspendues par en dessous, comme on le voit en *JK*, *fig. 4*. On Il ne reste plus qu'à faire passer les pailles de la chaîne à travers le battoir et les peignes, et de les fixer sur la planche *I*.

Tissage.

On a une pincette, *fig. 6*. à spatules, *fig. 6*, dont les branches \underline{a} \underline{b} , doivent excéder la largeur *IM*, *fig. 4*. afin qu'étant introduites entre les pailles de la chaîne, elles purifient

Tissage.

On s'assoit devant le métier, et avec les pieds, on abaisse les bois *NO*, *fig. 4*, lesquels abaissent les peignes 1 2, tandis que 3, 4 s'élèvent ; les pailles La chaîne s'ouvre, comme on sait, en deux portions divergentes, une vers le haut, l'autre vers le bas. On introduit de la main gauche la pincette, ~~comm~~ laquelle tient lieu de navette ; on prend de la main droite, la paille *KM*, dont on présente le bout à la pincette, qui s'en empare, et l'entraîne d'*M* en *L*. On abaisse les bois *OP*, qui abaissent 2, 3, et élèvent *I*, 4 ; on passe la paille subséquente du tissu : on continue ainsi, en abaissant *PQ*, *QN*, *NO*, et ainsi successivement. Le résultat sera le tissu représenté par la *fig. 3*.

Il est essentiel qu'à chaque paille que l'on tisse, la partie de la sparterie qui est doublée par dessous, soit poussée en avant, de la grosseur d'une paille du tissage, et en même temps à droite, de la grosseur d'une paille de la chaîne. Je ne sais pas si l'on m'entendra bien, malgré que

je sois très minutieux. Dans le fait, jamais je n'ai éprouvé tant de difficultés pour m'exprimer, comme dans le présent



Mémoire ; sans doute, c'est parce qu'il le procédé est resté y a beaucoup d'action dans le procédé. Enfin, si l'on ne comprend pas bien le mouvement dont je viens de parler, le procédé l'indiquera de lui même [sic.], et en même temps, on connaîtra ce qu'on aura à faire, pour combiner avec ce mouvement, la fixation fixité de la sparterie sur la planche *H*, *fig. 4*.

Le tissage fini, on coupera les pailles *HDJ*, *fig. 5*, et le contour, qui sera d'une seule pièce, aura la forme indiquée par la *fig. 7*.

Autre préparation du contour.

La manière que je viens d'indiquer, sera employée lorsqu'on voudra mettre à profit les feuilles de sparterie que l'on trouve dans le commerce ; mais la manière suivante, est préférable sous tous les rapports, et doit seule être employée. Elle donnera encore le moyen de tisser des chapeaux de toute espèce de pailles et même de toute autre substance dont l'industrie saura tirer parti, comme des crins, des baleines, des écorces de cannes, de roseaux, de l'osier, etc. etc.

Soit de la paille de riz dont nous nous servons dans cet exemple : les pailles de la chaîne devront avoir la longueur *EG*, *fig. 2*, qui est de 33 cent.^s plus 15 cent.^s, ce qui fait 48 cent.^s. Les 15 cent.^s. Sont mis en excédent, pour donner de la latitude au jeu des peignes et du battoir. On les fixera l'une à côté de l'autre.

Soit de la paille de riz dont nous nous servons dans cet exemple : on les fixera l'une à côté de l'autre, en leur donnant une inclinaison de 45°. sur la base *EF*, *fig. 8*. On colle une bande de papier sur *EF*, tant pour fixer les pailles l'une à côté de l'autre, comme pour les attacher sur la planche *J*. on passe les peignes, représentés par les lignes \underline{a} \underline{b} , Le battoir n'est pas encore employé dans cette première opération. On fixe après la chaîne sur la planche *I*. On a une quantité suffisante de pailles, de la longueur *KE*, qui appartiennent au tissu. On les tisse, en commençant de l'angle *E*, et comme sur cet angle il y a très peu de chaîne, pour que le tissu soit fixe, on donne aux premières pailles un peu d'excédent, que la *fig.* indique. On se sert, en guise de battoir, d'une verge, ou d'une règle de métal, qu'on introduit à chaque fois qu'il faut ~~Æ~~ battre.

~~On relie~~ Cela fait

Lorsqu'on a tissé jusqu'au point *F*, on coupe les pailles sur les lignes *GH*, et *EF*, on retire les peignes. on coupe les pailles excédentes *cd*, et alors la pièce sera en tout égale à la *fig. 2*, et il n'y aura plus à procéder pour le reste, que de la manière dont j'ai parlé cy dessus.

Les feuilles de sparterie que l'on trouve dans le commerce sont assez larges pour en tirer le contour ; mais comme elles ne le sont pas assez pour les bords, des chapeaux, il faut avoir des feuilles beaucoup plus larges, mieux de tisser des pièces de sparterie de plusieurs aunes⁷⁹ de longueur, au lieu de tisser des feuilles. J'observe que l'on pourra par ce procédé, tisser des chapeaux de toute espèce de pailles, et même de toute autre substance dont l'industrie saura tirer parti, comme des crins, des baleines, des écorces de cannes, des roseaux, de l'osier, etc. etc.

Je ne terminerai pas ce mémoire, parce que j'ai rencontré des difficultés infinies pour m'expliquer, et parce que j'attends de faire de nouvelles expériences, pour être plus sûr de mon fait. Je puis assûrer [sic.] que j'ai déjà fabriqué beaucoup de chapeaux de cette qualité, et qu'ils ont eu beaucoup de vogue, malgré qu'ils eussent des jointures encore apparentes ; ce défaut m'a conduit à faire des recherches, et à commencer à écrire ce mémoire. Mais comme je viens de l'observer, je laisse ne m'en occuperai plus que lorsque la pratique m'aura mieux instruit à cet égard.

Non terminé

Dieu seul peut remplir le cœur de l'homme.



L'inventeur en exil.

Dans un siècle où l'on récompense le talent, la Providence m'a conduit dans un pays où l'on n'en fait aucun cas. Je souffre les horreurs de la misère, et mon imagination est pleine de découvertes. Pas une âme m'écoute, et ne me comprendrait pas. On n'estime ici que l'or, on ne s'occupe que de politique, commerce, sucre, p café, et chair humaine. Je connais sans doute quelques grandes et belles âmes, mais celles-là, en très petit nombre, ne sont pas formées à mon langage et je respecte leur ignorance. ~~Le bruit de la belle belle~~ La belle découverte de Daguerre, qui a justement mérité un cri d'admiration en Europe, ne m'a pas étonné. ; Je l'avais prévue ici, dans ce désert, ~~plus~~ quelques huit ans auparavant. On dit qu'en Italie, on vient d'inventer une machine qui se meut d'elle même [sic.] ; que l'on voye [sic.] ma Noria, ~~On dit~~ qui a été conçue depuis longtemps. On dit qu'aux Etats-Unis on vient de trouver le moyen de faire monter et descendre les ballons à volonté, que l'on voye mon mémoire sur la compressibilité du gaz hydrogène ! En 1831 j'ai envoyé à Paris par M^r. Pontois un Mémoire sur la Polygraphie, très arriéré alors, en 1838 j'en ai envoyé un autre plus expliqué par M^r. Charles Faumoy, Taunay qui l'a envoyé à M^r. Paillère à Paris. Dans la même année j'ai envoyé un mémoire sur la Noria, à M^r. Durazzo à Gènes, et jamais de réponse de tout cela ! Le Mémoire sur la voix des animaux a aussi passé l'océan. Et moi je me meurs dans l'oubli et la pauvreté !

Mais toutes ces belles

~~Le seul men~~ La seule tentative que j'ai osé faire ici, parce qu'elle me paraissait s'accorder avec les intérêts des individus de ce peuple, ~~que je voudrais~~ c'est la publication du mémoire sur l'impression inimitable des billets de banque, et sur la manière de connaître les billets faux, eh bien, ~~personne~~ [-] riches, pauvres, ~~savants savants~~, députés, personne n'en souscrit [sic.]. ~~et cependant~~ On m'a même

79 (N.T.) Mesure de 1,188m.

reçu avec mépris, et cependant, cette découverte allait rayer du Code des Nations la peine de mort et d'infâmie pour les crimes de billets faux et de fausse signatures.

Mais toutes ces découvertes frustrées par tant d'obstacles qui m'entourent, m'ont fait connaître que la Providence se joue de la gloire, et du talent. Rien n'est grand qu'Elle-même seule. La vertu perd tout son mérite quand elle a en vue l'amour des hommes seulement. Ainsi, aux yeux de Dieu, je suis l'égal de bien des grands hommes que l'on vénère, parce que j'ai su faire les mêmes sacrifices et inventer d'aussi grandes choses. J'ai connu que la fortune a sa grande part au mérite des hommes que la terre admire, oui, elle a parce que j'aurais volont je me serais volontiers voué aux souffrances et à la mort, pour sauver mes découvertes de la mort, mais ce sacrifice que j'endure, est ici inutile. Ceux-mêmes [sic.] qui en d'autres pays ont été si mal récompensés, ont eu le bonheur de léguer leurs découvertes à des ingrats, à des peuples qui les ont comprises, et ne les ont pas laissées se perdre. Ainsi je conclus que personne ne doit se croire grand, pour avoir fait un grand service à l'humanité, parce que personne ne connaît les secrets de la volonté de Dieu.



Ao Brazil.

Principiado em 1840.

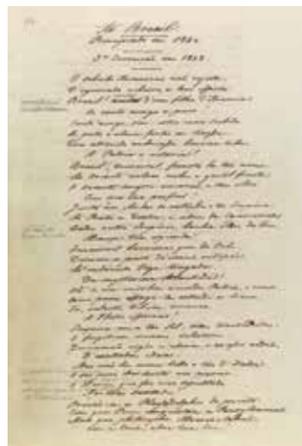
3a. Correção, em 1843.

O soberbo Amazonas, não rejeita,
D'ignorado ribeiro, a leve offerta:

Brazil! aceita escuta d'um filho d'Auzonia,

O canto amigo e puro!

Canto amigo, sim: astro mais subido,



Ouve, oh Brazil!
d'um filho d'Auzonia;

Onde rega banha outro
Império ; o Rei dos Rios,

Se peito e alma fortes eu tivesse,
Que atrevido embocasse heróica tuba,
A Patria o votaria!
Brazil! Universal, fausto he teu nome.
Ao Oriente volves nobre e gentil frente;
O Oriente sempre encaras, e teos olhos
Com sua luz porfião!
Junto aos Andes se estende o teo Império;
Ao Prata a dextra, e além da Equinoxial,
Onde outro Império, banha o Rei dos Rios,
Aliança tua esquerda!
Invensível barreira, que do Orbe,
Descreve a parte décima, antepões,
Ao indómito Pêgo, tragador
Da misteriosa Atlantida!
Oh! se na minha amada Patria, o mar,
Como para affoga-la, estende os braços,
Tu, valentes tributos, amorozo,
A Thétis offereces!
Inspira-me o teo sol; tuas translucidas,
E fugitivas nuvens, salutareas,
Derramão vigôr n'alma, e excessos vedão,
D'exaltadas ideias.
Mas não he menos bello o Céu d'Italia.

H D'insolita fortuna, illustre ruina

O seo puro horizonte vio nascer,

sobre a ruina d'um mundo a seos pés via,

O Heróe que foi vivo sepultado

Sobranceira como elle, a hum cataclysmo

Nas tuas latitudes!

A solitaria rocha! H

Prezão-se os Playadelphos do preceito,

Com que Penn conquistou a Pensylvania;

Mais que philósopho, Alvarez Cabral,

Com a Cruz, abre tua Era!

A cruz! d'amor Celeste, o Sacro Emblêma,
Que luz d'amor, no mundo derramou;
Mas que triste egoísmo ainda escurece,
Em nossos corações!

Se d'industria febril, vemos attónitos,
Prodigios surgir, não sempre ventura;
O mundo o diga: qual dos dois Impérios,
Teve auspicios melhores?
Ufana-te, Brazil! Tu o primeiro,
No Novo Continente, o seio abristes,
Ao encanto prophético das Artes,
E um Templo levantaste-lhe.

A tí te abastas, mesmo em teos certões,
Onde ignorado, mil scenas sublimes,
Que enriquece fecunda natureza,
Majestoso apresentas.

Avanhandáva! ainda vejo e admiro,
Um caudalozo rio transformado,

(Avanhadava! vejo
e admiro ainda)

(sobre teo amphitheatro
de granito)

sobre teo granitozo amphitheâtro

Em toalha tecida, (N'hum a toalha tecida?)

D'alvos brilhares, trémulo-cadentes!

Itapura! aos ouvidos ainda são-me,
Com eternos trovões, harpas eolicas,

Que vagamente enlevão!

Oh quantas vezes, vá plácidos rios,

Em tempestade subita mudados,

~~Mudados em subita tempestade,~~

Com tal furia levarem, entre p'rigos,

Ouzado navegante,

Que ar quieto, os cabellos lhe eriçava

Qual aquilão, na frente requeimada!

E tu, Rio-Océano, oh Amazonas!

(E tu, oh Amazonas,
rio Oceano!)

A formoza Ulyssêa,

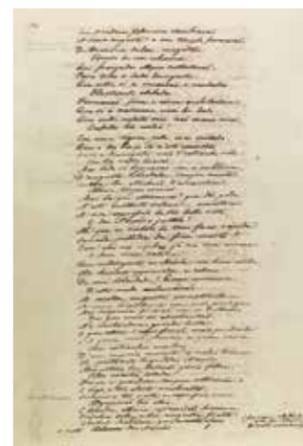
A cem legoas do mar, teos estaleiros,

Envião ricas Náos. Tuas tormentas

Tempestades maritimas parecem!

Celebrar as bellezas,

Não intento oh Brazil! dos teos certões.



A scena augusta:
formavão um Templo,

A tanto não me atrevo; mas ainda,
Offerecer-te quero um só tributo,
De gratidão nascido.
Na Epoca grandiosa em que as Nações,
Forão informadas por boca da Fama
Que éras nascido, alem do mar Atlântico,
Em Selvatico leito,
Acudirão apressadas, e rodeando
Quêdas e silenciosas o teo berço,
Tuas graças athléticas, nascentes,
Rizonhas contemplavão.

Cem fronzozas palmeiras assombravão
A scena augusta: e um templo formavão,
De Basilica Ordem, magestosa:

Templo de cem columnas,
Que franjados ellipses sustentavão,
Para todos os lados divergentes,
Que entre si se cruzavão, e rendadas

Fluctuantes abobadas,
Formavão: fina, e aérea architectura,
Que só á natureza, uzar he dado,
Que entre enfeites mil, não menos ricos,
Enfeita teos certões!

Em um tigre a pelle, eras sentado,
Que o teo berço só n'isto consistia
Ouro e diamantes, não d'extranho sólo,
Em teo redôr luzião;

Mas ledos só brincavas com os emblêmas,
D'augusta Liberdade, sempre amada,
Embora lhe attribuão, d'anarchia,

Alheios, torpes crimes.

Mas de que estremeces? que dôr pode,
N'este instante solemne, amortecer
A viva expressão de teo bello rosto,

E das Nações o jubilo?

Ah! que ao rubôr de tuas faces, rápida,

Succede pallidez da fria morte!
 Deos! não nos roubas, já na sua aurora,
 O dom mais valioso,
 Que outogastes ao Mundo: um livre asilio,
 Aos homens opprimidos, e zelosos
 De sua liberdade! Quasi unánimes,
 D'este modo exclamarão.
 As excelsas, augustas circumstantes,
 Soccorros hião dar-te com mão prodiga;
 Mas suspensas ficarão, com os dictames
 Das que mais se abrilhantão,
 Na civilisadora, grande lucta,
 E que assim s'expressarão, mais prudentes.
 "A gloria mais premeia a quem vence,
 sem extranhos auxilios.
 D'um imperio nascente, os rudes trances,
 He spectaculo digno das Nações.
 Augustias de latente génio filhas,
 Aos recentes Estados,
 Força e grandeza sempre vaticinão."
 E logo, o teo alento recobrades,
 Teo rosto serenou, Serenou o teo rosto, e expressão nova
 Adquirirão teos olhos.
 E branda, etherea pyramidal chammas,
 Ondulou sobre a tua augusta fronte.
 Celestial diadêma, que o ~~rosto~~ aclarou
 o rosto ~~Aclarou~~ das Nações.....

(Insigne celestial,
 que das Nações,
 O rosto esclareceo

155

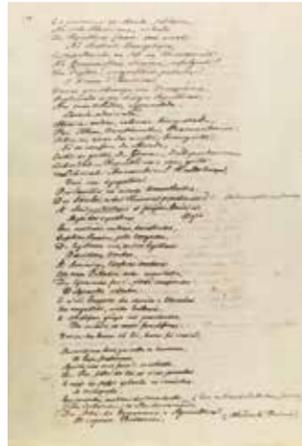
Então, de falla subita dotado,
 Te erguestes, e com voz e gesto excelsos,
 Inspirado por genio transcendente
 D'este modo fallastes.
 "Á afouteza d'um povo, que d'Europa,
 Occupa a occidental extrêmidade,
 Povo descobridor de novos mundos,
 E em Nautica distincto,
 Devo o ser por Vos, oje conhecido.



a?

Por dilatado Tempo, a Luzitania,
 Poderá ao seo jugo sujeitar-me;
 Mas um dia de gloria,
 No livro do destino está marcado,
 Para que eu surja e impere: n'este Dia,
 Sentado a par de Vos, n'um aureo throno,
 Ao Mundo mostrarei
 Que se azeda paixões irritar podem
 Um contr'outros Brazilicos e Luzos,
 A feia ingratição não tem morada
 Em peitos Brasileiros.
 Mais crueis dissenções a aurora esperão
 Da sacra Independencia d'este Imperio
 Sanguinolentas luctas antevêjo;
 Fratricidas combates,
 De lucto cubrirão minhas provincias,
 Pela guerra civil dilaceradas.
 Que digo! Atrocidades inauditas,
 Por cannibaes cobardes
 Commettidas, de sangue inoffensivo,
 As espantadas aguas tingirão
 Do manso Paraguay, e do Amazonas:
 Este na sua foz,
 Aquelle, nas nascentes tributarias:
 Vós vistes ó Nações! de tantos males,
 Ainda ha pouco, o lugubre agoureiro.
 Sim, convulso me vistes;
 Mas qual radiante agora me estaes vendo,
 Assim triumpharei d'esses perigos
 E entre os povos mais cultos e mais fortes,
 Avante, marcharei.
 Da Independencia, o dia venturoso,
 Tambem verá raiar a Liberdade,
 De tão fausto porvir, o penhor unico,
 E o astro tutellar,
 Do generoso povo Brasileiro
 Um sceptro antes lançado ás minhas gracias,
 Por uma tempestade em lições fertil
 Generoso erguerei,

E o mostrarei ao Mundo, solitario,
 No solo Americano, rodeado
 De Republicos faxos; sem rival,
 No Austral Hemisphério
 E, semelhante ao Sol no Firmamento,
 No Diamantino Império, refulgente!
 Um sceptro! enigmatica palavra!
 O Oceano d'America,
 Oceano que abrange um Hemisphério
 Acostumado a ver surgir Republicas,
 Nas suas solidões, repercutido,
 Levará admirado,
 Atravez ondas, calmas, tempestades,
 Por Ilhas, Continentes, Promontorios
 Sobre as azas dos ventos, divergentes,
 Té os confins do Mundo,
 Entre os gritos de Gloria, Independencia,
 Liberdade, Republicas: um grito:
 Liberal Monarchia! A culta Europa,
 Verá com sympathia,
 Proclamada no mundo transatlantico,
 Dos séculos, e da Humana prudencia,
 A obra portentosa: a propria America,
 Asylo das republicas
 Que mostrará em troco, das extinctas,
 Infelizes Irmãos, pelos Congressos,
 De legitimos reis, a seos legitimos
 Possuidores tirados
 A América, tambem saudará
 Este novo Palladio, onde impotentes,
 De tyranas facções, virão romper-se
 Delirantes intentos.
 E n'este Império, do mundo o terceiro
 Em magnitude, unido brilhará,
 O strelliforo grupo das provincias,
 Do mundo as mais fructiferas; Do
 mundo, as mais fructiferas
 Ver-se-ha huma só lei, huma fé unica,



(Da humana prudencia e dos seculos)

Asylio

(terceiro?)

provincias

E só se ouvirá uma linguagem:
 Preciosissimos dons, que entre os humanos,
 Os laços fraternaes,
 Apertão com mais força; consolidão,
 Da Paz, filha do Céu, as ricas prendas
 E mais de pressa aplanão os caminhos,
 À civilisação.
 Que jucunda, na terra da Cruz santa (Que na terra da
 Virá sentar-se; n'ella derramando, Santa Cruz, jucunda)
 Das Artes, do Commercio, e Agricultura,
 Os copiosos thesouros. (Abundantes thesouros)

E vós, ó Nações! n'esta Região vasta,
 Julgareis outra Europa, vêr illustre,
 e á Christandade, nova Christandade,
 Vereis acrescentada.”
 D'este modo fallestes, Brasil
 Aureo Brasil! amêno assim fallastes,
 Não mais rizonha vem a linda Aurora,
 Quando precede hum dia bonançoso,
 Entre aligeras côres,
 Sub a pompa d'um céuo resplandecente (d'ondas de luz
 De luzentes saturnos cortinados. saturna do Zênitte,
 Não mais grato he o Iris, annunciando tu criaste admirado
 as [] pintou
 A doce par aos homens,
 Do quente appresentastes ás Nações, (Do que appareceste)
 Dadivas promettendo com palavras
 Mais ricas que os diamantes, mais que o ouro,
 De que teu solo he pródigo. (dont tes filons abondent
 E entregues à esperança, satisfeitas,
 As Nações retirarão-se, applaudindo
 A Era em que teo disco começava
 A luzir no horizonte. (A Era em que a luzir eternamente,
 Começava teo disco)

Fim.

CATALOGO

DOS LIVROS QUE SE VENDE EM CASA DE
HERCULES FLORENCE.
[NO LARGO DA MATRIZ] EM CAMPINAS



CAMPINAS 5 D NOVEMBRO, DE 1845.

Agradecido aos Campineiros pelo bom acolhimento que prestarão ao seu estabelecimento de livros, Hercules Florence, oferece-lhes as seguintes obras, com os preços mais razoáveis que lhe he possível vende-las e não pode deixar de observar n'esta occasião, que se os livros sempre escolhidos que elle vende, continuarem a ter a mesma extracção será isto uma prova de que os habitantes d'esta cidade tem em muito apreço as Sciencias e a Literatura, que tanto concorrem p^r. a civilisação de um paiz.

Talvez que este adiantamento cause algum dia admiração ao polido Fluminense que vier a esta cidade; talvez elle dirá consigo: "julgava que quanto mais me affastaria da Capital, menos conhecimentos encontrarias, mas vejo que Campinas he hum verdadeiro Oasis Litterario; acho livros na cidade, livros no campo, e acho este povo ameno, polido, e sociavel." Este he ao menos, o desejo do annunciante, e sem ter a vã pretensão de contribuir para este resultado, pede somente aos Campineiros que ao passo que dão provas de seu bom gosto e esclarecimento, continuem a proteger sua empreza, por ser a 1^a. n'este genero, que se tem formado em Campinas.

FOLHINHAS

de Laemmert, para 1846, bom papel, bom [] com finos retratos, muito exactas, e contendo, alem de muitas materias do costume, as [que vão] aqui em baixo declaradas. preço 400 -- [] de Ch[ara__st]a, contendo um cofre [] e 7 logogrifhos, desafiando a myriada dos mais experimentados adivinhadores.

- dos Amantes de poesia, contendo a Palmatoria,

[] em 3 Cantos e varias

[] serias e recreativas.

- de jogos interessantes, offerecendo a explic[ação] []s e regras de varios jogos.

- []

-- de Belle-[], com uma escolha de lindos

[] e nuances

-- Historica, com a vida de D. Pedro 1.^o

-- Dramatica, com entremezes e farças

-- do Sábio, com novas maximas do marquez de Maricá.

-- das Flores, contendo a nova linguagem das flores.

- [] Vade-mecum

[]

[]

[] \$00

[] \$[]o

[]	\$[]00	HISTORIA
[]	\$[]00	Memorias historicas politicas e philosophicas
[]]o	da Revolução do Porto, em 1828 4\$000
[]]o	Hist. de Napoleão 2 vol. com 24 est. 8\$000
[]		D. ^o da America, por Campe 2 vol. 5\$000
[]		Galeria pittoresca da historia de Portugal
[]		com 34 estampas 6\$000

EDUCAÇÃO E 1.^{as} LETRAS

[]		Cathecismo de Montpellier 2\$[000]
[]		Thesouro de Meninas 2 v. 5\$[000]
-[]		D. ^o da Mocidade portugueza 1 v. 3\$[000]
[]		Manual epistolar, ou Arte de escrever todo
[]		o genero de cartas segundo o gosto actual
[]		2\$[000]
[]		Collecção de cartas para crianças []
[]		Alphabeto portuguez, ou novo methodo para
[]		aprender a ler, com numerosas estampas
[]		1\$260
[]		Collecção de traslados 4[]o
[]		Alphabeto 8o

LIVROS LATINOS

e de outras linguas

Magnum Lexicon. Paris, com fina enc.	10\$000
1. ^a e 2. ^a Selecta dito dito	5\$[]
Syntaxe de Dantas: edição de Lisboa	2\$
Arte latina de Pereira	1\$[]
P. Virgilii Maronis Opera 3 vol. enc.	8\$[]
Quinti Horatii Flacci	3\$[]
Diccionario critico e etymologico da lingua	
portugueza, por Constancio 2. ^a ed.	19\$[]
Grammatica portugueza de Monteverde	1\$[]
Orthographia da lingua portugueza, por	
Tristao da Cunha. boa enc.	4\$[]
Novo Diccionario portuguez francez, e fran-	
cez portuguez de Constancio 2 vol.	8\$[]o
Diccionario dos verbos irregulares da lingua	
franceza	1\$[]o
Le Guide de la conversation brésilienne et	
française	2\$[]o

DEVOÇÃO

Manual para a confissão	2\$500
D. ^o d. ^o dourado	3\$[]o
Mestre da vida, que ensina a viver e mor-	
rer santamente	2\$720
[]]480
[]]480
[]]480
[]]480
[]]o

POESIA

[]	19\$000
A[], poema em 4 cantos, sendo outros []	1\$92[0]
Orlando Furioso[] que se contendo Orlando A[] do Princip[io]	
Roger. 1 vol.	9 []
O Lusíadas, 2 vol., com 12 estampas [] coloridas	9\$000
Marília de Dirceu, 1 vol. enc.	2[]2[]
La[]	2\$000

LITERATURA	
Cartas de[] A a[] 2 v.	4\$000
Cartas,[] 4 v.	9\$200
As Ruínas, por Volney 2 v.	3\$500
Derradeiro Moihcano por Cooper [] v. d.º	9\$800
[] v. d.º	8\$000
P[] 4 v. d.º	9\$000
Prisão de Edimburgo v. por W. Scott	9\$000
Formosa Donzella de Perth d.º	5\$000
Misanthropo 1 v. d.º	2\$500
Lord das Ilhas, poema em 6 cantos d.º	2\$200
Quentino Durward v. d.º	8\$000
Desposada de Lammermoor 3 v. d.º	6\$000
Kenilworth 4v. d.º	9\$000
Os Desposados 3 v. d.º	6\$000
Anna de Geierstein, ou a Donzella do Nevoeiro v. d.º	9\$000
Waverley 4 v. 9\$000 [Ivanhoe] 4v. 9\$000	
O Talisman, ou Ricardo na Palestina d.º	6\$000
Sa[] das Ilhas 3 v.	6\$000
N[] fina enc. e estamp.	8\$000
E[] a e F[] o	1\$000
O Fado, ou [] de tirar sortes	1\$440
Conselheiro secreto Damas	2\$000
Amorosas paixões do Jovem Werther	2\$500



Amanda e[] v.	11\$500
Le mie Prigioni, Memorie di Silvio Pellico, em Italiano	3\$000
Contos das Fadas	2\$000
Contas do Mogol, ou os Mil e hum Seroes, que contem as Sultanas de Guzarate, ou os Sonhos dos homens acordados 5 v.	11\$000
Don Quichote de la Mancha. 8 v.	15\$000
Trinta annos, ou a vida de hum Jogador, melodrama em 3 dias	1\$000
Livro do povo por Lamennais	1\$000
Palavras de hum Crente	1\$200
Fabulas de Esopo	1\$440
Arte de conhecer os homens, segundo Lavater, com 32 estampas	2\$000
[] de Cahier 4 v.	8\$000
[] do A[], por Da[] ji[] o Casa-[]	1\$120
Historia do Imperador Carlos-Magno, e dos 12 Pares de França. 1ª e 2ª. parte	3\$200
Ayres de Casal - [] -- Carlos-Magno -- [] do [] cho -- Historia de hum[]	640
[] -- Donzella Theodora	580
[] de P[] cidades de Be-	
No verdor da belleza!	

SCIENTIAS E BELLAS ARTES

A[] , com 50 estampas	
Campinas 1845. Typ.ª de H. Florence.	
[] C[]	2\$000
[] , por Ricardo	2.0
[]ertas em cobre	9\$500
Geographia de Balbi, 2 grandes vol. com Atlas	
20 ... finas das capitaes da Europa	24\$000
Manual Encyclopedico	3\$200
Manual de Chimica divertida	3\$200
Arithmética de Bezou. 3\$200 -- de Barker	
480	
Geographia Univ. com hum gr. mappa	1\$600
Viagem do Cap. Cook á roda do mundo	2\$000
Manuel d'Astronomie	2\$000
Manuel de Physique	2\$000

Manual do Fazendeiro 10\$000 - Guia Medica	
[] \$500 -- Onanismo 1\$200 -- Medicina de Le Roy	
[] \$500 -- D.º de Buchar 10\$ -- Manual de Distilador 2\$ -- Segredos das Artes 2 v. 4\$500 -- Cultura do Café 1\$600 -- Economia domestica 2\$	
-- Manuel du Peintre 2\$ -- Cosinheiro Imperial 3\$	
-- Arte da Dansa 1\$ -- Advogado do Povo 3\$.00	
Codigo do Processo Criminal de 1.ª Inst. 3\$500	
-- Instrucções para as Eleições 960 -- Manual de Appellações 5\$500 -- Constituicao Politica 1\$120	

NECROLOGIA

No dia 7 de Outubro próximo passado, falleceu de recahida de parto, e na idade de 17 annos, D. Luisa Ursulina de Andrade, filha de

D. Ursula Franco de Andrade, e esposa do S.º Camilo Xavier Bueno da Silveira. Pouco conheciamos esta Senhora, que pertencia a huma familia distincta de Campinas; mas tão geral tem sido o sentimento por este triste acontecimento, que julgamos que o Publico receberá com interesse, o tributo de hum pequeno artigo necrologico, á memoria de huma. Senhora que passou sua curta vida, desempenhando os deveres tão importantes quanto modestos de seu sexo. Bem de pressa serao esquecidas estas linhas: que importa? Tudo passa, desde o bronze e o marmore, ate estes versos, que talvez durarao tao pouco, que nem o ar, será por elles ferido.

Na tua Gloria immensa, os olhos fitos,
Inundada de tua luz a frente,
Venho, ó Deos! Minha voz, unir ao Hymno.
Do Universo e dos Seculos!

Ah! se agora minh'alma, toda candida,
Prazer tão puro goza, tão suave;
Se tua Face adoro: sou ainda
Esposa, Mai e Filha!

E por huma Mai triste, Esposo afflicto,
Innocentes filhinhos, inda choro:
Tua Graça recebo, a travez lagrimas,
D'amor, e de saudades!

Mas que lagrimas! Huma só não troco,
Por séculos de caducas venturas,
Do mundo que deixei, na flor da idade,

17 de Março 1846

1º

Entre tributos mil, de puro affecto,
Que o Brazil te dirige, agradecido,
O Tributo d'amor, recebe oh Pedro,
Do Povo Campineiro!

2º

Oh! quem palpar, ~~não sente~~ o peito ~~palpitante~~ não sente,
Ao ver-te a ~~nobre~~ augusta frente, onde brilha
Hum reinado de Gloria, de Justiça,
E de ventura publica?

3

Quem ~~Quant~~ deixará de amar-te; ~~quem~~ és o symbolizao
Da união do grande Povo Brasileiro,
E da ~~Da~~ integridade d'este vasto Império,
Terceiro em magnitude!

4

A America contempla-te, e respeita:
Com-tigo sympathisa a culta Europa,
Que vê no Novo-Mundo, proclamada,
Liberal Monarchia!

5

(vede?)

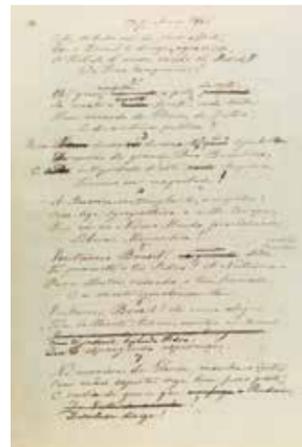
Venturos o Brazil! ~~vê~~ ~~quantas~~ imensas ditas (immensas.
Te promette o teo Pedro! A Natureza
Para illustre reinado, o tem formado,
E a mente ennobrecem-lhe.

6

Venturoso Brazil! oh como alegre,
Tua brilhante Aurora, mostra ao mundo
~~Pedro segundo, que, como tu, jovem?~~
Como tu juvenil, segundo Pedro,
Que ~~E~~ espargindo esperanças,

7

Na carreira da Gloria, marcha avante;
Com mãos expertas rege, hum povo grato,
E radia de genio, que ~~no fogo~~ a Prudencia,
De Nesta se acende!
Desvelada dirige!



8

E tu, Campinas, sabes que o Brazil,
sobre teo rico solo, fita os olhos,
Vê como te ~~enfeites~~ atavias, e teo jubilo,
Contempla satisfeito?

9

Louvão os Irmãos tuas Paulistanas,
~~O Dezejo Dezejo Anheo~~ O anheo que mostras ao Monarcha
De ser agradecida á alta honra
Que hoje vem fazer-te;

10

Mas não cuidas se és bella, nem louvada;
~~Obter somente~~ queres,
~~Só queres merecer, se he possivel,~~
Só queres merecer, se he possivel,
De teo Imperador, tão generoso,
A mais leve saudade!

Não faz parte dos versos acima, a estancia que segue,
e não foi escrita no Ares triumphal - que eu fiz na
ocasião da vinda do Imperador.

O Brazil que percorres para instruir-te,
Para dar a seo Povo, mör ventura,
Grandezas taes encerra, oh Majestade,
Que dignas, se as ~~vistes~~, (viras?)
De teo augusto olhar, as acharias,
Pois n'ellas se deleita a natureza.

Ao Brasil.

4ª. Correção em 1846.

O soberbo Amazonas não rejeita
D'ignorado ribeiro, a leve offerta:

Brasil! Aceita d'hum filho d'Auzonia
O Canto amigo e puro!

Canto amigo, sim: astro mais subido
Se peito e alma, fortes eu tivesse,
Que atrevido embocasse heroica tuba,
Á Patria votaria!

Brasil! universal, fausto he teo nome;
A nobre frente volves para o Oriente,
O Oriente sempre encáras, e teos olhos
Com sua luz porfião!

Junto aos Andes se estende o teo Imperio;
Ao Prata a dextra, e alem da Equinoxial
Onde banha outro Imperio, o Rei dos Rios
Aliança tua esquerda!

Invensível barreira que descreve
De'Orbe a setima parte, oppões ao vasto,
Ao impaciente Pégo, tragador
Da mysteriosa Atlantida!

Oh! se na minha Patria, tão amada,
O mar, para affoga-la extende os braços,
Tu, valentes tributos, amoroso,
A Thetis offereces!

Inspira-me teo sol; tuas translucidas
E fugitivas nuvens, salutaes,
Derramão vigor n'alma, e excessos vedão
D'exaltadas ideias.

Mas não he menos bello o céu d'Italia
No seo puro horizonte vê-se o berço
Do alto Heróe, que foi vivo sepultado
Nas tuas latitudes!

D'insolita fortuna, illustre ruina,
Sobre a ruina d'hum Mundo, a seos pés via

(Ouve, aureo Brasil, d'hum filho
d'Auzonia,)
Este he melhor, porque evita o
sentido ambiguo de aceitar o canto
de hum aposento; lar, ou
aposento.



Sobranceira como elle a hum cataclysmo,
A solitaria rocha!
Prezão-se os Playadelphos do preceito
Com que Penn conquistou a Pensylvania:
Com a Cruz, principia a Era tua,
Cabral, mais que philosopho!
A Cruz! d'amor celeste o sacro Emblêma,
Que d'amor derramou a luz no Mundo;
Mas que triste egoismo inda escurece
Em nossos corações!

Se de febril industria, os prodigios,
Surgirem vemos, não sempre ventura,
O Mundo o diga: qual dos dois Imperios,
Teve auspicios melhores?

Ufana-te Brasil! o seio abriste
Primevo, entre as Nações Americanas,
Ao encanto prophetico das Artes,
E erigiste-lhe hum Templo.

A ti te abastas, mesmo em teos certões,
Onde ignorado, mil scenas sublimes,
Que enriquece fecunda natureza,
Majestoso apresentas!

Avanhandáva! ainda vejo e admiro
Hum caudaloso rio transformado
Sobre teo amphitheatro de granito
Em toalha tecida,

D'alvos brilhares, trémulo-cadentes!
Itapura! aos ouvidos inda soão-me
Com eternos trovões, harpas eólicas
Que vagamente enlevão!

Oh quantas vezes ví plácidos rios,
Em tempestade súbita mudados,
Com tal furia levarem, entre périgos
Ouzado navegante,

Que ar parado, os cabellos lhe eriçava,
Qual aquilão, na frente requeimada!

(se d'industria febril, vemos attonitos
Prodigios surgir, não sempre ventura)

(Com tal furia levar entre perigos)

(cortado?)

E tu, oh Amazonas, Rio-Oceano!
 Á formosa Ulyssêa
 A cem lagoas do mar, teos estaleiros
 Envião ricas náos. Tuas tormentas
 Tempestades marítimas parecem!
[¶] Celebrar as bellezas
 Não intento oh Brasil! dos teos certões:
 A tanto não me atrevo; mas ainda
 quilhas
 Offerecer-te quero hum só tributo,
 De ~~gratidão~~ ⁺² gratidão nascido
 Na Epoca grandiosa em que as Nações
 Souberão pelas cem bocas da Fama,
 Que eras além do Atlantico nascido,
 Em selvatico leito,
 Acudirão apressadas, e rodeando
 Quêdas e silenciosas o teo berço,
 Tuas graças athléticas, nascentes
 Rizonhas contemplarão.
 Cem fronzozas palmeiras assombrarão
 A scena augusta: e formavão hum Templo
 De Brasilica Ordem, magestosa:
 Templo de cem columnas,
 Que franjados Ellipses sustentavão
 Para todos os lados divergentes,
 Que entre sí se cruzavão, e rendadas,
 Fluctuantes abobadas

(E tu, Rio Oceano, oh Amazonas!)

(De cem legoas

[#] Quem te deõ taes furores?

Se Oceanos os visse os invejára!

Por Deos que se consentes pelas

quilhas

Tuas agoas sulcadas, tambem forças

^{+ admiração}

Ao Antennas aral-as

164

Formavão: fina e aérea architectura,
 Que só á natureza, usar he dado,
 E que entre enfeites mil, não menos ricos,
 Enfeita teos certões!
 Sobre huma tigreia pelle eras sentado,
 Que o teo berço só n'isto consistia Que só n'isto teo berço consistia

1 (N.T.) Appel de note, revoyant à une insertion de 4 vers qui se trouvent dans la marge à droite.

2 (N.T) Renvoi à un ajout en marge à droite.



Ouro e diamantes, não d'extranho solo,
 Em teo redôr luzião;
 Mas lêdo, so brincavas co'os Emblêmas
 D'Augusta Liberdade, sempre amada,
 Embora lhe attribuição d'Anarchia,
 Alheios, torpes crimes.
 Mas que tens? que dôr pode estremecer te (Mas
 Mas de que desfalleces? Que dôr pode
 N'este instante solemne, amortecer
 A viva expressão de teo bello rosto,
 E das Nações o jubilo?
 Ah! que ao rubôr de tuas faces, rápida
 Succede pallidez da fria morte!
 Deos! não nos roubas já na sua aurora
 O dom mais valioso
 Que outorgaste ao mundo! Alenta o Genio,
 Que esparge novo brilho sobre a terra,
 E mais hum Hymno então em testemunho
 De tua magnitude!
 D'este modo exclamarão quasi unanimes
 As excelsas, augustas circumstantes.
 Soccorros hião dar-te com mãos prodigas;
 Mas suspensas ficarão
 Co'os dictanus das que mais se abrilhantão
 Na civilisadora, grande lucta,
 E que assim se expressarão, mais versadas
 Na sciencia do futuro.
 "D'hum Imperio nascente os rudes trances,
 São spectaculo digno das Nações.
 A Gloria mais premeia os que vencem, (premia)
 Sem extranhos auxilios.
 Angustias de latente genio filhas,
 Aos recentes estados vaticinão
 Mais força, mais grandeza, que se firmão
 Sobre a eterna justiça."
 E logo o teo alento recobrastes
 As sombras dispersarão-se da morte,
 Serenou o teo rosto, e expressão nova,
 Adquirirão teos olhos.
 E branda, etherea, pyramidal chamma,

Ondulou sobre a tua augusta frente:
Celestial Diadêma, que aclarou
O rosto das Nações.....

165

Então, de falla subita dotado,
Te erguestes, e com voz e gesto excelsos
Inspirado por genio transcendente
D'este modo fallaste.
“Á afouteza d'hum Povo que d'Europa
Occupa a occidental extrêmidade;
Povo descobridor de novos Mundos,
E em Nautica distincto,
Devo o ser por vos, hoje conhecido.
Por dilatado tempo, a Lusitania,
Poderá ao seo jugo sujeitar-me;
Mas hum dia de gloria,
No livro do Destino está marcado
Para que eu surja e impere: n'este Dia,
Sentado a par de Vos, n'hum aureo Throno
Ao mundo mostrarei
Que se azedas paixões, irritar podem
Hum contr'outros Brasilicos e Lusos,
A feia ingratição não tem morada
Em peitos Brasileiros.
Mais crueis discussões a aurora esperão
Da Sacra Independencia d'este Imperio:
Sanguinolentas luctas antevêjo;
Fratricidas combates
De luto cobrirão minhas Provincias,
Pela guerra civil dilaceradas.
Que digo! Atrocidades inauditas
Por cannibaes cobardes
Commettidas, com indefenso sangue,
As espantadas aguas tingirão,
Do manso Paraguay e do Amazonas:
Este na sua foz,
Aquelle, nas nascentes tributarias!



Vos vistes ô Nações! de tantos males
Ainda ha pouco o lugubre agoureiro:
Sim, convulso me vistes;
Mas qual radiante agora me estaes vendo
Assim triumpharei d'estes perigos,
E entre os povos mais cultos e mais fortes,
Avante, marcharei.
Da Independencia, o dia venturoso.
Tambem verá raiar a Liberdade,
de tão fausto porvir, o penhor firme;
E na parte do Austro,
D'auri-verdes estrellas scintillantes,
Entre as sidereas flores, as planices
Do céu, esmaltará hum novo grupo
Ao meo Povo propicio.
Hum sceptro, por violenta tempestade,
De lições prenhe, para os Reis e os Povos,
No meo solo transposto, e grato aceito,
Levantarei mais alto,

(Mas qual me vedes
agora radiante)

166

E o mostrarei ao mundo, solitário,
No solo Americano; rodeado
De Republicos Faxos; sem rival
No Austral Hemispherio,
E, semelhante ao sol no Firmamento,
No Diamantino Imperio, refulgente!
Um sceptro! Quem sondar pode o Destino!
O Oceano d'América,
Oceano que abrange hum Hemispherio,
Acostumado a ver surgir Republicas,
Nas suas solidões, repercutido,
Levará admirado,
Através ondas, calmas, tempestades,
Por Ilhas, Continentes, Promontórios,
Sobre as azas dos ventos divergentes,
Té os confins do Mundo,
Entre os gritos de Gloria, Independencia

changez cela.



Liberdade, Republicas, hum grito:
 Liberal Monarchia! A culta Europa
 Verá com sympathia,
 Proclamada no Mundo transatlantico,
 Dos seculos, e da prudencia humana
 A obra portentosa. A propria América,
 Asylo das Republicas
 Que mostrará em troco das extinctas,
 Infelizes Irmãos, pelos Congressos
 De legitimos Reis, a seos legitimos
 Possuidores ~~tiradas~~; roubadas;
 A America contente, saudará
 Este novo Palladio, onde impotentes
 De tyrannas facções, virão romper-se
 Delirantes intentos!
 E no terceiro Imperio em magnitude,
 Ver-se-ha huma só lei, huma fé unica,
 E só será fallada huma linguagem:
 Dons que os fraternos laços
 Entre os homens apertão; consolidão
 Da Paz, filha do Céu, as ricas prendas
 E mais de pressa aplanão os caminhos
 Á Civilisação,
 Que na terra de Santa Cruz, jucunda
 Virá sentar-se, n'ella derramando,
 Das Artes, do Commercio, e Agricultura,
 Os copiosos thesouros.

167

E Vos, ó Nações! n'esta Região vasta,
 Julgareis outra Europa, ver illustre,
 E á Christandade, nova Christandade
 Vereis accrescentada.”
 Aureo Brasil! ameno assim fallaste.
 Não mais risonha vem a linda Aurora,
 Quando precede hum dia bonançoso,
 Entre alígeras, côres,
 Sub a pompa d'hum céo resplandecente

(d'ondas de luz
 saturnea que do
 Zenith ao Orient
 as barras pinta de
 superpostos cortindos
 que de oriente ao
 Zenith)



De luzentos, saturneos cortinados:
 Não mais grato he o Iris annunciando
 A doce par aos homens,
 Do que te apresentaste ás Nações, (Que teos labios saltavão
 Dadivas promettendo com palavras mais beneficos, que os
 Mais ricas que os diamantes, mais que o ouro ricos filões que o mundo
 De que teo solo he prodigo. encheu de teo ouro e
 E entregues á esperanza, satisfeitas, diamantes.
 As Nações retirárão-se applaudindo (saudade?)
 A Era em que teo Disco começava
 A luzir no horizonte.

Fim.

O seguinte acrostico que nos mandárão, embora não
 seja rimado, é no seo género uma maravilha de paciencia. A
 chave vem a ser a palavra Zulmira.

Zelos	cAusas	Zas	A Venus	pre Zu	mid A;
Ufano	eRgueu-te	Um	th Rono o	DeUs de	amoR.
Limp	Ida	estreLa,	Ingenua	fLôr,	em tI
Morão	Mil	ade Mães,	Mil graças	Mo	ra M:
In	fLuxo	dIvinal,	Luz	indIzi	ve L
Res	s Um	bRão	de teUs olhos:	seRás	tU
Aca	Zo um	Anjo	elyZio,	huri t Al	veZ ?

Correio Mercantil, 21 de 10^{bro}. 1854

168

Emprego dos typos-syllabos. 1847

Qualquer melhoramento na Arte Typographica, he
 hum passo na civilisação: tal he a importancia d'esta arte, tão
 intimamente ligada ao progresso da Intelligencia.

Tem-se ultimamente diminuido o trabalho da impressão,
 por via de diversos prélos, rolos para a tinta, e mesmo, com o
 vapor, nas grandes officinas: a composição, que faz huma grande

parte do trabalho typographico, não tem tido simplificação alguma; hoje, como ha cem annos, o compositor não tem outra vantagem, senão a sua dextreza; encontra o mesmo trabalho material; ainda lhe he mister compôr as palavras, typo por typo.

Lembrei-me de emendar cada consoante com huma vogal; fazer de duas letras, hum só typo. Se este expediente não fôr neutralizado por alguma complicação, ou outros inconvenientes, todos os que são da arte, reconhecerão que a vantagem he grande, visto que, todas as vezes que se leva a mão a hum caixotim, em vez de hum typo, traz-se dois. Posso dizer que obtive hum pleno resultado na composição, e mesmo na distribuição, que era o que me dava maior cuidado. Receiava algum inconveniente na impressão; mas nenhum apparecêo. Já vai a seis mezes que imprimo com os typos syllabos, e longe estou de abandonar este methodo. Vou ~~agor~~ explicar agora os meios de que me serví; enumerarei ao depois as vantagens accessorias.

Se eu habitasse hum pais aonde as artes estivessem adiantadas, facil me seria dizer a hum moldador de typos: faça-me prototypos e moldes de typos emendados, com hum só corpo, como por exemplo, **A, G, S, E, F**, que são typos de duas e tres letras, usados na typographia; e logo eu seria servido; da mesma maneira, eu acharia hum fundidor, de typos, o que me surtiria de quantas libras ou arrobas de typos syllabas eu precisasse; mas, tanto no caso presente, como em ~~outras~~ todas as minhas descobertas artisticas, foi-me preciso eu mesmo criar os recursos. Se, relativamente ao mutuo auxilio das Artes, o Rio de Janeiro, ainda não está longe de suprir todas as precisões, o que será de Campinas, povoação de Lavradores, no interior da Provincia de S. Paulo. Portanto, o ~~methodo~~ meio que vou indicar para

169

obter os typos-syllabas, he somente provisório, até que haja meios haja meios de os mandar fundir.

Formação dos Typos-Syllabas.

Em vez de se pôr os typos no componedor, com o encaixe para baixo, como he costume, põem-se com o encaixe para diante, como se vê n'este exemplo: **g a g a g a g a**.



Deve-se dar ao componedor, huma comprimenta [sic.] que seja aonde caiba exactamente hum numero determinado de typos, assim dispostos.

Tem-se huma porção de oleo de linhaça cozido, até ficar em ponto de melado, ou de tinta typographica, porêm sem pós pretos: põem-se hum pouco d'este oleo n'hum pires, perto das caixas dos typos. Unta-se d'este oleo, e com hum pincel, o lado dos typos que fica para fora, evitando que chegue ao gume, e não pondo com excesso, porque facilmente o oleo penetra pelas juncturas dos typos: isto não se pode evitar; mas he bom impedi-lo quanto possivel. Ajunta-se-lhe huma carreira de vogaes, da maneira que se vê n'este exemplo: **g a g a g a g a**. Cada consoante *g*, ficará adherente com a sua vogal *a*, por causa do oleo. Seguir-se ha depois, a formação das syllabas *ge gi go gu*, e de todas as syllabas que logo indicarei serem mais usadas na lingua portugueza.

No caso que se tenha de emendar huma grande porção de typos, enche-se-ter o componedor com huma só qualidade de typos syllabas; no caso contrario, poderá cada syllaba, occupar huma, duas, ou tres linhas. Enfim, ~~liras-se~~ tira-se os punhados do componedor, e forma-se os massos na galéa como na composição ordinaria: acostumada.

O masso vem a ser composto de typos adherentes entre sí, não sómente porque o oleo os liga, como tambem liga hum pouco as syllabas, em razão de penetrar pelas juncturas. Se o oleo seccasse n'este estado, o masso formaria hum corpo sólido, e seria bem difficil separar as syllabas: he preciso pois fazer huma segunda composição, que consiste em espacejar e interlinhar as syllabas.

Com huma espatula fina, derriba-se huma carreira de syllabas, e põem-se huma depois da outra no componedor, no sentido natural, separando-as com espaços de dois, ~~tr~~ ou tres pontos. Faz-se a justificação da linha, como de costume; mas deve ter no principio e fim, *f* separa-se huma as linhas do ~~ombr~~ com interlinhas, que devem entrar folgadas no componedor, porque as syllabas, tendem a unir-se

quando são apertadas, e não devem encontrar obstaculo nas interlinhas.

Devendo as interlinhas entrar folgadas, pode algum typo escorregar no vazio; evita-se isto, pondo hum meio quadratim, no principio e fim das linhas.

Procede-se d'aqui por diante, como o costumado: tirão-se os punhados, e forma-se hum masso na galéa, que se transporta sobre hum marmore, ou chapa, perfeitamente plana: ~~Aqui~~ aperta-se com as cunhas e a rama, e tem-se todo o cuidado para que nenhum typo seja mais alto que outro, porque a menor differença na altura dos dois typos de huma syllaba, ~~faria~~ seria causa que o mais baixo, ou falharia, ou appareceria mal na impressão.

Sendo a forma assim prompta, põem-se no sal, dois ou tres dias, para secar o oleo que serve de liga. Tirão-se as interlinhas e os espaços, e distribue-se as syllabas nos seus respectivos caixotins.



Quadro dos Typos-Syllabas.

ca	ce	ci	co	cu	ma	me	mi	mo	mu
da	de	di	do	du	na	ne	ni	no	nu
fa	fe	“	fo	fu	pa	pe	pi	po	pu
ga	ge	gi	go	gu	ra	re	ri	ro	ru
ha	he	hi	ho	hu	sa	se	si	so	su
ja	je	“	jo	ju	ta	te	ti	to	tu
la	le	li	lo	lu	va	ve	vi	vo	vu

Para diminuir quanto possivel a complicação, não se emenda as letras seguintes, por pouco ou não usadas: *ba*, etc. *bi bi fi*, por já se usar emendadas, *ji*, *qua*, etc. -- *xa*, etc. *za*, etc.

Caixas para os Typos-Syllabas

Estamos chegados ao ponto que, á primeira vista, parece o mais difficil, n'esta qualidade de typos. Todos os impressores sabem quanto importa que as caixas tenham o menor numero possivel de caixotins, e estes que estes sejam

espaçosos; o tamanho das caixas já foi determinado por longa experiencia: parece não poder ser accrescentado sem inconveniente. Como se poderá quintuplar quatorze typos, ou letras do alfabeto, e por consequencia, quatorze caixotins? Não será isto sobrecarregar a memoria de

hum compositor, cuja vida de trabalho se passa compondo na frente de duas caixas? Poder-se-ha distribuir com a mesma celeridade ? Attendendo a estas objecões e a outras, tenho composto as minhas caixas da maneira seguinte.

Caixa alta

A	B	C	D	E	F	G													
H	I	K	L	M	N	O													
P	Q	R	S	T	V	X													
â	ê	î	ô	û	ÿ	z				É	Ê	Ë							
â	ê	î	ô	û	ÿ	z	À	Ô											
â	ê	î	ô	û	ÿ	z	Æ	±	±	±	±	±	±	±	±	±	±	±	±
+	\	U	J	ã	õ	J	Æ	±	±	±	±	±	±	±	±	±	±	±	()

Caixa baixa

cc	q	w	ç	-	i	ja	je	r	z	3	4	5	6	7	8				
-	ae	oe	b	;	:	jo	ju	x	y	z	ff	ff	k	g	o				
la	je	ca	ce	da	de	ta	te	sa	se	fa	fe	ga	ge	ha	he				
li	lo	ci	co	di	do	ti	to	si	so	fi	fo	gi	go	hi	hu				
lu	l	cu	c	du	d	tu	t	su	s	fu	f	gu	g	hu	h				
va	ve	ma	me	na	ne	.	.	a	e	ra	re	pa	pe	±	±	±	±	±	±
vi	vo	mi	me	ni	no	espaços		i	o	ri	ro	pi	pe	Quadrados					
vu	v	ma	m	na	n			u	q	ru	r	pu	p						

Não tenho feito mudança alguma na caixa alta. Accrescentei na caixa baixa, a sexta parte da sua altura: este he o unico augmento que tenho feito nas suas dimensões. Dividi esta caixa em oito caixotins na sua altura, dezaseis na sua base: multiplicando huns pelos outros, temos 128 caixotins, iguais

entre sí, que dão cabida a todos os caracteres d'esta caixa, como accrescimo do quintuplo das quatorze letras emendadas.

Vê-se que cada letra emendada occupa seis caixotins; cinco para a letra e as cinco vogaes, e

172

hum para a letra simples. Como todos os caixotins são iguaes, poderia acontecer que esta regularidade cançasse a memoria; querendo pois evitar isto, pinteí cada divisão de huma letra emendada, com huma côr diversa da divisão visinha. ;Ð Duas côres, sendo postas em xadrez, bastão para huma separação invisível á vista; mas he precizo que ambas sejam brandas, tanto para não escurecerem os caixotins, como para não cançarem a vista do compositor.

A divisão ~~da~~ pelas côres, quasi que conserva a vantagem dos grandes caixotins, porque por este meio, seis caixotins ficão reduzidos como em hum só grande, que a vista, e principalmente o habito, discernem rapidamente, quando se compõem, ou se distribue.

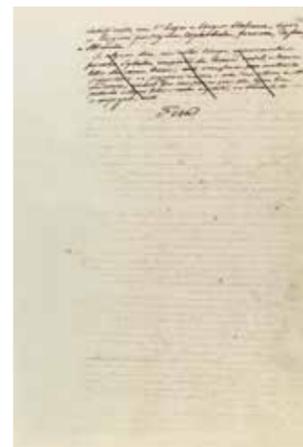
Pode-se notar que nas divisões, cada vogal typo, occupa sempre o caixotim ~~homologo~~: esta similitude auxilia singularmente a memoria.

Vê-se na figura acima, que na caixa alta, ficarão em branco, os caixotins das pequenas versoes: he isto motivado pela falta absoluta que eu tenho d'estes typos, e pela dificuldade de os mandar vir do Rio-de-Janeiro.

Eu receiava que pela nova disposição da caixa baixa, sendo os caixotins mais pequenos, seria isto bastante incómodo na distribuição; mas o contrario acontecêo; estou persuadido que ella he mais prompta; pelo menos, não he mais trabalhosa.

Encontrar-se-ha tanto mais utilidade nos typos-syllabas, quanto mais pequeno fôr o corpo da letra: he isto evidente, porque, se por exemplo, os dedos tem tão pouca presa nos corpos 7, 5 e 4, por serem os mais pequenos, ~~os dedos terão~~ os dedos terão dobrada presa, sendo estes typos emendados.

A composição será menos sujeita a erros: hum calculo bem simples nos convencerá d'isto. Supponhamos que entrem



2000 typos n'huma pagina em 4º., e que j hajão 100 erros. Sendo esta pagina composta de hum terço de typos singelos, e dois terços de typos ~~simples~~ syllabas, teremos os 2000 typos, reduzidos a dois terços, ou 1333, onde, sendo as circunstancias iguaes, só se poderá commetter 67 erros.

Temos visto que os typos-syllabas ~~comptam-se de~~ huma principião sempre por huma consoante. Quanto as syllabas que principião por vogal, como *an, er, il, op*, etc. Mas devem ser compostas com typos simples. As que principião por duas consoantes, como *cla, pra*, etc. são compostas de hum typo simples, e hum typo syllaba; e assim para todos os casos onde estes não podem entrar.

A vantagem d'estes typos pertencerá a todas as linguas; mas he de notar-se que será em relação directa com o maior emprego das vogaes que ha n'ellas. Temos n'esta

173

classificação, em 1º. lugar a lingua Italiana; depois as linguas portugueza, espanhola, franceza, ingleza, e allemão.

~~Se algum dia me restar tempo, experimentarei formar syllabas compostas de huma versal, a huma letra da caixa baixa; ~~me~~ mas seria p[] necessário supprimir as pequenas versais; não me atrevo a esta innovação, apesar de que me parece que estes typos bem poderião occupar huma caixa aparte, ou deixar-se de os empregar, visto~~

Fim



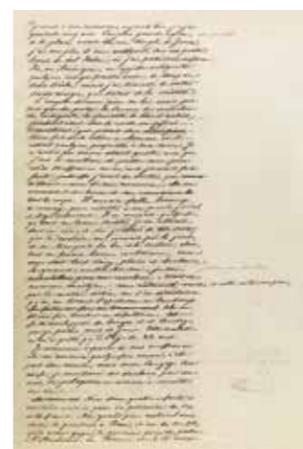
L'inventeur au Brésil

ou

Recherches et Découvertes d'un Européen, pendant vingt ans de résidence dans l'intérieur de cet Empire.

Chapitre 1^{er}.

Je naquis le 29 février 1804, à Nice, cette ville des Alpes maritimes, si bien connue par son beau climat et ses orangers. Mon père était français ; il ~~était venu quelques années auparavant, en qualité de~~ il était venu à Monaco, avant la révolution en qualité de chirurgien du Régiment de Royal Comtois, ~~qui tenait garnison à Monaco, alors sous la protection de la France~~ Il y épousa ma mère, qui était de cette ville, et se retira à Nice, où ~~il fut~~ l'appellait [sic.] son service. Peu après ma naissance, il fut exercer l'emploi de Percepteur à Vintimille, à 4 lieues Est de Nice : c'est le seul chemin que j'ai fait vers l'Italie, que j'ai si longtemps méconnue comme patrie, et que j'aime tant aujourd'hui, à cause de ses malheurs. C'est à Vintimille, que j'ai éprouvé les premières sensations durables de la vie ; je n'y ai ~~séjourné pas même complétement~~ ~~tr~~ séjourné que jusqu'à l'âge de trois ans, et je me rappelle encore la maison où nous habitions, le jardin, terminé par un mur, et une porte donnant sur la mer ; je me rappelle le bruit



des vagues, et les bains de famille au clair de lune, ~~{contraste}~~ ~~et les énormes rochers noirs, qui contrastaient avec la faible~~ ~~clarté~~ contrasté par d'énormes rochers noirs, détachés de la plage. Je me plais déjà à parler de la mer, car je ne regrette de ma vie, que le temps que j'ai passé sur mer, et sur les fleuves de l'Amérique. Je me rappelle enfin, la rue de notre maison, où s'assemblaient le dimanche peuple et magistrats, pour assister au jeu de paume : c'étaient de vrais athlètes, que ces hommes qui, nus jusqu'à la ceinture⁺, + et le poing armé d'un grand dez hérissé de pointes, ~~et~~ déployaient leurs bras nerveux, se renvoyaient une énorme paume, et la faisaient remonter bien plus haut que les toits. La place et ses deux églises, dont l'une était ornée de petites pyramides ; les processions, où des pénitents blancs se flagellaient le dos découvert ; ~~enfin~~ la fontaine, enfin, où j'allais remplir des bouteilles d'eau, car la pauvreté, qui ne m'a jamais quitté depuis, commençait à menacer mon père ; tout cela est encore

présent à ma mémoire, aujourd'hui que j'ai quarante-cinq ans. La plus grande église ~~celle qui était~~ de la place, avait été un temple de Junon ; j'ai vu plus d'une antiquité, sur ces quatre lieues de sol Italien, où j'ai passé mon enfance. Ici, en Amérique, on appelle antiquités, quelques ruines insignifiantes de deux ou trois siècles ; mais j'ai traversé de vastes forêts vierges, qui datent de la création.

L'emploi de mon père ne lui avait produit que des pertes ; les larmes des contribuables indigents, la fausseté de bien d'autres, produisaient sur la caisse, un déficit trimestriel, qui pesait sur ~~mon~~ père lui. Force fut de se retirer à Monaco, où il restait quelques propriétés à ma mère. Je n'avais pas encore atteint quatre ans, que j'eus le malheur de perdre mon père.

Les souffrances ne m'ont jamais fait faute ; ~~je souffr~~ j'avais des dartres, qui ~~avaient~~ m'étaient venues dès ma nourrice ; elles me revenaient en hiver, et me couvraient le tout le corps. Il aurait fallu beaucoup de courage pour résister à un prurit général, et trop séduisant. Il m'arrivait quelquefois, qu'étant en bonne société, je me retirais dans un coin, et

me grattais de telle sorte, que la matière me courait par les jambes, et me trempait les bas et les souliers ; alors, tout en faisant bonne contenance, mon corps était tout sang, plaies et douleurs, et quand, rentré chez moi, je ~~me déshabillais pour me coucher~~ j'allais me coucher, c'était un nouveau martyr : mes vêtements, raidis et collés contre ma peau par la matière séchée, ne s'en détachaient qu'en me tirant l'épiderme en lambeaux. ~~Je faillis une fois me trouver mal.~~ Cela me fit une fois, tomber en défaillance. ~~Cett~~ Je m'enveloppais de langes et de bandages que je portais nuit et jour. Cette maladie ne m'a quitté entièrement qu'à l'âge de 22 ans.

Je commence à parler de mes souffrances : cela m'arrivera quelquefois encore ; c'est peut-être vanité ; mais mon langage sera neuf ; je montrerai des douleurs peu connues, et, ~~je l'espère,~~ on aimera à connaître ma vie.

~~Ma mère ava~~ Nous étions quatre enfants, et ma mère avait à peine un patrimoine de six mille francs. Mon grand père [sic.] maternel avait étudié la peinture à Rome, et un de ses fils, après avoir gagné le premier prix de peinture à l'Académie de France, avait été envoyé

177

à Rome à cette Capitale des arts : son talent donnait les plus belles espérances. David disait en parlant de mon oncle : ce sera un sujet. Survint l'assassinat de M^r. de Basseville par la populace excitée par les prêtres, contre les français. Mon oncle s'enfuit, comme tous ses collègues, et arriva comme il put à Nice, où il s'occupait avec activité de son art, lorsqu'une épidémie l'emporta à l'âge de 30 ans. Il laissa un grand nombre de tableaux et d'études académiques, dont je n'ai connu qu'une petite partie, car ma mère avait vendu le plus grand nombre, et les meilleurs à des généraux français, et des voyageurs.

Entré dans la vie sans fortune, je grandissais au milieu de tableaux, de dessins, et de quelques livres. Enclin à tout ce qui était à ma portée d'apprendre, je ne pouvais manquer de m'adonner au dessin. Je l'appris sans autre maître que les modèles que j'avais devant les yeux, et encouragé par les amis de ma mère ; bien éloigné de penser alors, que ~~toute ma vie~~ des



obstacles successifs, et mon caractère, m'empêcheraient toute ma vie de devenir peintre, et pensant encore moins que, si quelquefois ce talent me serait utile, telles positions m'étaient réservées, où il ne me vaudrait que de dures répréhensions, et du mépris.

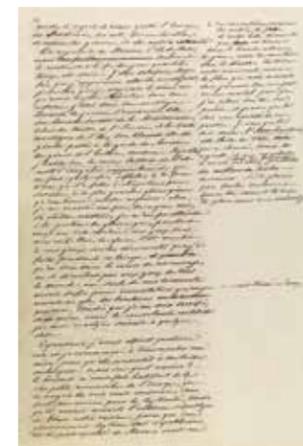
Je lus Robinson, et je devins passionné pour les voyages et les aventures maritimes : ce goût me donna celui de la Géographie, et je passais des heures sur un bon atlas que nous avions. Il n'y avait pas un point sur le globe, où je ne prétendisse aller un jour. La Méditerranée me paraissait trop petite, et je ne prétendais la parcourir, que comme on parcourt un lac de son pays, avant de le quitter.

J'ai longtemps déploré depuis, d'avoir contracté des liens qui m'ont fixé vingt quatre [sic.] ans, loin de cette mer : contradiction de mon esprit, qui me faisait rêver de vastes océans à parcourir, et des plages désertes, ou habitées par des sauvages, à visiter ; et qui plus tard, devenu habitant du Brésil, me faisait regretter la Méditerranée, ses ports rapprochés, ses îles, ses petites mers, et surtout, les habitants de ses rivages. L'Océan Atlantique, ne me paraît plus aujourd'hui, qu'une triste solitude, et les ~~mots Amérique,~~ peintures étincellantes de Raynal, ce livre étincellant de génie, qui enflammait mon imagination, ~~ces peintures~~ ont changé leur prestige,

178

contre le regret d'avoir quitté l'Europe, ses Académies, ses arts, sa civilisation et même ses guerres, et ses autres calamités.

On aperçoit [sic.] de Monaco, l'île de Corse, mais ~~très faiblement,~~ et encore seulement le matin, et à la fin du jour, quand le temps est serin. J'étais satisfait, chaque fois que j'apercevais [sic.] cette île montagneuse, je sentais que je respirais le même air qu'avait respiré Napoléon dans son enfance, j'étais donc son concitoyen. Quand la journée s'annonçait belle, son berceau sortait de la Méditerranée, coloré des teintes de l'Aurore, et les hautes montagnes de l'île, semblaient être des géants postés à la garde du berceau du géant de l'histoire moderne. Aujourd'hui j'habite sous la même latitude où il est mort et j'y endure aussi les tourments



de l'exil : singulier rapprochement, qui me fait quelquefois réfléchir à la force d'âme qu'il a fallu à Napoléon, pour survivre à la plus grande gloire ~~qu'un~~ qu'un homme puisse acquérir : alors, je me console un peu, de ce que moi, si chétive créature, je n'aie pu atteindre à la portion de gloire qui, pendant vingt ans s'est montrée à mes yeux, dans mon exil. Oui, la gloire s'est montrée à mes yeux, car les découvertes que j'ai faites pendant ce temps, et ~~que l'on~~ qu'on lira dans le cours de cet ouvrage, ne se dévoilent pas aux yeux de tout le monde : une seule de mes découvertes aurait suffi pour immortaliser quiconque se serait trouvé en Europe, aurait eu plus du bonheur [sic.] ~~ou d'audace~~ que moi, tandis que je me suis sacrifié, sans même avoir la consolante certitude que mon martyr servait à quelque chose.

(Tu inventeras, comme les autres, tu feras d'aussi belle découvertes que ~~les p~~ ces hommes dont le monde admire le génie, mais tu inventeras dans le désert. Tes découvertes mourront comme la fleur qui naît et meurt sans jamais être vue par aucun mortel, parce que j'ai placé sur toi ma pensée, et je veux que tu sois une variété de ma pensée. Je veux que tu sois comme l'Avanhandáva, cette Chute du Tiété, ~~dont~~ qui a charmé, étonné tes regards, et qui cependant dans la solitude a roulé ses eaux, pendant des ~~milliers de~~ siècles inconnus. Ne te plains pas, sache seulement épurer ton coeur, et tu auras ta place dans mon univers.)

Cependant, j'avais atteint quatorze ans, et je commençai à tourmenter ma mère pour qu'elle consentît à me laisser embarquer ; mais sur quel navire ? Le hasard m'avait fait habitant de la plus petite monarchie de l'Europe, que les congrès des rois avait conservée, sans doute par amour pour la légitimité, tandis qu'ils avaient anéanti l'ancienne république de Gênes, notre voisine, parce que son gouvernement légitime était républicain. Or, la principauté de Monaco avait un



canot et dix canotiers, pour toute marine militaire ; ~~et six ou huit petites tartanes~~, je ne sais si le port de Menton, avait quelques tartanes, mais je ne n'en voyais ~~au port de Monaco~~ qu'une ou deux ~~tartanes~~, de ces petits navires au port de Monaco, pour lesquelles le port de Marseille était le *nec plus ultra*. ~~Je m'y serais heureux~~ Je me serais volontiers embarqué comme mousse sur une de ces deux tartanes ; mais que l'on se figure combien il devait répugner à ma mère de me voir mousse sous un grossier et ignorant patron.

Mon ardeur pour les voyages s'était un peu assoupie par les études que je m'étais imposées : j'avais compris que pour être marin, il fallait étudier les mathématiques, et ~~je me mis à j'~~ je me mis à étudier Bézout sans maître ; très peu de livres étaient à ma portée ; je lus la Physique expérimentale de Nollet, et dès ce moment, mon esprit se mit à ~~rêver~~ rêver forger des machines hydrauliques, et ~~qui~~ à rêver le mouvement perpétuel, ce problème qu'on a presque dit être l'apanage des sots. Je faisais des projets sur de vastes canaux de navigation, en tête desquels je mettais ces mots, Au Roi, en grosses lettres.

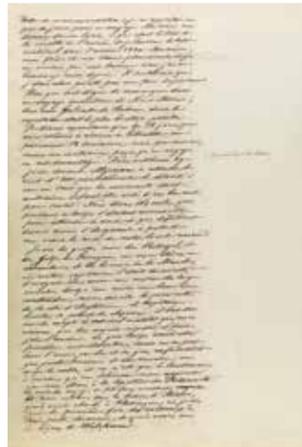
Ma passion pour les voyages me revint avec plus de force : ma mère s'y opposait, et les autorités de la ville à qui j'étais utile par mon écriture et mon dessin, s'y opposaient aussi. Je commençai à feindre une grande profonde tristesse, et cette feinte amena la réalité : j'en serais devenu malade : ma pauvre mère me prit en particulier, nous pleurâmes ensemble, et après m'avoir dit tout ce qu'une excellente mère peut dire à un fils ingrat et chéri, elle me donna la permission que je désirais.

Je fus à Nice, voir un négociant juif, et lui ayant demandé de me faire embarquer sur quelqu'un des navires qu'il expédiait, il me dit qu'il en avait un qui allait partir pour Anvers ; que si je voulais y aller, il me donnerait une lettre de recommandation pour la maison Werbrouck. Content de pouvoir partir, et trop insensé pour connaître combien ~~cette~~ cet homme était lui même [sic.] dépourvu de sens commun, en m'offrant d'aller chercher emploi à Anvers, sur une simple

lettre de recommandation, je m'apprêtai en peu de jours pour ce voyage. Ma mère me donna douze louis, ce qui était le tiers de la récolte de l'année, et je laissai le toit maternel, dans l'année 1820. Ma mère, mon frère et ma soeur pleurèrent, et je ne versai pas une larme, mais j'en ai beaucoup versé depuis. Il semblerait que j'étais alors poussé par une force supérieure.

Rien qui soit digne de remarquer dans ce voyage maritime de Nice à Anvers, sur une galéasse de Brême, dont le capitaine était le plus brutal possible. Je dirai cependant que les 18 jours que nous mîmes à arriver à Gibraltar, me parurent 18 semaines ; non par ennui, mais au contraire, parce qu'en voyage on vit davantage³. Nous restâmes 29 jours devant Algeziras [sic.] à attendre le vent d'Est pour déboucher le détroit, car on sait que les courants étant contraires, il faut être aidé d'un bon vent pour sortir. Nous étions 161 voiles, qui pendant ce temps s'étaient accumulées pour attendre le vent, et qui défilèrent devant nous, s'éloignant à perte de vue avant la nuit, de notre lourd navire.

Je vis les grosses mers du Portugal, et du Golfe de Gascogne, car nous étions en novembre, et les brumes de la Manche, où notre capitaine s'était désorienté : il croyait être encore au milieu du long canal, lorsqu'une nuit, une lumière inattendue, nous dévoile la proximité de la côte d'Angleterre. Le capitaine hurle, se prend les cheveux ; il bat son monde, excepté le ~~seu~~ seul matelot que nous avons, qui lui aurait riposté, et il fait jeter l'ancre. Le gros temps rend cette position insoutenable, mais on ne peut lever l'ancre, car lui et ses gens, ne formaient que quatre hommes et un mousse ; on coupe le câble, et ce n'est que le lendemain à midi qu'un Schooner nous apprend que nous étions à la hauteur de Portsmouth. Le reste du voyage se ~~fit~~ fait⁴ sans accident, ~~voyant~~ et nous entrons dans les bassins d'Anvers, après avoir abordé à Flessingen, où je vis pour la première fois, des vaisseaux à trois ponts, désarmés, et après avoir vu les digues de Walcheren⁵.



Me voilà à Anvers : je vais à la maison Werbrouck, et je trouve une Dame très grave, assise à son comptoir, entourée de commis. Elle me dit qu'elle n'a aucun emploi à me donner, et je retourne à mon navire, le cœur gros ; je descends dans la chambre, et je fonds en larmes. Aucun expédient ne me vient à l'esprit. Le capitaine s'apitoye de moi [sic.], il me ranime un peu ; il parle aux uns et aux autres ; un employé du port me conduit chez un peintre, qui ~~répond~~ fait l'observation qu'au lieu d'être lui à me nourrir, ce serait moi qui devrais le payer pour ~~m'enseigner~~ qu'il m'enseignât son art : cela était fort juste, car la société n'adopte pas la jeunesse délaissée. Après quelques vaines tentatives, je me résolus subitement à retourner chez ma mère. Je repris dès cet instant ma gaieté, et un peu d'insouciance ; je passai la seconde journée à voir un peu Anvers avec le capitaine ; ~~nous fûm~~ il me conduisit à la Bourse, et à la cathédrale, dont la tour me fit impression, par sa hauteur ; je fus jusque près du maître Autel, ayant à ma gauche le célèbre tableau de la descente de croix. Je ne savais pas qu'il eût jamais existé un Rubens, ~~et encore~~ ni que son tableau existât. Je ne vis qu'une chapelle obscure, ayant dans le fond un grand tableau obscur, et n'y donnai pas plus d'attention que j'en avais donné aux noirs tableaux des églises de mon pays ; enfin, pour citer un proverbe Brésilien [sic.], je regardai ce tableau, « comme un boeuf regarde à un palais ».

Devant partir le lendemain pour l'Italie, ~~je se~~ il fallut payer ~~mon~~ le capitaine, et, mes douze louis ne suffisant pas, ~~le~~ il me fit encore grâce de deux louis pour la route. Je partis à pied, bien entendu, et mon sac sur le dos. La route était embellie par des canaux, de jolies barques, des allées de grands arbres, des palais et des jardins. Ne m'arrêtant que dans les auberges, je ne me souviens presque de rien, si ce n'est que je passai à Bruxelles, que je vis la façade gothique de l'église de Malines, l'habit blanc des sentinelles à Valenciennes, la pyramide de Denain, et pour le reste, jusqu'à Paris, un

3 On voit tant de choses !

4 (N.T.) HF avait écrit *se fit*, mais il ajouta au crayon *fait* au-dessus de la ligne; étrangement, il a oublié de barrer le *fit*.

5 (N.T.) *Flessingen*: pour Vlissingen (en anglais Flushing), sur l'estuaire de l'Escaut qui

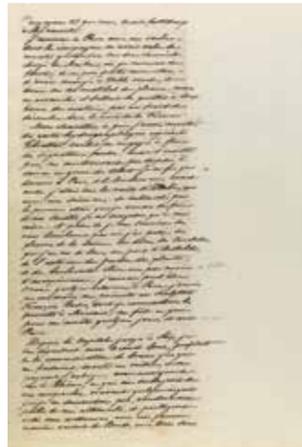
mène à Anvers. *Walcheren*: port de l'estuaire de l'Escaut.

voyageur tel que moi, serait fastidieux à le raconter.

J'arrivai à Paris avec un roulier dont la compagnie m'avait valu de monter quelquefois sur son charriot [sic.] chargé de charbon, où je mourais de froid ; de ne pas porter mon sac ; d'avoir mangé à table ronde, et dormi sur des matelas de plumes ; mais en revanche, il fallait les quitter à deux heures du matin, par un froid de décembre dans le nord de la France.

Mon charretier, à qui j'avais montré des cartes hydrographiques copiées à Gibraltar, voulut m'engager à faire des signatures fausses ; mais il insista peu, ne me trouvant pas disposé à exercer ce genre de talent. Je ne fis que dormir à Paris, et le lendemain, avant midi, j'étais sur la route d'Italie, car avec mes seize ans, et intimidé par le premier essai que je venais de faire de nos sociétés, je ne songeais qu'à ma mère. À peine si je me souviens des rues bourbeuses par où j'ai passé ; des glaçons de la Seine ; du dôme des Invalides, que j'ai vu de loin ; du pont d'Austerlitz, de l'extérieur du Jardin des plantes, et du boulevard. Avec un peu moins de bêtise, d'inexpérience, j'aurais peut-être trouvé quelque ressource à Paris ; j'aurais pu au moins me présenter au Sculpteur François Bosio, dont je connaissais les parents à Monaco ; ne fût-ce que pour m'arrêter quelques jours, et voir un peu Paris.

Depuis la capitale jusqu'à Aix, je fus dépensant mon second louis, profitant de la commisération de braves gens qui me faisaient monter en voiture, et me payaient l'auberge ; ~~na~~ naviguant sur le Rhône, ce qui me soulageait de mes ampoules, recevant quelque argent, que je ne demandais pas, vendant une partie de mes vêtements, et partageant aussi mes ressources avec un pauvre marin, venant de Brest, avec trois sous



par lieue, et la dysenterie, qu'il avait gagnée autour du monde.

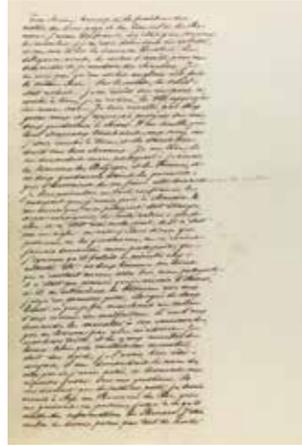
J'arrivai à A J'arrivai à Aix avec dix sous ; mais je fus voir un ami et parent éloigné de ma mère, M^r. Haney, qui me reçut en excellent homme. Sa femme, non moins aimable, me dit qu'elle avait au deuxième étage, trois locataires anglaises ; espèce de religieuses Quakers, qui ~~ne recevaient pas les visites des hommes~~ et faisaient beaucoup de charités, ~~mais qu'elle allait~~ et ne recevaient pas les visites des hommes ; mais qu'elle allait leur parler de moi, et je serais admis : en effet, elle vint m'appeler [sic.] peu après, et je vis trois jeunes et jolies Dames, aux yeux bleus, cheveux blonds, joli teint et voix douce, qui me parurent des anges, car je ne savais pas alors tout le prix des yeux noirs de mes concitoyennes, au point de ne pas avoir vu que ma cousine ne leur cédait rien en beauté.

Ces Dames me montrèrent des silhouettes de Shakespeare, et autres dessins, et me prirent quelques vues que j'avais faites près de Douvres : manière délicate de colorer le don de dix francs qu'elles me firent remettre par M^{me}. Haney, après que je me fus retiré.

Le souper fut un moment de bonheur : j'étais en compagnie d'un couple heureux, égal en fortune et en caractère, qui me traitait avec amitié, malgré ma position : M^r Haney me dit de le suivre au deuxième, pour aller dans la chambre qui m'était destinée ; nous passons devant ~~la chambre~~ l'appartement des Dames Anglaises [sic.] ; la porte s'ouvre, une d'elles me met un paquet dans les mains, et disparaît. M^r. Haney était aussi pressé que moi de voir ce que c'était : je fus un peu déceptionné [sic.], quand je trouvai un morceau de Spath, une recette pour faire le Spath, des sermons quakers imprimés, et autres petites brochures sur le Quakerisme. Ce zèle scientifiquement religieux, montre du moins une certaine activité d'âme bien préférable à l'indifférence qui plus tard, devait m'envelopper pendant vingt ans.

Le lendemain de bonne heure, je remerciai M^r. et M^{me}. Haney, et repris

mon chemin, heureux de la fraîcheur du matin, du beau pays et du beau ciel de la Provence. J'avais dix francs, et j'étais peu soucieux de marcher : je m'assis donc sous des arbustes, et me mis à lire les sermons Quakers. La diligence vient, le cocher s'arrête pour me demander si je vendais des chansons. Je ne crois pas qu'un cocher anglais eût fait la même chose. Sur le midi, le soleil était ardent ; je m'arrête sur un pont, et, couché à terre, je m'endors, la tête appuyée sur mon sac. Je suis réveillé par deux grosses voix, et j'aperçois [sic.] presque sur moi, deux gendarmes à cheval. Il me sembla que leurs chapeaux touchaient aux nues, car j'étais couché à terre, et ils étaient bien droits sur leurs chevaux. Je me lève ; ils me demandent mon passeport : je venais de traverser la Belgique et la France, et ces deux gendarmes étaient les premiers qui s'avisèrent de me faire cette demande : une telle question je leur présentai en toute confiance, le passeport que j'avais pris à Monaco. Ils me dirent que mon passeport était étranger, et par conséquent, de nulle valeur ; que de plus, il n'était visé nulle part, et il n'était pas en règle : en vain je leur disais que personne, ni les gendarmes, ne m'avaient jamais demandé mon passeport, que j'ignorais qu'il fallût le présenter aux autorités, etc. Ces deux hommes me dirent que n'existant aucun visa sur mon passeport, il n'était pas prouvé que je venais d'Anvers, et ils m'intimèrent de retourner avec eux jusqu'au premier poste, éloigné de deux lieues : ce que je fis, marchant au milieu d'eux comme un malfaiteur. L'un d'eux demanda les menottes à son camarade, qui ne trouva pas cela nécessaire. Je marchais triste, et les yeux mouillés de larmes. Celui qui voulait me menotter, était du nord [sic.], je l'avais bien vite [sic.] compris ; il me demandait le nom des villes par où j'avais passé, et trouvait mes réponses justes. Sur mes questions, ils me disaient que de poste en poste, je serais remis à Aix, au Procureur du Roi, qui me garderait en prison, jusqu'à ce qu'il vînt des informations de Monaco. J'étais confus de devoir passer par tant de honte



à Aix et à Monaco. Nous arrivons au poste, où, voyant ma tristesse, ils commencent à vouloir me consoler : je soupe avec eux, et dans la conversation, ils reconnaissent mon innocence : je leur montre mes couleurs, mes pinceaux et mes dessins ; ils me prient de faire les portraits de leurs femmes, que je promets de bon cœur, et la liberté m'est pleinement accordée pour le lendemain, avec l'injonction de ne rien dire à personne. Ils me firent cependant dormir à l'écurie, au milieu des chevaux sur un tas de foin. Je rêvai voleurs et assassins, et jetai des cris qui effrayèrent les chevaux. Je revis le soleil de la Provence, personne ne parla de portraits, et je dis adieu à mes hôtes. Je vis la rivière d'Ag Argens, roulant ses flots tumultueux ; j'avais vu la Durance, coulant en filets d'eau épars, et presque à sec, au milieu d'un large lit de grève⁶, comme les torrents de mon pays ; c'est que comme eux, la Durance descend des Alpes. Je ne songeai pas plus à ses souvenirs poétiques [sic.], que je n'avais songé à Anvers, au tableau de la descente de croix.

Le soir, à Brignolle [sic.], les gendarmes me demandèrent mon passeport ; le sang me monta à la figure : heureusement ils ne s'aperçurent ni de ma rougeur, ni de ce qu'il y avait d'irrégulier dans mon passeport.

Faisant grâce au lecteur du reste de mon voyage, je me borne à dire que la réception de ma famille, fut des plus affectueuses : je fus un peu raillé par quelques amis, et si j'eus à souffrir quelque peu de sarcasme, ce ne fut que de la part d'une personne assez peu estimable.

Chapitre 2^{me}.

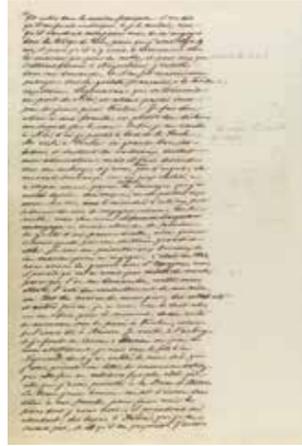
2^{me}. sortie.

J'étais rentré chez ma mère, amendé de ma passion voyageuse ; j'avais repris mes occupations ; mais je ne tardai pas à éprouver de nouveau le désir de courir le globe : cette fois, personne ne fit plus la même résistance : deux ans s'écoulèrent toutefois, au bout desquels je fus à Nice, me présenter au Consul français, pour

⁶ Voir le mot, car ce n'était pas du sable, mais des pierres arrondies.

<qu'il me> fit entrer dans la marine française : il me dit qu'il me ferait embarquer, si je le voulais, mais qu'il vaudrait mieux pour moi, de m'engager dans la troupe de terre, parce que j'avais déjà 19 ans, et parce qu'il n'y avait d'avancement dans la marine que pour les nobles, et pour ceux qui sortaient des écoles d'~~s'étaient formés~~ à Angoulême : j'insistai dans ma demande, et il me fit recevoir comme passager, sur la goëlette française, « la Torche », capitaine Legouaran, qui se trouvait au port de Nice, et allait partir sous peu de jours pour Toulon. Je fus dire adieu à ma famille, ou plutôt leur déchirer une seconde fois le cœur. Enfin, je me rendis à Nice, d'où je partis à bord de la Torche. Un navire, la mer et les étoiles...

Me voilà à Toulon : sa grande baie, ses bassins, et surtout ses vaisseaux, excitent mon admiration ; mais il faut descendre dans une auberge, et j'avais bien peu d'argent ; cela me rend soucieux, car en pays civilisé, ce n'est pas comme parmi les certains sauvages, que j'ai visités depuis ; ~~chez eux~~ ; où l'on est partout reçu comme chez soi, ~~tan~~ le moindre d'entr'eux [sic.] peut se donner des airs de voyageur comme bon lui semble, mais chez nous, ~~il faut de l'argent en voyage~~ ce serait absurde de favoriser les goûts d'un pauvre diable, même quand il serait poussé par une destinée grande et utile. Je vais me présenter aux bureaux de la marine pour m'engager ; c'était en 1823, nous avions la guerre avec l'Espagne ; mais il paraît qu'on n'avait pas disette de monde, parce que l'on me demanda, contre mon attente, l'acte de consentement de ma mère, un Etat des services de mon père, des certificats et autres pièces ; je n'avais rien de tout cela ; on me refuse pour le moment, et me voilà de nouveau sur le pavé à Toulon, comme je l'avais été à Anvers. Je rentre à l'auberge et je fonds en larmes. Revenu un peu de mon abattement, je vais voir le fils d'un Négociant [sic.], dont j'ai oublié le nom, et à qui j'avais présenté une lettre de recommandation, qui cette fois me ~~valut~~ fut plus utile que celle que j'avais présentée à la Dame d'Anvers. Le brave jeune homme me dit d'écrire sans délai à ma famille, pour faire venir les pièces dont j'avais besoin ; il prendrait en attendant, des leçons d'Italien, que je ne savais pas, et ~~il~~ qu'il me payerait. J'écrivis



à ma famille, et pendant que j'attendais la réponse, je cherchai à trouver un emploi. Je fus montrer mes dessins et copies de cartes au Directeur du Bureau Hydrographique, qui me montra des cartes topographiques bien mieux dessinées que les miennes, et surtout un plan de Constantinople ~~don~~ qui était si bien fait, que je n'ai jamais vu depuis rien d'aussi parfait. Le Directeur, qui me traitait froidement, me dit que ces dessins étaient faits par des surnuméraires qui n'avaient que l'espoir d'obtenir un jour de faibles appointements. J'eus encore la simplicité de lui montrer mon projet d'une espèce de Noria, qui n'était rien moins que le mouvement perpétuel ; je ne me souviens pas de ce qu'il me dit, mais je suis sûr qu'il se sera intérieurement moqué de moi, et avec beaucoup de raison. Je fus encore voir un Colonel du Génie, qui me conseilla de me faire soldat. Depuis que je suis au Brésil, je me suis repenti mille fois de ne pas avoir suivi ce conseil.⁷

Le temps s'écoulait, la réponse de ma famille ne venait pas, je n'avais plus un sou. Je me décide à aller à Monaco, chercher les papiers ; mon ami approuve ma résolution, et me prête trente francs. Je fais le voyage à pied, et le troisième jour, j'arrive le soir à Ville-Franche, entre Nice et Monaco. J'évite de passer par la Ville, car j'avais honte d'être vu par quiconque me connaîtrait, et je vais de nuit à un endroit appelé [sic.] Beaulieu, sur le bord de la mer, où je traite avec des pêcheurs, qui me conduisent dans leur barque, et, avant le jour, je saute à terre, à un quart de lieue de Monaco ; je grimpe une hauteur, et vais me cacher comme un criminel, entre des rochers remplis de lézards. Je vis pendant la journée, les quelques personnes qui traversaient la place de Monaco, et je les connaissais toutes. Vers l'après-midi, commençant à sentir la faim, je sors de ma retraite, et je vais chez un paysan,

⁷ Pour la fin on dira que je parle mal ~~des~~ des Brésiliens, ou pour le moins, des Paulistes. S'ils ne veulent pas entendre de dures vérités, qu'ils [sic.] ne soient pas si avides d'argent, qu'ils ne continuent pas le trafic des Nègres, à la face, et sans honte de tous les peuples, qui l'ont proscrit. Qu'ils donnent une éducation à leurs enfants, qu'ils [sic.] élèvent dans leur enseignement la Religion et la Morale. Qu'ils réfléchissent que sous l'or de leurs fortunes, on verrait le sang des noirs, les fouets, les flagellations, se perpétuant de générations en générations, on verrait des poignards, et des poisons, employés sans relâche par le féroce et lâche Africain, contre ses maîtres, et ceux ci-tombant sous leurs coups, ou expirant par l'effet de leurs breuvages.

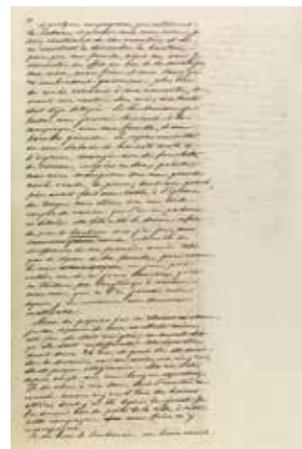
qui, à ma demande, me cache dans sa cabane, et me donne à manger. Je voulais attendre la nuit, pour entrer chez ma famille, car je tremblais d'être vu, et d'être la risée des huit cent habitants de la ville. Cependant vers le soir, viennent le fils du paysan

188

et quelques compagnons, qui entourent la cabane, et prononcent mon nom ; je suis contraint de me montrer, et ils m'invitent à descendre la hauteur, parce que ma famille vient me voir. Je rencontre en effet au bas de la montagne, ma mère, mon frère et ma sœur, qui m'embrassent gaiement ; plus loin des amis venaient à ma rencontre, et avant ma rentrée chez moi, ma honte était déjà dissipée. Le lendemain je passai une journée heureuse à la campagne, avec ma famille, et une famille génoise. Le repas consista en une salade de haricots verts et d'oignons, mangée avec des fourchettes de roseau, coupées en deux pointes ; mais nous mangions sur une grande meule ronde, de pierre, dont mon grand père [sic.] avait fait une table, à l'épreuve des temps ; nous étions sous une treille remplie de raisins : que l'on me pardonne ces détails ; cette fête a été le dernier reflet du peu de bonheur dont j'ai joui dans mes jeunes premières années, entremêlé des souffrances de mes premières années. Celui qui se sépare de sa famille, pour revenir la voir à une époque un jour, peut oublier un de ces jours heureux, qu'il ne tardera pas longtemps à revoir ; mais moi, qui ne l'ai jamais revue depuis, j'en conserve un souvenir inaltérable.

Muni des papiers qui m'étaient nécessaires, je me séparai de mon excellente mère ; cette fois, elle était résignée ; on aurait dit qu'elle était indifférente. Cette séparation devait durer 26 ans, et peut-être elle devait être la dernière, car au moment où j'écris, elle est presque octogénaire. Ma vie a été, depuis vingt ans, une longue expiation. Je dis adieu à ma sœur, dont l'amitié me console encore aujourd'hui des haines atroces dont j'ai été depuis le jouet. Je fus dormir hors des portes de la ville, à notre petite campagne ; enfin mon frère m'y accompagna.

Je me levai le lendemain, une heure avant



le jour ; mon frère me dit : nous avons perdu un frère au levant, qui sait où tu iras habiter, ou mener une vie errante ? N'importe où tu iras, Dieu, qui entendra nos prières, entendra aussi les tiennes ; nos vœux au moins, seront unis. N'oublie jamais aucun précepte de notre aimable Religion ; notre Dieu a nous, c'est le Dieu de la Douleur. Adieu, n'oublie jamais ta famille ! Il semblait pressentir le sort qui m'attendait, et il m'indiquait déjà qu'il n'y a de repos qu'au sein du Christianisme.

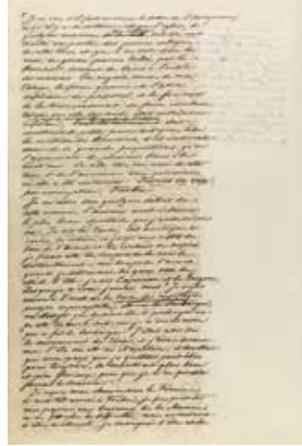
Eh quoi ! Faut-il donc que la volonté de l'homme s'accomplisse toujours sur la terre ? Où arrêterait-il alors ses désirs ? Faut-il que le génie soit toujours récompensé par la gloire, sinon par la fortune ? Où serait alors la puissance divine, que rien ne peut circonscrire ? Console toi [sic.], tes souffrances ne sont pas vulgaires : tu es peut-être une pensée de la Divinité.

Je me mis à gravir dans l'obscurité, et quand j'arrivai au village de la Turbie, situé au haut de la montagne et sur la grande route, le jour commençait à poindre. Il existe à la Turbie, une grande et célèbre ruine de la tour triomphale que César fit construire par ses soldats, pour célébrer la conquête des Gaules : telle est du moins, la tradition du pays. Selon le dessin qu'un antiquaire m'avait fait copier, le monument, de grandeur imposante, commençait avait était composé d'un double commençait doit composé d'un avait un grand piédestal carré [sic.], divisé en deux assises, dont les coins étaient surmontés de figures de captifs assis, ayant le corps courbé en avant, et les mains liées sur les reins, à des trophées d'armes et de drapeaux. La tour était ronde, et avait deux ordres circulaires et superposés de douze colonnes chaque, entre lesquelles il y avait 24 vingt quatre [sic.] niches garnies d'autant de statues, représentant vingt quatre [sic.] rois ou peuples vaincus. La tour se terminait par un escalier cône, surmonté de la statue de César. Je ne sais s'il faut en croire ce dessin ; la tradition disait encore que ce monument avait subi de grandes altérations pendant les guerres du moyen âge [sic.] ; que Guelfes et Gibelins, en avaient fait tour-à-tour [sic.] une forteresse. Ce qu'il

Je ne sais s'il faut en croire le dessin de l'Antiquaire ; ce qu'il y a de certains, c'est que l'église, et quelques maisons de la ville du village, ont été construites en partie des pierres cubiques de cette tour, et que l'on voit dans les rues, de grosses pierres taillées par les Romains, servant de bancs à l'entrée des maisons. On voyait encore de mon temps, la forme quarrée [sic.] de l'assise inférieure du piédestal ; et la face nord de la tour, conservait sa forme circulaire, tandis que celle du midi était entièrement informe. ~~Tout le monument la masse de l'édifice~~ Le corps du monument était construit de petites pierres cubiques, selon la coutume des Romains, et il conservait encore de si grandes proportions, qu'on l'apercevait de plusieurs lieues à la haute mer. La ville tire son nom de cette tour, et de l'ancienne voie romaine, où elle a été construite : Turris in via, par corruption, Turbie.

Je m'assis sur quelques débris de cette ruine ; l'aurore vint éclairer le plus beau spectacle que j'eusse encore vu. Je vis la Corse, ses montagnes, ses ravines, ses collines, et jusqu'aux reflets des feux de l'Orient, et les couleurs de ses pics : je fixais cette île, surpris de la voir si distinctement ; ma surprise s'accrut, quand je détournai les yeux vers du côté de l'Est : je vis Caprara⁸ et la Gorgone, îles que je n'avais jamais vues ! Je voyais encore à l'Ouest de la Corse, des montagnes presque imperceptibles ; ~~qui semblaient détachées, est-ce la Sardaigne, me dis-je~~ qui devaient être le prolongement de cette île vers le Sud, car je n'oserais croire que ce fût la Sardaigne. J'étais assis sur le monument de César, et j'avais devant moi l'île où est né Napoléon ; il semblait que mon pays que je quittais peut-être pour toujours, se montrait plus beau et plus glorieux, pour que je n'en perdisse jamais le souvenir.

Je repris mon chemin vers la France, et aussitôt arrivé à Toulon, je fus présenter mes papiers aux bureaux de la Marine ; on ne fit plus de difficultés, mais au moment d'être matriculé, je manquai d'être exclu



sans ressource : l'Employé qui prenait mon signalement, dit à un autre de me conduire dans la salle où l'on faisait la visite du corps ; j'avais un cautère au bras, que l'on m'avait ouvert à cause de mes dartres ; je me sentis atterré ; heureusement, l'autre répondit qu'avec les couleurs de ma figure, on n'était pas malade. On me donna un billet, et, au comble de mes désirs, je fus à bord de l'Annibal, vaisseau désarmé, qui servait de dépôt de marins. J'étais Novice, (moins que matelot), et qui plus est, sur un vaisseau de 74 ; je triomphais de ma mauvaise fortune. Le commandant, homme respectable, qui jouissait de beaucoup de crédit, et dont j'ai malheureusement oublié le nom, me prit en affection dès le premier moment, et voulut peu de jours après, me faire entrer dans l'Administration, de la Marine, ou dans le corps des Ingénieurs de la Marine. ~~il voulait me pousser~~ Il insista pendant quinze jours que je fus à son bord ; mais nous étions soixante hommes qui devions aller faire partie de l'Equipage de la Marie-Thérèse, qui bloquait Barcelonne [sic.], et qui, à la paix, devait faire un voyage autour du monde : ce dernier motif me rendit sourd aux ~~bienveillantes~~ ex-généreuses exhortations de ce brave officier, dont je ne méritais pas la bienveillance, et je partis sur le transport le Dromadaire. C'est ainsi que moi même [sic.] je renonçais à une position dans ma patrie, et j'étais l'instrument de la dure destinée qui m'attendait en Amérique.

Recommandé par mon digne protecteur de l'Annibal, mon nouveau commandant m'exempta du service ; mais enthousiasmé de la navigation, je voulus faire le rude service des matelots ; je grimpais les mâts pour serrer les voiles, ce dont je m'acquittais assez mal. Mon zèle fut bientôt refroidi, et dès lors, je profitai de la bonne disposition de mes chefs, qui m'ont toujours employé à écrire, ou

8 (N.T.) Pour l'île Capraia.

à dessiner. Je commençai à sentir même de l'aversion pour la dépendance du matelot ; cette inconstance prouverait chez moi un défaut moral, qui, toutefois, était alors pallié par un défaut physique, car j'étais faible et malade les dartres m'étaient revenues, et j'étais faible et malade, quoique je parusse avoir une bonne santé.

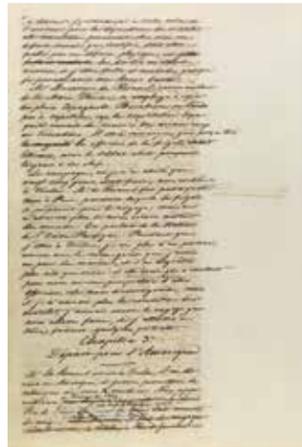
M^r. Ducampe de Rosamel [sic.], commandant de la Marie-Thérèse, m'employa à copier des plans Espagnols [sic.]. Barcelonne [sic.] ne tarda pas à capituler, car la constitution Espagnole [sic.] venait de recevoir son dernier coup au Trocadéro. Il est à remarquer que presque tous la majorité les officiers de la frégate, étaient libéraux, mais le soldat obéit presque toujours à ses chefs.

La campagne, où je n'ai assisté que vingt cinq [sic.] jours, était finie, nous rentrâmes à Toulon. M^r. de Rosamel fut passer quatre mois à Paris, pendant lesquels la frégate se préparait pour le voyage ; mais on n'assurait plus si nous irions autour du monde. On parlait de la station de l'Océan Pacifique. Pendant que j'étais à Toulon, je vis plus d'un Parisien, arriver avec le même goût que j'avais eu pour la marine, et s'en dégoûter plus vite [sic.] que moi : il est vrai que n'existant pour nous aucune perspective d'être officiers, cela nous décourageait ; mais si je n'aimais plus la condition du matelot, j'aimais encore le voyage que nous allions faire, et j'attendis à terre, faisant quelques portraits.

Chapitre 3e.

Départ pour l'Amérique.

M^r. de Rosamel arriva à Toulon, il me dit : venez en Amérique, et je vous permettrai de débarquer où vous le voudrez. Nous appareillâmes peu de jours après en Février 1824, je vis le pic Pic de Ténériffe, dont qui, sous le tropique, avait la cime était couverte de neige, à cause de son élévation. notre traversée A fut le voyage Notre traversée, de Toulon à Rio de Janeiro



et après une traversée de 45 jours, pendant laquelle je vis ce que je vis de plus remarquable, ce fut le Pic de Ténériffe couvert de neige, nous arrivâmes à Rio-de-Janeiro. L'entrée de ce port est majestueuse. La baie et ses environs, ne le cèderaient pas à Constantinople, Naples et Lisbonne. La ville leur est inférieure quoique peut-être plus vaste, parce qu'on n'y voit pas des palais et de grands édifices ; mais depuis vingt ans que je la connais, elle s'est un peu embellie, et on construit tous les ans tant de maisons, qu'au dire d'un français éclairé, M^r. Charles Faunay, qu'elle ne sera pas tardive à devenir aussi peuplée que dépasser la population de ces grandes villes.

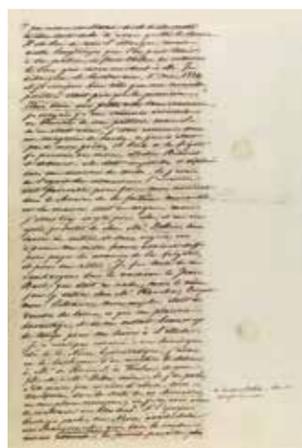
Tout m'annonçait que j'étais au Nouveau Monde ; les pirogues qui glissaient autour de la frégate, les noirs, les fruits qu'ils apportaient, tout était nouveau pour moi. Nous descendîmes à terre, et la première impression que j'éprouvai, fut pénible pour moi fut accompagnée d'une indéfinissable tristesse de quelque chose de pénible. Etait-ce le un pressentiment ? de la vie pénible [q] La vue de cette population bigarrée de noirs blancs, noirs et mulâtres de toutes les gradations, m'attrista un peu. Je traversai la petite place du Capim, où l'on fouettait un noir attaché au Pilon. Cette vue me révolta, car j'étais novice en fait d'esclavage des noirs. Plus loin je vis la façade de S. François de Paule, où il était écrit en grosses lettres Charitas, et je me mis à maudire un peuple qui affectait de la charité, et qui fouettait les noirs.

Je fus cette journée, chercher de l'emploi chez quelques négociants; français, mais n'en ayant pas trouvé, je retournai à bord, et ne songeai plus à rester à Rio de Janeiro. Nous y passâmes un mois, et je croyais être à la veille de revoir l'Océan, et de cingler le ea vers le cap Horn, lorsque M^r. de Rosamel me fit appeler [sic.]. Je courus à la chambre, et il me présenta à un de ses anciens amis, M^r. Pierre Dillon, me disant que j'avais un emploi de commis chez ce Négociant. Je remerciai M^r. de Rosamel avec transport ; mes camarades enviaient mon sort ; mais, soit inconstance, soit réalité, j'ai presque toujours regretté depuis, [d'être]

pas avoir continué d' de d'être resté d'être sorti de la d'avoir quitté le service. Il est bon de voir l'étranger, mais aussi longtemps que l'on peut tenir à sa patrie, il faut tâcher de resserrer les liens qui nous unissent à elle. Je débarquai le lendemain, 1^r. mai 1824, et je compris bien vite [sic.] que ma nouvelle position était pire que la première.

Elevé dans une petite ville sans commerce, je croyais qu'un commis écrivait au bureau de son patron ; mais il n'était rien ; j'étais commis dans un magasin de modes, ce qui n'était pas de mon goût. À bord de la frégate, je pouvais au moins, étudier Bézout et dessiner : cela était impossible et déplacé dans une maison de modes. Si j'avais eu l'esprit du commerce, l'occasion était favorable, pour faire mon noviciat dans le chemin de la fortune mercantile, car la maison était en vogue ; mais j'étais trop inepte pour cela, et un an après, je sortis de chez M^r. Dillon, sans savoir où entrer, et sans argent, car à peine mes mille francs avaient suffi pour payer les avances de la frégate, et pour me vêtir. Je fus tenté de me rembarquer sur le vaisseau le Jean-Bart, qui était en rade ; mais le même jour j'entrai chez M^r. Plancher, Imprimeur-Libraire ; mon emploi était de vendre des livres, ce qui me plaisait davantage, et il me restait beaucoup de temps pour me livrer à l'étude.

Je n'avais pas renoncé à ma chimérique idée de la Noria hydrostatique ; j'avais eu la bonhomie d'en montrer le dessin à M^r. de Rosamel, à Toulon, et qui plus est, à M^r. Dillon même. Si j'en parle, c'est parce que ce rêve d'alors, sera transformé dans la suite de ces Mémoires, en un plan nouveau, où je ne vois rien de contraire au bon sens⁹⁹. À l'époque dont je parle, ma Noria avait subi un changement, qui, sans la rendre moins absurde inexécutable, la faisait paraître plus



plus ingénieuse, au premier abord. Je J'en envoyai un dessin, accompagné d'une explication, à M^r. de Gestas, consul de France, qui me le renvoya avec une lettre polie, comme on a quelquefois la condescendance de faire avec certains visionnaires. Enfin, je le montrai à un jeune officier du Génie, Hollandais, qui, au premier abord, trouva trouva d'abord l'idée ingénieuse, mais sentant qu'il devait y avoir un défaut qu'il ne pouvait encore bien connaître, il me dit que dans deux jours il me donnerait son avis. Passés deux jours, il me dit que ma Noria péchait contre la loi de la pression hydraulique. Cette loi, qui au premier abord, a paru paradoxale à plus d'un physicien, me surprit beaucoup, et je mis ma Noria de côté.

Il y avait quatre mois que j'étais chez M^r. Plancher, lorsqu'un soir vint mon voisin, qui, le journal à la main, me dit : tenez, vous qui êtes peintre, et aimez les voyages, lisez cette annonce. « Un naturaliste russe, ayant à faire un voyage dans l'Intérieur, a besoin d'un peintre. S'adresser au Vice Consulat [sic.] de Russie ». C'en fut assez, je fus le lendemain au Vice Consulat [sic.], je vis M^r. de Langsdorff, Naturaliste, et Consul Général de Russie, lequel allait parcourir l'Amérique du Sud, et je fus accepté. Lorsque je parlai de ce voyage à M^r. Plancher, il s'y opposa, lui et ses amis. Il me fit q des propositions avantageuses ; je fus indécis pendant une semaine, mais à la fin je f sortis de chez lui et je fus chez M^r. de Langsdorff. M^r. Plancher a gagné depuis, trois cent mille francs en six ans, et quand il s'est retiré en France, il a vendu son établissement sans rien toucher au comptant, à des jeunes gens

9 # Inexécutable. rêve de vingt années.

qui se sont enrichis, et qui ont eu des successeurs non moins heureux. Si j'eusse resté [sic.] chez M^r. Plancher il m'aurait suffi d'un peu d'aptitude, pour avoir fait ma fortune avant l'âge de trente ans.

Je vais faire une description du voyage que je fis avec M^r. de Langsdorff ; Donner au public un voyage au Brésil, fait il y a vingt ans, (j'écris en 1849), aujourd'hui que tant de savants, d'artistes, et d'hommes à talent, ont fait des publications qui ne laissent, pour ainsi dire, plus rien à désirer sous le rapport scientifique et pittoresque, c'est ~~une entreprise tardive~~ s'y prendre beaucoup trop tard ; mais j'espère que cette narration ne manquera pas de nouveauté : au reste, si cette publication est tardive, tout est tardif ~~chez moi~~ [—] ~~moi en~~ chez moi ; j'ai vécu dans l'ombre ; j'ai vu sans pouvoir me communiquer [sic.] : une vie passée ainsi me paraît être elle-même [sic.] une nouveauté qui peut-être aura place dans le tableau des immenses conditions, brillantes ou obscures, auxquelles nous sommes sujets.

Je suspends ici la série des chapitres, ~~de cet ouvrage,~~ parce que ce voyage est trop long, pour former un chapitre, et il ne peut pas suivre le même ordre, vu que c'est un Episode qui, malgré sa connexion avec l'ouvrage, pourra être toujours être pris séparément.

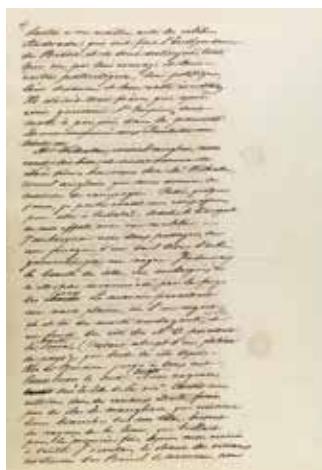


Voyage Fluvial, du Tiété à l'Amazone, par les Provinces Brésiliennes de St. Paul, Matto-Grosso, et Gram-Pará.



Nous partîmes de Rio de Janeiro, le 3 7.^{bre} 1825, et, aidés d'un vent frais, nous fîmes en 24 heures, une traversée de 70 lieues jusqu'à Santos : ce fut un double avantage, car le navire portait encore 65 Nègres, neufs, couverts de galle, et infects.

Santos, ville de six mille habitants, où nous ne vîmes qu'un trois mâts [sic.] portugais et quelques caboteurs, est néanmoins le premier port de la province. Située à une lieue de la mer, au milieu d'un marais de plusieurs lieues, et entourée de plages, bourbeuses qui répandent une odeur [] patique désagréable, la ville est encore attristée par des pluies qui règnent la plus grande partie de l'année. C'est la patrie d'Alexandre de Guzman, littérateur du dixseptième [sic.] siècle, au sujet duquel on m'a plusieurs personnes m'ont assuré qu'il avait inventé les ballons aérostatiques, et qu'il en avait fait monter un à Lisbonne. Il serait étrange que ce fait constaté ainsi dans une grande ville de l'Europe, n'eût pas fait ce fût, ainsi que son auteur, demeuré inconnu au monde E-entier européen. Alexandre de Guzman était un homme de génie, qui a eu le sort de naître dans une colonie portugaise, et par conséquent, méconnu.



Santos a vu naître aussi les célèbres Andrada, qui ont fait l'Indépendance du Brésil, et se sont distingués toute leur vie, par leur courage et leurs vertus patriotiques, leur politique, leur science, et leur vaste érudition. Ils étaient trois frères, qui après avoir gouverné l'Empire, sont morts à peu près dans la pauvreté. Ils ont imprimé aux Paulistes un teinte de

M^r. Withaker, consul anglais, nous reçut très bien, et nous donna sa ma Nous fîmes bien reçus chez M^r. Withaker, consul anglais, qui nous donna sa maison de campagne. Passés quelques jours, je partis avant mes compagnons pour aller à Cubatão, traiter le transport de nos effets avec un

muletier. J'embarquai avec deux passagers, sur une pirogue d'un seul tronc d'arbre, gouvernée par un nègre. J'admirais la beauté des sites, car, embarqué, on n'est pas incommodé par la fange des bords rives. Le marais paraissait une vaste plaine, où l'on voyait çà et là des monts verdoyants isolés ; et au fond, du côté du N. O. paraissait la haute Serra; (Versant abrupt d'un plateau du pays), qui borde la côte depuis Rio de Janeiro, jusqu'à deux cent lieues vers le sud. Tantôt nous voguions tantôt sur le lit de la riv^e., tantôt nous entrions dans des canaux étroits, formés par des îles de mangliers, qui croisaient leurs branches sur nos têtes, brisant les rayons de la lune, qui brillait pour la première fois, depuis mon arrivée à Santos. J'écoutais le chant des oiseaux nocturnes du Brésil, si nouveau pour

199

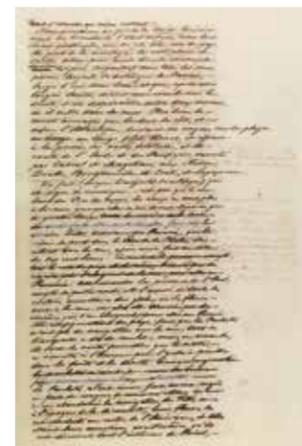
le voyageur récemment arrivé.

Un Danois me reçut chez lui à Cubatão. L'hospitalité est une vertu générale au Brésil, qui commence à diminuer dans les principales villes, parce qu'il s'y forme des hôtelleries, mais qui se conserve pure dans les campagnes.

Il était dix heures quand j'arrivai : grand bruit fait par les camarades muletiers, qui chantaient, criaient, dansaient en battant les pieds, frappaient sur et râlaient leurs espèces de guitarras [sic.]. C'est ainsi qu'ils se délassent rudement des rudes travaux de leur métier.

Je vis le lendemain qu'il y avait du mouvement à Cubatão : c'est ce petit cet endroit cette bourgade, formée de 20 ou 30 maisons, et un ~~couvent~~ ancien couvent de Jésuites, était à l'époque où j'y ai passé, l'entrepôt des marchandises de Santos, et des denrées de l'intérieur. On a fait depuis un atterrissage de trois deux lieues, qui traverse les marais en ligne jusqu'à Santos, et qui, ouvrant une route belle route aux muletiers, a réduit Cubatão à un simple endroit de péage.

J'expédiai nos effets pour S. C Sam Carlos, qui a depuis recouvré son ancien nom de Campinas. Campinas, ville située à 30 lieues N. O. sur la route de Cuyabá, où nous devions aller.



C'est à Campinas que l'on trouve des tropas⁸⁸ qui font le long voyage de Cuyabá.

Je partis pour St. Paul, avec deux compagnons Brésiliens [sic.]. Après avoir fait encore demi lieue [sic.] de plaine, nous commençâmes à gravir la Serra, haute de 2500 pieds : elle est si escarpée, que le chemin, formé en zig zag [sic.], très courts, semble se replier sur lui même [sic.]. D'un côté le flanc de la montagne, de l'autre, des précipices où l'on dirait que tout va rouler ; véritable purgatoire pour les muletiers, surtout quand les tropas se rencontrent, s'épaississent sur cet étroit chemin, et, ce qui arrive quelquefois, quand ils voyent [sic.] rouler les mulets et charges dans les précipices. On monte lentement, pour donner passage à ceux qui descendent, et les mulets, haletants, s'arrêtent à tout moment.

Nous montions, et la température rafraîchissait. Nous sortions, en vue de Santos, de son climat humide et étouffant ; cela s'appelle, selon l'expression des habitants, sortir de la chaudière de Santos. ~~Nous~~ Avant d'entrer dans les brouillards qui couronnent la montagne, nous vîmes sous nos pieds, tout un seul précipice ; il semblait qu'un épouvantable éboulement venait d'avoir lieu, ou que tout

200

allait s'écrouler au même instant.

Nous arrivâmes au pic de la Serra : heureusement, les brouillards s'étant dissipés, nous laissèrent contempler une des plus belles vues du pays. Au pied de la montagne, la vaste plaine de Santos, tissée [sic.], pour ainsi dire, de canaux de toutes diverses largeurs, serpentant dans tous les sens, parmi lesquels se distingue le Caniú [sic.], large d'une demi lieue [sic.], et qui, après avoir baigné Santos, décrit une courbe vers la droite et va disparaître entre deux mornes, où il entre dans la mer. Plus loin, les monts arrondis qui bordent la côte, et enfin, l'Atlantique, brisant ses vagues sur les plages, en longs en longs filets blancs, et offrant à la pensée, ses vastes solitudes, et les routes de l'Inde et du Pacifique, ouvertes par

88* Troupes de mulets.

Cabral et Magellan, aux Anson, Drake, Bougainville, et Cook, et Lapeyrouse.

Un fait (désigner l'adjectif scientifique) qui est digne de remarque, c'est que qu'à une lieue du Pico da Serra, les eaux ne vont plus à la mer, quoiqu'elles n'en soient séparées que de quatre lieues, toutes les rivières de la toutes les [rivières] formelles vont se elles formant la rivière Tiété, tributaire du Paraná, qui lui-même se perd dans le Rio de la Plata, elles entrent dans la mer, après avoir fait un détour de six cent lieues. Le nord de la province excepté, tout le reste du pays est de même, traversé par des rivières qui s'éloignent de la mer, pour aller au Paraná : Cette circonstance La province de S^t. Paul, excepté sa partie nord, est l'opposé de toutes les contrées maritimes du globe, où les fleuves vont à la mer, car elle est traversée par des rivières qui s'en éloignent, pour aller au Paraná. Cette configuration du pays, fait que les Paulistes n'ont pas de navigation vers la mer ; tout se transporte à dos de mulet ; mais en revanche, ils ont les routes primitives que la nature a ouvertes à l'homme pour l'aider à pénétrer dans les forêts et les déserts. Quoiqu'aujourd'hui les paulistes n'aient pas encore de bonnes fait aucun progrès [—] de route, Les Paulistes n'ont encore fait aucun progrès en fait de moyens de communication ; ils ont même abandonné la navigation du Tiété, mais à l'époque de la découverte, leurs fleuves les ont conduits au centre de l'Amérique, et telles étaient leurs excursions aventurières, qu'ils ont découvert tout l'intérieur du Brésil,

201

franchi le Paraguay, et se sont approchés de l'Amazone. Leur audace alla au point d'obliger la cour de Madrid à faire des réclamations auprès de celle de Lisbonne, objectant que les Paulistes menaçaient de pénétrer jusqu'à l'Océan Pacifique. C'est à eux que le Brésil doit son immense extension dans l'intérieur vers l'Ouest.

Ils s'embarquaient souvent sur leurs pirogues, n'emportant pour toute provision que leurs fusils, de la poudre, du plomb, et du sel, et bravaient les mille cataractes des rivières, les fièvres, les intempéries, et les sauvages. Tant



d'activité donnerait une haute idée des anciens Paulistes, si la soif de l'or n'eût été leur unique mobile.

Nous fîmes encore⁸⁹ trois lieues jusqu'à S. Bernardo, où il y a une plantation de thé, et trois lieues jusqu'à la ville de S^t. Paul. Le pays, est entrecoupé de hautes collines couronnées est d'abord entrecoupé de hautes collines, couronnées de bois qui paraîtraient ne paraissent touffus qu'à ceux qui n'ont pas vu les majestueuses forêts de l'intérieur.⁹⁰ On voit beaucoup de ~~On~~ voit Le Pins [sic.] d'Amérique, arbre qui pourrait symboliser la tristesse, mais qui est remarquable par sa hauteur, et ses longs bras horizontaux, terminés par une touffe ronde de feuilles. Ces touffes. Les approches de S^t. Paul, sont assez arides, Nous passam mais, une lieue avant d'y arriver, nous traversâmes le champ célèbre de l'Ypiranga [sic.], où le Prince Régent, depuis D. Pedro 1^{er}, proclama l'Indépendance du Brésil. Les Paulistes, dans leur première ferveur, et ont jeté les fondements d'une pyramide, qui jamais n'a pu s'élever à un décimètre du sol. Un fossé en carré [sic.], rempli de pierres sans ciment, c'est tout ce que j'ai vu. Le ruisseau Ypiranga [sic.], donna son nom au champ, qu'il traverse ; et e ce nom, sans cesse répété dans tout le Brésil, est lié au grand événement de l'Indépendance ; mais ce ruisseau est si insignifiant, qu'on le p que sans être si on n'était pas prévenu, on le passerait sans s'en apercevoir [sic.].

Nous arrivâmes à S^t. Paul. Un voyageur, M^r. Taunay, frère de M^r. Adrien Taunay notre compagnon de voyage, M^r. Adrien Taunay, a dit en parlant des rues et

202

maisons de cette ville, que ses habitants étaient ennemis jurés de l'angle droit : rien de plus vrai : on se demande pourquoi le coin de certaines maisons fait un angle de 30°, ou de 150° ; et La plupart des ma La plupart des maisons s'éloignent de l'angle droit, et les salles forment des losanges. J'ai vu des salles où il y avait cinq coins angles, pour éviter un angle rentrant, trop aigu. On fait de nouvelles constructions plus régulières, mais

89 (N.T.) Appel de note que l'on trouve dans la marge, inséré dans le texte.

90 (N.T.) Appel de note que l'on trouve dans la marge, inséré dans le texte.

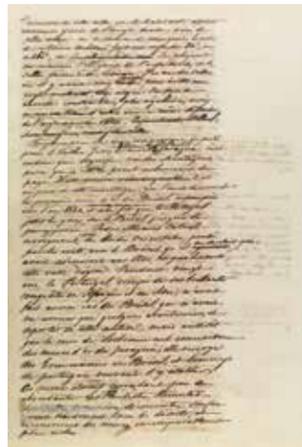
on en continue d'autres avec ce même défaut de l'angle aigu ou obtus. Cependant, S^t. Paul sera un jour, une jolie ville.

Toujours avec mes deux compagnons, je partis pour S. Carlos. Je vis à 3 lieues de S^t. Paul le mont Javaguá ; mot indien qui signifie, roi des Montagnes, parce que c'est le point culminant du pays. Il est encore remarquable C'est au pied de cette montagne, que l'on a découvert la première mine d'or du Brésil, à peu près vers l'an 1520, et cela fit que le Portugal jetta les yeux sur le Brésil, jusque là peu apprécié. Pedro Alvares Cabral, naviguant vers les Indes Orientales, poussé par les vents, vers le Brésil, qu'il ignorait, ne cherchait pas, avait découvert en 1500, et par hasard, cette vaste région. Pendant vingt ans, le Portugal, occupé de ses brillantes conquêtes en Afrique et en Asie, n'avait fait aucun cas du Brésil, qui n'avait vu arriver que quelques aventuriers, et déportés de cette nation ; mais aussitôt que la cour de Lisbonne eut connaissance des mines d'or du Javaguá, elle envoya des Gouverneurs au Brésil, et beaucoup de portugais [sic.] vinrent s'y établir. Ces mines étaient cependant peu de abondantes. Les Paulistes, stimulés par cette première découverte, s'enfoncèrent hardiment dans les déserts, et découvrirent des mines incomparablement plus riches.

203

Après avoir fait encore une lieue, nous nous arrêtàmes, pour dîner à la petite rivière Juquiri. Il y a une méchante cabane, habitée par une dont la saleté est assez malpropre et répugnante, mais pas d'autre abri, et pas d'autre endroit pour manger dîner. Tel est le mauvais état des routes, que Sénateur, Ministres d'Etat manque de ressource, que dans cette cabane se sont abrités Le pauvre homme qui l'habitait, nous montra un peu de poudre d'or, qu'il avait tirée de la Rivière ; mais personne n'exploite plus les mines du Javaguá, ce terrain mais avec un tel tant de travail, que ce n'en vaut pas la peine. Tel est le manque de ressource sur cette route^{H91} qu'aussi longtemps que le pauvre homme a vécu, que les plus grands personnages, tels que Régents, Ministres, Sénateurs et Députés

91 (N.T.) Appel de note que l'on trouve dans la marge, inséré dans le texte.



se sont abrités dans cette cabane. Le vieux Paula, était aussi connu du peuple, que des nouveaux Magnats de son pays. Je dis nouveaux Magnats, parce que les anciens nobles portugais s'étant retirés du Brésil, avec D. João Sexto, après l'avoir épuisé en commun, la noblesse riches, et des hommes d'Etat.

Ce fut [dō] chez

Paula nous servit de la Cangica, à la fin du dîner de notre dîner. Cette nourriture, exclusivement Pauliste, mériterait, selon moi, d'être consisté simplem en du maïs⁺⁹² pilé seulement ce qu'il faut pour en séparer la peau et simplement bouilli dans de l'eau, sans sel, ni rien autre chose. On pile On pile Je ne pus d'abord goûter cette nourriture, privée de tout condiment, mais je m'y suis habitué par l par la seule mais je l'ai trouvée excellente par la suite : elle est très saine ; l'eau s'épaissit par la fécule du maïs. On mange la Cangica à la fin du repas, ou simple, ou avec du lait, du fromage, ou du sucre. Si par hasard [sic.] il prenait envie à quelqu'un de

204

mes lecteurs, d'essayer la Cangica, je l'avertis que cela pourrait lui être difficile, car il n'aurait pas un gros pilon d'un seul bloc de bois, qui fait toujours partie des ustensiles de cuisine des Paulistes ; et je l'avertis aussi que le maïs doit bouillir sur le feu, pendant au moins six heures. Ce peuple, connaît dix ou douze manières de manger le maïs, qu'il ne serait pas un mal qu'elles fussent connues dans nos pays.

En avançant vers Jundiahy [sic.], le pays devient un peu plus boisé et verdoyant. Je m'arrêtai 22 jours dans cette ville, à l'attente de M^r. de Langsdorff. Reçu chez une famille dont mes compagnons Brésiliens [sic.] étaient parents, je fus traité comme si j'étais de la maison. Je fus assister, avec mes bons hôtes, à une scène de campagne, appelée [sic.] Motiron [sic.]. Quand un paysan, qui a peu, ou n'a point d'esclaves, veut faire sa récolte de maïs, ou de tout autre grain, il invite les paysans ses voisins, qui viennent l'aider. Sa maison se remplit de monde ; les hommes vont au champ, faire la cueillette ; les femmes pilent

92 (N.T.) Appel de note que l'on trouve dans la marge, inséré dans le texte.

et apprêtent les repas ; la journée se passe en travail, avec un air de fête, et pendant la soirée, on parle, on rit^{H93}, on râcle une viole, qui ne manque presque jamais sous le Chaume Brésilien [sic.], on raconte des histoires de revenants : trois grands coups de hache ont été entendus dans la forêt à minuit, et un énorme Jiquitibá est tombé avec grand fracas. De grosses pierres ont été lancées de l'autre côté de la rivière, hors de la portée humaine ; un fantôme lumineux, connu du peuple des campagnes,

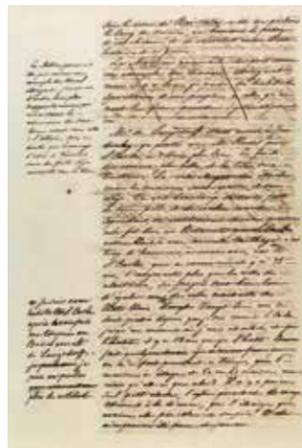
205

sous le nom de Baí-tata [sic.], a été vu pêchant le long des rivières, ou barrant le passage d'un chemin, et ils racontent encore d'autres histoires de ce genre.

Le Motiron pourrait être pris comme un exemple du travail attrayant ; mais il y a loin, je pense, des habitudes spontanées d'un peuple, à celles qu'on veut lui faire prendre systématiquement, ou

Le Motiron pourrait être pris comme un exemple du travail attrayant ; j'en ai vu d'autres bien plus frappants encore, qui me m'et[—] les adversaires du socialisme crient sans cesse à l'utopie, sans se douter que beaucoup d'idées de Fourier sont des faits déjà existants sur la terre.

M^r. de Langsdorff étant arrivé à Jundiahy, je partis avec M^r. Riedel pour S. Carlos, à 7 lieues plus loin. Les forêts deviennent plus belles, et les terres sont meilleures. La ville est grande étendue, mais les maisons sont éparses, et sans étage. On voit beaucoup de murs faits de terre pilée, et de couleur rousse. Cependant, on construisait diverses maisons ; cela fit dire au Botaniste que S. Carlos ressemblait à une nouvelle Carthage : c'est trop d'honneur, à mon avis, car ^{H94}si S. Carlos, qui a commencé il y a 75 ans, s'augmente plus que les villes des alentours, ses progrès sont bien loin d'égaliser ceux des villes naissantes des Etats-Unis. ^{H94}Vingt Vingt trois ans se sont passés depuis que je suis venu à S. Carlos, jusqu'au moment où j'écris cet article, et je l'habite il y a 18 ans que je l'habite :



93 (N.T.) Appel de note que l'on trouve dans la marge, inséré dans le texte.

94^H Je suis venu habiter à S. Carlos, après avoir fait ma tournée au Brésil avec M^r. de Langsdorff ; je puis en parler avec connaissance avec plus de certitude.

On a fait quelques mais je n'ai vu faire que on n' a fait pendant ce temps, que 6 maisons à étage, et 50 ou 60 maisons neuves, mais qu'est-ce que cela ? Il n'y a pas un seul petit clocher, l'église paroissiale est manqué tellement à la décence, que l'étranger qui arrive, est péniblement surpris. Elle n'a jamais été finie, et jamais

206

On a commencé une grande église, il y a 23 ans ; elle a déjà plus de la moitié du temps qu'il a fallu pour construire le temple de Salomon, une des merveilles du monde, et il n'existe que les murs et le toit. Cette masse, avec sa triste couleur de terre rousse, car tout ici se fait de terre pilée, est grande au dehors, et d'une hauteur disproportionnée ; mais entrez dans la nef, et vous serez surpris de la trouver si petite : jamais dans une église du Brésil, l'intérieur ne correspond comme les architectes ne construisent pas avec des pierres et de la chaux, ils ne placent pas des colonnes, ni des piliers dans le corps de l'église ; mais afin de soutenir les galeries et la toiture, ils mettent font à leur place deux grands murs qui vont jusqu'au toit ; ce qui les oblige à laisser deux longs corridors latéraux, qui diminuent d'autant le corps de l'église, sans aucune utilité.

Par conséquent

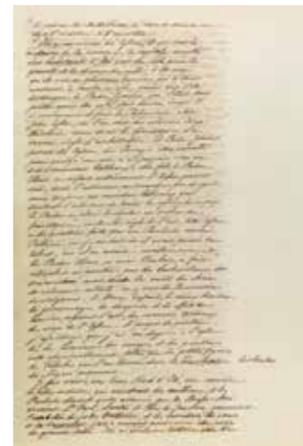
Pendant que je traitais à S. Carlos avec un Muletier [sic.], pour le transport de nos effets à Cuyabá, je reçus une lettre de M^r. de Langsdorff, où il me disait : « Nous n'allons plus à Cuyabá par Terre ; nous allons nous embarquer à Porto-Feliz, pour nous y rendre par les rivières. Le Docteur Engler, d'Itú, m'a fait voir que cette route n'a pas encore été explorée par les Naturalistes, tandis que le chemin de terre a déjà été vu par plusieurs d'eux, tels que MM. Spitz et Martius, Burschell, Natterer, etc. Venez à Porto Feliz [sic.] chez M^r. Francisco Alvarez Maxado, de Vasconcellos, excellente personne dont je dois la connaissance à M^r. Engler. Je vais faire une excursion dans le Sud de la province, et pendant ce temps, aidé de M^r. Francisco Alvarez, vous ferez apprêter les canots, les vivres, et vous enrôlerez les équipages. » Je partis aussitôt pour Porto Feliz [sic.] ; je vis le Salto de Itú. Cette chute de la rivière Tiété,

est célèbre dans la province, et même à Rio de Janeiro ; elle n'est pas à comparer avec les grandes chûtes que j'ai vues depuis dans l'intérieur ; mais toutes les scènes de ce genre captivent

207

notre attention. Le Tiété tombe avec fracas contre des rochers à pic ; il bondit transformé en écume et lance une vapeur blanche que le vent emporte sur la verdure de la forêt. Il n'est plus que flots d'écume s'entrechoquant, se heurtant avec bruit contre des rochers à flot et submergés jusqu'à environ deux cent [sic.] mètres une certaine distance, où le fleuve commence à reprendre peu à peu sa sérénité. La chûte d'un fleuve, vue d'assez près pour qu'elle embrasse notre angle visuel, nous donne une idée, très faible à la vérité, des cataclysmes qui ont bouleversé la terre : cataractes du ciel ouvertes, montagnes d'eau fondant sur la terre, tonnerres<,> abymes⁹⁵, rochers engloutis et découverts tour à tour, au milieu des tiraillements d'une mer blanche d'écume, tout cela se produit devant nous, quand nous contemplons une scène si imposante.

Je trouvai à Itú tous mes compagnons réunis, et je m'arrêtai quelques jours avec eux. Je fis la connaissance du D^r. Engler, autrichien, homme rempli de science. Il avait une belle bibliothèque allemande, un cabinet de Physique, un Laboratoire, et des instruments astronomiques. Tout cela lui vaut l'estime de quelques personnes, l'indifférence et quelquefois la censure du plus grand nombre. Telle est la condition de l'intelligence en ce pays ! L'intelligence n'est-elle pas un don de la Divinité ? À voir comme le mérite et le talent sont souvent méconnus sur la Terre, il semblerait que ce sont plutôt des excentricités, des hors-d'œuvre, des hostilités même, au genre de bien-être que les hommes préfèrent. Le D^r. Engler, est, du reste, supérieur aux dégoûts que sa position pourrait lui faire sentir. Doué comme il est, d'un tact exquis en toutes choses, il a celui de la Médecine, qui le rend indépendant. et On dirait qu'il cultive les sciences ~~pour~~ plutôt pour lui, que pour en faire parade ; cela n'empêche pas qu'il ne soit connu



en Europe, et en correspondance avec des savants, surtout de l'Allemagne. Je citerai une preuve de l'utilité de la science, et je demande pardon au lecteur, de vouloir démontrer ce qui est tout connu ; mon étrange langage est un peu étrange, est cependant le fruit de ma propre position, à moi qui ai cueilli tant d'amertume de mon goût pour la science. Venons au fait. Le Docteur Engler fit connaître à M^r. de Langsdorff, la racine de Caïnca, et ses propriétés médicinales ; celui-ci fit grand bruit en Europe, de sa prétendue découverte, et deux ans après, les demandes étaient considérables, au point que pour

208

la province de Matto-Grosso, la caïnca devint un objet d'industrie et d'exportation.

Itú a au moins des Eglises, et qui sont les meilleures de la province, la capitale exceptée. Les habitants d'Itú ont du zèle pour la gravité et la décence du culte ; il est vrai qu'ils ont eu plusieurs hommes qui se sont consacrés à exciter au zèle ; parmi eux s'est distingué le Padre Jezuino, qui s'était fait prêtre après être qu'il était devenu veuf. Il a commencé et fini le Patrocinio, assez jolie Eglise, où l'on voit des colonnes Corinthiennes, mais dont le frontispice n'a aucune règle d'architecture. Le Padre Jezuino faisait des Eglises, des Images assez correctes pour quelqu'un qui n'a jamais rien vu, et de mauvais tableaux. Son fils, le Padre Elias, a refait entièrement l'Eglise paroissiale, dont l'intérieur ne manque pas de goût ; mais toujours ces corridors latéraux qui étroient [sic.] l'intérieur de toutes les églises de ce pays. Le Padre a placé le clocher au milieu du frontispice, contre les règles de l'art. Cette Eglise a des peintures faites par un Pauliste, nommé Patricio, que je ne sais où il avait puisé son talent, car il en avait : malheureusement, le Padre Elias, en vrai barbare, a fait retoucher ces peintures par des barbouilleurs ; et il n'a écha mais il est la voûte du chœur est échappée intacte : on y voit la Circoncision du Seigneur : le Divin Enfant, le vieux Siméon, les personnages, les draperies et les effets de lumière reposent l'œil, des mauvais tableaux du corps de l'Eglise. À propos de peinture, j'ajouterai [sic.] que j'ai vu depuis à l'église de la

⁹⁵ (N.T.) Vieille orthographe, reconnue jusqu'en 1832 e 1835 comme alternative à *abîmes*.

Limeira, des images et des peintures aussi abominablement faites que les petites figures des Fétiches que l'on trouve dans les Quilombos. Quilombos des Nègres marrons.

Je fus voir à une lieue Nord [sic.] d'Itú, une carrière de belles ardoises, qui vaudrait des millions, si les Paulistes étaient aussi avancés que les Anglo-Américains. S^t. Paul, Santos et Rio-de-Janeiro, pourraient s'embellir de jolis trottoirs, et les corridors, les cours et les Varandas, (salle à manger) pourraient être pavés de grandes dalles. Itú a quelques trottoirs assez bien

209

pavés de ces ardoises, mais la plupart [sic.] des rues sont en mauvais état.

M^r. de Langsdorff, et les autres employés, étant partis pour la Fabrique de fer de Sam João d'Ypanêma, à 6 lieues *O. N. O.*, je me rendis à Porto-Feliz, qui n'est qu'à 4 lieues *N. O.* Arrivé en cette ville, je traversais lentement sa longue rue montante et déserte, pavée de pierres de grève ; le soleil dardait ses rayons à plomb sur ma tête. J'arrive enfin à la maison de Francisco Alvarez : un homme sort pour me recevoir ; sa figure au teint blême, clair, mais blême ; ses yeux un peu enfoncés et entourés d'une teinte violette, avaient quelque chose de rébarbatif ; mais ses cheveux noirs bouclés sur un front pâle, où quelque chose se pouvait lire, tempéraient la réserve qu'inspirait son regard : c'était l'excellent Francisco Alvarez : à peine il sut qui j'étais, qu'il fit une exclamation de joie ; j'entrai dans une petite salle ; ses paroles et ses manières me saisirent de sympathie.

Dès ce jour même, il me traita comme si j'étais de sa famille : des livres français, des instruments de physique, le calme parfait dont on jouit dans une petite ville, et plus que tout cela, sa société, sa conversation variée, vive, piquante, embrassant tout ; sa maison et son jardin, donnant sur un côteau rapide, au bas duquel coule le Tiété ; la vue d'une vaste plaine, où le fleuve serpente, et fuit vers le désert ; une nombreuse société des bons habitants de cette ville, toute Brésilienne et Libérale [sic.], tous les jours, à table, à toute heure ; tout cela a fait de mon séjour à Porto Féliciz, un temps de bonheur dont j'ai rarement joui.

Je regrette ce temps, je regrette Francisco Alvarez me récitant Camões, Francisco Manoel, Bocage et tant d'autres ; les vers de ces grands poètes, de Camões surtout, prenaient dans sa bouche, par l'accent et l'inflexion de sa voix, un caractère qui réveillait en moi une fibre jusque là inconnue. J'avais lu nos meilleurs poètes français, et je n'en avais compris que le drame, sans en sentir la poésie. ~~J'aimais des~~ Francisco Alvarez me fit aimer la

210

poésie portugaise, ou pour mieux dire, la poésie [sic.], car ce ne fut qu'après l'avoir connu que je pris goût à lire le Dante, Pétrarque et le Tasse : cependant Lamartine, en poète de l'Exilé, et de toute âme souffrante, me révéla plus tard, que la langue française, moins facile peut-être, pouvait, entre dans des mains habiles, devenir tour à tour, aussi souple et chaleureuse, que les langues du midi.

Francisco Alvarez était pauvre : néanmoins il était l'âme du parti Libéral, qui formait la grande majorité de la ville, et il jouissait d'une influence illimitée sur les habitants : cela était dû non seulement à ses bonnes qualités, ~~comme au talent~~ mais aussi à son rare talent pour la Médecine et la Chirurgie, qu'il n'avait jamais apprises que sous un Professeur habile à S^t. Paul, ce Professeur ayant faculté de livrer des Certificats qui ne manquaient jamais de faire obtenir à ses Elèves, une patente royale pour exercer ces deux facultés : c'est que du temps de Dom João 6^e., comme il n'y avait pas une seule école de Médecine au Brésil, ce Monarque avait voulu faciliter à la jeunesse peu fortunée, les moyens de se livrer à cette profession : le manque de Médecins, et l'occupation du Portugal par les Français, avaient contribué d'ailleurs, pour que le Gouvernement adoptât à cet égard, des règlements favorables aux Brésiliens. Francisco Alvarez n'avait donc jamais vu d'Académies, ni de grands hôpitaux ; il avait du génie, et c'était assez. À l'âge de 18 ans, il se trouvait à Santos, employé à l'hôpital militaire : un Capitaine d'un Baleinier anglais demandait avec urgence un chirurgien pour un de ses matelots qui était tombé des haubans sur le pont, et s'était

fracassé le crâne : on lui présente Francisco Alvarez dont la jeunesse ne lui inspire pas de la confiance ; mais bientôt, voyant ce jeune homme lui parler

211

avec science de l'opération à faire, et lui citer les meilleurs opérateurs anglais, il lui livre le matelot, qui subit l'opération du Trépan et est sauvé. Le Capitaine veut l'emmener pour le faire étudier en Angleterre ; mais le Gouverneur de St. Paul, informé, l'empêche de désertir, en l'appelant sous un vain prétexte.

À Porto-Feliz, Fr^{co}. Alvarez était déjà un très bon oculiste, et on venait de loin pour des opérations de cataracte, pupille artificielle, etc. Aussi audacieux qu'habile dans toutes les opérations de Chirurgie, et dans la Médecine ; et comme cela arrive à beaucoup d'habiles Médecin, doué d'un patriotisme ardent, sa réputation et sa popularité, grandissaient déjà, et présageaient la carrière distinguée qu'il a parcourue depuis comme Médecin, et comme Orateur Libéral, à l'Assemblée Nationale du Brésil.

La famille de mon ami se composait de son Epouse, Dona Candida, d'un caractère vif et aimable, d'une fille âgée de onze ans, et d'un fils de dix ans. Mon ami idolâtrait sa fille, dont l'éducation formait un de ses principaux soins. Nous avons fait plus d'une partie de pêche, plus d'une promenade sur l'eau, et des tournées à la campagne, visitant des familles où, grâce à Dona Candida, j'étais admis à l'intimité de l'intérieur, conversant avec les ~~dem~~ jeunes filles de la maison, et cela, contre l'usage du pays, qui interdit rigoureusement l'entrée à moins qu'on ne soit très connu de la famille.

Jamais je ne m'étais vu si libre de mon temps, et je donnais cours à ma paresse : Francisco Alvarez faisait tout pour moi, aidé qu'il était de tout le monde. Au bout de trois mois, il avait fait construire deux grandes pirogues qui étaient chacune d'un seul tronc d'arbre, et qui avaient vingt cinq pas de longueur ; quant aux autres dimensions, il suffit de dire ~~qu'en entrant~~ qu'après être entré dans la pirogue, il fallait étendre les bras pour toucher les bords, qui étaient à la hauteur de la poitrine. On avait construit par ses ordres,



plus cinq pirogues de moindres dimensions, ce qui mettait notre flotille à sept embarcations. Francisco Alvarez engagea un Guide, un Contre-Guide, trois Pilotes, trois Contre-Pilotes, et vingt rameurs, pour former les Equipages. Il fit apprêter des provisions pour quatre mois, et enfin, tout ce qui était nécessaire pour le voyage, comme Pagayes, Perches pour remonter les rivières, Gaffes pour s'accrocher aux branches d'arbre, tentes,

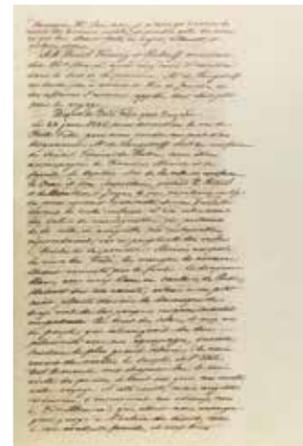
212

barraques, etc. Pour moi, je n'avais qu'à écrire les noms des hommes enrôlés, et prendre note des avances qui leur étaient faites en argent, vêtements, et quelques armes.

MM. Riedel, Taunay et Rubzoff, arrivèrent chez Fr^{co}. Alvarez, après cinq mois d'excursion dans le sud [sic.] de la province ; M^r. de Langsdorff ne tarda pas à arriver de Rio-de-Janeiro, où des affaires l'avaient appelé [sic.] ; tout était prêt pour le voyage.

Départ de Porto Feliz pour Cuyabá.

Le 22 juin 1826, nous descendions la rue de Porto-Feliz, pour nous rendre au port d'embarquement ; M^r. de Langsdorff était en uniforme de Consul Général de Russie ; nous étions accompagnés de Francisco Alvarez et sa famille ; le Capitão-Môr de la ville en uniforme, le Curé et son Sacristain, portant le Rituel et le Bénitier, le Juge, et un nombreux cortège des principaux habitants, et une foule de curieux de toutes couleurs. L'air retentissait des salves de mousqueterie qui partaient de la ville, et auxquelles nos embarcations répondaient, car ce peuple est très enclin à brûler de la poudre. Arrivés au port, les rives du Tiété, les rampes, les avenues, étaient couvertes par la foule. Le drapeau blanc, avec croix bleue en sautoir, de Russie, flottait sur nos canots, arboré à un petit mât planté derrière la baraque de drap vert de la poupe. ~~ce qui soit dit en passant~~ Au bruit des salves, et aux cris du peuple, qui échangeait des dires plaisants avec nos équipages, succéda soudain le plus grand silence : le curé venait de revêtir le surplis et l'Etole ; tout le monde mit chapeau bas ; le curé récita des prières, et bénit nos



gens, nos canots, notre voyage. À cette courte, mais auguste cérémonie, s'ensuivirent nos adieux, non à Fr^{co}. Alvarez, qui allait nous accompagner jusqu'à l'entrée du désert, mais à son excellente famille, et aux bons

213

habitants de Porto-Félic.

M^r. de Langsdorff, ayant avec lui Fr^{co}. Alvarez, montait la Pérova, nom indien de l'arbre dont ce canot cette pirogue était faite : cette embarcation avait largué la première, et elle était gouvernée par le Guide, ou commandant de la flotille, debout sur la poupe, où était amarrée à droite une grande pagaie, qu'il tenait verticalement par le manche, et qui servait de gouvernail ; un contre-pilote était près de lui, plus bas, pour l'aider à la manœuvre. Sur la proue, était un Proeiro, (homme de proue), qui, debout, se tenant quelquefois sur un seul pied, faisait des tours d'adresse, frappait la pagaie des mains et des pieds, l'élevait, la tournait, l'abaissait, et tout cela en suivant la cadence marquée par les coups de pagaie des six rameurs de l'avant : on aurait dit un tambour major en tête de son régiment. ~~Le Proeiro se déploie son adresse ordinairement son adresse au départ et aux arrivages des villes~~

Suivait la Ximbó, dont le nom avait la même origine que le précédent, montée par MM. Riedel et Taunay, et gouvernée par le Contre-Guide.

Le Batelão, que je montais avec M^r. Rubzoff, et où nous étions moins à l'aise, parce que sa baraque était plus petite, était le troisième dans notre ordre de marche ; venaient ensuite les quatre pirogues de moindres grandeurs, dépourvues de baraques, dont la plus petite, montée par trois hommes, était le canot de chasse, allant tantôt en avant, tantôt en arrière ; c'était l'Aviso de la flotille : on l'emploie aussi à aller reconnaître les écueils, les caxoeiras, et quelquefois les sauvages, quand on appréhende du danger.



214

Nous défilâmes ainsi devant Porto-Feliz, au bruit des salves de terre et de mer, et d'innombrables fusées. Au sommet de la rampe du jardin de Fr^{co}. Alvarez, au pied d'un rocher où bien des fois je m'étais délassé quand j'avais monté le tortueux escalier de cette rampe fatigante, ~~et où il~~ était étendue une toile blanche, où quatre mouchoirs rouges représentaient les embrasures d'une batterie ; un pavillon blanc y flottait au milieu de la fumée des salves ; mais au premier détour de la rivière, nous ne vîmes plus ces lieux que je regrettais, et les cimes pyramidales des deux clochers de l'église, se montrèrent seules quelques instants encore.

Tous les habitants des rives nous saluaient à notre passage, avec des salves auxquelles nous répondions. Nous abordâmes le soir, à un ~~endroit isolé~~ lieu désert pour y faire notre Pouso, campement pour passer la nuit. Quoique nous eussions fait trois lieues par la rivière, nous étions à une lieue et demie de la ville. Fr^{co}. Alvarez proposa d'y retourner, et son avis fut accueilli par MM. Riedel, Taunay, et moi aussi ; nous fîmes un quart de lieue jusqu'à la première habitation, où l'on nous prêta des chevaux ; la nuit était obscure, nous nous perdîmes : cela nous fit arriver chez Fr^{co}. Alvarez, à une heure inattendue ; ce fut une nouvelle joie pour sa famille ; nous dormîmes peu, et le lendemain nous rejoignîmes les canots au moment du départ.

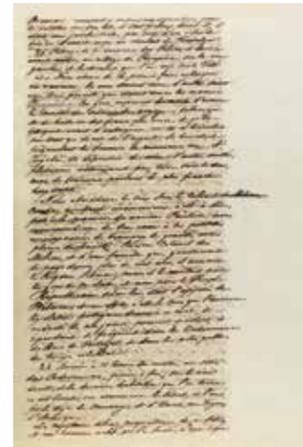
23 _ Nous ~~vîmes dans la matinée,~~ des passâmes le matin, devant des rochers à pic, appelés Ita-nhahé, nom indien qui signifie, pierre qui parle. La Nymphé Echo fut autrefois condamnée à ne prononcer que la dernière syllabe ; ce rocher pouvait en répéter quatorze, mais le temps, † en détachant les pierres qui lui servaient d'organe, l'avait rendu muet, et il ne nous répondit rien. Peut-être aussi que la cessation de l'écho dans ce lieu, est due à l'abatis des forêts, ou à quelque altération dans le cours de la rivière.

Nous ne fîmes qu'une lieue, parce que nous nous arrêtâmes à un sítio, habitation, appelé [sic.] Itagaçaba, afin d'envoyer nos gens dans le bois, chercher de longues perches dont nous aurions à nous servir quand nous remonterions les rivières Rio-pardo [sic.],

Paraguay, S^t. Laurent, et Cuyabá.

24 Nous restâmes ce jour à Itagaçaba, parce qu'il nous fallut acheter un batelão, pour alléger nos canots, qui étaient surchargés ; comme le batelão était endommagé, la journée fut employée à le raccomoder ; au reste, le propriétaire nous traitait si bien, grâce à Fr^{co}. Alvarez, que ces haltes ne nous étaient pas pénibles, il en a été de même les jours suivants, jusqu'aux dernières habitations ; nous étions partout attendus et fêtés ; on nous servait des banquets somptueux, et nous dormions dans d'excellents lits ; c'était une tournée de plaisir à la campagne.

25 _ Nous ~~fîmes une lieue~~ descendîmes une lieue jusqu'à un sitio, où nous devons recevoir des provisions. Pendant que nous dînions nous eûmes l'agréable surprise de voir arriver la famille de Fr^{co}. Alvarez, et M^r. Grêlé, suisse, dont la société nous ~~fut~~ avait été très agréable à Porto-Feliz ; nous partîmes peu après, et, pour faire place aux Dames, M^r. Riedel, M^r. Grêlé et moi, nous fîmes deux lieues à cheval, côtoyant la rivière, ou traversant des plantations de canne à sucre, dont la jolie verdure repose la vue des ardeurs de ce climat. Arrivés à la caxoeira de Pirapóra, nous attendîmes ~~les-ça~~ une heure les canots, qui arrivèrent avec de nouvelles Dames, et abordèrent au dessus [sic.] de la Caxoeira, ne pouvant plus la passer ce jour, car il était déjà tard ; mais nous fîmes à l'habitation de Dona Francisca Teixeira, qui avait trois demoiselles, et quatre ou cinq fils ; des gens d'Itú nous rejoignirent en ce lieu pour nous revoir ; la société était des plus nombreuses ; c'étaient des parlers et des rires, à l'entour d'un grand feu, qu'aux sitios, on allume aussi bien l'été que l'hiver ; où nous rôtissions des ~~racines~~ racines de Manioc, du maïs, et des batates [sic.] douces d'un jaune d'or, ou d'un violet qui ferait envie à nos teinturiers, et d'un goût excellent ; vint ensuite le repas, et enfin, l'heure de dormir ; mais cela ne fut guère possible que bien avant dans la nuit, car nous étions vingt dans une salle ; quelques uns [sic.] d'entre nous étaient d'une gaieté bruyante ; M^r. Grêlé, grand conteur d'anecdotes de



Bivouac, s'amusaît à enlever nos couvertures pour les entasser sur son lit ; il était frileux, disait-il ; il avait une jambe sèche, par suite d'un éclat de bois qu'il avait reçu au combat de Trafalgar.

26 Passage de la caxoeira dos Pilões, et arrivée avant midi, au village de Pirapóra, sur la rive gauche, et le dernier que l'on voit sur le Tiété.

27_ Nous eûmes de la peine à faire embarquer nos rameurs ; les uns étaient ivres, d'autres étaient avec leurs parents, qui étaient venus les revoir à Pirapóra. Ces gens reçoivent ~~la-moiti~~ d'avance la moitié du salaire du voyage, salaire qui est de huit ou dix francs par mois, et qu'ils dissipent avant d'embarquer, car ils ne travaillent pas tant qu'ils ont de l'argent ; ils boivent, et fréquentent les femmes de mauvaise vie. À Cuyabá, ils dépensent de même l'autre moitié ; plusieurs retournent par terre sans le sou, mais ils trouvent partout la plus franche hospitalité.

Nous abordâmes le soir chez le Colonel ~~de Milices~~, Corrêa, vieillard cérémonieux, c'est-à-dire, poli à la manière des anciens Paulistes ; nous correspondions de bon cœur à ses politesses accompagnées de beaucoup de gravité, mais pleines d'urbanité. Ancien Colonel des Milices, et d'une famille qui gouvernait le pays depuis plus de cent ans, il aimait le Régime Libéral, mais il le voulait pour les gens de sa classe, et non pour le Peuple. Républicain, selon lui, était l'opposé de Plébéen ; et en effet, c'est le sens que l'ancienne législation portugaise donne à ce mot ; si redouté de nos jours, proscrit partout, et cependant si fréquent dans les Ordonnances des Rois de Portugal, et dans les actes publics du temps colonial.

28. Arrivée à 10 heures du matin, au sitio das Pederneiras, pierres à feu, sur la rive droite, et la dernière habitation que l'on trouve en ces lieux ; ici commence le désert, et l'on parle déjà de sauvages et d'Onces, ou Tigres d'Amérique.

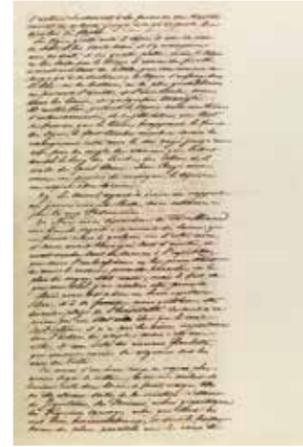
Le capitaine Silva, propriétaire de ce sitio, est un homme actif, qui l'a fondé, n'ayant que

trois esclaves, et qui en a acquis une trentaine ; tout a été fait par lui, maisons, moulin à sucre, hangars, abatis des forêts, défrichements, plantations, etc. En moins de sept ans, il avait a transformé cet endroit inculte, en un petit hameau, et une campagne florissante.

Nous eûmes le spectacle d'une chasse donnée à une Anta, Tapir, elle croyait passer la rivière en sécurité, mais un des nôtres l'aperçut [sic.], et s'écria : Anta no rio ! Un tapir à la rivière ! Nous étions à table : à ce cri électrique tout le monde accourut : dans un instant, trois pirogues poursuivaient le pauvre animal, qui plongeait souvent, et nageait longtemps sous l'eau, pour se soustraire à la mort ; il échappa par cette stratégie à quelques coups de fusil ; mais au moment où il allait gagner la rive opposée, le Contre-Guide lui tira un coup de fusil dont la balle lui traversa la tête. Un de nos proeiros, bon plongeur, fut la chercher au fond de l'eau.

Cet animal s'apprivoise ; c'est le plus grand quadrupède de l'Amérique méridionale, et cependant il n'a pas la hauteur de l'âne ; il est plus fort et plus trapu que l'âne, et il serait excellente bête de somme, s'il n'avait pas les sabots fendus en deux comme le bœuf. On le compare à l'éléphant pour la forme, et il a une trompe qu'il peut allonger d'un pied, et raccourcir à volonté ; mais je lui trouve plus de ressemblance avec l'hippopotame : sa force est prodigieuse. Il arriva une fois que des pêcheurs du Tiété, en prirent un en vie, avec un las⁹⁶, au milieu de la rivière, et l'attachèrent à leur pirogue ; voyant que le Tapir l'entraînait vers la rive, ils pensèrent qu'il s'arrêterait là, mais quand ils virent que l'animal avait franchi la rampe, et qu'il entraînait la pirogue, ils n'eurent s'empressèrent de couper le las. Le tapir s'enfuit, et la pirogue resta échouée.

Le tapir, animal paisible, a pour seuls ennemis, l'homme et le tigre ; le sauvage le pressent de loin, à des traces récentes, à des indices, dont les moins légers échapperaient à l'homme civilisé : c'est l'herbe foulée, c'est la direction des feuilles : il se couvre alors de rameaux verts, et s'avance lentement jusqu'à ce qu'il ait découvert le tapir, qui a entendu



quelque bruit, et qui épie, la tête levée, le regard vif, et les naseaux f bouffants, pouvant regardant à droite et à gauche, s'il n'y a pas quelque ennemi. Le sauvage s'accroupit, et

s'avance lentement, à la faveur de son travestissement en arbuste, jusqu'à ce qu'il puisse lui décocher sa flèche.

Le tigre guette aussi le tapir, et, avec sa ruse de chat, il lui saute dessus, et s'y cramponne avec ses dents, et ses quatre pattes ; mais le tapir ne lui laisse pas le temps d'exercer sa férocité, il court avec tant de vitesse, que son ennemi ne songe qu'à se soutenir ; le tapir s'enfonce dans le bois ; ni les buissons, ni les plus grosses lianes ne peuvent l'arrêter, et l'oncse tombe, prise dans les lianes, et quelquefois étranglée. D'autres fois, quand le tapir voit un tronc d'arbre renversé, il se jette dessous avec tant de furie, que le tronc, frappant le front du tigre, le fait tomber mort ; mais le vainqueur reste avec le dos rayé jusqu'au vif par les ongles du vaincu, qui laissent des sillons où il croît du poil blanc. Rayé ainsi comme un papier de musique, le tapir a un aspect assez bizarre.

29. Le Consul, ayant à écrire un rapport au gouvernement Russe, nous restâmes ce jour là [sic.] aux Pederneiras.

Nous nous séparâmes de Fr^{co}. Alvarez avec bien de regret ; il versait des larmes, qui en firent verser à quelques uns [sic.] d'entre nous ; il nous avait témoigné tant d'amitié, et avait rendu tant de services à l'expédition, que nous l'embrassâmes en lui promettant de venir le revoir ; promesse hasardée, car le plan du voyage était vaste ; mais le fait est que moi seul, j'ai réalisé cette promesse.

Après avoir dit adieu au brave capitaine Silva, et à sa famille, nous quittâmes cette dernière plage de l'hospitalité. Ce mot n'exprime pas un état aussi élevé que le mot Civilisation ; il n'a pas la même importance dans l'histoire des peuples ; mais c'est une vertu, et une vertu des anciens Paulistes, qui conserve encore sa vigueur sur les rives du Tiété.

En moins d'une heure, nous ne voyons plus aucun signe de culture ; la rivière coulait silencieuse entre deux

96 (N.T.) Hapax pour un lasso.

lisières de forêts vierges, telles qu'elles étaient sorties de la création : c'étaient des Jiquitibás, des Peróvas⁹⁷, arbres gigantesques ; des Figuiers sauvages, arbre qui étend ses cent bras horizontalement, et dont le feuillage forme des plans parallèles avec les eaux de

219

la rivière ; des Taiúbas, des Jaquaranains, de Cabriúvas⁹⁸, dont le bois précieux sert à faire de fort très jolis meubles.

Au Brésil, on voit des fleurs toute l'année ; quoique [sic.] nous ne fussions pas dans la saison où les forêts étalent toute leur pompe tropicale, des touffes de fleurs jaunes, des festons violets pendaient des lianes. Jamais les arbres ne se dépouillent de leurs épais feuillages ; des coupoles d'arbres, formées de jeunes feuilles, se détachaient, tantôt en vert tendre, tantôt en brun-roux, ou vert-jaune, sur un fond de vert sombre ; et puis, des coupoles plus grandes encore, soutenues par un gr branchage tortueux qui se ramifiait comme le corail, dominaient la forêt, et se détachaient en dentelle sur un ciel bleu, ou sur un nuage éclatant de blancheur.

Des palmiers sortaient çà et là, du milieu de cette forte végétation ; ce bel ornement des campagnes Brésiliennes, devient de plus en plus riche et varié, à mesure que l'on s'avance vers la ligne Equinoxiale.

Nous naviguâmes toute la journée à l'exception des heures du repas. On fait Halto le matin, pour déjeuner [sic.] : tout le monde saute à terre, on allume du feu pour échauffer les haricots préparés avec du lard, la veille au soir, et on les mange avec de la farine de maïs ; c'est la nourriture de nos gens, mais elle est assez variée par le produit de la chasse et de la pêche : la nôtre était augmentée par nos provisions et préparée par un bon cuisinier. On fait halte à midi pour dîner ; on en fait encore un dit de Lavage, à 5 heures, où nos gens se baignent, et après on ne s'arrête plus qu'au coucher du soleil, pour faire le Pouso, ou campement, pour passer la nuit.

10 (N.T.) *Jiquitibás*: lire jequitibás ; *Peróvas*: lire peróbas.

11 (N.T.) *Taiúbas*: lire Taiúvas - *Jaquaranains*: lire jaguaranxins - *Cabriúvas*: lire Cabreúvas.

Arrivés à notre Pouso, les rameurs se mirent à remplir les fonctions que le Guia leur avait assignés pour tout le voyage : les uns coupent les jeunes arbres

220

et les broussailles, pour nettoyer le terrain [sic.] ; les autres coupent du bois pour la cuisine, et un grand feu qui ne manque jamais au milieu du campement, et qui sert à éclairer. J'avais un rameur dont la besogne était de suspendre mon hamac aux arbres, et mes compagnons avaient chacun leur camarada ; c'est le nom que l'on donne au Brésil, à un domestique libre. Les hamacs sont placés dans un grand Mosquiteiro, Cousinière, ou grand sac de toile⁹⁹, plus large que long, dont la bouche traîne par terre, et dont le fond est suspendu ~~par aux mêmes arbres, par~~ par deux amarres qui partent des coins, aux mêmes arbres où est suspendu le hamac. Ce mosquiteiro a deux manches côniques par où passent les punhos du hamac. Par ce moyen, on est à l'abri des moustiques, qui abondent selon les parages et les saisons. Quand il pleut, on couvre cette singulière baraque avec un drap de laine passé sur en toit sur la corde du mosquiteiro, et attaché à ~~des~~ des deux côtés du hamac, à des échelas plantés en terre.

L'effet d'un campement de nuit, éclairé par vingt feux, dans une forêt vierge, sera toujours un sujet digne d'un peintre, ou d'un poète : des troncs droits comme des colonnes, s'élèvent à 20 mètres de hauteur, et soutiennent des voûtes d'un feuillage sombre, dont l'aspect est l'opposé de ce qu'il est pendant le jour. Les plans inférieurs, plus éclairés, masquent les plans supérieurs, et l'œil s'enfonce dans les ombres noires du fond, où rarement on voit briller une étoile, que l'épais feuillage n'a pu cacher. Si on regarde à l'entour [sic.], on voit des colonnes fortement éclairées, contrastant avec d'autres noircies dans l'ombre où elles sont plongées ; les feuilles se dessinent plus fortement en noir, ou en reflet de lumière, et produisent plusieurs effets divers : ce sont des rideaux formés de grappes, de bouquets, de festons et de guirlandes de feuilles arrondies,

99 (N.T) Appel de note que l'on trouve dans la marge, inséré dans le texte.

oblongues, lancéolées ; tantôt à grandes formes, tantôt menues, comme les feuilles du romarin. Si on ajoute [sic.] à cela le mouvement des gens campés, les tentes et les hamacs, certes ce tableau serait digne d'une plume ou d'un pinceau habile.

Nos gens firent la prière avant de se coucher ; ils attachèrent un linge blanc à la souche d'un arbre, et sur le linge, ils suspendirent un crucifix. Le Guide entonnait les prières, et tous les équipages, réunis et à genoux au pied de l'arbre, chantaient les louanges du Seigneur, ou récitait les prières accoutumées.

L'homme est un être raisonnable et religieux : cette définition est la plus belle que l'on puisse faire de ce roi de la création, mais roi détrôné par l'égoïsme son orgueil envers Dieu, et son

221

égoïsme envers les hommes. Si les prêtres n'avaient jamais eu en vue que le royaume des cieux, leur empire sur la terre aurait été irrésistible, car l'homme est né pour Dieu, son cœur n'attend que l'instruction, et surtout l'exemple.

1^r. *Juillet*. Nous ne quittâmes le pouso qu'à neuf heures, parce que l'épais brouillard qui en cette saison froide s'élève la nuit, ne permet pas de naviguer auparavant. Nous vîmes encore une cabane habitée par un pauvre homme qui nous vendit des plats en bois, et des masses de filaments tirés d'un arbre appelé Embira, et qui servent à faire des cordes. La riv^e. était remplie d'îles couvertes de beaux arbres.

2. Halte de midi sur une île de graviers ; on tue un singe femelle, et le petit meurt aussi de la chute. Nous commençons à voir des Martins pêcheurs.

3. Halte à neuf heures, pour passer la caxoeira de Banhurú, où il faut décharger les canots à moitié les canots, et transporter les charges par terre jusqu'au bas de la caxoeira. Quand c'est une grande caxoeira, on fait passer les canots entièrement déchargés, et on la désigne comme étant [sic.] de charge entière. Quand elle est moins périlleuse, comme celle de Banhurú, on allège plus ou moins les canots, et on désigne cette seconde classe de caxoeiras, comme étant de demi charge



[sic.]. Je passai le Banhurú en canot emporté par le courant, comme un cheval à la course ; ces Messieurs passèrent par terre, et virent les traces d'une Once, et les excréments d'un tapir, ressemblant à ceux du cheval.

Arrivée à l'embouchure du Piracicába, rivière presque égale au Tiété, sur la rive droite. Nous nous établissons sur la rive gauche, ayant en face l'embouchure, et des rochers à pic, couverts d'arbres, et plus bas, l'île de la Barra, à moitié formée d'une jolie plage de sable. Tout ce terrain [sic.] appartient à Francisco Alvarez, qui possède sur ces bords, une sesmaria de trois lieues quarrées ~~sur ces bords~~. On appelle ainsi une portion de terrain [sic.] inculte et inhabité, que le gouvernement donne gratuitement à quiconque le demande, avec l'obligation de commencer à la cultiver avant six mois ; mais Fr^{co}. Alvarez n'y avait fait qu'une plantation de maïs, et ne s'en ét[ait plus] occupé.

222

4. *Juillet*. Nous abordâmes à un endroit où il y avait des peaux de tapir étendues au soleil, appartenant à des chasseurs de Sorocába, que nous vîmes après une heure de navigation ; ils avaient beaucoup de poisson séché au soleil, et bonne provision de viande de tapir et autre venaison, qu'ils faisaient boucaner.

5. Passage de l'Uputundúva ; la rivière est très large, et par conséquent, peu profonde ; on avait tiré la moitié de la cargaison, et malgré cela, la Ximbó échoua sur un rocher ; à l'instant, les rameurs sautèrent à l'eau, et la remirent à flot.

On tuait beaucoup de Jacutingas grand et bel oiseau du genre des Gallinacées, dont la chair délicieuse faisait partie de tous nos repas. Des Aráras, des perroquets apparaissaient par nuées, et fournissaient leur contingent à notre table.

Les rives sont toujours couvertes par une {d'une ?} épaisse forêt, et pas une seule issue ne permet à la vue de s'étendre plus loin, mais les palmiers sont en plus grand nombre, et nous nous régalons à manger des choux palmistes cuits sur la braise, dans leur propre enveloppe ; du jus de limon, du sel et du piment, c'est leur meilleur assaisonnement.

Il existe au sud [sic.] du Tiété, des sauvages appelés [sic.] Coroados, qui apparaissent quelquefois à la caxoeira d'Uputundúva qui, étant guéable, leur offre un passage facile pour traverser la rivière. Les Coroados sont les seuls Indiens du Brésil M méridional, qui aient conservé leur indépendance, ou pour mieux dire, ils sont descendants des Indiens qui, ne pouvant se faire au joug [des] Européens, ont abandonné les contrées maritimes, et se sont retirés dans ce vaste pays qui est limité au Nord, par le Tiété, à l'Ouest, le Paraná au midi, les plaines de Guarapuába¹⁰⁰, et à l'Est, la route de Sorocába à Curitiba. Leur caractère, aigri par le souvenir transmis de père en fils, est hostile, intractable, et même féroce ; et ils ont si bien su résister aux tentatives quelquefois amicales, et plus souvent perfides des Portugais, qu'ils sont restés maîtres du pays qui leur sert d'asile, et qui, à cause même de leur férocité [en]core inconnu aux {des ?} Brésiliens. Les Coroados

223

sont ainsi nommés à cause de l'usage qu'ils ont de se raser la tête, laissant une couronne de cheveux comme les moines. On a voulu plusieurs fois les approcher pour traiter avec eux, mais ils ont toujours fait signe avec de se retirer, en agitant leurs arcs et leurs flèches ; il ne faut pas s'enfoncer dans leurs forêts, car ils n'avertissent pas toujours. Ici même, à Uputundúva, un pauvre rameur d'une expédition de marchands¹⁰¹, qui était au moment de larguer, sauta encore à terre, au moment de larguer, pour allumer son cigarre [sic.] : il fut percé d'une flèche qui lui traversa le corps ; on s'enfonça en armes dans le bois, afin de poursuivre le meurtrier, mais on ne trouva personne, et le rameur mourut expira trois heures après.

Les Coroados forment diverses tribus unies par le même esprit intractable et hostile, mais ils sont peu nombreux, car le sauvage vu que l'état de guerre où ils vivent avec les Brésiliens, ne leur permet même même pas de jouir des ressources déjà si précieuses de leur état de nature. Le sauvage, vivant de chasse,



100 (N.T.) Lire Guarapuáva.

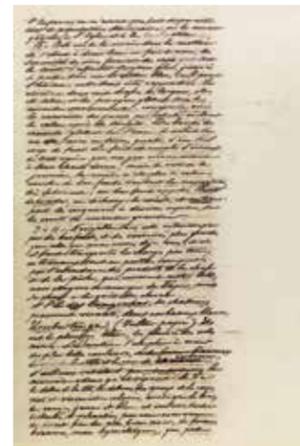
101 (N.T.) Appel de note que l'on trouve dans la marge, inséré dans le texte.

de pêche, et des fruits que la terre donne spontanément, et a besoin de parcourir le pays à son gré, et c'est ce qui manque aux Coroados ; ils apparaissent quelquefois sur le Tiété, et plus souvent sur la route de Curitiba, où ils commettent des vols et des meurtres qui les rendent redoutables aux Paulistes. On a vu des Coroados qui avaient plusieurs monnaies d'or et d'argent, dont ils ne faisaient d'autre usage que de les suspendre à leur cou, comme ornements. On raconte qu'un jeune homme, dont j'ai oublié le nom, et qui, étant tombé entre leurs mains, avait eu le bonheur de ne pas être tué, et qu'il avait épousé la fille d'un chef, de laquelle il avait des enfants. On dit plus que des écorces de palmistes avaient été trouvées qu'on avait trouvé des écorces de palmistes, en divers endroits dans des forêts, où ce jeune homme écrivait les bons traitements qu'on lui faisait, mais aussi son martyre, à cause de la vie errante qu'il était forcé de mener, et du regret de ne pouvoir s'évader, n'en trouvant jamais les moyens. On peut douter de cette anecdote, mais il est certain que si on avait toujours respecté les sauvages comme on respecte

224

l'Enfance, on n'aurait pas fait disparaître tant de populations américaines ; on les aurait gagnées à l'Eglise et à la Civilisation.

6_ Belle vue de la rivière dans la matinée : elle s'étend à demi lieue en face de nous ; les sinuosités des rives forment des caps qui dont la teinte s'affaiblit toujours plus, jusqu'à se perdre dans un lointain bleu, seul point d'horizon, entre deux côtes rapprochées. La rivière a deux cent [sic.] brasses de largeur, elle est calme, et les pirogues glissent sans le moindre mouvement : comparée avec les caxoeiras des jours précédents, on dirait le calme après la tempête. Des bandes de canards glissent sur l'eau, et volent sur nos têtes ; nous en tuons quatre d'un seul coup de fusil. La forêt est remplie d'oiseaux de toute espèce que nos yeux reconnaissent à leurs chants divers ; mais le reste de la journée, la rivière n'est plus si calme ; nombre de bas-fonds rendent la navigation très laborieuse ; au bas-fond appelé [sic.] Gente dobrada, on décharge les canots, et on transporte les cargaisons à diverses reprises, sur les canots de moindre grandeur.



7 à 11_ Navigation sans cesse interrompue par des bas-fonds, et des caxoeiras plus grandes que celles que nous avons déjà vues, et où il faut transporter les charges par terre ; ces travaux sont en partie compensés par l'abondance des produits de la chasse et de la pêche, qui couvrent notre table ; nous essayons de manger du Tapir, mais sa chair a le goût du cheval.

À l'île des Congonhas, les chasseurs prennent vivants, deux corbeaux blancs, Urubu-tinga, (Vultur-papa). Ils ont le plumage blanc, les plumes des ailes noires. La nature s'est plu à orner des plus belles couleurs ~~et de formes bizarres~~; [le ~~côté~~ et] la tête et le cou de ce ~~oiseau~~, corbeau, d'ailleurs rebutant par ~~sa mau~~ la mauvaise odeur qu'il répand. ~~Le~~ Il a le dessus de la tête, le dessous des yeux et le cou, nus, et vivement colorés, ainsi que le bec, de rouge, jaune et bleu : ces couleurs sont brillantes, et rehaussées par une couronne de duvet fin du plus beau noir, de formes bizarres, mais symétriques, qui passe

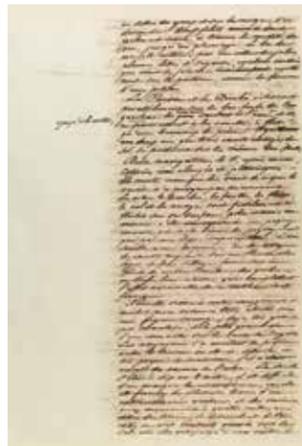
225

au dessus des yeux et sur la nuque, d'où descendent deux filets ~~noirs~~ de duvet également noirs, à travers la nudité du cou, jusqu'au plumage. Le bas du cou est entouré par un collier de jolies plumes lisses et soyeuses, couleur cendrée, qui vient se joindre ~~sur la poit~~ coquettement sur la poitrine, comme la fourrure d'une pelisse.

La Peróva et la Ximbó, échouent parallèlement sur les bas-fonds des Congonhas ; les ~~gens~~ rameurs sautent à l'eau⁺¹⁰² jusqu'à la ceinture, et ils ne parviennent à les remettre à flot qu'avec beaucoup de peine. Il y a ~~trois ans~~ deux ans, que trois canots chargés de sel, se perdirent sur les mêmes bas-fonds.

Belle navigation le 11, après-midi ; Estirões ~~très~~ allongés [sic.] et pittoresques : Ile morte, nom qui lui vient de ce que la rivière n'a presque pas de courant. Les arbres, les branches, les feuilles, les fleurs, le ciel et les nuages, sont fidèlement réfléchis sur sa surface, polie comme un miroir : c'est ~~une espèce de~~ un paysage renversé, qui n'est séparé du paysage réel, que par une ligne imperceptible. L'eau semble

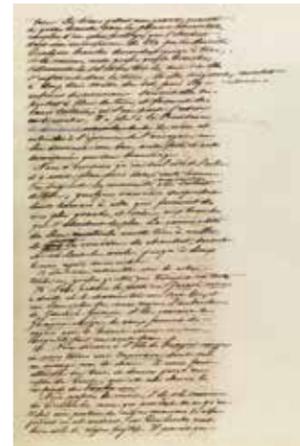
102 (N.T.) Appel de note que l'on trouve dans la marge, inséré dans le texte.



avoir disparu ; on dirait que les canots voguent sur un fluide plus léger, et leur sillage forme sur un fond de verdure sombre, des gerbes en tresses lumineuses, qui complètent [sic.] l'effet admirable de ce tableau tout féerique.

Nouvelle scène à notre campement de nuit ; nous sommes tous abrités sous un figuier sauvage, déjà très grand par sa nature, et le plus grand que l'on connaisse sur la route de Cuyabá. Les voyageurs s'y arrêtent de préférence, aussi le terrain en est-il défriché, et très propre ; il serait uni, s'il n'était rempli des racines de l'arbre. La souche s'élève à six ou 8 mètres ; il est difficile d'en marquer la circonférence, car elle est formée de plusieurs troncs d'une extraordinaire grosseur, et des racines qui, commencent à quatre mètres au dessus [sic.] du terrain [sic.], et descendent de tous côtés en arcs boutants [sic.] ~~qui~~, à vers le sol, où elles ont jusqu'à cinq mètres de

226



base. Les troncs jettent une grande quantité de grosses branches pour la plupart horizontales, remplies d'un épais feuillage, qui s'étendent dans une circonférence de 150 pas de diamètre. Quelques branches descendent jusqu'à terre, et les racines, aussi grosses que les branches, sillonnent le sol dans tous les sens : ici elles s'enfoncent dans la terre, là elles surgissent, montent à deux, trois mètres du sol, pour⁺¹⁰³ redescendre et s'y enfoncer de nouveau. Souvent elles serpentent à fleur de terre, et forment des bancs tortueux où l'on peut s'asseoir ou se coucher. Il a plu à la Providence ~~de donner à cet arbre le li~~ de créer cet arbre ~~de~~ à l'épreuve de l'ouragan, en lui donnant une base aussi forte et aussi démesurée que son branchage.

Nous n'occupons qu'un seul côté de l'arbre ; il y avait place pour deux cents hommes. On suspend les marmites aux racines qui sortent de terre ; quelques rameurs suspendent leurs hamacs à celles qui forment des arcs plus grands, et même aux branches qui s'abaissent le plus. La commodité du lieu ~~invite~~ les invite tous à veiller ; ils ~~font jouent~~ font la comédie ; ils chantent, dansent et râclent la viole, jusqu'à deux heures après minuit.

103 (N.T.) Appel de note que l'on trouve dans la marge, inséré dans le texte.

12. La rosée, rassemblée sur les arbres, tombe en grosses gouttes, qui trempent nos tentes.

13. Nous passons la petite riv^e. Jacaré-mirim à droite, où le chasseur tue un socó-boi, et une lieue plus bas, nous voyons l'embouchure du Jacaré-Guaçu. À la caxoeira de Guaymi-canga, les eaux forment des vagues qui se brisent comme en mer, lorsqu'il fait un vent frais.

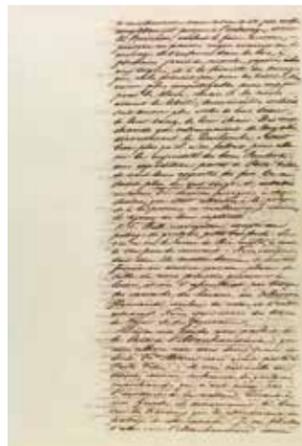
14. Nous dînons à l'île de Guaymi-canga, où nous tuons une Capivára, dont on ne mange pas la chair. Il nous faut attendre une heure et demie jusqu'au retour du Guide, qui est allé observer les bas-fonds de Tamba-uçu.

Nous passons la rivière, l'île et la caxoeira du Quilombo, nom qui provient de ce qu'autrefois une portion de nègres marrons se réfugièrent en cet endroit, car Quilombo veut dire asile de nègres fugitifs. Il paraît que

227

la malheureuse race noire n'est pas aussi complètement [sic.] propre à l'esclavage, comme les Brésiliens veulent le faire accroire, puisque ces pauvres nègres avaient eu le courage de s'enfoncer dans les bois, à plusieurs jours de marche, exposés à la aux tigres, et à la férocité des sauvages, qui, ne les prenant pas pour des hommes, sont encore plus impitoyables pour eux que pour les blancs ; mais si les noirs aiment la liberté, leurs maîtres civilisés, sont encore plus avides de leur sueur, de leur sang, de leur chair. Des marchands qui retournaient de Cuyabá, découvrirent le Quilombo ; c'était bien plus qu'il n'en fallait pour allumer la cupidité des bons Paulistes ; une expédition partit de Porto-Feliz, et vint leur apporter des fers. On en saisit plus de cent vingt, et, entassés enchaînés par par le cou sur diverses pirogues, à une chaîne qui était attachée à la poupe et à la proue, ces malheureux revirent le séjour de leur captivité.

15-16 _ Belle navigation, excepté un passage de quelques petits bas-fonds. La riv^e. a ici le nom de Rio-morto, à cause de son peu de courant. Nous campons dans une île moitié boisée, et moitié formée en amont par une plaine de sable où nous pouvons promener à loisir, et où s'assemblent par



troupes, des canards, des hérons, des Colhereiros; (flamands), couleur de rose, et d'autres oiseaux. Nous apercevons des traces de Tapir et de Capivare.

Déjà nos Guides nous parlent de la chute de l'Avanhandáva, que nous allons voir dans deux jours, et dont Fr^{co}. Alvarez nous avait parlé à Porto-Feliz : c'est une merveille du désert, connue seulement de quelques marchands qui n'ont même pas l'instinct de la nature. Quant à nos Guides, ils discouraient très bien sur les travaux qui les attendaient au passage de cette cascade. Je me félicitais d'aller voir l'Avanhandáva, comme

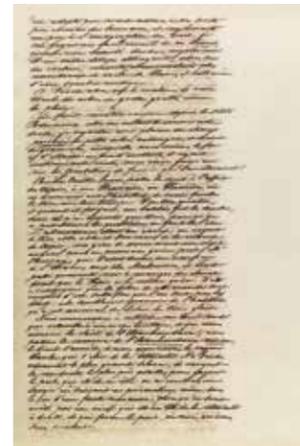
228

un adepte qui serait admis à des secrets peu connus des humains, et, me livrant un peu à l'imagination des Grecs, je me figurais la Divinité de ces lieux, comme une beauté sévère, mystérieuse et en même temps attrayante, assise sur des rochers, couverte d'un voile à plus nombreux et voilée de blanc, et entourée d'une sombre verdure.

17. Froid assez vif le matin ; la rosée tombe des arbres en grosses gouttes, comme la pluie.

La forêt, ininterrompue depuis le sitio Pederneiras, cessa un instant de couvrir notre droite ; je regardai avec plaisir un champ parsemé de petits arbres rabougris, et couvert de plantes graminées, auxquelles nous mîmes le feu : il s'étendit en peu d'instants, et ayant continué notre route, nous vîmes jusqu'au soir les tourbillons de fumée qui s'en élevaient.

18. Le Contre-Guide passa la nuit à l'affût des tapirs, à un Barreiro, ou Glaisière, où ces animaux ont l'habitude de venir fouiller la terre avec leur trompe. Il en tua quatre, et quand il fit jour, un batelão fut les chercher, mais il n'en apporta que trois, parce qu'on ne put trouver le quatrième au fond de l'eau. L'abondance était au camp ; on voyait de tous côtés rôtir et boucaner de la viande de tapir ; nos gens se donnaient un régal auquel nous ne prenions guère part ; M^r. Taunay, qui s'était trouvé au naufrage de l'Urania, aux îles Malouines, et avait passé quarante jours à manger du cheval disait que le Tapir a le même goût. Il est à remarquer que les



fibres de cette viande sont remplies d'un sable fin que l'on sent sous les dents : cela semblerait provenir de l'habitude qu'a cet animal, de lécher la terre glaise.

Nous commençons à entendre un bruit sourd qui ressemble à un orage lointain, et qui nous annonce la chute de l'Avanhandáva-mirim, le bruit s'accroît, et nous apercevons la vapeur blanche qui s'élève de la cataracte. Nos Guides ordonnent le plus grand silence ; ils rangent la rive droite le plus près possible, pour gagner le port, qui est de ce côté : on ne court aucun danger en suivant ces précautions, même dans le cas d'une fausse manœuvre, parce qu'on serait arrêté par un récif qui est en tête de la cataracte à droite, et qui forme le port, où nous arrivons sans accident.

229

Nous sautons à terre, et nous entrons dans le Varadouro, chemin large et sombre, qui entre dans la forêt, et va jusqu'au bas de la cataracte, et qui sert au traînage des canots, et au passage des charges. A gauche, et à travers les feuilles, nous voyons une blancheur éclatante ; le bruit couvre nos voix, et ressemble au bruit de continuel tonnerres, du vent, de la pluie, et des sons éoliens se mêlent à cette confusion. C'était un Hymne solennel, une voix du désert, attestant la grandeur de Dieu¹⁰⁴. Par tout le chemin, qui va en pente, il y a des estivas, placées en travers à chaque deux trois [sic.] pas, pour faciliter le traînage des canots ; enfin, après avoir marché quatre cent [sic.] pas, nous sortons de la forêt, et nous donnons sur une esplanade de granit, d'où nous voyons l'Avanhandáva dans toute son étendue, offrant à nos regards une des plus belles vues du monde.

Le Tiété, déjà accru par les rivières que j'ai mentionnées plus haut, a, à un quart de lieue avant d'arriver à l'Avanhandáva, une largeur de 150 brasses, et, comme cela arrive en tête de presque toutes les cataractes, le fleuve, rempli d'écueils, et ayant peu de fonds, acquiert une largeur de 200 brasses ; or, le banc



104[#] Nous ~~marchons~~ sommes saisis d'une religieuse sensibilité, nous marchons dans le corridor du temple, et nous entendons l'orgue du Seigneur !

de granit qui forme la cataracte, coupe le fleuve diagonalement, et a par conséquent, trois cent [sic.] brasses de longueur. La hauteur peut être évaluée à 40 pieds, sans compter la ~~déclin~~ pente des eaux, avant et après la chute : c'est sous ces imposantes dimensions, que nous vîmes cette superbe cascade.

Devant nous, un amphithéâtre formant les trois cinquièmes de la largeur totale, ~~décrivait~~ en courbe saillante, rempli de milliers de cascailles, et couronné de deux îles de verdure. À gauche, dans un enfoncement formé par notre rive fuyante, et la courbe également fuyante de l'amphithéâtre, deux cascades blanches comme la neige, séparées par une île qui ressemble à un rempart surmonté de d'arbres et de broussailles, forment le dernier plan de la cataracte, et l'on n'y voit plus qu'écume et confusion, à cause de la distance.

Au pied de l'île qui est entre les deux cataractes, est encore une île ~~de rocher plat~~, et a plate et aride, dont la partie la plus élevée est ~~plus basse~~

230

de dix pieds, à 10 pieds plus bas que la base de la première.

Ces quatre îles, sortent d'un fleuve de lait, forment un groupe étonnant, à cause de leur position, l'une sur l'autre ; ~~car la première~~ les deux premières dominant l'amphithéâtre, semblent suspendues sur le versant qui regarde les deux cascades ; la troisième, placée plus bas, sépare, comme je l'ai dit, les mêmes cascades, et la quatrième, ~~est~~ aride et sans verdure, est placée sous ~~deux~~ celle-ci, et sous la plus grande des deux autres îles¹⁰⁵. Ces cinq îles sortant de l'écume, et suspendues comme par magie, les unes au dessus [sic.] des autres, ~~comme les~~ comme cinq petites planètes. Si l'on porte ses regards vers l'extrémité droite de l'amphithéâtre, on voit encore sortir derrière un bastion de rochers qui le termine, et entre de grands arbres, une cascade qui descend en escaliers, qui appartient à la rive opposée, et qui atteste que l'Avanhandáva est bordé de ce côté, par une grande île. Tout ce magnifique paysage est terminé par une lisière de grands



105 (N.T.) Appel de note que l'on trouve dans la marge, inséré dans le texte.

arbres, rehaussant par leur verdure, la blancheur des eaux, et formant une courbe ~~comme~~ rentrante, qui, par l'effet de la perspective, semble s'abaisser en s'éloignant, et va se perdre au loin, derrière le dernier plan de notre rive.

L'Avanhandáva, est grandiose dans son ensemble, offre des détails ~~d'un effet~~ que l'on ne se lasse pas d'admirer. Il réunit le beau et le terrible : au loin, les deux cascades, où le mouvement échappe à la vue, mais qui font naître la pensée de la confession, des tiraillements et de la mort. Plus près, ce bel amphithéâtre qu'un fleuve de lait inonde, transformé en jolies cascates qui couvrent des gradins circulaires de granit ; des escaliers réguliers descendent de ses flancs en courbe, et, couverts d'eau tombante, on peut compter les degrés par autant de reflets éblouissants du soleil : ce sont les escaliers de diamant, du séjour des Houris. D'autres escaliers, moins exposés à la lumière solaire, accusent leurs degrés par des bouquets d'écume jaillissante, ou ressemblent à un déluge de perles, roulant par les marches du parvis d'un temple. Ici c'est tout un flanc ~~couvert~~ de lait qui coule sur ses gradins, là c'est un rocher noir suspendu au milieu d'un versant d'écume de blancheur éclatante ; plus bas, de grands tas de rochers sont à côté d'une ~~place~~ horiz assise de gazon, au milieu duquel, les eaux se perdent un instant, et reparaissent pour

231

tomber dans le fleuve. ~~Enfin~~ La rive droite enfin, fuyant derrière et au dessus de cette cascade, comme une colonnade circulaire, couronne de sa perspective aérienne, ce tableau magnifique.

Au bas de la cascade, le fleuve court furieux et agité ; ses ondes blanchissantes et irrégulières, parce qu'elles passent sur des rochers submergés, surgissent en monticules qui retombent en pluie divergente de neige, s'entrechoquent, se creusent en vallons divergents où la vague subséquente s'enfonce sous l'écume de celle qui la devance, et quand elles rencontrent un rocher à fleur d'eau, elles s'y amoncellent, s'y brisent et passent sans jamais reculer. L'œil reste ébloui de voir tant d'agitation passer et passer toujours. Jamais l'Avanhandáva n'a vu ses



eaux au repos. L'Océan a ses effroyables tempêtes, mais il a ses beaux jours de brise, et de pleine sérénité.

L'Avanhandáva et l'Itapúra, autre cascade du Tiété, ont plus d'une fois occupé ma pensée, refoulée pour ainsi dire dans le désert, par le martyre de la vie sociale, ~~telle qu'elle est dans ce siècle~~, du siècle, et, dans un moment d'enthousiasme, je me suis écrié :

Avanhandáva! ainda vejo e admiro
sobre teo amphiteatro de granito,
Hum caudaloso rio transformado,
Em toalha tecida,
D'alvos brilhares, trémulo-cadentes!
Itapura! ainda aos ouvidos soão-me,
Com eternos trovões, harpas eólicas,
Que vagamente enlevão!.....

L'âme reste en suspens à la vue de cette majestueuse scène de la nature. Le Créateur s'est plu à étendre sur ce large granit une grande nappe tissée de perles tombantes. L'Avanhandáva roule ses eaux dans la solitude, depuis le jour où la terre vit le soleil pour la première fois⁺¹⁰⁶ et la fleur qui étale ~~ses un moment ses belles couleurs sur ses rives se fane et tombe inaperçue~~ [sic.], emportée par la vague, comme ; c'est que Dieu, dont la grandeur se suffit à elle même [sic.], n'a pas besoin des regards des mortels pour étaler sa magnificence. ~~et la fleur qui étale un moment ses belles couleurs, se fane et tombe dans le désert, et la jeune vierge au regard qui, comme parcourt les veines de~~

J'ai toujours eu depuis un tableau de cette cascade présent à l'esprit. Jamais je n'ai pu prendre

232

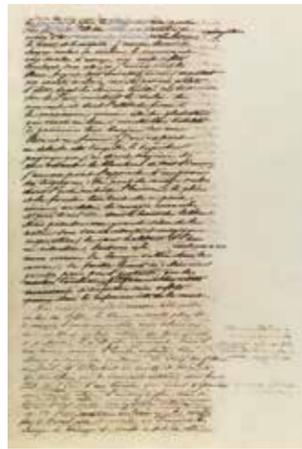
les pinceaux pour transmettre ma pensée sur la toile ; ils me seraient tombés des mains à tout moment, obsédé que j'étais par le besoin, la haine et le mépris. J'aurais donné à chaque rocher sa couleur, le mouvement aux masses d'eaux, aux mille reflets tombant sans cesse ; [-] j'aurais peint le fleuve, fuyant

106 (N.T.) Appel de note que l'on trouve dans la marge, inséré dans le texte.

tout convulsif encore, emportant nos canots inclinés, montés par nos pilotes d'élite, dont les cheveux hérissés par le choc de l'air, montrent la violence du courant, et dont l'attitude ferme à la manœuvre comme celle du gladiateur qui résiste au lion, montre leur habileté à gouverner leur barque sur un élément en fureur. J'aurais peint au delà de cette tempête, le superbe paysage que j'ai décrit naguère, et, pour rehausser la blancheur de tant d'écume, j'aurais peint l'approche d'un grain des tropiques : un pont de nuages sombres dont l'arche embrasse l'horizon ; la pluie et la foudre tombant de ce pont aérien ; au dessus, les nuages morcelés, et puis le ciel bleu dans le haut du tableau. Mais peindre une grande scène de la nature sous son incessante et magique inspiration, le cœur haletant et l'âme en vibration, laissons cela..... consomons nous comme la lampe oubliée dans le caveau ; sa faible lueur n'éclairera que des pour peu d'instants, que des marbres tombeaux, glacés, renfermant des restes inanimés et se perdra sans reflets parmi dans les enfoncements de la mort.

Nous sommes campés à environ 400 mètres en bas du Salto. Le fleuve ne semble plus être le même ; il court encore vite, mais silencieux, dans un lit de rochers rétréci des trois quarts et profond. Il n'est plus écumant, mais il bouillonne comme l'huile ardente, sans altérer presque sa surface. Les eaux surgissent du fond, et s'étendent en ronds, et forment des tourbillons que le courant entraîne sans bruit. Telle est l'âme d'un homme qui vient d'éprouver une violente colère ; il ne rugit plus, mais sa figure trahit encore son agitation intérieure.

19-23. Jours consacrés au traînage des canots par le Varadouro, et ensuite au transport des charges. Le traînage des canots se fait de cette



233

1826 _ Juillet 19-23

manière : le varadouro est rempli d'estivas ; tout le monde se met sur un câble, et le canot est facilement entraîné par le moyen des estivas qui roulent sous lui. ~~On~~ Les canots sont traînés jusqu'au bas du Salto, et le reste se fait par eau, jusqu'à notre campement, quoique le fleuve soit encore très agité.

Il n'y a point de brouillard ni de rosée dans la matinée du 21. L'atmosphère est chaude, et nous voyons l'aurore pour la première fois depuis Porto-Feliz.

24_ Départ d'Avanhandáva ; la rivière reprend bientôt la lenteur de son cours, et sa largeur naturelle. Nous abordons vers midi, pour attendre le Guide, qui est allé reconnaître le passage des Caramuças. Le reste de la journée est employé au transport des charges par terre, à ~~une~~ quatre cent [sic.] brasses, jusqu'au bas de cette caxoeira ; ce travail si souvent répété de décharger les canots, transporter les charges, et recharger les canots, est vraiment pénible.

25_ Même travail qu'hier, au passage d'Itupanêma, où l'on court plus de dangers : la caxoeira est partagée en trois canaux par deux îles : celui de droite est presque un salto ; il s'y élève une vapeur comme à l'Avanhandáva. On descend par le canal de gauche. Tout le monde saute à l'eau afin de pousser nos canots, qui, quoique déchargés, traînent sur les pierres, faute d'y avoir assez de fond.

Le chasseur tue une Aréranha. Une expédition qui allait à Cuyabá, en 1818, trouva sur une des îles de cette caxoeira, une négresse qui depuis six mois était solitaire en cet endroit : Elle était une esclave de Camapuam, d'où elle s'était enfuie avec son mari, esclave comme elle. Ces deux infortunés étaient venus chercher un asile à Itupanêma, vivant de chasse et de pêche ; mais le mari se noya un jour en traversant la rivière à la nage. ~~et six mois apr~~ Les gens qui la découvrirent, l'emmenèrent à Camapuam, et la rendirent à son maître. Elle n'avait jamais vu de sauvages ni de tigres.

Il y a au Brésil beaucoup de gens qui prônent l'esclavage comme avantageux pour les esclaves même : c'est pure hypocrisie ; je pourrais citer des milliers de cas qui prouvent que les noirs préfèrent s'exposer à tous les périls, à toutes les misères plutôt que de porter patiemment les chaînes dont ils sont rivés par leurs avides tyrans.

Etant allé l'après dîné [sic.] jusqu'en bas de la caxoeira, où partie de nos gens avait déjà passé avec des effets pour y établir notre campement, je fus surpris en arrivant, de voir un homme à longue barbe, portant un chapeau noir à larges bords, un sabre au côté, une gibecière de longs poils de Guariba, un fusil à la main, et ayant de grandes bottes de cerf. **M** Je crus d'abord voir un Robinson, mais j'aperçus [sic.] bientôt ses compagnons, des rameurs et quatre canots. C'était le Capitaine Sabino, venant de Cuyabá, et allant à Porto-Feliz, prendre de l'artillerie, de la poudre, du fer, du sel et autres munitions. **H** avait Ses canots étaient montés par 32 Pédestres (soldats rameurs), sans compter les pilotes, et il avait comme passagers, un Lieutenant Colonel [sic.], un Aumônier, et un Lieutenant.

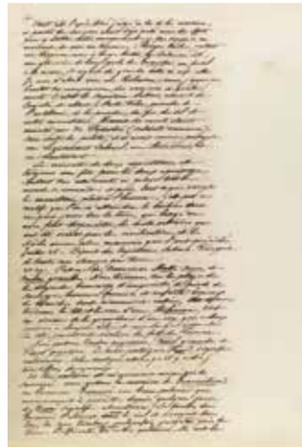
La rencontre de deux expéditions est toujours une fête pour les deux équipages, surtout sur cette route où presque tout le monde se connaît ; et puis, tout ce qui rompt la monotonie plaît à l'homme ; c'est par ce motif que l'on n'atteindra le bonheur dont on peut jouir sur la terre, que lorsqu'on aura fait disparaître les mille entraves qui ont été créés par la civilisation, et les siècles encore plus mauvais qui l'ont précédée.

Juillet 26 _ Départ du Capitaine Sabino. Transport de toutes nos charges par terre.

27-29 _ Passage des Caxoeiras Matto-secco, et Ondas grandes : nous trouvons sur la plage de la seconde [sic.] beaucoup d'empreintes de pieds de sauvages, hommes, femmes et enfants : beaucoup de branches sont récemment cassées, **N** et nous trouvons la tête et le cou d'une Anhuma, e'est un oiseau de la grandeur d'un coq, qui a deux éperons à chaque aile, et une longue épine sur la tête, paraissant réaliser la fable du Licorne.

Nous passons Ondas pequenas, Funil grande et Funil pequeno. Le mot portugais Funil, signifie entonnoir. Cela indique assez qu'il y a des tourbillons dangereux.

30 Un palmier est récemment coupé par les sauvages : nous passons la caxoeira de Guacurutuva ; on nomme Guacurú, un beau palmier qui commençait à paraître depuis quelques jours, et tuvá signifie abondance. Les feuilles du Guacurú



s'élèvent dans vers le ciel et divergent dans tous les sens, tombant quelquefois jusqu'à près de terre. Différentes de celles des autres palmiers, elles ont la

tige nue, et portent à leur extrémité, un éventail de qui forment presque le rond, et qui a un mètre de largeur. Le Guacurú, avec son tronc droit et épais, sa large coupole touffue d'éventails, est une belle variété du genre Palmier, un des plus majest magnifiques de la nature. On ne saurait en effet, parcourir les immenses forêts du Brésil, sans être impressionné de la magnificence de ses nombreuses variétés de palmiers, toutes plus belles les unes que les autres. Pour quelqu'un qui n'habite qu'une partie du Brésil, sans jamais parcourir cette vaste région il sera difficile de se figurer la richesse et la pompe que ce genre étale aux yeux du voyageur. Le souvenir que j'en conserve, m'a fait naître l'idée que d'autres ont eue déjà, de former un 6^{me}. ordre d'architecture, intitulé Ordre Brésilien, qui serait digne d'orner les temples, d'embellir les palais, et même, ~~par ses plus sim~~ l'habitation de l'homme, par ses plus simples variétés ; mais je ne crois pas avoir jamais le temps de me livrer à un travail aussi difficile.

1826 - juillet 31. Passage de l'Aracanguáva-Mirim, où nous entendons hurler une Once. Nous apercevons l'après-midi, une croix placée sur la tombe d'un rameur qui avait péri lorsqu'un canot avait chaviré.

Août 1r. Nous passons la nuit à l'Aracanguáva-Uçu, où l'on tue de grand matin une Anhuma, tout près d'un lac. Cet oiseau est maintenant rare, et recherché des collecteurs [sic.]. ~~Il est remarquable par la corne dont j'ai parlé plus haut, longue de trois pouces, qu'il a sur la tête, et~~ Il est remarquable par la corne dont j'ai parlé plus haut, longue de trois pouces, qu'il a sur la tête, et par un grand et petit éperon à chaque aile. Il a l'iris orangé, le plumage tacheté de noir et blanc sur la tête, noir et brun autour des yeux, **b** et brun foncé le reste du corps, excepté le ventre, qui est brun clair.

On tue encore aussi deux sucuris (Boas) encore jeunes, qui pouvaient avoir un mètre et demi de longueur.

Transport des charges par terre. On traîne les canots sur des rochers presque à sec, ensuite, pour le passage d'un canal très droit et profond, où il y a un fort courant, tous les rameurs,

236

dans l'eau jusqu'au genou, retiennent les canots avec un câble amarré sur l'arrière.

1826- Août. 2. Passage de l'Itupéva, où les ondes s'élèvent beaucoup, et où la moitié des canots ne passent qu'à demi chargé; l'on allège les canots, en passant les parties des cargaisons, sur des canots vides que l'on fait remonter vides, pour prendre de nouvelles d'autres charges.

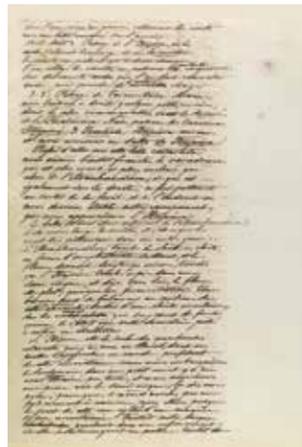
3-8_ Passage de Vaicuritúva-Mirim, nous laissons à droite quelques petites rivières, dont les plus remarquables sont le Sucurí, et le Piratoráca. Nous passons les Caxoeiras Itupirú, 3 Irmãos, Itapúra-mirim, et nous arrivons au Salto de Itapúra.

Pressés d'aller voir cette belle cataracte, nous eûmes bientôt franchi le varadouro, qui est plus court et plus incliné que celui de l'Avanhandáva, et qui est également sur la droite; ce fut justement au sortir de la forêt, et à l'endroit où nous devions établir notre campement, que nous aperçûmes l'Itapúra.

Ce salto est tout à fait [sic.] différent de l'Avanhandáva; il est moins large de moitié, et c'est ce qui le rend très pittoresque dans un autre genre. L'Avanhandáva tombe de chute en chute [sic.], en forme d'amphithéâtre saillant, et le fleuve descend longtemps encore, tandis que l'Itapúra tombe à pic dans un semi-cirque, et déjà sous lui, le fleuve est plat, quoique en fermentation. Une barque peut se balancer au milieu de cette enceinte ce bassin bordée¹⁰⁷ d'une chute [sic.] circulaire, sur les ondes plates eaux qui surgissent de fond comme si c'était une vaste chaudière prête à entrer en ébullition.

L'Itapúra est la seule des nombreuses cataractes que j'ai vues au Brésil, dont on puisse s'approcher en canot: profitant de cette circonstance, nous nous embarquâmes le lendemain dans un petit canot qu'on avait déjà traîné par terre, et nous

107 (N.T.) Le e a été barré une seule fois, mais pour des raisons de facilité de lecture, on utilise ici la «double barre».



voguâmes avec peine vers le semi-cirque; je dis avec peine, parce que, si nous n'avions pas un fort courant à vaincre, nous étions presque le jouet de cette eau agitée d'une manière si peu accoutumée. Tantôt notre barque tombait de penchait dans un enfoncement où elle se submergeait en partie; tantôt elle

237

ployait la proue dans le creux en entonnoir d'un des cent petits tourbillons qui se formaient autour de nous. Cette laborieuse navigation ne nous empêchait pas d'admirer la scène extraordinaire qui se déployait devant nous; la cataracte grandissait, et nous masquant tout le paysage supérieur, elle ne nous laissait voir que le ciel, et une masse d'eau tombant à peine, bleue d'abord, blanchie plus bas que la chute [sic.], et s'enfonçant avec fracas sous une superbe lisière d'écumes, pour venir surgir autour de notre frêle esquif, fortement balancé par cette eau bouillonnante.

Le lecteur se persuadera aisément que le spectacle d'une superbe cataracte s'étendant en rond autour de nous, devait nous remplir d'admiration; on peut décrire l'entrée d'un beau port, une colonnade circulaire, une arène, des bassins, des parcs arrondis; un voyageur peut nous communiquer son enthousiasme, en nous parlant du Colisée et du Parthénon; mais l'Itapúra est-elle vue du point où nous étions, est une merveille unique dans son genre, qu'il est difficile de décrire: c'est un brillant panorama; un cirque enchanteur de gradins de cristal et de neiges mouvantes qui aurait inspiré à Camões l'idée d'une Athénée de ses Divinités fluviales. Nous ne nous lassions plus d'admirer cette scène sublime, aussi belle que l'Avanhandáva, plus belle encore dans son genre. La nature répète ses merveilles, mais avec des formes si variées, que le génie seul, qui crée sans cesse, toujours avec les mêmes pinces et les mêmes couleurs, peut lui être comparé.

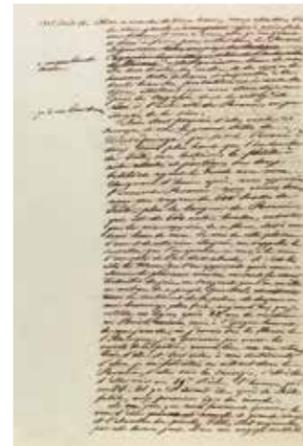
Notre situation dans une petite barque toute inondée, était fort peu tenable; il fallut retourner à terre. Nous fûmes le lendemain sur l'autre rive, pour voir l'Itapúra d'un endroit élevé. Quelle fut notre surprise, quand nous vîmes que derrière le semi-cirque, il y avait encore une enceinte presque fermée

de toutes parts, où le fleuve tombait comme dans un abyme ! Nous reconnûmes qu'au milieu de la courbe du fer-à-cheval que forme l'Itapúra, il y avait une ouverture que nous avons pris la veille pour un enfoncement, laquelle se replie sur elle même, et, s'élargissant en rond, forme une deuxième enceinte, qui donne à toute cette cataracte une magnificence difficile à décrire.

L'endroit où nous étions est plus élevé que la cataracte, et forme la pointe supérieure d'une grande île toute boisée, en sorte

238

que la chute [sic.] est plus large le double de ce que nous avons pensé, parce qu'elle s'étendait à notre droite ; mais les arbres touffus ne nous laissaient pas voir cette partie, et nous jugions de sa largeur par la distance de la véritable rive du fleuve, laquelle était aussi éloignée de nous que la rive gauche. Nous étions donc au milieu du Tiété et de la cataracte ; nous avions en face le fleuve, qui, déjà ayant déjà acquis sa plus n'étant déjà plus qu'à une lieue de son embouchure dans le Paraná, avait acquis sa plus grande largeur, laquelle était encore augmentée par les bas fonds et les bas-fonds le peu de fonds et les rochers très peu de fonds, comme cela arrive presque toujours en tête des grandes chûtes [sic.]. La rivière pouvait avoir de 4 à 500 brasses de largeur. C'était une vaste étendue d'eau remplie de bancs, de rochers à fleur d'eau et d'écume. Au milieu de cette grande nappe blanche était parsemée d'écueils, était un tronc immense où les eaux tombaient, et sortaient comme une tourbe en avec fureur, par un canal tortueux qui communiquait avec le bassin extérieur. Il me semblait voir une mer moutonnante au milieu de laquelle serait une grande ouverture, un abyme où ses eaux iraient s'engloutir avec une fureur effroyable. Autant nous admirions la placidité du bassin extérieur, qui avait permis la veille à notre barque de pénétrer au milieu d'une enceinte de cataractes, autant nous regardions avec une crainte religieuse, un gouffre de convulsions et de déchirements, d'où sortait un cri sans fin de la matière au travail éternel, subissant une volonté du Créateur.



La nature semble avoir voulu rendre le Salto d'Itapúra encore plus remarquable, en donnant au lit de la rivière, tout de suite après la chûte [sic.], beaucoup de profondeur, et peu d'inclinaison ; c'est ce qui fait que l'on puisse entrer dans le bassin ; ce n'est que trois ou quatre cent [sic.] toises plus bas, que la rivière très retrécie entre deux plate-formes de rochers massifs, et très profonde reprend un fort courant, qui redevient peu à peu ce qu'il est ordinairement.

Nous restons trois jours à l'Itapúra, afin de passer les cargaisons canots et les cargaisons par terre.

239

1826. Août 11

Remis en marche de bonne heure, nous abordons sur la rive gauche à un grand après avoir fait une lieue, et nous n'avons plus qu'un quart de lieue à faire, pour entrer dans le Paraná. Déjà nous étions au pays des Indiens Cayapós ; leur village, situé de l'autre côté du Paraná¹⁰⁸, un peu loin de la rive, n'était qu'à une lieue de nous<.> Des bois brûlés, des cendres, et des espèces de hamacs tressés de lianes et suspendus à de hautes branches, probablement à cause des tigres, attestaient que nous étions déjà au pays des Cayapós, dont le village n'est qu'à une lieue de nous, situé de l'autre côté du Paraná, un peu éloigné de la rive.

Nous étant proposés d'aller visiter ces sauvages, et voir le grand Salto de Urubupúnga, que fait le Paraná à deux lieues plus haut que l'embouchure du Tiété, nous laissâmes la flotille à notre attente, et partîmes sur deux batelões, ayant le Guide avec nous. Un quart d'heure après, nous aperçûmes [sic.] l'immense Paraná : nous avions devant nous, un rayon de 600 brasses du Tiété, plus la largeur du Paraná, qui est de 600 autres brasses, en sorte que la rive opposée de ce fleuve était à une demi lieue de nous. La vue de cette plaine d'eau et de cette rive éloignée, me rappella [sic.] la sensation que l'on éprouve en mer, à la vue d'une côte où l'on doit aborder. Si c'est les côtes de France, que l'on aperçoit [sic.] après une

108 (N.T.) Appel de note que l'on trouve dans la marge, inséré dans le texte.

absence de plusieurs années, on sent le cœur tressaillir de joie, en songeant que l'on va être au milieu de ce peuple spirituel, et réformateur. Le sentiment de la patrie est devenu en moi beaucoup plus fort, aujourd'hui que je retrace ces lignes après 22 ans de résidence au Brésil ; ~~mais~~ mais à l'époque heureuse de ma jeunesse, où j'étais sur les fleuves de l'Amérique, je n'éprouvais pas encore les regrets de la patrie ; aucun lien ne me retenait loin d'elle et, tout entier à mes sentiments d'alors, je me félicitais en entrant dans le Paraná, d'aller voir les sauvages, c'est-à-dire d'aller voir au 19^e. Siècle, l'homme primitif, tel qu'il devait être après sa chute [sic.] fatale, aux premiers âges du monde.

La ~~vu~~ joie que nous faisaient éprouver la vue d'une grande et nouvelle et grande rivière, et l'abandon du pénible Tiété, était augmentée par celle de nos gens. Dans un voyage semblable,

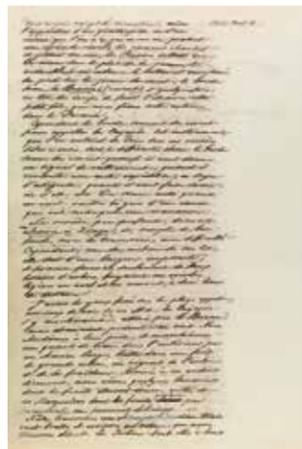
240

1826. Août 11

tout ce qui rompt la monotonie, même l'apparition d'un quadrupède, ou d'un oiseau que l'on n'a pas encore vu, produit une espèce de réveil ; les rameurs chantent et jettent des cris ; les Proeiros battent avec la main sur le plat de la rame, et redoublent en cadence le battement accoutumé du pied sur la proue du canot ; le Guide sonne la Buzina, (cornet), et quelquefois, on tire des coups de fusil. C'est avec cette petite fête, que nous fîmes notre entrée dans le Paraná.

Cependant le Guide sonnait du cornet pour appeler [sic.] les Cayapós : cet instrument que l'on entend de loin sur ces rivières silencieuses, sert à différentes choses : le Guide sonne du cornet quand il veut donner un signal de ralliement ; quand il rencontre une autre expédition, en signe d'allégresse ; quand il veut faire savoir où il est, etc. On sonne aussi quand on veut railler les gens d'un canot qui ont manqué une manœuvre.

La rivière, peu profonde, donnait alcance à Zinga, et, rempli de bas fonds, nous la traversions avec difficulté. Cependant, vue du milieu de son lit, elle était d'une largeur imposante, et ses rives, formées seulement de deux lisières



d'arbres, fuyaient en courbes légères en aval et en amont, à demi lieue de distance.

J'avais les yeux fixés sur la plage opposée, curieux de voir si en effet les Cayapós s'y montreraient, attirés par la Buzina. Mais ~~il ne vint~~ personne ne vint. Nous abordâmes à leur port, et marchâmes un quart de lieue dans l'intérieur, par un chemin large, battu dans une forêt de grands arbres, où régnait de l'ombre et de la fraîcheur. Arrivés à un endroit découvert, nous vîmes quelques bananiers dont les fruits étaient encore verts, et des Mamoeiros dont les fruits ~~étaient~~ quoique peu succulents, me parurent délicieux.

Nous traversons un champ d'environ trois cent [sic.] brasses et arrivons au village, que nous trouvons désert. Les Indiens sont allés à leurs

241



1826. Août 11

plantations de maïs sur les bords de la rivière Sucuriú, à quatre lieues de distance. Le village est composé de 10 à 12 mauvaises cabanes couvertes de paille, qui donnent la plus triste idée de leurs habitants. Celle du chef est plus grande que les autres. Il y a au milieu de ces chétives maisonnettes, situées rapprochées irrégulièrement les unes des autres, une espèce de hangar qui appartient en commun, où nous trouvons quelques troncs creusés de palmiers, dont les sauvages se servent ~~comme de~~ tambour dans leurs danses, comme de tambour. Les ~~autres~~ portes des cabanes sont si basses, qu'il faut s'abaisser se baisser pour entrer, et elles sont simplement fermées avec des grillages de lianes ou d'arêtes de roseaux si faibles, que nous les ouvrons sans effort. Nous entrons dans quelques unes de ces habitations ; elles sont divisées en deux compartiments si petits, qu'il n'y a place que pour six personnes ; il n'y a pas le moindre meuble ou ustensile, si ce n'est une espèce de lit formé de quatre fourches plantées en terre, sur lesquelles sont couchées quelques perches de quatre ou cinq pieds de long, ouverte tortueuses et anguleuses, à casser les reins de ceux qui s'y couchent. Il y a des cendres et des charbons éteints, au milieu de la répartition de l'entrée. Tout est sale, ~~et~~ noire

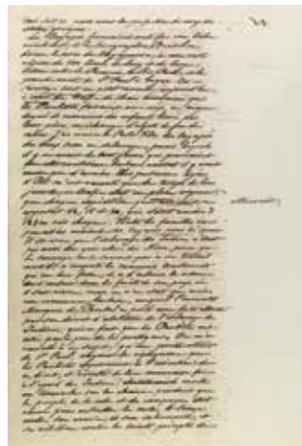
par poudreux, et noirci par la fumée, et pendant que nous y pensons le moins, nous appercevons [sic.] un grand nombre de puces qui montent par nos pantalons ; ce qui nous fait sortir en toute hâte. Nous nous remplissons aussi de Bixos (), animalcule presque imperceptible, qui ressemble à une puce, mais qui est presque imperceptible. C'est un des fléaux de ces climats, qui tourmente les personnes qui n'ont pas assez de propreté, tant à S^t. Paul, comme à Rio-de-Janeiro. Cet insecte s'introduit dans la chair des pieds, quelquefois des mains, surtout entre le bord des ongles et la chair, et si on ne l'enlève pas avec l'incision d'un canif ou d'une aiguille, il pond une infinité d'œufs, et devient dégoûtant à causer des nausées. Il produit assez souvent des inflammations dont il résulte quelquefois la perte ou la difformité de l'ongle, et j'ai connu une personne qui en est morte. Les Dames Paulistes ont généralement un petit pied auquel la chaussure française donne de l'élégance, mais je doute que, quant aux ongles, leurs

242

1826. Août 11

Les Cayapós aient la perfection de ceux des statues grecques.

Les Cayapós formaient autrefois une tribu nombreuse, et la Corographia Brasilica donne le nom de Cayaponia, à une vaste région de 100 lieues de long et de large, située entre le Paraná, le Rio-Pardo, et la grand route de S^t. Paul à Goyaz. Ces sauvages sont en petit nombre aujourd'hui, à cause du trafic de chair humaine que les Paulistes faisaient avec eux, au moyen duquel ils recevaient des enfants livrés par leurs pères, en échange d'objets de peu de valeur. J'ai connu à Porto-Feliz des Cayapós des deux sexes en esclavage, parmi lesquels il y en avait de tout jeunes qui prouvaient que cette coutume barbare existait il y avait encore peu d'années. Des personnes âgées d'Itú m'ont raconté que du temps de leur jeunesse, ce trafic était en pleine vigueur ; que chaque expédition qui arrivait,¹⁰⁹ en apportait 12, 15 et 20, qui étaient vendus à 12800 reis chaque. Toutes les familles un peu aisées avaient des Cayapós pour les



¹⁰⁹ en retournait.

servir. Il est vrai que l'esclavage des Indiens n'était pas aussi dur que celui des Noirs, parce que le sauvage ne se soumet pas à un travail excessif, n'importe les mauvais traitements qu'on lui fasse ; il a d'ailleurs la ressource de s'enfuir dans les forêts de son pays, où il sait vivre ; mais ce n'en était pas moins un commerce barbare, auquel l'immortel Marquis de Pombal a porté une forte atteinte par son décret d'abolition de l'esclavage des Indiens, qui a fait que les Paulistes ont cessé peu à peu de le pratiquer. On m'a raconté à ce sujet, qu'un prédicateur de S^t. Paul, voyant la répugnance que les Paulistes opposaient à l'exécution de ce décret, et révolté de leur mauvaise foi à l'égard des Indiens, choisit un dimanche sur la chaire, pendant que le peuple de la ville et des campagnes était réuni pour entendre la messe, et tonna contre son avarice, et son inhumanité, et sa rébellion contre les saints préceptes de

243

l'Evangile, et les décrets de son roi. Il déclara hautement que les Indiens étaient libres, et il s'ensuivit immédiatement une scène qui causa beaucoup de sensation. Grande partie des Indiennes que les Dames menaient derrière elles après elles à l'église, plutôt par luxe que pour autre chose, se levèrent et sortirent de l'église pour aller où bon leur semblait, en sorte que leurs maîtresses durent retourner seules à leurs maisons. Je ne sais si l'on peut ajouter [sic.] foi à cette anecdote, mais il est certain que le Marquis de Pombal a le premier, effacé cette t[ache] flétrissure qui dégradait les Brésiliens dégradante pour les Brésiliens. C'est ainsi qu'un grand Ministre fait sentir l'influence de son génie jusqu'aux régions les plus éloignées de la Métropole, et que le règne du Monarque qui sait le choisir et le conserver, devient cher aux générations futures.

La diminution des Cayapós a encore eu pour motif les excursions que faisaient contr'eux [sic.] les indiens Guaycurús qui, profitant de l'indolence naturelle aux premiers, venaient des bords du Paraguay, à 60 ou 80 lieues, les voler, ravager leurs plantations, et en emmenaient une portion en captivité. Cependant, il paraît qu'il existe encore des villages de Cayapós



dans l'intérieur parce que, encore aujourd'hui ils se montrent quelquefois sur la route déserte qui conduit de Goyaz à Cuyabá, et ils exercent quand ils le peuvent, des cruautés et des vols sur les marchands qui font cette traversée.

Le chef de ces Indiens, très connu de nos Guides, avait vécu longtemps avec les Brésiliens, et avait été baptisé sous le nom de Manoel. Il avait été Camarade, et même Capataz de troupes de mulets sur la route de Goyaz à Bahia. Le Capitaine Général du Gouvernement de Goyaz, au temps colonial, suivant une sage politique de ce régime, qui tendait à gagner l'affection des chefs ou Caciques indiens, lui avait donné un brevet de capitaine des Cayapós, et lui avait fait présent d'un uniforme. Le Capitão Manoel était fier de son grade, et de nos jours encore, chaque fois qu'il arrive des canots au Paraná, il se présente en habit de

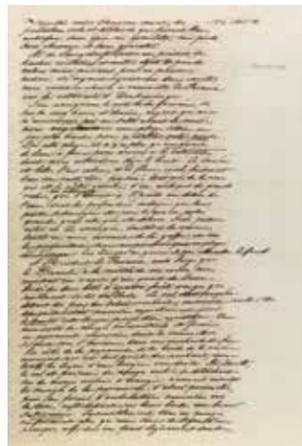
244

1826. Août 11

Capitão môr, chapeau monté, des pantalons sales et déchirés, qui furent blancs autrefois, sans épée ni épaulettes, nu pieds, sans chemise et sans gravatte [sic.].

M^r. de Langsdorff laissa un présent de haches, couteaux et autres objets de peu de valeur, mais précieux pour ces pauvres indiens, et, ayant rejoint nos deux canots, nous commençâmes à remonter le Paraná, vers la cataracte d'Urubupúnga.

Nous naviguons le reste de la journée, et, sur les cinq heures et demie, voyant que nous n'arriverions pas au salto avant la nuit, nous voguons vers une plage située un peu plus haut, pour y établir notre pause. De cette plage, il n'y a plus qu'un quart de lieue à faire pour arriver à la cataracte, dont nous entendons déjà le bruit. La soirée est belle, l'air calme, et le fleuve coule lentement dans son vaste lit, parsemé tout près de la rive qui est à notre gauche, d'un archipel de grands rochers très pittoresques, qui s'élèvent à 15 pieds au dessus [sic.] de l'eau, dont la profondeur indique que leur partie submergée est pour le moins, aussi grande que celle qui est dehors. Nous passons entre ces îles escarpées, tantôt à la rame, tantôt en nous servant de la gaffe, car ~~vu la profondeur,~~



~~nous ne pouvons pas employer la Zinga.~~ les Zingas ne peuvent pas atteindre le fond.

À l'Occident, le Paraná, aussi large que le Danube à la moitié de son cours, nous montrait un rayon d'un quart de lieue, bordé des deux côtés d'épaisses forêts vierges qui semblaient sortir de ses ondes. Le ciel, ~~était~~ resplendissant des feux du soleil couchant, ~~on aurait~~ semble s'être dit qu'il s'~~était~~ pavaisé expressément pour brillanter [sic.] cette longue perspective aquatique. Une immensité de nuages horizontaux est formée en pyramide renversée dont le sommet se perd sous l'horizon, dans un couchant de feu.

Les côtés de la pyramide et les bords de la rivière, convergent vers un seul point du couchant, comme toutes les lignes d'une longue rue droite. Au Zénith, le ciel est parsemé de nuages ombrés, se détachant sur des nuages couleur d'orange. Viennent ensuite les nuages de la pyramide, d'abord pommelés, puis en forme d'ondulations renversées vers la terre, réfléchissant sur leurs bords, une lueur saturnine. Insensiblement, tous ces nuages ne forment plus qu'une série de lignes d'un pourpre vif, sur un fond légèrement sombre,

245

lesquelles, par l'effet de la perspective ⁺¹¹⁰ et deviennent plus courtes et plus serrées en s'approchant de l'horizon, où enfin, elles ont acquis une intense lumière. C'est une série de rideaux à franges d'or, de pourpre et de feu, dont les clartés, miroitées par les ondes, ~~éblouissent le p~~ donnent une teinte chaleureuse aux arbres des rives; et à tout ce brillant paysage, et sont contrastées sur le premier plan, par les ombres noires des rochers isolés qui leur sont opposés.

Tout en contemplant ce paysage simple et majestueux en même temps, nous approchions de la plage où nous devons passer la nuit, et déjà, quand nous ~~fîmes~~ sommes sautés à terre, les derniers rayons du jour ont parcouru leurs phases et se sont éteints. Les feux de notre petit bivouac ne tardent pas à éclairer seuls ces lieux solitaires, et, comme nous n'avons pas

110 (N.T.) Appel de note que l'on trouve dans la marge, inséré dans le texte.

apporté nos tentes, nous dormons à la belle étoile, au bruit sombre et lointain de la cataracte.

1826_ Août 12 _ Pêche abondante de Pacus () et de Dourados. Le premier de ces poissons, que nous n'avions pas encore vu, est long d'un pied, et presque rond ; il est si gros, que nos gens l'appellent le porc de la rivière. Sa chair huileuse n'est pas délicate, mais nous ne lui faisons pas mauvais mine. Le Dourado, que nous connaissons depuis Porto-Feliz, a deux pieds de longueur, et quelquefois trois ; c'est un des plus fins mangiers de ces rivières ; la tête, bouillie avec du sel et du lard, et mangée avec du piron, qui est une décoction de farine de manioc avec le bouillon, est un manger qui, accompagné de jus de limon et de piment, est un véritable régal.

Remis en marche, nous ne tardons pas à voir une partie de l'Urubupunga, lançant des flots de fi vapeur blanche dans les airs, et, après avoir doublé la pointe d'une grande île de rochers qui est à notre droite, nous l'apercevons [sic.] dans presque toute sa largeur. Il y a au premier plan, quelques rochers d'où tombent des masses d'eaux ; le reste, entrecoupé d'îles qui sont sur son versant et qui le masquent en partie, s'éloigne, et se perd derrière la pointe de l'île déjà citée de rochers. Moins haute que l'Itapura, dont elle est à une lieue, cette vaste chûte [sic.] paraît être faite par le même banc la continuation du même banc de rochers, qui traverse le terrain [sic.] qui est entre les deux cataractes.

Nous voyons des huttes de palmiers n'ayant pas la hauteur d'un homme, faites par les Cayapós.

246

1826 Août 12.

Le Varadouro par où descendent les canots qui viennent de Minas-Gerais, se connaît par les estivas ; il est long, très peu incliné et souvent flottable, quand la rivière est pleine haute.

Nous partons sur l'après midi [sic.] de cette chûte [sic.], impressionnés seulement de sa vaste largeur, et, ayant descendu en deux heures ce qu'il nous avait fallu un jour à remonter, nous rejoignons notre flotille dans le Tiété.

13. août. Rentrés dans le Paraná, nous passons vers



midi, quelques bas-fonds difficiles. Le fleuve est si large, que nous appercevons [sic.] un rayon de plus d'une lieue. ~~et les rives du~~ Nous campons à droite, à l'embouchure du Sucuriú, riv^e. qui a 70 brasses à l'embouchure, et 60 lieues de cours. Le Contre-Guide blesse une Once sur l'autre rive ; elle s'enfuit en laissant une trace de sang, ~~la~~ et traversée par la balle, que l'on trouve aplatie contre un arbre.

14. Nous descendons le long d'une île qui a deux lieues de longueur, nommée Ilha-grande ; on dit qu'il y avait autrefois un établissement des Jésuites, servant de centre à leurs excursions à Guaytimim, sur la frontière du Paraguay, à Camapuam et à Goyaz.

Notre camp est dans une belle forêt dont le terrain [sic.] est à 20 pieds au dessus [sic.] de la rivière ; on y monte par une plage de sable fin formant trois assises, et s'étendant au loin, en courbe rentrante, ~~comme presque toutes les plages~~ Nous nous y promenons longtemps par un beau clair de lune, jetant les yeux sur le long Paraná, argenté des rayons de cet astre, et sur la courbe blanchissante que la même plage fait au loin la même plage, ~~dont la blancheur a~~ blanchissante, et prêtant l'oreille au chant nocturne et mélancolique du Curiangú (). L'écho d'un coup de fusil est longtemps répété sur l'autre rive.

Nous quittons à regret cette promenade pour nous retirer dans nos hamacs. Le camp est un des meilleurs du voyage ; le terrain [sic.] est sec, sans broussailles, et couvert seulement de feuilles sèches. Les troncs droits des arbres, s'élèvent comme des colonnes, et leurs branches élevées, forment des voûtes épaisses sur nos têtes.

15. Campement à l'embouchure du Rio-Verde, autre rivière sur la droite, qui tire son nom de l'aspect riant de ses rives, d'un vert plus frais que le Paraná. On ne s'arrête jamais sur la rive gauche

247

de ce dernier fleuve, à cause des Chavantes, indiens intraitables, comme je l'ai dit plus haut, ~~lesquels~~ qui à la vérité, ~~apparaissent~~ ne s'y montrent que ~~presque jam~~ que très rarement, mais que l'on n'aime pas de jamais rencontrer.

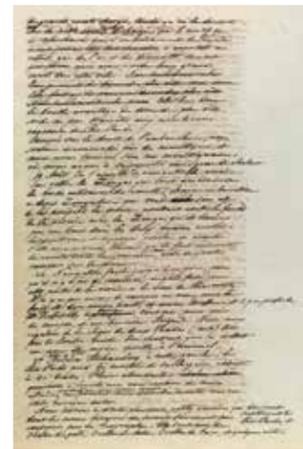
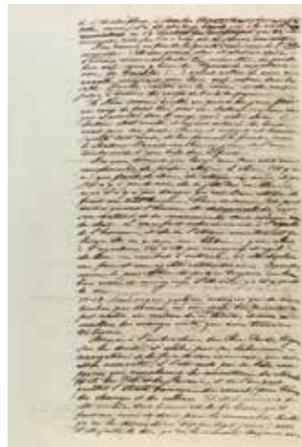
Nous sommes en face de la pointe supérieure de l'Ilha Comprida : c'est une grande plage où plusieurs espèces d'oiseaux viennent chercher leur nourriture, ou pondre leurs œufs ; nous y tuons des Flamands aux plumes roses ; des Gaivotas () volent autour de nous avec anxiété, craignant pour leurs œufs, enfouis dans le sable. Nous les écartons avec les mains, car elles vont jusqu'à donner des coups de bec à la figure.

16. Nous sommes éveillés au point du jour, par un coup de fusil tiré par un chasseur sur une once qui a pénétré dans le camp, après notre chien. Le chasseur étant éveillé, et ayant entendu du bruit, avait pris son fusil ; l'animal voyant cet homme, s'arrêta tout court, et lui fronça le front ; mais le chasseur l'avait couché en joue, et l'once tomba raide d'une balle dans le front.

Nos gens disaient que lorsqu'une Once voit un campement, elle préfère attaquer le chien, s'il y en a ; que faute de chien, elle attaque un noir, et que s'il n'y a pas de noir, elle se jette sur un blanc ; mais il n'y a pas de danger qu'une Once attaque de front un seul homme, blanc ou noir. Cela peut arriver quand l'homme est desapercebido, car son naturel et ses mouvements sont comme ceux du chat. L'once fuit ordinairement à l'aspect de l'homme, et elle ne l'attaque ouvertement que lorsqu'elle en a reçu une blessure ; gare alors à l'agresseur, s'il n'est pas courageux et agile ! Elle livre un combat à outrance, où elle déploie une force et une agilité extraordinaires. Cependant, comme le provocateur est presque toujours un homme bien armé et courageux, il est rare qu'il y perde la vie.

17-18. Nous voyons quelques orangers que des semences tombées par hasard [sic.], ou une main bienfaisante a fait naître au milieu de ce désert, et nous en cueillons des oranges vertes, que nous trouvons très bonnes.

Arrivée à l'embouchure du Rio-Pardo, toujours sur la droite, et célèbre par sa laborieuse navigation et la force de son courant, que nous allons remonter ; il l'est aussi par ses belles campagnes, qui remplacent la monotonie des éternelles forêts du Tiété et du Paraná, et où l'on peut quitter l'étroite baraque [sic.] du canot, pour traverser des champs et des collines. Tel est le courant de cette rivière, dont le cours est de 60 lieues, qu'il faut un mois et demi pour la remonter, tandis qu'on la descend en six ou sept jours ; mais il est juste de dire qu'on la remonte toujours avec



des grands canots chargés, tandis qu'on la descend avec de petits canots déchargés, par le motif que les marchands qui s'en retournent de Cuyabá, ~~n'ont jamais des marchandises~~ n'apportent en retour, que de l'or et des diamants, ~~et n'ont que faire~~ après avoir vendu leurs grands canots dans cette ville. ~~Non seulement cela leur permet de descendre plus vite,~~ mais encore ~~Cela fait qu'ils peuvent descendre plus vite~~ ~~Non seulement cela perm~~ Cela leur donne le double avantage de descendre plus vite [sic.], et de ne pas s'arrêter aux nombreuses caxoeiras du Rio-Pardo.

Campés sur la droite de l'embouchure, nous sommes incommodés par des moustiques, et nous nous sauvons sous nos moustiquaires, où nous avons à supporter une grande chaleur.

19 août. On s'apprête à remonter la rivière ; on retire les Zingas qui sont amarrées sur les bords extérieurs des canots ; chaque embarcation a deux Zingadores qui vont ~~de~~ la sans cesse de la poupe à la proue, poussant contre le fonds de la rivière avec la Zinga, qu'ils tiennent par un bout dans les deux mains, accostées à la poitrine, et le corps penché en avant : c'est avec ce rude travail, qu'ils font remonter les canots toute la journée, [-] aidés de quatre rameurs sur la proue.

24. Navigation facile jusqu'à ce jour, parce qu'il n'y a pas de caxoeiras, ce qui fait que cette partie de la rivière a le nom de Rio-morto. Il n'y a pas encore de campos en vue, mais la forêt est déjà moins haute, et moins touffue, et si peu profonde, qu'il suffit de ~~s'y enfoncer~~ faire cent pas, pour voir des campos, et un horizon éloigné. Nous nous régalons de la chair de deux Veados (cerfs) tués par le Contre-Guide, bon chasseur, qui se mettait nu pour être moins visible à l'animal.

27 Août - 8. ^{bre}. Rivière Anhanduy, à notre gauche ; le Rio-Pardo perd la moitié de sa largeur, réduite à 40 brasses. Pluie abondante, ~~chaleur extrême que nous~~ à laquelle nous nous exposons des heures entières ; pendant que nous sommes campés, ne pouvant nous résoudre à rester sous nos petites baraques [sic.]. ~~Le ter~~

Nous laissons à droite plusieurs petites rivières qui diminuent sensiblement le Rio-Pardo, et dont les noms bizarres ne seront sûrement pas conservés par les Géographes ; tels

sont ceux de Orelha de gato, Orelha de Anta, Orelha de Onça, et quelques autres.

249

1826 Août 27

On tue des Tatitos (Porc sauvage), et un loup d'Amérique extrêmement maigre.

8^{bre}. Nous naviguons, surtout depuis l'Anhanduy, au milieu de champs, et de collines ~~ou il y~~ remplis de petits arbres épars, beaucoup de plantes, et de jolies fleurs, où le Botaniste trouve des espèces nouvelles : on trouve aussi de temps à autre, de petits bois isolés, ou des bouquets de bois, que l'on nomme ici Capões.

Navigation laborieuse, à cause de plusieurs caxoeiras ; à celle qui est dénommée Sirga de Capoeira, ~~oblig~~ les Zingadores redoublent d'efforts, pour vaincre le courant.

9-13^{bre}. Arrivée au Salto de Cajurú, qui a 20 pieds de haut, sur 60 brasses de large.

14-21. Passage de 10 caxoeiras ; jolis coteaux de verdure, Campos récemment brûlés, où naît ~~une~~ un capim raréfié qui laisse voir sous sa couleur verte, le fond brun du terrain [sic.], et qui, au loin, ressemble à un velours vert, étendu sur les ondulations du même terrain [sic.] parsemé d'arbres rabougris, dont les troncs sont noircis par le feu.

~~La chasse est~~ Chasse abondante au milieu de ces campos ; on tue beaucoup de perdrix, des Cadornas, des pigeons et autres espèces d'oiseaux, nous avons du cerf tous les jours, et nos rameurs s'en régalaient autant que nous.

Les bords du Rio-Pardo sont fréquemment couverts de Serrados : c'est le nom que l'on donne à une multitude de petits arbres raboteux et rabougris, peu rapprochés, dont les branches tortueuses s'étendent dans tous les sens. ~~Rien ne surpasse leur beauté, quand ils sont en fleurs, car~~ Souvent on en voit qui sont tellement couverts de fleurs, que l'on n'aperçoit [sic.] pas les feuilles. Ici c'est un arbre couvert de fleurs jaunes, là c'en est un autre rempli de fleurs violettes ; plus loin c'en est un autre tout rose, bleu, ou rouge ponceau. Ces ramages fleuris, ces branches, tous ces troncs noirs se détachant sur



la verdure ~~touch~~ d'un capim naissant, produisent un des plus beaux effets de ces contrées.

Ces arbres portent une grande variété de fruits sauvages dont quelques uns [sic.] sont bons à manger. ~~L'Araticum, a la forme d'une grande pigne ronde ; ouvert, il a une forte odeur térébenthineuse, et que l'on sent au également au goût, à un si haut degré, et non pas sans quelque âcreté, mais enfin, on mais une certaine saveur accompagnée du goût de fromage~~

250

~~de térébenthine et de fromage, le goût est le même, au point d'être âcre dans et encore plus âcre, mais rappelle aussi ces deux substances, mais à un degré plus fort, car il est âcre, mais une certaine saveur qui ressemble à celle de la Nazarole, rend ce fruit mangeable assez agréable. Nous étions avides Le marmelo brabo, dont nous sommes étions avides, a la grosseur d'une pêche, l'écorce noire ou brune, et on peut le manger avec une cuillère comme de la marmelade. Nous la~~ Des cajús, des Guaviróvas, et autres fruits, offrent une variété de goûts agréables et rafraîchissants.

14-18^{septembre} _ Passage de cinq caxoeiras. Nous mettons le feu à plusieurs campos, et pendant la nuit de 18, nous ~~avons une~~ jouissons d'une magnifique illumination, magnifique. Des cordons de feu brillant à l'entour de notre campement, des deux côtés de la rivière ; ils montent sur les collines ; ~~les roseaux~~ des milliers de roseaux éclatent avec bruit (longue roulade de mousqueterie); une immense fumée, éclairée jusqu'à une certaine hauteur par l'incendie finit par obscurcir le ciel sur nos têtes, la rivière est en feu, et les arbres se découpent en noir sur tous ces feux et ces collines vivement éclairées.

Nos feux d'artifice sont brillants, et artistement disposés, mais ils sont petits, et de courte durée, en vue d'un incendie qui embrase toute une campagne. ~~Cela On dirait des bataillons de feu en flammes qui montent à l'assaut des collines.~~ Celui que nous voyons à l'entour de nous, ~~ressemble à une guerre est une~~ ~~est~~ ~~ressemble~~ à a quelque chose d'horrible, qui ressemble à une grande bataille. Des bataillons de feu montent à l'assaut des collines, lançant des flammes de 20

toises de hauteur, les roseaux éclatent sans cesse, comme une longue roulade de mousqueterie, et des tourbillons de fumée qui ressemblent à une forêt de troupes marines inclinées par le vent. ~~Des corps d'armée marchent séparément~~ Des armées de feu s'éloignent dans tous les sens, détruisant tout sur leur passage, et, ~~dans leur m~~ ne pouvant assez dévorer assez vite [sic.] les grands arbres, elles y laissent des feux qui ~~serpentent à l'entour des ses branches, de ces pl[an]t[—] en enveloppant, ces feux montent jusqu'à la cime, destructeurs, et continuent leur marche. Ces feux serpentent à l'entour de ces arbres conquis comme des forteresses, les enveloppant, montant jusqu'à leur cime, et séparés de leur terre, ils ressemblent à des astres d'un rouge lugubre qui apparaissent dans le ciel~~

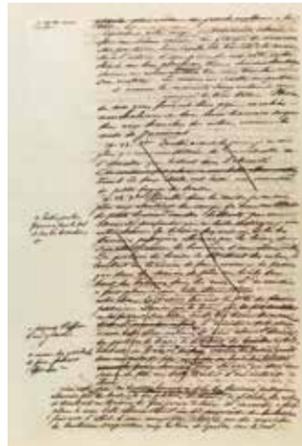
251

quand pour annoncer de grands malheurs à la terre. (Les étincelles comme une pluie)

Cependant notre camp, parfaitement éclairé, offre une scène variée. Un groupe de rameurs assis par terre, leur écuelle de haricots à la main, est à l'entour d'une pièce de cerf rôti, embrochée à un bois planté en terre, ~~chacun de temps~~ chacun en enlève un mor tire découpe une tranche avec son couteau. Le cuisinier écaille un poisson, et remue la marmite suspendue à un composé de trois bâtons. Plusieurs de nos gens fument leur pipe, couchés nonchalemment dans leurs hamacs suspendus aux branches des arbres, comme les nids de Jacuiras.

~~19-23_7^{bre}. Eveillé avant le jour, je ne vois plus qu'une multitude de innombrable de d'étincelles qui brillent dans l'obscurité. L'incendie fait place à une belle illumination Tous le Les feux éteints ont laissé une immensité de petits foyers de braises.~~

19-23. 7^{bre}. Réveillé dans la nuit, je ne vois plus aux alentours du camp, qu'une multitude de petits brasiers¹¹¹ laissés par les flammes sur le sol et sur les branches, et rendus brillants



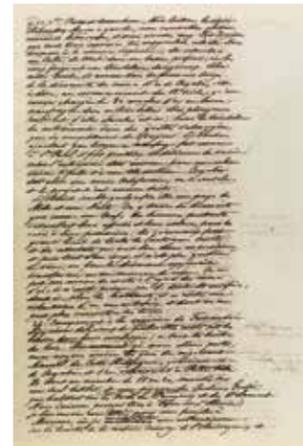
111 (N.T.) Appel de note que l'on trouve dans la marge, inséré dans le texte.

par une obscurité profonde qui ne laisse distinguer rien autre chose. Ces brasiers lancent çà et là des flammes passagères allumées par la brise et scintillent comme les lumières d'une illumination. Des portions de braise se détachent des arbres, et tombent en traînées de feu, comme les fusées que dans les soirées de fêtes on brûle du haut des balcons dans les rues. L'incendie a fait place à une belle illumination, autre chose. Ces brasiers lancent çà et là des flammes passagères allumées par la brise, qui, les fait scintiller en les faisant scintiller, semble leur donner du mouvement. ~~C'est L'incendie a fait~~ L'incendie a fait place a une belle illumination⁺⁺ faisant l'effet d'une grande, et, pour achever l'illusion, des portions de braise se détachent des branches arbres, tombent en traînées[#] de feu, ~~comme des fusées, comme des fusées que dans une nuit de fête, on brûle du haut des balcons comme les fusées chinoises comme des guirlandes de feu, faisant l'effet des ~ feux chinois que dans une soirée de fête, on laisse tomber d'un endroit élevé.~~ {rien autre chose}. Ces brasiers lancent çà et là des flammes passagères allumées par la une brise et scintillent qui les fait scintiller., et Des portions de braise se détachent des arbres, et tombent en traînées de feu jusqu'à terre. L'incendie a fait place à une belle illumination. où des myriades de lanternes Faisant l'effet d'une campagne éclairée par des myriades de lanternes suspendues aux arbres et éparses sur le sol.

252

19-23_7^{bre}.

~~Partis de bonne heure,~~ Nous laissons la rivière Anhanduy-Mirim à gauche, nous remontons plusieurs caxoeiras laborieuses, et nous arrivons aux Tres Irmãos, qui sont trois caxoeiras très rapprochées entr'elles [sic.]. Nous dormons à la caxoeira supérieure ; elle ressemble à un Salto ; elle tombe dans un bassin profond, où les eaux forment un tourbillon dangereux. Selon notre Guide, il arriva dans les premiers temps de la découverte des mines d'or de Cuyabá, c'est-à-dire [sic.], au commencement du 18^e. siècle, qu'une canoa chargée de 80 arrobas d'or en barres, naufragea dans ce tourbillon. Des plongeurs tentèrent d'aller chercher cet or ;



mais le tourbillon les entraînait sous des grottes submergées, qui les remplissaient de frayeur. Le Guide ajoutait que lorsque ce naufrage fut connu à S^t. Paul, il fut question de détourner la rivière ; mais l'entreprise était énorme pour une colonie encore si faible et à une telle distance. Cuyabá était alors une vraie Californie ; on se consola, et le projet n'eut aucune suite.

Le Brésil semble quelquefois être un pays des Mille et une Nuits. On y trouve des diamants gros comme un œuf ; des hommes puissants rassemblent leurs affidés et leurs esclaves, pour les ravir à leurs possesseurs ; les journaux font grand bruit de toutes les intrigues secrètes et des attentats qui ont lieu dans ces occasions ; et puis tout d'un coup, il n'est plus question de rien, ou bien le diamant apparaît transformé en un morceau de verre. On ne fait pas moins de contes à l'égard des mines d'or ; il n'existe presque pas de districts aurifères, ~~dont~~ où, selon les habitants, il n'existe une riche mine d'or, vue autrefois, et dont on ne peut plus rencontrer les traces.

24. Campement à la caxoeira do Tamandoá. Déjeûner [sic.] délicieux de palmistes cuits sur les braises, dans leurs enveloppes ; ce sont les huitres des bois. Au moment où nous allons partir, nous voyons arriver les gens du négociant Manoel da Costa Rodriguez, qui viennent de Cuyabá, et s'en retournent à Porto-Feliz. Ils sont au nombre de 15 ou 20, montés sur un seul batelão, et une pirogue des Indiens Guatós, qui habitent sur les bords du Paraguay et du S^t. Laurent. Nous écrivons presque tous à Francisco Alvarez ; je lui envoie une lettre pour ma famille à Monaco, où je ~~m'étendais~~ me suis étendu avec enthousiasme sur les beautés de la nature sauvage de l'Amérique, et

253

{et} où j'il y avait qui contient quelques vues et dessins du voyage. Cette lettre est parvenue à sa destinée, et j'ai reçu depuis la réponse de mon frère, où il me disait que ma lettre avait parcouru toutes les sociétés de la ville. Ainsi j'étais un petit Paolo pour mon pays natal. Un peu de gloire, quel bonheur ! J'étais jeune, j'étais comme un amant qui prend le premier sourire d'une belle pour un signe précurseur d'un amour constant, et son beau ciel de roses se change en un long martyre.



25-27_ 7^{bre}. Passage de trois caxoeiras ; le Rio-Pardo ~~forme~~ fait de si grands détours, qu'après avoir navigué toute la journée, on peut aller par terre, chercher du feu au pouso d'où l'on est parti le matin.

M^r. Riedel, M^r. Taunay et moi, nous laissons les canots remonter lentement la riv^e., et nous faisons deux lieues jusqu'au Salto do Coráo [sic.], à travers des campagnes riantes, passant des ruisseaux limpides, et traversant quelquefois d'épaisses des champs d'épaisses graminées plus hautes que nous, où nous sommes obligés d'aller joints, pour ne pas nous perdre de vue. Hors de ces graminées, on aperçoit [sic.] une foule de plantes où la nature déploie une grande variété de ~~dessins~~ formes et de teintes pour les feuilles, et dont les fleurs, riches de dessins, et parées des couleurs brillantes de la Zone torride, attestent la vigoureuse beauté de ces climats. Mais ces campagnes sont remplies d'une grande quantité de maisons d'une espèce de fourmis appelées [sic.] Cupim, qui produisent un effet bizarre et original ; on les dirait pétrées de terre glaise ; elles ont plusieurs formes et sont de diverses hauteurs depuis un, jusqu'à neuf pieds. On en voit de côniques et de rhomboïdes ; tantôt elles sont composées de différents rhombes ; tantôt ces mêmes rhombes terminent ces cylindres qui s'élèvent comme des tuyaux d'orgues, à la hauteur d'un homme à cheval.

Après avoir fait deux lieues, nous apercevons [sic.] du haut d'une colline, le Salto do Coráo [sic.], environné d'une petite forêt, où nous descendons, et un petit sentier nous conduit jusqu'au bord d'une anse paisible, toute ombragée par la forêt. Nous apercevons [sic.] le Salto à notre droite, sortant du milieu de grands arbres touffus, et sous lui, un grand bassin qui n'avait du courant

254

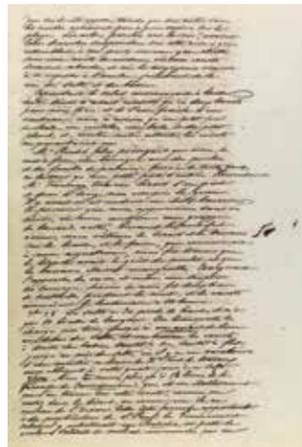
que sur le côté opposé, tandis que sur notre rive, les ondes venaient peu à peu expirer sur la plage. Les arbres penchés vers la riv^e., avaient leurs branches suspendues sur cette anse, qui ressemblait à un port, ou une gare abritée sous une voûte de verdure, où nos canots devaient aborder, et où les voyageurs aiment à se reposer à l'ombre, jouissant de la vue du salto et du bassin.

Cependant le soleil commençait à baisser ; notre dîner n'avait consisté qu'en deux biscuits pour nous trois, et de l'eau fraîche d'un ruisseau ; nous n'avions qu'un petit fusil de chasse, un coutelas, une balle et du petit plomb, et, contre notre attente, les canots ne paraissaient pas.

M^r. Riedel, plus prévoyant que nous, se mit à faire une baraque [sic.] avec des perches et des feuilles de palmier, fermée de toutes parts, ne laissant qu'une petite porte d'entrée. Heureusement M^r. Taunay tua un lézard d'un pied et demi de long, non compris la queue. Il y avait en cet endroit un chétif bananier, le premier que nous apercevions [sic.] dans ces déserts, où nous cueillîmes une grappe de bananes vertes. Quand la nuit fut venue, nous rôtîmes le lézard et les bananes sur la braise, et la faim, qui commençait à nous aiguillonner, nous fit trouver que le lézard avait le goût du poulet, et que les bananes étaient mangeables. Craignant l'approche des onces, et même une surprise des sauvages, chacun de nous fit deux heures de sentinelle pendant la nuit, et les canots arrivèrent le lendemain à 10 heures.

7^{bre}. 28. _ Le salto a 30 pieds de haut, et n'a que 10 brasses de largeur. On transporte les charges par terre jusqu'à un quart de lieue au dessus [sic.] du salto, et on traîne conduit les canots à droite du bassin, tantôt à sec, tantôt à flot, jusqu'au près [sic.] du salto, où il y a un varadouro d'une montée inclinée de 35°. Tant de travaux nous obligent à rester quatre jours à ce salto.

8^{bre}. Nous ne ne sommes plus qu'à 18 lieues de la Fazenda de Camapuam, qui est un établissement que l'on trouve sur cette route, comme un oasis dans le désert, ou comme une île au milieu de l'Océan. Cette Cette fazenda appartient à des particuliers de S^t. Paul ; le Gouvernement Colonial y entretenait un Presidio, ou poste de quelques soldats de milices, commandés par un



Alferes ou un sergent, pour empêcher la contrebande des diamants. Le commandant actuel est un Alferes qui est en même temps Administrateur de la Fazenda, pour le compte des propriétaires. Quant à ses fonctions militaires, elles sont presque nulles aujourd'hui, parce qu'on n'empêche plus le passage des diamants.

8^{bre}. 2 _ Deux de nos gens, que M^r. le Consul a dépêché à Camapuam il y a quelques jours pour demander des chevaux, sont de retour aujourd'hui au Coráo [sic.], mais sans sans en amener aucun. Le Commandant répond qu'il que tous les chevaux de l'établissement sont si maigres, qu'il n'en a pas un seul capable de faire ce voyage ; que tout ce qu'il peut faire, c'est de nous les envoyer à Lagun<a> Grande, caxoeira moins distante de Camapuam. Nos deux hommes viennent accompagnés de quelques nègres Créoles de cet endroit, qui ont des goîtres aussi grands que leur tête, lesquels leur pendent jusqu'à sur la poitrine, et semblent soutirer les traits de leur figure, qui en a un air d'imbécillité. Leur voix est gênée, et ils ne parlent qu'avec difficulté. J'ai beaucoup observé ce vice d'organisation à S^t. Paul, et ensuite à Cuyabá, dans les lieux élevés, et comme Camapuam se trouve entre les eaux qui vont au Paraná au S. E. et au Paraguay au N. O., il est évident que ses habitants doivent cette maladie à la position élevée de la Fazenda.

Nous partons au soir, du Coráo, et jusqu'au 7, nous remontons quelques caxoeiras, laissant à gauche la petite rivière Sucuriú.

7. _ Arrivée à la Cax. Canoa Velha, où les gens de Camapuam, viennent avec cinq chevaux ; ils nous accompagnent par terre jusqu'à Lagun<a> pequena, où il nous reste 12 lieues à faire jusqu'à la Fazenda.

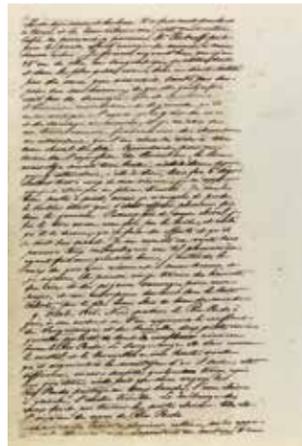
8. _ Nous partons, M^r. de Langsdorff, M^r. Rubzoff et moi, laissant MM. Riedel et Taunay, qui aiment mieux faire le reste en canots. Le voyage à cheval, au milieu de ces campagnes sauvages, nous délasse de la navigation lente de la rivière. Vers le soir, M^r. de Langsdorff ayant pris le devant avec nos gens, je reste en arrière avec M^r. Rubzoff, et au passage d'un fossé profond et étroit, mon cheval, qui ~~était~~ est très faible, ne peut

le franchir et tombe encaissé dans le fossé, les quatre pieds en l'air, sans pouvoir se remuer. Je reste sur le bord sans accident. Nous faisons pendant demie heure des efforts inutiles pour retirer le cheval ;

256

Il se fait nuit pendant ce temps, et la lune éclaire ma petite mésaventure. Enfin, ne pouvant y parvenir, M^r. Rubzoff part pour le pouso, afin d'envoyer du monde à mon secours aide. Je frémis aujourd'hui que j'ai 25 ans de plus, en songeant que je restai seul et sans la plus petite arme, dans un désert habité par des onces qui aiment à sauter par surprise sur un homme, et qui est quelquefois visité par des sauvages. Telle est cependant l'heureuse insouciance de la jeunesse, qu'il ne me vint pas à l'esprit qu'il y eût des onces et des sauvages au monde, et je m'assis sur un tronc renversé, fredonnant des chansons en attendant que l'on vînt m'aider à tirer mon cheval du fossé. Cependant, pour me servir de l'expression des Brésiliens, la lune avait déjà monté trois brasses, c'est-à-dire, depuis que j'attendais, c'est-à-dire, trois fois 6 degrés. Sortant tout à coup de ma rêverie, je m'aperçus [sic.] que je n'étais pas en pleine sécurité. Je voulus bien partir à pied, mais je craignis de perdre le sentier étroit qui s'était effacé plusieurs fois dans la journée. Passant près de mon cheval, je fus le tirer encore une fois par la bride, et voilà qu'il se secoue, qu'il fait des efforts et qu'il se met sur pied ! Je me remets en route sans pouvoir trop m'expliquer un tel phénomène ; ayant fait un quart de lieue, j'entends la voix des gens qui viennent à mon secours, et je rejoins le pouso, où je trouve des haricots, du riz et des pigeons sauvages pour mon souper, et un cuir pour dormir sous la tente céleste, par le plus beau clair de lune du monde.

9 _ Octobre 1826 _ Nous passons le Rio-Pardo à gué, à un endroit où l'on aperçoit [sic.] le confluent du Sanguixuga et du Vermelho, deux petites rivières guéables partout, et dont la ~~confluent~~ réunion forme le Rio-Pardo. Le Sanguixuga est clair comme le cristal, et le Vermelho a une teinte rousse qu'il acquiert à la montagne d'où il sort ; cette différence, encore sensible quelque[—] temps après leur jonction, c'est fait que



nous voyons le Rio-Pardo partagé en deux bandes, l'une claire à gauche, l'autre trouble. Le mélange des eaux finit par ternir la partie claire : telle est l'origine du nom de Rio-Pardo.

Après avoir traversé plusieurs collines, nous apper[cevons la rivièr]e serpentant au milieu d'une

257

riante plaine ; il n'a que trois brasses et demie ; je me baigne dans ses eaux limpides, ayant de l'eau jusqu'à la poitrine, et cependant nos plus forts canots, peuvent y naviguer tout chargés. Nous dînons au port appelé Sanguixugá, où nos canots arriveront sous peu de jours, et qui est à deux lieues de Camapuam. Ce port est le terme de la pénible navigation du Rio-Pardo.

Nous montons à cheval, menacés d'un orage qui ne tarde pas à fondre sur nous. La pluie tombe par torrents ; la foudre éclate à droite et à gauche, et bientôt après, le ciel est tout bleu, et le soleil darde à plomb, ses rayons ardents. Nous arrivons par une montée douce au haut de la montagne d'où nous appercevons [sic.] Camapuam bien en bas de nous ; la descente paraît triple de ce que nous avons monté. De ce côté, sont les sources des petites rivières qui forment le Coxim, où nous allons naviguer, et nous laissons derrière nous toutes celles qui forment le Rio-Pardo. Ainsi, d'un côté, toutes les eaux coulent vers le Paraná, et de l'autre commence la grande vallée du Paraguay.

Nous arrivons à Camapuam à trois heures de l'après midi [sic.], et nous trouvons le commandant qui nous attend au bas de l'escalier de la maison qu'il nous a destinée. Après les politesses d'usage, dont il s'acquitte passablement, malgré la rusticité de ses manières, et après s'être entretenu une heure avec nous au sujet de la Fazenda, il se retire, nous laissant en possession de notre nouvelle habitation.

La Fazenda consiste en une grande cour irrégulière, ayant au N. O. une maison à étage où habite le Commandant, et une petite chapelle, et en face des deux, notre maison, qui est un grand étage où l'on monte par deux escaliers accostés à la façade, et abrités sous le prolongement du toit, lequel est soutenu par quatre esteios de toute la hauteur de la maison,

et placés en ligne parallèle à la façade. Un des escaliers conduit à gauche, à la partie que nous occupons du côté du levant, l'autre à droite, à la partie opposée. Les deux corps de logis communiquent sur le derrière par une Varanda, et sont séparés sur le devant par une petite cour qui est couverte par le même toit, dans lequel il y a un moulin à sucre.

Le reste de la cour de la Fazenda est formé par de méchantes maisons de tuiles et de paille, et de palissades. Il y a à l'entrée en dehors, entre le N et le N. O. et l'Est, une trentaine de cabanes éparses ; la petite riv^e. Camapuam, qui n'a que deux pieds d'eau, borde la fazenda du côté du

258

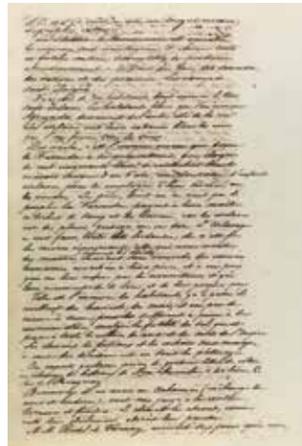
S. E., et il y a encore au delà une longue caserne, et quelques cabanes.

La situation de Camapuam est agréable ; les environs sont montagneux, et, comme toutes ces fertiles contrées, susceptibles de produire abondamment. Ce sont des bois, des Serrados, des vallons et des prairies. Les campos sont éloignés.

Il y a près de 300 habitants, dont environ le tiers sont esclaves. Les habitants libres que l'on nomme Agregados, demeurent de l'autre côté de la riv^e. Les esclaves ont leurs cabanes dans la cour, que l'on ferme tous les soirs.

Des créoles, c'est l'unique revenu que donne la fazenda à ses propriétaires, qui, éloignés de cent cinquante lieues, se contentent bien de recevoir chaque 3 ou 6 ans, une douzaine d'enfants esclaves pour les employer à leur service, ou les vendre. Les pères, dont on ne veut pas dépeupler la Fazenda, payent à leurs maîtres ce tribut de sang et de larmes, car les esclaves ont des pleurs, quoiqu'on en dise. L'Esclavage a cent faces, toutes hor hideuses ; elle n'est pas la moins répugnante, celle qui nous montre des maîtres souvent très dévots, recevant sans remords des couvées humaines arrachées à leurs pères, et à un pays qui ne leur refuse pas la nourriture, et qui leur viennent de si loin, et de leurs propres pays.

Telle est l'incurie des habitants, qu'à peine ils cueillent des haricots, du maïs, et un peu de canne à sucre, pour le suffisant à peine à leur consommation, malgré la fertilité du



sol, qui est propre à toutes les cultures du nord et du midi de l'Empire. Les chevaux, les bestiaux et les cochons sont maigres, à cause du délaissement où sont les pâturages.

On exporte quelques pièces de grossier tissu de coton, on échange de bestiaux de Nova-Miranda, à 40 lieues O. sur le Paraguay.

Beaucoup de ces noirs ou Cabourés (mélange de noirs et indiens), vont nus jusqu'à la ceinture, hommes et femmes. Le climat les absout, comme aussi leur isolement, absout leur paresse.

M.M. Riedel et Taunay arrivent six jours après nous ;

259

ils ont laissé les canots au Sanguixuga, où ils sont arrivés naviguant à⁺¹¹² travers branches et broussailles, devant, quelquefois s'arrêter pour couper des bois tombés en travers.

Le commandant nous prête les bœufs et les charriots [sic.] du gouvernement, et en quelques jours, nous voyons nos canots et nos cargaisons, descendre la montagne.

Il faut 14 bœufs pour traîner un grand canot placés sur un char de deux roues. On fait d'abord une lieue et quart par une plaine ; on franchit une montée que j'estime à 150 pieds, et de là on descend vers Camapuam, l'espace de 1/2 lieue, par une pente d'environ 300 pieds.

On lance les canots dans la petite riv^e. Camapuam, où il n'y a de l'eau que jusqu'au genou.

C'est admirable de penser que de Porto Feliz [sic.] à Cuyabá, on parcourt 308 lieues par 10 riv^s., et que ne faisant que deux lieues par terre, et ~~fran~~ faisant passer les canots par une élévation de 300 pieds ; mais on est encore plus émerveillé, quand on pense que l'on peut naviguer de Buenos-Ayres [sic.] à l'Orénoque, par un cours fluvial de 1.400 lieues, sans autre interruption que les 30 lieues que l'on fait par terre, de Cuyabá au Diamantino, distance qui pourra être réduite à 10 lieues. Cela s'explique par le canal naturel de Cassiquari, qui unit l'Amazone à l'Orenoque.

112 (N.T.) Appel de note que l'on trouve dans la marge, inséré dans le texte.

Nous commandons 120 alqueires de farine de maïs, que ces gens nous préparent à bras, leur unique Monjolo s'étant dérangé. {or,}

Un Monjolo est un tronc d'arbre mis en bascule par une grosse cheville sur un pieu, ayant une cavité en auge à une extrémité, et un gros pilon à l'autre bout. Un filet d'eau tombe dans l'auge, et l'entraîne, et le pilon bat lourdement dans un mortier de bois à fleur de terre fixé en terre, dans lequel on met le grain.

Mais ces pauvres gens n'avaient pas eu le courage de raccommoder leur monjolo, et ils en passèrent par un travail plus pénible.

Aucune monnaie n'a cours à Camapuam : c'est un phénomène que je puis me flatter d'avoir vu dans ce voyage. Nous les payons en indiennes, calicots et autres marchandises qu'ils préfèrent à l'argent, et avec raison. Le sel surtout leur est d'une grande nécessité. Ils payent un plat de sel, la valeur de trois francs, et quelque fois de six francs.

Ces gens avaient autrefois tué leur curé, probablement pour quelque motif de femme, car ils sont

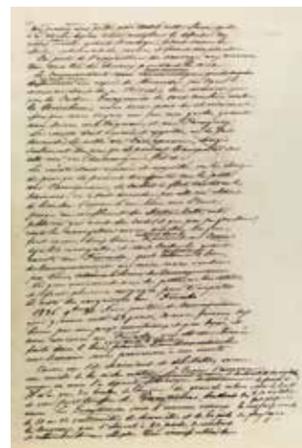
260

très soumis aux prêtres pour tout le reste. Aucun prêtre n'a voulu depuis venir remplacer le défunt. Un vieux noir créole, grand et maigre, faisait sonner la cloche, entonnait les prières, et faisait des processions.

On parle de l'apparition des sauvages aux environs. Une once tue des chevaux pendant la nuit.

Le Commandant nous communique fait savoir qu'il vient de recevoir ayant reçu un exprès de Miranda, par lequel le commandant de ce Présidio lui communique que les Indiens Guaycurús se sont soulevés contre les Brésiliens, nous donne part de cet événement, afin que nous soyons en sur nos gardes, quand nous serons au Taquari, et au Paraguay.

~~Les canots étant réparés et apprêtés, on les fait descendre la petite riv^e. Camapuam, chargés seulement du peu qu'ils peuvent transporter sur cette riv^e. où l'on navigue à flot et à~~



Les canots étant réparés et apprêtés, on les charge du peu qu'ils peuvent transporter à flot, tantôt en les traînant, on les fait descendre par cette riv^e. obstruée de branches, l'espace d'une lieue vers l'Ouest, jusqu'au confluent du Matta Matto, autre petite riv^e. qui vient du sud, et qui par sa jonction, rend la navigation moins pénible. Nos gens font encore deux lieues, et arrivent au entrent dans le Coxim déjà très navigable, et vont laisser les grands canots au Furado, port de Coxim situé à 6 lieues de Camapuam, et où nous nous rendrons par terre, situé à 6 lieues de Camapuam Nos gens reviennent avec les petites embarcations, et font plusieurs voyages pour transporter le reste des cargaisons au Furado.

1826. 9^{bre}. 21. Nous partons de Camapuam après y avoir resté [sic.] 43 jours, et nous faisons six lieues par un pays montueux et peu boisé, et nous arrivons au Furado, qui est une trouée faite dans le bois qui borde le Coxim par où on descend la riv^e. Coxim nous parvenons à nos canots.

Encore un site charmant et délectable ; encore une variété de la riche nature. Le Coxim s'annonce comme on nous l'a dépeint, magnifiquement pittoresque et varié et varié et la beauté de sa végétation, les formes de sa v la beauté de sa végétation fait pressentir la magnificence de ses paysages. Il n'a que 20 brasses de largeur ; de grands arbres et une forêt touffue de Guaytivócas bordent ses rives. Les Guaytivócas sont d'énormes roseaux de 10 ou 12 centimètres de diamètre et de 60 pieds de longueur, qui s'élèvent à 40 pieds, se courbent et retombent en ellipse. Une ramification de

261

petits roseaux et de feuilles forme à chaque nœud une touffe épaisse et arrondie qui orne tous ces arcs fluctuants de bouquets dentelés de verdure placés de distance à distance, qui se rapprochent et s'amointrissent vers la pointe, et ressemblent à des festons qui s'élèvent et retombent par leur propre poids. Les Guaytivócas des deux rives penchent vers la riv^e, s'entrelacent, et forment de véritables voûtes cintrées de verdure, tressées de touffes qui ne laissent passer qu'un demi-jour suave, et entretiennent une agréable fraîcheur.

Nous venons de faire 6 lieues par un soleil ardent : nous jouissons de ce demi-jour, de cette fraîcheur, et de ces charmants berceaux tortueux, que la perspective nous montre ~~au loin dans un~~ au loin dans un atmosphère vaporeux, comme on voit l'arc de à travers celui de Nous jouissons de cette noble nature qui nous souriait sous cette nouvelle forme d'arceaux tapissés de grillages verts.

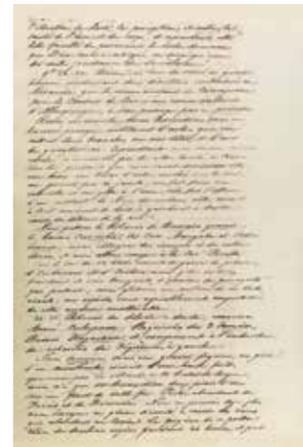
Nos canots amarrés à leurs leviers de fer plantés en terre, et serrés par le courant, formaient un large pont traversé par une guaytivóca renversée, qui de l'autre rive, touchait presque à la nôtre. On avait enlevé les barraques [sic.] des canots, car sur ces étroites riv^{es}. elles seraient bientôt abymées par les branches des arbres. Nos gens ~~cherchen~~ travaillent à différentes choses en chantant. Enfin, nos tentes, nos hamacs et nos canots, forment sur terre et sur l'eau, ~~un campement décoré un~~ une scène de mouvement, décorée d'une forêt architecturale.

Que de sensations l'on éprouve quand on voyage ! Heureux les temps où l'homme aura toujours devant lui un coursier, un Waggon [sic.], un tillac prêt à le porter sans paye au point de la terre où sa pensée, libre, intelligente et capricieuse le pousse ! Où il aura sur toutes ses routes, à toute heure, un chez lui, des frères et des amis ! Où il prodiguera partout ses talents, ses connaissances, ou le modeste travail de ses bras, dans un ~~modest~~ commerce continuel d'amour et d'harmonie ! Alors, plus de ces innombrables maladies sédentaires, qui tourmentent l'esprit et le corps, aujourd'hui, dans nos sociétés tissées d'entraves. Son esprit, toujours lavé par un courant d'idées neuves, conservera ou retrempera les ressorts qui donnent la force,

262

l'élévation, la clarté, la perception, et enfin, la santé de l'âme et du corps : et cependant, cette belle faculté de parcourir le riche domaine que Dieu nous a assigné, ne sera qu'une des mille jouissances du Socialisme !

^{9^{bre}}. 22-23 _ Arrivée au lever du soleil, de quatre hommes conduisant deux déserteurs enchaînés de Miranda, que le commandant de Camapuam prie le Consul de livrer au



commandant d'Albuquerque, à son passage par ce présidio.

Remis en marche, nous descendons sous un berceau presque continuel d'arbres qui réunissent leurs branches sur nos têtes, et d'arcs de guaytivócas. Cependant nous sommes souvent ~~arretes~~ incommodés par des arbres tombés en travers. ~~Une bro~~ Pendant que mon canot descendait vite [sic.], ~~une bran~~ un tronc d'arbre couché sur la riv^e., me prend par la jambe, me fait faire une cabriole, et me jette à l'eau. Cela fut l'affaire d'un instant. ~~la~~ Nous descendons vite [sic.], virant à tout moment de bord à gauche et à droite, à cause des détours de la riv^e.

Nous passons le Ribeirão do Barreiro grande, le baixio Coroinha, les Cax. Mangaba et Pedra branca ; nous côtoyons des campos et des collines élevées, et nous allons camper à la Cax^a. Peralta.

Vers le soir du 23, bords couverts de gazon, de palmiers, d'Embaúvas et d'Embira uçús ; jolie verdure, fraîcheur, et cris bruyants d'essaims de perroquets qui passent ; nous glissons au milieu de ces bords riants ; nos esprits sont agréablement impressionnés de cette verdure inaltérable.

24-25 _ Ribeirão do Silada à droite ; caxoeiras Arará, Culapada ; Boqueirão dos 3 Irmãos, Baixio Itagacava, et campement à l'embouchure du ribeirão de Figueira, à gauche.

Nous sommes sous un grand figuier, au pied d'un ~~monticule~~ mont couvert d'une haute forêt. ~~que nous par~~ Le ribeirão a 10 brasses de largeur, mais n'a que ~~10 brasses d'eau~~ deux pieds d'eau sur un fond de sable fin. Pêche abondante de Pacús et de Dourados. Nous ne pouvons déjà plus nous baigner en pleine sécurité à cause des raies qui abondent au Coxim. La piqûre de ce poisson cause des douleurs aigûes [sic.] pendant 24 heures, et peut

263

donner la mort. Au Pará, où elles sont très grandes, on brûle de la poudre sur la blessure.

26. Boqueirão das Furnas, long de deux lieues. La riv^e. est retrécie [sic.] entre deux rives de rochers presque tous à pic ; le courant est plus rapide ; le lit est profond, et on parcourt ces deux lieues dans une heure. J'ignore par quelle

circonstance la nature a formé ce canal si égal, si tortueux, au milieu d'une si longue plate-forme de rochers massifs.

27 Cax^a. das ~~Furnas ou Anhumas~~ Furnas, où le canot des pêcheurs chavira ; et nous perdons où la perte d'un fusil, d'un pistolet, et de quelques objets de plus sont perdus, tel est le résultat de ce naufrage.

Cax^a. das Anhumas, près de la montagne de même nom. Nous passons depuis deux jours, au pied de montagnes boisées ; Nous entendons le bruit des petits torrents, que le bois dérobe à la vue, tombent avec bruit, et nous ne les apercevons [sic.] que lorsqu'ils tombent du barranco, perpendiculairement dans la riv^e.

Ribeirão do Bicudo, et campement à la Cax^a. Guaymicánga.

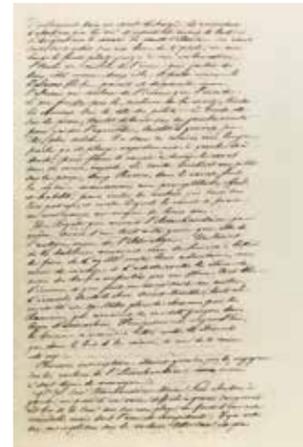
28 29 _ Nous passons outre des Paredões (Rochers à pic) aussi hauts que les mâts d'un vaisseau ; tantôt nous en avons un à droite, long de 3 à 400 pas, tantôt nous en avons un à gauche ; quelquefois nous passons entre deux de ces énormes masses ; alors, la riv^e. est rétrécie, profonde et obscure, et cependant, on voit mieux le fond ; elle est plus rapide, mais silencieuse ; le jour a moins de clarté ; la voix et le bruit sont plus sonores. Nous ne voyons que la riv^e., les murs de rochers couronnés d'arbres à leur cime ; arbres suspendus sur nos têtes, se détachant d'un côté et d'autre dans le ciel qui est perpendiculaire sur nous.

()

Caxoeira Canella de André Alves, nom bien peu géographique, riv^e. Jaurú à droite ; Cax^s. Jaurú, Embira uçu, et arrivée à la Cax^a. Avanhandáva guaçu, nom qui, comme le Guaymicánga, rappelle le Tiété.

Cette caxoeira, la plus grande du Coxim, est longue, remplie de rochers sur ses deux bords et dans son lit. La riv^e. est transformée en un large torrent d'écume qui passe entre des rochers épars, contre lesquels ses flots se brisent, bondissent et passent sans-cesse toujours.

Cinq ou six hommes entre Guides et Pilotes,



s'embarquent dans un canot déchargé ; ils remontent d'abord un peu la riv^e. et ensuite ils virent de bord, et se dirigent vers le canal. Le canot s'élance ; son avant sort tout entier sur un banc de 5 pieds ; on voit la g le fond plat jusqu'à mi embarcation [sic.] ; il touche au milieu de l'écume qui jaillit des deux côtés comme deux ailes ; il passe comme la ~~Falcion~~ flèche, paraît et disparaît comme l'alcion, au milieu de l'écume qui l'inonde. L'air, fendu par la violence de la course, hérissé les cheveux sur la tête des pilotes. Le Guide est sur la proue, tantôt debout sur ses jambes ouvertes pour garder l'équilibre, tantôt à genoux, pour être plus solide. Il a dans ses mains une longue perche qu'il plonge rapidement à gauche et à droite, pour forcer le canot à suivre le canal dans sa course rapide. Le Contre-Guide et un pilote sur la poupe, deux Proeiros dans le canot, font les mêmes manœuvres avec promptitude, efforts et habileté, pour éviter les rochers qui sont sur leur passage, et contre lesquels le canot se ferait en morceaux, au risque de leurs vies.

Une Régate qui aurait l'Avanhandáva pour arène, serait d'un tout autre genre que celles de l'antique reine de l'Adriatique. Un torrent où les bateleurs auraient non seulement à lutter de force et d'agilité contre leurs adversaires, mais encore de courage et d'adresse contre les éléments ; et où des barques emportées par un fleuve tout blanc d'écume, et qui fuit en mugissant au milieu d'écueils dont le choc serait terrible ; tout cela aurait été un spectacle plein de charmes pour les Romains, qui aimaient les combats jusque dans leurs Naumachies. Heureusement aujourd'hui, les hommes n'aiment à lutter contre les éléments que dans le but de les vaincre, et non de se nuire entr'eux.

Plusieurs inscriptions étaient gravées par les voyageurs sur les rochers de l'Avanhandáva ; mais aucune n'était digne de remarque.

9^{bre}. 30. Cax^a. Avanhandáva Mirim. Nous abordons à gauche, au pied d'un ravin difficile à gravir. Campement en bas de la Cax^a. sur une plage au fond d'une anse commode, mais dont l'eau est croupissante. Il y a aussi des inscriptions sur les rochers. Cette Cax^a. est plus

courte que la précédente, mais plus inclinée et plus furieuse. Le passage des canots est encore un spectacle intéressant.

La riv^e. étant déjà assez large, on remet les barraques [sic.] aux canots.

10^{bre}. 1^r. Cax^a. Choradeira, campement à la Cax^a. Jiquitaia.

2. Cax^a. da Ilha, dernière du Coxim, et du nombre de ses grandes cax^s. ~~de cette~~ Elle ressemble un peu à un Salto. ~~Des hommes qui~~ Il y a un banc de trois pieds entre deux rochers, où l'on passe les canots déchargés. Des hommes qui sont dans l'eau jusqu'à la ceinture retiennent le canot avec une corde amarrée sur l'arrière ; ils le laissent aller presque jusqu'à mi longueur [sic.] sur le banc, en sorte que tout l'avant est hors de l'eau et sans appui. Deux ou trois pilotes s'y embarquent ; on largue la corde, le canot tombe, il plonge sa proue plonge et surgit, et il court jusqu'à ce que la riv^e. plus paisible, ralentisse peu à peu son élan.

3. Riv^e. Taquari-Mirim à gauche ; sortie du Coxim, et entrée dans le Taquari, riv^e. plus considérable qui vient de l'Est, et que nous allons aussi descendre. La majeure partie de la journée est employée à passer la Cax^a. Biliago, longue de près d'un quart de lieue, parsemée d'îles et sans aucune chute [sic.] d'eau. Il n'y a que des rochers hors et à fleur d'eau, de forts courants, et des ondes agitées, mais il faut passer les canots déchargés.

Cependant le Biliago est la dernière caxoeira que l'on rencontre sur cette route de Cuyabá. Remis en marche à deux heures, nos gens tirent des coups de fusil, chantent et jettent des cris d'allégresse, parce que nous n'allons plus naviguer que sur des rivières paisibles. Plus d'obstacles qui obligent à décharger les canots, plus de passages périlleux, plus de rudes travaux ! Nous approchons du Paraguay, de cette riv^e. qui a 500 lieues de cours sans le moindre petit courant !

Les anciens Paulistes baptisaient les Novices au Biliago, et leur imposaient un tribut, comme on fait à ceux qui n^o passent la Ligne pour la 1^e. fois. ~~Les hommes~~ L'homme de peine est partout le même, au milieu de l'Océan, il se forme d'une étape où il puisse charmer ses rudes travaux aux dépens frais



de ses chefs en les rançonnant, ou rire aux dépens des pauvres ses confères qui sont à sec comme lui. Au Biliago, il prend pour motif la cessation de ses plus rudes peines, et il oublie tout dans un moment d'effusive [sic.] allégresse. Mais le Biliago a perdu son baptême, et il paraît que la Ligne Equinoxiale oubliera le sien, quand elle sera traversée dans tous les sens par la vapeur, ou par quelque agent encore plus puissant.

Nous passons entre plusieurs îles, et au coucher du soleil, pendant que nos gens tirent encore des coups de fusil, nous entendons d'autres coups qui viennent du détour plus bas, en réponse aux nôtres. Peu après nous apercevons [sic.] trois canots avec baraque [sic.] rouge

1826. 10^{bre}. 2

et pavillon brésilien, et deux batelões. Nous abordons ensemble, pour campons ensemble.

C'est le lieutenant Manoel Dias, envoyé par le Président de la Province, pour aller explorer une navigation plus courte entre S^t. Paul et Cuyabá S^t. Paul et Cuyabá, par les riv^s. Sucuriú et Itiquira, qui, comme le Tiété, courent dans la plus courte direction entre ces deux villes, et sont plus navigables. Il s'agit principalement de savoir si le passage des sources de l'Itiquira au Sucuriú, serait pour le moins, aussi facile que celui du Sanguixuga au Camapuam. On y établirait une Fazenda, et on ferait en 62 jours, un voyage qui en exige 122 par ce dernier point.

Manoel Dias avait avec lui l'Alferes Pedro Gomes, qui avait déjà cherché ce passage en remontant l'Itiquira, et auquel il était arrivé une aventure assez singulière. Il avait remonté le Taquari et l'Itiquira, et, des jusqu'aux sources de celui-ci, de là, cherchant celles du Sucuriú, qui sont au Sud, pour se rendre au Paraná, il avait pris trop à l'Est, et avait trouvé celles du même Taquari, où il avait fait transporter ses canots, dans la persuasion que c'étaient celles qu'il cherchait. Il naviguait vers le Nord Ouest, croyant aller vers le Sud, et malgré que quelques uns [sic.] des siens reconnussent l'erreur, ce ne fut qu'en voyant l'embouchure du Coxim, et la Cax^a. Biliago, qu'il en fut



convaincu. N'ayant plus assez de vivres pour recommencer le voyage, il ne songea plus qu'à retourner à Cuyabá.

Manoel Dias nous confirme la nouvelle de la rupture des Guaycurús, qui, selon leur habitude, ~~avait~~ a commencé par une trahison, ~~ils ont tué~~ en tuant en pleine paix un habitant des environs de Miranda, un sergent et quelques soldats d'un poste peu éloigné de cette forteresse. Toute la tribu a disparu des alentours de Nova Coimbra, et s'est retirée entre Camapuam, le Taquari et le Paraguay, pour vivre en guerre avec les Brésiliens.

Le commandant de Nova Coimbra, a envoyé à Cuyabá, demander des secours, ~~à Cuyabá~~ que le Président allait envoyer incessamment.

La nombreuse tribu des Guaycurús habite aux environs de Nova Coimbra, sur la frontière de la république du Paraguay. Elle a toujours été à craindre aux Portugais, qui ne sont jamais parvenus à la réduire entièrement.

267

Dans l'année 1707, époque de la découverte de ces vastes contrées, par les Paulistes, une monção de 20 canots, mâtés 200 de ces hardis Certanistes, fut attaquée à son entrée dans le Paraguay, par une armée de 3 à 4000 Guaycurús montés sur une immensité de pirogues qui couvraient le fleuve ; ~~et comme~~ et comme les Paulistes n'avaient que des fusils de chasse, ils furent massacrés en grande partie, et le reste s'enfuit à la Colonie naissante de Cuyabá. Les Paulistes, informés de ce désastre, et animés du désir de se venger, envoyèrent l'armée suivante, une monção de 60 canots, et de 700 hommes bien armés, emportant avec eux, douze pièces de deux, montées sur douze grands canots, et un grand nombre de pierriers distribués sur toute la flotte. Arrivés au Paraguay, ils furent attaqués par les Guaycurús qui, entendant pour la première fois le bruit de l'artillerie, et voyant ses terribles effets, furent déconcertés, mais continuèrent le combat pendant plusieurs heures. On raconte que chaque coup de canon renversait des files de canots, et que les sauvages, gagnant d'autres canots à la nage, revenaient à la charge. Une mulâtresse pauliste, de la ville de Jacaréhy, combattait à côté de son mari, au milieu des



flèches des sauvages ; elle chargeait les fusils, et les donnait aux combattants.

Cette fois les Guaycurús furent pleinement dérouterés, et ils ne purent jamais plus empêcher le passage des Paulistes ; mais une telle résistance d'un peuple presque désarmé, contre des conquérants armés de fer, de mousqueterie, et d'artillerie, prouve assez sa vaillance, ~~et rappelle~~ et le rapprocherait des Tlascaladales [sic.], ~~s'ils n'étaient infiniment s'il si~~ si, par son ~~extreme état extrêmement sau~~ extrême sauvagerie, il n'était pas si éloigné de ces héroïques Mexicains.

Pendant que les Portugais s'emparaient du haut Paraguay, les Espagnols s'emparaient de la partie basse de ce fleuve célèbre, fondaient la ville de l'Ascension, et introduisaient la race des chevaux dans les plus riches pâturages du monde. Elle s'y est multipliée depuis d'une manière qui est au dessus [sic.] de toute expression. Les Guaycurús, peu à peu dégoûtés de parcourir le Paraguay, qu'ils ne pouvaient plus dominer avec leurs flottes, adoptèrent les habitudes de leurs voisins, les Espagnols, et de Canoeiros qu'ils étaient, ils devinrent cavaliers, et sous cette nouvelle manière de vivre, ils ont pu conserver leur indépendance, et se sont rendus quelquefois redoutables aux Portugais, qui, dépourvus de cavalerie, souffraient beaucoup d'un ennemi qui venait les harceler dans leurs établissements riverains, et s'enfuyait aussitôt qu'on l'attaquait.

268

1826. 10^{bre}. 2.

J'ai vu dans les annales de la Chambre Municipale de Cuyabá, des traités de paix célébrés au nom de la Très Sainte Trinité à Villa-Maria, sur la fin du 18^e. Siècle entre des Députés portugais et Guaycurús, qui prouvent combien ceux-ci étaient respectés. Il est vrai de dire cependant, que la cour de Lisbonne aimait à ménager les Indiens du Brésil ; D. Pedro I^o suivait la même politique, et les instructions de son gouvernement, prescrivait de ne jamais maltraiter les sauvages, même rebelles, et de gagner leur amitié par des présents. Malheureusement, cette sage politique, fruit des lumières du 18^e. Siècle, n'empêchait pas toujours que de



barbares brésiliens ne commissent des cruautés ~~inut~~ inouïes, aussi souvent stupides qu'inutiles, contre les pauvres sauvages des forêts de leur pays.

Les Guaycurús ne sont plus à craindre aujourd'hui que par leurs trahisons, car ils sont de beaucoup diminués, et, tandis que sur la foi des traités, on est en pleine paix avec eux, tandis qu'on leur donne des présents et des vivres, ils rompent subitement, sans autre motif que le désir de piller, ce qu'ils n'exécutent pas toujours sans faire de victimes, et toute la tribu monte à cheval, hommes, femmes et enfants, et disparaît. Quand ils se révoltent contre les Brésiliens, ils vont vendre le produit de leurs rapines aux Espagnols du Paraguay, et vice versa, quand ils tombent sur ceux-ci. Il n'y a pas trois ans qu'ils revinrent de ce pays chargés d'argenterie qu'ils avaient volée dans une Eglise. On parle dans le temps de la direction qu'on avait donnée à cette argenterie vers Rio-de-jan^{no}. et de réclamations du D^r. Francia, mais je ne sais rien avec certitude à cet égard.

Ces sauvages sont dans la persuasion qu'eux seuls forment le premier peuple du monde, à qui tous les autres doivent tribut et servitude : ils n'en exceptent pas les blancs, qu'ils réduiraient à l'esclavage, s'ils le pouvaient. Ils ont un profond mépris pour les races de couleur, et ils ont des esclaves de la tribu des Chamoukokos, les plus lâches de leurs voisins, et tellement indolents, qu'ils ne se font même pas des cabanes, et s'enfouissent dans des trous d'arbres, pour s'abriter des intempéries. Les Guanás se sont mis sous la protection des Brésiliens, pour se soustraire à la servitude. Les Guatós se font respecter par leur bravoure et leur fierté. J'ai vu arriver depuis à Cuyabá une jeune Espagnole blanche de 11 ans, que le Lieutenant Colonel Jeronimo envoyait au Président, et qu'il avait prise sur les Guaycurús, où elle était esclave. Ces brigands l'avaient enlevée de son pays avec sa mère, tandis qu'elle



était encore à la mamelle. La pauvre mère était morte de chagrin, et l'enfant s'était élevée à la manière de ces sauvages ; ne elle ne parlait que leur langue, et n'entendait pas un mot de ce que nous lui disions, tant en portugais qu'en espagnol. La femme du Président l'avait prise avec elle.

S'il faut en croire les rapports de quelques personnes, les anciens Guaycurús avaient l'usage atroce, quand l'un d'eux mourait, de tuer un de ses esclaves, de le coucher sur son ventre dans la fosse, et de coucher son maître sur son dos, afin, disaient-ils, de le faire lever au jour du Jugement. J'ai lu au Diamantino un dialogue entre un Guaycurú et un Brésilien, que j'ai eu l'impardonnable incurie de ne pas copier, car il y avait des idées sublimes, au milieu des croyances barbares. Tout cela ressemble plutôt à des contes, mais on peut en conclure que ce peuple a quelques croyances religieuses.

La Corographia Brasilica, ouvrage ancien, le meilleur, le plus authentique, car tout ce que j'y ai lu des pays que j'ai visité est vrai, tant pour la topographie, comme pour l'histoire, rapporte une vingtaine de mots de la langue Guaycurú. Omettant ceux qui sont barbares, je transcris les suivants :

- Soleil Aliga
- Lune Epannai
- Crocodile Nioxe
- Cheval Apolicano
- Loup Tiglicon
- Chat Perixène
- Homme Hulègre
- Devin Unigenito.

Ne croit-on pas retrouver les accents harmonieux et euphoniques du Grec et des langues cultivées ? Serait-ce une invention des Jésuites ? Cependant la Corographia est un ouvrage de mérite. Je regrette de ne pas avoir été à même de puiser dans un plus grand répertoire de cette langue : il est probable que j'y aurais trouvé un grand nombre de mots dignes d'une langue agréable et cultivée.

Je reviens à mon journal :

6 décembre 1826. MM. Riedel et Taunay s'embarquent sur un batelão bien équipé, pour

1826. 10^{bre}. 6.

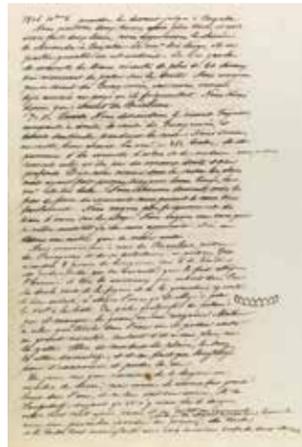
prendre le devant jusqu'à Cuyabá.

Nous partons deux heures après plus tard, et après avoir fait deux lieues, nous apercevons [sic.] le chemin de Miranda à Cuyaba. La riv^e., très large, est en partie guéable en cet endroit. La rive gauche est couverte de traces récentes de plus de 40 chevaux qui viennent de passer sur la droite. Nous craignons que ce soient des Guaycurús, car nous sommes déjà arrivés au pays qu'ils fréquentent. Nous sûmes depuis que c'étaient des Brésiliens.

7-11_ Pend Nous descendons le riant Taquari, campant à droite, à cause des Guaycurús, et faisant sentinelle pendant la nuit. Nous sommes au reste, bien armés. La riv^e. a 250 brasses ; elle est parsemée d'îles couvertes d'arbres et de verdure : nous passons souvent, entre ces îles, par des canaux étroits et peu profonds. Déjà nous sommes dans la saison des pluies, mais ayant fait presque toujours beau temps, la riv^e. est très basse. Nous échouons souvent, mais le peu de force du courant nous permet de nous tirer facilement. Nous voyons plus fréquemment des traces d'onces sur la plage. Nous voyons une once, qui se retire aussitôt qu'elle nous aperçoit [sic.]. Nous en blessons une autre qui se retire aussi.

Nous commençons à voir des Piranhas, poisson du Paraguay et de ses tributaires, ce poisson, qui de n'a pas 8 pouces de longueur, sur 6 de hauteur est redoutable par sa voracité, qui le fait attaquer l'homme, et tous les animaux qui entrent dans l'eau. Ses dents sont de la figure et de la grandeur cy contre [sic.]. Si bien endenté, il attaque l'once, qu'il oblige à passer la riv^e. à la hâte. On pêche quelquefois des poissons à qui il manque la queue, ou une nageoire. Malheur à celui qui tombe dans l'eau où ce poisson existe en grand nombre, surtout s'il a une plaie, ou la galle. Alors ils mordent les plaies, le sang les attire davantage, et il ne faut pas longtemps pour s'évanouir et perdre la vie.

Un jour, nos gens venaient de se baigner au nombre de douze, mais comme ils avaient fait grand bruit dans l'eau, il ne leur était rien arrivé. M^r. de Langsdorff, croyant qu'il n'y avait pas de danger, entra tout seul après, mais il en sortit en



courant avec une piranha pendue au prépuce,⁺¹¹³ partie qu'elles attaquent de préférence ; elle la piranha tomba, et le laissa tout ensanglanté, avec cinq incisions profondes dans cette partie.

Un autre jour, un novice venait d'écorcher un singe pour le faire rôtir. Il le plongea dans l'eau pour le laver, et le retira aussitôt avec quatre piranhas qui, n'ayant pas voulu lâcher leur proie, et privées de leur élément, tombèrent dans la proue du canot. Comme nous nous divertissions beaucoup de cette nouvelle manière de pêcher, nous le fîmes répéter l'immersion du singe plusieurs fois, et en deux minutes, nous comptâmes 60 piranhas, que nous ne mangeâmes pas, parce que nous avions d'autres poissons plus délicats.

On venait dans la même occasion, d'enlever la peau à une capivara, animal de la grandeur d'un porc. Comme la chair n'est pas bonne à manger, nous fûmes jeter le corps à l'eau la riv^e. L'eau devint très agitée à l'entour, et il se fit un grand bruit. Les piranhas le suspendaient hors de l'eau, et le faisaient plonger alternativement. On le voyait diminuer de volume, pendant que le courant l'emportait.

Nous sommes déjà près du Paraguay : ce fleuve commence à déborder : il a déjà plu à ses sources : nous nous en apercevons par une crue des eaux du Taquari. Le courant est presque nul ; les rives s'inondent, nous trouvons difficilement un terrain sec où établir notre camp, et nous sentons déjà le fléau des moustiques.

11 Décembre. Nous sommes dans le Delta que fait le Taquari en entrant dans le Paraguay, ou plutôt dans le labyrinthe où il se perd. Nous laissons toute la journée, des bras qui entrent dans les champs qu'ils inondent, ou ils se perdent, ou rentrent dans la riv^e., ou vont au Paraguay. Nous ne discernons plus si nous naviguons dans le lit de la riv^e. tant elle est transformée en canaux et en baies. Rien n'est plus facile que d'entrer dans des bras sans issue, et de se trouver au milieu des champs ; mais notre Guide est un excellent praticien. Il a fait vingt fois ce voyage, et il se sentirait capable

113 (N.T.) Appel de note que l'on trouve dans la marge, inséré dans le texte.

de couper droit au Nord vers le Paraguay, à travers vingt lieues de ~~pays, hors du lit du~~ champs inondés. ~~Nous~~ Nous sommes en effet déjà arrivés dans la Laguna de los Xarayes, connue de tous les géographes.

Les rives ne se connaissent plus en quelques endroits que par les arbres et les plantes qui sortent des eaux. Cependant nous faisons vers le soir, une lieue par un canal étroit et profond, dont les bords sont hauts, ~~et~~ remplis d'arbres, et dont le courant est rapide.

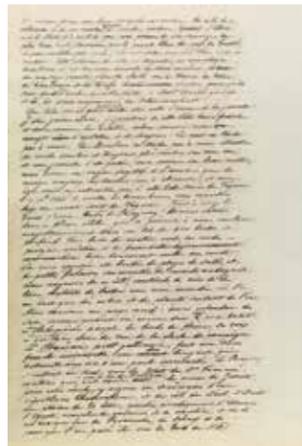
Nous campons à droite, sous des arbres touffus ; mais à quelques pas de notre camp, commence une clairière parsemée d'arbres à troncs élevés, droits et unis jusqu'au branchage, lequel, entrelacé comme un

272

réseau, forme une large coupole arrondie. Au delà [sic.] de ces colonnes et de ces masses éparses de sombre verdure, ~~éparses~~ s'étend vers le Nord, et à perte de vue, une plaine de riz sauvage, du plus beau vert, terminée par les monts bleus du pays des Guatós, ~~et par embellie par~~ qui s'élèvent dans un ciel bleu, rose et violet. Cette plaine de riz verdoyant, ces montagnes lointaines et cet horizon émaillé de vives couleurs, forment un paysage riant, plein de clartés, vu à travers des troncs, des branchages et des touffes ~~touchés rendus~~ sombres, parce qu'ils sont dans l'ombre de notre forêt, n'étant touchés que çà et là, des teintes vigoureuses du soleil couchant.

Une belle soirée ~~peut aussi~~ pourrait être aussi l'image de la jeunesse. J'étais jeune alors ; je jouissais de cette belle heure fraîche et vive comme le matin, calme comme mon âme, exempte ~~alors~~ d'agitation et de chagrins. La nuit ne tarda pas à venir ; la Douleur ne tarda pas à venir étendre ses voiles sombres et toujours plus sombres sur ma vie ; et ma jeunesse s'est passée, non comme un beau matin, mais comme un rayon fugitif de l'aurore, que des nuages orageux ne tardent pas à obscurcir ; et mon âge mûr ne ressemble pas à cette belle soirée du Taquari.

12. 10^{bre}. 1826. Le matin de bonne heure, nous serpentons dans un canal étroit du Taquari. Tout à coup le



Guide s'écrie ; Voilà le Paraguay ! Et nous entrons dans ce fleuve célèbre, qui se présente à nous coulant majestueusement dans un lit de 400 brasses, et profond. Une brise du matin ride ses ondes presque arrêtées, et les ~~fait battre légèrement~~ ~~contre avec une bris~~ brise doucement contre nos canots. La rive opposée est bordée de plages de sable, et de petites falaises surmontées de monts verdoyants ; nous voguons de ce côté, contents de voir de la terre, contents de laisser une rive inondée, où l'on ne voit que des arbres et des plantes sortant de l'eau. Nous sommes en pays neuf ; nous entendons des sons, comme quand on arrive dans le un port habité. L'Anhupóca, peuple les bords du fleuve ; sa voix a quelque chose du son de la cloche des campagnes. L'Aracuam, petit gallinacée, fait avec sa femelle inséparable, un ~~concert~~ duo bruyant, qui ressemble aux cris d'une poule épouvantée. Le Paraguay s'enfuit au Sud, vers les Etats du D^r. Francia, contrées qui, vers la fin du siècle passé, ont causé [—] la ruine des Jésuites, pour avoir voulu y régner en souverains d'une république théocratique, et du côté du Nord, s'étend une plaine de 50 lieues, inondée périodiquement comme l'Egypte, remplie de palmiers et de crocodiles, et où il ne manque que des Pyramides, des Sphinx et des pour que l'on pense être sur les bords du Nil.

273

Nous nous arrêtons un jour sur la plage ~~qui~~ où nous avons abordé, tant pour nous préparer ~~pour~~ à remonter le ~~Para~~ le fleuve (navigation ~~plus~~ plus différente ~~et plus~~ de celle de descendre, et plus pénible), comme pour donner le temps à l'Astronome de déterminer la longitude ~~de ce point du P~~ du confluent du Taquari ~~et du~~ avec le Paraguay. De grands feux, que nous présumons être ~~allum~~ des Guaycurús, se apparaissent du côté du S.E. Quoique séparés des sauvages, par une large riv^e. qu'ils ne pourraient pas franchir, nous distribuons vers le soir, des armes à notre monde, et nous mettons des sentinelles. Un batelão arrive de Cuyabá, ~~vers le soir~~ et s'arrête quelques instants avec nous. C'est l'exprès qui était allé demander des secours au Président, contre les Guaycurús.



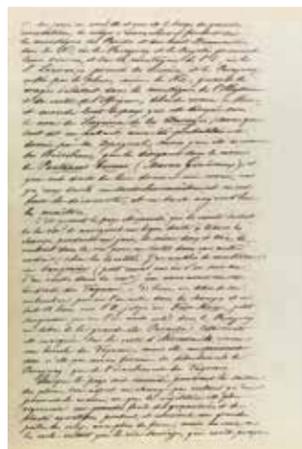
Il nous dit que ne tarderions pas à rencontrer 12 canots, transportant à ~~Coimbra~~, deux cent [sic.] Miliciens à Nova-Coimbra. Retiré sous ma tente, où il n'y a de place que pour mon homme, et où je ne puis être que couché ou assis, j'écris quelques remarques au sujet du pays où nous sommes.

Le pays est une plaine immense qui a 90 lieues du N. au S. depuis la riv^e. de Jaurú jusqu'au delà [sic.] de Nova Coimbra, et 35 de l'O à l'E. depuis la Serra de S. Fernando, qui n'est qu'à deux lieues de nous, à l'O. et forme la frontière de la Bolivie, jusqu'à un pays peu connu de l'E. Presque toujours inondé, la quantité des eaux varie beaucoup de la saison sèche à la saison pluvieuse ; c'est à dire, que depuis mai jusqu'à novembre, le Paraguay, rentré dans son lit, laisse à découvert une grande partie du pays, qui est alors parsemé des deux côtés du fleuve, de baies de toutes grandeurs, depuis 100 brasses jusqu'à une lieue, communiquant avec son lit, et une quantité de lacs plus ou moins grands, qui communiquent avec le fleuve par des canaux étroits, ou n'ont aucune communication avec lui. Le pays est encore coupé par des canaux qui vont d'un lac, ou d'une baie à une autre ; mais les grands canots ne s'aventurent pas à traverser les champs dans cette saison, vu que le ~~peu~~ de fond manque en beaucoup d'endroits, et vu que l'on ne saurait y suivre une route certaine.

Mais dans la saison pluvieuse, qui est depuis décem-

274

bre jusqu'en avril, est et qui est le temps des grandes inondations, les orages s'amoncèlent [sic.] et fondent sur les montagnes des Paresis et du haut Diamantino dans le N., où le Paraguay et le Cuyabá prennent leurs sources, et sur les montagnes de l'E., où le S. Lourenço prend les siennes, et le Paraguay, enflé par les pluies comme le Nil, quand les orages éclatent dans les montagnes de l'Abyssinie, et du centre de l'Afrique, déborde comme ce fleuve, et inonde tout le pays qui est désigné sous le nom de Laguna de los Xarayes, nom qui, soit dit en passant, aura été probablement donné par les Espagnols, mais qui est inconnu des Brésiliens, qui le désignent sous le nom de Pantanaes Geraes, (Marais Généraux), et qui ont droit



de lui donner un nom, vu qu'eux seuls ~~en sont les maîtres~~, et en ont fait la découverte, et en sont aujourd'hui les maîtres.

C'est quand le pays est inondé, que les canots sortent de la riv^e. et naviguent en ligne droite à travers les champs, pendant un jour, et même deux et trois ; ils rentrent dans la riv^e. pour en sortir dans un autre endroit, selon les localités. J'ai oublié de mentionner un sangrador (petit canal par où l'on sort ou l'on rentre dans la riv^e.) que nous avons vu sur la droite du Taquari, à 25 lieues au dessus [sic.] de son embouchure, par où l'on entre dans les champs et on fait 18 lieues vers l'O., jusqu'au Furo Mirim, petit sangrador par où l'on ~~rent~~ entre dans le Paraguay, au dessus [sic.] de la grande île Paraisa. Cette route est marquée sur la carte d'Arrowsmith, comme une bouche du Taquari, mais elle ~~ne provient pas~~ n'est pas moins formée des débordements du Paraguay, que de l'écoulement du Taquari.

Quoique le pays soit inondé pendant la saison des pluies, son aspect ne change pas autant qu'on pourrait le croire, vu que la végétation est plus vigoureuse : une grande foule de graminées et de plantes aquatiques poussent, et couvrent une grande partie des eaux, avec plus de force ; mais aucune ne les cache autant que le riz sauvage, qui croît presque

275



dans tous ces vastes marécages ; le terrain [sic.] peut être couvert de cinq, dix, quinze pieds d'eau, cette plante croît à mesure, et dépasse encore de deux ou trois, et quand les Guatós vont cueillir le riz, ils disparaissent, eux et leurs canots, au milieu des rizières, et il leur suffit de frapper les épis avec la pagaie, pour qu'en peu d'instants les canots soient chargés de riz.

J'ai dit plus haut que le Paraguay perd injustement son nom après sa jonction avec le Paraná. Il suffit en effet de voir la carte, pour s'apercevoir [sic.] que le Paraguay d'abord, et le Paraná, après la jonction, coulent directement du N. au S. depuis les sources du 1^r. de ces fleuves, jusqu'à Buenos-Ayres [sic.]. Le Paraná ~~ne fait donc~~ vient du N. E. tourne vers l'O. et après la jonction, il suit subitement la direction du Paraguay vers le Sud, c'est à dire [sic.], qu'il entre dans la vallée de celui-ci. ~~Le 1^r. Le 1^r. de ces fleuves a beaucoup de courant, et~~

~~est rempli de caxoeiras~~, La mansuétude du Paraguay continue après la jonction, tandis que le Paraná a plus de courant, et est rempli de grandes caxoeiras, ~~Il est vrai que le Paraná [-] est plus considérable~~, et si le Paraná reçoit quatre affluents; de plus que le Paraguay, celui-ci est grossi par le Pilcomaio et le Vermejo, qui viennent des Andes, et dont le cours est double du plus grand tributaire du premier. Les sources de l'un ne sont pas plus éloignées que celles de l'autre. Toutes ces circonstances physiques prouvent assez que la vallée du Paraná n'est pas la même que celle qui continue à avoir son nom après la jonction.

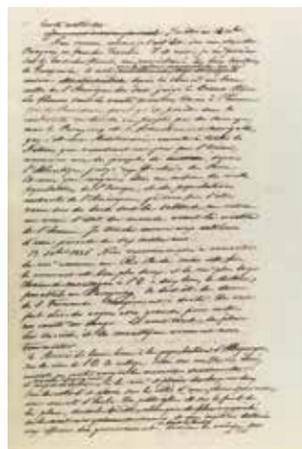
On a donné le nom de Delta, aux embranchements que forme une riv^e. et au terrain [sic.] qu'ils contiennent entr'eux [sic.], quand cette riv^e. se décharge dans une autre ou dans la mer, par plusieurs bouches. Ce nom a été emprunté par analogie, à l'ancienne province égyptienne comprise entre les deux bouches du Nil et la Méditerranée. Je proposerais aux Géographes d'enrichir leur langue d'un mot qui signifiât un pays compris entre la jonction de deux fleuves ou riv^s. et le Paraguay leur en offrirait un tout prêt, vu que c'est un nom célèbre dans l'histoire de l'Amérique, et vu que c'est le nom d'un Etat remarquable par sa position entre deux grands fleuves, qui forment à l'E. à l'O et au S, ses

276

limites naturelles.

Je reviens à mon journal: J'en étais au 12 10^{bre}. :

Nous sommes, comme je l'ai dit, sur une plage du Paraguay, en face du Taquari. Il est nuit ; je me promène sur le bord du fleuve, un peu éclairé des feux lointains des Guaycurús ; il coule paisiblement, et je songe qu'il avec la même mansuétude qu'il conserve cette mansuétude depuis ses sources, au beau centre de l'Amérique du Sud, jusqu'à Buenos-Ayres. Les fleuves sont les routes primitives tracées à l'homme par la Providence pour qu'il pénètre dans les continents ou déserts, ou peuplés par des sauvages ; mais le Paraguay est si franchement navigable, que c'est une Méditerranée ouverte à toutes les Nations qui viendront un jour par l'Océan,



commercer avec les peuples, ~~de ses rives~~, depuis l'Atlantique jusqu'aux frontières du Pérou. Et moi qui naguère étais au milieu des vieilles populations de l'Europe, et des populations naissantes de l'Amérique, je suis fier d'être venu sur des bords dont la solitude me retrace au vrai l'état du monde avant la création de l'homme. Je touche encore aux extrêmes d'une période de six mille ans.

13. 10^{bre}. 1826. Nous recommençons à remonter la riv^e. comme au Rio-Pardo ; mais cette fois, le courant est bien plus doux, et la riv^e. plus large. Chaîne de montagnes à l'O. à deux lieues de distance, parallèle aux Paraguay. Ce doit être la Serra de S. Fernando. Campement à droite. Un vent fort élève des vagues assez grandes pour mettre nos canots en danger. Le vent tombe, la pluie lui succède, et les moustiques viennent nous tourmenter.

14. Arrivée de bonne heure à la population d'Albuquerque, sur la rive de l'O. Ce village, situé sur un terrain [sic.] élevé, consiste en quatre rangées de mauvaises maisonnettes, l lesquelles rangées sont perpendiculaires à la riv. et placées des deux en deux sur les côtés d' et placées sur les côtés d'une place spacieuse, mais couverte d'herbes. Une petite église est sur le fond de la place, dont le 4^e. côté, celui qui est le plus rapproché de la riv^e. n'a qu'une maison s et une maison destinée aux officiers du gouvernement, et dont le fond domine la rampe par

277

où l'on monte au village, forme le 4^e. côté de la même place.

Il y a environ 300 habitants composés de noirs créoles d'Indiens, de métis, de Cabourés, et de noirs créoles.

Le Commandant est un mulâtre, sous lieutenant de Milices. Il nous donne la maison qui domine la rampe, d' et de ses fenêtres, nous appercevons [sic.] le Paraguay, tournant à droite, et une de ses baies tournant à gauche. Des chapelets de petits arbres accompagnent les rives, et le reste est plaine inondée, lacs et bouquets de bois, à perte de vue.

Une ramification de la Serra de S. Fernando, vient expirer en collines, sur l'horizon gauche de ce paysage.



Deux pirogues de Guanás arrivent quatre jours après nous. Il y a neuf hommes et deux femmes. Ce sont les premiers Indiens que je vois, vivant en corps de tribu. Type notablement Chinois, et dans leur physionomie, et leurs vêtements, leurs manières, et l'accent de leur langage. On verra par la suite qu'ils y ressemblent un peu par leur caractère.

Les hommes portent pour tout vêtement, une Tanga, ou un calçon [sic.] de grosse toile à la ceinture. Quelques uns ont une toile en carré [sic.] long, percée d'un trou au milieu, par où ils passent la tête, et qui leur tombe sur la poitrine et sur les reins. Deux de ces Guanás sont vêtus d'une ~~longue~~ d'une longue camisole et d'un long calçon [sic.], comme les Chinois, et ils ont un chapeau de jonc, à bords extraordinairement longs, dont le fond d'abord sphérique, termine en pointe. Ils laissent tous croître leurs cheveux, qui leur tombent sur le dos, ou qu'ils lient en longue queue, pour achever leur ressemblance avec les Chinois.

Les deux femmes ont le teint moins basané que les Indiennes en général; leur peau ne manque pas de finesse; la plus âgée paraît avoir 30 ans et la plus jeune dont la physionomie est assez régulière et intéressante, peut en avoir 14. Sa ~~physionomie est assez régulière et intéressante.~~ La première ~~por~~ a les cheveux liés en longue queue comme les hommes; ceux de la plus jeune tombent sur son dos et sur ses épaules.

Elles se drapent tout le corps dans une grande toile de coton, qu'on appelle Panão, dont la chaîne est entièrement couverte par le tissu des deux côtés, ce qui rend cette toile forte et épaisse. ~~Elles se serrent s'entourent d'abord le corps avec cette draperie déployée qui en la serrant sur les seins,~~ Elles se serrent d'abord le corps avec cette draperie, qui leur passe sur les seins et sous les ~~aisselles~~ aisselles,

278

bras, et leur tombe sur les pieds. Elles jettent le reste derrière leur dos qui en est largement couvert et à grands plis, comme les draperies antiques, et le surplus leur tombe encore abondamment sur une épaule, laissant l'autre épaule et le bras nus. Le panão est rayé dans sa longueur, de larges bandes



bleues blanches et brunes, séparées par de petites raies noires. Or, comme ces bandes suivent naturellement les directions du panão, elles sont horizontales à l'entour de leur corps, obliques sur le dos, et perpendiculaires à la partie qui leur pend de l'épaule, et leur couvre le bras correspondant.

Sans cesse obligées de ne pas laisser tomber leur draperie; souvent ~~obligées~~ occupées de se rajuster et de relever le pan qui leur touche de l'épaule, tous leurs mouvements, imprimés de ce soin, que l'habitude leur rend facile, acquièrent une grâce qui ressemble quelquefois à de la coquetterie, mais qui est toute naturelle. Ce vêtement pittoresque par ses grands plis et par sa bigarrure, ne leur donne pas une démarche libre et dégagée comme nos Dames, mais il leur donne une démarche théâtrale comme les femmes de l'Albanie, vues par Lord Byron, et que l'on remarque chez tous les peuples de l'Orient et du Midi, qui portent de larges draperies, y compris même le Brésil, où les femmes un peu aisées du peuple, aiment à se draper dans une Baieta soyeuse, bordée d'une ample lisière.

Je ne pense pas exagérer en parlant de la grâce de ces deux femmes sauvages: c'est dans les ~~statuaire~~ draperies que la statuaire emprunte un de ses plus beaux ornements; elle leur doit même de belles attitudes et de gracieux mouvements.; C'est sous ce rapport que je trouve de la grâce chez ces femmes Guanás: je les aurai tout au plus observées en artiste.

Ces Guanás viennent de leur village et vont à Cuyabá. L'un d'eux, déjà âgé, a le brevet de Capitão Môr, donné par le dernier Capitão-Général du temps colonial, João Carlos de Oenhausen [sic.]; mais le Capitão Môr ne paraît pas jouir d'aucune considération parmi les siens.

279

14. 10^{bre}. 1826. Les Guanás, réunis dans un grand village situé sur la rive droite du Paraguay, non loin de Miranda, forment une tribu assez nombreuse. Ils ont¹¹⁴ ~~comme la plupart~~ un langage à eux propre, différent de la langue générale des Indiens du Brésil, mais ils parlent presque

114 (N.T.) Appel de note que l'on trouve dans la marge, barrée et inséré dans le texte.

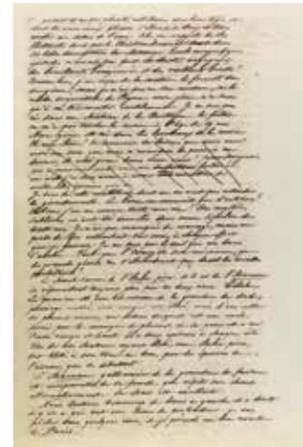
tous un portugais corrompu. Ils sont laborieux et intéressés, mais ils sont lâches et voleurs, et ils prostituent leurs filles et leurs femmes. On dit que celles-ci ont la barbarie de ne laisser croître leurs enfants, que lorsqu'elles ont atteint trente ans. Ces Indiens cultivent les plantes les plus usuelles des Brésiliens, même la canne à sucre, et ils ont deux moulins à sucre. Ils fabriquent leurs Panões, qu'ils vendent aux Brésiliens, qui en font d'excellentes barraques [sic.] que la pluie ne traverse pas.

19. 10^{bre}. Nous partons d'Albuquerque : le Commandant fait tirer quelques salves en honneur de M^r. de Langsdorff, et nous accompagne jusqu'à la plage. Les deux pirogues de Guanás vont de conserve avec nous. Belle navigation ; mais les moustiques nous tourmentent jour et nuit : c'est un supplice inexprimable.

La riv^e. croît journellement, vu que nous entrons dans la saison des pluies ; il a déjà beaucoup plu aux montagnes où naissent le Paraguay et ses tributaires. Les Zingadores ont quitté les Zingas qui n'atteignent plus le fond, pour s'armer de Forquilhas ; e'e c'est une longue perche au bout de laquelle est amarré un bâton en croix oblique, ~~sert à dont l'angle aigu supérieur sert à enfourcher les branches des arbres, et s'appuyer contre elles pour faire remonter les canots ; et l'angle opposé inférieur, sert à accrocher les branches, pour remonter en les attirant à soi servant comme une gaffe, à accrocher ou pousser les branches, pour faire remonter ; mais les branches cèdent souvent, et notre marche est très lente.~~

Les pluies, déjà fréquentes, nous trempent jusque dans nos barraques [sic.], où elles nous retiennent, et où nous souffrons de la chaleur. Quand nous sautons à terre, nous trouvons un terrain [sic.] submergé, où l'on ne peut faire un pas sans enfoncer le pied : force est ~~de se coucher~~ d'étouffer dans le hamac et sous le moustiquaire, sous la double oppression des moustiques et de la chaleur.

Les bords du fleuve sont remplis d'Aguapés (), plante qui s'étend sur la superficie de l'eau, et dont les feuilles larges et arrondies suivent les mouvements des ondes. ~~Nous apperevons~~ [sic.] Souvent, de grandes masses d'Aguapés détachés des rives descendent au milieu du fleuve, ~~d'autres~~



portant d'autres plantes entrelacées avec leurs tiges, et dont les rameaux fleuris s'élèvent à deux et trois mètres au dessus de l'eau. Cela me rappelle les îles flottantes dont parle Châteaubriand ~~dans-s~~ dans ses belles descriptions du Mississipi. Quels magnifiques épisodes n'aurait pas fait cet illustre voyageur, des bouillants Guaycurús et des vaillants Guatós ? Comme lui, j'ai reçu de la nature le funeste don du génie, mais je n'ai pas eu son audace, ni la rebelle inquiétude de Byron. Mon génie n'a servi qu'à me tourmenter inutilement. Je ne suis pas né dans un château de la Bretagne ; la fortune ne m'a pas tendu la main à l'âge de 19 ans. Mon génie est né dans les lambeaux de la misère. ~~Oh ma Mère ! Le souvenir des larmes que vous avez versées un soir que vous n'aviez pas de pain à me donner, est resté gravé dans mon cœur ! Je ne changerais pas ce souvenir contre une vie de fortune fortunée, car c'est j'en suis venu à aimer ma~~ une condition de continuelles épreuves ~~qui m~~

Je suis de cette multitude dont on ne veut pas entendre les gémissements. Le Génie ne connaît pas d'entraves ! Et bien, j'en ai connu toute ma vie ! Des mystères sublimes m'ont été dévoilés dans mon sépulcre de trente ans. Je n'ai pas manqué de courage, mais un poids de fer retombait sur moi à chaque effort que je faisais. Je ne suis pas le seul qui vis dans l'ombre. Tant que l'Evangile sera méconnu, que de grands génies ne s'éteindront pas dans les masses prolétaires ?

Le chant sonore de l'Anhu-póca, et le cri de l'Aracuam se répercutent toujours plus sur les deux rives. ~~L'Anh~~ Le premier est un bel oiseau de la grandeur du dinde; plumage cendré, iris rouge, cou élevé, orné d'un collier de plumes noires, au dessus duquel est un cercle formé par le manque de plumes, où la peau est à nu. Pieds rouges et hauts. Il a deux éperons à chaque aile. Un de nos chasseurs ayant blessé une Anhu-póca, fut blessé à son tour au bras, par les éperons de l'oiseau, qui se débattait.

L'Aracuam, gallinacée de la grandeur du faisan, est inséparable de sa femelle, qui répète son chant alternativement. Sa chair est excellente.

Nous laissons beaucoup de baies à gauche et à droite :

il y en a qui ont une lieue de profondeur : je vais pêcher dans quelques unes, et je prends bon nombre de Pacús.

281

26. 10^{bre} 1826 Aboiements de chiens, et chant des cocqs [sic.] vers le soir. Nous sommes en pays habité, aux Dourados : quelle consolation ! Nous abordons, et en peu d'instants arrivent quelques canots de Guatós. Dans ceux qui sont montés par une famille, le mari rame debout sur l'avant ; la femme gouverne assise sur l'arrière, avec une pagaye semblable à celle de son mari, et les enfants sont assis sur des nattes au fond du canot. Les hommes portent un calçon [sic.] de toile qu'ils achètent des Brésiliens, en échange de peaux d'once et de tigre. Les femmes portent une jupe de même toile, ou d'indienne. Les jeunes filles vont nues, mais elles ont devant une masse de cordons de tuncúm [sic.], suspendue à un cordon qu'elles ont à la ceinture ; en sorte que n'importe le mouvement qu'elles fassent, elles sont toujours couvertes.

La tendance de ces indiens à porter se vêtir, serait un témoignage favorable de leur pudeur, si leur nudité était un vice ; mais à l'état de nature, la nudité est un état d'innocence. Cependant le sentiment de la pudeur accompagne toujours la femme même quand elle n'a pas encore senti celui de sa nudité, dont elle ne s'aperçoit [sic.] que lorsqu'elle vient à porter un vêtement, qui désormais lui sera indispensable.

Si les vêtements des Guatós prouvent chez eux un commencement de civilisation, ils ne flattent pas leurs formes, surtout chez les femmes, car ces pauvres gens, manquant de savon, de fil et d'aiguilles, leurs vêtements sont presque toujours sales et déchirés. La simple nature est toujours assez belle ; il serait à désirer qu'elle ne fût jamais substituée que par l'art perfectionné, qui est aussi une seconde nature : car la transition entre ces deux extrêmes qui se touchent, nous présente des phases assez souvent répugnantes.

Il y a parmi les Guatós qui sont venus nous visiter, un vieillard qui paraît ne pas goûter les nouvelles modes : il est entièrement nu comme ses pères, et il a comme certains sauvages de la mer du Sud, le membre suspendu à un cordon



qui lui passe à la ceinture. Les hommes laissent croître leurs cheveux, qu'ils

282

rassemblent et relèvent et lient sur la tête, et en houppes flottantes. Les femmes et les enfants, les partagent sur le front, les laissent tomber sur les épaules. Ils ont tous aux oreilles des pendants de plumes rouges, noires et de couleurs variées.

Leurs canots sont les plus petits que l'homme ait inventés. Un Guató assis sur la poupe de son canot [sic.], et vu de derrière, cache tout le canot ; on le dirait assis dans une coquille.

Cependant c'est avec ces embarcations qu'ils parcourent le Paraguay, ses baies, et la grande baie de Guatiba Guaiva, qui a deux lieues de fond, et que nous n'avons pas vue, parce qu'elle est trop beaucoup à l'O. des Dourados. Les Guatós sont plus nombreux sur les bords de cette baie, où ils ont trois villages.

Ils sont habiles à tuer le poisson avec la flèche. Le Jacaré forme leur principal aliment, tant par sa grandeur, que par le grand nombre qu'on en voit. Ils ne sont pas moins habiles chasseurs. Hardis agresseurs de l'once, ils commencent par la mettre en fureur, en la blessant avec leurs flèches, pour l'attirer à eux ; alors, ils l'attendent avec leur Zagaia, et rarement ils sont victimes de leur courage.

Ils échangent avec les Brésiliens, contre des toiles, des Zagaias, des haches et des couteaux, beaucoup de peaux de Guariba et de Bugio, deux espèces de singes ; les belles peaux de loutre, et les peaux encore plus précieuses du Tigre : c'est chez les Guatós que j'ai commencé à voir la peau de cet animal, en tout semblable à l'once, excepté que celle-ci est de couleur fauve clair, tachetée de cercles noirs, tandis que le Tigre est tout noir, rempli des mêmes taches, lesquelles qui, dans un sens, sont plus noires que le fond, et vues d'un autre côté sont plus claires, et le fond devient noir comme du geai : effet qui, joint au lustre de leur poil, donne à ces belles peaux une couleur changeante un furtacôr comme le velours noir et la soie noire façonnée.

Très peu enclins à cultiver la terre, les Guatós

sèment que quelque peu de maïs, et ne plantent que quelques racines de Mandioca, de cará et d'Aïpim. Ils recueillent cueillent les grappes d'un considérable bananal qui a été planté anciennement par un Certaniste par un ancien Certaniste, non loin des Dourados, sur la rive gauche du S^t. Laurent, et le riz sauvage qui croît dans les marais du Paraguay, leur fournit une cueillette infiniment au delà [sic.] de leur consommation besoin.

Toute leur industrie consiste à se faire des moustiquaires tissés grossièrement avec une ficelle faite de feuilles de Tucum, (petit palmier épineux) ; sous lesquels ils dorment pour s'abriter des moustiques. Ils font encore de la même manière, un tissu carré [sic.] bordé d'une frange, qu'ils nomment Matapá, de la grandeur d'un petit mouchoir, qu'ils attachent par les deux coins d'un côté, aux extrémités d'un petit bâton, et dont ils se servent constamment pour chasser les moustiques. Chacun a le sien, et ne le quitte que pour dormir. Telle est l'importunité des moustiques !

Les Guatós sont peu nombreux ; je pense qu'ils n'arrivent pas à 500. Ils sont bien faits, adonnés à la chasse et à la pêche, et peu soucieux de se construire de bonnes cabanes. Leur teint est rembruni par le soleil, et leurs traits sont moins américains mongoliques que ceux des Guanás.

On dit qu'ils pratiquent la polygamie, mais je n'ai pu m'en assurer [sic.]. Un jour Je demandai un jour à un Guató qui était dans un canot avec trois femmes, si elles étaient toutes à lui ; il me répondit que oui. Je lui dis alors s'il voulait m'en donner une ; il me demanda si j'avais amené la mienne ; sur ma réponse négative, il me répliqua que si je l'avais amenée, nous pourrions faire un échange. Mais rien ne prouve que parmi les trois femmes, deux ne fussent pas ses parentes ou amies, et peut-être que sa réponse affirmative n'était qu'une dérision.

Bien différents des Guanás, ces sauvages sont très jaloux de leurs femmes, qu'ils aiment, et dont ils sont aimés. Ils aiment aussi leurs enfants, qui, pour la plupart, ont la physionomie intéressante.

Leur langage est précipité (celui des Guanás est lent, et mollement accentué) ; ils se parlent beaucoup par monosyllabes qu'ils s'alternent brèvement [sic.] de l'un à l'autre. Pour



dire oui, ils ne font qu'une aspiration rapide de l'air, sans accompagnement de la voix, comme quelqu'un qui éprouve un saisissement en entrant dans l'eau froide. Ainsi, ce mot, qui est si bref dans toutes nos langues, l'est encore plus chez ces sauvages, mais il est Nous ne nous arrêtons qu'une heure aux Dourados : nous sommes au milieu des hautes collines que nous avons vu du Taquari ; leur pied vient jusqu'à la riv^e., qui est retrécie, encaissée, profonde, et a plus plus rapide.

Les Guatós nous accompagnent toujours en augmentant de nombre, car à chaque cabane que nous passons, leurs habitants s'adjoignent aux nôtres à nous. Ils nous font

compagnie au Pouso, au nombre de 30 ou 40, entre hommes femmes et enfants, et M^r. le Consul, comprenant bien le motif de leur sympathie, leur fait donner abondamment à manger.

1826. 10^{bre}. 27. Arrivés de bonne heure à l'embouchure du S^t. Laurent, nous nous y arrêtons tout le jour et le jour suivant. Notre camp est placé entre celui des Guatós, à gauche, et celui des Guanás qui nous accompagnent depuis Albuquerque. Les uns et les autres s'arrangent des espèces de barraques [sic.] avec des feuilles de palmier, ou avec leurs nattes, ou avec des peaux ; mais il vient la pluie, et ils viennent s'abriter sous nos tentes.

Depuis ce jour jusqu'au 1^r. janvier, nous apercevons [sic.] parfois, des cabanes de Guatós. Le S^t. Laurent est plein, et le courant en est plus fort : on remonte avec une lenteur accablante ; on a bien marché, quand on a fait deux lieues au bout d'une journée de fatigues.

1827. janvier 1^r. Les Guatós se séparent de nous pour retourner à leurs cabanes. Nous arrivons de bonne heure à la dernière cabane de cette tribu ; elle est habitée par une famille très connue et très estimée par ceux de nos gens qui ont fréquenté ces lieux, et qui ont fait beaucoup d'échanges avec le père, qui parle le portugais, et qu'ils nomment Joaquim Corrêa.

Fatigués de notre pénible navigation, tourmentés par des milliers de moustiques qui obscurcissent l'air, et qui couvrent de leur nombre, les endroits où ils se posent, la vue



de cette cabane, dans cet endroit appelé [sic.] Alègre, dissipe soudain notre tristesse, et fait succéder la gaieté, surtout parmi nos rameurs. Le Guató vient de la chasse, et a apporté un énorme Jacaré. La femme, jeune, et d'agréable figure, a soin de ses deux fils, dont le plus âgé n'a pas encore quatre ans. Ces bonnes gens ont des bananes, des racines de cará et de mandioca. On voit dans leur cabane, des arcs, des flèches, des nattes, des paniers, des vases de terre, des matapás et deux moustiquaires de tuncúm [sic.]. Un chien compose tout leur domestique, et une pirogue est amarrée à l'entrée de leur cabane.

Ce couple nous reçoit avec le sourire sur la figure, signe évident que le bonheur habite avec lui, car le sourire du sauvage n'a jamais d'autre origine

285

que son cœur.

M^r. de Langsdorff proposa au Guató de l'accompagner jusqu'à Cuyabá, afin de chasser pour nous, et dans un instant, la famille s'embarque, ne laissant à terre que la simple cabane. Tout s'arrange dans la pirogue, qui n'a que 16 pouces de large, et 14 pieds de long. Funeste invitation !

Cette famille n'a plus revu sa cabane : elle a péri tout entière un mois plus tard, sous les coups de deux infâmes Guanás, qui l'ont assassinée pendant son sommeil, pour s'emparer d'un présent de haches et de couteaux que M^r. le Consul lui avait fait. Ce déplorable événement a rempli d'horreur et d'indignation toute la ville de Cuyabá, toutes les populations brésiliennes et sauvages du Paraguay jusqu'à Nova Coimbra, et il s'en est suivi des circonstances qui formeraient un intéressant épisode, propre à donner une idée du noble caractère des Guatós, et de la lâcheté des Guanás. (A Voyez mon journal rose)

3 janvier 1827. Je ne saurais dire les souffrances que les moustiques nous font endurer : c'est un fléau qui suffirait pour désertir toute une contrée. Ils sont en si grand nombre, et si tenaces à nous entourer et nous piquer, que l'air en est obscurci : en vain nous avons tout le corps bien couvert, ils piquent à travers les vêtements, les bas et les coutures [sic.]



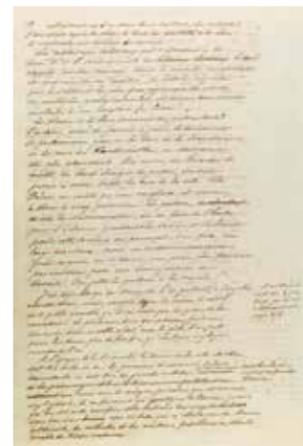
des gants et des bottes. Nous nous drapons quelquefois de la tête aux pieds dans une couverture, ou dans notre manteau, mais la chaleur nous le fait bientôt jeter loin de nous. Nous sommes condamnés au pénible travail d'agiter du matin au soir, un rameau pour nous garantir la figure, et malgré cela ils nous obsèdent, ils entrent dans les narines, dans les yeux et les oreilles, et, quand nous mangeons, ils entrent dans la bouche avec les aliments. Les rideaux de nos barraques [sic.], qui sont de drap vert, sont, littéralement parlant, noircis par le nombre serré des moustiques qui s'y posent ; les bords intérieurs des canots en sont noirs. Des pantalons blancs que nous mettons le matin, sont bientôt remplis de sang des moustiques qui, ne pouvant s'envoler à cause qu'ils sont pleins de sang, sont écrasés par nos mouvements, quand nous sommes couchés dans nos barraques [sic.]. Je suis déjà devenu presque insensible à leurs piqûres, car souvent j'en aperçois [sic.] 20, 30, déjà enflés de sang, sur ma main, dont l'épiderme la peau ressemble l'épiderme ressemble à une peau de ou à un papier qui l'imité, et dont on couvre les écrins, tant elle est remplie de piqûres sèches. Pour donner enfin une idée de ce fléau, je citerai une énergique plaisanterie des graves Messieurs Spitz et Martius, qui n'ont pas

286

trouvé d'autre moyen de s'exprimer, que d'écrire en Europe que tel était le nombre des moustiques, que les canots avaient baissé de deux pouces dans l'eau, à cause de leur poids.

Nos pauvres rameurs, plus endurants que nous, ne laissent pas que de souffrir davantage, car ils sont presque toujours nus jusqu'à la ceinture. Pour chasser les moustiques, ils brûlent sur la proue des canots, des morceaux de capim ; la grande quantité de fumée qui en sort, les garantit en quelque sorte ; mais ce n'est qu'un palliatif, et nous souffrons encore un martyr de plus, car la fumée nous fait brûler les yeux, et nous ôte la respiration.

Pendant notre déjeûner, quelques rameurs qui viennent de l'estirão supérieur, nous font douter que c'est l'expédition du Lieutenant Colonel Jerônimo, que nous nous attendons à



rencontrer à tout moment, et qui est attendu à Nova-Coimbra, pour soumettre les Guaycurús. En effet, nous apercevons [sic.] une canôa avec pavillon impérial, chargée d'effets et couverte de soldats. Bientôt nous en voyons d'autres, et nous en comptons douze. Jerônimo a avec lui deux cent miliciens et cent pédestres (hommes d'équipage enrégimentés). Ses canots sont remplis de grappes de bananes ; ce qui est un mauvais augure pour nous, qui comptons nous approvisionner au grand bananal de la riv^e. Cuyabá, dont nous ne sommes pas loin.

Nous abordons pour parlementer ; Jerônimo nous donne des journaux de Rio, et nous nous séparons un quart d'heure après.

4 janvier 1827. Entrée dans la riv^e. Cuyabá, laissant le S^t. Laurent à droite ; les moustiques commencent à diminuer.

8 Arrivée au Bananal.

À l'époque des premières incursions des Paulistes, un des plus intrépides chercheurs de l'or, ne laissa pas que d'avoir en vue le bien des voyageurs, et même de fonder un établissement d'agriculture. João Leme se fixa en cet endroit, éleva un tertre dont il fit porter la terre d'assez loin, et y bâtit une maison à l'abri des inondations. Il planta des bananiers, des mamoeiros etc. ; mais après, par des raisons qui me sont inconnues, il abandonna

287

cet établissement.

Nous y trouvons encore un vestige de l'ancien tertre, quelques tuiles brisées, quelques mamoeiros, et une épaisse forêt épaisse de ~~bananiers frondoses~~ bananiers frondoses, la plus grande que j'ai vue. Une aussi vigoureuse multiplication de cette plante gigantesque, est sans doute due à l'absence des Sauvas; (fourmis très nuisibles aux arbres et aux plantes), qui ne peuvent pas pulluler dans ce terrain [sic.] inondé.

Nos gens sautent à terre, avides de cueillir des grappes de bananes¹¹⁵ ; mais les gens de Jerônimo ~~avaient~~ ayant

115 (N.T.) grappes (de bananes): on note que le *Dictionnaire de l'Académie Française* ne fait mention de l'usage du mot régime pour parler de groupes de fruits qu'en 1832-5; *Littre* aussi en parle.

emporté les mûres, les nôtres ne cueillent que des grappes vertes, dans l'idée de manger les bananes rôties, ou d'attendre qu'elles mûrissent, et ~~ils reviennent~~ chacun revient courbé sous le poids d'une seule grappe, ou de deux.

17 janvier. Une canoinha prend le devant pour aller aux premières habitations chercher des vivres, dont nous commençons à avoir besoin.

18. Arrivés de bonne heure à un endroit où, pendant la crue des eaux, on entre à droite dans les champs inondés, le Guide, voyant que la riv^e. est déjà assez haute, fait arrêter les canots, et va avec une canoinha, reconnaître si nous pouvons quitter la riv^e. Il revient une heure après, et donne les ordres pour entrer au milieu ~~dans~~ des champs, ce qui s'exécute à notre grande ~~contentement~~ satisfaction car nous sommes impatients de quitter la lente et pénible navigation que nous suivons, et de traverser en ligne droite une distance où dans un jour, on avance autant que dans trois, dans le lit tortueux de la riv^e.

En peu d'instants, nous ne voyons plus le ~~Paraguay~~ Cuyabá. Les canots, poussés par les rames et deux Zingas, filent trois nœuds ; l'eau n'est pas très profonde ; les graminées la surpassent d'un mètre, et ~~ne la la~~ la dérobent à la vue : ~~il~~ les canots, à moitié cachés par cette ~~ver~~ végétation, paraissent glisser sur un champ de verdure ; plus loin, ils disparaissent entre des plantes plus hautes, et on ne voit que les hommes. ~~Les grands arbres, et les arbustes~~ Nous passons au milieu de grands arbres et d'arbustes qui rendent l'illusion plus parfaite. Nous dînons sur un terrain [sic.] humide, boueux et isolé, couvert de grands arbres dont les tiges sont droites et arrondies comme des colonnes, et dont les épaisses et hautes colonnes nous donnent un bel ombrage.

288

18 janvier 1827_ Sur le soir, voulant regagner la riv^e., nous éprouvons des difficultés qui, pendant un quart d'heure, nous font douter si nous ne serions pas obligés de retourner au point d'où nous sommes partis le matin ; nous allons et revenons sans trouver assez de fond ; ~~pour~~ pour naviguer vers le fleuve ; enfin, nous trouvons un passage dans la forêt qui



le borde, où nous sommes forcés de couper des arbres et des branches, et après tant de peine, nous entrons dans le braço do Guacurituba, qui est un bras étroit du Paraguay Cuyabá. Nous y trouvons un pouso très désagréable, car le terrain [sic.] est si inondé, que nous dormons dans les canots. On n'allume pas du feu, et nous jeûnons jusqu'au lendemain, ce qui est très sensible en voyage.

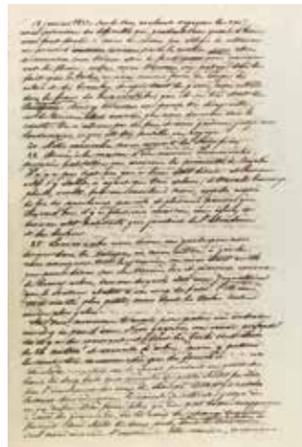
20 Notre canoinha nous apporte des vivres frais.

22 Arrivée à la maison d'un nommé Lourencinho, première habitation qui annonce la proximité de Cuyabá. Il n'y a pas sept ans que ce lieu était désert : cet homme actif s'y établit, n'ayant que trois esclaves ; il travaille beaucoup, plante, récolte, fait un moulin à sucre, appelle auprès de lui ses nombreux parents et plusieurs pauvres gens. Aujourd'hui il y a plusieurs maisons, une église, et environ cent habitants qui jouissent de l'abondance et du bonheur.

25 Lourencinho nous donne un guide pour nous diriger dans les campos, où nous entrons à gauche ; nous naviguons toute la journée, ne nous étant arrêtés que pour dîner sur un terrain [sic.] sec et pierreux, couvert de beaux arbres, sur un desquels était une Jaquatirica que le chasseur abattit d'un coup de fusil. C'est une once moitié plus petite, mais dont les taches sont encore plus jolies.

Au soir, nouveau travail pour passer un endroit où il y a peu d'eau. Nous gagnons un canal profond où il y a du courant, et dont les bords sont élevés de 50 centim.^s et couverts d'arbres : nous y passons la nuit, très incommodés par des fourmis.

26 Nous remontons ~~un~~ le canal pendant un quart de lieue ; les deux bords sont remplis de petites chûtes [sic.] formées par l'écoulement des eaux des champs, en sorte qu'en les laissant derrière nous, le canal se rétrécit [sic.] jusqu'à ce qu'enfin il ne forme plus qu'un petit bassin inaperçu [sic.] à cause des graminées, où les eaux du champ supérieur forment une chûte [sic.] de deux pieds, cachée comme le bassin, et dont le murmure seul nous annonce l'existence. Cette caxoeira, inconnue



de nos guides, qui n'ont jamais passé par ici, a la forme d'un arc, et donne naissance au canal ; elle nous oblige à décharger les canots, à les traîner une centaine de pas, et à transporter les charges, sur le dos, avec de l'eau jusqu'au genou. ~~Nos Guides n'ont jamais passé par ici, en sorte~~ Depuis le Biliago, nous ne nous étions pas attendus à ce fastidieux travail.

Cette singulière navigation nous occupe toute la journée. Dans certains endroits il n'y a pas un pied et demi d'eau ; heureusement, la consommation des vivres a beaucoup allégé les canots. Le terrain [sic.] nous offre tantôt des passages semblables, tantôt des lacs si profonds, que la Zinga n'atteint pas le fond.

Redoublement de travaux vers le soir : nous sommes près de la riv^e. où nous espérons entrer avant la nuit ; mais peu d'eau ; serrado épais ; nous entrons difficilement dans le sangrador (petit canal d'écoulement ou de transbordement), coupant arbres et branches. Ce sangrador est presque aussi étroit que les canots, et n'a pas un pied d'eau ; ses bords ~~sont~~ ont depuis 3 jusqu'à 10 pieds de hauteur.

Les canots, engagés dans ce sangrador, sont, malgré nos efforts, retenus par ses bords tortueux, sur la poupe et la proue. La nuit nous surprend, et comme les bords du canal sont remplis d'arbres de Novato, nous dormons dans les canots, espérant nous y garantir des fourmis qui vivent sur ces arbres ; mais elles viennent dans les canots, en sorte que nous passons une nuit affreuse, tourmentés par leurs brûlantes piqûres.

L'arbre appelé [sic.] Novato, par les Paulistes, et Formigueiro, à Cuyabá, est remarquable par les fourmis dont ses branches sont toujours remplies, et qui, aussitôt qu'elles sont sur la peau, enfoncent le dard qu'elles ont à l'extrémité du comme les guêpes. La piqûre produit une douleur vive, passagère, aussi bien que l'inflammation qui la suit ; mais, lorsqu'on est atteint par un grand nombre de ces fourmis, cela peut devenir un mal très grave.

Cet arbre tire son nom de ce que les rameurs s'amuse à laisser les Novatos (Novices) s'y accoster, et y amarrer leur hamacs, pour rire de leurs douleurs. Nous le connaissons depuis le Paraná ; mais il existe en grand nombre, à commencer du S^t. Laurent. Les feuilles sont longues et pendantes,

le bois est vert blanc, la forme de l'arbre est, dans les bois, élancée et pyramidale.

27 janvier 1827. Travail dès le point du jour. Nous déchargeons les canots ; nous abattons les bords en quelques endroits. Cela nous mène jusqu'à midi, où, grâce à Dieu, tout est rentré dans la riv^e., et le soir, nous avons la satisfaction d'aborder devant la maison du Capitão Bento Pires, dont la douce hospitalité nous délasse de tant de travaux.

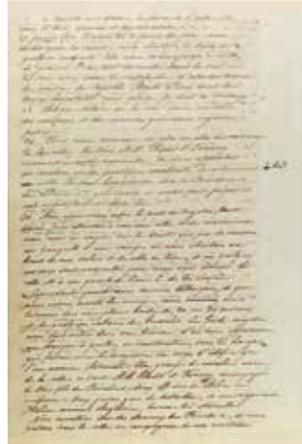
28 Chaque détour de la riv^e. nous montre des maisons, et du monde qui nous regarde passer.

29. Tout nous annonce de plus en plus le voisinage de la ville. Au soir, MM. Riedel et Taunay viennent à notre rencontre, et nous apportent des melons et des pastèques excellentes, et retournent à la en ville. Ils sont hospedados chez le Président de la Province, qui nous a aussi fait préparer un appartement chez lui.

30. Nous apercevons [sic.] enfin le port de Cuyabá, tant désiré. Je m'attendais à voir une ville, et du mouvement ; mais nous ne voyons sur la droite que peu de maisons, un hangar et une rampe où nous abordons au bruit de nos salves et de celles de terre, et où quelques curieux sont rassemblés pour nous voir arriver. La ville est à un quart de lieue E. de la rivière.

Cependant, quand nous sommes débarqués, et que nous avons monté la rampe, nous ~~sommes~~ nous trouvons sur une place bordée de 20 ou 30 maisons, et de quelques cabanes de Guanás. Le Garde-magasin nous fait entrer dans son bureau, d'où nous apercevons [sic.] une barque à quille, en construction, sous le hangar; qui forme avec le magasin un corps d'édifice que l'on nomme Arsenal. Un groupe de cavaliers arrive de la ville ; ce sont MM. Riedel et Taunay, accompagnés de trois fils du Président, deux officiers de Milices en uniforme, deux jeunes gens de distinction, et un négociant Italien nommé Angélini, homme très estimable.

Nous montons sur des chevaux du Président, et nous partons pour la ville, en compagnie de nos visiteurs.



Non loin du port est l'église et la caserne de S. Gonçalo, deux bâtiments construits de terre pilée, qui ne sont pas encore finis, et qui tombent en ruine avant de jamais avoir servi. Le terrain [sic.] est inculte, jusqu'à moitié distance de la ville, où l'on commence à voir des murs de clôture faits de terre pilée, et quelques jardins, et quoique d'assez loin on aperçoit [sic.] le mont dos Passos couronné d'une église et de maisons, on ne voit proprement la ville qu'après y être arrivé. La rue du port, par où nous entrons, est large, bien pavée de pierres de grève ; les maisons sont au rez de chaussée [sic.] ; mais il y a tant de tamariniers et d'orangers dans les jardins, que la ville se présente sous un aspect riant. Nous traversons une petite place où est la cathédrale, qui ~~est bien loin d'être~~ n'a rien de remarquable, la maison du train et de la fonderie des lingots d'or, la prison de ville, surmontée d'un petit étage servant de ~~maison~~ municipalité, et une maison à étage qu'on appelle le palais de l'Evêque, tous édifices assez ordinaires, et nous entrons dans une place plus spacieuse, où est le palais du Gouvernement, qui sert de résidence au Président. C'est une maison spacieuse, mais simplement assobradada, dont l'extérieur très simple, ne correspond pas au titre de palais qu'on lui donne ; mais c'est l'usage au Brésil, de qualifier ainsi toutes les maisons qui servent aux administrations.

On ne voit que quelques personnes dans les rues, ce qui n'est pas étonnant dans une ville entourée d'immenses déserts.

Le Président, M^r. Jozé Saturnino da Costa Pereira, exerce envers nous la plus exquise hospitalité, pendant 10 jours que nous restons chez lui. Distingué par ses manières et ses connaissances, bon mathématicien, et excellent père de famille, il jouit de beaucoup d'estime dans la province, et il est à la veille d'être élu Sénateur de l'Empire. Nous contractons une vive affection envers lui et sa nombreuse famille. ~~un vif sentiment d'affection~~

Description de Cuyabá ; mœurs de ses habitants.

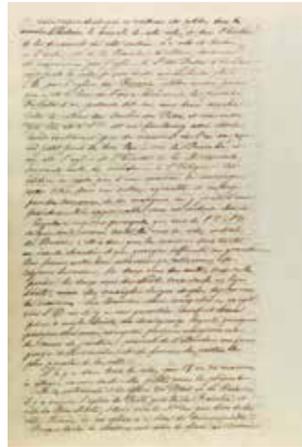
Une ville de 3 à 4000 habitants; (intra-muros), est bien vite [sic.] connue. Cuyabá s'étend de l'E. à l'O. sur un terrain [sic.] dont la pente assez douce va du côté du S. aboutir au ribeirão da Prainha, petit ruisseau qui court à l'O. et qui tarit une partie de l'année. On

292

verra cependant que ce ruisseau est célèbre dans les ~~les~~ Annales l'histoire les annales de cette ville, et dans l'histoire de la découverte de cette contrée. La ville est bordée de l'autre côté de la Prainha, de collines, dont une est couronnée par l'église de S^t. dos Passos, d'où l'on voit toute la ville, et une autre au S. O. ou plus à l'E., par l'église du Rozario, célèbre encore, parce que c'est le lieu où l'on a découvert la première Folheta d'or, pesant, dit-on, une demi arroba. Entre la colline du Senhor dos Passos, et une autre qui lui est à l'E. est un faubourg assez étendu, mais contenant peu de maisons, où l'on va par un petit pont de bois lancé sur la Prainha, et où est l'église et l'hôpital de la Miséricorde, servant aussi de résidence à l'Evêque. Cet édifice ne passe pas d'une maison de campagne ; mais situé dans un vallon agréable et ombragé par des tamarins et des orangers, on y jouit d'une fraîcheur très appréciable dans cet ardent climat.

Cuyabá a cinq rues principales qui vont de l'E. à l'O. et qui sont comme toute les rues des villes centrales du Brésil ; c'est-à-dire que les maisons sont toutes au rez de chaussée [sic.], et que, quoique différentes en grandeurs, leur forme, aussi bien extérieure qu'intérieure, est toujours la même. Les deux rues du centre, sont seules pavées ; les deux rues du Nord, sont seules en ligne droite, ~~mais~~ elles sont plus larges et plus dépourvues de maisons. Les traverses sont irrégulières, excepté vers l'O. où il y a un quartier neuf et bien percé à angles droits, où il n'y a lequel, quoique ~~presque sans ma~~ composé presque uniquement de murs de jardins, promet de s'étendre un jour jusqu'à la rivière, et de former la partie la plus peuplée de la ville.

Il n'y a dans toute la ville, que 18 ou 20 maisons à étage, encore sont-elles petites pour la plupart.



Outre la cathédrale et les églises dos Passos, et do Rozario, il y a encore l'église do Parto, près de la Prainha, et celle da Boa Morte, située vers le N. un peu hors de la ville. Aucune de ces églises n'a rien de remarquable.

Presque toutes les maisons ont dans le fond un terrain [sic.]

293

qui a le nom de Quintal (jardin), mais qui est le plus souvent inculte, ~~com~~ car les Brésiliens sont comme étaient les Anglais, il y a cent ans ; ils connaissent très peu le jardinage. Cependant il y a des orangers, des tamarins et des bananiers. Ce qui rend la ville très pittoresque, vue du mont dos Passos. Le tamarin est plus grand que l'oranger, touffu, et d'un beau vert tirant sur le sombre. ~~Les maisons⁺¹¹⁶, blanchies avec de la tabatinga d,~~ et en partie masquées par les touffes arrondies de ces arbres, ~~produisent un très bel effet.~~ Les maisons sont pour la plupart teintes avec de la Tabatinga, qui leur donne une blancheur éclatante, ~~et que~~ sont en partie masquées par les touffes arrondies de ces arbres, et ce contraste produit un très bel effet ; mais la plupart des maisons de l'extérieur de la ville, et les murs des jardins, ne sont pas blanchis, et ont la couleur roux sale de la terre avec laquelle ils ont été pilés.

L'aspect des villes centrales du Brésil, a son caractère propre, comme dans toutes les contrées de la terre. Ici les maisons n'ont pas de cheminées sur les toits ; on fait la cuisine dans un petit hangar attenant à la maison, et comme les vitres sont fort chères, les fenêtres ont toutes des rotules à grillage de bois très menu. Les fenêtres de la maison du Gouvernement, sont les seules vitrées dans toute la ville.

On frappe à Cuyabá, des monnaies de cuivre, auxquelles on donne le double de leur valeur. ~~C'est encor Un~~ C'est encore un reste du gouvernement de D. João VI. Nos neveux auront peine à croire de telles anomalies.

Il n'y a pas quatre ans encore, quand, sur mon rocher aride et escarpé de Monaco, s'avançant dans la mer comme

116 (N.T.) Appel de note que l'on trouve dans la marge, barrée et inséré dans le texte.

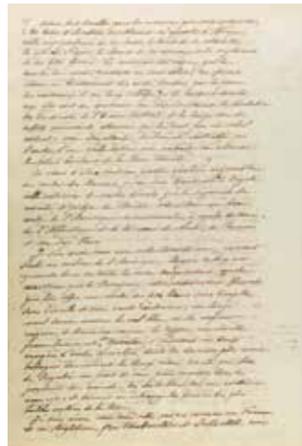
Gibraltar, je regardais la Méditerranée du haut d'une batterie, accosté contre un canon de 24, impatient de m'élancer sur cette mer ouverte à toutes les routes du monde, et attristé par les obstacles qui me retenaient, les vents chauds de l'Atlas, sifflant parmi les platanes de l'esplanade et entre les figuiers de Barbarie qui hérissent ces rocs dont la base, rentrée en

294

dedans, fait trembler pour les maisons qui sont suspendues à 80 toises d'élévation, semblaient m'apporter d'Afrique, mêlés aux parfums de ses Oasis, le bruit de ses cataractes, les cris des Nègres, le chant de ses oiseaux, et les rugissements de ses bêtes féroces. Le murmure des vagues, que la bouche du canon rendait en sons éoliens, me faisait rêver au bruissement des ondes fendues par la proue des vaisseaux, et au long sillage qu'ils laissent derrière eux. Les cris des éperviers me représentaient la désolation des îles désertes de l'Océan Austral, et la large voie de reflets mouvants, allumés sur la mer par un soleil ardent ; voie étincellante [sic.], seulement contrastée par l'ombre d'une voile latine qui passait, me retraçait le soleil brûlant de la Zone torride.¹¹⁷

Ces rêves d'alors sont en partie réalisés aujourd'hui ; du rocher de Monaco, je me suis transporté à Cuyabá, ville entourée de vastes déserts qui la séparent du monde, et presque du Brésil ; ville située au beau centre de l'Amérique méridionale, à égales distances de l'Atlantique et de la mer du Sud ; du Panamá et du Cap Horn.

Je suis venu voir une ville torridienne, existant seule au milieu de l'Amérique, éloignée de deux cent quarante lieues de toutes les mers, et cependant rendue maritime par le Paraguay, cette méditerranée fluviale qui lui offre une route de 400 lieues sans tempêtes, sans écueils et sans vents contraires ; un large canal serein comme le ciel bleu, où la vapeur nagera, et traînera comme le cygne, une double queue lumineuse, et spiralee s'ouvrant en deux rangées d'ondes spiralées, dont les derniers plis iront balayer doucement les deux rives ; route qui



fera de Cuyabá un port de mer pour recevoir tous les produits du monde, les distribuer sur un continent immense, et donner en échange les denrées des plus fertiles contrées de la terre.

Je suis venu voir une ville moins connue en France et en Angleterre, que Tombouctou et Irkoutsk, mais

295

qui deviendra un centre de leur commerce ; ville fondée par les Paulistes, descendants des Portugais ; où règnent les lois, les mœurs, les superstitions, les habitudes, les vices et les vertus des Portugais, des Maures, des Brésiliens, des Sauvages, et des Nègres d'Afrique ; où l'on parle une langue portugaise imprégnée de mots de tous ces peuples divers de caractère et d'origine ; ville enfin, où les mœurs les plus effrénées, la licence à son comble chez la plupart de ses habitants, surpassent tout ce que l'on nous a dit des peuples qui se laissent aller à leur penchant à la luxure, excités peut-être par un climat ardent.

Dans tous les pays du monde, les bonnes mœurs ne sont pas toujours respectées dans toutes les classes de la société ; je ne dirai pas que la relaxation soit générale à Cuyabá ; mais nulle part je n'ai vu un si grand entraînement à la licence.

Indépendamment du climat, l'isolement de ce peuple ; le peu de force des préceptes ~~reg~~ religieux, affaiblis par les grandes distances ; la facilité de vivre avec peu de travail ; l'absence d'une civilisation avancée qui nourrit d'occupations morales les classes indépendantes du travail ; le voisinage des sauvages, dont l'innocente liberté se transforme en vice la liberté, innocente dans les bois, se transforme en vice, lorsqu'elle chez un peuple qui prétend être civilisé ; l'esclavage enfin, tout concourt à relâcher les mœurs, dont l'observation fait la gloire et la vigueur des peuples qui les respectent.

Tous les prêtres vivent en concubinage ; on les voit chez eux entourés de leurs enfants ; soit exemple des prêtres, soit corruption générale, la plupart des hommes ont aussi des concubines, et souvent, ne se marient qu'à un âge avancé, ou par intérêt, ou pour avoir une femme qui les soigne. La plupart des femmes depuis les I^{es}. conditions jusqu'aux dernières, ont

117 À mettre en tête du Chapitre jusqu'à la page 296.

des intrigues amoureuses, et le nombre des femmes publiques est immense, eu égard à la population. ¶

¹¹⁸Le ciel donne à ce peuple un soleil à plomb, brillant des plus belles couleurs le matin et le soir, ardent à midi ; des chaleurs qui dispensent les vêtements, qui répandent la langueur dans les veines ; des pluies abondantes dans la saison pluvieuse (depuis novembre jusqu'en avril), qui font pousser une végétation surabondante ; des rosées qui sont une autre pluie quotidienne qui trempe et fertilise le sol toute l'année.

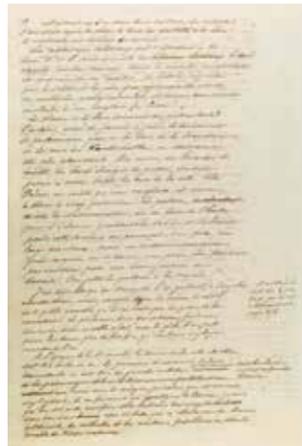
La terre lui donne spontanément des fruits savoureux, des palmistes et des racines, et paye cent fois la peine légère de la cultiver ; elle lui donne de l'or, des diamants et autres pierres précieuses ; richesse facile, exploitée par des esclaves. Les diamants sont dans les mines, l'or est partout ; dans les mines dans les champs, dans les jardins, dans les rues dans les maisons. Si on râcle le mur de sa chambre, si on en creuse le sol, on en tire une poussière où brillent des particules d'or ; les plantes que l'on arrache

296

entraînent de l'or dans leurs racines ; les enfants s'amusez après la pluie, à tirer des paillettes d'or dans le ruisseau, au milieu de la rue.

Les pâturages salitieux qui s'étendent à 50 lieues O. et S. sont couverts de ~~bestiaux~~ ~~bestiaux~~ bétail vacum moitié sauvage, dont le nombre incalculable est inconnu de ses maîtres. Ce bétail, engraisé par le salitre et les plus gras pâturages du monde, se multiplie prodigieusement, et donne une viande excellente à une vingtaine la livre !

Les fleuves et les baies donnent du poisson toute l'année ; mais de janvier à juin, ils deviennent si poissonneux, que ni les lacs de la Scandinavie, ni les mers du Kamtschatka, ne sauraient être plus abondants. Des noirs, des Guanás, des mulets, des bœufs chargés de poisson, croisent jusqu'à midi, toutes les rues de la ville. Un Pacou ne coûte qu'une vingtaine, et donne à dîner à cinq personnes ! Le poisson, ~~si abondant,~~



118 (N.T.) Appel de note que l'on trouve dans la marge, barrée et inséré dans le texte.

excède la consommation ; on en fait de l'huile pour s'éclairer pendant la soirée, et seulement pour cette soirée ; on pourrait s'en faire une large provision ; mais ~~on se donne une peine~~ ~~jour à quoi~~ on se donne une peine plus fréquente par aversion pour une demi journée [sic.] de travail. On jette le poisson à la rivière !

J'ai déjà dit qu'on trouve de l'or partout, à Cuyabá ; cela est vrai, mais, excepté dans les mines, il existe en si petite quantité, qu'il ne vaut pas la peine de le ramasser. Le pêcheur, dans sa cabane, foule un terrain [sic.] où brille ce noble métal, mais la pêche d'un seul pacou lui donne plus de bénéfice qu'une heure employée à ramasser de l'or.¹¹⁹

À l'époque de la découverte, le terrain [sic.] où la ville est assise, était très riche en or ; les premiers découvreurs et leurs descendants en ont tiré de grandes richesses : le sol est encore tout bouleversé surtout en face du Rozario. ~~on aurait de la peine aujourd'hui à trouver une paillette d'une octave d'or ;~~ Mais avec les moyens précaires que ces mineurs employaient, ils ne faisaient qu'égratigner le terrain [sic.] ; je crois qu'un sol aussi aurifère doit contenir ~~beaucoup de richesse~~ dans son sein ~~beauco~~ une richesse qui n'attend que des Mineurs intelligents, des méthodes et des machines perfectionnées, selon les progrès des temps modernes.

297

Les mines où l'on trouve encore de l'or, sont à 7, 10 et 15 lieues à la ronde ; mais leur produit ~~diminue~~ est en diminution. Le journal d'un nègre ne donne aujourd'hui que de 4 à 600 reis. Les mines de diamants, dont je parlerai en son lieu, sont plus éloignées de la ville, et quoiqu'elles donnent plus de bénéfice que l'or, elle sont également déçues.

La petite quantité d'or et de diamants que l'on trouve aujourd'hui, est cependant l'unique objet d'extraction que les vingt quatre [sic.] mille habitants tirent de leur vaste province, plus grande que toute la partie de l'Europe où l'on parle la langue allemande. Ce peuple ne s'occupe d'agriculture qu'à fin



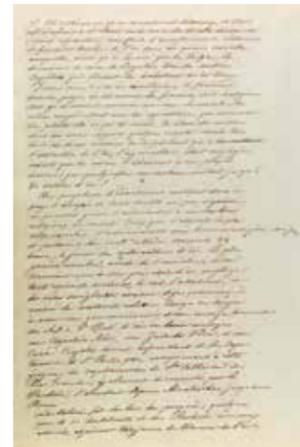
119 À mettre à la suite du § qui finit par ces mots : « telles anomalies » page 293.

de pourvoir à sa subsistance, car entouré de déserts, ne pouvant se servir de la navigation du Paraguay, qui lui est fermée par la politique du D^r. Francia et de Buenos-Ayres, et n'ayant qu'une route qui traverse la province, depuis Goyaz jusqu'en Bolivie, route où l'on ne peut transporter les effets qu'à dos de mulets, les frais seraient exorbitants ; ainsi, ce pays, dont la fertilité est incomparable, qui produit avec luxe la canne à sucre, le café, le cacao, le coton, le tabac, l'indigo, le manioc, le maïs, tous les fruits et toutes les plantes que l'on cultive au Brésil ; ce pays, où l'ipécaquinha, le quinquina et autres plantes médicinales croissent spontanément dans les bois, au milieu des champs, et sur les rochers, se voit réduit à abandonner ces diverses cultures qui enrichissent tant d'autres contrées, et même à souffrir quelquefois la disette de ces produits, par le seul motif, que les planteurs ne voyant aucun moyen de placer le surplus, ne plantent que le nécessaire, qui manque quelquefois par l'inconstance des saisons.

Des Paulistes, avides d'or, s'embarquaient à Porto Feliz [sic.], et pénétraient par les rivières, dans les déserts, n'emportant que des armes, de la poudre, du plomb, du sel et des hameçons. Une de leurs expéditions, étant arrivée en 1707, à l'emplacement où est maintenant la ville, et n'ayant pas trouvé de l'or, songeait déjà à continuer plus loin ses recherches vagabondes, lorsque quelques chasseurs ayant remonté le ribeirão da Prainha, qui était alors navigable, et poursuivant un cerf sur le monticule où est à présent l'église du Rozario, virent soudainement briller de l'or que les pieds de l'animal fugitif avaient mis à découvert. Ils trouvèrent de grosses paillettes de ce métal, et toute l'expédition s'arrêta dans ce lieu. Comme le pays était

298

très riche en or, ils en amassèrent beaucoup, et s'en retournèrent à S^t. Paul, où la nouvelle de cette découverte s'étant répandue, une foule d'aventuriers se réunirent, et furent chercher de l'or dans ces mines nouvelles, auxquelles, ainsi qu'à la riv^e. qui les baigne, ils donnèrent le nom de Cuyabá, tiré des indiens Cuyabás, qui étaient les habitants de ces lieux.



Grand nombre de ces aventuriers se fixèrent dans le pays, où ils eurent des femmes, soit indigènes, soit qu'ils avaient amenées avec eux. Le nombre des colons augmentait avec les expéditions qui arrivaient. On planta des roças de maïs ; on éleva des cochons dont on avait apporté quelques couples ; mais tous les soins de ces mineurs ne se portant qu'à la recherche l'extraction de l'or, l'agriculture était négligée, en sorte que les vivres s'élevèrent à un prix si énorme, que quelquefois un cochon coûtait jusqu'à 80 octaves d'or !

Une peuplade d'aventuriers existant dans un pays si éloigné de toute société un peu organisée, ne pouvait guère s'astreindre à aucun lien religieux ni social. Ceux qui s'étaient le plus vite [sic.] enrichis, s'adonnaient aux femmes indigènes, et au jeu, et passaient des nuits entières, souvent 24 heures, à jouer des mille octaves d'or. Le plus grand nombre, avide de s'enrichir, et ne trouvant pas à son gré assez d'or, employa toute espèce de violences, le vol, l'assassinat, et des rixes sanglantes avaient déjà commencé à ruiner la naissante colonie, lorsqu'on songea à avoir un gouvernement, et on envoya demander des chefs à S^t. Paul, d'où on leur envoya un Capitão Mór, un Juiz de Fóra, et un Curé. Cuyabá devint dépendant de la Capitainerie de S^t. Paul, qui, comprenant à cette époque, les capitaineries de S^{te}. Catherine et Rio-Grande, également découvertes par les Paulistes, s'étendait depuis Montevideo jusqu'au Pérou.

La Colonie fit dès lors des progrès ; quelques uns [sic.] de ses habitants et des Paulistes nouveaux arrivés, espérant toujours de trouver de l'or

299

en abondance, poussèrent plus loin leurs recherches, découvrirent Matto-Grosso, fondèrent Villa-Bella, dont l'or est sur un terrain où l'on trouve du très bon or, et ces hommes intrépides, dont les entreprises causaient des inquiétudes à la cour de Madrid, seraient arrivés à la mer du Sud, si les Espagnols n'eussent pas déjà été maîtres du Pérou.

Le peu d'arts et métiers qu'on exerce à Cuyabá, sont presque tous entre les mains des mulâtres. Ils sont musiciens,

orfèvres, bons maîtres d'école, bons tailleurs, cordonniers et menuisiers.

J'ai connu plus d'un mulâtre, esprits ardents, sachant Voltaire, Rousseau et Volney, capables de révolutionner leur pays, et de produire de nouveaux Louvertures, Dessalines et

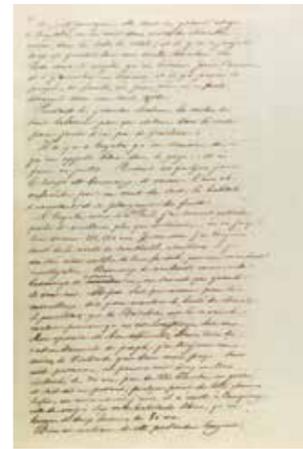
Il ne laisse pas que d'être digne de remarque qu'à Cuyabá, parmi la population libre, presque tout le monde, blancs, mulâtres et noirs, a une belle écriture. ~~On envoie~~ On envoie les enfants à l'école dès l'âge de quatre ans, et il y a en proportion, plus de monde qu'en France, sachant lire et écrire ; et qui plus est, presque tous écrivent assez correctement. La langue portugaise aide beaucoup à cet égard, car elle a très peu d'homonymes, et son orthographe, plus naturelle, n'est pas remplie de lettres que l'on ne prononce pas. On peut comparer la langue française à une femme belle et charmante, mais remplie de défauts.

Le climat est très chaud ; latitude, 15°. 36'. ~~On dit~~ toujours qu'il fait plus chaud qu'à Rio de Janeiro. cependant c'est j'ai su[-] dans, ~~On dit qu'il fait plus chaud qu'à Rio, mais j'ai trouvé~~ les chaleurs de la Capitale plus suffocantes. On a le matin et le soir, la ressource des bains aux fontaines et aux sources qui abondent aux alentours de la ville. ~~Quand~~ Quand la chaleur est excessive, on dort dans une Rede (hamac) très large, ornée de grosses dentelles de coton, brodées de fils de laine de diverses couleurs. La Rede, pourrait être un des meilleurs attributs de la mollesse ; mais on y dort plus fraîchement que dans un

300

lit, c'est pourquoi elles sont en grand usage à Cuyabá ; on en voit dans toutes les chambres ; même dans la salle de visite ; et il y en a jusqu'à trois et quatre dans une seule chambre. Les Redes sont si amples, qu'un homme peut l'ouvrir, et s'y coucher en travers ; et il y a parmi le peuple, des familles où, père, mère et enfants, dorment dans une seule rede.

Pendant les grandes chaleurs, les riches se font balancer par un esclave dans la rede, pour jouir d'un peu de fraîcheur.



Il n'y a à Cuyabá qu'une semaine de ce qu'on appelle hiver dans le pays ; c'est en juin ou juillet. Pendant ces quelques jours, le temps est brumeux, et comme l'air est rafraîchi par un vent du Sud, les habitants se couvrent, et se plaignent du froid.

À Cuyabá, comme à S^e. Paul, j'ai souvent entendu parler de vieillards plus que centenaires ; on va jusqu'à leur donner 110, 120 ans. ~~Je me suis~~ J'ai toujours douté de la vérité de semblables assertions, et je me suis même certifié de leur fausseté, par une minutieuse investigation. Beaucoup de vieillards, comme aussi beaucoup de ~~monde~~ personnes, ici, ne savent pas quand ils sont nés. ~~H par~~ Soit par amour pour le merveilleux, soit pour montrer la bonté du climat, il paraîtrait que les Brésiliens ont la manie de vouloir prouver qu'on vit longtemps chez eux. Mon opinion est bien différente. Dans tous les rassemblements du peuple, j'ai toujours vu moins de Vieillards que dans mon pays. Sur mille personnes, on pourra voir deux ou trois vieillards de 70 ans, peu de têtes blanches ou grises, et soit dit en passant, presque point de têtes chauves. Enfin, au moment où j'écris, il n'existe à Campinas, ville de cinq à six mille habitants libres, qu'un homme et deux femmes de 80 ans.

Bien au contraire de cette prétendue longévité,

301

la vie s'use vite [sic.] au Brésil, à cause sans doute de la corruption des mœurs, ~~fruit ordinaire du Despotisme colonial~~ colonial où il était plongé naguère ; et à cause ~~cor~~ de l'esclavage inévitable dans un pays d'esclaves, et répandue jusque dans les campagnes. La chaleur du climat semblerait aussi accélérer les fonctions vitales. Ce qu'il y a de certain, c'est que depuis 23 ans que j'habite Campinas, j'ai remarqué que beaucoup de monde meurt à 40 et 50 ans, et presque toujours d'hypertrophies, d'hydropisie et d'inflammations intérieures.

À Porto-Féliz, on a donné à M^r. de Langsdorff une liste de 13 Vieillards des deux sexes, âgés de 90, à 120 ans. Je n'y ai connu qu'un portugais, âgé de 106 ans. Cet homme était de fer : il avait beaucoup voyagé dans l'intérieur, et, ~~pour~~ ~~avoir voulu~~ parce qu'on lui avait surpris des diamants qu'il avait voulu passer en contrebande, il avait été 10 ans dans la



prison insalubre de Villa-Bella de Matto-Grosso, ville inondée remplie d'eaux stagnantes, et presque inhabitable, à cause des fièvres intermittentes.

La garnison de Cuyabá consiste en 150 ou 200 hommes mal vêtus, déchirés, sans souliers, et souvent vêtus à la paysanne avec les détachements des frontières, elle va à 500h. C'est ce qu'on appelle la Légion de Cuyabá. Ces malheureux soldats ne reçoivent que rarement leur solde. On les nourrit avec de la farine de maïs, des haricots sans sel, et, malgré l'abondance de la viande, on ne leur en donne que rarement, et de mauvaise qualité.

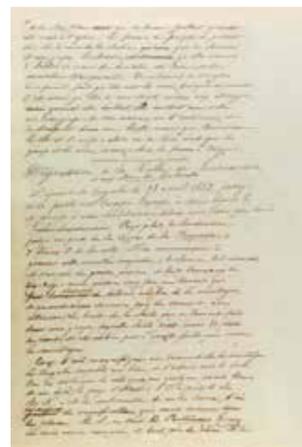
Avec aussi peu de soldats, on voit une foule d'officiers de la Légion, d'Artillerie, et d'Etat Major.

Il y a encore une compagnie de Pédestres, pour espèce de canotiers employés à la navigation des rivières, auxquels on ne donne souvent que de la farine de maïs et des hameçons pour se nourrir de la pêche.

Malgré l'éloignement de Rio-de-Jan^{ro}, les modes pénètrent à Cuyabá beaucoup plus facilement que toutes les autres innovations vraiment utiles à la civilisation. Il ne reste de l'ancien vêtement, parmi le peuple, que le Poncho, pour les hommes,

302

et la Mantilha, dont que les femmes portent quand elles vont à l'église. Les femmes du peuple ne portent chez elles, à cause de la chaleur, qu'une chemise et une jupe. La chemise, est souvent qu'elles aiment à broder et orner de dentelles, est souvent de mousseline transparente. Un vêtement si simple à ce point, fait qu'elles ont les seins presque découverts. C'est ainsi qu'elles se montrent, même aux étrangers ; mais quand elles sortent, elles mettent une robe ou une jupe de soie noire, ou d'indienne, et se drapent dans une baeta noire qui leur couvre la tête et le corps ; alors on ne leur voit que les yeux et le nez, comme chez les femmes turques.



Digression à la Villa-de-Guimarães et aux Mines du Quilombo.

Départ de Cuyabá le 28 avril 1827 ; passage de la petite riv^e. Cuxipó-Guaçu, à deux lieues *E.* et pouso à une habitation située une lieue plus loin.

Le lendemain, Pays plat, le lendemain, jusqu'au pied de la Serra de la Chapada, à 7 lieues *E.* de la ville. Nous commençons à gravir cette montée rapide ; le chemin, très mauvais, est rempli de grosses pierres, et fait beaucoup de zig-zags ; nous passons cinq fois un torrent qui fait beaucoup de plusieurs détours au bas de la montagne, et quand nous sommes près du sommet, nous entendons le bruit de la chute [sic.] que ce torrent fait dans une gorge, laquelle chute [sic.] peut avoir 50 pieds de haut, et est cachée par l'épaisse forêt qui couvre la montagne.

Coup d'œil magnifique au sommet de la montagne. Le Cuyabá serpente au loin, et s'enfuit vers le Sud. On ne distingue la ville que par quelques points blancs, et au delà, le pays s'étend à l'*O.* à perte de vue. Au *N.*, c'est la continuation de notre Serra, d'où partent des ramifications qui vont mourir dans la plaine. Au *S.*, ce sont les Pantanaes Geraes, où nous avons navigué, et, tout près de nous, à notre gauche, est le

303

Morro de S. Jeronimo, nous dominant de toute sa hauteur, dominant le plateau, la serra, et tout le pays, à cent lieues à la ronde.

Ce mont, escarpé de tous les côtés, et haut de 300 pieds au dessus [sic.] du plateau, se termine à son sommet, par une plaine de deux cent [sic.] brasses de long, sur cent de large.

Du point où nous sommes, la vue s'étend aussi du côté de l'*E.* sur le plateau, dont l'élévation est de 1400 pieds au dessus de la plaine de Cuyabá, et qui est entrecoupé de vallons et de collines.

Un peintre trouve ici de quoi s'exercer par la grande



variété des paysages les plus pittoresques ; et un Géologue ne manquera pas de trouver dans les formes abruptes du S. Jerônimo, et les couches longitudinales des montagnes, les traces de grandes révolutions qui, si elles n'ont pas bouleversé le monde, ont sûrement embrassé toute l'Amérique centrale.

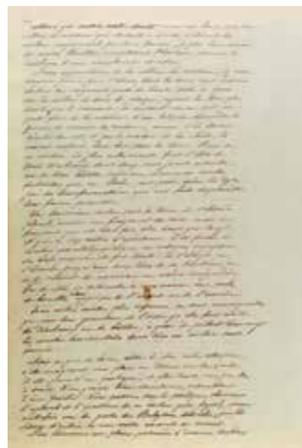
Mais tout ce magnifique Panorama n'est que l'avant-scène des merveilles qui nous attendent un quart de lieue plus loin. Où trouverai-je des expressions pour décrire ce que j'ai vu ? Je sais que je ne suis qu'un auteur illettré dont les écrits ne verront pas le jour ; mais si tous les dons du génie et de la fortune devaient m'être refusés, pourquoi ai-je reçu le don de sentir, de connaître, d'inventer autant que beaucoup de grands génies dont s'honore l'humanité ? Pour peindre ce que j'ai vu à la chapada, il ne me manque que les expressions ; si je les trouvais, dussé-je redire vingt fois la même chose, on me lirait jusqu'à la fin, sans se lasser de mon enthousiasme.

À peine avons-nous fait quelques détours sur le plateau, que déjà nous ne voyons plus la plaine de Cuyabá, et le S. Jeronimo s'est caché derrière des

304

collines qui sont à notre droite ; mais au loin, sur une colline de verdure qui est aussi à droite, s'élèvent des rochers surprenants par leurs formes ; et plus loin encore, des masses bleuâtres remplissent l'horizon, comme les voilures d'une nombreuse escadre.

Nous approchons de la colline de verdure, et nous voyons peu à peu s'élever dans les airs, sept énormes rochers de cinquante pieds de haut, isolés et épars sur la colline et dans la plaine, ayant la base plus étroite que le sommet, et sortant, on ne sait par quelle force de la nature, d'un terrain [sic.] dépouillé de pierres, et couvert de verdure, comme s'ils étaient tombés du ciel, et par la violence de la chute [sic.], ils avaient enfoncé leur base dans la terre. Deux de ces rochers, les plus culminants, font l'effet de trois tombeaux, dont deux sont joints ensemble, ou de trois bâtisses informes, comme ces vieilles forteresses qui, en Italie, ont passé, selon les âges, par des transformations qui ont fait disparaître leur forme primitive.



Un troisième rocher sort de terre, et s'élève à plomb, comme un fragment de mur, mais un fragment qui est trois fois plus haut que large, et qui a six mètres d'épaisseur. Il est formé de courbes parallélépipédiques, ou cubiques superposées ; sa base carrée [sic.] est fort étroite ; il s'élargit en s'élevant, jusqu'aux deux tiers de sa hauteur, où il se retrécit [sic.] de nouveau en assises irrégulières. Vu de côté, il ressemble à un navire avec voiles et bonnettes dehors, aperçu [sic.] de l'avant ou de l'arrière.

Trois autres masses plus informes, ne sont remarquables que par leur grandeur, et l'idée qu'elles font naître de tombeaux ou de bâtisses ; à quoi se prêtent beaucoup les couches horizontales dont tous ces rochers sont formés.

Mais ce qui de loin, attire le plus notre attention, c'est un grand mur placé en travers sur la route ; il est percé d'un portique, et plus haut, un peu de à droite, d'un grand trou circulaire, ressemblant à une fenêtre. Nous passons sous le portique, observant l'aplomb et l'épaisseur de ce rocher, qui le quel, comme autrefois une des portes de Babylone détruite, semble servir d'entrée à une vaste enceinte de ruines.

Nous traversons une plaine parsemée d'énormes bastions

305

circulaires qui soutiennent des monts dans leur enceinte, comme si les bastions avaient été construits d'abord, puis comblés de terre et de rochers, jusqu'à former une élévation en assises superposées, où des arbres et du gazon, font l'effet de jardins suspendus, du milieu desquels sortent des piédestaux circulaires de 15 mètres de diamètre, remplis d'une multitude de moulures, et surmontés de tronçons de colonnes de cinq mètres de diamètre. La route, unie comme la mer, serpente au milieu de ces masses imposantes, qui se détachent sur un ciel qui commence à se parer des couleurs du couchant.

Sur les monts et dans la plaine, on voit de tous côtés des masses de rochers qui, joints aux bastions, ressemblent aux ruines d'une ville immense, où la plus noble architecture aurait régné pendant des siècles. On est surpris de se voir tout



à coup au milieu d'une nature qui parle un langage jusque là inconnu, car on ne voit que des rochers, et cependant on croirait ne voir que des ruines de monuments et de bastions élevés par une race d'architectes géants. Palmyre et Balbek, apparaissant soudain au voyageur qui vient de traverser des déserts de sable, viennent naturellement à la pensée.

La nuit survient : mais nous apercevons [sic.] au loin, entre des masses sombres, la maison du propriétaire de ces lieux, qui nous attend pour nous offrir la franche hospitalité brésilienne.

~~Ce propriétaire, c'est l'Alferes de Milices, Domingos Monteiro,~~ C'est l'Alferes de Milices Domingos Monteiro, commandant du District ; brave homme qui ne sait que son agriculture, et qui est estimé de ses voisins ; ce qui est un bon signe chez un commandant militaire, eu égard à la tendance despotique de cette classe, chez un peuple sorti d'hier du régime colonial.

Sa maison est bien loin du confortable de l'habitation d'un planteur anglais ; mais sa franchise tient lieu de tout. Sa femme assiste à notre repas, qui se compose des six ou huit mets accoutumés, et où aucun vin n'est servi. Mais la fraîcheur des mets, et notre appétit, les rendent excellents. La nappe est d'un

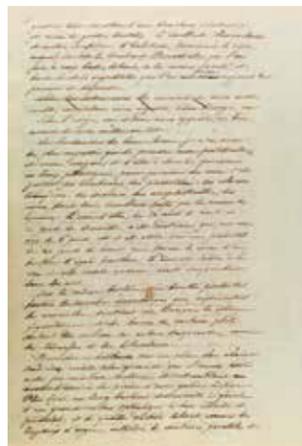
306

grossier tissu de coton d'une blancheur éclatante, et ornée de grosses dentelles. L'excellente Marmelade et autres confitures d'habitude, terminent le repas, auquel succède le touchant Benedicite, que l'on prie à voix basse, debout, et les mains jointes, et dont il est si regrettable que l'on ait ~~eu~~ croie aujourd'hui pouvoir se dispenser.

~~Selon un esclave nous~~ Au moment de nous mettre au lit, un esclave nous apporte, selon l'usage, un

Selon l'usage, un esclave nous apporte un bain, avant de nous mettre au lit.

Le lendemain de bonne heure, je n'ai rien de plus pressé que de prendre mon portefeuille, et mon crayon, et d'aller à cheval, parcourir ces lieux pittoresques, pour prendre



des vues. C'est partout des tombeaux, des piédestaux, des colonnes tronquées, des escaliers, des amphithéâtres, des urnes, dont trois semblent faites par la main des hommes : l'une d'elles, de 30 pieds de haut, et 20 pieds de diamètre, n'est soutenue que par une base de 6 pieds, est et est assise sur un piédestal de 40 pieds de haut, qui forme le coin d'un bastion d'égale hauteur. L'âme est saisie à la vue de cette masse énorme, ainsi suspendue dans les airs.

Sur le même bastion, un double piédestal formé de couches circulaires qui représentent des corniches, soutient un tronçon de colonne gigantesque, et des bancs de rochers plats, sortent du milieu des arbres suspendus, comme des terrasses et des belvédères.

Derrière ce bastion, sur un plan plus éloigné, sort une masse plus grande que l'urne, portée aussi par une base retrécie [sic.], et ressemblant ~~au rostre d'une~~ à la proue d'une galère antique. Plus loin, un long bastion, surmonté à gauche d'un grand rocher sphérique à base étroite et piédestal, et de quatre rochers debout, comme des tuyaux d'orgue, entourés de ceintures parallèles et

307

inégales, termine une des quatre vues que j'ai prises de ces rochers, comme étant les plus pittoresques.

J'y ai dessiné un groupe d'indiens Guanás, allant travailler dans les Fazendas (à 60 reis par jour). Leur costume moitié nu, et leurs longues chevelures, ~~conviennent~~ leur donnent assez de ressemblance à certaines tribus qui vivent près des ruines que l'on rencontre en Orient.

Tournant à gauche de la route, sur les derrières de la Fazenda, un vaste groupe de rochers se présente, où l'œil va de l'un à l'autre, étonné de voir une si grande profusion de rochers tous dignes de remarque, et se fixe, comme par attraction, sur un arc de triomphe, sans se rendre compte d'abord, si ~~ce n'est pas~~ c'est un jeu de la nature. C'est un bloc isolé, à angles droits et sans aucune ouverture, de 40 pieds de haut, 25 de large, et 10 d'épaisseur, orné de cimaises à ~~divers étages~~ des hauteurs également distantes, de rostres et de corniches saillantes à



angles droits, comme des entablements de colonnes.

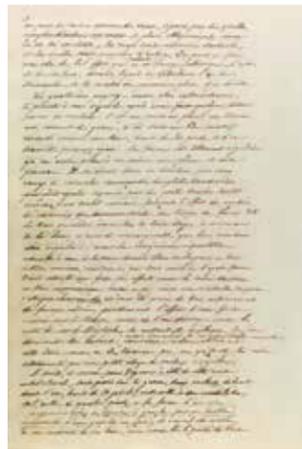
À gauche, sur un plan plus rapproché, deux grands rochers séparés au quart de leur hauteur par une gorge étroite, mais ayant une seule base, sont d'un aspect tout différent : l'un est formé de moulures et corniches circulaires rentrant vers la base, comme la poupe d'un vaisseau à batterie circulaire ; l'autre, mélange de couches horizontales, de parallélépipèdes verticaux et de cubes saillants et rentrants comme une cristallisation, a sa partie son côté droit formée de masses arrondies, qui ressemblent assez à ces bases arrondies qui, sur les autels, sortent du plinthe, pour soutenir des images de ~~sant~~ saints.

Derrière ces deux rochers, derrière l'arc de triomphe, une dernière et sublime décoration termine ce passage extraordinaire. C'est un bois que l'on aperçoit [sic.] de front, d'où sortent

308

des pans de rochers comme des murs, séparés par des ruelles, remplis d'arbres ; ces murs et placés obliquement, comme les eo des coulisses ; les murs sont couronnés d'arbustes, et les ruelles sont remplies d'arbres. On peut se faire une idée du bel effet que produit ce mélange pittoresque, d'arbres et de rochers, devant lequel se détachent l'arc de triomphe, et les masses du premier plan, déjà décrites.

Un quatrième paysage encore plus extraordinaire se présente à mes regards, après avoir fait quelques détours parmi ces rochers. C'est au premier plan, un terrain [sic.] uni, couvert de gazon, d'où sort un bloc massif, arrondi comme une tour, haut de 30 pieds, et d'un diamètre presque égal. Sa forme est tellement régulière, qu'on aura peine à en croire ma plume et mon pinceau. Il est divisé dans sa hauteur, par cinq rangs de corniches ~~surmontés de plates-bandes à peu près égales~~ séparées par des plates-bandes tantôt convexes, ~~con~~ tantôt concaves, faisant l'effet des rentrées des vaisseaux, ~~du dernier siècle~~ du temps de Louis XIV. Les trois premières corniches et leurs étages, à commencer de la base, n'ont de remarquable que leur rondeur assez régulière ; mais la



cinquième répartition, ressemble à une architrave divisée dans sa largeur, en trois sections convexes, couronnées par trois corniches d'égale forme. Vient ensuite une frise qui affecte encore la même division en trois arcs convexes ; mais ce qui cause une véritable surprise, c'est que chacun de ces arcs est percé de trois enfoncements de forme carrée, produisant l'effet d'une frise ruinée par le temps, mais où l'on distingue encore les restes de neuf triglyphes et autant de métopes. Ce jeu étonnant du hasard encore surmonté de sa compétente corniche, couronne admirablement cette tour, mais ne la termine pas, vu qu'il est lui même [sic.] surmonté par un petit étage de rochers irréguliers.

À droite, et comme pour figurer à côté de cette ruine architecturale, sont posés sur le gazon, deux rochers debout, dont l'un, haut de 10 pieds, ressemble à un candélabre, et l'autre, de quatre pieds, a la forme d'un vase.

Ce premier plan se termine à gauche, par un bastion surmonté d'une guérite au coin, et auquel est acostée, à un endroit de sa base, une urne de 6 pieds de haut.

309

Un tombeau colossal, dont le plan paraît être un ovale, sort de derrière le bastion, et est en partie masqué par des arbres rabougris.

Au delà [sic.] du premier plan est une vallée peu profonde, d'où le 2^{me}. plan s'élève en pente douce, et est couronné d'un bois d'où sort un obélisque aussi haut que les arbres, que l'on voit à travers le vide qui est entre la tour et le candélabre, tandis qu'entre la tour et le tombeau, on voit sortir du même bois, un énorme rocher, parfaitement cubique, supporté par une grande base, et terminant en mur qui apparaît de derrière la tour. Enfin, du milieu d'un bois plus éloigné, surgit un grand château flanqué de tours et de bastions, et surmonté de trois grandes pierres posées l'une sur l'autre, qui s'élèvent seules dans les airs, et dominant le château et tous les rochers des alentours.

Des collines bleuâtres forment au loin, l'horizon de ce beau paysage.



Ayant travaillé toute la matinée, et content d'emporter dans mon portefeuille, les quatre plus belles vues de ces sites enchantés, je repris le chemin de la Fazenda, où je trouvai le Vigario de la ville de Guimarães, éloignée de trois lieues, lequel est venu pour nous visiter. C'est un jeune homme de 26 à 28 ans. Le reste de la journée se passe en repos, jouissant de la société, qui s'est accrue du fils du Gouverneur de la province, de la fraîcheur de ces lieux élevés, et de la beauté de ces sites.

Le lendemain, M^r. de Langsdorff s'étant proposé d'aller monter sur le Morro de S. Jerônimo, afin de faire des observations barométriques et géologiques, et afin de voir cette montée, qui n'a été accessible que pour un petit nombre de personnes, nous partons pour cette excursion, MM. de Langsdorff, Riedel et Rubzoff, le Commandant, le Vigario, le fils du Gouverneur et moi. Chemin faisant, le Commandant nous raconte qu'une fois, sur 25 personnes qui ~~avaient~~ avaient entrepris ~~ent~~ cette excursion, cinq seulement étaient arrivés au sommet, et qu'à la descente, deux se seraient trouvées mal, si on ne les avait pas descendues avec une corde.

Nous faisons demi lieue par un pays tout pittoresque tout accidenté, coupé de vallées profondes et étroites où, mêlées à des arbres séculaires, des fougères en arbre, confondent leurs ~~en~~ parasols dentellés [sic.] avec les branches de ces arbres. À chaque détour, à chaque montée, le San Jerônimo nous apparaît comme un géant qui s'approche.

Enfin, nous franchissons une dernière montée, et nous sommes s[ur une p]late-forme qui est au pied du mont. A Nous [sommes sur la] crête d'un précipice de 1.400 pieds, qui va jusqu'à

310

la plaine de Cuyabá, que nous voyons entourée de son immense horizon, et où nous distinguons comme avant hier [sic.], les clochers de la ville. Des grosses pierres que nous faisons rouler, ~~vont de bond en jusqu'au pied font~~ vont, en faisant des bonds toujours plus grands, jusqu'au pied de la montagne.

M^r. Rubzoff, quoique officier de la marine russe, n'entreprend pas la montée du S. Jerônimo : soit prudence, soit



qu'il veuille profiter de plus de loisir, il déclare que pendant que nous montons, il veut faire ses observations astronomiques. Nous commençons à grimper en nous accrochant aux plantes, par un terrain [sic.] incliné de 45°. et de 60 pieds de haut. Arrivés au bout de ce terrain [sic.], nous sommes en face d'une crevasse qui sépare un bloc énorme, du flanc du S. Jerônimo. De cette crevasse, la vue plonge à pic jusqu'au versant de la Serra. Là commencent des rochers qu'il faut gravir l'un après l'autre ; MM. de Langsdorff et Rie cela n'est qu'un jeu pour mes compagnons ; mais pas plutôt il faut me cramponner pieds et mains à ces rochers, voilà que des vertiges me prennent. En vain je tente deux ou trois assauts, tous mes compagnons me passent et disparaissent, et je reste là, attristé de ma défaite.

Force fut de redescendre, et faire compagnie à M^r. Rubzoff. Nous voyons ces messieurs marcher tranquillement le long d'une assise de verdure qui est au pied du dernier paredão, qui est le plus difficile à gravir : ils disparaissent entre des rochers et des arbustes, et nous ne les voyons pas grimper ; mais nous les revoyons peu après, se promenant sur la crête du S. Jerônimo.

Redescendus une heure après, ils nous racontent qu'ils ont dû traverser des crevasses très profondes, en s'accrochant à des rochers et des arbustes, et ~~que de la même~~ qu'ils ont dû grimper quelques rochers, avec la même difficulté. ils Quant au dernier paredão, ils nous racontent que trouvant la montée périlleuse, ils ont fait monter le ~~noir~~ Gavião, (Epervier) noir de M^r. de Langsdorff, pour attacher une corde à la crête du mont, et qu'au moyen de cette corde, ils avaient pu gagner le sommet, où ils avaient vu une belle plaine, et ~~d'~~ où est ils avaient joui d'une vue magnifique.

Nous regagnons la ~~mansarde~~ Fazenda, et nous allons encore voir une grotte de cent pas de diamètre, formée par la ~~par une~~ concavité inférieure d'une seule pierre isolée, qui est au milieu d'un

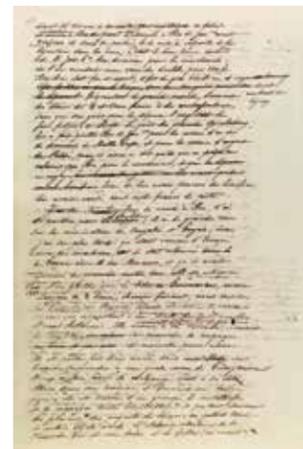
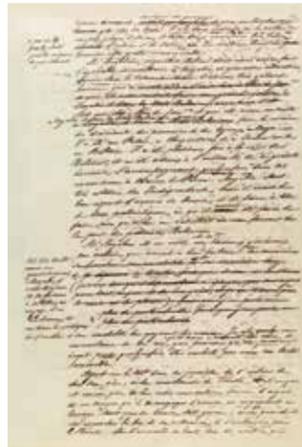
terrain [sic.] découvert, ~~en sorte que la grotte et qui ne touche au terrain~~ [sic.] sur lequel elle ne repose que par ses bords. Il y a deux endroits où le rocher ne va pas jusqu'à terre, et laisse deux ouvertures très basses¹²⁰, par où il ~~peu~~ la clarté pénètre un peu, et qui servent ~~servant~~ d'entrée et de sortie, par Un ruisseau limpide ~~quitte~~ traverse cette grotte remarquable.

M^r. Angélini, négociant italien dont nous avons fait l'agréable connaissance à Cuyabá, et que nous attendions, arrive chez le Commandant. C'est un très galant homme qui a ~~commencé à s'enrichir à Rio de Jan^{ro}.~~ et qui est venu ensuite faire une grande fortune à Cuyabá et dans les Etats boliviens, avec la ~~co~~ s'est s'est enrichi à Rio de Jan^{ro}. et qui est venu ensuite à Cuyabá, et dans les Etats boliviens à Cuyabá et dans les Etats boliviens, pour faire le commerce des diamants, des pierreries et des bijoux, à Cuya Il a été au Potosi, à Chuquisaca et à Cuchabamba en Bolivie. Il a été plusieurs fois à la cour de Bolivar, et a été admis à l'intimité de ce grand homme, l'accompagnant quelquefois dans ses excursions à travers le Pérou. Angélini était très estimé des Indépendants ; mais il avait le bon esprit d'ouvrir sa bourse, et de faire, à titre de dons patriotiques, ce qu'il a[~~v~~]ait aurait été forcé de faire sans qu'il lui en résultât aucune faveur de la part des patriotes boliviens.

M^r. Angélini est au reste, un de ces¹²¹ hommes généreux par nature, qui croient à leur fortune.⁽⁺⁾121 Ses ~~manières sa franchise, son amabilité et et et sa manière large de p dépenser se traiter, font que et une circonstance (je veux dire qu'il dépense beau n'épargne pas son argent pour tout ce qui est de bon goût, et je ne trouve pas le mot ni la phrase.), font que j'en parle avec plus de particularité. font que j'en parle avec plus de particularité~~ Il se traite comme un grand seigneur, à Cuyabá, il avait toujours 10 12 personnes à sa table ; en voyage, il a des chevaux, et un train magnifiques. Sa franchise et son amabilité, lui gagnent les cœurs. Je cite ~~quelq~~ une circonstance de sa vie, qu'il nous a racontée, lui même, et qui prouve qu'un premier écart peut quelquefois être racheté par une vie toute honorable.

120 (N.T.) Appel de note que l'on trouve dans la marge, barrée et inséré dans le texte.

121 (N.T.) Appel de note que l'on trouve dans la marge, barrée et inséré dans le texte.



Ayant eu le tort dans sa jeunesse de s'enfuir de chez son père, riche marchand de Trieste, ~~il~~ et, ce qui est encore pire, de lui voler une certaine somme d'argent, il ne songea qu'à ~~se voyager~~ s'amuser en voyageant en Europe, tant que sa bourse était garnie ; mais quand il vit approcher la fin de ses ressources, il s'embarqua pour le Brésil, afin d'emporter sa honte, loin des contrées qui

avaient été témoins de ses écarts ~~son ingratitude~~ ses folies.

Il arriva ~~à arrivé~~ à Rio de Jan^{ro}. Débarqué à Rio de Jan^{ro}. avec 700\$000 rs. dans sa poche, il se mit à colporter de la bijouterie dans les rues ; c'était le bon temps, ~~où l~~ de D. João 6^o. ; bon du moins pour les marchands, où l'on vendait une vare¹²² de dentelle pour 100 fr. Angélini était fin et expert, il fit de gros bénéfices, et ~~augmenta beaucoup fit fortune en peu de temps, sans que son goût pour sa la dépense f~~ devint marchand de bijoux, fréquentant le grand monde, donnant des dîners de 4 et 5000 francs à des ambassadeurs, sans que son goût pour la dépense l'empêchat de faire fortune. et H est Le goût des grandes spéculations lui a fait quitter Rio de Jan^{ro}. pour les mines d'or et de diamants de Matto-Grosso, et pour les mines d'argent du Potosi, mais il nous a dit qu'il que ces pays ne valaient pas Rio, pour le commerce, et que ses dépenses ce voyage, lui causant des pertes, ne lui avait produit aucun bénéfice loin de lui avoir procuré des bénéfices, lui avait causé cent mille francs de pertes.

J'ai su M^r. Angélini se rend à Rio, d'où il partira pour l'Europe l'Angleterre ; il a de grandes vues sur la minération de Cuyabá et Goyaz ; mais j'ai su plus tard, qu'étant revenu d'Europe avec des machines, et il était retourné dans le à Goyaz avec ~~d~~ des Mineurs, et qu'il avait éprouvé de grandes pertes dans cette ~~sp~~ entreprise.

1^{re}. mai 1827 Nous partons pour la Villa de Guimarães, encore éloignée de 2 lieues ; chemin faisant, nous visitons la Fazenda do Buriti, ~~planta~~ plantation de canne à sucre qui appartient à une vieille femme, appelée [sic.] Dona Antonia.

122 (N.T.) Unité de mesure espagnole.

Elle arrive en même temps que nous à sa Fazenda, venant de Cuyabá. ~~en même~~ Sa manière de voyager ~~ne nous est pas inco~~ est nouvelle pour nous. Elle est portée par deux noirs, dans ~~une~~ Rede un hamac suspendu à une grosse canne de Guaytivóca. Deux autres noirs de rechange vont à ses côtés. Assise dans son hamac, et fumant une longue pipe, elle est suivie d'un groupe de mulâtresses et de négresses toutes bien vêtues, et portant chacune des paniers, et des paquets de linges, des pots de terre, et autres objets neufs. L'Administrateur de la Fazenda, qui est son frère, et le feitor, viennent

313

au devant d'elle, et les noirs et négresses présents au logis, viennent aussi lui donner Louvado.

Donner louvado, c'est mettre les mains jointes, et prononcer ces paroles : Seja louvado Nosso Senhor Jesus-Christo. Le maître répond : Para sempre seja louvado, ou simplement Para sempre. C'est le bonjour de l'esclave envers son maître, du fils envers son père, du filleul envers son parrain, de l'apprenti envers son maître. Les noirs, qui estropient tous les mots du portugais, ont fait de cette belle phrase, une corruption qu'ils rendent par ette ce mot barbare : « Vasucris »

A S^t. Paul et Cuyabá, on donne Louvado, à Rio-de-Janeiro, on demande la bénédiction par ces mots : a bênção ?

J'en étais à notre arrivée au Buriti.

Maîtresse et hôtes, nous mettons pied-à-terre devant la maison, et nous entrons de plein-pied dans une vaste rez-de-chaussée d'une seule pièce, qui sert de salle de réception, de salle à manger, et de cuisine, et dans le fond, est se trouvent le moulin, ou engenho pour moudre la canne à sucre ; la grande Pipa, pour garder l'eau-de-vie de canne ; à gauche, sont les formes pour épurer le sucre brut. Dona Antonia a son hamac suspendu près de la porte d'entrée, à droite : là elle passe ses journées, faisant travailler ses négresses et mulâtresses : c'est une exception à la règle qui intercepte aux étrangers, la vue des femmes, et de l'intérieur de la maison, mais c'est probablement parce qu'ici, il n'y a pas de jeunes femmes blanches.



Un bon dîner, assaisonné d'un appétit de voyageurs, nous est servi. et Par le simple fait de notre visite, nous sommes en possession de l'hospitalité dans cette Fazenda, où nous reviendrons plus d'une fois, et, prenant congé en vieux amis, de D. Antonia et de son frère, nous reprenons le chemin de Guimarães, par un pays sablonneux, inégal, de peu de forêts, et beaucoup de Serrados.

Un petit village, qui ne consiste qu'en une rue de mauvaises cabanes couvertes de chaume, et une place moitié ~~ent~~ formée de cabanes qui ne sont pas meilleures, et moitié bordée de cham-campos pâturages, près ; une église sur cette place, voilà ce que l'on appelle la ville de Guimarães : mais, à la fin du XVIII^e. siècle, ou au commencement de celui-ci, comme il s'agissait de transférer le siège du gouvernement de Villa-Bella, alors capitale, à Cuyabá, à cause de l'insalubrité de cette première ville, on éleva la ville de Cuyabá à la catégorie de Cidade, six ou sept petits villages qui ne méritaient pas cet honneur, et qui, excepté la ville du Diamantino, n'ont jamais pu prospérer. C'est ainsi que plus d'une fois, on aime à en imposer, même sur les cartes géographiques.

L'église est petite, et n'a rien de remarquable à l'extérieur ; mais l'intérieur, quoiqu'en décadence, est la plus riche de la province, en ornements d'architecture, et en bas-reliefs dorés. On ne s'attend guère à trouver cette richesse dans un village de la province de Matto-Grosso, où le peu d'églises qui existent, sont presque sans ornements, et n'ont souvent que l'apparence d'une grange.

Guimarães et son église, doivent leur fondation aux Jésuites, et les habitants de ce village au nombre de 5 à 800,

()¹²³

123 (N.T.) Laissé em blanc par HF.

sont descendants d'indiens ~~anciennement~~ rassemblés et gouvernés par ces hommes entreprenants, dans les temps qu'ils ~~empliss~~ remplissaient le Paraguay de villages d'in fondaient, à ce que l'on a prétendu, une vaste république théocratique au Paraguay, pour y régner en souverains. Cet Etat devait embrasser, outre le Paraguay, qui en aurait été le centre, les provinces de Corrientes et de Missões, au Sud ; Chacos à l'O. et Chiquitos, au N. O. Ces provinces sont remplies de Missiones ou villages d'indiens, fondés par eux, portant tous des noms de saints, et édifiés sur un même plan. Chaque Mission, formée d'indiens cathéquisés [sic.], était entourée d'un mur, où il y avait une porte pour entrer, et une pour sortir. Dans l'enceinte était le village, avec une église, un couvent des Jésuites, une prison, et des ateliers pour le travail. Pendant le jour, une partie des habitants, ~~on~~ travaillait aux champs, et, l'autre partie, restait au village, pour travailler aux différents métiers les plus indispensables. Le soir, on fermait les portes, et personne ne sortait plus pendant la nuit. Chaque village avait une musique pour les fêtes religieuses, et le temps se passait en travail utile, et en prières envers le Créateur. Divers châtimens corporels et moraux étaient infligés aux indiens, selon la gravité de leurs fautes, mais j'ignore s'il existait aussi des récompenses. Beaucoup de villages de la province de Chiquitos, sont encore aujourd'hui renfermés dans le mur que leurs anciens maîtres ont fait construire.

Les Indiens de Guimarães vivent très pauvrement, et ne possèdent presque rien. Quelques uns [sic.] s'occupent à chercher de l'or à une mine éloignée de 4 lieues, très pauvre, mais dont l'or est meilleur que celui de Cuyabá. Il y a aux environs de ce village, des blancs qui cultivent la canne à sucre, dont ils font du sucre et de l'eau-de-vie ; ils plantent des feijões [sic.], du maïs ; ils élèvent beaucoup de cochons, et vont vendre tout à Cuyabá.

M^r. Angelini prend congé de nous, et continue son voyage à Rio-de-Janeiro. Ayant ~~bien~~ eu la bonté de se charger de nos collections, à la prière de M^r. de Langsdorff, il emporte avec lui bon nombre de caisses remplies d'objets d'histoire naturelle ; ~~il empor~~ il emporte encore des manuscrits, ~~de~~ des



lettres de nous tous pour Rio et l'Europe, et un paquet des dessins de

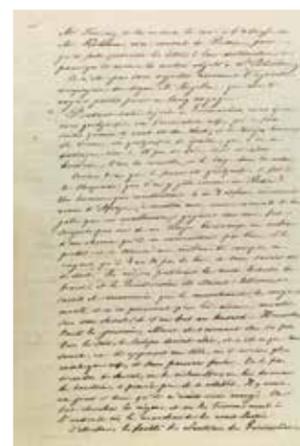
M^r. Taunay et les miens, le tout à l'adresse de M^r. Kielchen, vice-consul de Russie, pour qu'il fasse parvenir les lettres à leur destination, et pour qu'il envoie les autres objets à S^t. Petersbourg.

Ce n'est pas sans regretter vivement l'agréable compagnie du digne M^r. Angelini, que nous le voyons partir pour ce long voyage.

Pendant notre séjour à Guimarães, nous éprouvons quelquefois un froid assez vif, qui se fait sentir quand le vent est du Sud, et le temps brumeux. La brume est quelquefois si épaisse, que l'on ne distingue rien à 15 pas de soi ; tout est alors humide ; l'air, les meubles, et le linge dans les malles.

Croira-t-on que le froid est quelquefois si fort à la Chapada, que l'on y gèle comme en Russie ? Un homme qui conduisait 6 ou 7 esclaves récemment venus d'Afrique, à moitié nus, encore couverts de la galle que ces malheureux gagnent sur mer, fut surpris par un de ces temps brumeux, au milieu d'un chemin qu'il ne connaissait pas bien ; il le perdit, et se trouva au milieu de campos, ne voyant qu'à 8 ou 10 pas de lui, et sans savoir où il était. Les nègres passèrent la nuit transis de froid, et le lendemain ils étaient tellement saisis et inanimés, que le marchand, les croyant morts, et n'en pouvant plus lui-même, monta sur son cheval, et s'en fut au hasard. Il marcha toute la journée, allant et revenant sur ses pas. Vers le soir, le temps devint clair, et c'est ce qui le sauva, car il aperçut [sic.] un sitio, où il arriva plus mort que vif, et sans pouvoir parler. On le fit descendre de cheval, on le réchauffa, on lui donna du bouillon, et peu-à-peu il se rétablit. Il y avait un jour et demi qu'il n'avait rien mangé. On fut chercher les nègres, et on les trouva morts à l'endroit où le marchand les avait laissés.

C'est dans les forêts des alentours de Guimarães



que j'ai vu pour la 1^e. fois le palmier Pindóva, dont les branches divergentes dans un seul plan, comme un éventail, montre une ~~riche variété et magnifique~~ ~~riche variété~~ belle variété du riche et magnifique de palmiers dont il a plu à la Providence d'orner les régions intertropicales. On ne peut contempler une forêt de palmiers, même un seul palmier, ~~mem~~ sans qu'une idée religieuse s'associe ~~au sentiment d'ad~~ à l'admiration qu'on éprouve. Un palmier, c'est un petit temple où l'on voit la colonne, le piédestal, le chapiteau, la voûte et le dôme ; et le voyageur qui, transporté d'enthousiasme à la vue des merveilles qu'il est à portée de voir plus que tout autre homme, sent le besoin d'exprimer son amour pour l'auteur de l'Univers, trouve à l'ombre d'un palmier, une nouvelle incitation de religieuse componction, et de fervente prière.

Ne connaissant pas encore la forme aplatie du palmier pindóva, les premiers qui se présentèrent de profil à mes regards, me causèrent une surprise embarrassante, ne sachant pas me dire si c'étaient des palmiers, ou ce que ce pouvait être, car si le Pindóva est très élégant vu de front, il est tout-à-fait informe, vu de profil. C'est bien une longue flèche étroite droite et élancée, mais elle n'a au bout qu'une masse de feuilles tombantes de palmier, fluctuantes au gré des vents comme les queues de cheval que les Turcs portent à la guerre, en guise de bannières. Ce n'est qu'après avoir fait quelques pas autour de l'arbre, que je me suis aperçu [sic.] de sa forme aplatie.

Ce palmier m'a donné plus tard, l'idée

de former un 6^{me}. Ordre d'architecture, qui porterait le nom d'Ordre Brésilien, ou Ordre Palmien, si l'on voulait un nom plus universel.

Si Dieu me donne assez de jours et de loisirs, je développerai cette idée ; mais dans tous les cas, ce ne serait qu'après avoir exposé d'autres travaux, auxquels je me suis livré après le présent ce voyage.

Après avoir séjourné un mois et demi à Guimarães,



nous continuons notre digression jusqu'au Quilombo, riche mine de diamants située à 12 lieues *N. E.* Un paysage remarquable, qui atteste les bouleversements par lesquels toute cette contrée a passé, se présente à nos regards en chemin. Le terrain [sic.] où nous sommes est une plaine unie comme la mer, et rempli de serrados, où nous voyons abondance de Canellas de Ema. Une immense crevasse commence ~~derrière~~ ~~notre gauche~~ en angle très aigu, derrière notre gauche ; cela fait que nous n'apercevons [sic.] pas le sommet de l'angle. La crevasse a déjà devant nous, 500 brasses de largeur, et 40 de ~~fond~~ profondeur. Ses bords sont formés de rochers à pic, et celui qui nous est opposé, forme une ligne de rochers, rigoureusement droite et horizontale, qui s'étend à un quart de lieue vers la droite, jusqu'au versant de la Serra, qui, faisant en cet endroit une rentrée, n'est pas éloignée de nous. Le fond de la crevasse, rempli d'une forêt d'arbres dont nous ne voyons que les coupes, loin d'être horizontal comme les bords, va en pente vers la serra, en sorte que le bord opposé acquiert une hauteur de 60 à 80 brasses, avant qu'il se cache derrière

un prolongement de terrain [sic.] où nous sommes.

Non loin du bord opposé de ce vallon singulier et pittoresque, et un peu à gauche, est un assemblage de rochers élevés, debout, élancés, ressemblant à des tours carrées, souvent plus étroits à leur base, ressemblant à des rochers de bazalte, et couvrant en pigne un monticule rocailleux. Ce groupe me rappelle le village d'Eza, près de Nice, situé comme un nid d'aigle, sur le sommet d'un mont escarpé, avec la différence qu'au lieu de maisons, on croit voir un assemblage de petites tours.

Nous arrivons le lendemain au Quilombo : la végétation est ici enrichie par le magnifique Guaguaçú, palmier à tige très haute, qui élève noblement ses branches vers le ciel, ~~ses~~ sans les recourber vers la terre ; nous en voyons des groupes, dont ~~les arceaux branches en ogive,~~ ~~s se~~ les arceaux en ogive, formés par les branches qui se croisent, les font ressembler à des pavillons d'architecture gothique. ~~et même.~~ Ainsi, ce



beau palmier, dont le nom indien veut signifie Grand palmier, prêtant son ombrage au sol diamantin que nous foulons, ajoûte [sic.] par sa noble présence, au ~~augmente par sa noble~~ présence, le merveilleux de ce p riche pays.

Le terrain [sic.] est rempli de gros et menu gravier : c'est le lit ordinaire où l'on trouve les diamants.

Nous nous arrêtons pendant une heure, auprès de quelques mineurs occupés à chercher les diamants. On voit plusieurs canoas placées le long d'un petit filet d'eau. Une canoa, c'est un parallélogramme de 5 pieds de long, sur trois de largeur, de terre endurcie avec le pilon, placé sur le bord d'une riv^e., d'un ruisseau ou d'un étang ; sa surface est inclinée vers l'eau, et, excepté un de ses petits côtés, qui est formé par l'eau, les trois autres sont bordés de bois couchés, servant d'encaissement.

On creuse de grands trous en carré, et on en transporte le cascalho (gravier), par petites parties sur la canoa. Le nègre y jette de l'eau, qui, en s'écoulant vers le ruisseau, emporte la terre, et le cascalho reste plus propre ; alors il le en prend

320

un peu sur le bord d'une batea bateia (baquet de bois rond, à fond cône, de 3 ~~pouces~~ 18 à 20 pouces de diam^e. et 3 pouces de profondeur), où il y a de l'eau. Le noir ~~donne met la~~ bateaia horizontalement imprime à l'eau un mouvement centrifuge, afin qu'à chaque fois qu'elle passe près du cascalho, elle en emporte une partie qui doit être la moindre possible, et qui descend au fond de la bateia, où elle s'étend, et laisse voir les plus petits diamants.

M^r. Langsdorff fait travailler deux de ses noirs qui trouvent en demi heure, deux diamants valant ensemble, 18 francs.

Peu d'instants après avoir quitté ces mineurs, nous traversons à gué, la riv^e. Quilombo, qui coule vers l'*E*. C'est dans son lit qu'on a trouvé il y a 8 ans, le premier diamant de cette mine, inconnue jusque-là, et seulement habitée par des cultivateurs. Une négresse du propriétaire, nommé Domingos Jozé de Azevédo, était occupée à laver du linge, lorsqu'elle



trouva un diamant de 6000 francs, qu'elle fut porter à son maître. Malgré que ce présent eût quatre fois la valeur de la négresse, ce maître avide ne lui donna pas la liberté.

La nouvelle de cette découverte s'étant répandue, le Quilombo vit bientôt une foule de mineurs, creuser et bouleverser ses rives.

D'après la législation des mines d'or et de diamants, lorsqu'on fait la découverte d'une mine, si le terrain est devoluto, on le divise en cinq parts ; deux appartiennent au gouvernement ; une à l'auteur de la découverte, et deux autres parts sont partagées entre autant de prétendants qui se présentent ; fussent-ils en nombre tel qu'il ne revînt qu'un mètre quarré à chacun, on ferait la répartition.

Si le terrain a un propriétaire, le gouvernement ne garde qu'une part, et cède l'autre au propriétaire.

321

Tous les mineurs sont obligés de vendre leurs diamants ou leur or au gouvernement ; et au temps colonial, de sévères châtimens, tels que confiscations, prisons et fers pour un grand nombre d'années, ont été infligés à ceux qu'on a pris en contrebande ; mais aujourd'hui, cette partie de la législation, est tombée en désuétude.

Le Domingos Jozé d'Azevédo, portugais, et maître de la négresse qui a trouvé le diamant, ne jouit pas de l'affection des habitants du Quilombo. Son fils a encouru sa disgrâce, pour avoir pris part au mouvement de la province à l'époque de l'indépendance du Brésil. Nous nous rendons à sa fazenda, pour y passer quelques jours. Il nous reçoit avec plus de froideur, que de prévenance. C'est un homme de soixante ans ; taille moyenne ; cheveux gris, sourcils noirs, épais, qui se joignent, et dont les longs ~~eils~~ poils lui tombent sur les yeux, et finissent en pointe sur les côtés, comme deux moustaches, ce qui lui donne un regard rébarbatif.

Sa barbe grise, est aussi bien fournie que ses sourcils.

Cet homme est veuf ; il a des fils et des filles ; mais aucun d'eux n'habite avec lui. Il habite seul, avec ses esclaves, au nombre de trente environ, ~~avec lesquels~~ qu'il emploie à la

culture de la canne à sucre.

Pendant le souper, il devient peu-à-peu liant ; il nous raconte les peines qu'il a eues à fonder son sitio et sa fortune ; il se plaint de son fils, et nous explique sa manière de régir sa maison.

Après le souper, vient la prière qui a lieu

322

dans l'alpendre, ou salle d'entrée, où tous les esclaves sont réunis à cet effet, et à laquelle nous assistons. La première oraison est chantée, et commence par ces mots : Triste coisa he nascer. « C'est une triste chose que de naître. » Une manière si étrange de louer Dieu, me paraît être de la composition de notre hôte.

La prière finie, il nous fait apporter des lits dans l'alpendre, et prend congé de nous.

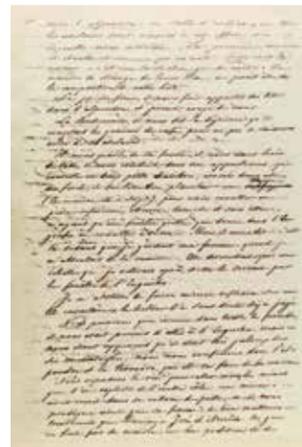
Le lendemain, il nous dit à déjeuner qu'il comptait les graines de café, pour ne pas se laisser voler de ses esclaves.

Il nous parle de sa femme, et, nous étant levés de table, il nous conduit dans son appartement, qui consiste en deux petites chambres ; arrivés dans celle du fond, il soulève du plancher une soupage trappe (la maison est à étage), pour nous montrer une pièce inférieure, obscure, humide et sans issue, n'ayant qu'une fenêtre grillée qui donne dans l'Engenho, ou moulin à sucre. Alors il nous dit : c'est là dedans [sic.] que je gardais ma femme, quand je m'absentais de la maison. Elle descendait par une échelle que je retirais après, et on la servait par la fenêtre de l'Engenho.

Je m'abstiens de faire aucune réflexion sur un tel caractère : le lecteur l'a sans-doute [sic.] déjà jugé.

Nous pensions que, comme dans toutes les fazendas, il nous était permis d'aller à l'Engenho ; mais nous étant aperçus [sic.] qu'il était très jaloux de ses mulâtresses, nous nous confinons dans l'alpendre et le terreiro, qui est en face de la maison.

Nous repassons la riv^e. pour aller voir les mines que l'on exploite de l'autre côte : un mineur nous reçoit dans sa cabane de paille, où il nous prodigue, ainsi que sa femme, de



bien meilleurs traitements que Domingos Jozé d'Azevêdo. Ces gens ne font pas de maison, car leur profession est de

323

bouleverser le terrain [sic.].

Le soir, nous retournons à regret chez notre hôte ; mais le lendemain nous nous empressons de quitter cet original, et nous reprenons le chemin de Guimarães.

Partis de cette ville pour retourner à Cuyabá, nous visitons D^a. Antonia et son frère, et nous nous arrêtons chez le brave commandant Domingos Monteiro. Il nous reste encore à voir la célèbre Bocaina do Inferno (Bouche de l'enfer), où tombe, à 200 pieds de haut, le ribeirão do Inferno, qui vient du côté de Guimarães, et passe par le Sitio de D^a. Antonia, où il fait mouvoir le moulin à sucre, le moulin à moudre le maïs, la scierie, et les monjolos. Nous y arrivons après avoir fait une lieue vers l'E., et notre attente est surpassée par la beauté pittoresque de la cascade.

~~D'un bois qui domine la bocaina, cette cette cet énorme ravin, sort le ribeirão, qui tombe perpendiculairement en un fil d'eau qui commence à se diviser vers le tiers de sa chute [sic.], et arrive en bas en une pluie blanche épaisse. Nous sommes sur la crête d'un précipice égal à l[]]. Ce mur pre de rocher presque massif, où tombe la [] petite riv^e. se couche des deux côtés, comme un fer à cheval, et les deux parties et les côtés continuent parallèle-ment jusqu'à~~

D'un bois qui domine

C'est un énorme C'est un énorme ravin, de 200 pieds de profondeur, dont les deux côtés sont formé par deux murs de rochers à pic ; c'est une gorge de la Serra, ou enfoncement

324

sans issue qui se termine par un mur arrondi, concave, de deux cent [sic.] pieds de haut. D'un bois qui domine ce mur, sort le ribeirão, qui tombe perpendiculairement en un fil d'eau qui commence à se diviser vers les deux tiers de sa hauteur, et

arrive en bas en une pluie blanche et épaisse. ~~Nous sommes sur un terrain couvert d'épaisse verdure,~~ En regardant la cascade, nous avons le ravin à notre gauche et le terrain [sic.] où nous sommes, et où nous foulons une épaisse verdure, va en pente convexe vers le précipice. De l'autre côté, et à distance de 50 brasses, même précipice, et même gazon à son sommet. Le ribeirão se perd dans le fond, sous ~~une forêt~~ des arbres que nous voyons à vol d'oiseau.

M^r. Taunay prend cette jolie vue, et nous retournons à la Chapada.

Le lendemain, nous disons un dernier adieu au Commandant et à sa femme, et, quittant des lieux dont la beauté nous a amplement dédommagés des peines de cette tournée, nous reprenons le chemin de Cuyabá, où nous arrivons après deux mois d'absence.

325

Digression à Villa-Maria

MM. Riedel et Taunay, vont explorer le Diamantino, à 30 lieues N. M^r. Rubzoff et moi, nous partons le 26 août 1827 pour Villa-Maria, à 45 lieues O., sur le Paraguay. M^r. de Langsdorff reste à Cuyabá.

Nous traversons la riv^e. Cuyabá, non sans peine, car il faut passer les charges et les harnais en canot, et faire passer les mulets à la nage. Quelques mauvaises maisons presque abandonnées sont sur l'autre bord. Nous faisons 3 lieues par un pays plat, couvert d'un Serrado peu vigoureux, mais nous faisons ensuite deux lieues et demie à travers un serrado des plus verts et des plus fleuris que j'aie jamais vus. Ce sont partout des arbres couverts d'une telle quantité de fleurs, qu'on ne voit pas une feuille. On [-] voit ~~des~~ des arbres qui sont tout jaunes, d'autres tout violets, d'autres tout bleus, ~~ou carmin~~ rose ou carmin, et qui font un mélange des plus agréables à la vue. Le terrain, couvert de velours vert, est encore émaillé des plus jolies fleurs, aux couleurs vives et ardentes de la zone torride. Feuilles, fleurs, gazon et plantes, tout vient de renaître ~~comme par enchantement comme par enchantement,~~ et avec cette



promptitude du climat, qui fait croire ~~que l'~~ qu'on les voit croître et s'épanouir. La chaleur du jour a fait place à la fraîcheur du soir ; ~~l'air est~~ on respire les parfums les plus ~~délie~~ exquis ; les plus vives couleurs brillent sur un fond de ciel ou de verdure. Le ciel est bleu, et des chaînes de nuages ~~pr~~ légers, transparents, ~~plus clairs qu'à clartés bleuâtres, ombres p~~ presque sans ombres,

326

ombres presque effacées sous des teintes violettes, s'élèvent comme des Andes aériennes, à des plans ~~divers,~~ dont les distances diverses donnent la perspective, ~~à l' au ciel, et par avec elle, la~~ au ciel; l'espace et la perspective, et révèlent à au spectateur, les profondeurs de l'espace aérien.

⁺¹²⁴ Un peintre qui n'aurait jamais vu des tableaux faits par des mains de maître, pourrait, ce me semble, imiter la nature dans l'ordonnance de ses tableaux. Le paysage qui se déroule devant moi, n'a souvent qu'un horizon peu remarquable, comme si elle n'avait pas voulu détourner l'attention d'un de ses gracieux caprices, pour lequel toutefois le hasard a aussi mis la main, pour lui donner plus d'originalité. On ne saurait pas deviner pourquoi toutes les souches et les branches tortueuses de ces arbres de serrado, sont d'un noir luisant comme du geai, et pourquoi le gazon est d'un vert si égal ; c'est que le feu a passé par là, et que tout renaît en même temps ; mais cet usage du Caipira, qui veut sans peine renouveler [sic.] tous les ans les pâturages de ses bestiaux, prépare la stérilité de ces belles contrées, si une culture intelligente, ne vient pas réparer tant de dégâts.

~~Tout respire un air de fête qui se communique à l'âme~~

C'est au milieu de ces ~~charmantes~~ paysages riantes campagnes, où tout respire un air de fête, que nous faisons connaissance avec le Carandá, palmier dont la tige élevée est couverte d'épines, et dont les branches nues et épineuses sont terminées ~~par une~~ par un éventail de feuilles, comme le Buriti. Ainsi, le charme de la nouveauté vient ~~augmenter~~ s'ajouter [sic.] au bien-être que nous fait sentir une nature ennemie de la monotonie, et prodigue, surtout pour le voyageur, de

124 (N.T.) Appel de note que l'on trouve dans la marge de cette page et de la suivante, écrite dans le sens de la longueur, à l'encre violette, inséré dans le texte.

décorations nouvelles.

Nous arrivons à Cocaes : il y a une maison, une petite église, et des palmiers Guaguaçús.

Cocães était autrefois une Fréguezia ; mais étant tombée en décadence, on lui a ôté cette catégorie, pour la transférer à la population du S^{mo}. Sacramento, située à deux lieues de là, en sorte que l'église de Cocães, anciennement paroissiale, est aujourd'hui déserte, et presque abandonnée.

C'est le sort des pays où l'on ne s'occupe que de minération : on n'y fonde rien qui soit durable. Le sol pierreux de Cocães, donne encore de l'or de qualité supérieure, mais ces peuples ne sachant qu'égratigner le sol, ses mines, abondantes autrefois, ne produisent plus que très peu d'or.

327

1827. août 28. Marche de deux lieues et demie jusqu'à un Sitio dont la maison est sale et en très mauvais état. Ses habitants sont sales et très des plus ignorants ; mais ils nous donnent un bon et frugal repas. Nous faisons encore deux lieues et demie jusqu'à la Fazenda de S. Benedicto, située au milieu d'une vaste plaine. Cette Fazenda, autrefois florissante, est beaucoup déchue aujourd'hui : le maître ne possède que quatre esclaves, et ne plante que pour vivre.

Montagnes à l'O. pendant l'après-midi.

29_ Je dessine un Embaúva, remarquable par sa grandeur, et son épais feuillage.

~~Serrados, comme les~~ Nous traversons, comme les jours précédents, plusieurs Serrados ; mais aujourd'hui ils ~~varient~~ changent plusieurs fois d'aspect. Tantôt ce sont de grands arbres à feuillages clair-semés et divers, laissant voir un entrelacement de branches tortueuses comme le corail, raboteuses et noircies par le feu. Tantôt ~~c'est un serrado~~ ce sont des arbres ~~sans feuilles, et~~ dont le feu a dévoré les feuilles, et n'a laissé que les ~~trø~~ branches noircies. Plus loin, tout est fleurs jaunes ou violettes ; plus loin encore, tout est feuilles sèches, dont l'ensemble est une variété de brun et de roux. Enfin, sur les terrains [sic.] humides, tout est fleurs jaunes, bleues, carmin et violettes.



Tout a changé sur l'après-midi : ce n'est plus un paysage pavoisé de masses fleuries, mais c'est une scène imposante. Nous traversons des forêts de Guacuris, palmiers à grosse tige, et à feuilles longues, touffues et recourbées en arcs de cercle. Les feuilles inférieures des uns, en se rencontrant avec celles des autres, forment des voûtes dont les colonnes sont les formées par les tiges des mêmes palmiers.

On trouve difficilement de l'eau dans ce temps-ci, sur cette route ; ce n'est pas qu'il en manque, mais l'eau des ruisseaux est salitreuse, et l'eau stagnante est très mauvaise. On apporte de l'eau dans des sacs de cuir ; mais on est souvent forcé de faire des trous dans la boue, pour

328

en tirer une eau peu limpide.

Le pays continue d'être en plaine ; mais vers le soir, nous passons entre les montagnes que nous avons vues hier.

Un grand nombre de Carandás borde la route à gauche et à droite : ce palmier ne fait pas autant d'ombrage que le Guacurú ; il est plus haut, mais il est moins touffu.

Nous nous arrêtons à un sitio appelé [sic.] Cacunda qui appartient à un Alferes d'Ordonnances, Commandant du Bairro, et actuellement absent.

1827 Août 30. Nous ne faisons que 4 lieues, et nous dormons au sitio du Padre Manoel Alves.

Le sitio est florissant : outre les esclaves, on y voit encore beaucoup d'agregados. Le Padre a ~~ene~~ des filles en âge de se marier, mais nous ne voyons pas sa famille. Il passe pour un homme des plus instruits de la province, dont il a été le Président, nommé par le Gouvernement Provisoire de Matto-Grosso, à l'époque de la révolution ; mais il est un de ceux qui ont commis la faute de faire occuper par 50 soldats brésiliens, la province de Chiquitos, qui voulait se mettre sous la protection du Brésil, ne voulant pas reconnaître le gouvernement de Bolivar.

31. Départ sur l'après midi [sic.], et, après 3 lieues de marche, arrivée à une autre Fazenda du Padre. Le Feitor et sa famille sont très misérables ; la maison est si sale, que nous préférons dormir dehors. Nous ne trouvons rien à manger ; il



faut nous contenter d'une Jacouba (mélange de farine de maïs, d'eau froide et de sucre).

Il y a ici des ânes : ce sont les premiers que je vois au Brésil.

Nous sommes au pied de hautes montagnes couvertes de forêts, et habitées seulement par des onces, et autres bêtes sauvages.

329

^{7^{bre}}. 1^r. Partis à deux heures du matin, nous faisons 3 lieues avant le lever du soleil ; manière de voyager qui nous délivre de la grande chaleur du jour, et n'affaiblit pas tant les chevaux. La matinée est fraîche, et le paysage est une belle plaine de 6 lieues ; à notre droite sont les montagnes que nous avons vues hier ; nous les laissons derrière nous. Traversant quelquefois des forêts de Carandás et de Guacurís, nous voyons à travers les tiges vigoureusement ombrées de ces palmiers, la teinte vaporeuse et violette de ces mêmes montagnes.

Passage du ribeirão das Fréchas, dont les eaux sont limpides, mais très saumâtres, et arrivée à une Fazenda du Lieutenant Colonel de Milices, João Pereira Leite, propriétaire de la Fazenda da Jacobina, située à 6 lieues plus loin, et lieu de sa résidence.

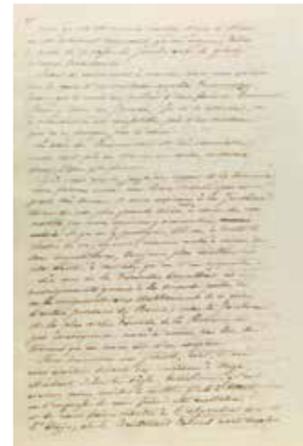
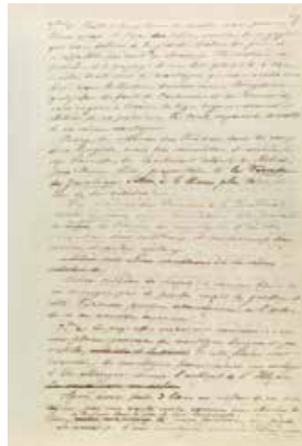
Du ribeirão das Fréchas à la Jacobina, toutes les eaux sont saumâtres. Cela provient de ce que ce que les terrains des montagnes d'où elles s'écoulent sont salitreux, et renferment du cuivre, et autres métaux.

~~Même mis Nous souffrons ici la même misère de~~

Même misère de vivres, ici comme hier : il ne manque pas de poules, mais le gardien de cette Fazenda presque abandonnée, a l'ordre de n'en vendre aucune.

^{7^{bre}}. 2. Le pays offre un aspect nouveau : c'est une plaine parsemée de montagnes longues et parallèles ; ~~entre elles et la route~~ si cette plaine était inondée, les montagnes formeraient un archipel d'îles allongées, comme l'archipel de l'Illyrie. ~~La route passe au milieu~~

Après avoir fait 3 lieues au milieu de ces montagnes, par une route unie comme un chemin de fer, ~~nous arrivons~~



et et toujours dans le sens de leur longueur, nous arrivons au pied ~~La route,~~ d'une montagne nommée Criminosa,

330

parce qu'elle est rude à monter, et que le chemin en est tellement mauvais, qu'on risque, même à pied, de se casser les jambes entre de grosses pierres tranchantes.

Avant de commencer à monter, nous nous arrêtons sur le bord d'un ruisseau appelé [sic.] Guacurísál, parce qu'il coule au milieu d'une forêt de Guacurís. Nous y tuons un Jacaré. Je ne m'attendais pas à rencontrer cet amphibie près d'un ruisseau qui n'a presque pas d'eau.

L'eau du Guacurísál est très saumâtre ; mais tout près on trouve un autre ruisseau dont l'eau est douce.

Après avoir monté jusqu'au sommet de la Criminosa, nous faisons encore une lieue et demie par une pente très douce, et nous arrivons à la Jacobina, terme de nos plus grands désirs, tant à cause des commodités que nous espérons y rencontrer, ~~comme aussi à~~ et qu'on y prodigue, dit-on, à toutes les classes de voyageurs, comme aussi à cause de son importance, toujours plus exaltée sur cette route, à mesure qu'on s'en approche.

La vue de la Fazenda, démentirait ces renseignements, quant à la seconde partie, si on la comparait aux établissements de ce genre, d'autres provinces du Brésil ; mais la Jacobina est la plus riche Fazenda de la Province, et par conséquent, nous n'avons pas lieu de trouver qu'on nous ait rien exagéré.

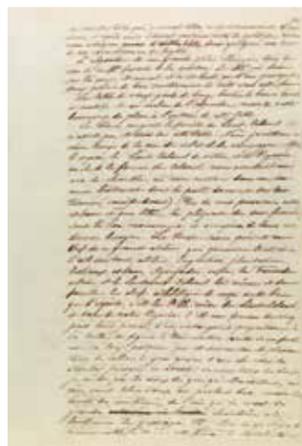
Nous traversons une grande cour, et nous nous arrêtons devant une maison à étage, attendant, selon la règle brésilienne, qu'on vienne nous inviter à mettre pied-à-terre : on s'empresse de nous faire cette invitation, et de nous faire monter à l'alpendre de l'étage, où le Lieutenant Colonel nous reçoit

comme des hôtes qui, à ce seul titre, se recommandent d'eux-mêmes, et après avoir échangé quelques mots de politesse, nous nous asseyons parmi d'autres hôtes, dont quelques-uns sont de nos connaissances de Cuyabá.

L'alpendre est une grande pièce oblongue, dans le sens de la façade de la maison. Le côté qui donne sur la cour, est ouvert, et n'est bordé que d'un parapet ; deux piliers de bois soutiennent le toit sur cette face.

Une table de vingt pieds de long, bordée de bancs lourds et massifs, est au milieu de l'alpendre ; mais il reste beaucoup de place à l'entour de cette table.

Le dîner, auquel la famille du Lieut. Colonel n'assiste pas, est servi sur cette table. Nous jouissons en même temps de la vue du ciel et de la campagne. Après le repas, le Lieut. Colonel se retire, et le Vigario, oncle de la femme du Colonel, nous conduit au rez-de-chaussée, où nous entrons dans un immense bâtiment dont les portes donnent sur le terreiro (cour de devant). Plus de cent personnes entre esclaves et gens libres, la plupart du sexe féminin, sont là en mouvement, et occupées de leurs diverses besognes. Le Vicaire nous présente au chef de ce grand atelier, qui gouverne tout, et a l'œil sur tout, atelier, Engenhos, plantations, bestiaux, esclaves, Agregados, enfin, la Fazenda entière, et le Lieutenant Colonel lui-même et sa famille. Ce chef, athlétique de corps aussi-bien [sic.] que d'esprit, c'est la Belle-mère du Lieut. Colonel, et sœur de notre Vigario. C'est une femme de cinq pieds huit pouces ; d'un embonpoint proportionné à sa taille ; sa figure à trois mentons semble se confondre avec sa large poitrine, qui est surmontée de plusieurs tours de colliers à gros-grains d'or. Sa voix de stentor presque incessante, domine tous les bruits ; je ne dis pas les voix des gens qui travaillent, car tous sont silencieux, ou parlent bas, mais les bruits des machines, de l'eau qui les meut, des grandes ~~caldeiras~~ où bouill chaudières où bouillonne la guarápa, etc. Mais ce qu'il y a de remarquable, c'est que cette femme si corpulente, et



{et} qui paraît âgée de cinquante ans, marche et se meut avec l'agilité d'une jeune et leste fille. Sa physionomie, son regard et sa bouche, expriment l'énergie, la franchise et la bonté en même temps ; tous les esclaves et les agregados l'aiment autant qu'ils la craignent. Elle est en effet la mère de tout le monde, surtout par les soins qu'elle prend des malades, et par les secours qu'elle prodigue aux malheureux.

« Je ne veux pas que mon gendre s'occupe de l'agriculture, » nous dit Dona Anna ; « cela est bon pour moi, qui suis née au milieu des travaux de la campagne. » Et en effet, João Pereira Leite, dont la petite taille et l'air douillet, quoiqu'étant assez robuste, contrastent avec sa belle-mère, si dévouée à son bonheur, ne songe qu'à figurer et vivre de ses revenus, comme un grand seigneur.

C'est un temps regrettable, que ce bon vieux temps colonial (pour certaines gens entêtées dont heureusement le nombre s'efface toujours plus), où les Portugais d'Europe trouvaient de riches héritières à épouser, rien que parce qu'ils étaient blancs ; mais notre Lieutenant Colonel n'avait pas seulement cette qualité, quand il est venu dans la province ; il était lieutenant dans la ligne, et on sait que sous l'ancienne monarchie, on ne donnait pas ce grade à tout le monde.

La Jacobina est la plus riche fazenda de la province ; son territoire est de quatre lieues quarrées [sic.], dont demi lieue [sic.] au plus, est cultivée. Le reste est forêts vierges, jachères, capoeiras et pâturages. Sa partie *E.* est montagneuse ; une petite rivière poissonneuse la traverse de l'*E.* à l'*O.*, et va se jeter dans le Paraguay, qui n'est éloigné que de 4 lieues. La Fazenda est encore arrosée par plusieurs ruisseaux qui vont dans la petite riv^{e.}, ou au Paraguay.

Deux cent [sic.] esclaves de travail, des deux sexes, et soixante ~~négrillons~~ enfants, forment toute

l'escravatura de cet établissement ; mais il y a à peu-près même nombre de gens libres entre agregados, créoles, mulâtres et indiens qui travaillent plus-ou-moins [sic.] pour eux, ou à la solde du propriétaire.

Outre la fazenda de la Jacobina, João Pereira Leite possède encore dix huit [sic.] sesmarias, dont la moins étendue est de trois lieues quarrées [sic.] ; mais elles sont incultes, et ce n'est que dans six ou sept d'entre elles, portant le nom de Fazendas, qu'il y a une mauvaise cabane, un gardien avec sa famille, quelques vachers et des bestiaux.

La possession de tant de sesmarias faisait que le Lieutenant Colonel me disait une fois qu'il possédait autant de terres que le roi de Portugal ; ~~on voit qu'il ne connaissait pas même l'étendue de je n'ai~~ on voit qu'il ne connaissait pas l'étendue de son pays.

Des bestiaux immenses couvrent les riches pâturages de la Jacobina et des Fazendas ; le Lieut. Colonel me disait qu'il évaluait le nombre de ses bêtes à ~~cornes~~ de race bovine à soixante mille, mais que la plus grande partie était devenue sauvage.

Les chevaux ~~de la J~~ de la Jacobina sont créoles^{H125} de même race que ceux du Paraguay, et au nombre de deux à trois cent [sic.]. J'y ai vu cinq ânes de petite race, qu'on a dans les fazendas pour avoir des mulets des juments, beaucoup de chev chèvres, et quelques moutons introduits depuis peu, qui ne servent qu'à donner un peu de laine et à régaler le Lieutenant Colonel, car, pour sa famille et son monde, ils sont comme tous les habitants de Cuyabá, et comme étaient naguère tous les Brésiliens : ils ont la chair et le lait de la race moutonne en horreur.

Une tropa d'une centaine de mulets de charge, c'est tout ce qui sert à transporter les produits de la Fazenda, soit à Cuyabá, soit {à}



au Pocone, au Diamantino, ou à Villa-Bella de Matto-Grosso. Une grande partie des produits est exportée par des tropas qui viennent les chercher à la Fazenda. Le pays possède la plus belle route du monde, le Paraguay : il comporterait des routes excellentes pour le charriage ; mais ici on en est encore aux siècles de la barbarie.

Le principal genre d'agriculture, c'est la canne à sucre, dont on fait encore de l'eau-de-vie en grande quantité. Viennent après le manioc, feijão, maïs, etc. et le café, seulement pour la consommation. Le cacao croît à merveille, mais on n'en voit que quelques pieds, et le peu de chocolat que l'on consomme dans le pays, vient de Rio de Jan^{ro}. ou Pará. ~~Les moyens de~~ Les moyens de transport sont si peu proportionnés à la Jacobina, que l'année précédente, Dona Anna avait envoyé gratuitement six grands canots chargés de vivres à Nova-Coimbra, sur le Paraguay, pour la sustentation de la garnison. « Je ne savais que faire de ces mantimentos, » nous disait-elle, « plutôt que de les perdre, j'ai préféré en faire présent au Gouvernement. »

Et cependant la Jacobina est à 2 lieues du Paraguay, la riv^e. la plus navigable du monde ! Encore aujourd'hui, en 1855, les transports se font à dos de mulets ~~dans tout le Brésil~~ de Cuyabá à Rio, Bahia et S^t. Paul, à des distances de 300 lieues, tandis que le Paraguay coule solitaire vers la mer par l'Assomption, Santa-Fé, Buenos-Ayres et Monte-Vidéo ! Il faut avouer que les fils de la race ibérique ne sont pas au pair avec les enfants de la race anglo-saxonne.

J'ai vu à la Jacobina de superbes caféiers et cacaotiers [sic.] ; mais ils n'étaient là que pour prouver que si ce n'était la politique japonaise des gouvernements de cette partie de l'Amérique du Sud, la belle province de Matto-Grosso prendrait un essor extraordinaire.

Le Vigario nous dit qu'il y avait une mine abondante de cuivre à la Criminosa, et il nous montra un lingot très pur de ce métal, extrait sur les lieux.

Les champs sont remplis de salitre.

L'habitation est agréablement située. Outre la maison

125 (N.T.) Appel de note que l'on trouve dans la marge, barrée et inséré dans le texte.

de João Pereira Leite, et les ateliers adjacents à droite, trente ou quarante maisons couvertes de tuiles, bordent une vaste cour formée en quarré-long [sic.]. Au milieu de cette cour, est une petite église qui a un clocher. De grands magasins, quatre moulins à sucre, dont deux à eau, et deux mus par des bœufs ; une tuilerie, un machine à piler le maïs, des hangars ; tout cela donne à cet établissement, l'aspect d'un village.

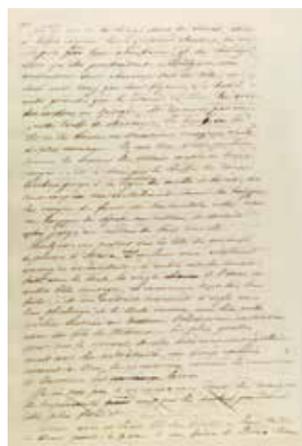
Une petite rivière poissonneuse passe au milieu de l'habitation ; des jardins et des vergers l'embellissent ; un vaste étang tout près, de belles forêts, et des montagnes au loin, rendent tout ce paysage pittoresque.

4^{bre}. 1827. Pendant que nous sommes à la fin du déjeuner [sic.], une ~~troupe~~ groupe de sauvages apparaît par une des avenues de la grande cour. Ils sont rouges de rocou ; ils s'avancent en file ; le premier sonne dans un instrument qui paraît une corne de bœuf, et produit un son que je ne sais pas décrire. Ils sont 11 hommes, trois femmes et deux enfants. Ils sont nus, excepté un seul ; quelques-uns portent des ornements de plumes de couleurs sur la tête.

C'est un Cacique de la tribu voisine des Bororós, qui vient avec quelques-uns des siens, sur l'invitation du Lieut. Colonel, dont l'aimable disposition envers nous, a voulu nous ménager cette surprise.

Ils arrivent dans la cour ; nous nous mêlons parmi eux ; ils sont tous grands, bien faits, robustes. Leurs traits et surtout ont une férocité que je n'ai jamais vue chez les autres indiens, ni retrouvée depuis. Leurs longues et épaisses chevelures leur ~~tombent~~ tombent jusqu'aux reins, et leur couvrent les épaules : augmentées

par des masses de longs crins de cheval, noirs et lisses comme leurs grossiers cheveux, on est surpris par de leur abondance, et du sauvage effet qu'elles produisent. Quelques-uns redressent leurs cheveux sur la tête, en cône aussi long que leur figure, à base aussi grande que le crâne. Ce cône, lié



avec des cordons en spirale, est terminé par une grosse touffe de cheveux. Les barbares des îles de la Sonde ne sauraient imaginer rien de plus sauvage. Ils ont tous, ainsi que leurs femmes, les cheveux du devant, coupés en deux rangées : c'est-à-dire que les touffes des tamps tombent jusqu'à la ligne des oreilles et du nez, et sont coupées horizontalement comme des houppes ; la rangée du front est horizontale aussi ; mais une houppe la dépasse au milieu, et descend ~~entre~~ jusqu'au milieu des deux sourcils.

Quelques-uns portent sur la tête, des ornements de plumes d'Arara, à aux couleurs vives, artistement arrangées en éventail ; d'autres ont des couronnes faites avec les dents, les ongles ~~d'une~~ de l'once, et autres bêtes sauvages ; ces couronnes sont très bien faites : c'est un croissant surmonté d'ongles avec leur phalange, et de dents canines ; avec leur partie crochue tournée en dedans, solidement enchâssées avec des fils de tuncum. Les plus grosses sont sur le devant, et elles diminuent régulièrement vers les extrémités, où deux cordons servent à lier la couronne, comme les couronnes de lauriers des ~~nos héros~~ héros.

~~Je ne sais pas si ces couronnes sont des marques de supériorité, pour~~ mais ceux qui les portent paraissent être plus forts et

Leurs arcs et leurs flèches dépassent leur taille de deux pieds : à peine si un frère de dona Anna,

le plus fort d'entre nous, peut le manier.

Le Cacique vêtu d'une chemise, un pantalon, et une veste de drap tout déchirés. Les autres sont tous nus. Les hommes portent le membre lié par la couverture du prépuce, à un cordon qui leur passe à la ceinture, comme les Guatós. Quelques-uns le couvrent d'un cornet de feuilles.

Les femmes ont un singulier usage : je ne sais si c'est de pudeur, mais dans ce cas elles sont loin d'obtenir ce qu'elles désirent. Je dirai d'abord que, soit par ce motif, soit par tout autre motif, elles se serrent le ~~corps au-dessus de~~ la ceinture avec une écorce d'arbre large de 10 pouces, et avec tant de



force, que les chairs, à la hauteur de l'estomac, et sur le ventre et les hanches, en deviennent saillantes ; ce qui certainement, les rend difformes ; mais, pour en revenir à leur singulier usage, j'ajouterai [sic.] qu'elles se passent entre les parties naturelles, un filament large de 2 ou 3 pouces, et attaché par les extrémités, devant et derrière la ceinture d'écorce.

~~Une de ces femmes~~ Vieille femme avait le bras gauche tout estropié d'une balle qu'elle avait reçue des gens du Colonel, pendant la guerre qu'il avait faite à cette tribu, à cause des ses rapines et des assassinats qu'elle exerçait sur les esclaves de la Jacobina.

Un sauvage avait un bubon à l'aîne droite, d'où il ~~découlait~~ sortait une matière qui lui coulait par la cuisse. C'est un des présents des européens, car les sauvages qui ne sont pas fréquentés par eux, ne connaissent pas ce mal.

Le Cacique se dit Lieutenant-colonel et son nom est João Pereira Leite, du nom de notre hôte, son parrain, car il a été baptisé, mais il n'en est pas

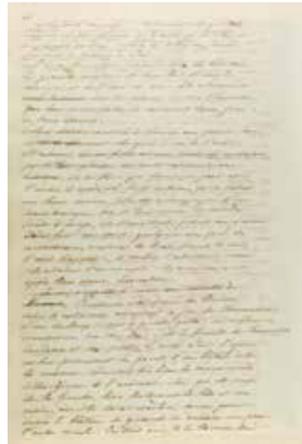
338

moins resté sauvage. C'est comme cela que très souvent on fait parade de beaucoup de zèle, et de grands services prêtés à la religion, tandis que tout se réduit à rien.

Dona Anna fait entrer ses hôtes des bois dans la grande cuisine ; elle leur fait donner à manger, et de l'eau-de-vie. Ils retournent ~~dans la cour~~ sur la place, et, sur l'invitation qui leur en est faite, ils exécutent leurs jeux et leurs danses.

Leur danse consiste à former un grand rond, où ils se tiennent éloignés l'un de l'autre. D'abord, ~~ils ne font aucun saut, ils ne sortent pas de leur place, ni ne se meuvent avec le corps~~ ; ils ne font que lever un pied après l'autre, d'après une lente mesure, qu'ils battent avec leurs mains. Cela est accompagné d'un chant rauque, bas, et lent comme la mesure. Tout-à-coup, ils s'arrêtent, jettent un grand cri et font un saut ; quelques-uns font des contorsions, ouvrent les bras, fixent le ciel, l'œil hagard ; d'autres s'abaissent, comme s'ils allaient s'accroupir : ils recommencent après leur danse monotone.

Je me rappelle d'avoir vu exécuter à Monaco, Pendant



cette danse des Bororós, deux d'entre eux, exécutent le jeu du Tamandoá. L'un des deux se met à quatre pattes ; un enfant se cramponne sur son dos ; c'est la femelle du Tamandoá bandeira et son petit. L'autre vient l'agacer en lui présentant la pointe d'un bâton entre les narines. Imitant très bien les mouvements léthargiques de l'animal, celui qui est sensé être la femelle, lève lentement la tête et une main, avec les doigts crochus, comme pour saisir le bâton, et quand il avance un peu, l'autre recule. On sait que, si le tamanduá

339

est peu redoutable à cause de sa lenteur, rien n'est plus dangereux que de se laisser empoigner par ses ongles : il n'y a plus d'autre ressource que de couper la patte de l'animal.

Ces sauvages imitent aussi leurs combats avec l'once, et la chasse au tapir, au loup, au cerf, etc.

Ils parlent très vite [sic.] ; ils articulent brusquement les mots, et ils ont presque tous la voix rauque. Tout cela est en harmonie avec leurs autres qualités physiques et morales.

Je fis les portraits suivants de ces sauvages.

1^{er}. portrait.

C'est un jeune homme de belle taille, bien fait et robuste : physionomie ~~féroce~~ mâle, mais féroce. H Deux cubitus de socó (Ardéa), passent à travers le cartilage qui sépare les narines, et un autre, de 8 pouces de long, ~~pend~~ ~~traverse~~ passe à travers un trou qu'il a sous la lèvre inférieure, et lui pend jusqu'à la poitrine. Cet os est retenu dans l'intérieur de la bouche, par une pomme, ou boule, ~~faite~~ ~~du même os~~, travaillé sur le même os, pour l'empêcher de s'échapper. Une belle couronne de dents et d'ongles de bêtes sauvages, orne son front, et plusieurs croissants ~~aux~~ ~~or~~ nacrés pendent à ses oreilles. Ses épais et longs cheveux, augmentés d'une touffe de crins de cheval, couvrent ses épaules, et lui descendent jusqu'au milieu du dos. Sa figure, sa poitrine et ses cheveux, sont rouges de rocou. Point de sourcils, qu'il a arrachés, ni de barbe ; ~~que~~ quant à celle-ci, je ne sais pas si elle a eu le même sort.



2^{me}. Portrait

Jeune homme de haute taille, robuste, mais pas si bien fait que le premier. Figure féroce, et qui a quelque chose d'ignoble en même temps. Cheveux abondants. Il porte,

340

au lieu de couronne, un pompon de plumes jaunes et rouges, et derrière celui-ci, une auréole formée de trois rangées de plumes en arcs concentriques, disposées en rayons. La 1^e. rangée est formée de plumes brunes, la 2^e. de plumes bleues, la 3^{me}. de plumes blanches. et

Il a, comme tous les Bororós, le membre caché dans un petit cornet de feuille de palmiers, et attaché par la peau qui recouvre le prépuce, à un cordon qu'il a à la ceinture. Ce cordon est couvert de morceaux de cubitus d'oiseaux.

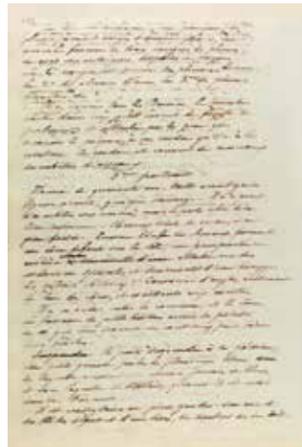
3^{me}. portrait.

Homme de quarante ans ; taille avantageuse ; figure riante, quoique sauvage. Il n'a point d'os cubitus aux narines, mais il porte celui de la lèvre inférieure. Cheveux teints de rocou, et un peu frisés. Enorme touffe de cheveux, formant un cône debout sur la tête, un peu penché en arrière, et surmonté d'un ~~attaché~~ attaché avec des cordons en spirale, et surmonté d'une houpe des mêmes cheveux. Couronne d'ongles, entourant la base du cône, et croissants aux oreilles.

Il a en outre, entre la couronne et le cône, un faisceau de petits bâtons armés de pointes en os, qui leur servent de couteaux pour faire leurs flèches.

~~Suspendu~~ Il porte suspendue à sa poitrine, une petite gourde percée de plusieurs trous, ~~d'un~~ de laquelle pendent des plumes jaunes et bleues, et avec laquelle il sifflait, quand il est entré dans la Fazenda.

Il est sexdigitaire au pied gauche. Son arc et ses flèches dépassent d'un tiers la hauteur de sa taille.

4^{me}. portrait.

Femme portant un enfant en califourchon sur les épaules, et un panier suspendu sur le dos à un filament d'écorce d'arbre, qui lui passe sur la tête. Ces fardeaux l'obligent à courber sa tête et son corps, et ne lui permettent pas d'élever un front altier, comme les injustes hommes de sa horde. Ses cheveux, quoique coupés à la manière des hommes, sont plus courts et en désordre, et elle n'a que les croissants aux oreilles, pour tout ornement.

La large ceinture d'écorce, et le filament qui lui passe par les parties naturelles, sont de difformes ornements objets qui paraissent indispensables aux femmes bororós, puisqu'elles en portent toutes.

L'enfant a les traits déjà les traits féroces de sa horde.

Dona Anna leur fait donner des fejøes et de la farine à manger, et de l'eau-de-vie, dont ils s'enivrent presque, et dont ils se seraient enivrés, si on les avait laissés faire.

Il n'y a pas dix ans que ces Bororós étaient encore plus sauvages, parce qu'ils n'avaient aucune relation avec les Brésiliens. Ils faisaient beaucoup de mal au Lieut. Colonel, lui tuaient des esclaves et dévastaient ses plantations. Ne pouvant plus tenir à ces hostilités, et ayant déjà perdu à différentes époques, 11 esclaves assassinés par ces sauvages, João Pereira Leite, demanda à D. João VI.^o la permission de les repousser par la force ; or, le gouvernement avait des intentions très philanthropiques envers les Indiens ; mais il accorda cette permission, et les Brésiliens, qui n'étaient pas moins enclins à la férocité que les sauvages, en profitèrent pour exercer toute espèce de barbarie, même gratuite. Le Colonel leur fit une guerre qui dura six ans, pendant laquelle ses gens

342

tuèrent 450 Bororós, et firent 50 prisonniers, qui se sont plus ou moins assujettis aux travaux de la Fazenda, principalement au traitement des bestiaux. Ce ne fut que lorsqu'on eut pris le Cacique, qui est celui même qui est venu à présent, que ces sauvages consentirent à être amis. Le Lieut. Colonel lui donna

la liberté et des présents ; il le fit baptiser, lui servit de parrain, et lui donna son nom, dont il paraît être fier, car lui ayant demandé comment il s'appellait, il me répondit : je m'appelle le Lieut. Colonel João Pereira Leite. Quand ce chef sauvage tomba prisonnier, il déclara que s'il avait fait du mal aux gens du Lieut. Colonel, c'est parce qu'ils étaient noirs, et que lui et ses gens les prenaient pour des malfaiteurs, et non pour des hommes comme eux ; mais que puisqu'ils étaient commandés par un bon cacique, ils voulaient désormais être amis. Alors le Lieut. Colonel le renvoya à son village, lui faisant promettre de revenir le visiter avec les siens, et le menaçant d'aller l'attaquer, s'il manquait à sa parole. Le Cacique promet de revenir après deux lunes ; et en effet, il revient avec beaucoup des siens, mais point de femmes ni d'enfants, car il se méfiait encore ; mais comme il fut satisfait de l'accueil qu'on lui fit, il devint réellement ami du Lieut. Col., et depuis ce temps, ces sauvages viennent de temps en temps et sans crainte, avec leurs femmes et leurs enfants, recevoir des vivres et des présents, et surtout boire de l'eau-de-vie, dont il sont très avides.

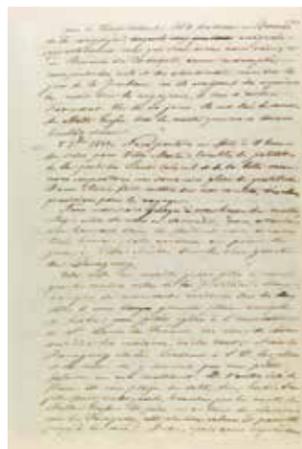
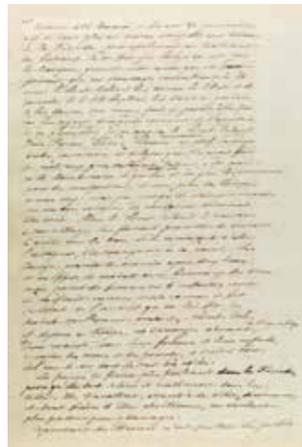
Les femmes se fixent plus facilement dans les Fazendas, parce qu'elles sont esclaves et malheureuses dans leur tribu. Elles travaillent, aiment à se vêtir, décentement, et son fières d'être chrétiennes, ne voulant plus passer pour sauvages.

Cependant les Bororós n'ont pas tous été pacifiés

343

par le Lieut. Colonel. Ils se divisent en Bororós de la campagne, ~~desquels ceux qui sont~~ auxquels appartiennent ceux qui sont venus nous voir, et en Bororós du Cabaçal, encore indomptés, exerçant des vols et des assassinats, non sur les gens de la Jacobina, car ils craignent les représailles, mais sur les voyageurs, et sur d'autres Fazendas. Un de ces jours, ils ont tué le courrier de Matto-Grosso, sur la route que nous devons bientôt suivre.

5^{bre}. 1827_ Nous partons en effet, à 11 heures du soir, pour Villa-Maria. Comblés de politesses de la part du Lieut. Colonel et de sa belle-mère, nous emportons un souvenir plein de gratitude. Dona Anna fait mettre sur nos mulets, d'excellentes provisions pour le voyage.



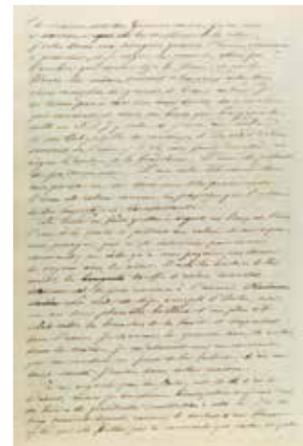
Nous marchons jusqu'à une heure du matin ; obligés alors, de céder au sommeil, nous attachons nos hamacs dans la forêt, et nous dormons trois heures. Nous arrivons au point du jour à Villa-Maria, sur la rive gauche du Paraguay.

Cette ville ne mérite guère plus ce nom, que les autres villes de la province : deux rangées de mauvaises maisons sur les deux côtés d'une large grande place remplie d'herbes ; une petite église à l'invocation de S^t. Louis de France ; des murs de clôture derrière les maisons, voilà tout. Mais le Paraguay est là, bordant à l'O. la place et la ville ; on y descend par une petite falaise en arc rentrant. De l'autre côté du fleuve est une plage de sable fin, bordée d'une jolie forêt verdoyante, traversée par la route de Matto-Grosso. Et puis, on a tant de plaisir à voir le Paraguay, cette rivière calme et paisible jusqu'à la mer ! Aussi, après avoir reposé dans

344

la maison dite du Gouvernement, qu'on nous a donnée, et qui est la meilleure de la ville, j'entre dans une pirogue, quand l'heure commence à fraîchir, et je vogue en amont, attiré par l'ombre qui couvre déjà le fleuve, et par le fleuve lui-même, sortant silencieux entre deux rives remplies de grands et beaux arbres. Je ne tarde pas à voir sur ma droite, des ouvertures qui conduisent dans des baies qui baignent la ville au N. J'y entre, et j'erre au milieu d'un labyrinthe de canaux, d'îles et d'arbres sortant de l'eau. C'est une forêt inondée, où règnent l'ombre et la fraîcheur. L'eau est profonde et poissonneuse. L'air entre librement dans mes poumons, car dans une telle promenade, l'âme est calme comme le paysage qui l'entoure de ses impressions bienfaisantes.

La nuit me fait quitter à regret, ces lieux où l'air, l'eau et la forêt se prêtent au calme et au repos ; ma pirogue, qui n'est entraînée par aucun courant ne cède qu'à ma pagaie paresseuse de voguer vers la ville. Dans les ombres de la nuit, les bouquets touffes d'arbres inondés, deviennent de gros navires à l'ancre. Plusieurs étoiles Le ciel est déjà rempli d'étoiles, mais un ou deux planètes [sic.] brillent d'un plus vif éclat entre les branches de la forêt, et serpentent dans



l'eau. Je traverse la grande baie, et, rentré dans la rivière, je m'abandonne au courant, qui me conduit au pied de la falaise, d'où en deux sauts, j'entre dans notre maison.

Je ne regrette pas le passé, eût-il été d'or et d'azur ; mais je voudrais bien passer aujourd'hui des heures de quiétude semblables à celle-là. J'ai été trop souvent depuis, comme le rocher d'un fleuve agité, qui est battu par le courant qui passe, et passe

345

toujours. J'ai résisté comme ce rocher, et comme lui, je résisterai encore et toujours ; mais encore et toujours, j'aurais l'âme ouverte au bonheur, s'il se présentait.

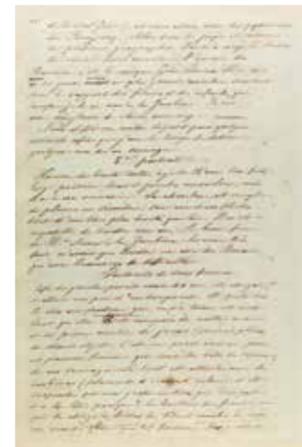
Six ou sept blancs ; environ 300 cabourés, descendants de sauvages réunis au temps de Dona Maria 1^a, de mulâtres et de nègres, voilà toute la population de Villa-Maria. Beaucoup d'hommes et de femmes vont nus jusqu'à la ceinture.

Villa-Maria, située sur le Paraguay, et sur la grande route de Cuyabá et Villa-Bella, est destinée à devenir un jour, un point important pour le commerce, quand auront cessé les entraves de la mesquine politique des temps de la modernes.

1827. 7. 7^{bre}. Réveil au point du jour. J'entends battre la diane à ma porte. Chose surprenante pour moi : j'ai vu les tambours sardes et français et sur terre et sur mer, mais je ne me souviens pas d'avoir rien entendu de meilleur, ni de plus varié.

Des Vaqueiros (vachers) lacent un bœuf pour l'abattre. Cet usage de toute l'Amérique du Sud, où les vaqueiros montrent tant d'adresse et de dextérité, est si connu, que je n'en ferai pas la description. On m'a dit à la Jacobina, qu'il y a des vaqueiros qui, par simple divertissement, attaquent au nombre de deux ou trois, un taureau indompté, à pied, et sans lacet. L'un d'eux court sur l'animal, l'embrasse au cou, et s'y tient serré, tantôt entraîné par le taureau furieux, tantôt le retenant dans sa course. Ses compagnons se jettent aussi sur le taureau, et ils finissent par le renverser.

10 7^{bre}. Nous sommes sur pied avant le jour ; un canot nous attend sur le bord au pied de la falaise pour nous transporter à l'embouchure



346

de la riv^e. Jaurú, où nous allons voir la pyramide du Paraguay, célèbre dans le pays, et connue de plusieurs géographes. Tout à coup, le bruit du cornet nous annonce l'arrivée des Bororós : c'est le cacique João Pereira Leite et avec ses gens, mais mais en plus grand nombre, surtout sous le rapport des femmes et des enfants, que lorsque je les ai vus à la Jacobina. Ils ont une vingtaine de chiens avec eux.

Nous différâmes notre départ pour quelques instants, afin que j'aie le temps de dessiner quelques-uns de ces sauvages.

5^{me}. portrait.

Homme de haute taille, âgé de 35 ans ; bien fait, large poitrine, bras et jambes musculeux, mais il a le cou raccourci. Sa chevelure est remplie de plumes en désordre ; son arc et ses flèches sont d'un tiers plus hauts que lui. Il m'est impossible de tendre son arc. Le beau-frère de D^a. Anna à la Jacobina homme très fort n'avait pu tendre un arc des Bororós, qu'avec beaucoup de difficulté.

Portraits de deux femmes.

Celle de gauche paraît avoir 40 ans ; elle est gaie, et elle a un peu d'embonpoint. Elle porte sur le dos un fardeau qui, mis à terre, est aussi haut qu'elle. Ce fardeau est composé de nattes, de cuirs et de peaux roulés ; de jacás (paniers) pleins de divers objets. C'est un poids énorme pour ces pauvres femmes, qui sont les bêtes de somme de ces sauvages. Le tout est attaché avec des embiras (filaments d'écorces d'arbres), et est suspendu par une grosse embira qui leur passe sur la tête, presque à la hauteur du front ; ce qui les oblige à baisser la tête, et courber le corps en avant. Avec un tel fardeau, elles portent

347

encore un enfant en à califourchon sur les épaules, et un petit chien. Ce n'est pas encore tout, car lorsque leurs maris tuent un porc sauvage, ou tout autre animal, ils le mettent dans un des jacás qu'elles ont sur le dos.

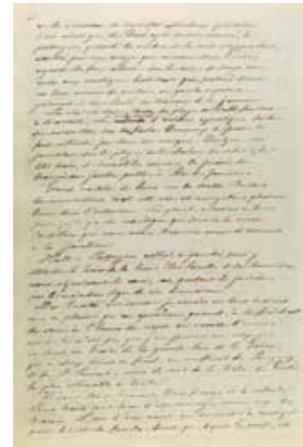
La 2^{me}. femme est plus jeune, haute de 5 pieds, et très forte. Elle a son fardeau, et un enfant sur les épaules.

⁺¹²⁶On croirait presque discerner sur cette figure, robuste, triste, et regardant le terrain [sic.], l’empreinte séculaire d’une réaction latente, transmise de mère en fille, contre leurs injustes maris.

Je dessine encore un petit garçon et une petite fille : le premier ne porte que son petit arc et ses flèches, tandis que la petite fille porte un panier rempli de divers objets, qui, à la vérité, ne sont pas trop lourds : elle a tout le corps teint de rocou, et porte déjà l’écorce et le filament à la ceinture. Elle est sexdigitaire au pied gauche.

La vue de ces pauvres femmes réduites ainsi à l’esclavage, et de ces hommes portant le front haut, et ne daignant pas partager leur fardeau, me rappelle ce que dit Orellana, au sujet de populations de femmes vivant séparées des hommes, pour se soustraire à leur tyrannie, sur les bords du grand fleuve qu’il découvrit, et auquel, par cette circonstance, il a donné le nom d’Amazones, que, selon l’histoire, portaient des femmes guerrières de l’antiquité, qui n’admettaient pas la société des hommes. Peut-être bien que les Bororós sont descendants de quelque tribu qui aurait émigré de l’Amazone, car après l’occupation de ce fleuve par les Portugais, beaucoup de sauvages, tels que les Tupinambás, ne voulant pas se soumettre aux envahisseurs, se sont retirés vers le Sud du Brésil.

Nous nous embarquons, et nous descendons la rivière. Cette eau est une image d’une vie sans trouble et sans passions. J’ai peu connu le bonheur de ceux qui portent doucement leur existence à travers un lit uniforme : ils doivent être heureux, mais il n’est pas à ma portée de connaître leur bonheur. J’ai eu des moments d’une douce quiétude : mais je ne m’en serais peut-être jamais aperçu [sic.], si trop souvent oppressé des angoisses du génie livré à l’obscurité, je n’eusse



eu les occasions de regretter ce bonheur éphémère. C’est ainsi que, du bord agité de son navire, le passager, quand les ombres de la nuit s’approchent, attristé par un orage qui menace dans le ciel, regarde les feux allumés sur la côte, et songe avec envie aux rustiques habitants qui passent devant ces feux comme des ombres, ou qui se reposent gaiement à leur clarté, des travaux de la journée.

La riv^e. est basse ; toutes les plages de sable fin sont à découvert ; une ~~infinité~~ grande variété d’oiseaux aquatiques cherche sa nourriture sur leurs bords. Beaucoup de Jacarés se font entendre par leurs cris rauques. Quelques-uns jouissent sur la plage, de la chaleur du soleil, la tête levée, et immobiles comme les jacarés de bronze du jardin public à Rio-de-Janeiro.

Grand nombre de baies sur la droite. Pendant les inondations, toute cette rive est navigable à plusieurs lieues dans l’intérieur. La gauche a moins de baies, parce qu’il y a des montagnes qui sont de la même Cordillère que nous avons traversée avant d’arriver à la Jacobina.

Halte à Passagem velha, à gauche, pour y attendre le lever de la lune. Une famille et sa chaumière nous réjouissent le cœur, car, pendant la journée, pas le moindre signe de vie humaine.

Des Guatós arrivent : je revois ces bons indiens avec ce plaisir qu’on éprouve, quand, à la fraîcheur du soir, à l’heure du repos, on revoit d’anciens amis. Ce n’est pas que j’aie jamais vu ceux-ci ; ce sont des Guatós de la grande baie de la Gaïva, qui a deux lieues de fond, au confluent du Paraguay, et du S^t. Laurent ; mais ils sont de la tribu des Guatós, la plus estimable de toutes.

Ils sont trois hommes, trois femmes, et 4 enfants. Leurs traits sont loin d’être sauvages comme ceux des Bororós. L’un d’eux vient me demander à manger pour lui et sa famille, disant que depuis la veille, ils

126 (N.T.) Appel de note que l’on trouve dans la marge, barrée et inséré dans le texte.

n'avaient rien mangé, n'ayant pu tuer aucun Jacaré, ni prendre un seul poisson. Je lui donne des feijões cuits et de la farine de maïs.

Ils sont venus il y a peu de jours, en plus grand nombre, de la Gaïva et du S^t. Laurent, pour vendre des peaux à un engenheiro qui demeure à 4 lieues d'ici. Les autres sont repartis, et ceux-ci sont restés pour faire une pirogue.

1827. 11. 7^{bre}. Partis à 2 heures du matin, nous arrivons à 9 heures à la riv^e. Jaurú, sur la droite. Nous cherchons en vain des yeux la pyramide que nous venons voir ; ma nous la découvrons enfin sur la droite de l'embouchure, derrière des arbres qui nous la dérobaient à la vue.

On ne saurait jamais voir avec indifférence un monument quelconque de marbre blanc, et d'architecture régulière, qui se présente tout-à-coup au milieu de ces vastes contrées où la nature règne sans partage.

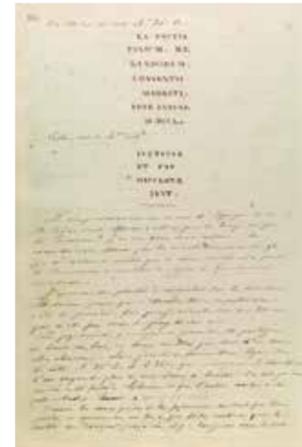
Pyramide quadrangulaire : 15 pieds et demi de haut, y compris le piédestal et la croix de pierre qui la surmonte. Sur le côté N. 54°. O. sont les armes d'Espagne ; on lit dessous cette inscription :

SVB
FERDINANDO VI
HISPANLÆ
REGE
CATHOLICO

La couronne est brisée, il ne reste que les fleurons. Sur le côté S. 54°. E., sont les armes de Portugal, et cette inscription :

SVB
IOANNE V
LVSITANORVM
REGE
FIDELISSIMO

La couronne manque entièrement.



On lit sur le côté N. 36°. E. :

EX PACTIS
FINIUM, RE
GVNDORVM,
CONVENTIS
MADRITI,
IDIB¹²⁷, IANVAR
M. DCCL,

Enfin, sur le 4^{me}. côté :

IVSTITIA
ET PAX
OSCVLATÆ
SVNT,

Les deux couronnes des armes d'Espagne et du Portugal sont effacées ; est-ce par le temps, ou par les hommes ? J'ai vu dans mon enfance, les armes des rois effacés par les révolutionnaires de 92, je m'incline à croire que le même sentiment a poussé les Américains à mutiler les signes de leur ancienne servitude.

J'éprouve du plaisir à marcher sur le territoire bolivien, parce que c'est une terre républicaine : c'est la première fois que je marche sur un terrain [sic.] qui n'est pas sous le joug d'un roi.

La pyramide, y compris le piédestal, est partagée de haut en bas, en deux moitiés qui sont d'un seul bloc chacune. Leur jonction forme deux lignes sur les côtés N. 36°. E. et S. 36°. O. qui marquent la direction d'un rayon de plus de cent lieues de limites. On dit qu'une moitié a été faite à Lisbonne, et que l'autre moitié a été faite à Cadix. Quant⁺¹²⁸

On m'a raconté que la pyramide a été placée sur les lieux, par deux ingénieurs, l'un espagnol, l'autre portugais ; et que la direction donnée à la ligne de la frontière, n'ayant pas

127 (N.T.) Le petit signe de ponctuation après IDIB se voit sur une photo faite par Boris Kossoy, publiée dans *Viagem Fluvial do Tietê ao Amazonas pelas provincias brasileiras de São Paulo, Mato Grosso e Grão-Pará (1825-1829)*, São Paulo, MASP, 1977, n'a pas été retranscrit par HF.

128 (N.T.) Appel de note que l'on trouve dans la marge de la page suivante, dans le sens de la longueur, inserida no corpo do texto desta página.

été approuvée par le cabinet de Lisbonne, l'ingénieur portugais étant tombé en disgrâce, fut se réfugier à Buenos-Ayres, où il finit ses jours, en enseignant à lire à des enfants.

Comme les deux pièces de la pyramide ne sont pas bien jointes, et comme on ne les a pas faites massives, pour la facilité du transport jusqu'ici, il y a toujours dans le vide

351

intérieur des abeilles qui y forment leurs ruches. Nous y introduisons un grand couteau par la fente, et il s'en écoule un miel délicieux, dont nous remplissons une calebasse, et qui, avec de la farine, sert à nous régaler.

Nous reprenons, à 2 heures de l'après midi [sic.], le chemin de Villa-Maria.

1827 12 7^{bre}. Deux fois nous abordons le soir pour dormir, et deux fois nous sommes forcés de nous remettre en marche, à cause des moustiques. Nous naviguons de nuit jusqu'à gagner Passagem velha, où nous dormons jusqu'au jour.

13. 7^{bre}. Arrivée de bonne heure à Villa-Maria

14. Retour à la Jacobina. L'Astronome part de cette fazenda le 21, pour aller m'attendre à une fazenda appelée [sic.] Bahia, sur le chemin de l'Arraial appelé [sic.] Poconé, ou S. Pedro d'El Rey. Je reste à la Jacobina, pour assister à la fête que donne le Lieut. Colonel à l'occasion du baptême d'un fils nouveau-né. Le parrain de l'enfant est arrivé deux jours avant nous ; c'est le Gouverneur des armes de la province, qui est de retour de sa tournée à la frontière de Bolivie ; il a passé à Villa-Bella, Casalvasco, au fort du Prince de la Beira, et à son retour, il est allé voir la Pyramide, d'où il est venu à Villa-Maria, et à la Jacobina. Il est accompagné d'un Major du Génie, de quelques officiers, et d'un piquet de cavalerie.

Tout est fête, le jour du baptême : les musiciens de la Fazenda, qui sont des noirs esclaves, jouent dès l'aube du jour, des airs sous les fenêtres de la maison, et promènent leur musique à l'entour de la grande cour. L'air retentit des fusées qu'on lance à tout moment. Maîtres, hôtes, agregados et esclaves, tout le monde enfin, assiste à la messe, célébrée par le Vigario, frère de D. Anna. La petite église suffit à peine

aux deux cent [sic.] personnes qui sont présentes. Le baptême a lieu tout-de-suite

352

après la messe, et pendant cette cérémonie, la musique, les pétards et un grand nombre de fusées, font un bruit extraordinaire. Un déjeuner [sic.] splendide nous est servi à l'alpendre de la maison et sur l'après midi [sic.], le Lieut Colonel, nous régale d'un banquet où le vin généreux de Porto coule en abondance ; cela est d'autant plus agréable pour nous, que nous n'en avons pas encore bu d'aucune qualité à la table du Colonel.

L'épouse du Colonel, quoique rétablie, n'assiste pas au banquet ; D. Anna et les enfants, n'y assistent pas non-plus.

On se propose dans la soirée, de faire danser le Batuque. C'est une danse des plus obscènes, et cependant, la femme et les filles du Colonel, qui n'ont pas assisté au dîner parce que ~~les femmes ne p~~ ce n'est pas l'usage, sont dans la salle où cette danse abominable doit avoir lieu. Le Colonel, le Général, D. Anna, le Vicaire et ses deux filles y sont aussi. On fait venir des Batuqueros qui sont blancs, ou paraissent l'être, et des Batuqueras qui sont des mulâtresses et des négresses. Elles se placent d'un côté de la salle, et les danseurs de l'autre : parmi ceux-ci est un sergent du piquet, qui est très habile à faire des entrechats et des contorsions lascives. Une viola sert de musique à cette danse. Un danseur sort de son rang, avec les poings sur les hanches, ~~remuant son corps, des pieds à la ceinture, tandis que le buste, la tête et les bras restent immobiles~~ Les pieds font des entrechats, les genoux joints, et les hanches se meuvent circulairement, tandis que le buste, la tête et les bras restent immobiles. Quelquefois, il fait des mouvements dont l'indécence est telle, que je m'abstiens d'en parler. C'est en faisant de telles contorsions, qu'il s'avance vers jusqu'à ce qu'il soit près de la batuquera qu'il a vis-à-vis ; alors, il la saisit, à la ceinture, l'attire vers lui, et [—]te joint son corps au sien avec tant d'impétuosité, qu'il en résulte un bruit semblable à un fort battement à mains creuses. Plus ce bruit est fort, plus les applaudissements sont vifs, et le Vigario n'est pas le moins ardent à applaudir.



~~Cette action~~ Ce battement s'appelle embigada, nom dérivé d'embigo, (nombril).

La danseuse sort à son tour, pirouette, se meut lascivement, fait une espèce de sifflement cadencé, et va tirer un danseur, en lui donnant aussi une embigada.

Je m'abstiens, par respect pour la famille qui m'a reçu avec tant d'urbanité, de dire tout ce que cette danse a produit en moi. Il est déplorable qu'un peuple qui ne manque pas de qualités estimables, offre aux regards des voyageurs, de si révoltantes turpitudes.

1827. 7^{bre}. 26. Pendant mon séjour à la Jacobina, j'ai eu le bonheur de me rendre utile à mes hôtes, en faisant leurs portraits ; toujours traité par eux avec bienveillance leurs bontés redoublent au moment de mon départ, et c'est avec des marques de mutuels regrets, que nous nous séparons.

Le Colonel me donne un guide, qui sert aussi à porter des provisions pour le trajet que j'ai à faire jusqu'à la Fazenda da Bahia, éloignée de 9 lieues et où l'astronome est à mon attente.

Cette fazenda tire son nom d'un lac qui est tout près, et qui, pendant les inondations du Paraguay, communique avec cette rivière ; il ressemble lui-même à une rivière, car, étroit partout, il a quatre lieues de longueur, dans la direction de Poconé. Il contient des îles, et forme des enfoncements d'un côté et d'autre. Tout le pays est une vaste plaine où grand nombre de bestiaux trouvent d'excellents pâturages ; mais dans la saison pluvieuse, il devient inondé, et alors on ne peut le traverser qu'embarqué dans des pirogues.

La Fazenda da Bahia, où il n'y a qu'un vieux noir, sa femme et ~~ses enfants~~ quelques petits négrillons, offre cependant du bruit et du mouvement. C'est que le lac est peuplé d'une immensité d'oiseaux aquatiques, tels que Garças, Culhereiros, Carões, Bigoás, Frangos d'agoa, Socos-Bóis, etc.

Les Piranhas y sont en telle quantité, que ce serait très dangereux d'entrer dans l'eau. Jette-t-on la ligne pour pêcher, on ne prend que des Piranhas, et telle est leur avidité, qu'elles coupent souvent la ligne, n'importe quelle soit sa grosseur.

Si les Piranhas peuvent par elles seules faire passer l'envie de se baigner dans le lac, la présence



d'énormes Jacarés en nombre supérieur à tout ce que j'ai vu ailleurs, est également suffisante pour que l'on n'y songe pas du tout. On les entend rugir ; on les voit au milieu des aguapés des rives, et ~~la la super~~ le lac ressemble à une chaudière ardente, tant il est agité par cet amphibien, nageant sous la surface de l'eau.

1827. 7^{bre}. 27. Nous traversons la plaine cy-dessus [sic.] mentionnée ; il n'y a pas un seul arbre pour nous mettre à l'abri du soleil ; on voit beaucoup de gado cavallar et vaccum. Nous perdons une fois le chemin, et nous ne le retrouvons qu'avec peine, parce qu'il y a beaucoup de sentiers battus par les bestiaux. N'en pouvant plus de chaleur, nous faisons halte sur les trois heures, à un endroit appelé Barranco alto, sur le bord de la baie, qui, en cet endroit, a le[s] eaux croupissantes. Nous nous proposons d'y rester jusqu'au lendemain, mais comme nous avons laissé nos moustiquaires à Cuyabá, nous ne pouvo[ns] pas résister aux moustiques, et nous partons à minuit. Nous faisons avant le jour, trois lieues de plaine, et deux lieues de terrain [sic.] sec, inégal, pierreux, rempli de bois et de serrados.

Nous faisons encore une lieue, après le lever du soleil, jusqu'à un endroit où il y a quelques maison[s] mais n'y ayant trouvé qu'un vieillard et quelques enfants, et pas le plus petit moyen de déjeuner [sic.], poussés par un bon appétit matinal, et l'espérance que nous donne le vieillard, nous faisons encore une lieue et demie jusqu'à un sitio où nous trouvons des gens pauvres, mais hospitaliers ; et, fatigu[és] de 7 lieues et demie de marche, nous y restons jusqu'au lendemain.

7^{bre}. 28. Même terrain [sic.] que celui d'hier, mais emballé par une naissante verdure. Serrado à troncs noircis par le feu, et feuillage frais. Une Ema (Autruche) passe avec trois petits, avec la vélocité de la flèche. Après avoir fait deux lieues et demi nous arrivons à l'Arrayal du Poconé, ou Sam Pedro d'El-Rey. ~~après deux lieues et demi~~ Le premier nom est tiré d'une horde de sauvages qui a disparu, et le second lui a été imposé quand on a voulu

élever cette povoação à la catégorie d'Arraial. Cela a eu lieu quand on a décrété l'élevation d'autres povoações à la catégorie de Villa et arrayaes, afin de former un cortège à la ville de Cuyabá, érigée en même temps en capitale de la province.

Quand on a vu un arraial du Brésil, on les a vus presque tous. Une place oblongue, ayant l'église et la Cadeia sur les côtés étroits ; deux ou quatre rues latérales, tirées au cordeau ; quelquefois une seule rue ; des maisons basses, voilà ce qui constitue un arraial. Le Poconé n'a que deux rues ; l'église est neuve et petite, et la cadeia est en ruines. On ne voit pas une âme ; beaucoup de maisons sont abandonnées ; il ne passe pas un ruisseau, et les habitants creusent des puits dans la terre. Un serrado épais ceint l'arrayal, qui n'a point d'horizon.

Sam Pedro d'El-Rey fut autrefois plus riche, plus peuplé : c'est qu'alors on y trouvait plus d'or. L'Arr Beaucoup de ses habitants ont commencé, il y a vingt ans, à aller s'établir au Diamantino, riche alors en mines de diamants nouvellement découvertes.

L'or du Poconé est le plus estimé de la province.

Partis le 2 Octobre, nous arrivons à Cuyabá, après avoir fait 15 lieues en deux jours.

Départ de Cuyabá pour le Diamantino.

Le 5 10^{bre}. 1827, dix mois et cinq jours après notre première arrivée à Cuyabá, MM. Langsdorff, Rubzoff et moi, nous quittons cette ville pour nous rendre à la Villa de Nossa Senhora da Conceição do Alto-Paraguay Diamantino. MM. Riedel et Taunay, nous ont devancés de huit jours dans leur départ pour Villa-Bella de Matto-Grosso. Nous étant séparés dans le but d'exploiter [sic.] plus de pays, ils doivent se rendre en cette ville, et descendre les rivières Guaporé, Mamoré, et Madeira, tandis que nous allons au Diamantino pour nous rendre à l'Amazone, par les rivières Arinos, Juruenna et Tapajós. La Barra de Rio Negro, dans le haut-Amazone, est le lieu de notre rendez-vous.

Pouso à la Capella, à une lieue de Cuyabá. Nous entendons le murmure d'une Caxoeira.



1827. 6 et 7 10^{bre}. Ayant fait 3 lieues et 3/4, nous dormons à la petite riv^e. Caxipó-Guaçú, où nous restons le lendemain 7.

Partis le 8, nous arrivons le 9 au soir, à la Passagem, ainsi nommée parce qu'on y passe la riv^e. Cuyabá. Il y a quelques cabanes de moradores. Depuis hier, nous apercevons [sic.] des Carandás brabos : c'est un tout petit palmier, dont à la tige épineuse, et à feuilles en éventail comme le Buriti. J'en dessine quelques-uns.

10 10^{bre}. Séjour à la Passagem.

11_»_ Après avoir fait quatre lieues, nous gravissons une le Tombador, petite montagne escarpée, appelée Nous montons par un sentier étroit sur le penchant rapide d'un précipice où tombe et roule avec bruit, un torrent qui se perd sous de grands arbres, que nous voyons à vol d'oiseau.

Terrein pierreux, inégal, jusqu'au Campo dos Veados, sitio, où la fraîcheur et pureté de l'air, la vue des champs et prairies agréables, recrée nos esprits fatigués.

Le maître est absent ; sa femme nous fait son accueil dont la franchise, reçoit avec une simple et digne franchise, nous surprend nous surprend dans un p Nous nous délassons au milieu de la bonne simplicité rustique.

Cet endroit est embelli par des forêts de Guaguaçus, ce palmier si haut, si imposant, dont les feuilles dirigées vers le ciel, ne se recourbent pas vers la terre.

On dirait que quelquefois Dieu se plaît à former un concours d'harmonies qui font rêver au bonheur. Ce sitio, ces prairies, cet air, ces palmiers ; les sources non éloignées du Paraguay, et puis qui naît à un quart de lieue, et puis, la fille de la maison ; jeune fille de 15 ans, la plus jolie fille que j'aie vue dans ma vie. Que de beautés, que d'élévation dans la pensée !

Le lendemain, j'étais rentré après le déjeuner, d'une course que j'avais faite pour dessiner une plante nouvelle. Je déjeûnais seul sur un banc. Isabelle vient s'acoster contre la porte de sa chambre, qui donne dans la varanda [sic.]. Vous allez au

Pará, me dit-elle, et vous ne reviendrez jamais plus plus ! Je sens un serrement de cœur, et je m'approche d'elle ; nous nous serrons la main. Ma mère vient, me dit-elle, et sa mère et sa sœur, plus jeune encore qu'elle, entrent dans la varanda.

1827_12_10^{bre}. Nous traversons des forêts de Guaguaçús d'une très grande hauteur, au milieu desquelles coule une petite rivière appelée [sic.] Ribeirão das Pedras de Amolar. Il reçoit non loin de là, un ruisseau si petit que je le traverse d'un bond, qui a déjà le nom de Paraguayzinho, qui vient des Sete Lagôas, dites sources du Paraguay, éloignées d'une demi lieue seulement. Ce nom devrait appartenir au Ribeirão das Pedras, qui vient de quatre lieues de distance, et qui a beaucoup plus d'eau ; mais enfin, après sa jonction avec le Paraguayzinho, il porte déjà le nom pompeux et célèbre de Paraguay.

Les Sete Lagôas sont si près de nous, que nous ne résistons pas au désir d'aller les voir : nous prenons sur la gauche, et nous arrivons en moins d'une heure à un terrain marécageux, où l'on voit çà et là, quelques mares d'eau, et quelques Buritís. Ce lieu n'a rien de remarquable ; il en sort un petit ruisseau, et c'est le Paraguayzinho.

Voilà cependant, ce qu'on appelle les sources du Paraguay.

Le peuple débite des fables effrayantes sur les Sete-Lagôas. Ces petits lacs sont, dit-il, d'une profondeur insondable. Des Jacarés énormes, et des monstres aquatiques, existent sous de grands rochers au fond de l'eau, prêts à dévorer ceux qui auraient le malheur d'y plonger.

Nous regagnons notre route, et nous arrivons au bord du plateau, d'où nous apercevons une plaine de deux lieues.

Nous entendons à gauche, le bruit du Paraguay, tombant dans une gorge de la crête où nous



sommes, et nous le voyons serpenter dans la plaine qui est en bas de la descente.

La descente est remplie de grosses pierres ; les chevaux sont forcés de faire des sauts de la moitié de la hauteur d'un homme ; il semble à tout moment que nous allons rouler avec eux.

Enfin, nous arrivons à 4 heures du soir, au Diamantino.

Cette ville est située sur les deux versants d'une vallée qui va de l'O à E. Un ruisseau appelé [sic.] Ribeirão do ouro, passe au milieu ; il se réduit à presque rien, pendant la sécheresse, mais son lit est large et rempli de rochers. Quand il tombe une grande pluie d'orage, ce ruisseau insignifiant devient un torrent furieux.

La ville est côtoyée au N. Sud par la petite riv^e. Diamantino, qui reçoit le Ribeirão do Ouro, et va se joindre au Paraguay, à quelques lieues de distance.

La partie de la ville qui est sur la colline N. est la plus grande. Les rues qui descendent vers le ruisseau, sont en pente très forte, assez rapide, et remplies de rochers et de trous qui obligent à faire des sauts, et qui, pendant l'obscurité, ne permettent que d'aller à tâtons, du moins, pour ceux qui n'y sont pas habitués.

Cette ville n'offre rien de remarquable à la vue. Nous habitons le quartier de la colline S. entre le ribeirão do ouro, et le Diamantino. Nous nous lions avec tous nos voisins.

Ces noms de ruisseau de l'or, et de rivière Diamantino sont du moins quelque chose : le globe entier de la terre n'en présente d'autres semblables que dans quelques contrées des Indes Orientales.

L'horizon est limité au Diamantino ; les environs sont incultes, et le climat est très malsain. Les fièvres intermittentes règnent beaucoup ici ; la pâleur de beaucoup de ses habitants, atteste leur mauvaise influence.

Pendant notre séjour de 3 mois, il est mort de ces fièvres 3 jeunes garçons ; une jeune fille, dont la maladie n'a duré que trois jours ; deux ou trois personnes âgées, et 5 ou 6 enfants, et il y avait partout des malades. La population n'excède pas trois mille habitants.

Les pierres précieuses seules ont pu appeler [sic.] des aventuriers à fonder la ville du Diamantino ; ce n'est pas que son sol ne soit pas très fertile ; mais on ne va pas défricher des terrains [sic.] au centre de l'Amérique, sans routes, sans moyens de transport, et sans débouchés. Des mineurs au reste, ne savent que bouleverser le terrain [sic.] ; tout cela fait qu'on ne voit de culture au Diamantino, que ce qu'il en faut pour la consommation du pays.

Il existe les lavras : des tas de du cascalho (gravier), amoncelé sur le bord d'une riv^e. ou d'un ruisseau ; une maisonnette couverte de tuiles ou de chaume pour le maître ; quelques misérables cabanes pour les noirs ; une portion de noirs qui, dans les plus riches Lavras, ne dépasse pas de 30 ou 40, travaillant à l'extraction des diamants, aux plantations de milho et feijão, voilà ce qui constitue une Lavra : chaque Mineur a la sienne.

Cependant, au milieu de ces Lavras arides, et surtout dans les quartiers où il n'y a pas de diamants, quelques sitios où l'on ne s'occupe que d'agriculture, produisent des vivres, des bestiaux, du sucre, de l'eau-de-vie et autres denrées du pays.

On trouve encore assez de diamants, mais il est rare qu'on en trouve d'une valeur un peu grande. Pendant notre séjour, une négresse en a trouvé un qui valait 300\$00 rs. À peu-près [sic.] en même temps, on a découvert une mine assez riche dont on a fait la répartition pour les prétendants, de la même manière que j'ai relatée en parlant des mines d'or.

Les fièvres règnent principalement aux environs de la ville ; cela fait que la plupart des mineurs, pour



ne pas tomber malades, vont très rarement à leurs Lavras. Or, comme nulle part il n'est pas aussi facile de voler comme dans les mines, où, sous les yeux mêmes du maître, les noirs peuvent soustraire un diamant, il en résulte que les mineurs sont forcés, ou d'employer un Feitor qui les vole, ou de fixer aux noirs un tant par jour qu'ils sont obligés de donner. On suit ordinairement le second expédient ; c'est-à-dire, que chaque noir est obligé de donner pour la semaine, un diamant de la valeur de 4\$800 rs. et il doit se nourrir et se vêtir avec le surplus qu'il trouve. S'il trouve un diamant de beaucoup de valeur, c'est tant-mieux pour lui ; mais cela est rare aujourd'hui ; il arrive au contraire, qu'un noir ne trouve même pas de quoi payer sa redevance à son maître ; il est vrai qu'il est alors obligé de donner le double à la semaine suivante ; mais, me disait un mineur, comment puis-je obliger mes noirs à donner ce qu'ils ne trouvent pas ? Bien au contraire, il n'est pas rare que je ne reçoive rien de quelqu'un de mes noirs pour sa semaine, et alors, je suis obligé de le nourrir, car je ne puis pas le laisser mourir de faim.

Les mines étaient autrefois plus riches en diamants de toutes valeurs : cela faisait que non-seulement les noirs payaient facilement leur redevance envers leurs maîtres, mais encore, que quelques-uns trouvaient des diamants qui les mettaient en état de racheter leur liberté, et même de faire de grandes dépenses, marquées quelquefois au coin de la folie.

J'ai connu un vieux nègre de nation Cabinda, qui avait autrefois racheté sa liberté, celle de sa femme et ses enfants ; il avait acheté des Lavras, et des esclaves de sa nation. Ce noir estimable, avait à diverses époques, donné la liberté à une vingtaine de ses esclaves, et il en possédait encore trente, tous très forts, très sains et contents.

Le jour de la Sam Benedicto, saint noir, patron de sa race, il donna une fête où il invita tous les principaux habitants et où nous fûmes invités. Après avoir

assisté à la solennité religieuse de l'église, nous fûmes chez lui à une meza de doces, très bien servie. Ses noirs exécutèrent ensuite une danse de leur pays, et pendant le reste de la journée, ils parcoururent la ville, dansant dans les rues et dans les maisons.

Les noirs firent une fois une fête où ils déployèrent un luxe aussi effréné que stupide. Ils nommèrent, comme c'est de coutume, un Juiz et une Juiza nègres ; ce sont ceux qui président à la fête, et en font les dépenses, et ils étendirent par terre une pièce de satin de France, à commencer de la porte de l'église, afin que la Juiza marchât dessus, au sortir de la grand'messe [sic.].

Cependant les noirs ne savent pas profiter des richesses qui tombent dans leurs mains. Il y a au Diamantino, et dans toutes les mines, une classe d'hommes, qu'on appelle Garimpeiros, et on peut dire que ce sont eux seuls qui font de bonnes affaires, et non pas les mineurs, ni leurs esclaves. Ces hommes arrivent pauvres au pays ; mais, guidés par l'esprit de gain, bienheureux esprit qui n'est pas donné à tout le monde, ils montent une Venda, et se mettent à vendre de l'eau-de-vie, des pots de terre, du tabac en corde et des bananes. Voilà qu'au bout d'un ou deux ans ils sont marchands, ils font déjà le commerce des diamants, et enfin, ils ne tardent pas à s'enrichir. Mais cette prompte fortune est due à ce que les noirs, quand ils ont des diamants, les leur vendent pour le quart de leur valeur réelle, soit parce qu'ils ne connaissent pas cette valeur, soit parce que ce sont des diamants qu'ils ont volé à leurs maîtres. Les Garimpeiros ne sont pas estimés dans le pays, mais ils n'en sont pas moins fêtés quand ils ont beaucoup d'argent.

Les habitants du Diamantino, vivant oisivement de ce que leur apportent leurs nègres, ou de ce qu'ils trouvent eux-mêmes en assistant aux travaux, ne songent qu'à satisfaire leur principale passion, qui est celle du jeu. Ils se réunissent tous les jours, soit dans une, soit dans d'autres maisons, et ils jouent dès le matin jusqu'à minuit, une heure, quelquefois jusqu'au lendemain. Le gain ou la perte pour chaque individu, s'élève ordinairement à 50, 100, ou 400 francs. Il arrive assez souvent qu'en s'échauffant au jeu, ils gagnent ou perdent de 3 à 6000 francs en un jour.



Cela n'altère jamais leur bonne intelligence : ces gens ne font pas grand cas au jeu, de semblables sommes.

J'ai vu ~~ent~~ dans les mains des Garimpeiros, de grosses parties de diamants, dont les plus gros n'excédaient pas toutefois la grosseur d'un pois. La valeur d'un des de ces diamants, est ici de 42\$000 rs. ou 262f.,50.

J'ai déjà dit ce qu'est l'agriculture au Diamantino : l'industrie consiste à chercher les diamants ; cela serait à la vérité d'une grande importance, si les mines étaient inépuisables. Le district semble sous ce rapport, commencer à décliner. Le commerce, qui sera ici peu important, tant qu'on ne saura pas mettre à profit la belle navigation du Paraguay, se fait avec Rio de Janeiro et Bahia, où l'on porte les diamants pour en rapporter des marchandises et des esclaves. On en fait aussi un peu avec le Pará, où l'on va difficilement par les rivières remplies de caxoeiras qui conduisent à l'Amazone. On porte des diamants, quelques grosses toiles de coton, des piastres, de la monnaie en cuivre, pour rapporter du vin, du sel, de la fayence, du fer et du Guaraná.

La monnaie en cuivre qui court ici, est frappée au double de sa valeur réelle. C'est un vol qu'a fait le gouvernement de D. João VI°, et comme cette monnaie a cours au Pará, les Américains des Etats-Unis savent profiter de cette stupide mesure, pour introduire une monnaie qui leur donne sans peine, cent pour cent de bénéfice.

Peu de jours avant notre arrivée au Diamantino, des marchands sont partis de Rio-Preto, qui est le port d'embarquement situé à 5 lieues *N. N. O.* de la ville. Ils avaient de 20 à 30 canots, et de 150 à 200 personnes entre pilotes et rameurs.

1828. février 14. Jour néfaste, jour marqué par la plus triste nouvelle. Une lettre de M^r. Riedel nous annonce que M^r. Taunay s'est noyé dans la riv^e. Guapuré, à Villa-Bella. Un tel malheur nous remplit de consternation ; plusieurs habitants de la ville viennent nous témoigner les regrets qu'ils en éprouvent. Ce jeune homme, plein de talent pour la peinture, et appartenant à une famille très distinguée, aurait fait une brillante carrière. Une mort prématurée l'a enlevé à 25 ans aux arts et à sa famille, dont la douleur a été immense.

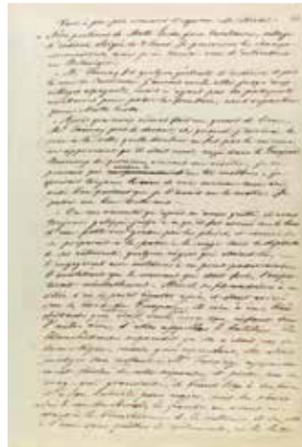
Voici à peu-près comment s'exprime M^r. Riedel.

« Nous partîmes de Matto-Grosso pour Casalvasco, village d'indiens, éloigné de 7 lieues. Je parcourus les champs circonvoisins, mais je ne trouvai rien d'intéressant en Botanique.

« M^r. Taunay fit quelques portraits d'indiens, et prit la vue de Casalvasco. J'aurais voulu aller jusqu'aux villages espagnols, mais n'ayant pas les passeports nécessaires pour passer la frontière, nous repartîmes pour Matto-Grosso.

« Après que nous eûmes fait un quart de lieue, M^r. Taunay prit le devant, et, quand j'arrivai le soir à la ville, quelle douleur ne fut pas la mienne, en apprenant qu'il était mort, noyé dans le Guaporé ! Beaucoup de personnes vinrent me visiter ; je ne pouvais pas ~~me persuader d'~~ croire à un tel malheur ; je pensais toujours ~~le voir~~ de voir arriver mon ami aussi bien portant que je l'avais vu le matin. Je passai une bien triste nuit.

« On me raconta qu'après m'avoir quitté, il avait toujours galopé jusqu'à ce qu'il fût arrivé sur le bord d'une petite riv^e. grossie par les pluies, et comme il se préparait à la passer à la nage sans se dépouiller de ses vêtements, quelques nègres qui étaient là, l'engagèrent avec instances à ne point passer ainsi, l'avertissant que le courant, qui était fort, l'emporterait inévitablement. Alors il se fit conduire à un sitio d'où il partit bientôt après, et étant arrivé sur le bord du Guaporé, il cria à une blanchisseuse qui était seule avec son enfant sur l'autre rive, d'aller appeler [sic.] le bateleur. La blanchisseuse répondit qu'elle n'était pas sa domestique, mais que cependant, elle allait envoyer son enfant. M^r. Taunay, apparemment fâché de cette réponse et pressé par un orage qui grondait, se fiant trop à ses forces et à son habileté pour nager, mit les rênes sur le cou du cheval, le poussa en avant en criant à la blanchisseuse de le retenir, et se jeta [sic.] à l'eau sans quitter les vêtements, ni les bottes,



ni le manteau ! La blanchisseuse criait, le pria d'attendre, mais il fut sourd ; il nagea jusqu'au milieu de la rivière, où, n'en pouvant plus de fatigue, il cria au secours ! Succombant alors sous l'excès de ce malheur extrême, il alla au fond. Le batelier, qui arrivait à l'instant sur la plage, s'embarqua avec précipitation ; mais c'était trop tard ! Pendant qu'il s'efforçait d'arriver, mon infortuné ami reparut sur l'eau, jeta encore un cri, et disparut ~~de nouveau~~ de nouveau ! Par un troisième effort, il sortit encore la main comme pour l'offrir à qui lui donnerait la vie ; le pauvre M^r. Taunay disparut entièrement dans les bras de la mort.

« Le batelier arriva, mais il n'avait pas un bois, une perche ; la riv^e. était profonde, le courant très fort ; il attendit, ce fut en vain. De sombres nuages accélèrent les ténèbres, interrompus par de fréquents éclairs. Des violents tonnerres attristèrent la nature. La nuit pluie tomba en déluges, et inonda les marais malsains du Guaporé. Je passai une nuit de douleur ; l'image de mon ami était toujours présente à ma pensée ; je ne pouvais pas en croire ~~un tel malheur~~ mes sens, mon esprit ; il me semblait que j'allais le voir arriver à tout moment.

« Le lendemain, on envoya des gens à la recherche du corps ; on ne le trouva que le 2^me. jour, sur le bord de la rivière. Le Capitam-Môr, les autorités, y furent, et j'y fus aussi. Je revis mon pauvre ami ; il était méconnaissable. Sa ~~main~~ figure et sa main gauche, avaient été attaquées par les poissons. Sa main droite seule, où il avait trois bagues, avait été respectée. Je me jetai sur lui, je le serrai contre mon sein . . . »

Ce déplorable événement, a causé une tristesse générale à Matto-Grosso et Cuyabá. Ce jeune homme, dont l'intéressante carrière s'est éteinte à 25 ans, était recommandable par sa famille et son talent. À 16 ans, il avait déjà fait le tour du monde, avec M^r. de Freissinet. Dans sa qualité de (En ?

peintre de notre expédition, il avait envoyé à St. Pétersbourg, environ 100 dessins, et 130 dessins sont restés entre mes mains pour les mettre en ordre.

Départ du Diamantino pour Santarém, dans la province du Gram-Pará.

1828. mars. 1^{er}. ~~Nous allons d'abord visiter le port du Rio-Preto, où l'eau s'embarque pour Santarém. Nous dormons au sitio appelé Agoa-Fria~~

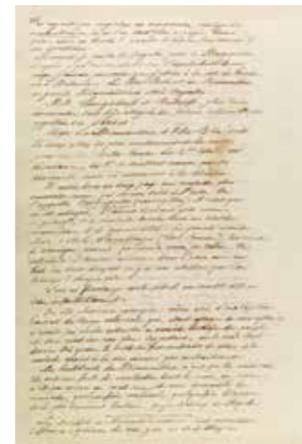
Partis d'abord pour aller visiter le port du Rio-Preto, où l'on s'embarque pour Santarém, nous ne faisons deux lieues et demie, et nous dormons au sitio appelé [sic.] Agoa-~~Preta~~ Fria. Le lendemain, nous faisons autant de chemin pour arriver au port, par une route nouvellement ouverte dans la forêt ; et par conséquent, hérissée de ~~trones~~ souches de toute grosseur, qu'on n'avait coupé qu'à un pied de terre, ce qui faisait beaucoup souffrir les chevaux, et les faisait trébucher quelquefois.

Le port du Rio-Preto est un lieu assez triste ; la riv^e. est étroite et obscure ; c'est ce qui lui a valu son nom ; le terrain [sic.] est humide ; l'air est peu libre dans une forêt d'une lieue et demie à la ronde. Cet endroit est tellement sujet aux fièvres intermittentes, que les marchands ne s'y rendent que lorsque tous les canots sont prêts à partir pour le ~~Rio-Pr~~ Santarém.

Nos caisses et nos effets sont déjà au port, gardés par quelques-uns de nos camarades. Il y a deux grandes canoas, et un grand batelão, que la Fazenda-Publica a donné au Consul, en échange de nos canots de Porto-Féliz, que nous lui avons cédé à Cuyabá.

Nous retournons à la ville, et après quelques jours, nous venons bravement nous établir au port, contre l'usage sanitaire des marchands du pays.

Déjà la nuit a étendu son voile sombre. Que faire au milieu d'une forêt, sous une tente étroite, où je suis confiné par la pluie, qui dans cette saison d'été, tombe presque tous les jours ? Ecrivons.



Dans un pays qui, je crois, est l'unique du globe continental, qui soit aussi isolé de toute autre habitation, les mœurs sont très relâchées, et c'est à un tel point, que le crime de l'inceste ne révolte pas autant les esprits qu'en Europe.

Pour garder la décence, je ne raconterai pas une foule de cas de ce genre ; je me raconterai qu'un seul cas de ce genre, ~~entre plusieurs~~ et contenterai de dire que lorsque j'étais à la Jacobina, pendant que le Gouverneur y était avec sa suite, le Vicaire de Villa-Maria, frère de D. Anna, nous raconta à table quelques cas des plus révoltants, et que

n'ayant pu empêcher ces scandales, malgré ses remontrances, il ne s'en était plus occupé. Que faire avec ces brutes ? Avait-il dit en finissant ses citations.

Quand je partis de Cuyabá pour le Diamantino, d'après ce qu'on me disait sur l'insalubrité de ce pays, j'aurais pu croire que j'allais à la côte de Guinée, ou à Batavia. Le Rio-Preto est au Diamantino, ce que le Diamantino est à Cuyabá.

MM. Langsdorff et Rubzoff, plus huit camarades, sont déjà atteints des fièvres intermittentes, appelées [sic.] ici Sezões.

~~Hy~~a Le Diamantino, et Villa-Bella, sont les deux villes les plus malsaines de la vaste province de Matto-Grosso. La 2^{me}. tombe en décadence ; la 1^e. se soutient encore par ses diamants, mais on commence à la désert.

Il existe dans ces deux pays une maladie plus mauvaise encore, qui est une suite de l'autre. On l'appelle Corrupção (corruption). À celui qui en est attaqué, l'anus devient gros comme le poing, et le malade tombe dans un état de somnolence et d'insensibilité. Le grand remède alors, c'est le Sacatrapo (tire-bourre), lavement de vinaigre, piment, poudre à canon, et tabac. On introduit ce terrible mélange dans l'anus avec un bois au bout duquel il y a un chiffon que l'on trempe à chaque fois.

Sans ce furieux anti-fébril, on meurt, dit-on ici, infailliblement.

On cite plusieurs exemples ; même celui d'un Capitão-

Général du temps colonial, qui, étant attaqué de corruption, n'avait pas voulu admettre ce remède héroïque du peuple, et son médecin non-plus [sic.]. Cependant, ¶ le mal étant devenu très grave, le médecin fut contraint de céder, et le malade revint à la vie, comme par enchantement.

Les habitants du Diamantino, n'ont pas de médecins ; ils ont une foule de maladies, dont le nom, au moins, n'est pas connu en médecine, et une immensité de remèdes, quelquefois naturels, quelquefois bizarres, et le plus souvent barbares, superstitieux et stupides.

Les sezões continuent à exercer leur mauvaise influence ; quinze de nos gens sont attaqués.

367

Malgré la tristesse de ce lieu, je fais cependant un beau paysage ; c'est notre camp dans cette forêt.

Une forêt vierge, est toujours une belle parure pour d'une contrée ; on admire, on aime, sans s'en apercevoir [sic.], cette grande variété d'arbres antiques, de palmiers, de lianes, de plantes gigantesques, à feuilles de la grandeur d'un homme. Nos tentes, éclairées par le soleil, sur un fond d'arbres touffus, nos caisses, des camarades, occupés à dépecer un bœuf que nous avons acheté dans le voisinage à un habitant du voisinage. ; Sur le 1^{er}. plan, des Pacóvas gigantesques, d'énormes lianes, comme je n'en ai pas encore vues ; dans le fond, la riv^e. étroite et sombre : tout cela forme un paysage intéressant.

Les belles plantations de sucre et de café, peuvent intéresser sous le rapport de la richesse, mais non sous celui de la variété. Le port du Rio-Preto, en offre une nouvelle preuve : ici, les Pacóvas, qui sont à S^t. Paul sont des enfants sous le nom de Caété, à S^t. Paul ; des adolescents au Paraguay, se présentent tout-à-coup ornées de leurs brillantes couleurs fleurs jaune [sic.] et rouge [sic.] en zig-zag, sous les mêmes proportions que les plus grands bananiers. Des lianes énormes tressent les arbres, montent ou traversent d'un tronc à l'autre, comme les étais, et les bras des vergues des vaisseaux. Cela est vraiment nouveau. ~~La nature emploie ces changements~~



~~rapides pour marquer des~~ La nature marque ses zones par ces changements rapides, comme l'homme met des bornes sur les frontières de ses états. Ce ne sont pas seulement les forêts qui changent, c'est le chant des oiseaux, le cri des animaux d'espèces nouvelles. Ici, au Rio-Preto, on sent qu'on a atteint les versants équinoxiaux, où déjà les souffles expirants du Cap-Horn, ne peuvent plus tempérer un climat brûlant. La seule ressource contre les fortes chaleurs, ne viendra désormais que des orages, et des convulsions de l'atmosphère.

Mars 31. Il y a 22 jours que nous sommes venus nous établir à ce port disgracieux ; M^r. de Langsdorff, prend, et administre des vomitifs et autres remèdes. Heureusement, je n'ai été menacé que par deux jours de forts maux de tête, accompagnés de faiblesse. Enfin, aujourd'hui,

368

1828 Mars 31.

vers les 10 heures du matin, notre flotille, composée de deux canots, un batelão et une canoinha, équipés par un Guide, deux pilotes, deux contre-pilotes et 28 rameurs, quitte ce port, pour se rendre, à travers des contrées malsaines, et par des fleuves souvent périlleux, à Uxituba, point du Tapajós, peu éloigné de l'Amazone.

Navigation périlleuse, et très incommode. Le Rio-Preto, a un fort courant ; il est étroit, et rempli de grands arbres tombés en travers, et de branches penchées sur ses eaux. Qu'on se figure une telle navigation : des canots emportés par un courant rapide, passant sous des arbres renversés, dont les souches et les branches rasant souvent les bordages des canots. Les barraques sont désarmées, bien entendu. Or, nous et nos gens, quelle contenance faisons-nous ? Quant à nous, nous nous baissions, nous nous blottissons quand il le faut, au fond du canot ; mais nos gens, qui doivent faire la manœuvre, sont obligés d'affronter de vrais périls pendant toute la journée, et de déployer beaucoup d'adresse et de dextérité, pour sortir intacts d'une telle navigation. Quand une souche vient raser le canot, il faut que du 1^{er}. coup d'œil, ils sachent s'ils doivent se coucher, ou sauter par-dessus [sic.]. Aucun d'eux n'a été

exempt d'être jetté [sic.], ou de se jeter [sic.] à l'eau. Ils ont été exposés toute la journée, exposés à perdre la vie, ou à avoir un membre cassé. Heureusement, nous n'avons eu que deux hommes blessés.

Avril 1^r. Mêmes dangers qu'hier. ~~Nous sommes~~ De temps en temps nous sommes arrêtés par de grands arbres, couchés à fleur d'eau, qu'il faut couper avec la hache. Vers l'embouchure, la riv^e. se retrécit encore, parce qu'elle

369

se divise en divers canaux, ou, pour mieux dire, elle se perd sous les arbres et les plantes de la forêt.

Enfin, avec une satisfaction générale, nous apercevons vers les 4 heures du soir, la riv^e. Arinos, tant désirée. Elle a 60 brasses de largeur, et elle est bordée de forêts qui n'ont pas la moindre interruption jusqu'à Santarêm. Nous abordons en face, sur la rive droite. L'embouchure du Rio-Preto ne paraît pas. Nous employons le reste du jour, à dresser nos barraques sur les canots.

1828 _ *Avril 2.* Registro-Novo, à 9 heures du matin ; à 10 heures, Registro Velho. Au premier poste, il n'y a pas encore du monde ; au second, il y a un fourrier et quatre pédestres, dont un embarque avec nous, d'après l'ordre du



>

>>

> Port du Rio-Preto.
>> Registro-Velho.

370

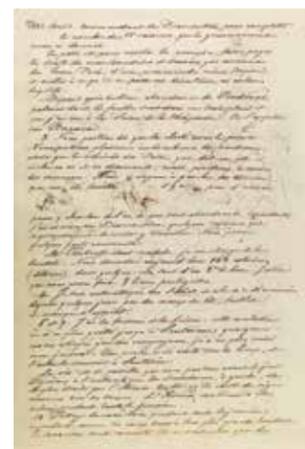
1828. *Avril 2.*

Commandant du Diamantino, pour compléter le nombre des 15 rameurs, que le gouvernement nous a donnés.

Ce poste est pour visiter les monções ; faire payer les droits des marchandises et denrées qui viennent du Gram-Pará, d'une province du même Empire, et veiller à ce qu'il ne passe ni déserteurs, ni esclaves fugitifs.

Départ après le dîner : abondance de Pindóvas, palmier dont les feuilles sont dans un seul plan, et que j'ai vu à la Serra de la Chapada. On l'appelle ici Bacava.

3. Nous partons dès que la clarté nous le permet. Nous



passons plusieurs embouchures de ruisseaux, ainsi que le ribeirão dos Patos, qui, dit-on, est riche en or et en diamants, mais, périlleux, à cause des sauvages. Nous voyons à gauche des terrains [sic.] qui ont été fouillés il y a peu d'années pour y chercher de l'or, et qui sont abandonnés. Cependant, j'ai connu au Diamantino, quelques mineurs qui se proposaient de venir y travailler. Nous passons quelques forts courants.

M^r. Rubzoff étant malade, je me charge de la boussole. Nous descendons aujourd'hui 143 estirões, (détours), dont quelques-uns sont d'un 8^e. de lieue. J'estime que nous avons fait 8 lieues portugaises.

4 Je suis aussi attaqué des sezões, et cela m'a été annoncé depuis quelques jours par des maux de tête, faiblesse et manque d'appétit.

6 et 7. J'ai les frissons et la fièvre ; cette maladie ne m'a plus quitté jusqu'à Santarem ; quoique moins attaqué que mes compagnons, je n'ai plus suivi mon journal. Une partie a été écrite sur les lieux, et l'autre de souvenir, à Santarêm.

La riv^e. est si paisible, que nous partons avant le jour. Déjeuner à l'embouchure du Sumidouro, à gauche ; elle est plus étroite que l'Arinos. On dit qu'il existe des nègres marrons vers ses sources. L'Arinos continue à être calme pendant toute la journée.

10 Passage de caxoeiras pendant toute la journée : cependant, comme les eaux sont à leur plus grande hauteur, les caxoeiras sont couvertes, et ne sont plus que des

371

1828 *Avril 10.*

brisants et des courants qui ne nous incommode pas trop. Grand nombre d'îles, d'îlots et de rochers, rendent la riv^e. pittoresque. Pouso à l'Aldéa-Velha, lieu abandonné par les indiens Apiacás, dont nous commençons à nous approcher.

11 Dans la matinée, peu de temps après nous être mis en route, nous apercevons [sic.] une pirogue montée par une vingtaine d'indiens de cette nation. Leur apparition nous réjouit et nous surprend, car nous pensions n'arriver que ~~dans~~ l'après-dem vers le soir, à leurs habitations. Ils jettent des cris

d'allégresse en nous voyant. Nous ne tardons pas à voir leur cabane, sur la rive gauche, où nous dirigeons nos canots. Vingt ou trente hommes, et autant de femmes, sont rangés sur la plage pour nous voir arriver. Nous débarquons au milieu de ces sauvages, et leurs démonstrations d'allégresse confirment ce qu'on nous avait dit de la bonté de leur caractère.

Ces indiens sont entièrement nus ; plusieurs sont rouges de rocou ; les hommes seuls ont un usage que je ne saurais

372

attribuer à la pudeur ; c'est d'attacher autour du gland un petit cornet de feuille de pacova, qui sert à cacher fait rentrer le membre, probablement à cause de la ligature qui fixe le cornet. Les femmes ne se couvrent avec rien, mais elles évitent les attitudes qui indécentes.

Les hommes ont un tatouage sur la figure, qui est chez tous le même ; celui des femmes

Les hommes ces sauvages Ces sauvages se tatouent la figure, mais chaque sexe a le sien.

Les hommes ont un tatouage sur la figure qui est chez tous le même ; celui des femmes est plus simple et uniforme. Outre le tatouage de la figure, qui semble être une distinction nationale[,] les hommes se tatouent la poitrine et le ventre à leur fantaisie, mais toujours en faisant des quarrés [sic.] et des angles droits, parallèles entre eux.

Ils se font sur les bras et les jambes, des figures grossières d'animaux et de poissons. Quelquefois, c'est une figure d'homme ou de femme. Outre le tatouage, qui est fixe, ils se font avec le suc du Genipápo, des peintures noires, variées, selon leur caprice, qui ne durent qu'autant que cette teinte ne s'efface pas ; c'est-à-dire, vingt jours, un mois. Et si les femmes ne se tatouent pas le corps, en revanche elles emploient le Genipápo, pour se faire des bandes noires, tantôt sur les hanches, tantôt sur les jambes.

J'ai vu des Apiacás qui s'étaient peint depuis la ceinture jusqu'aux ~~orteils~~ chevilles ; on aurait dit qu'ils avaient des pantalons noirs collants ; d'autres s'étaient peint les bras ; d'autres enfin, s'étaient bariolé le corps de la manière la plus bizarre.



J'oubliais de parler d'un sauvage qui s'intitule Cacique, et qui a reçu du président Jozé Saturnino, la patente de Capitão-Môr. Je l'oubliais, parce qu'il ne m'a pas paru jouir pour cela d'aucune importance dans sa

373

tribu. Je citerai l'uniforme dont il s'est affublé à notre arrivée, et qui a fait que M^r. de Langsdorff se mît en uniforme de Consul Général, avec son chapeau monté, son épée au côté, ses décorations. Le sauvage s'est présenté avec un vieil habit militaire, sans épaulettes ; un vieux chapeau-monté, des pantalons de grosse toile de coton, nu-pieds, sans chemise et sans cravate, et sans épée au côté.

Ces indiens sont très doux ; d'une taille régulières, et assez bien faits. Leurs traits sont en général, moins sauvages ; quelques jeunes femmes ressemblent à nos femmes du midi de l'Europe. Leur teint est moins cuivré,[-] que vu qu'ils habitent de grandes forêts, et qu'ils se font des maisons spacieuses.

Ils sont venus ici depuis peu de jours pour la pêche, attirés par une petite rivière poissonneuse. Ils ont construit une grande cabane couverte de sapé (paille), où ils habitent tous ensemble, malgré qu'ils ne soient pas moins de quatre vingt [sic.], entre hommes femmes et enfants ; aussi leurs les hamacs où ils dorment sont-ils suspendus les uns au-dessus des autres, et il y en a tant, qu'on ne peut presque pas marcher dans leur cabane.

Ce qui les attire ici, c'est une petite riv^e. poissonneuse, où ils ont fait un pari : c'est à dire [sic.], qu'ils en ont formé l'embouchure avec des bois plantés au fond, et d'autres en travers, et ils ont bouché les intervalles avec des joncs. L'eau s'élève et déborde. Au fond de la palissade, ils ont laissé des trous où ils mettent des nasses qui sont retenues contre le courant par un bois qui les traverse.

Une vingtaine de sauvages s'embarque dans une pirogue {dans une pirogue} pour aller chercher du poisson au pari. Je les accompagne dans un de nos canots, et en dix minutes, nous sommes à l'embouchure de la petite rivière, sur la rive droite, en amont. Les sauvages plongent en dedans de la



palissade ; chacun revient sur l'eau avec une nasse, et en retire le poisson, et replonge pour la remettre à sa place.

374

En peu d'instants, la pirogue est remplie de poissons, et nous retournons à la maloca (cabane de sauvages au Pará), où l'on nous fait présent d'une partie de la pêche.

Ils s'embarquent tous les matins, et ils vont au pary chercher du poisson. De retour à la maloca, ils livrent le poisson aux femmes, et ne font plus rien de la journée, si ce n'est qu'ils passent leur temps à faire des grains de colliers, des arcs, des flèches, des ornements de plumes, etc. Les femmes sont plus occupées ; elles font cuire le poisson, et quand il y en a beaucoup, elles le rôtissent sur des plateaux d'argile brûlée ; les font sécher, le pilent avec les épines, et en font ce qu'on appelle ici une farine de poisson, dont elles emplissent des sacs, qu'elles gardent comme provisions.

Les femmes préparent le camui : c'est du maïs pilé, qu'elles font cuire dans une grande marmite d'argile cuite, remplie d'eau. Toute la peuplade vient avec saalebasse prendre de cette boisson, quand cela lui plaît.

Elles sont ordinairement deux à piler le maïs. Le pilon semble avoir été être l'ouvrage d'un charpentier muni de bons outils ; ce qui est singulier, c'est qu'elles pilent avec des perches bien droites, hautes de 12 pieds.

Les Apiacás sont très habiles dans la poterie, et leur argile doit être excellente. Leurs marmites, où ils font le Camoui pour toute la peuplade, sont hautes de 3 palmes, sur un diamètre égal, et cependant, leur paroi est si fine ; elles sont si légères, qu'elles pèsent la moitié de nos marmites, à égales proportions.

Ils ne sont pas moins habiles dans la vannerie, qu'ils font tantôt en osier, tantôt en arêtes de roseaux. Corbeilles, vases et tamis, sont parfaitement tressés et arrondis. Ils se tressent, comme en France, des sous-marmites en osier, que je n'ai jamais vues nulle autre part ; au Brésil, ni chez les sauvages, ni chez les civilisés.

Ces indiens, qui vont entièrement nus, savent pourtant



faire des tissus de coton très forts, très serrés. Ils se font des hamacs,

375

des bracelets, des jarretières tissés de coton, et pas le moindre vêtement.

Ils se font bien vite [sic.] une pirogue. Ils enlèvent l'écorce d'un arbre, l'obligent à rester très ouverte, en y mettant des bois en travers. Ils font un pli à chaque bout, qu'ils fixent avec des lianes, et c'est une affaire faite. Leurs avirons sont bien vite [sic.] faits ; ils n'ont qu'à fendre en deux une canne de Guaytivóca, qui a 9 centim. de diam^e. et ils ont deux avirons très forts, très légers. Chaque homme ne travaille qu'avec un aviron.

Leurs ornements de plumes sont arrangés avec goût et de splendides couleurs. Pour cela, les Aráras, aux brillantes couleurs bleue, jaune, rouge et noire ; les perroquets verts, et plusieurs beaux oiseaux, leur fournissent leurs plumages. Ils se font aussi des ornements avec des noyaux, des grains de capim, qui ont la dureté et l'émail de la verroterie ; des dents et des ongles d'animaux, etc.

Quant aux rapports des deux sexes, ces sauvages vivent en couples qui semblent être formés par l'amour, et qui sont aussi durables que leur vie. La femme ici, n'est pas esclave comme chez les indiens en général ; sa figure est ouverte et rayonnante ; ses manières sont libres. Je n'ai vu ici aucun vestige de polygamie.

Il n'existe pas moins chez ces indiens, des femmes qui se donnent aux voyageurs ; mais, comme chez les civilisés, elles n'appartiennent à personne ; seulement elles en diffèrent, en ce que n'ayant ni artifice ni vêtements, elles laissent patents aux regards, le funeste présent de la vérole, qu'elles reçoivent des étrangers, en échange de leur complaisance.

1828_ Avril 14. Départ de cette habitation, et arrivée dans l'après midi [sic.] à leur habitation accoutumée. Il y a peu de monde ; c'est une seule et très vaste maloca (cabane au Pará), couverte de chaume. Ils ont des chiens, deux ou trois cochons, quelques poules et des canards. Ces animaux domestiques leur

ont été apportés il y a 10 ans, par un Portugais nommé Peixoto, homme entreprenant, qui a fait plusieurs fois ce voyage.

376

~~Ces indiens ont aussi~~

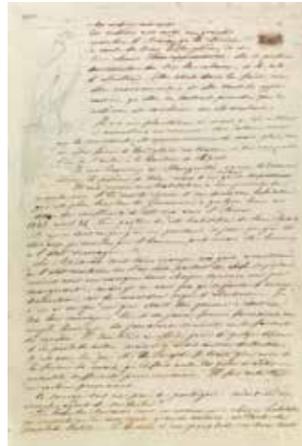
Ces indiens ont aussi un grand nombre d'Araras qu'ils élèvent à cause de leurs belles plumes et de leur chair. ~~Très apprivoisées,~~ Elles se perchent ~~au nombre de~~ sur la cabane, et les arbres d'alentour. Elles vont dans la forêt, mais elles reviennent ; et elles sont si apprivoisées, qu'elles se laissent prendre par les indiens, et conduire où ils veulent.

Ils ont une plantation de maïs qu'ils cultivent et recueillent en commun. Leur cabane, ainsi que la précédente, est approvisionnée de maïs placé sur un cellier formé de bois placés en travers, et très rapprochés l'un de l'autre, à la hauteur de 15 pieds.

Ils ont beaucoup de Mangaritos, racine tubéreuse comme la pomme de terre, mais d'un meilleur goût. ~~supérieur.~~ Ils ont encore une habitation à une journée de marche vers l'O., sur le chemin d'une deuxième habitation qui est plus loin sur le Juruenna, à quelques lieues au-dessus du confluent de cette riv^e. avec l'Arinos.

1828. avril 21. Nous partons de cette habitation des bons Apiacás. D'après tout ce que j'ai vu pendant 10 jours que j'ai été chez eux, je conclus que l'homme peut encore être heureux à l'état sauvage.

Les Apiacás sont tous égaux : nos gens, accoutumés à l'état civilisé, où l'on voit partout des ~~chefs~~ supérieurs, croient voir un cacique dans chaque sauvage un peu marquant ; mais je ne vois pas qu'il jouisse d'aucune distinction, ni du moindre signe d'obéissance. Je n'en ai vu qu'un qui était très jeune : c'était un très bon sauvage ; lui et sa jeune femme formaient un couple heureux ; ils jouaient souvent, en se faisant des caresses. Il semblait en effet, jouir de quelque déférence de la part des autres, mais il n'avait aucune distinction. C'est avec lui que M^r. de Langsdorff traite pour avoir de la farine de maïs, qu'il fait aussi-tôt [sic.] piler et rôtir en quantité suffisante pour un mois. Il fait aussi tuer un cochon pour nous.



Ce sauvage sait un peu de portugais : serait-il un simple agent de sa tribu ?

Les biens des Apiacás sont en commun : chaque habitation ne consiste qu'en une seule grande cabane, où toute la peuplade habite. L'Indien d'une peuplade va dans toutes

377

les autres, et s'installe dans la cabane aussi simplement qu'il a quitté la sienne, parce qu'il est partout chez lui. Tout le monde va semer le maïs, et autres grains, les mangaritos, ~~et autres grains~~ quand il en est temps, et, à l'occasion des récoltes, tout le monde va cueillir les produits du travail de tous, et les apporter dans la cabane, pour les entasser sur le cellier suspendu, où chacun a droit de tirer ce qu'il veut. Il en est de même des produits de la chasse et de la pêche ; des canots, des nasses, des ustensiles, etc.

L'Apiacá n'a en propre que son arc, ses flèches, et ses ornements.

On peut dire de la société des Apiacás, ce qu'on dirait de leurs ~~vetemen~~ nudité, de leur nourriture, etc., comparés à ~~nos mœurs et nos usages.~~ l'état du peuple chez nous. Tout est simple chez eux, par conséquent, rien n'est rebutant. Ils vont nus, donc ils ne portent jamais ni haillons, ni vêtements sales et rapiécés. Leur ~~corps est nu~~ corps est propre ; d'ailleurs leur nudité les rend dispos à se jeter dans l'eau à tout moment. Ils ignorent le grand principe de la Propriété ; donc, il n'y a pas chez eux de voleurs, d'assassins, d'empoisonneurs, de faussaires, d'escrocs, et tout ce qui est méchant chez les civilisés.

Il faut, pour être impressionnés, voir les grands contrastes. Prenons la sauvagerie sur le fait, nous trouvons : ~~sentiment insouciance, contentem~~ sentiment de chacun pour tous. Prenons la civilisation sur le fait, nous voyons que chacun ne songe qu'à soi. Cela ne veut pas dire qu'il faille retourner à l'état sauvage, mais cela veut dire qu'il faut sortir de l'état civilisé, pour une meilleure condition.

Pendant que nous sommes ici, une jeune fille de la 1^e. habitation vient par terre, pour voir son amant, qui s'est embarqué avec nous, pour nous accompagner jusqu'au Pará. Elle lui fait des caresses dont nous sommes un tant soit peu touchés ; mais au moment de notre départ, notre argonaute avait disparu avec sa séductrice.

Un Apiacá nommé par nos gens, Alexandre, était venu du Diamantino avec nous, ayant fui de chez un habitant qui le maltraitait. Il se cacha aussi dans la forêt, à l'instant de notre départ.

1828_ avril 21 Etant partis le matin, nous abordons vers les 3 heures de l'après-midi, à l'embouchure du Rio-dos-peixes, où nous campons de bonne heure, pour ~~de~~ pêcher donner le temps à notre guide de pêcher.

Il y a six ans qu'un prêtre appelé [sic.] Padre Lopez, remonta cette riv^e. à la recherche d'une prétendue Serra, appelée [sic.] Os Martyrios, que d'anciens certainistas ont dit avoir vue, annonçant qu'elle était la plus riche en or du Brésil. Or, une Serra se voit de loin ; mais on n'a jamais pu la découvrir. Le Padre Lopez, un intrépide chercheur d'or l'a cherchée en vain. En remontant le Rio dos peixes, il eut à combattre une horde d'indiens appelés [sic.] Tapanhumas, très sauvages, et en tua quelques-uns. Il retourna sur ses pas après avoir souffert la faim, perdu du monde par les combats<,> les fièvres, et les désertions de quelques-uns de ses gens qui avai s'étaient aventurés de retourner par terre au Diamantino.

Il avait emmené avec lui des Apiacás qui



l'avaient flatté de lui montrer un endroit où tout était or. Lorsqu'il arriva, il vit que tout n'était que Malacaxeta vermelha (Mica rouge).

1828_ avril 22. Caxoeira do Rebojo (tourbillon). C'est la première de l'Arinos, qui exige des précautions. La riv^e. déjà très large, est parsemée de grandes îles boisées. Les rives boisées aussi sans interruption, en sont trop uniformes. Pen

d'oiseaux dans l'air, et presque

Nous n'apercevons [sic.] que peu d'oiseaux, et nous ne prenons que 7 ou 8 poissons ; c'est parce que la riv^e. est haute, les rives sont inondées, les plages couvertes : aussi quand à St. Paul, les eaux baissent, ici elles haussent au Gram- sur au nord de Matto-Grosso. Les privations et les maladies, me font regretter les ~~carrière de la~~ déserts de Porto-Féliz à Cuyabá.

Cependant, nous voyons dans la journée, des montagnes à gauche et à droite.

Avril 23 _ Partis au point du jour, nous passons à 7 heures, devant l'embouchure du Juruenna à gauche, riv^e. aussi large que l'Arinos, auquel elle fait perdre le nom. Après ~~une~~ la jonction des deux fleuves, on ne distingue pas une pirogue d'une rive à l'autre. Largeur estimative, 450 brasses. Lorsque le vent est fort, les canots ne tiennent pas le milieu du fleuve.

Cependant, c'est justement ici, que nous trouvons un Paresseux, traversant le Juruenna. Nous le prenons dans un canot, et le soir, nous l'attachons à une arbre, mais le lendemain il avait disparu.

Les îles sont en si grand nombre, que rarement nous voyons la terre ferme. Quelques-unes ont deux lieues de longueur.

Notre pouso est le meilleur que nous avons rencontré depuis le Rio-Preto. Une plage de sable parsemée de rochers, ~~nous de~~ nous donne l'agrément de la promenade et du bain.

24. Infinité d'îles toute la journée. Arrivée à 4 heu[re]s à la dernière habitation des Apiacás sur le Juruenna.

On ne voit que peu de vieillards chez les indiens ; ma[is]

on n'en voit pas du tout chez les Apiacás. Un homme et une femme étaient les seuls de la tribu, qui pouvaient avoir de cinquante [à] soixante ans.

Un grain de vent nous apporte la pluie et le tonnerre. Le Juruenna, qui a ici 450 brasses, devient agité comme la mer ; les vagues brisent contre le rivage, et nous obligent à ~~chercher~~ conduire nos canots dans un abri. Une heure après, le vent avait cessé, le ciel était serein.

Les Apiacás parlent le Guarani, ou Lingua Geral Brasileira. Dans les Missions portugaises, aujourd'hui brésiliennes, du Rio-Grande du Sud, et de la République du Paraguay, le peuple, et surtout la race indienne, parlent encore cette langue. À S^t. Paul, les Dames la parlaient entr'elles [sic.], il y a soixante ans ; c'était [sic.] la langue du Pintim foyer et de l'intimité domestiques. Je l'ai entendue encore dans la bouche de quelques vieillards. Au Paraguay, elle est encore parlée par toutes les classes, mais comme autrefois à S^t. Paul, on ne la parle qu'en famille, car lorsqu'on est avec des étrangers, on ne parle que l'espagnol. Les tribus d'indiens que j'ai vues, parlent chacune un langage qui lui est propre ; mais à commencer des Apiacás, toutes les tribus que j'ai vues au Juruenna, au Tapajós et de à l'Amazone, parlent le Guarani.

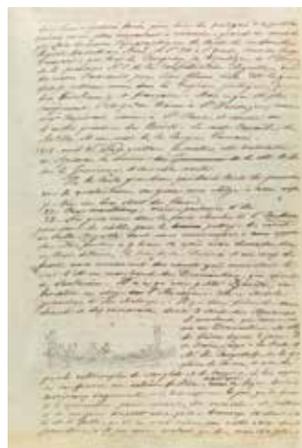
C'est, ce me semble, un problème ethnologique, que cette langue Guarani que l'on rencontre du Sud au Nord du Brésil. Était-elle répandue à l'époque de la découverte, ~~de B~~ ou a-t-elle été répandue par les Jésuites, ou [par] les envahisseurs, ou par les indiens eux-mêmes

381

dans leurs migrations forcées pour fuir les Portugais ? Ce problèm[e] devient encore plus important à résoudre quand on considèr[e] que tous les noms topographiques de toute la surface du Brésil, du Sud au Nord ; de l'Est à l'Ouest, sont en langu[e] Guarani ; que tout le Paraguay, la République de l'Uruguay et les provinces *N.E.* de la Confédération Argentine, ont des noms Guaranis pour leurs fleuves, villes, etc. Ce grand fait se retrouve encore dans les Guyanes portugaises, (aujourd'['] hui brésilienne), et française. Mais ce qui est plus surprenant, c'est qu'on trouve à S^t. Domingue, une riv^e. Capivari, comme à S^t. Paul, et comme en d'autres provinces du Brésil. Le mot Caraiibe, des Antilles, est un mot de la langue Guarani.

1828 _ avril 26. Nous quittons le matin, cette habitation des Apiacás, la dernière ~~du Juruenna~~, et de cette tribu sur le Juruenna, et sur notre route.

Iles de toutes grandeurs pendant toute la journée ;



vers les quatre heures, un grain nous oblige à nous réfugier dans un bras étroit du fleuve.

27_ Pays montagneux ; rivière parsemée d'îles.

28_ Nos gens vont dans la forêt chercher de l'Embira pour faire des câbles pour le ~~traîna~~ passage des canots au Salto Augusto, dont nous commençons à nous approcher. Nous partons à 9 heures et, après avoir descendu deux ou trois détours, le son de la Buzina et un coup de fusil, nous annoncent des canots qui remontent la riv^e. C'est un marchand du Diamantino, qui vient de Santarém. Il n'a qu'une petite Ygarité, embarcation en usage sur l'Amazone. Celle-ci est de la grandeur d'une chaloupe. Il y a deux frères du marchand et dix camarades, dont 3 sont des Apiacas.

Le marchand, qui nous a connus au Diamantino, est attaq[ué] des fièvres depuis 8 jours. Il se traîne jusqu'à la tente d[e] M^r. de Langsdorff, et, les yeu[x] pleins de larmes, et avec des paroles entrecoupées de sanglots et de soupirs, il lui expose ses souffrances, son extrême faiblesse ; ~~mais~~ et puis après, sa figure devient tout-à-coup rayonnante, et il lui exprime la joie qu'il éprouve de le rencontrer, pour recevoir des remèdes. Sa pâleur et sa maigreur dénotent assez qu'il a beaucoup souffert ; et il est si faible, qu'il ne peut même pas rester assis. Son jeune frère n'est pas moins malade que lui, mais il a plus d[e]

382

courage.

Ces pauvres gens ont comme nous, la figure, le cou, les mains et les pieds couverts de piqûres de Piões{,} (insecte ailé qu'on appelle aussi Mosquito polvora, parce qu'il n'est pas plus gros qu'un grain de poudre), et remplis de plaies, provenant de ces mêmes piqûres.

Les Burrachudos, autre insecte ailé, mais plus gros, fait encore plus souffrir, parce que la partie s'enflamme immédiatement, et cause une démangeaison à se gratter jusqu'au sang. Depuis le Rio-Preto, ils n'ont pas cessé de nous tourmenter. On est partout entouré d'une nuée de ces insectes. Ils entrent dans les yeux, le nez, les oreilles ; et, quand on

mange, ils entrent dans la bouche. Nous sommes toujours couverts, malgré la grande chaleur ; encore faut-il agiter tout le jour, un linge, ou un panache de plumes, afin de les chasser. Ils disparaissent la nuit, mais ils reviennent avec le jour, pour recommencer leur diabolique tourment.

Ce fléau et la fièvre, nous donnent quelquefois des accès de rage. La cargaison de l'Ygarité, consiste en une douzaine de petites damegeannes [sic.] de vin, cinq ou six caisses de genièvre ; trois caisses de guaraná, trois sacs de sel, quelques objets de plus, et les vivres, qui en partant de Santarém, doivent suffire pour trois mois. Eh bien, avec si peu de marchandises, dix hommes qu'il faut payer et nourrir pendant six mois au moins, et aller et retour, et les frais à Santarém, ce marchand espérait un bénéfice de 840\$000 rs.

1828. avril 29. Arrêtés hier et cette nuit, en compagnie du marchand, aujourd'hui, M^r. le Consul lui donne un secours de vivres et de remèdes, et nous partons : un quart d'heure après, nous arrivons à la Caxoeira de S. João da Barra.

C'est la première caxoeira remarquable que l'on rencontre sur cette route. Une île la partage en deux bras également agités. Nous abordons à la pointe sup^e. de l'île, où nous établissons notre camp, et où nous déchargeons les canots. Les charges sont transportées à la pointe inférieure de l'île, par un chemin presque impraticable. Les canots passent par le canal de droite, mais un câble à la proue, un autre à la poupe, et tout le monde sur les câbles, tantôt sur les rochers, tantôt dans l'eau jusqu'à la ceinture.

1828_ 30_ avril_ On transporte MM. Langsdorff et Rubzoff, chacun dans son hamac, jusqu'au port inférieur. Nous nous empressons de partir, parce que les flots font battre les canots contre les rochers. Quelques minutes après nous avions gagné

383

le calme.

Une odeur fétide me fait chercher des yeux, ce qui peut en être la cause : j'aperçois [sic.] sur l'eau une ~~tapir mort~~ Anta morte, sur lequel est un corbeau se repaissant de sa chair corrompue.



Le tapir a sans doute péri, pour avoir voulu traverser le fleuve au-dessus d'une caxoeira, où il a été entraîné. Son cadavre va rouler dans une ~~aut~~ autre caxoeira, mais le corbeau s'envolera dans les airs.

Déjà nous entendons le bruit du Salto Augusto.

Nous passons à côté de deux tourbillons où l'on ne pourra tomber sans périr. Un passager prie et se signe : il est vrai que c'est un empoisonneur, un scélérat.

Nous passons une caxoeira, où les ~~on~~ vagues s'embarque[nt] plusieurs fois. Le roulis met la baraque de notre canot, en danger de tomber. Cela signifie quelque chose, [-] pour un tronc d'arbre creusé, sans quille et sans arrondi.

En peu d'instant, nous apercevons les vapeurs blanchissantes qui s'élèvent du Salto-Augusto.

L'arrivage est très dangereux. Nous serrons rapidement la rive droite, et nous abordons à 200 toises du salto. Le batelão seul, ne peut exécuter la même manœuvre, parce que, monté par 3 hommes inhabiles, il est entraîné dans un tou[r]billon, d'où il peut sortir, mais pour tomber dans le coura[nt] dont la force est difficile à vaincre. Le pilote n'était plus maître de la poupe, qui avait tourné vers le Salto. Nous les croyons perdus ; un de nos pilotes leur crie de chercher à gagner l'île, qui est au milieu de la cataracte, île inabordable. Heureusement, les deux hommes de la proue, ramèrent avec tant de force, que le batelão rentra dans le tourbillon ; c'est ce qui le sauva, car, profitant de la 1^e. impulsion du bateau, et résistant avec force de rames, ils purent gagner notre rive à 40 brasses plus bas que nous.

Il y a quatre ans, un événement déplorable a eu lieu en vue des mêmes lieux où nous sommes, et un enfant de 14 ans, sauva sa vie pa[r] un grand trait de courage. Une monção qui remontait le fleuve et ~~tous les canots avaient déjà été traînés par terre jusqu'au p[ort] supérieur du salto, et avait déjà traîné les canots par le varadouro, transporté les charges, et enfin, vaincu tous les travaux de ce pénible passage ; et comme avait déjà exécuté n[on] seulement tous les travaux de ce salto, comme aussi mais encore toutes les manœuvres pénibles qui sont particulières à cette rive pench[ée]~~

sur la cataracte. Ces manœuvres, dictées par la prudence, consistent en ce qui exige de plus grandes précautions en remontant, consistent en ce que, ~~des hommes traînent les~~ ~~les-équ~~ un nombre suffisant d'hommes placés à terre, sur un câble amarré au canot, ~~le fond~~ où on ne met que deux ou trois hommes pour le gouverner, le traînent jusqu'à ce qu'il ait atteint ~~un le point où nous sommes, et a un point où il n'y a~~ plus de danger, et qui est celui où nous sommes. Or donc, tous les canots avaient déjà atteint



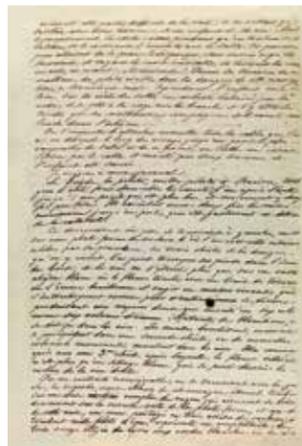
remonté cette partie difficile de la rive ; il ne restait qu'un batelão, avec deux hommes, et un enfant de 14 ans. Malheureusement, la corde cassa, pendant qu'on traînait le bateau, et le courant l'emporta vers le salto. Ces pauvres gens allaient de la proue à la poupe, sans savoir ce qu'ils faisaient, et voyant la mort inévitable, ils levèrent les mains au ciel, en criant : Miséricorde ! Parmi les témoins de ce malheur, des pilotes vieilliss dans les dangers de cette navigation, se trouvèrent mal. Cependant l'enfant voit de loin, sur la crête du salto, un arbuste balancé par les ondes ; il se jette à la nage vers la branche et s'y attache, tandis que ses malheureux compagnons et le canot, sont lancés dans l'abîme.

On s'empresse d'attacher ensemble tous les câbles que l'on a ; on descend le long du rivage jusqu'au point le plus rapproché du salto, et de ce point, on lâche un canot retenu par le câble et monté par deux hommes, et l'enfant est sauvé.

Je reviens à mon journal.

Le Guide, les pilotes, contre-pilotes et Proeiros, tous gens d'élite, font descendre les canots l'un après l'autre, jusqu'à un point qui est plus bas, et reviennent à chaque fois par terre. Ils exécutent encore deux fois la même manœuvre jusqu'au port, qui est justement au-dessus de la cataracte.

En descendant un peu, et tournant à gauche, on est



> Salto Augusto.

sur une plate-forme de rochers, d'où l'on voit cette cataracte, célèbre par sa grandeur, ses trois chûtes [sic.] et les dangers qu'on y court. On peut tremper ses pieds dans l'écume du bord, et la vue ne s'étend plus que sur un vaste abîme blanc où le fleuve tombe avec un bruit de tonnerre, où l'écume bouillonne et rugit en masses vivantes qui s'entrechoquent comme pour ~~s'entredévorer~~ se dévorer, produisant une vapeur dense qui monte en six colonnes ~~comme six volcans d'écume~~ éclatantes de blancheur, et se dissipe dans les airs. Les masses bondissent, courent, et se précipitent dans une seconde chute [sic.], où de nouvelles colonnes mouvantes montent dans les airs. Elles courent après vers une 3^{me}. chute [sic.], après laquelle, le fleuve retréci n'est plus qu'un sillage blanc, qui se perd derrière les rochers de la rive droite.

Par un contraste remarquable, en se tournant vers la gauche, les regards, encore éblouis de cet ouvrage éternel, tombent sur une anse ~~où l'é~~ remplie de vagues qui viennent se briser doucement sur la mousse verte de la plate-forme, et au-delà de cette anse, un mur, partagé en trois assises de rochers, d'où tombent mille filets d'eau, représente un amphithéâtre de trois rangs étagés de lyres aux cordes blanches, où la vibra-

tion tombe et gémit sur la pierre, en sons éoliens qui se mêlent sans s'éteindre, avec les rugissements de la cataracte.

De l'autre côté de la grande chute [sic.], on voit l'île dont j'ai parlé plus haut. Entourée de précipices liquides, de vagues aussi grandes que celles de l'océan, cette île, inabordable de toutes parts, submergée à sa partie supérieure, et en partie cachée par les vapeurs de la chute [sic.], ~~semble~~ ~~sortir~~ de l'écume d'un vaste ~~cratère~~ cratère liquide. Elle est cependant couronnée d'une forêt de grands arbres. Mais quels êtres s'abritent sous leur ombrage ? Aucun animal ne peut y arriver vivant. Cette île n'a jamais été foulée par aucun pied humain. Le sera-t-elle un jour, quand la civilisation aura pénétré dans ces contrées ? Il est probable que oui.

Derrière la pointe inférieure de l'île, on voit sortir l'autre moitié du fleuve, encore écumante, car, selon nos gens, la 2^{me}.

partie du salto, cachée derrière l'île, est aussi grande que celle-ci. Tout ce tableau agité, est terminé par un cordon de forêt, invariable sur tous les fleuves et rivières où nous avons navigué.

Nous nous établissons tout près du port inférieur, sur le bord d'une descente versant de 30°. Le varadouro a 300 pas d'un port à l'autre. Nous avons tout près un cimetière où quarante personnes ont été enterrées l'année passée. Elles ont succombé aux Sezões (fièvres intermittentes), qui attaquent les voyageurs sur ces fleuves malsains.

Une grande croix de 20 pieds de haut, a été plantée en ce lieu, afin de couvrir ces morts et cette terre, d'un respect religieux. Ce sentiment s'accroît ici du bruit et des convulsions de la cataracte ; et la présence de la mort, n'est pas un des moindres traits de cette imposante nature.

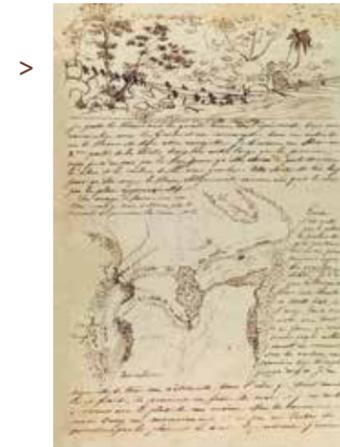
Une odeur cadavérique qui vient du côté du cimetière,

387

nous fait découvrir la tombe d'un Apiacá qui, revenant de Santarém avec le marchand que nous avons rencontré, est mort des fièvres à deux jours de voyage de son pays. Il y a sur sa tombe une ouverture qui doit avoir été faite par un essaim de mouches à miel, puisque nous en voyons entrer et sortir une grande quantité. Nous nous empressons de recouvrir de terre, cette tombe.

1828. 2 mai Tout le monde sans exception, se place sur le câble pour traîner le premier canot, - Les mais les efforts de nos gens sont inutiles. Nous n'avons qu'un palan que nous avons trouvé ici, et qui a été laissé par nos prédécesseurs. La roue casse ; le reste de la journée est employé à faire une autre roue, mais on n'y parvient pas. Une hache et deux ciseaux sont mis hors de service.

MM. Langsdorff et Rubzoff sont toujours très malades. Leur faiblesse est si grande, qu'ils ne peuvent pas sortir du hamac. Manque absolu d'appétit. Les frissons leur viennent tous les jours à la même heure avec une telle violence, qu'ils leur arrachent des cris saccadés, involontaires, et qu'ils font des sauts dans leur hamac, qui agitent les arbres où leurs hamacs et leurs tentes sont attachés.



> Port supérieur du Salto-Augusto.

Quant à moi, je suis rétabli, mais une expédition que je fais dans la journée, et où je suis surpris par un orage, me cause une rechûte [sic.] subite.

Voulant voir la partie du salto qui est derrière l'île[.]

388

je passe le fleuve vers les quatre heures de l'après-midi, dans une canoinha, avec le Guide et un camarade, dans un endroit où le fleuve est déjà assez navigable. Je découvre en effet une 2^{me}. partie de la chute [sic.], deux fois aussi large que la première ; mais je n'en vois pas la fin, parce qu'elle est-ee se perd derrière les arbres et les rochers de la rive gauche. Cette chute [sic.] est très large, parce qu'elle coupe le fleuve obliquement, comme on peut le voir par le plan approximatif.

Un orage se forme sur nos têtes, mais je suis retenu par le travail de prendre la vue, et le Guide l'est aussi par le plaisir de pêcher du gros poisson, car on en prend toujours auprès des grandes chûtes. allez à la p. 392

Je n'ai que le temps de faire une ébauche en toute hâte, et l'orage fond sur nous avec tant de force, qu'avant d'avoir gagné notre canot, en courant sur les rochers, nous sommes déjà trempés jusqu'aux os. Je me dépouille de tous mes vêtements, dans l'idée qu'étant mouillés et froids, ils peuvent me faire du mal, et je me mets à ramer avec le plat de mes mains, afin de conserver mon sang en mouvement, et ne pas me laisser surprendre par la pluie et le vent. Cependant, j'arrive

389

transi de froid sous ma tente. Le manteau et la couverture [sic.] m'échauffent à peine. J'ai toute la nuit, la fièvre, un grand mal de tête, une faiblesse extrême, enfin, tous les symptômes des fièvres intermittentes. En effet, j'en suis nouvellement attaqué, et j'en ai été bien maltraité pendant 10 jours ; mais jamais autant que mes compagnons, puisque je pouvais les soigner, et leur donner le bras. J'ai eu ensuite plus ou moins, les frissons et la fièvre jusqu'à Santarém.

1828. mai 3. On traîne le 1^r. canot, avec bien de peine, jusqu'au deux-tiers du chemin, en face du cimetière. Le 4, on traîne le même canot et le batelão jusqu'à notre camp, et on met le 2^e. canot hors de l'eau.

5. On traîne le 2^e. canot jusque près du camp. La 2^e. roue du palan casse aussi, et nos gens ne font plus rien le reste du jour. Un passager, nommé Carvalho, tombe malade. Sur 34 personnes, nous ne sommes que 15 en santé, et sur ce nombre, huit seulement ont échappé aux fièvres.

J'ai encore la force de dessiner une Pirarára, poisson de deux pieds et demi de long, et peu estimé.

6. On met le 1^r. canot à l'eau. Peu s'en est fallu qu'à la descente il ne se brisât contre les rochers,

390

parce que nos gens, ne pouvant le retenir, le laissent descendre par le plan incliné. Ils n'ont que le temps de se sauver, en sautant à gauche et à droite sur les rochers au risque de se casser les jambes. Cela ne les rend pas plus prudents quand ils traînent le batelão, parce que l'ayant amené jusqu'au commencement de la descente, quelque chose empêchait qu'il allât en avant. Tout le monde redouble d'efforts. Tout à coup, le batelão cède, mais nos gens, au lieu de prendre des précautions, continuent à pousser et en courant et en jetant des cris. Cela donne un tel élan au canot, qu'il allait les écraser tous, s'ils ne larguent le câble, et ne se sauvent du côté de la forêt. Le canot fut se mettre en pièces contre les rochers; de la riv^e. La perte fut grande ; c'était notre meilleure embarcation ; nous allions passer beaucoup de caxoeiras très périlleuses, et nous avions beaucoup d'effets.

Ici, j'ai cessé d'écrire mon journal, à cause des fièvres. Je l'ai continué à Santarém, de souvenir. C'est pourquoi on ne verra plus de dates.

Nous oublions même le jour du mois, tant nous sommes tous malades.

Le lendemain du 6, on pousse le 2^me. canot avec précaution, mais si peu de savoir, qu'on est encore obligé de lâcher le câble, ne pouvant retenir le canot. Par un bonheur



> Partie du Salto-Augusto, qui est au delà de l'île.



> Ici est née l'encre de Chine aux deux pinceaux

extrême, il ne se casse que la proue. M^r. de Langsdorff se met dans une forte colère contre nos gens, et surtout contre le Guide, qui est cause de bien de sinistres dans ce voyage. Le reste du jour et le jour suivant jusqu'à midi, sont employés à réparer le canot. On surcharge ensuite les deux canots restants de ce que l'on peut de la charge du canot perdu, et le reste, nous le laissons à terre, sous une tente, M^r. le Consul s'étant proposé de s'arrêter à une lieue plus bas, dans un bois appelé Tocarisal, pour faire un canot, et étant

391

facile après, de faire chercher ces effets et provisions.

Nous partons en effet pour le Tocarisal (forêt de Tocaris), où nous arrivons après une heure de navigation. Devant y rester plusieurs jours, M^r. de Langsdorff fait abattre pendant deux jours, plusieurs grands arbres, afin d'éclaircir le camp, qui est sur une pente rapide et par conséquent, incommode. Le 3^me. jour, nos gens trouvent un Tocari convenable pour faire le canot, à 300 pas de notre camp, dans la forêt. Ils emploient toute la journée à l'abattre.

Les deux-tiers de la longueur du tronc, suffisent pour la longueur du canot, qui doit être de 25 pas de long La largeur et qui doit avoir quatre pieds et demi de largeur. Tous nos canots sont faits du bois de Tocari, qui est cependant très cassant, témoins le 2^e. canot et la proue du 3^e., qui ont sauté en éclats comme du verre.

Cet arbre, qui s'élève au-dessus de tous les autres ; dont les branches et le feuillage épais couronnent un tronc droit comme une colonne, et qui est d'une grosseur que souvent cinq hommes ne peuvent embrasser, porte un fruit qui a la grandeur d'un grand coco de Bahia. La coque en est encore plus dure. Il faut savoir manier une hache pour l'ouvrir,

Le ciel est bleu sur nos têtes ; des masses de nuages arrondis et éclairés en haut, forment un arc qui embrasse les deux points extrêmes de l'horizon. Cet arc, sombre à l'intérieur, est découpé en stalactites d'où tombent des colonnes plus sombres de pluie, que le vent fait pencher vers la gauche. La foudre éclate ; les cataractes du ciel sont ouvertes ; mais le paysage en dessous n'en est que plus resplendissant. Deux masses de grands arbres, sombres aussi, couronnent le fleuve, transformé en une longue nappe blanche, dont le bord pendant traverse en ligne droite tout ce riche paysage. Si les colonnes de pluie penchent vers la gauche, les mille plis mouvants de la nappe penchent vers la droite. Plus bas, toutes les eaux courent écumantes vers la gauche ; c'est-à-dire, vers l'île ; c'est qu'elles sont forcées par un récif de 14 pieds de haut, qui les contient jusqu'au milieu de sa longueur, mais qui en est submergé depuis ce point jusqu'à l'île. C'est là que se forme la 2^{me}. chute [sic.] qui n'en fait qu'une seule, avec la 2^{me}. chute [sic.] déjà mentionnée.

En deçà du récif, et du courant écumeux de gauche, la riv^e. est presque calme.

Cette chute [sic.] ne représente pas le Chaos, comme sa compagne de droite. On ne voit pas monter une seule colonne de vapeur dense, mais en revanche, des vapeurs légères, horizontales, planent sur la chute [sic.] comme un mirage, surtout à droite, où le Salto n'est plus qu'un foyer de blancheur.¹²⁹

Et si on veut l'ouvrir en rond, il faut employer une scie.

Après l'avoir ouvert, on trouve dedans 15 ou 20 noix de la figure et grandeur ci contre [sic.] ; dont la 'écœree coque est plus dure que celle d'une noix, et qui renferment une amande recouverte d'une pellicule brune que l'on ne détache pas facilement. L'amande, une fois dépouillée de cette pellicule est d'un goût agréable, quoique très oléuse.

Le fruit du Tocari est d'une grande ressource pour le sauvage et le voyageur : ce grand arbre en produit immensément, et un seul coco suffit pour rassasier un homme.



129 (N.T.) La qualité de l'encre varie fortement sur cette page. La raison en est que les lignes 1-23 ont été incluses plus tardivement dans le texte: HF avait probablement laissé cette demi-page en blanc, en raison de la transparence du dessin de l'autre côté de la page, puis s'est décidé à l'occuper par cette considération annexe sur le Salto (suite page 388).

Cet arbre si élevé, portant des fruits si lourds, donne des craintes aux êtres qui passent dessous. La chute [sic.] d'un coco sur la tête d'un homme, le renverserait sans connaissance. Les animaux

qui se nourrissent de ce fruit, saisissent s'empressent de saisir le premier qu'ils trouvent à terre, et s'éloignent à la hâte, pour le manger sans crainte.

Le jour, la nuit, quand il vente, nous entendons tomber ces fruits, qui font un bruit sourd, en frappant à terre. Quand nos gens allaient travailler au canot, ce n'était pas sans précaution qu'ils traversaient la forêt, et s'il survenait le moindre vent, ils se mettaient à courir. Quand j'y allais moi-même, je ne me faisais pas à mon chapeau de paille du Chili, ni à mon manteau, parce qu'ils n'auraient pas empêché que je me sentisse démettre une épaule ; et mes craintes étaient d'autant plus fondées, que j'entendais quelquefois tomber ces fruits à droite et à gauche.

Quand nous étions au Diamantino, M^r. de Langsdorff se faisait une fête de penser qu'il allait voir le Tocari. C'est un arbre, disait-il, presque inconnu des savants. Plus en Europe. Des savants m'ont recommandé de leur en donner tous les détails possibles.

Je n'ai pu en dessiner que le fruit et la feuille, longue d'un pied, et pendante.

L'arbre que nos gens ont abattu pour faire le canot, en a entraîné d'autres dans sa chute [sic.], en faisant un bruit de tonnerre, dont l'écho s'est prolongé au loin, dans ces forêts solitaires.

Le Juruenna est ici retréci [sic.], profond, et court davantage. Nous C'est parce qu'il est encaissé entre deux collines dont celle qui nous est opposée, est, comme la nôtre, rapide et couverte d'arbres. et abrupte.

Nos gens mettent onze jours à faire le canot, et ce temps



nous semble bien triste, à cause des maladies, et de l'ennui d'être retenus dans une forêt. Je retourne au Salto-Augusto, pour prendre la vue de la 2^{me}. partie, et je rejoins le camp, 24 heures après mon départ. Les maladies nous affligent, les moustiques, tourment infernal, nous arrachent le repos. Une pluie battante qui dure des journées entières, nous trempe jusque sous nos tentes. La chasse et la pêche ne produisent rien ; tout concourt à nous rendre le séjour de cette forêt bien désagréable.

Nous sommes réduits à prendre du bouillon de Coatás et de Barrigudos, deux espèces de singes qui, à la vérité, sont ici en abondance, sans doute, à cause du fruit du Tocari, ce bouillon est excellent ; malgré que la maladie ait émoussé en nous l'appétit et le goût ; malgré ma répugnance pour la chair des singes, je sens que mon

Noir tirant léger^t. sur le roux carminé, principalement aux parties intérieures des bras, des cuisses et des jambes. Il n'a pas de pouces aux mains.

Je sens que mon estomac affaibli se trouve bien de la vertu restaurante.

Ici s'est manifesté l'état désastreux où est tombé M^r. de Langsdorff ; c'est-à-dire, la perte de la mémoire et un dérangement des idées, par suite de l'excès des fièvres intermittentes. Cet état, dont il ne s'est plus rétabli pendant tout le temps que j'ai continué d'être avec lui, nous a forcés à nous rendre au Pará, et à retourner à Rio-de-Janeiro, terminant ainsi un voyage dont le plan était si vaste avant ce malheur, que nous devions remonter l'Amazone, le Rio-Negro, passer à l'Orenoque, par le canal naturel de Cassiquari ; explorer Carácas et les Guyanes, revenir au Pará, et retourner à Rio-de-Janeiro, en traversant les provinces orientales du Brésil. Peut-être aurions-nous pris une autre direction, telle qu[e] par le Pérou et le Chili, parce que le temps et la route n'étaient pas fixés à M^r. de Langsdorff, par le gouvernement de Russie.

Vers le 6^e. ou 7^e. jour de notre station au Tocarisal, une troupe de Mandurucús passait dans la forêt qui est en face de notre camp, de l'autre côté de la riv^e. Un contre-pilote qui chassait les découvrit, et nous en amena trois dans le petit canot. Il



> Coatá

fut en chercher d'autres à plusieurs reprises, et en peu de temps nous eûmes vingt sauvages dans notre camp, parmi lesquels deux vieilles femmes et une jeune fille. Il en était resté un plus grand nombre sur l'autre rive, composé pour la plupart de femmes et d'enfants. Les Cœurs Les nôtres avaient laissé avec leurs compagnons, leurs arcs, leurs flèches et leur simple bagage.

Ils se présentent avec des démonstrations de contentement de nous voir. Ils sont nus comme les Apicás. Leur usage est de se raser les cheveux, laissant une houppe ronde et courte au-dessus du front, et laissant croître les cheveux de derrière la tête.

Ils se noircissent la figure de différentes manières avec le Genipapo, dont le suc donne une couleur comme l'encre à écrire.

Ils se font un tatouage sur la figure, les épaules, le cou et la poitrine, qui semble être une distinction de leur tribu.

Quelquefois ils se font encore des lignes verticales sur quelques parties du corps.

Un de ces sauvages portait



> Visite des Mandurucús à notre camp du Tocarisal

sous le bras un morceau de rôti de Taitétú (petit cochon sauvage), enveloppé de feuilles sèches. La vue de ce mets, qui avait mine d'être excellent, réveilla tout-à-coup mon appétit, éteint depuis plusieurs jours par la maladie. Je le demandai au sauvage, qui me le donna promptement. MM^s. Langsdorff et Rubzoff, encore plus dégoûtés que moi, en mangèrent avec le même plaisir. Apprêté sans sel et sans rien autre chose, nous trouvons ce rôti excellent. Sa bonté provient de la manière que ces indiens le font cuire : ils l'enveloppent de feuilles, l'embrochent à un bois long qu'ils placent près du feu, à distance du feu, près du feu. Si le feu est grand, ils ne l'approchent que très peu, et s'il est faible, ils le mettent fort près. La cuisson est si lente, qu'elle dure quelquefois deux jours. De cette manière la viande devient fort tendre, et les feuilles conservent le jus en préservant de la fumée.



Ces sauvages, dont l'un d'eux a relevé notre appétit délabré par la souffrance, sont presque affamés à cause de leur marche qui dure depuis quelques jours. Nous leur donnons un bon repas, et ils repassent le fleuve, après avoir pris congé de nous.

Ces sauvages étant fixés à quelques jours de voyage d'ici, sur les rives du Tapajós, où ils cultivent le manioc, que des marchands du Pará viennent acheter, nous faisons beaucoup de conjectures sur leur apparition dans des lieux qu'ils ne visitent jamais ; mais comme nous savions par le marchand que nous avons rencontré le 28 avril, qu'ils avaient tué un Brésilien malfaiteur qui ruinait leurs plantations, nous jugeons que la crainte d'être poursuivis les a forcés de quitter leurs habitations, peu éloignées des établissements brésiliens. Tout-à-coup, nous nous rappelons la tente, les effets et les provisions que nous avons laissés au Salto, et, craignant que ces sauvages ne les découvrent et s'en emparent, au même instant nous faisons décharger un canot, et nous ordonnons au Guide d'aller les chercher avec six hommes ; mais la journée étant déjà avancée, il ne part que le lendemain, et revient le soir nous apprendre que les Mandurucús ont déjà passé, qu'il n'a plus trouvé la farine de maïs, que quelques caisses ont été défoncées, et qu'on a enlevé les objets de ferrerie, les arcs et flèches que nous avons reçus des Apiacás, un filet pour pêcher, et autres objets. Le Guide nous rapporta la tente et le reste des effets. Nous nous étonnons d'apprendre

397

qu'ils ont laissé les haricots, dont il y en avait cinq sacs, et que pour enlever les sacs vides, ils ont mis les haricots dans les broacas (sacs de cuir).

Enfin, après 12 jours de halte au Tocarisal, nous lançons notre embarcation à la mer, et nous partons, bien contents de quitter ces déserts disgracieux.

Bonne navigation toute la journée ; point de caxoeiras ni de courants. Arrivée le soir à la caxoeira das Furnas, où nous sommes rejoints par une Ygarité qui remonte le fleuve.

Cette petite embarcation, équipée de 8 hommes,



appartient à trois marchands qui ont laissé leurs monções en arrière, impatientes de se délivrer des maux que l'on endure ici, et aussi pour ne pas être exposés aux insolences et aux insultes de leurs rameurs, gens qui, une fois entrés dans le sertão, perdent toute espèce de frein, au point d'enfoncer les caisses en présence de leurs patrons, d'en tirer des bouteilles de vin et d'eau-de-vie, et de s'enivrer, en ajoutant [sic.] le sarcasme à de telles infamies. Nos gens nous font bien quelques larcins, mais ils ne nous manquent jamais de respect, parce qu'ils craignent M^r. de Langsdorff ~~leur a montré~~ qui dès le commencement leur a montré de la sévérité, et parce qu'ils le considèrent comme un Général.

Ces pauvres marchands sont dans un état pitoyable. Ne s'étant pas pourvus de gants ni de bottes, ils ont les mains, les pieds et les jambes couverts de plaies, à cause des piqûres enflammées des piões et Burrachudos. Ils nous apprennent que nous en sommes au 20 mai.

1828. mai 21 _ L'Ygarité se remet à remonter le fleuve, et nous nous préparons à descendre la caxoeira. Le Guide et les pilotes vont d'abord dans le canot neuf, pour voir si les rochers du canal sont à découvert ou submergés. Ils reviennent pour passer le premier canot, et telle est la longueur de la caxoeira, qu'ils ne reviennent qu'une heure après pour passer mon canot. Nous nous lançons au milieu de rebojos ; les eaux n'ont pas de direction fixe ; leur surface est coupée de sillons tortueux ; elles montent du fond, et se répandent comme ~~une~~ l'huile quand elle bout. Tandis que je remarquais cela, je m'aperçus [sic.] que le canot allait plus vite [sic.] ; je regarde sur l'avant, et je vois un canal étroit et incliné où les eaux courent très vite [sic.] ; nous y entrons : le ~~proie~~ canot s'incline, le canot court à tout moment inondé ; il bondit au milieu de l'écume, qui jaillit des deux côtés comme du vent, ~~Le lit est parsemé~~ si le canot frappe contre un des écueils dont le lit est parsemé, il est en pièces. Le Pilote et son aide sur l'arrière ; le Proeiro et les rameurs sur l'avant, déploient une grande adresse pour virer à tout instant, selon les détours et les dangers

de ce canal étroit. Nous en sortons enfin, et nous abordons paisiblement à gauche, sur une plage, où les gens du 1^r. canot ont déjà suspendu leurs hamacs, et étendu leur linge.

Nous oublions nouvellement le jour du mois, tant nous sommes malades. Nous passons plusieurs caxoeiras dont je ne me rappelle pas le nom et les périls.

Je me souviens que quelques jours après notre départ des Furnas, notre batelão a manqué se perdre à sur une caxoeira. Au sortir de celle de S. Luca, mon canot manque de tomber dans un rebojo affreux ; entonnoir où un canot disparaît tout entier, et d'où le meilleur nageur ne saurait se sauver. C'est ainsi que plusieurs canots se sont perdus à S. Lucas, avec leur monde.

Dans ces parages, toutes les caxoeiras sont criminelles, selon l'expression de nos gens ; c'est-à-dire qu'il y est arrivé à eu des sinistres.

Le jour de notre départ de S. Luca, nous passons dans l'après midi [sic.], la caxoeira S. Raphael. Tous les canots sont déjà au port inférieur sur la gauche, où nous nous arrêtons pour attendre la canoinha. La nuit vient, presque sans être précédée de crépuscule, comme c'est l'ordinaire sous ces latitudes, et la canoinha ne paraît pas. Nous supposons qu'elle a naufragé dans un canal étroit et agité, qui sépare deux îles, et que les trois hommes qui la montaient se sont sauvés sur le bord. Il était nuit, nous ne pouvions pas remonter de nuit pour aller à leur recherche, sans nous perdre aussi. On sonna la buzina pendant toute la soirée, pour avertir ces pauvres gens, que nous n'étions pas loin. Au jour, je m'embarque avec le Guide et trois hommes pour aller à leur recherche, et nous remontons la caxoeira avec difficulté. Tandis que mes gens travaillent, je tire des coups de fusil et je sonne la buzina, mais personne ne répond.

Nous remontons jusqu'à S. Luca, où on les avait encore vus, mais rien ne répondant à nos signaux, nous retournons aux canots, bien attristés de l'inutilité de nos recherches. M^r. de Langsdorff en éprouve une grande peine.

Partis à 10 heures, nous abordons à midi, à une grande caxoeira. Le premier rameur qui saute sur la plage, s'écrie :



Rasto de Joaquinzinho ! Voici les traces de Joaquim Vieira ! C'était le nom de l'un des hommes perdus, créole que nous avons amené d'Itú, et bon chasseur. Nous accourons pour voir, mais nous sommes tristement déçus, voyant sur le sable ~~un~~ beaucoup d'empreintes de pieds d'hommes, de femmes et d'enfants. Les Mandurucús ont

passé la veille, et un feu qu'ils ont allumé n'est pas encore tout-à-fait éteint.

Le lendemain, le Guide et un chasseur retournent par terre, à S. Rafael, en suivant la rive droite et faisant des signaux, pour tâcher de retrouver les naufragés. Cette mesure est encore infructueuse.

Départ à midi, et arrivée une demi heure après à une autre caxoeira non moins périlleuse. Le Guide, après l'avoir visitée, dit que l'on peut passer les canots à demi-charge. M^r. Langsdorff et Rubzoff, sont, comme à l'ordinaire, transportés dans leurs hamacs. Je m'embarque dans le 1^r. canot, pour observer le passage, car le Guide ne m'inspire pas de confiance. Il est si pressé qu'il met plus d'une fois les canots en péril.

Nous descendons avec la vitesse [sic.] d'un cheval ; le tangage est le plus fort possible. La proue perce les ~~ondes~~ vagues, qui entrent, et inondent tout. Au moment de sortir du canal, nous manquons nous perdre. Il y a à la sortie, une chute de cinq pieds de haut que l'on ne descend qu'après avoir tiré le reste de la cargaison. ~~On aborde~~ Il faut pour cela aborder sur la rive droite ; mais le canot emporté, tombe et se submerge ; on ne voit plus que les bords au milieu de l'écume : heureusement ~~dit~~, nous pouvons jeter une amarre à terre, et tout le monde aide à nous sauver.

Le lendemain, charges et canots étaient au port inférieur, d'où l'on voit la grande caxoeira appelée [sic.] Canal do Inferno et on entend le bruit de ses flots.-

Nous nous y transportons en moins d'un quart d'heure ~~nous nous~~.

Une des monções des marchands de l'Ygarité, composée de quatre canots chargés de marchandises, venant de Santarém, arrive au Canal do Inferno, pendant que nous y sommes.

Passage de la caxoeira appelée [sic.] Misericordia et arrivée le lendemain matin à S. Florencio, l'une des plus grandes caxoeiras de ces parages. Elle est partagée en deux bras par une île boisée en amont, et terminée en aval par une belle plage où nous nous campons commodément. Pendant que nous y sommes, arrive la 2^e. monção des marchands, composée de sept canots, et plus de cinquante personnes. Ces rencontres ne nous sont pas agréables ; notre Guide et nos pilotes négligent trop leur devoir.

Après trois jours de halte à S. Florencio, nous partons pour la grande caxoeira ou Salto de S. Simão de Gibraltar, où ~~n~~ au-dessus ~~duquel~~ de laquelle nous trouvons une monção de 9 canots et 70 personnes.

Le lendemain, cette monção se remet en marche. Les sept premiers canots traversent heureusement le canal. Le 8^e. canot court trois fois le danger d'être entraîné dans la chute [sic.], où il aurait péri. Les gens courent de la poupe à la proue sans savoir ce qu'ils font ; et ce qui les sauve à chaque fois, ce sont les efforts du 9^e. canot qui est encore au port, pour leur donner le bout d'une longue perche.

Mais ce qui est touchant, c'est de voir l'anxiété d'un passager du canot, qui a sa femme et ses deux enfants en bas-âge auprès de lui. Il court où il croit être utile ; il



> Caxoeira de S. Florencio.

~~aide ses compagnons~~ emploie toutes ses forces pour aider ses compagnons. Enfin, le pilote cherche un autre passage et traverse le canal.

Après le Salto Augusto, S. Simon de Gibraltar est la plus laborieuse de toutes les caxoeiras de cette navigation, parce qu'elle est très longue, remplie de chûtes [sic.] et coupée par deux Saltos de dix pieds chacun. Les canots sont en partie traînés à sec sur les rochers. Le descarregador est le plus long de toute la carrière du Diamantino ~~au~~ Pará à Santarém. Ce n'est qu'après quatre jours de travaux que nous quittons cette pénible caxoeira, et le même jour de notre départ, nous passons sans nous arrêter la caxoeira de Todos os Santos.



9^{me}. Cahier

Septembre 1858.

À ces pénibles travaux succèdent deux jours et deux nuits de calme plat, pendant lesquels nous voguons paisiblement le jour, ne touchant à terre que pour apprêter nos repas, et nous laissant entraîner la nuit par le paisible courant, sans autre soin que celui d'une sentinelle dans chaque embarcation.

Mais le 3^{me}. jour nous entrons dans une infinité de bancs de rochers, d'écueils et de courants, où nous courons des dangers plus grands qu'aux caxoeiras, par le motif qu'étant d'un quart jusqu'à demi lieue de longueur, ils n'ont pas de descarregador, et ne permett[ent] pas d'alléger les canots. Ces bas-fonds sont considérés comme la partie la plus périlleuse du voyage.

Nous les passons rapidement, en faisant plusieurs détours pour éviter une infinité de rochers hors et à fleur d'eau. Nous traversons des rebojos, dont nous ne sortons qu'à force de fatigues. Nous ~~traversons~~ descendons des courants où le canot s'incline et fend des flots menaçants et cependant, nous courons entre deux eaux tranquilles.

Que l'on se figure cette marche rapide sur de minces canots, au milieu de mille écueils. Les pilotes crient sans relâche, et cela dure quelquefois une heure en[tière] parce que nous allons diagonalement, en nous approchant tantôt d'une rive, tantôt d'une autre, comme un navire qui fait des bordées dans un canal étroit.



> Femme et enfant Mandurucús.

Mai 1828. Nous avons encore une demi-journée et une nuit de rio-morto [sic.], et nous entrons dans le pays des Mandurucús, dont nous voyons quelques habitations sur les rives, et qui en ont d'autres plus considérables dans l'intérieur, à gauche. Nous abordons à deux de ces habitations : la première consiste en trois ou quatre cabanes près lesquelles on voit une petite plantation de manioc et de coton. J'entre dans l'une de ces cabanes, et j'y trouve cinq femmes avec autant d'enfants, assises dans des hamacs et vêtues seulement d'une jupe de coton que

les marchands leur vendent en échange de provisions. Elles ont le cou rempli de colliers de graines de graminées ou de grains de verre qu'elles ont aussi des marchands. Cependant elles semblent être fâchées de notre visite, peut-être à cause de l'absence de leurs maris, qui sont à la grande plantation. Voulant dessiner ce groupe, je vais au canot chercher mon album, mais à mon retour, je trouve la porte fermée et nos gens en dehors de la cabane. Je l'ouvre doucement, mais ces femmes avaient allumé du feu et fait une si épaisse fumée, que je ne suis pas tenté d'entrer.

403

Bien différentes des Apiacás, du moins dans cette occasion, ces femmes avaient fait de la fumée pour nous chasser.

Nous allons dîner au port d'une autre habitation peu éloigné du fleuve. Plusieurs Mandurucús viennent à nos canots, accompagnés de quelques femmes et enfants. Les hommes sont nus, ainsi que quelques femmes. J'échange deux couteaux contre de peu de valeur, contre deux corbeilles de cará et aip[im] et j'en ai assez pour en distribuer aux équipages, et en gard[e] pour huit jours.

Le lendemain, nous nous arrêtons quelques heures à une grande cabane remplie de hamacs et habitée par environ quarante Mandurucús. Des femmes sont occupées à piler le manioc, d'autres à en extraire le suc, qui est un poison mortel ; d'autres à le faire sécher dans de grandes poêles de terre sur le feu. Leur manière d'extraire le suc est très curieuse, et montre combien ces pauvres sauvages sont arriérés dans leur industrie.

Un boyau tressé de joncs ou d'embira est suspendu à un caïbro de la cabane : ce boyau, de 0,20 de diamètre et long de deux ou trois mètres, est rempli de masse de manioc pilé, en sorte qu'il en devient plus gros du double. Deux bois croisés entr'eux traversent le boyau horizontalement à son extrémité inférieure ; quatre femmes s'asseyent sur cette croix ; comme le boyau est tressé, il s'allonge par leur poids, et le suc pressé s'écoule et tombe dans une auge. On conçoit que ce moyen est loin d'exprimer tout le suc, mais de quoi a besoin de plus Ho



le sauvage ? La presse la plus simple n'est pas une machine suppose déjà une civilisation qui n'existe pas ici. Quant à moi, je suis d'opinion que la simplicité de cette presse peut racheter la force qui lui manque.

La farine de manioc ainsi préparée est si grossière, qu'il y a des particules aussi grosses qu'un pois, dures comme des pierres, ce qui oblige à l'avaler sans la mâcher ; mais c'est justement ce qui la rend très nutritive, car cette dureté provient de ce qu'on y laisse presque toute la fécule ; ce en quoi les sauvages diffèrent beaucoup des civilisés d'aujourd'hui, qui enlèvent autant qu'ils peuvent l'amidon, pour vendre à un peuple trop souvent affamé du sciage ligneux, pour de la farine de manioc.

Si cette farine est difficile à manger à l'état sec (c'est ainsi qu'on la mange en guise de avec tous les mets), en revanche elle est excellente à l'état de cuisson, de quelconque manière qu'elle soit préparée, toujours à cause de l'abondance de fécule qu'elle contient. Le mingáo de tapioca, dont on use beaucoup au Pará, est une excellente bouillie faite avec cette farine, des œufs, du sucre, de la canelle, etc.

404

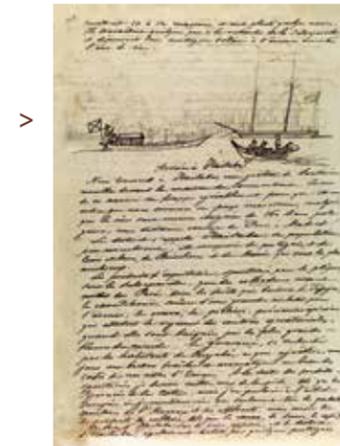
Je vais avec des couteaux, des haches, des colliers de verre de toute couleur, m'établir en marchand au milieu de ces sauvages, pour tâcher d'obtenir en échange des poules, des canards et des racines ; malgré mes instances, je ne puis avoir que ce dernier article ; la privation des deux premiers nous est très sensible, car nous sommes tous malades : mes deux compagnons sont toujours forcés de rester couchés dans la baraque, quand nous naviguons, ou dans le hamac, quand nous sommes à terre.

Comme toutes les cabanes des Mandurucús, et aussi les maisons du peuple dans tout le Brésil, cette cabane est construite d'esteios plantés en terre, et les murs sont faits avec des barrotes placés debout bien près l'un de l'autre, auxquels des Taquaras sont amarrés horizontalement avec des lianes. Ce grillage, bouché avec de la terre pétrie avec de l'eau, forme des murs et des cloisons parfaitement formés. Le toit est couvert du sapé, ou des feuilles de palmier.

Départ de cette habitation, et p[—] passage, quelques jours après, des bas-fonds de la Mangavera, et de la caxoeira de la Montagne, qui tire son nom d'une île cônique de cent mètres de hauteur, couverte d'arbres, et pittoresque située au milieu de la riv^e. Nous passons encore les caxoeiras Guapuy, Cuatá, Maranhão grande et Maranhãozinho. Elles sont périlleuses et parsemées de rochers, d'îles et d'arbres qui leur donnent un aspect pittoresque. Au sortir du Maranhãozinho qui est la dernière caxoeira de ce voyage, mon canot faillit de se briser contre une pierre submergée : comme nous allons très vite [sic.], le pilote ne parvient à l'éviter qu'à force d'adresse et de promptitude. Ce dernier incident est le symbole de notre navigation depuis le Rio-Preto, qui n'a toujours été que périls, travaux inouïs, habileté et bonheur.

Déjà nous sommes dans le Rio-Morto ; nous n'avons plus le moindre courant, le moindre bas-fond à passer ; nos craintes sont évanouies ; les pilotes nous félicitent et se félicitent entr'eux [sic.], et laissent aller les canots au gré du paisible courant pour ne songer qu'à se réjouir. Les rameurs oublient leurs pagayes ; ils boivent, chantent, et tirent des coups de fusil en signe de réjouissance. À la nuit, un feu brille sur la rive gauche, et nous entendons des salves en réponse aux nôtres. Ce sont des gens qui cherchent la salsaparilha dans les bois, avec des indiens. Notre fête dure jusqu'à minuit, où peu-à-peu tout le monde cède au sommeil, se reposant sur les vigies, tandis que les canots descendent lentement ~~gouvernés gouvernés et par un pilote de vigie et se reposant sur les pilotes de vigie~~

1828. juin 13. Avec le jour, je commence à voir à droite des cabanes de Mandurucús un peu moins sauvages, et sur la gauche des cabanes de Maués, autre tribu qui habite cette rive, et qui s'étend dans l'intérieur, où elle est plus sauvage. Leurs plantations et le pays, quoique peu cultivé, font une diversion agréable à nos regards, habitués à ne voir que des déserts. Au lever du soleil, nous arborons le pavillon russe, et nos contre-pilotes donnent des salves. Nos gens rament en chantant, et les proeiros frappent en cadence du pied sur la proue, et de la main, sur le plat de la pagaie.



> Arrivée à Itaituba

C'est avec ces démonstrations d'allégresse que nous abordons devant la maison d'un habitant, natif de Cuyabá, et très connu de nos gens. Il nous reçoit cordialement, et nous fait servir un repas de tortue, de Pirarucú (poisson), mets dont la nouveauté nous plaît. et ap Nous nous rembarquons et nous allons un peu plus bas, à Itaituba, chez le commandant du district. C'est un bon vieillard, très estimé. Il y a cinq ans qu'il s'établit en ce lieu qu'il trouva désert. Il rassembla environ 200 Maués, lesquels, quoique très peu enclins au travail, se sont

construit 10 à 12 maisons, et ont planté quelque manioc. Ils travaillent quelque peu à la recherche de la salsaparilha et dépensent leur modique salaire à s'enivrer avec de l'eau-de-vie.

Nous trouvons à Itaituba, une goëlette de Santarém, mouillée devant la maison du Commandant. La vue de ce navire me frappe agréablement parce que c'est un indice que nous sommes en pays maritime, malgré que la mer soit encore éloignée de 160 lieues portugaises, une distance comme de Paris à Madrid.

Le district s'appelle Itaituba ; sa population, peu nombreuse, est composée de portugais, et de leurs esclaves, de Brésiliens et de Maués qui sont les plus nombreux.

Les produits d'exportation, spontanés pour la plupart, sont la Salsapareille [sic.], que des colhedores viennent ~~cueillir~~ du Pará, dans les forêts qui bordent le Tapajós ; le caoutchouc, source d'une grande richesse pour l'avenir ; le cravo, le pichiri, précieuses épicereries qui attestent la vigueur des contrées équatoriales, quand elles sont baignées par les plus grands fleuves du monde ; le guaraná, si recherché par les habitants de Cuyabá, et qui ajoutera [sic.] un jour une boisson fraîche et aromatique au luxe des cafés de nos villes d'Europe. À la suite des produits spontanés je devrais mettre ceux de la pêche, tels que les Pirarucú et la tortue ; mais j'en parlerai à l'article Gurupá où je mentionnerai non seulement tous les produits spontanés de l'Amazone et ses affluents, mais encore tous les produits ~~de~~ cultivés, tels que le cacao, le sucre, le café, etc.

En face d'Itaituba, sur la rive opposée, est le district d'Uxitúba, également habité par quelques Portugais

407

et les Mandurucús, ~~qui sont~~ qui parlent une autre langue que les Maués, malgré qu'elle soit également dérivée de la Lingua geral Brasilica.

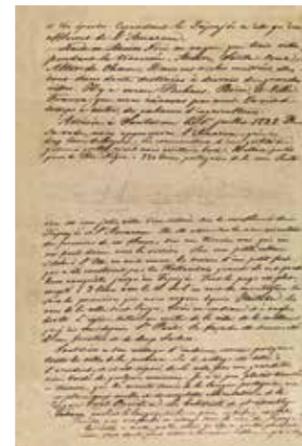
La goëlette étant prête à partir, l'occasion est des plus belles pour nous rendre commodément à Santarém. Aussi nous disons adieu à nos gens et nos canots, qui vont de nouveau affronter les dangers auxquels nous avons échappé ; nous remercions le commandant de son hospitalité, et nous mettons à la voile le 18 juin 1828, au bruit des salves de terre et du navire.

M^r. de Langsdorff est si faible, qu'il a fallu le porter dans son hamac pour venir à bord. Notre patron est un jeune Brésilien d'un excellent caractère. Son père est un riche Portugais de Santarém, analphabétique [sic.], mais qui s'est acquis une grande fortune dans ce bienheureux pays, ce qui lui a valu le grade de colonel de Milices. Pendant la guerre civile de 1824, où les Brésiliens en voulaient aux Portugais, il se sauva à Cuyabá. Son fils gouverna sa maison, et soit par goût, soit pour sauvegarder les biens de son père, il se déclara en faveur de ses concitoyens, il fit d'une grande maison de son père un quartier pour les troupes de son parti ; il monta et équipa à ses frais une compagnie de cavaliers, et il marcha contre ses concitoyens de Monte-Alegre, qui voulaient, dit-on, assassiner les Portugais. De cette manière, il contribua au maintien de l'ordre à Santarém, et les nombreux concitoyens de son père, lui sont redevables en grande partie de leur salut. Cependant son père, étant revenu après la cessation des troubles, lui en voulut beaucoup d'avoir fait des dépenses qui se montaient à trois contos-de-reis (9 à 10000 fr.).

Les vents alisés [sic.] règnent presque toute l'année sur l'Amazone et ses affluents. Les vents d'Ouest ne soufflent quelquefois qu'en janvier février mars [sic.]. Or, comme le Tapajós court au *N. E.*, et comme nous sommes en juin, si nous ~~exceptons en~~ nous exceptons seulement une brise inconstante



>



> Santarém.

qui nous vient des rives quand le vent tombe, ou quelquefois le soir, nous avons le vent toujours contraire. Ajoûtons [sic.] à cela que le courant a très peu de force, et qu'il nous a totalement manqué cinq jours après notre départ. Ces contrariétés ont été cause qu'il nous a fallu 13 jours pour arriver à Santarém, et il nous en aurait fallu davantage, si les indiens et les noirs du bord n'eussent ramé nuit et jour.

Le Tapajós a une lieue de largeur : cette immense quantité d'eau-douce [sic.] s'agite avec le vent ; les vagues moutonnent ; le navire éprouve du roulis et du tangage ; des troupes de marsouins passent à côté et loin du navire ; on se croirait en mer, si des forêts magnifiques ne terminaient partout l'horizon, et ne surgissaient du milieu des eaux, en forme

408

d'îles éparses. Cependant le Tapajós n'est qu'un affluent de l'Amazone.

~~Nous vo~~ ~~Aveiro~~ Nous ne voyons que trois villes pendant la traversée : Aveiro, Santa-Cruz, Alter-do-Cham. Dans ces riches contrées, elles sont sans doute destinées à devenir grandes villes. Il y a encore Pinhaes, Boim, et Villa-Franca que nous n'avons pas vues. On voit de temps à autre, des cabanes d'agriculteurs.

Arrivée à Santarem le 1^{er} juillet 1828. De sa rade, nous apercevons [sic.] l'Amazone qui a deux lieues de largeur. Le commandant d'une goëlette de guerre à quille, vient nous visiter à bord. Il allait partir pour le Rio-Negro, à 230 lieues portugaises de la mer. Santarém est une jolie ville bien située sur le confluent du Tapajós et l'Amazone.

Elle est assise sur la rive orientale du premier de ces fleuves, sur un terrain [sic.] ami, qui va en pente douce vers la rivière. Sur une petite colline située à l'Est, on voit encore les ruines d'un petit fort qui a été construit par les Hollandais quand ils ont poussé leurs conquêtes jusqu'au Tapajós. Tout le pays est plat, excepté à 3 lieues, vers le *S.* où l'on voit des montagnes. Ce sont les premières que nous voyons depuis Itaituba. Les rues de la ville sont larges, tirées au cordeau et à angles droits. L'église, située au centre de la ville est la

meilleure que j'ai vue depuis S^t. Paul. Sa façade est surmontée d'un fronton et de deux clochers.

Santarém a son village d'indiens, comme presque toutes les villes de la province. Ici le village est situé à l'occident, et il est séparé de la ville par un grand terrain [sic.] bordé de quelques maisons. Je n'ai pas plutôt traversé ce terrain [sic.], que les accents serrés de la langue portugaise ont [fa]it place aux molles et incomplètes articulations de la Lingua Geral Brasilica. Les habitants de cet assemblage [de c]abanes parlent le langage de leurs pères, autrefois assemblés [par les] Jésuites, qui ont fondé ce village sous le nom de Tapajós, [et que] la ville a aussi porté, mais qu'elle a quitté pour celui [de Santar]ém, sans doute pour céder à la même influence qui a donné

409

des noms de villes portugais à toutes les villes de l'Amazone.

Quand on arrive de l'intérieur, on est frappé de l'accent portugais des habitants de Santarém. C'est que les Portugais sont très nombreux dans tout le pays des Amazones ; leur langue conserve sa prononciation européenne, tandis que dans l'intérieur elle a subi l'influence de la prononciation brésilienne.

~~Au nord de Santarém,~~ et à À une demi lieue N. de Santarém, sont quelques îles basses formées par les bouches du Tapajós et des bras de l'Amazone.

Il y a sur la rade dix à douze Sumacas à fond rond, c'est-à-dire, sans quille, quille et un nombre double de Canoas.

Ce petit navire a une grande chambre sur l'arrière,



>

>>

> Village d'indiens à Santarém.

>> [Canoa à la voile] et à la rame

Canoa au mouillage.



et une grande baraque s[ur] tout le corps du navire. Ce[tte] construction peut être av[an]tageuse pour la cargaison, [vu] que la cale est peu prof[on]de, ~~mais le~~ mais elle est très incommode, parce-qu[e] [sic.] l'on ne peut pas faire deux pas en[tre] la chambre et la baraque. On la charge tellement qu[e] le petit pont qui sépare ces deux pièces, est au nive[au] [de] l'[e]au, et en est souvent submerg[é.] Cela [n'a] [pas d'inconv]énient pour des embarcations qui [] [] it et avec le mauvais temps [] [ba]rraques [em]pêchent l'eau d[] [] a [] a c []

Ces [] sont très [] ement. Ou[tre la g]oëlle[tte] de guerre [] de Rio [de] J[aneiro], et qui a [] fois re[] l'Amazone jusq[u'] au Rio [] o, il y a encore sur le port une goëlette marchande qui a été construite aux Etats-Unis, et qui appartient à un armateur du Pará.

Santarém a lancé à la mer un trois-mâts qui est allé en Portugal, mais pour n'en plus sortir, tant il était mauvais. C'est ainsi que manquent beaucoup d'entreprises. Un peuplement et un peuple déjà vieilli, sont souvent séparés du progrès par un cheveu, mais ce cheveu équivaut à un mur d'airain. Où est le secret qui aplanit tant de difficultés désespérantes ?

Les habitants sont divisés en cinq classes distinctes : les blancs, les indiens, les mamalucos, les mulâtres et les nègres. La moitié des blancs sont européens ; aussi les passions politiques sont-elles encore très fortes. Les indiens sont communément appelés Tapujos ; ils sont un peu moins cuivrés que ceux des bois. Libres de droit, ils le sont encore de fait, grâce plutôt à leurs forêts qu'à la disposition qu'on a de respecter leur droit. Ils sont dociles, et quoique paresseux, c'est eux qui servent le plus à la navigation des nombreuses rivières du Pará. Ils se contentent de peu : une cabane, une petite [] joules, un simple ve[] m [] est tout ce [qu'ils] désirent. [] i [] p [] de qui [] [] maître ils ne songent pas à ce qu[] ce qui leur est dû. Ils laissent m [] .

pour peu qu'on ne veuille pas les leur livrer, et ils s'en vont dans les bois, laissant l'habitation au moment le plus urgent, ou la canoa au beau milieu du voyage. L'eau-de-vie les captive beaucoup mieux que l'argent.

Les mamalucos forment une classe qui naît de l'alliance des blancs et des indiennes.

Ils ont à peu près les mœurs des indiens, et ils parlent leur langue, mais ils sont un peu plus clairs. Les femmes vivent en général très librement. Leur vêtement consiste en une chemise de mousseline brodée à manches longues, et une jupe de perkale [sic.] très finement plissée derrière et sur les côtés. Cette jupe a une ouverture derrière qui laisse voir la chemise, qui, en cet endroit, est doublée et piquée avec art. Ces femmes ne vont qu'en blanc. Leurs cheveux sont soutenus par un peigne très grand, penché en avant, ce qui leur donne l'air d'une énorme visière. Elles se chargent le cou de colliers et de reliquaires d'or. Ce métal brille à leurs oreilles, et des petites chaînes d'or se mêlent aux tresses de leurs cheveux lisses et noirs. Elles vont nu-pieds.

Les mulâtres et les nègres ne sont pas très nombreux dans la province du Pará, parce que les Tapujos ayant été au commencement réduits à l'esclavage, l'introduction des noirs a été tardive et moins active dans ce pays.

Je suis à deux pas de l'Amazone : de ma chambre, où la fièvre et les frissons me retienn[ent] deux heures tous les deux jours, je vois au N. le plus grand fleuve du monde, large de deux lieues en cet endroit, et, au-delà la Guyane Brésilienne. Je prends une igarité [et] un homme, je travers[er] le [Tapa]jós, je double [la pointe N. [de] []

fleuve : Océan. Je me rappelle alors Orellana, celui qui l'a découvert le premier, car ils sont dignes de mémoire, tous ces enfants de Colomb qui ont découvert complété la découverte du Nouveau-monde [sic.]. Ils étaient au 16^e. Siècle, ce que sont



> [esquisse inachevée]

aujourd'hui les Volta, Fulton, Watt, Jacquart, Daguerre et tant d'autres.

Les forêts sont remplies d'Assaï, joli petit palmier qui donne des grappes de tout petits cocos dont on fait une boisson agréable. Je fais une demi lieue en remontant le fleuve. Des îles interrompent souvent la vue de l'autre rive. Je me rends à l'une d'elles, attiré par la vue d'une habitation. Le maître est un Portugais lavrador qui me fait un bon accueil, selon la coutume au Brésil, et je passe le jour chez lui. Sa maison n'est pas confortable, mais je me promène sous ses cacaotiers plantés en ligne droite, et sous l'ombrage des arbres qui couvrent son île. Le terrain [sic.] est une plaine qui n'a que quelques pieds au-dessus de l'eau, et une tente de verdure haute et épaisse couvre l'île d'une ombre rafraîchissante.

Je passe encore la nuit chez mon hôte, qui me fait servir à manger du phoque et de la tortue, et je retourne le lendemain à Santarém.

L'état de santé de M^r. de Langsdorff ne lui permettant plus de continuer ses voyages, nous envoyons notre chasseur au Rio-Negro, pour porter à M^r. Riedel une lettre où nous l'invitons à nous rejoindre au Pará.

1828 _ sep[t]embre 1^{er}. Nous partons pour cette ville à bord de la goëlette [mar]ch[an]de[.] San[ta]rêm, [] clochers [] de[] à

pleines voiles, dans l'Amazone. Je respire à l'aise sur mon navire à dunette, à mâture carrée [sic.], hunes et haub[ans] comme en mer, naviguant sur le fleuve-Océan, aussi large que nos rivières sont longues ; voyant des grandes îles passer, plattes [sic.] et longues comme des pontons immenses aux tentes de verdure gigantesque, voyant la Guyane, et les vagues soulevées par la brise, moutonner comme la mer. Voyant quelquefois un horizon où le grand fleuve touche le ciel !... Oh oui, je respire à l'aise, car si les mille cascades que j'ai passées sont encore présentes à mon souvenir, la baraque étroite du canot semble me presser encore. Je ne quitterai pas le pont pour la chambre ; nous avons au reste notre tente, car une telle navigation, c'est une partie de plaisir.

Pour expliquer comment on peut sur l'Amazone voir de l'eau à perte de vue comme sur la mer, je dirai que quelquefois on se trouve au milieu d'une grande étendue d'eau où il n'y a pas d'îles ; et comme les rives déjà éloignées ne sont formées que d'un cordon d'arbres, il arrive quelquefois qu'elles disparaissent en amont ou en aval.

Peu de jours après notre départ, nous étions dans un endroit où le fleuve est très large ; il y avait des bas-fonds et des écueils ; un orage équatorial allait fondre sur nous ; le tonnerre ne cessait pas de gronder ; le vent était fort ; la nuit vint, lorsque la vigie des barres cria en Guarani « Itá » (pierre). Nous n'avons que le temps



> Un gr[a]in sur l'Amazone.

414

de virer de bord, car deux minutes plus tard le navire se serait perdu. Nous jettons [sic.] l'ancre, mais le fleuve ressemble à la grosse-mer [sic.]. Les vagues ~~monte~~ se brisent et écument. Le courant empêche le navire de présenter la proue au vent, qui souffle du NE. Cela fait qu'il reçoit les vagues de flanc et qu'il en résulte un roulis très fatiguant. Les balancements sont si forts et si rapides, qu'on dirait que les vergues vont toucher l'eau que je ne puis rester dans mon hamac. Je monte sur le pont, et je vois les vergues basses qui s'inclinent presque jusqu'à l'eau. Chose étonnante ! Les vagues sont si grandes, le navire s'incline tant, qu'elles menacent d'embarquer la chaloupe sur le pont. Des indiens armés de longues perches, sautent dans la chaloupe et se tiennent à l'écart à l'aide des perches. D'autres indiens la repoussent du bord avec le même instrument. ~~Cet orage~~ Quand le navire penchait à tribord, la babord, la chaloupe était sur la vague, et à 4 mètres plus haute que le bord, et quand il penchait à tribord, elle descendait à 4 mètres au-dessous. Cet orage dure jusqu'à neuf heures ; il passe, le ciel s'éclaircit, le fleuve se calme, et l'air est rafraîchi.

Près de Gurupá, petit poste fort et poste de douane sur la rive gauche droite, nous voyons des montagnes sur la rive gauche, où est située la ville de Monte-Alegre. Du haut de ces montagnes on doit voir l'Amazone et l'immense plaine où il coule.



Nous nous arrêtons quelques heures à Gurupá, dans l'après midi [sic.]. Il y a trois pièces de canon de quatre, et deux rues de maisons basses. Le Commandant me permet de copier de son livre, la liste relation suivante, des produits du pays qui ont passé descendu le fleuve et qui ont été déclarés à son poste pendant l'année 1827. En me permettant Il a le soin de m'avertir qu'en raison de la contrebande, les quantités sont moindres que l'exportation réelle.

Lingots d'or	_____ 30 _____	valeur	_____ 3 :125 220
Cacao	_____	190452@15μ ¹³⁰	_____
Salsaparrilha	_____	5744 “ 15 μ	⊙
Cravo. (Epicerie)	_____	5646 “ 12 “	
Breu	_____	260 “	
Huile de copauba [sic.]	_____	167 pots	
D°	_____ d° _____	18 Barrils	
Guaraná	_____	89@ 15 μ	⊙
Rocou	_____	6 “	
Castanhas doces	_____	1953 sacs	
Tabac	_____	7380@	
Café	_____	5725@12 μ	⊙
Coton	_____	126@	
Estopa (Etope du pays)	_____	317@16 μ	⊙
Amarres de piaçaba	_____	253 amarres	
Piaçaba en rame	_____	618@	
Dita [sic.] em môlhos	_____	357@	
Dita [sic.] en diverses cordes	_____	4328 pouces	
Riz.	_____	314 alqueires	
Haricots	_____	43 d°.	
Farine de manioc	_____	1254 d°.	
Carne secca	_____	4271@ 6 μ	⊙
Suif	_____	215@ 23 μ	⊙
Cornes	_____	730 cornes	
Cuir	_____	1612 cuirs	
Pirarucú (poisson)	_____	48718@	

130 (N.T.) On édite ainsi le symbole que HF utilise pour ce qui est très probablement un arrâtel, qui est la 32e partie de l'arroba.

Huile ou graisse de tortue	7896 pots
Mexira _____	230 pots
Hamacs _____	30 Hamacs
Taboas de Itauba	1[] planches
D°. de c[] _____	[] “

416

Une foule de denrées précieuses que le pays exporte, ne se trouve pas comprise ici, je ne sais pourquoi, comme par exemple, le Pichiri, la Noix-muscade, le caoutchouc, l'écaille de tortue et plusieurs épiceries. L'écaille est devenue une denrée pré importante, et le caoutchouc qui en 1828 s'est élevé à 10000 arrobas - s'élève aujourd'hui (1859) à 200000@.

Nous commençons à entrer dans des bras fort étroits de l'Amazone. Les rives sont remplies de petits palmiers appelés [sic.] Açaï, qui portent des grappes longues d'un demi mètre de petits cocos pas plus grands qu'un ra grain de raisin. C'est un noyau arrondi, couvert d'une peau très fine couleur de mûre noire.

Quand le navire est à l'ancre, nous en cueillons beaucoup, nous les égrenons, nous remplissons des corbeilles et nous les portons à bord. Là nous en mettons Des gamelles sont sur le pont, nous en mettons une portion d'açaï dans l'une d'elles ; nous y versons de l'eau ; nous frottons les fruits avec les deux mains ; la pellicule se détache facilement, et semble se dissoudre dans l'eau, à laquelle elle donne une couleur noir carminé. Nous passons cette boisson à travers un linge ; et nous p mettons de [—] et nous la trouvons très agréable, car elle a la consistance et le goût du lait, quoiqu'elle soit loin d'en avoir la couleur. Avec du sucre elle peut être mise au rang des meilleurs rafraîchissements. Les pauvres gens font détremper de la farine de manioc dans cette boisson, et se forment ainsi une nourriture aussi simple qu'agréable.

Il y a aussi en abondance sur les bords, une plante aquatique à grandes feuilles. (Aninca).

Nous naviguons quelquefois sur des canaux si étroits, que les vergues du navire se mêlent aux branches de la forêt. Le navire [—] glisse lentement sur une eau calme comme



>



> Un bras de l'Amazone

de l'huile. Un soir, nous étions à l'ancre, et je me plaisais de la fenêtre de la chambre à regarder les branches qui rassaient l'eau, jusqu[e] devant moi, lorsque j'entendis tout-à-coup [p] l[usie]urs voix [dans] la forêt. [Cela] me su[r]prit d'[abord,]

417

mais je compris que c'était des gens qui faisaient la prière du soir. Il y avait à peu de distance une morador maison ou cabane d'un morador qui priait avec sa famille et probablement avec ses voisins.

L'Amazone, comme le Nil et le Paraguay a ses débordements périodiques ; les maisons des Moradores sont en grande partie, bâties sur pilotis. Pendant les inondations, les habitants se visitent en canots et entrent quelques fois jusque dans l'alandre ou le corridor, avec leur embarcation. Quand ils se reu[n] plusieurs personnes se réunissent, le devant de la maison est rempli de canots.

418

Nous passons devant les Brèves, ayant à notre gauche la grande île Marajó, et à notre droite des collines, des maisons, des plantations de canne à sucre. C'est ici que nous commençons à voir le flux et le reflux ; ce qui nous oblige à jeter [sic.] l'ancre à chaque marée montante.

Nous sortons du canal étroit, et nous entrons dans une mer d'eau-douce qui s'étend vers l'E à perte de vue. C'est l'embouchure de la grande rivière Tocantins qui a des eaux qui viennent de la Serra de Santa Martha, qui borde le pays des la Cayaponia, où nous avons abordé en visitant l'Urubupunga ; c'est-à-dire, 340 lieues marines de France. On appelle Bahia do Limoeiro cette étendue d'eau E-O. Est-Ouest qui a 10 lieues Est-Ouest. Pas-plutôt [sic.] nous l'avons traversée, nous naviguons déjà dans la Riv^e. Pará, où nous passons encore des canaux étroits dont la droi rive droite est habitée et cultivée de canne à sucre nuée de pl plantée de canne à sucre.

Le 16 7^{bre}. 1828 nous arrivons à la ville du Pará. Le Général João Paulo dos Santos Barreto Gouverneur des Armes de la Province, exerce envers nous la franche hospitalité brésilienne, rehaussée par les avantages que l'on trouve toujours dans la société d'un homme de mérite et de science.

La ville est jolie, les il y a une grande elle est partagée en ville de l'Ouest, et Bairro de Campinas à l'Est. Dans la partie Ouest [sic.] se trouvent réunis plusieurs grands édifices. Il y a une grande place où est le palais du Gouvernement, réputé le meilleur du Brésil ; à gauche du palais on voit les restes d'un grand T[héâ]tre qui n'a jamais été terminé, et [qui tombe]

419

en ruines. À droite est la cathédrale sur une autre place de moindre grandeur. C'est une belle église qui a les mêmes proportions et la même grandeur que l'église de Sam Francisco de Paula à Rio-de-Janeiro. Sur la place de la cathédrale se trouve encore l'église de la Miséricorde, le palais de l'évêque, ancien collège des Jésuites ; l'hôpital, et un petit fort dont baigné par la rivière. En remontant une rue droite qui de la gauche de la cathédrale va vers le Sud, on aboutit à l'Arsenal de marine, où j'ai vu une frégate de 54 sur le chantier.

Dans le bairro de Campina est la riche église et le couvent des Carmélites près de la mer, et au centre, la rotonde de S^c. Anne, remarquable par son architecture grecque. Grand nombre de jolies maisons de négociants étrangers embellissent ce quartier. La ville est encore entourée de jolies promenades plant[ées] d'arbres ; l'une d'elles aboutit à un jardin botanique.

Il y a sur la rade une trentaine de navires marchan[ds] anglais, américains, portugais, brésiliens, un Français, un Sarde [sic.], et deux bricks de guerre brésiliens et un Français qui est venu charger des bestiaux pour Cayenne.

On m'a raconté que l'illustre Marquis de Pombal, eet homme de génie qui a glorieusement gouverné le Portugal sous D. Joze H^o. avait conçu le projet le plus extraordinaire que jamais homme ait pu concevoir, et qui n'aurait eu de pendant dans l'histoire que la fameuse sortie d'Egypte des Hébreux. La cour d'Espagne n'a jamais pu voir de bon œil cette petite



nation portugaise qui n'a jamais voulu se soumettre comme ses treize sœurs ibériques. Lorsque cette cour ne menaçait pas l'indépendance portugaise, elle inquiétait le cabinet de Lisbonne par ses tracasseries en Europe et ses questions de limites en Amérique. Peut-être Le-Mi Peut-être que le Ministre prévoyait déjà que le Brésil se rendrait indépendant comme les Etats-Unis. Il conçut donc le projet d'échanger avec l'Espagne le Portugal contre toute la partie espagnole de l'A[méri]que du Sud, et d'employer de grandes supercheres [po]litiqu[es pou] ren[gag]ler l[a] nation portugais[e]

420

à émigrer en masse pour le Brésil. Un empire ibérique se serait formé en Europe, tandis que l'Amérique méridionale n'aurait plus formé qu'une seule monarchie, de grandeur fabuleuse placée sous la maison de Bragance. La Noblesse et le haut-Clergé [sic.] entraient dans ce plan. La chaire devait annoncer pendant trois ans consécutifs dans tout le royaume, que Dieu avait décrété que la nation devait se transporter au Brésil afin de répandre sans plus tarder la foi catholique dans cette vaste région, habitée par des Gentils obstinés dans l'idolâtrie, et menacée d'être conquise par les nations protestantes. Telle était la volonté de Dieu qui avait choisi le peuple portugais pour de si grands desseins. Malheur à ceux qui résisteraient aux décrets de la Providence ! Pour ceux-là, la terre deviendrait sèche et stérile. Le ciel ne verserait plus la pluie et la rosée, et on verrait se renouveler [sic.] pour eux les plaies de l'Egypte ; la faim et la misère seraient leur partage.

Le Ministre, dans l'espoir de fonder le plus vaste empire du monde, et voulant établir sa capitale sur le premier fleuve de la terre, avait choisi la ville du Gram-Pará à cause de sa situation sur l'Amazone, dont le cours de mille lieues est une route ouverte jusqu'aux Andes, et dont les grands tributaires sont des bras de communication avec la moitié de l'Amérique du Sud.

J'ai lu un mémoire imprimé qui est une exposition de ce plan gigantesque. L'auteur du mémoire dit que ce plan, fût-il chimérique ou non, la province du Gram-Pará et sa capitale lui sont redevables des progrès qu'elles ont fait sous

le gouvernement du Ministre qui a commencé à réaliser son plan en faisant exécuter de grands travaux, tels que le palais du Gouvernement, le théâtre, l'Arsenal, etc. dans la [vi]ll[e] d[u] P[ará] f[] de M[]

421

nord [sic.] de l'Amazone. C'est ainsi en vertu de ce plan, que l'on voit tant de villes sur ce fleuve, pœr qui ont des noms de villes portugaises, telles que Santarém, Obidos, Alter do cham, Almeirim, etc etc _ car le Ministre voulait que les Portugais s'appercussent [sic.] le moins possible de leur changement de patrie. Ce que je viens de raconter est un rêve sans doute, mais un rêve d'un grand homme., et pour le Marquis de Pombal, c'était ~~une~~ L'Amérique du Sud est devenue ce qu'elle pouvait être, c'est-à-dire, la que la partie espagnole trop étendue en longueur s'est constituée en diverses républiques, et que le Brésil s'est indépendant a ~~conservé la même capi~~ continué à reconnaître pour sa capitale, Rio-de-Janeiro, dont la baie et les environs sont au-dessus de tout ce qu'on dit de Naples, Constantinople et Lisbonne, et qui à une demi-heure de marche en wagon, est entouré d'une ceinture de montagnes offrant plusieurs points où le gouvernement peut siéger sous une température rafraîchie.

Pendant mon séjour au Pará, je fis la connaissance du Docteur Antonio Corrêa de Lacerda, naturaliste actif et zélé pour la science, et homme de mérite. Quoique portugais, il a gouverné la province dans des moments difficiles, et il a été respecté de tous les partis. Il était en correspondance avec des Académiciens et des savants de l'Europe.

M^r. Riedel se fit attendre quatre mois et il arriva enfin, maigre et défait, car il était tombé malade au Rio Madeira, et avait souffert autant que nous. Nous avions déjà frété un brick brésilien, et dix jours après l'arrivée de M^r. Riedel nous partîmes pour Rio-de-Janeiro, ayant à notre bord l'ex-Président de la province, Jozé Félix Pereira de Burgos. Deux jours après avoir perdu la terre de vue, nous puisions encore de l'eau-douce hors du bord. Quinze jours après notre départ, nous manquâmes nous perdre sur les bas-fonds de la côte du Maranhão, par l'impéritie de notre capitaine. Cela ~~retarda~~



prolongea notre voyage de quinze jours, et motiva quelques désagréments, mais après 46 jours de traversée nous arrivâmes heureusement à Rio-de-Janeiro.

Fin du Voyage Fluvial.

422

Rio-de-Janeiro.

Les beautés pittoresques éparses dans le désert m'avaient appris à sentir les beautés innombrables de Rio-de-Janeiro, beautés qui surpassent Naples, Constantinople et Lisbonne, et qui sont de plus couronnées d'une végétation spontanée que n'ont pas ces villes célèbres, et qui ne trouverait son égale qu'à Panamá, ou vers les rives du Nil, et qui appartient aux premiers âges du monde. Rio-de-Janeiro est fait pour former les peintres et les poètes. Par un commerce secret entre la nature et le génie, ses tableaux font naître l'inspiration, qui s'expend [sic.] dans une atmosphère qui à son tour la réchauffe sans cesse. Le Pousin Lorrain, qui ne dessinait qu'avec peine difficulté l'homme et les animaux, aurait trouvé dans les paysages toujours nouveaux de Rio-de-Janeiro, et sur-tout [sic.] dans la multiplicité des plans, le secret magique de ses glacis, par lequel il a agrandi la peinture du paysage.

Mon âme d'artiste, si lente à se former, si peu douée d'improvisation, avait donc fait un pas lorsque je revis la capitale du Brésil. M^r. de Langsdorff s'était engagé autrefois à me faire obtenir après le voyage un emploi en Russie. C'eût été une porte ouverte pour rentrer en Europe ; mais les gens qui dominaient M^r. de Langsdorff malade, me dirent que l'on n'avait plus besoin de moi, et soit que je fusse trop nonchalant pour repousser cette injustice, soit à cause de ma répugnance pour le despotisme moscovite, je restai sur le pavé à Rio-de-Janeiro.

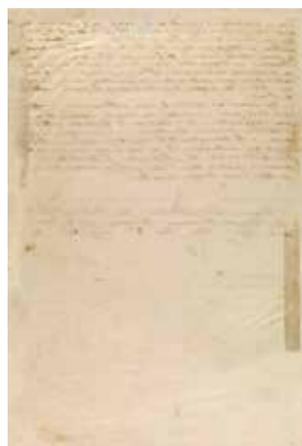
M^r. Félix Taunay, Directeur de l'Académie des Beaux-Arts et frère de mon infortuné ami Adrien T[aun]ay, me donnait quelque travail en peinture et il aj[o]û[tait] à []t[é]s des] leçons sur cet art. L[] []

l'on m'avait donnés chez M^r. de Langsdorff, me firent vivre neuf mois pendant lesquels je devins tellement épris de la peinture que, comme disent les Encyclopédistes, tout se transforma en couleurs palette et pinceaux. Or, Rio-de-Janeiro a est bien une la seule ville du continent découvert par Colomb, qui ait une Académie des Beaux-Arts, mais c'est une ville américaine, et par conséquent, commerçante. Il n'y a qu'un peintre d'un talent connu qui puisse y faire quelque chose, encore doit-il pour trouver du profit, se restreindre à la partie matérielle de l'art.

Cependant au milieu de mon enthousiasme quelque chose dont je ne me rendais pas compte naissait dans mon imagination. Ce n'était pas le bruit des villes ; c'était un souvenir du désert qui n'avait jamais été écrit, « la description de la voix des animaux. ». Un tel sujet, qui embrassait le monde entier, me parut digne de l'attention des philosophes. Je formulai le mémoire suivant, dans l'idée qu'il pourrait servir de base à une science nouvelle.



Voyez « Zoophonie », ou Description de la voix des Animaux. Nouveau sujet d'Etudes de la Nature. 1829. Livre 2me_ page 261



Index des Sujets

A

Académie de France 176

Académie des Beaux Arts 422, 423

Aérostats ov, 129, 130

Amarres de piaçaba [liste de produits à vendre au Gram-Pará] 415

Annibal [vaisseau] 191

Arte Typographica 168

Artes 153, 156, 162, 166, 168

Astronomique [observation] 205

Atlas [études des ciels] 5, 6, 7, 91, 92, 94, 95, 100, 102, 106,

Atlas [géographique] 159, 177

B

Batuque [danse] 352

Beaux-Arts 90, 109, 127, 134

Botaniste 205, 249

Breu [liste de produits à vendre au Gram-Pará] 415

Bureau Hydrographique [à Toulon] 187

C

Cacao [liste de produits à vendre au Gram-Pará] 415

Café [liste de produits à vendre au Gram-Pará] 415

Canton, pyrophore de 75

Carne seca [liste de produits à vendre au Gram-Pará] 415

Castanha doce [liste de produits à vendre au Gram-Pará] 415

Cedro [liste de produits à vendre au Gram-Pará] 415

Celestial 154

Chambre Municipale de Cuyabá 268

Chambre obscure ov, 1, 4, 42, 57, 58, 59, 61, 63, 64, 65, 66, 67, 71, 72, 74, 75, 78, 79

Chapeau du Chili ov, 144, 145, 393

Civilisation 218, 224

Consulat de Russie [Vice-] 195

Cornes [liste de produits à vendre au Gram-Pará] 415

Correio Mercantil [journal] 167

Coton [liste de produits à vendre au Gram-Pará] 415

Cravo [liste de produits à vendre au Gram-Pará] 415

Créateur [*voir* Dieu] 231, 238

Cuir [liste de produits à vendre au Gram-Pará] 415

D

Deos 154, 159, 163, 164

Dieu 149, 151, 189, 220, 221, 229, 231, 262, 290, 318, 322, 356, 420

Divin 134

Divinité 112, 189, 207, 208, 228, 237

Dromadaire [vaisseau] 191

E

Empire 198, 370,

Encyclopédistes 423

Estopa [liste de produits à vendre au Gram-Pará] 415

Etude de ciels ov, 94

Evangile 243, 280

F

Farine de Manioc [liste de produits à vendre au Gram-Pará] 415

Firmamento 156

G

Guaraná [liste de produits à vendre au Gram-Pará] 362, 415

Guide 211, 213, 219, 226, 227, 228, 233, 239, 240, 243, 252, 263, 264, 271, 272, 287, 367, 385, 387, 390, 396, 397, 398, 399, 400 ; Contre-guide 211, 213, 217, 219, 220, 228, 246, 248, 264

H

Hamac [liste de produits à vendre au Gram-Pará] 415

Huile de Copauba [liste de produits à vendre au Gram-Pará] 415

Huile ou graisse de tortue [liste de produits à vendre au Gram-Pará] 415

I

Império[s] 152, 153, 155, 156, 160, 162, 163, 164, 165; Imperador 162

Impression ov, 1, 2, 3, 9, 12, 22, 24, 26, 28, 29, 35, 38, 42, 46, 47, 49, 50, 51, 54, 71, 72, 73, 74, 77, 79, 107, 108, 111, 114, 120, 121, 123, 124, 126, 134, 136, 139, 142, 150, 181, 193

Imprimerie ov, 1, 2, 3, 12, 13, 14, 30, 35, 38, 39, 42, 47, 52, 53, 55, 71, 74, 86, 111, 114, 122, 124, 136, 145

Independência 155, 156, 165, 166, 201

Itauba [liste de produits à vendre au Gram-Pará] 415

L

Liberal 156, 160, 210, 211, 216; Libérale 209

Liberdade 154, 155, 156, 164, 165, 166

Lingots d'or [liste de produits à vendre au Gram-Pará] 415

Lingua Geral Brasilica [langue guarani] 380, 381, 407, 408, 413

M

Marie-Thérèse [frégate] 191, 192

Matapá [tissu des Guatós] 283

Médecine 210, 211

Mexira [liste de produits à vendre au Gram-Pará] 415

Monarchia 156; Monarcha 161, 210; Liberal monarchia 160,166

Motiron 204, 205

Mundo 154, 155, 156, 162, 163, 166

N

Nações 153, 154, 155, 157, 163, 164, 167; Nations [Code des] 151

Naturalistes 206

Noria Hydrostatique ov, 2, 8, 9, 80, 81, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 150, 187, 194, 195

Novo Mundo 160; Nouveau monde 193

O

Ordre Brésilien [Ordre d'architecture ou Ordre Palmien] 235, 318 ; Brasilica [ordre] 154, 163

Ordre Corinthien [Ordre d'architecture] 208

P

Papier-inimitable ov, 111, 114, 115, 116, 119, 121, 150

Photographie ov, 1, 2, 3, 4, 39, 42, 46, 48, 52, 53, 54, 55, 59, 62, 63, 67, 73, 74, 75

Piaçaba en rame [liste de produits à vendre au Gram-Pará] 415

Pilori 193

Polygraphie ov, 1, 2, 12, 13, 14, 15, 21, 31, 32, 33, 35, 37, 38, 39, 40, 42, 80, 86, 114, 116, 124, 136, 142, 145, 150

Prince Régent 201

Providence 132, 136, 150, 151

Prusse [bleu de] 117

Q

Quakers 183 ; Quakerisme 184

Quilombo 208, 227

R

Régent 203

Régiment de Royal Comtois 175

Religion 187, 189

Républicain 216; Republicas 156, 166; Republicos 156, 166

Riz [liste de produits à vendre au Gram-Pará] 415

Rocou [liste de produits à vendre au Gram-Pará] 415

S

Salsaparrilha [liste de produits à vendre au Gram-Pará] 415

Saturne [rouge de] 117

Socialisme 262

Spath [quakers] 183

Suif [liste de produits à vendre au Gram-Pará] 415

T

Tabac [liste de produits à vendre au Gram-Pará] 415

Torche, La [goëllette] 186

Très Sainte Trinité [Traité de paix entre Guaycurús et Portugais] 268

Typ^a [typografia] de H. Florence 159

Typos-syllabos 168, 169, 170, 172

U

Urania [embarcation] 228

V

Venise, térébenthine de [produit] 137, 139

W

Werbrouck [maison] 179, 181

X

Ximbó [pirogue] 213, 222, 225

Z

Zénith 244

Zinga 240, 244, 248, 279, 287

Zinille 157

Zoophonie 423; zoophonologie 107; voix des animaux ov, 2, 9, 12, 86, 107, 108, 150, 423

Index des Lieux, de la Faune et de la Flore

A

Abyssinie 274
Adriatique [Mer] 264
Afrique 202, 274, 294, 295, 316; Africain 187n
Agoa-Fria [propriété terrienne] 365
Aguapés [plantes] 279
Aix-en-Provence 182, 183, 184, 185
Albanie 278
Albuquerque [ville de Matto-Grosso] 262, 276, 279, 284
Aldêa-Velha [lieu d'étape] 371
Alègre [endroit à l'embouchure du St. Laurent] 284
Algéziras [Algesiras, Espagne] 180
Allemagne 207
Almeirim [ville de Gram-Pará] 421
Alpes 95, 97, 101, 185; Alpes Maritimes 175
Alter-do-Cham ou Alter do Cham [ville sur la rivière Tapajós] 408, 421
Amazonas 152, 153, 155, 162, 163, 165; Amazone 10, 104, 152, 153, 155, 162, 163, 165, 197, 201, 259, 347, 355, 362, 368, 380, 381, 394, 406, 407, 408, 409, 410, 411, 412, 413, 414, 416, 417, 420, 421; Amazones [femmes guerrières] 347, 409
Amérique 156, 166; Amérique 175, 176, 177, 191, 192, 200, 201, 216, 239, 249, 252, 275, 276, 294, 359, 419; Amérique centrale 303; Amérique méridionale 9, 108, 217, 294, 420; Amérique du Sud 144, 195, 276, 334, 345, 420, 421; Americano 156, 166; Américain[es] 224, 350, 362, 419, 423; Americanas [Nações] 163
Andes [Cordillère des] 104, 152, 162, 275, 420
Angleterre 94, 114, 130n, 180, 211, 294, 312; Anglais[es] 39, 130n, 183, 293, 419; Anglo-américains 208
Angoulême [Commune française] 186
Anhanduy [rivière] 248, 249
Anhanduy-Mirim [rivière] 252
Anhuma [oiseau] 234, 235
Anhumas [chute d'eau] 263
Anhumas [montagne] 263
Anhúpoca [oiseaux] 272, 280
Aninca [plante] 416
Anta [mammifère] 217
Antilles [archipel] 381
Anvers [ville de Belgique] 179, 180, 181, 184, 185, 186
Aracangáva-Uçu [chute d'eau] 235
Aracanguáva-mirim [chute d'eau] 235
Aracuam [gallinacée] 272, 280,
Arará [chute d'eau] 262
Aráras [oiseau] 222, 336, 375, 376
Aréranha [mammifère] 233

Argens [rivière d'Europe] 185
Argentine [Confédération] 381
Arinos [rivière] 355, 369, 370, 376, 379
Ascension [Asunción, Paraguay] 267; Assomption 334
Asie [Continent] 202
Assaï [palmier] 412, 416
Atlantida [Continent mythique] 152, 162
Atlantique [Océan] 153, 163, 177, 200, 276, 294
Augusto [chute d'eau] 381, 383, 386, 388, 389, 394, 396, 401
Austerlitz [pont d'] 182
Austral [Hémisphère] 156, 166
Auzonia [Italie meridionale, pre-grecs] 152, 162
Avanhandava-mirim [-Mirim, sur le Tiété] 228;
Avanhandava-mirim [-Mirim, sur le Coxim] 264
Avanhandáva [chute d'eau] 153, 163, 178, 227, 229, 230, 231, 233, 236, 237
Avanhandáva guaçu [chute d'eau sur la rivière Coxim] 263, 264
Aveiro [ville au Gram-Pará] 408

B

Babylone [Bible] 304
Bahia [grande propriété terrienne] 351, 353
Bahia [Province] 243, 334, 362, 391
Bahia do Limoeiro 418
Balbek [ville au Liban] 305
Bananal [lieu-dit sur la rivière Cuyabá] 286
Banhurú [chute d'eau] 221
Barcelone [Barcelonne, ville d'Espagne] 191, 192
Barra [île sur le Tiété, propriété de Fr. Alvares Machado] 221
Barranco alto [endroit à Fazenda Bahia] 354
Barreiro grande [cours d'eau] 262
Barrigudos [singe] 394
Batavia 366
Beaulieu [près de Ville-Franche, en France] 187
Belgique 184
Bicudo [cours d'eau] 263
Bigoás [oiseau] 353
Biliago [chute d'eau] 265, 266, 289
Boa Morte, Église de la 292
Bocaina do Inferno [ou Bouche de l'Enfer, chute d'eau] 323
Boim [ville sur la rivière Tapajós] 408
Bolivie 273, 297, 311, 351 ; Bolivien[s] 211, 350
Brême [ville actuellement en Allemagne] 180
Brésil 10, 39, 94, 101, 107, 108, 114, 129, 145, 152, 153, 157, 160, 161, 162, 163, 167, 175, 177, 187, 196, 198, 199, 200, 201, 202, 205, 206, 210, 211, 219, 220, 222, 233, 235, 236, 239, 252, 268, 278, 279, 291, 292, 293, 294, 297, 301, 311, 321, 328, 330, 334, 347, 355, 374, 380, 381, 394, 404, 412, 418, 419, 420, 421, 422 ; Brésilienne

209, 219, 380, 409 ; Brésilien[s] 181, 187, 199, 204, 210, 222, 223, 227, 243, 256, 260, 266, 268, 269, 270, 279, 281, 282, 293, 295, 300, 328, 333, 341, 396, 406, 419 ; Brazilicos 155, 165; Brasileiros 155, 165
Brest [France] 182
Bretagne [région de France] 280
Brignolle [France] 185
Bruxelles 181
Buenos-Ayres 259, 275, 276, 297, 334, 351
Bugio [singe] 282
Buriti [grande propriété terrienne] 312, 313
Buriti [flore] 356, 357

C

Cabaçal [Bororos do] 343
Cabriúvas [flore] 219
Cacunda [propriété terrienne] 328
Cadix [Cadix, ville d'Espagne] 350
Caetés [pacovas, plantes] 367
Caïna [racine] 207, 208
Cajurú [chute d'eau] 249
Californie [ville des Etats Unis] 252
Camapuam [grande propriété terrienne] 233, 246, 254, 255, 257, 258, 259, 260, 262, 266
Campinas *voir* Sam Carlos; Campineiros 158, 160
Campo dos Veados [propriété terrienne] 356
Canella de André Alves [chute d'eau] 263
Cangica 203, 204
Caniú [canal] 200
Canoa Velha [chute d'eau] 255
Cap Horn 193, 294, 367
Capella [étape] 355
Capivárã [Capivare] 226, 227
Capivari [rivière] 381
Capraia, ou Caprara [île] 190
Capricorne, Tropique de 94
Carácas [Venezuela] 394
Caraïbe [Antilles] 381
Caramuçã [passage] 233
Carandá [palmier] 326, 327, 329
Carandá-bravo [palmier] 356
Carmélites [couvent au Pará] 419
Carões [oiseau] 353
Carthage [ville de l'Antiquité, en Afrique du Nord] 205
Casalvasco [ville du Matto-Grosso] 351, 363
Cassiquari [canal naturel] 259, 394
Caxipó-Guaçú [rivière] 356
Cayenne [ville en Guyane] 41, 419

Chacos [Province du Sud] 315
Chapada [serra de la] 302, 316, 324, 370
Chili [pays] 394
Chine 391 ; Chinois 277
Chiquitos [province] 315, 328
Choradeira [chute d'eau] 265
Chuquisaca [Etat bolivien] 311
Coatás [singe] 394
Coblentz, [ou Koblenz, ville d'Allemagne] 130
Cocaes [ville] 326
Colhereiros [flamands roses] 227, 247,
Colisée [monument à Rome] 237
Congonhas [île sur la rivière Tiété] 224, 225
Constantinople 187, 193, 421, 422
Corão [chute d'eau] 253, 255
Coroinha [bas-fonds de cours d'eau] 262
Corrientes [Province d'Argentine] 315
Corse, Ile de 178, 190
Coxim [rivière] 257, 260, 262, 263, 265, 266
Criminosa [montagne] 329, 330, 334
Cuatá [chute d'eau] 405
Cubatão 198, 199
Cuchabamba [Etat bolivien] 311
Culapada [chute d'eau] 262
Culhereiro [oiseau] 353
Curiangú [oiseau] 246
Curitíba 222, 223
Cuxipó-Guaçu [rivière] 302
Cuyabá [région et ville] 101, 108, 199, 206, 212, 216, 225, 227, 233, 234, 243, 248, 252, 255, 259, 265, 266, 267, 268, 270, 273, 278, 285, 288, 289, 290, 291, 292, 293, 294, 295, 296, 298, 299, 300, 301, 302, 303, 310, 311, 312, 313, 314, 315, 323, 324, 325, 331, 333, 334, 345, 354, 355, 364, 365, 366, 379, 405, 406, 407
Cuyabá [rivière] 215, 274, 286, 287, 288, 302, 325, 356

D

Danube [fleuve] 244
Denain [la pyramide] 181
Diamantino [império] 156
Diamantino [Nossa Senhora da Conceição do Alto-Paraguay, région et ville] 259, 268, 269, 314, 325, 334, 355, 358, 359, 361, 362, 365, 366, 370, 378, 381, 393, 401
Diamantino [rivière] 274, 358, 366
Dôme des Invalides 182
Dourados [poisson] 245, 262
Durance [rivière] 185

E

Egypte 272, 419, 420
 Embaúva [arbre] 262, 327
 Embira [arbre] 221, 381
 Embira uçü [arbre] 262
 Embira uçü [chute d'eau] 263
 Equateur [République] 144
 Equinoxial[e] [ligne] 152, 162, 219, 265
 Espagne 186, 349, 350, 419; Espagnol [e, s, es] 192, 268, 299, 350
 Etats-Unis 150, 205, 362, 410, 419
 Europe 63, 90, 94, 121, 129, 144, 150, 155, 156, 157, 160, 165, 166, 167, 175, 178, 197, 207, 276, 285, 297, 312, 315, 332, 365, 373, 393, 406, 419, 420, 421, 422 ; Européens 222
 Eza [près de Nice, France] 319

F

Fabrique de Fer de Sam João d' Ypanema 209
 Figueira [cours d'eau] 262
 Flessingen [Vlissingen, ville, Pays-Bas] 180
 France 1, 13, 21, 114, 144, 146, 176, 182, 184, 190, 195, 239, 294, 299, 343, 361, 374, 418
 Frangos d'ágoa [oiseau] 353
 Frechas [cours d'eau] 329
 Funil grande [chute d'eau ou cascade] 234
 Funil pequeno [chute d'eau ou cascade] 234
 Furado [port] 260
 Furnas [défilé] 263
 Furnas [chute d'eau, sur la rivière Coxim] 263
 Furnas [chute d'eau, sur la rivière Juruenna] 397
 Furo Mirim [bras de cours d'eau] 274

G

Gaíva [grande baie au confluent du fleuve Paraguay avec le Saint Laurent (São Lourenço)] 348, 349
 Gaivotas 247
 Garças [oiseau] 353
 Gascogne [Golfe de] 180
 Gavião [épervier noir ; ici il appartient à Langsdorff] 310
 Gênes [ville d'Italie] 150, 178
 Genipápo 372, 395,
 Gente-dobrada [bas-fonds du Tiété] 224
 Gibraltar 180, 182, 293
 Gorgona, ou Gorgone [île] 190
 Goyaz [Province] 242, 243, 246, 297, 312
 Gram-Para [Province] 197, 334, 357, 362, 365, 370, 375, 378, 394, 396, 401, 403, 406, 410, 411, 412, 420, 421
 Guacurí [palmier] 234, 235, 327, 329, 330
 Guacurisál [ruisseau] 330
 Guacurituba [rivière, bras du Cuyabá] 288

Guacurutuva [chute d'eau ou cascade] 234
 Guaguacú [palmier] 319, 326, 356, 357
 Guaiva [baie de] 282
 Guaporé ou Guapuré [rivière] 355, 362, 363, 364
 Guapuy [chute d'eau] 405
 Guarapuába [plaines] 222
 Guarapúnga [Araponga, oiseau] 108
 Guariba [singe] 234, 282
 Guayaquil [en Equateur] 144, 145
 Guaymicánga [chute d'eau, défilé do Bicudo] 263
 Guaymi-canga [chute d'eau, rivière Tietê] 226
 Guaymi-canga [île] 226
 Guaytimim 246
 Guaytivócas 260, 261, 262, 312, 375
 Guimarães [ville] 302, 309, 312, 314, 315, 316, 318, 323
 Guinée 366
 Gurupá, [poste de douane au Gram-Pará] 406, 414, 415
 Guyane Brésilienne 411
 Guyane 413
 Guyane[s] Portugaise[s] 104, 381
 Guyanes 394

H

Hôpital Militaire 210
 Horn [Cap], voir Cap Horn

I

Iéna [Jena, ville allemande] 68
 Ilha [chute d'eau] 265
 Ilha comprida [sur le Paraná] 247
 Ilha-grande [sur le Paraná] 246
 Illyrie [archipel de l'] 329
 Inde 200
 Indes Orientales 202, 358
 Inferno [canal do, Caxoeira] 399
 Inferno [défilé de l'enfer] 323
 Irkoutsk [Russie] 294
 Itagaçaba [habitation près de Porto-Félic] 214, 215
 Itagacava [bas-fonds de rivière] 262
 Itaituba ou Itaituba 405, 406, 408
 Italie 10, 94, 150, 175, 181, 182, 304; Italia 152; Italiano 159; Italien 176, 186
 Itá-nhaké [pic rocheux] 214
 Itapúra [cascade du Tiété] salto de 153, 163, 231, 236, 237, 238, 245
 Itapúra-mirim [chute d'eau] 236
 Itiquira [rivière] 266

Itú [chute d'eau] 206
Itú [ville] 102, 206, 207, 208, 215, 242, 398
Itupanêma [passage d'] 233
Itupéva [chute d'eau] 236
Itupirú [chute d'eau] 236

J

Jacaré 282, 284, 330, 348, 354, 357,
Jacaré-Guaçu [rivière, affluent du Tiété] 226
Jacaréhy [ville] 267
Jacaré-mirim [rivière, affluent du Tiété] 226
Jacobina [grande propriété terrienne] 329, 330, 332, 333, 334, 337, 343, 345, 346, 348, 351, 353, 365
Jacutinga 222
Jaquatirica [type d'once (félidé)] 288
Jardín Public [Rio de Janeiro] 348
Jaurú [chute d'eau] 263
Jaurú [rivière] 263, 273, 346, 349
Javaguá [mont] 202, 203
Jean-Bart [vaisseau] 194
Jiquitaia [chute d'eau] 265
Jiquitibá 204, 218
Jundiahy 204, 205
Junon [temple de] 176
Juquiri [rivière] 203
Juruenna [rivière] 355, 376, 379, 380, 381, 393

K

Kamtchatka [Russie actuelle] 296

L

La Turbie [village] 189, 190
Laguna Grande [caxoeira] 255
Limeira 208
Lisbonne 193, 197, 201, 202, 268, 350, 351, 419, 421, 422; Lisboa 158
Loutre [mammifère] 282
Lusitania, Luzitania *voir* Portugal

M

Macapá [forteresse de Pará] 420
Madeira [rivière] 355
Madrid [ville d'Espagne] 201, 299, 349, 406
Malines [Belgique] 181
Malouines [îles] 228
Mamoré [rivière] 355
Manche [canal] 180

Mangaba [chute d'eau] 262
Mangavera [bas-fonds] 405
Marajó [île sur l'Amazone] 418
Maranhão [Province] 421
Maranhão Grande [chute d'eau] 405
Maranhãozinho [chute d'eau] 405
Marseille [ville de France] 179
Martins pêcheurs [oiseaux] 221
Martyrios [chaîne de montagnes] 378
Mato-Grosso ou Matto-Grosso [Province] 197, 208, 299, 301, 312, 314, 328, 334, 343, 355, 363, 364, 366, 379
Matta-Matto [rivière] 260
Matto-secco [chute d'eau] 234
Méditerranée [Mer] 97, 177, 178, 275, 276, 293,
Menton [port de France] 179
Minas Gerais [Province] 246
Miranda [présidio (fort)] 260, 262, 266, 270, 279
Miséricorde, Église et Hôpital de la [Cuyabá] 292, 419
Misericordia [chute d'eau] 400
Mississipi [rivière] 280
Missões [Province] 315
Monaco 175, 176, 178, 179, 182, 184, 185, 187, 252, 293, 294, 338
Montagne [chute d'eau] 405
Monte-Alegre 407, 414
Montevideo ou Monte-Vidéo [ville d'Uruguay] 298, 334
Morte [île] 225

N

Naples [Italie] 193, 421, 422
Nice 94, 175, 177, 179, 180, 185, 186, 187, 319
Nil [fleuve] 272, 274, 275, 417, 422
Nova Coimbra ou Nova-Coimbra [ville de la Province de Matto-Grosso] 266, 273, 285, 286, 334
Nova-Miranda [ville de Matto-Grosso] 258

O

Obidos [ville de Gram-Pará] 421
Océan 129, 150, 177 [Atlantique], 192, 276 [Pacifique], 193, 200, 201, 231
Onces [nom donné par Florence à un félin d'après sa traduction portugaise *onça*] 216, 221
Ondas grandes [chute d'eau] 234
Ondas pequenas [chute d'eau] 234
Orelha de Anta [rivière] 248.
Orelha de Gato [rivière] 248
Orelha de Onça [rivière] 248
Orénoque [fleuve] 259, 394
Ouro [cours d'eau] 358

P

Pácovas [arbre] 367
 Pacus [poisson] 245, 262, 280, 296
 Palmyre 108, 305
 Panama 294, 422
 Pará [Province, voir Gram-Pará]
 Pará [rivière] 263, 334, 357, 362, 374, 375, 378, 394, 396, 403, 406, 410, 411, 412, 418
 Paraguay [République] 246, 315, 380, 381
 Paraguay [rivière] 155, 165, 201, 215, 243, 252, 255, 257, 258, 260, 265, 267, 268, 270, 271, 272, 273, 274, 275, 276, 277, 279, 282, 283, 285, 294, 297, 315, 325, 332, 333, 334, 343, 345, 346, 348, 353, 356, 357, 358, 362, 367, 417
 Paraguayzinho [ruisseau] 357
 Paraisa [île] 274
 Paraná [rivière] 200, 222, 238, 239, 240, 242, 243, 244, 246, 247, 255, 257, 266, 275, 289
 Paresis [montagnes] 274
 Paris 33, 53, 108, 150, 158, 181, 182, 192, 406
 Parthénon 237
 Parto, Église du 292
 Passagem Velha 348, 351
 Passos [mont ou colline] 291, 292, 293
 Passos, Sr. dos [Église à Cuyabá] 292
 Patos [cours d'eau] 370
 Pederneiras [propriété terrienne] 216, 218, 228
 Pedra branca [chute d'eau] 262
 Pedras de Amolar [cours d'eau] 357
 Peixes [rivière] 378
 Pennsylvania [États-Unis] 152, 162
 Peralta [chute d'eau] 262
 Pérou 276, 298, 299, 311, 394
 Pérova 213, 218, 225
 Pic de Ténériffe [montagne sur l'île du même nom] 193
 Piémont [en Italie actuelle] 101
 Pilcomaio [rivière] 275
 Pilões [chute d'eau] 216
 Pindóva [Bacava, genre de palmier] 317, 370
 Pinhaes [ville sur la rivière Tapajós] 408
 Piracicába [rivière] 221
 Pirapóra [chute d'eau] 215
 Pirapóra [village] 216
 Pirarára [poisson] 389
 Pirarucú [poisson] 405, 406, 415
 Piratoráca [rivière] 236
 Place du Capim [Rio de Janeiro] 193
 Poconé [ville], ou S. Pedro del Rey 334, 351, 353, 354, 355
 Porto-Feliz 206, 209, 211, 212, 213, 214, 215, 227, 233, 234, 242, 245, 252, 259, 297, 301, 365, 379

Portsmouth [Angleterre] 180
 Portugal [Luzitania] 155, 158, 165, 180, 202, 210, 216, 333, 349, 350, 410, 419; Portugais 197, 202, 222, 266, 267, 295, 350, 419; Portugaise 197; Luzos 155, 165
 Potosi [Bolivie] 311, 312
 Prainha [ruisseau] 291, 292, 297
 Prata [fleuve] 152
 Prince de la Beira [fort] 351
 Provence 184, 185
 Pyrénées [chaîne montagneuse] 101

Q

Quilombo [mine de diamants] 302, 318, 319, 320, 321
 Quilombo [rivière, île et chute d'eau] 226, 320

R

Rebojo [chute d'eau] 379
 Registro-Novo [lieu-dit sur la rivière Arinos] 369
 Registro-Velho [lieu-dit sur la rivière Arinos] 369
 Rhone [rivière] 182
 Rio de la Plata 200
 Rio Grande [capitainerie] 298
 Rio Grande du Sud [Province] 380
 Rio Madeira [rivière] 421
 Rio Negro [rivière] 355
 Rio-de-Janeiro 114, 130, 158, 168, 172, 193, 197, 198, 206, 208, 212, 241, 268, 286, 299, 301, 311, 312, 313, 315, 334, 348, 362, 394, 410, 419, 421, 422, 423
 Rio-Morto [rivière après le Juruenna] 405
 Rio-morto [rivière] 227, 248
 Rio-Negro 394, 408, 410, 412
 Rio-Pardo [rivière] 214, 242, 247, 248, 249, 253, 256, 257, 276
 Rio-Preto [port] 362, 365, 367, 369, 382
 Rio-Preto [rivière] 362, 365, 366, 367, 368, 369, 379, 382, 405
 Rio-Verde [rivière] 246
 Rome 94, 176 ; Romains 190, 264
 Rozario, Église du 292, 297
 Russie 212, 316, 394, 422 ; Russe 195, 218

S

S. Anne [rotonde au Gram-Pará] 419
 S. Benedito [grande propriété terrienne] 327
 S. Bernardo [ville de S. Paul] 201
 S. Carlos voir Sam Carlos
 S. Catherine [capitainerie] 298
 S. Domingue 381
 S. Fernando [chaîne de montagnes] 273, 276, 277

S. Florencio [chute d'eau] 400
 S. François de Paule [S. Francisco de Paula, Église] 193, 419
 S. Gonçalo [caserne et église] 291
 S. Jeronimo [colline] 303, 309, 310
 S. João da Barra [chute d'eau] 382
 S. Laurent [rivière], ou S. Lourenço 215, 252, 274, 283, 284, 286, 289, 348, 349
 S. Luca [chute d'eau] 398
 S. Paul [São Paulo, ou St Paul, ville de] 96, 145, 199, 201, 202, 208, 210, 241, 242, 252, 254, 255, 266, 298, 300, 313, 334, 367, 380, 408; S. Paul [São Paulo, Province de] 94, 114, 168, 197, 200, 211, 379, 381
 S. Pedro d'El Rey ou d'El-Rey [voir Poconé] 351, 354, 355
 S. Petersbourg [Russie] 316, 365
 S. Raphael ou Rafael [chute d'eau] 398, 399
 S. Simão de Gibraltar [chute d'eau] 400, 401
 Sabino [capitaine] 234
 Salomon [temple de] 206
 Sam Carlos [São Carlos, ville] 97, 98, 99, 100, 103, 104, 108, 111, 144, 158, 159, 161, 168, 199, 202, 205, 206, 300, 301
 Sanguixugá [port] 257, 258, 259
 Sanguixuga [rivière] 256, 266
 Santa Martha [sierra] 418
 Santa-Cruz [ville sur la rivière Tapajós] 156, 408
 Santa-Fé [ville] 334
 Santarém [ou Santarêm] 365, 369, 370, 381, 382, 387, 389, 390, 399, 401, 406, 407, 408, 409, 410, 412, 421
 Santos 197, 198, 199, 200, 208, 210
 Sardaigne 190 ; Sarde 419
 Scandinavie 296
 Seine [rivière] 182
 Serra [pic] 198, 199, 200
 Sete Lagoas ou Sete-Lagoas 357
 Silada [cours d'eau] 262
 Sirga de Capoeira [chute d'eau] 249
 S^{mo}. Sacramento [ville] 326
 Socó Boi [oiseau] 353
 Sonde [îles de la] 336
 Sorocába [ville de la Province de S. Paul (São Paulo)] 222
 Sorocoá [oiseau] 108
 Spitzberg [en Norvège] 10
 Sucurí [rivière] 236
 Sucuriú [rivière] 241, 246, 255, 266
 Sumidouro [rivière] 370

T

Taitétú [cochon sauvage] 396
 Taiúbas [arbre] 219
 Tamandoá [chute d'eau] 252

Tamandoá bandeira 338
 Tamba-uçu [bas-fonds] 226
 Tangará [oiseau] 108
 Tapajós [ancien nom de Santarem] 408
 Tapajós [rivière] 355, 368, 380, 396, 406, 407, 408, 409, 411
 Tapir 217, 222, 224, 227, 228
 Taquaré [rivière] 260
 Taquari [rivière] 265, 266, 270, 271, 272, 273, 274, 276, 283
 Taquari-Mirim [rivière] 265
 Ténériffe, Pic de 192, 193
 Tiété [rivière] 178, 197, 200, 206, 207, 209, 212, 216, 217, 218, 221, 222, 223, 229, 231, 238, 239, 246, 247, 263, 266
 Tigres 210, 282
 Tocantins [rivière] 418
 Tocarisal [bois] 390, 391, 394, 395, 397
 Todos os Santos [chute d'eau] 401
 Tombador [montagne] 356
 Tombouctou 294
 Toulon [ville de France] 186, 190, 192, 194
 Trafalgar 215
 Trépan 210
 Três Irmãos [défilé] 262
 Três Irmãos [chute d'eau] 236, 252
 Trieste [Italie] 311
 Trocadéro [fort] 192
 Tucum [palmier] 283
 Turbie [La] *voir* La Turbie *et* Turrís in via
Turrís in via 190

U

Uputundúva [chute d'eau] 222
 Uputundúva [passage sur le Tiété] 222, 223
 Urubupúnga [chute d'eau, cataracte] 239, 244, 245, 418
 Urubutinga [Vultur-papa] 224
 Uruguay 381
 Uxitúba [district] 368, 406

V

Vaicuritúva-Mirim [chute d'eau] 236
 Valenciennes [France] 181
 Varadouro [chemin dans la forêt] 229, 232, 233, 236
 Vermejo [Bermejo, rivière du Paraguay] 275
 Vermelho [rivière] 256
 Villa-Bella de Matto-Grosso 299, 301, 314, 334, 345, 351, 355, 362, 366
 Villa-Franca [ville sur la rivière Tapajós] 408

Villa-Maria [Vila Maria de Portugal, actuellement Cáceres] 268, 325, 343, 345, 351, 365
Ville-Franche [ville de France] 187
Vintimille [ville de France] 175

W

Walcheren [île des Pays-Bas] 180

X

Xarayes [laguna de los, lagune] 271, 274; Pantanaes Geraes [ou Marais Généraux] 274, 302

Y

Ypiranga [ruisseau] 201

Index des Noms

A

Africain 187n
Alexandre [indien Apiacá] 378
Alexandre [roi de Macédoine, 356-323 a.C.] 138
Alvarez, Fr^{co}, voir Vasconcelos.
Alves, Padre Manoel 328
Amazones [femmes guerrières] 347, 409
Américain[es] 224, 350, 362, 419, 423
Andrada [les frères Martin Francisco Ribeiro et Antônio Carlos Ribeiro] 198
Andrade, D. Luisa Ursulina de 159
Andrade, D. Ursula Franco 159
Angélini [négociant italien] 290, 311, 312, 315, 316
Anglais[es] 39, 130n, 183, 293, 419
Anglo-américains 208
Anna, D. [Ana Maria Gomes da Silva, gérante de la Fazenda Jacobina] 332, 334, 336, 338, 341, 343, 345, 346, 351, 352 365
Anson [George Anson, 1697-1762, British Commodore] 200
Antonia, D. [propriétaire de la Fazenda (grande propriété terrienne) Burití] 312, 313, 314, 323
Apiacás [indiens] 371, 372, 374, 376, 377, 378, 379, 380, 381, 387, 395, 396, 403
Ariane [fil d', mythologie] 121
Arrowsmith [Aaron Arrowsmith, cartographe, 1750-1823] 274
Atlas [mythologie] 293
Ayres de Casal [Manuel Aires de Casal, 1754-1821] 159
Azevédo, Domingos Jozé de [chercheur de diamants] 320, 321

B

Baí-tata [mythologie] 205
Balbi [Adrien Balbi, géographe, 1782-1848] 159
Barker 159
Barreto, João Paulo dos Santos [gouverneur des armes de la Province du Gram-Pará, 1788-1864] 418
Basseville, Mr. [Nicolas-Jean Hugon de Basseville, 1743-1793] 177
Berthollet [Claude Louis Berthollet, 1748-1822] 76, 77
Berzélius [Jöns Jakob Berzélius, 1779-1848] 64, 66, 68, 69, 70, 71, 72, 73
Bézout [Etienne Bézout, 1730-1783] 159, 179, 194
Bocage [Manuel Maria Barbosa l'Hedois du, 1765-1805] 209
Bolivar [Simon José Antonio de la Santissima Trinidad Bolivar y Palacios, 1783-1830] 311, 328
Bolivien[s] 211, 350
Bororós [indiens] 335, 338, 340, 341, 342, 343, 346, 347, 348
Bosio [François Bosio, sculpteur, 1769-1845] 182
Bougainville [Louis Antoine de Bougainville, 1729-1811] 200
Bragance [famille royale portugaise] 420

Brésilien[s] 181, 187, 199, 204, 210, 222, 223, 227, 243, 256, 260, 266, 268, 269, 270, 279, 281, 282, 293, 295, 300, 328, 333, 341, 396, 406, 419 ; Brazilicos 155, 165; Brasileiros 155, 165
Burgos [José Félix Pereira de Burgos, Baron de Itapicuru-Mirim, ex-président de la province de Pará, 1780-1854] 421
Burschell [William John Burchell, 1781-1863] 206
Byron, Lord [George Gordon Byron, 1788-1824] 278, 280

C

Cabinda [“nation nègre”] 360
Cabourés [métis, mélange de noirs et indiens] 258, 277, 345
Cabral [Pedro Alvarez Cabral, 1467-1520] 152, 200, 202
Camões [Luis Vaz de Camões, poète portugais, c. 1524-1580] 209, 237
Campe [Joachim Heinrich Campe, historien, 1746-1818] 158
Candida, D. *voir* Vasconcelos.
Cayaponia [tribu des Cayapós] 242, 418
Cayapós [Indiens] 239, 240, 241, 242, 243, 245
César [Empereur romain] 189, 190
Chamoukokos [tribu] 268
Charles [inventeur de l'imprimerie fantaisiste] 30, 38
Châteaubriand [François-René Auguste de, 1768-1848] 280
Chavantes [indiens] 247
Chinois 277
Colomb [Christophe Colomb, 1451-1506] 412, 423
Consul Général de Russie; *voir* Langsdorff
Cook [James Cook, 1728-1779] 159, 200
Cooper [James Fenimore Cooper, écrivain, 1789-1851] 158
Coroados [indiens] 222, 223
Corrêa de Lacerda, Antonio [naturaliste et gouverneur, 1777-1852] 421
Corrêa, colonel des milices 216
Corrêa, Joaquim [Guatón] 284, 285
Cuyabás [indiens] 298

D

Daguerre [Louis Jacques Mandé Daguerre, 1787-1851] 150, 412
Danois [habitent de Cubatão] 199
Dante [Dante Alighieri, 1265-1321] 210
David [Jacques Louis David, peintre, 1748-1825] 177
Dessalines [Jean-Jacques Dessalines, 1758-1806] 299
Dias, Manoel [lieutenant] 266
Dillon, Pierre [négociant à Rio de Janeiro] 193, 194
Dourados [indiens] 281, 282, 283
Drake [*Sir* Francis Drake, 1540-1596] 200
Ducampe; *voir* Rosamel.
Durazzo, M^r. 150

E

Echo [nymphé] 214
Elias [Père] 208
Engler [Docteur Carlos Engler, ingénieur, 180?-1855] 206, 207
Espagnol [e, s, es] 192, 268, 299, 350

F

Faraday [Michael Faraday, 1791-1867] 67
Ferdinand VI [roi d'Espagne, 1713-1759] 349
Fourcroy [Antoine François de Fourcroy, 1755-1809] 74, 75, 76, 77
Fourier [François Marie Charles Fourier, 1772-1837] 205
Francia [Docteur José Gaspar Rodriguez de Francia, 1776-1840] 268, 272, 297
Francisco Manoel [Francisco Manoel do Nascimento, poète portugais, 1734-1819] 209
Freissinet, M^r [Louis Claude Desaulces de Freycinet, 1779-1842] 364
Fulton [Robert Fulton, inventeur, 1765-1815] 412

G

Gaules [Les, anciens territoires des Gaulois] 189
Gay-Lussac [Louis Joseph Gay-Lussac, 1778-1850] 68
Gestas [Comte, Consul de France] 195
Gibelins [famille célèbre en Italie] 189
Gomes [Pedro Gomes, tailleur] 266
Gonçalo [saint] 291
Grec[s] 228, 269,
Grêlé [ami suisse de Francisco Alvarez Machado] 215
Guanás [Indiens] 268, 277, 278, 279, 283, 284, 285, 290, 296, 307
Guatóns [Indiens] 252, 268, 272, 275, 280, 281, 282, 283, 284, 285, 337, 348
Guaycurús [indiens] 243, 260, 266, 267, 268, 269, 270, 272, 273, 276, 280, 286
Guelfes [famille célèbre en Italie] 189
Guzman [Alexandre de Guzman, 1695-1753] 197

H

Haney [« Madame », amie de la famille d'Hercule Florence] 183
Haney [« Monsieur », ami de la famille d'Hercule Florence] 183
Hébreux 419
Houris [religion musulmane] 230

I

Indiens 144, 145, 222, 240, 277, 279
Isabelle [habitante du sitio (propriété terrienne) Campo dos Veados] 356
Italiano 159; Italien 176, 186

J

Jacquart [Henri Jacquart, photographe, 1809-1873] 412
Jeronimo [lieutenant-colonel] 268, 286, 287

Jésuites 199, 246, 269, 272, 314, 315, 380, 408, 410, 419

Jésus-Christ 313

Jezuino [prêtre] 208

João V, D. [*Ioanne V*, roi de Portugal, 1689-1750] 349

João VI, D. [*João Sexto*, roi de Portugal, 1767-1826] 203, 210, 293, 312, 341, 362

Joze I^o, D. [*D. Joze II^o*, roi de Portugal, 1714-1777] 419

K

Kielchen [Monsieur Peter Alexander Kielchen, Vice-Consul de Russie] 316

L

Laemmert [Eduardo, 1806-1880, et Henrique Laemmert, 1812-1884, libraires-imprimeurs] 158

Lamartine [Alphonse Marie Louis de Prat de Lamartine, 1790-1869] 210

Lamennais [Hughes Félicité Robert de Lamennais, 1782-1854] 159

Langsdorff [Georg Heinrich Freiherr von Langsdorff, Consul de Russie, et Baron de Langsdorff, 1774-1852]

195, 196, 204, 205, 206, 207, 209, 212, 213, 244, 255, 262, 270, 279, 284, 285, 301, 309, 310, 315, 320, 325, 355, 365, 366, 367, 373, 376, 381, 382, 387, 390, 391, 393, 394, 396, 397, 398, 399, 407, 412, 422, 423

Lapeyrouse [Jean François Galaup, comte de la Pérouse, 1741-1788] 200

Laugier [André Laugier, 1770-1832] 68, 76

Lavater [Johann Kaspar Lavater, 1741-1801] 159

Legouaran [capitaine de « la Torche »] 186

Leite, João Pereira [cacique bororo] 337, 342, 346

Leite [João Pereira Leite, Lieutenant-Colonel des Milices, propriétaire de la Fazenda (grande propriété terrienne) Jacobina, 1770-1833] 329, 332, 333, 335, 341, 343

Leme [João Leme do Prado, fondateur de Miranda] 286

Licorne [mythologie] 234

Lopez, Padre 378

Lorrain [Claude Lorrain ou Gellée, 1600-1682] 422

Louis XIV [roi de France, 1638-1715] 308

Lourencinho [nom du propriétaire d'une maison près de Ville de Cuyabá] 288

Louverture [François Dominique Toussaint-Louverture, révolutionnaire de Saint Domingue, 1743-1803] 299

M

Magellan [Ferdinand Magellan, c. 1480-1521] 200

Mandurucús [indiens] 394, 395, 396, 398, 402, 403, 404, 405, 407

Manoel [capitaine indien] 243

Maria I, Dona [Reine du Portugal, 1734-1816] 345

Maricá [Mariano José Pereira da Fonseca, marquis de Maricá, politicien brésilien, 1773-1848] 158

Martius [Carl Friedrich Philipp von Martius, 1794-1868] 206, 285

Maués [indiens] 405, 406, 407

Maures 295

Miller [James Miller] 68, 75, 76

Monteiro [Domingos Monteiro, officier de Cuyaba] 305, 323

Muletier [avec qui Hercule traite le transport] 206

N

Napoléon [Napoléon 1^{er}, empereur des Français, 1769-1821] 158, 178, 190

Natterer [Johann Natterer, naturaliste, 1787-1843] 206

Nègres 187, 197, 293, 295, 297

Nollet [Jean-Antoine Nollet, 1700-1770] 179

Nymphe Echo [mythe] 214

O

Oenhausen [João Carlos de Oeynhausen-Gravenburg, Marques de Aracati, 1776-1838] 278

Orellana [Francisco de Orellana, 1490-1550] 347, 412

Orfila [Mathieu Joseph Bonaventure Orfila, chimique, 1787-1853] 74

P

Paillère [« Monsieur »] 150

Paolo [pour Marco Polo, 1254-1324] 253

Patricio [José Patricio da Silva Manso, peintre d'Itú, 1753-1801] 208

Paula [chercheur d'or] 203

Paulistes 187, 200, 201, 202, 203, 204, 208, 216, 218, 223, 227, 241, 242, 243, 265, 267, 286, 289, 295, 297, 298 ; Paulistanas 161

Pedro I^o [empereur du Brésil, 1798-1834] 158, 160, 201, 268

Pedro II [Pedro Segundo, empereur du Brésil, 1825-1891] 160

Peixoto [homme entreprenant] 375

Penn [William Penn, 1644-1718] 152, 162

Pereira [Jozé Saturnino da Costa Pereira, Président de la Province de Matto Grosso, 1771-1852] 266, 268, 269, 273, 290, 291, 309, 372

Pétrarque [Francesco Petrarca, 1304-1374] 210

Pires, Bento [capitaine] 290

Plancher [Pierre René François Plancher de la Noé, imprimeur-libraire, 1779-1844] 194, 195, 196

Pombal [Sebastião José de Carvalho e Melo, primeiro Conde de Oeiras, Marquis de Pombal, 1699-1782] 242, 243, 419, 421

Pontois [Edouard] 150

Portugaise 197; Luzos 155, 165

Poussin [Nicolas Poussin, 1594-1665] 422

R

Raynal [Guillaume-Thomas François Raynal, L'abbé, 1713-1796] 177

Riedel, M^r [Ludwig Riedel, botaniste, 1791-1861] 205, 212, 213, 214, 215, 253, 254, 255, 258, 269, 290, 309, 310, 325, 355, 362, 363, 412, 421

Ritter, M 68

Rodriguez [Manoel da Costa Rodriguez, négociant] 252

Romains 190, 264

Rosamel [Claude Charles Marie du Campe ou Ducampe] 192, 193, 194

Rousseau [Jean-Jacques Rousseau, 1712-1778] 299

Rubens [peintre] 180

Rubzoff [Néstor Gavrilovitch Rubtsov, Astronome, 1799-1874] 212, 213, 255, 256, 273, 309, 310, 325, 351, 353, 355, 366, 370, 382, 387, 396, 399
Russe 195, 218

S

Sam Benedicto [Saint noir] 360
Saint Louis de France [Louis IX, roi de France] 343
Sarde [voyageur, habitant de Sardaigne] 419
Saussure [Nicolas-Théodore de Saussure, 1767-1845] 66
Scott, Walter [*Sir* Walter Scott, poète écossais, 1771-1832] 159
Seebeck, Dr. [Thomas Johann Seebeck, 1770-1831] 68
Shakespeare [William Shakespeare, 1564-1616] 183
Silva [capitaine et propriétaire de Pederneiras] 216, 218
Siméon [personnage biblique] 208
Spitz [Johann Baptiste von Spix, 1781-1826] 206, 285
Staël [Anne Louise Germaine de Staël, dite Madame de Staël, 1766-1817] 94

T

Tapanhumas [indiens] 378
Tasse *voir* Torquato Tasso.
Taunay [Aimé-Adrien Taunay, 1803-1828] 201, 212, 213, 214, 228, 253, 254, 255, 258, 269, 290, 316, 324, 325, 355, 362, 363, 364, 422
Taunay, Charles Auguste [1791-1867] 150, 193, 201
Taunay [Félix Émile Taunay, 1795-1881] 422
Teixera [Dona Francisca Teixeira] 215
Thénard [Louis Jacques Thénard, 1777-1857] 68
Thétis [divinité] 152, 162
Tlascaladales [peuple mexicain de Tlaxcala] 267
Tupinambas [indiens] 347

V

Vasconcelos [Cândida Alvarez Machado e Vasconcelos, épouse de Francisco Alvares] 211
Vasconcelos [Francisco Alvarez Machado e Vasconcelos, 1791-1846] 206, 209, 210, 211, 212, 213, 214, 215, 218, 221, 227, 252
Vieira [Joaquim Vieira, créole, membre de l'expédition Langsdorff] 398
Volney [Constantin François de Chassebœuf, comte de Volney, 1757-1820] 108, 159, 299
Volta [Alessandro Giuseppe Antonio Anastasio Volta, 1745-1827] 412
Voltaire [François Marie Arouet, dit Voltaire, 1694-1778] 299

W

Watt [James Watt, inventeur, 1736-1819] 412
Withaker [“Monsieur”, Consul britannique] 198
Wollaston [Docteur W. H. Wollaston, 1766-1828] 68

Index Bibliographique

A

Advogado do Povo [Jordão Emerenciano, Recife, 05/08/1848] 159
Alphabeto portuguez [José Luiz de Sousa Monteiro, Alphabeto portuguez, exposto por um methodo novo e facil. Porto Offic. de Antonio Alvares Ribeiro, 1797] 158
Amorosas Paixões do Jovem Werther [Johann Wolfgang von Goethe. Possível tradução de Eduardo Laemmert] 159
Anna de Geierstein, ou Donzella do Nevoeiro [Walter Scott] 159
Arithmética de Bezou (Barker) [Aritmética de Bézout, traduzida por Monteiro da Rocha em 1773. Segunda tradução 1836] 159
Arte da Dansa 159
Arte de conhecer os homens [O Physionomista portatil, ou Compendio da arte de conhecer os homens pelas feições do rosto, por Johan Caspar Lavater] 159
Arte Latina [Dantas, Antônio Rodrigues. Arte Latina, ou Nova Collecção dos melhores preceitos para aprender breve, e sólidamente a Grammatica da língua Latina Disposta, Correcta, e Emendada pelo seu Author Antonio Rodrigues Dantas, Presbytero Secular Marianense, e Professor Regio de Grammatica Latina na cidade de Mariana] 158

C

Cantos (poéticos) 158
Catecismo de Montpellier [Catecismo da diecese de Montpellier. Pouget, François-Aimé, 1666-1723] 158
Código Criminal do Império do Brasil [1830] 158
Código do Processo Criminal [1832] 159
Colleção de cartas para crianças 158
Colleção de traslados 158
Conselheiro Secreto das Damas [O Conselheiro secreto das damas. Segredos de toucador e receitas infalíveis para conservar e embelezar as diversas partes do corpo; Autor não identificado. 1840] 159
Constancio [Novo diccionario critico e etymologico da lingua portugueza... ou Novo Diccionario portátil das lingoas portugueza e franceza. Francisco Solano Constâncio] 158
Constituição [1824] 158, 159
Contas do Mogol, ou os mil e hum serões, que contem as Sultanas de Gurazate, ou os sonhos dos homens acordados [João Procopio Correa da Silva. 1800] 159
Contos das fadas 159
Corographia Brasilica [Manuel Ayres de Casal] 242, 269,
Cozinheiro imperial [Cozinheiro Imperial ou Nova Arte do Cozinheiro e do Copeiro em Todos os seus Ramos. Laemmert, Eduardo e Henrique] 159
Cultura do café 159

D

Desposada de Lammermoor [Walter Scott] 159
Desposados, Os [Walter Scott] 159
Diccionário de verbos irregulares da língua francesa 158
Don Quixote de La Mancha [Miguel de Cervantes] 159

E

Economia doméstica 159

F

Fábulas de Esopo 159

Fado, O 159

Flacci, Quinti Horaci 158

Formosa Donzella de Perth [Walter Scott] 159

G

Galeria pittoresca da historia [Galeria Pitoresca da Historia Portugueza ou victorias, conquistas, façanhas e factos memoráveis da Historia de Portugal e do Brasil. Paris, J.-P. Aillaud, Quai Voltaire, 11, 1842] 158

Geierstein [Anne de Geierstein, Walter Scott] 159

Geographia de Balbi [Tratado de geographia universal physica, historica et politica. Adriano Balbi, Tradução de Caetano Lopez de Moura, J.-P. Aillaud, Monlon & Cia., 1858] 159

Geographia universal 159

Grammatica portuguesa [Grammatica portuguesa de Antonio de Moraes Silva, Rio de Janeiro, Tipografia de Sila Porto, 1824] 158

Guia médica 159

Guide de la conversation brésilienne et Française [Le guide de la conversation brésilienne et française en trois parties : La première contenant un vocabulaire de mots usuels par ordre alphabétique; la seconde, soixante dialogues sur différens sujets; et la troisième; un recueil d'idiotismes d'expressions familières et de proverbes; le tout suivi d'un tableau comparatif des monnaies de France et du Brésil, G. Hamonière, Rio de Janeiro, Chez Pierre Plancher, Imprimeur-Libraire de sa Majesté l'Empereur, 1825] 158

H

História de Napoleão [Historia de Napoleão Bonaparte, desde o seu nascimento até á sua morte, seguida da descripção das ceremonias que tiverão lugar na trasladação de seu corpo da Ilha de Santa-Helena para Pariz, e do seu funeral. Obra extrahida dos melhores autores e especialmente das obras de M. Thiers, Caetano Lopes de Moura, Paris, J.-P. Aillaud, 1846] 158

História do Imperador Carlos Magno, e dos 12 pares de França, 1ª e 2ª partes [Impressão de João Nunes Esteves, Lisboa, 1823] 159

I

Instruções para as eleições 159

K

Kenilworth [Walter Scott] 159

L

Le mie Prigioni [Silvio Pellico] 159

Lei das Reformas 158

Lei das Reformas do Código do Processo Criminal 158

Livro do povo [O livro do Povo (1838) - Hughes Félicité Robert de Lamennais (1782 -1854)] 159

Lorde das Ilhas [Walter Scott] 159

Lusiadas, O [Luis Vaz de Camões] 159

M

Magnum Lexicon [Magnum Lexicon Novissimum Latinum et Lusitanum -Dicionário Latim-Português - Cabralli & Ramalli] 158

Manual de Appellações [Manual de appellações, e aggravos, ou deducção systematica dos principios mais solidos, e necessarios, relativos a sua materia, fundamentada nas leis deste Reino, para uso, e utilidade da magistratura, e advocacia. (1ª edição - Lisboa, 1813. Há uma edição brasileira de 1816 e outra de 1833) - Antônio Joaquim de Gouvêa Pinto]

Manual de Chimica divertida [Manual de chimica divertida, ou, Novas recreações chemicas contendo uma serie de experiencias e factos chimicos d'importancia e recreio e um vocabulario de termos chimicos (1837) - Frederick Accum, Samuel Parkes e Joseph Griffin] 159

Manual do Fazendeiro [Jean Baptiste Alban Imbert, 1834] 159

Manual Enciclopedico 159

Manual Epistolar, ou Arte de escrever todo gênero de carta segundo o gosto atual 158

Manual para a confissão [Antônio Luís de Carvalho, 1832] 158

Manuel d'Astronomie [Manuel d'Astronomie, ou Traité élémentaire de cette science dans l'état actuel de nos connaissances. Troisième édition, revue, corrigée et augmentée. Ouvrage orné de Planches] 159

Manuel de Physique [Manuel de Physique ou Éléments abrégés de cette science mis à la portée des gens du monde et des étudiants. C. Bailly. Paris, Libraire Encyclopédique de Roret, 1839] 159

Manuel du peintre [Manuel Du Peintre et Du Sculpteur; Ouvrage Dans Lequel on Traite De La Philosophie De L'art et Des Moyens pratiques. L.-C. Arsenne. Paris, Libraire Encyclopédique de Roret, 1833] 159

Marilia de Dirceo [Tomás Antonio Gonzaga] 159

Maronis, Virgilio [Publio Virgilio Marão] 158

Memórias Históricas, políticas e philosophicas da Revolução do Porto [Memórias Históricas, políticas e philosophicas da Revolução do Porto em 1828 e dos emigrados portugueses pela Hespanha, Inglaterra, França e Belgica. Joaquim José da Silva Maia. Rio de Janeiro, Typ. de Laemmert, 1841] 158

Mille et une Nuits (literatura) 252

Misantropo [Mollière] 159

Mocidade portugueza, Dº da [Thesouro da Mocidade Portugueza ou a moral em acção. J. Ignacio Roquete. Paris, J.-P.Aillaud, 1836] 158

Monteverde (Emilio Achilles ou Aquiles) 158

N

Novo Diccionario portuguez-francez, e francez-portuguez 158

O

Onanismo [Samuel Auguste André David Tissot] 159

Orlando Furioso [Ludovico Ariosto] 159

P

Paiz 158

Palavras de um crente [Hughes Félicité Robert de Lamennais] 159

Palestine 159

Palmatoria (poesia) 158

Pellico, Silvio [1789-1854] 159

Physique expérimentale [Jean Antoine Nollet, 1700-1770, ou L'abbé Nollet] 179

Prisão de Edimburgo [Walter Scott] 159

Q

Quentino Durward [Walter Scott] 159

R

Robinson Crusóé [Daniel Defoe] 177, 234

Ruinas, As (Volney) [Les Ruines ou méditations sur les révolutions des empires. Constantin François de Chasseboeuf, comte de Volney] 159

S

Segredos das Artes [Segredos das artes liberaes e mecânicas, recopilados e traduzidos de vários autores selectos, que tratão de física, pintura, arquitetura, ótica, química, douradura (...). Bernardo de Monton. Lisboa, Typographia Rollandiana, 1818] 159

Selecta (1^a e 2^a) 158

Syntaxe de Dantas [Antonio Rodrigues Dantas] 158

T

Talismã, O, ou Ricardo da Palestina [Walter Scott] 159

Thesouro de meninas [Thesouro de Meninas ou diálogos entre uma sabia aia e as suas discípulas da primeira distinção. Jeanne-Marie Leprince de Beaumont. Lisboa, Imprensa Nacional, 1837] 158

Trinta anos ou a vida de um jogador [Victor Henri-Joseph Brahain du Cange (or Ducange), 1783-1833] 159

Tristão da Cunha [c. 1460-c. 1540] 158

V

Vade-mecum 158

Viagem do Cap. Cook à roda do mundo 159

Vogel [pour Archive des découvertes et des inventions nouvelles] 77

W

Waverley [Walter Scott] 159

Biographies des Collaborateurs

ANTONIO FLORENCE est avocat, licencié de l’Université de São Paulo (USP), avec une spécialisation effectuée à l’Université Ludwig-Maximilian de Munich, en Allemagne. Il est associé-proprétaire du Cabinet Florence & Advogados (SP) et fondateur de l’Institut Hercule Florence d’Etudes de la Société et du Milieu Ambiant du XIXe Siècle brésilien (Instituto Hercule Florence de Estudos da Sociedade e Meio Ambiente do Século XIX Brasileiro - IHF), institution consacrée à la collecte, la préservation et la diffusion d’informations documentaires et bibliographiques sur les voyageurs étrangers dans le Brésil du XIXe Siècle (avec un soin particulier concernant les membres de l’Expédition Langsdorff, dont son propre aïeul Hercule Florence, 1804-1879). Il est Vice-Président du Conseil d’Administration de l’Association Pauliste des Amis de l’Art (Conselho de Administração da Associação Paulista dos Amigos da Arte – APAA), membre du Conseil des Administrateurs de la Fondation Stickel (Fundação Stickel), Vice-Président de la Chambre du Commerce et de l’Industrie Belgo-Luxembourgeoise-Brésilienne au Brésil (Belgalux) et attaché aux affaires économiques et juridiques du Consulat Général du Grand-Duché de Luxembourg.

TERESA CRISTINA FLORENCE, fille d’Arnaldo Machado Florence et Brígida Damião Machado Florence, est une artiste plasticienne. Elle a participé à plusieurs expositions, tant individuelles que collectives au Brésil et à l’étranger. Licenciée de l’Ecole des Beaux Arts de São Paulo (Escola Paulista de Belas Artes), elle a fréquenté les ateliers de grands artistes comme Collete Pujol, Arlindo Castellane, Ferraz Pompeu, Ettore Federighi, parmi d’autres. Les arts sont un lien fort qui unit les générations successives de la famille Florence, dont le patriarche était son trisaïeul, un homme aux talents multiples, peintre, scientifique, chercheur et inventeur de la photographie en 1833. Elle a accompagné les travaux de diffusion de la vie et de l’œuvre d’Hercule Florence et les efforts de préservation des documents originaux entrepris par son père, ce qui fit d’elle l’héritière des manuscrits de son trisaïeul. En 2010, afin d’en garantir l’intégrité des originaux et la diffusion de son contenu, elle fit don de cette précieuse documentation à l’Institut Hercule Florence, qui vient de prendre en charge l’édition du manuscrit « L’Ami des Arts » en fac-similé.

THIERRY THOMAS est licencié et agrégé en histoire, à l’Université Libre de Bruxelles, ville où il est né en 1973. Originellement spécialisé en histoire de l’antiquité et dans l’étude des textes des premiers chrétiens, il a participé à la réalisation d’une exposition sur la religion à la Bibliothèque Royale de Belgique (Bruxelles, 2002) et à l’établissement de textes modernes aux Archives Cardinal Henri de Lubac (Namur, 2003). Au cours de ces travaux, il a établi l’archivage de la correspondance de guerre de cet éminent personnage de l’Eglise au XXe Siècle, ainsi que la révision, entre autres travaux préparatifs à sa biographie. Après un long séjour en Italie, il a vécu plusieurs années à São Paulo, où il a eu l’occasion de participer aux travaux de l’IHF, en tant qu’éditeur de textes et chercheur. Il est également l’auteur de la traduction du livre récemment publié par L’Harmattan « Michel Foucault et le droit », écrit par Marcio Álves da Fonseca. Il se consacre aujourd’hui à des travaux de recherches sur le Moyen-Âge et à la littérature.

DIRCEU FRANCO FERREIRA est Bachelier (2003), puis licencié (2006) en Histoire auprès de l’Université de São Paulo (USP), Dirceu Franco fut boursier de la PIBIC/CNPQ pour le projet Histoire Locale et Citoyenneté : Nouvelle Dynamique Educative dans les Municipales Paulistes, développé par le Département d’Histoire de la FFLCH/USP entre 2001 et 2003. Il collabora à la création de l’Institut Hercule Florence (IHF) entre 2007 et 2013, notamment par sa contribution à la formation des archives documentaires, l’élaboration de projets et la réalisation de recherches relatives à la vie et l’œuvre de Hercule Florence, tant au Brésil qu’en France.

Il est l'auteur du chapitre « Un humaniste sous les tropiques. La trajectoire singulière d'Hercule Florence au Brésil », dans le livre *Franceses no Brasil. Séculos XIX e XX*, São Paulo, UNESP, 2009, traduit en français sous le titre *Les Français au Brésil, XIX-XX siècles*, Paris, Les Indes Savantes, 2011. Il termine actuellement sa maîtrise dans le cadre d'un programme de post-graduat en Histoire Economique du Département d'Histoire de la FFLCH/USP, sur les aspects économiques et les conséquences politiques de l'évasion de prisonniers de la Ilha Anchieta, en 1952.

PATRICIA DE ALMEIDA GIORDANO est Licenciée en Architecture et Urbanisme de l'Université Presbytérienne Mackenzie, avec une maîtrise en Histoire Sociale à l'université de São Paulo (USP), Patricia Giordano se consacre depuis 1994 à la reliure, à la préservation et à la restauration de livres et documents. Elle a créé l'atelier *Além do livro*, entreprise qui lui permet de travailler avec des institutions tant publiques que privées, et donne également des cours et des remises à niveau. Elle s'est spécialisée dans la restauration de livres rares, la reliure de cuir et de parchemin et la reliure d'éditions originales. Elle a suivi les cours de nombreux maîtres en reliure et en restauration de niveau international et suivi un stage au laboratoire de restauration de Barbachano & Beny, en Espagne..

HEITOR FLORENCE est né à São Paulo en 1962. il commença très tôt à s'intéresser à la photographie, par la fréquentation du studio de son père dès l'âge de 12 ans. Adolescent, passée la magie du laboratoire noir et blanc, il commença de participer à la production de photographies publicitaires en studio.

En 1988, il s'établit à Rome, où il travaille comme photographe, réalisant des travaux publicitaires pour des clients importants, tels que Saatchi & Saatchi, SIP (Entreprise de téléphonie italienne), Laura Biagiotti (designer), Citi Bank, Mazeratti, Orologgi, entre autres.

Rentré au Brésil en 1990, il continua sa carrière de photographe et développa le premier studio complet de location pour photographes du Brésil.

Issu de la photographie conventionnelle, il se lança avec enchantement dans la magie de la manipulation d'image et y atteignit un niveau d'expertise dans ce domaine de la photographie, pour finalement offrir ses services à des photographes renommés, tout en en faisant profiter son propre travail. Parmi d'autres domaines de spécialisation, la photographie d'oeuvres d'art ou de documents historiques en devint l'un des plus importants. Parmi les collections d'oeuvres d'art qu'il a reproduites, se trouvent: BM&F et Bovespa et Gerda Brentani.

ALEXANDRE BEBIANO DE ALMEIDA est diplômé en Histoire et docteur en Lettres à l'Université de São Paulo, où il est actuellement enseignant-chercheur en littérature française. Il développe des recherches autour des manuscrits proustiens au Brésil (USP) et en France (ITEM-CNRS). Il a écrit plusieurs articles pour des revues dans le domaine des Lettres, parmi lesquels on pourrait citer : 'En défense de Swann : le mot dilettante chez Proust', dans le *Bulletin d'informations proustiennes*, no. 43 (éditions Rue d'Ulm).



Fondateur et Président

Antonio Florence

Consultantes

Dra. Ana Maria Camargo
(Universidade de São Paulo)
Dra. Karen Macknow Lisboa
(Universidade de São Paulo)

Historiens

Dirceu Franco Ferreira
Thierry Thomas

Superviseuse

Francis Melvin Lee

Conservation et Restauration

Patrícia Almeida Giordano

Digitalisation

Heitor Florence

Technologie de l'Information

Rogério Ferreira

Direção de Arte

Dora Levy

Diagramação

João Carlos Heleno

Tratamento de Imagem

Felipe Caetano

Impressão e acabamento

Gráfica Fasoli

Produção Gráfica

Dora Levy

Dados Internacionais de Catalogação na Publicação (CIP)
(Câmara Brasileira do Livro, SP, Brasil)

Florence, Hercule, 1804-1879.

L'Ami des arts livré à lui-même ou recherches
et découvertes sur différents sujets nouveaux :
Sam Carlos, Province de St. Paul, le 11 août,
1837 / par Hercule Florence. -- 1. ed. --
São Paulo : Instituto Hercule Florence, 2015.

1. Florence, Hercule (1804-1879) - Expedição
Langsdorff - Século 19 - Brasil 2. Florence,
Hercule (1804-1879) - Fotografia 3. Fotografia
4. Fotografia - Brasil - História - Século 19
5. Viagens e expedições - Século 19 - Brasil -
História I. Título.

15-09127

CDD-770.981

Índices para catálogo sistemático:

1. Brasil : Fotografia : História : Século 19
770.981

ISBN 9788569639008



9 788569 639008



ORIENTAÇÕES PARA O USO DOS ARQUIVOS DIGITAIS

Esta é uma cópia digital de um documento (ou parte dele) que pertence ao Instituto Hercule Florence ou a instituições parceiras. Trata-se de uma referência, a mais fiel possível, a um documento original. Neste sentido, procuramos manter a autenticidade e a integridade da fonte, não realizando interferências digitais além de ajustes de contraste, cor e definição.

1. Utilizar este documento apenas para fins não comerciais

Os textos e as imagens publicadas no IHF Digital são de domínio público, porém seu uso comercial não está autorizado. Alguns textos e imagens provêm de instituições parceiras e somente poderão ser utilizados após consulta (contato@ihf19.org.br).

2. Créditos

Ao utilizar este documento, você deve dar o crédito ao autor (ou autores), ao IHF Digital, ao acervo original e ao autor(es) da reprodução/tratamento digital. Solicitamos que o conteúdo não seja republicado na rede mundial de computadores (internet) sem prévia autorização do IHF e/ou da instituição parceira.

3. Direitos do autor

No Brasil, os direitos do autor são regulados pela Lei nº 9.610, de 19 de fevereiro de 1998. Os direitos do autor estão também respaldados na Convenção de Berna, de 1971. Se você acreditar que algum documento ou imagem publicada no IHF Digital esteja violando direitos autorais de tradução, versão, exibição, reprodução ou quaisquer outros, solicitamos que nos informe imediatamente (contato@ihf19.org.br).

4. Responsabilidades

O IHF reserva-se o direito de alterar o conteúdo do site, sem necessidade de aviso prévio, assim como rejeita qualquer responsabilidade pela utilização não autorizada do conteúdo deste site por terceiros.